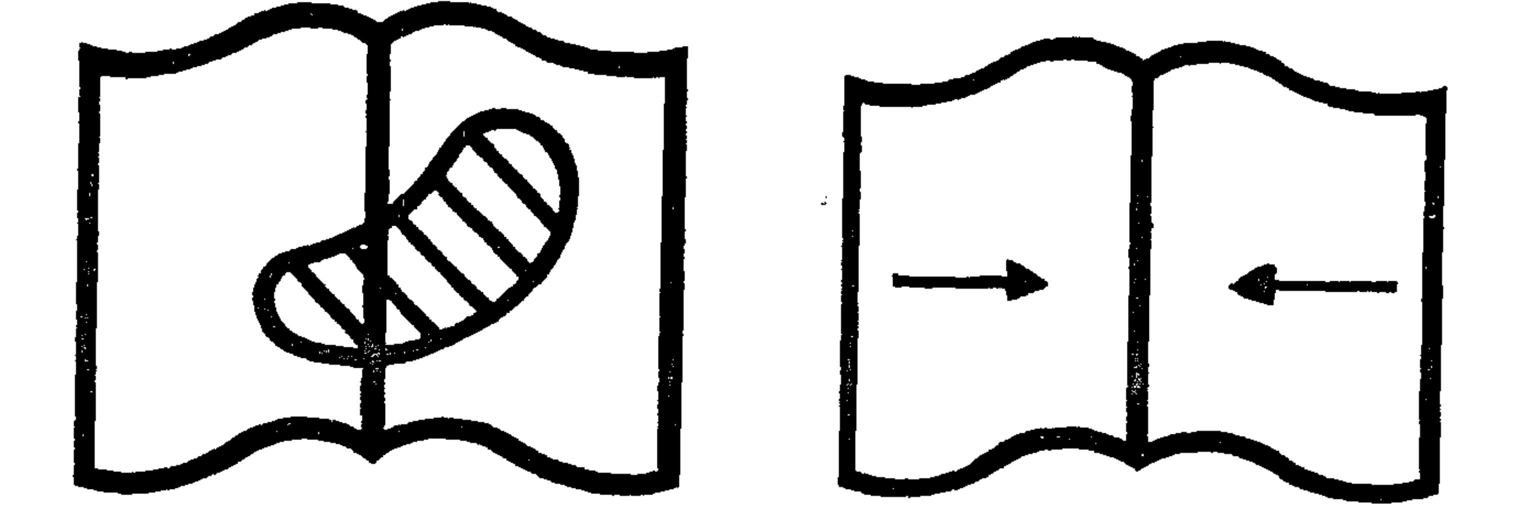


Archives marocaines. Publication de la Mission scientifique du Maroc [...]

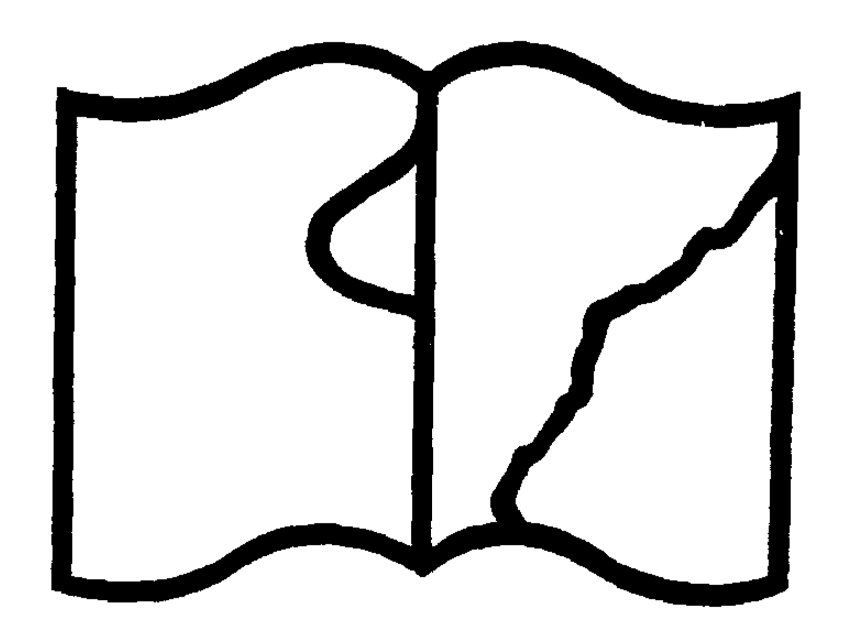


gallica
BIBLIOTHÈQUE
NUMÉRIQUE



Original illisible

NF Z 43-120-10



Texte détérioré — reliure défectueuse

NF Z 43-120-11

"VALABLE POUR TOUT OU PARTIE
DU DOCUMENT REPRODUIT".

ARCHIVES MAROCAINES

PUBLICATION
DE LA
MISSION SCIENTIFIQUE DU MAROC

VOLUME XIV

HEBRÆO-PHÉNICIENS ET JUDÉO-BERBÈRES

INTRODUCTION
A L'HISTOIRE DES JUIFS ET DU JUDAÏSME EN AFRIQUE

PAR

NAHUM SLOUSCHZ
Docteur ès Lettres
Auxiliaire à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

1908



ARCHIVES MAROCAINES

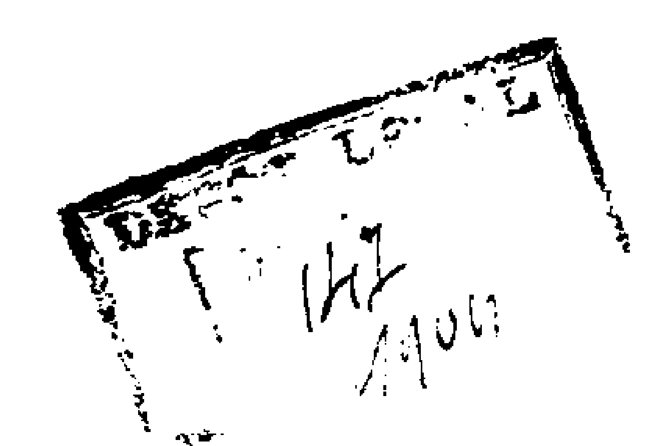
VOLUME XIV

ARCHIVES MAROCAINES

PUBLICATION

DE LA

MISSION SCIENTIFIQUE DU MAROC



VOLUME XIV

HÉBRÆO-PHÉNICIENS ET JUDÉO-BERBÈRES

INTRODUCTION

A L'HISTOIRE DES JUIFS ET DU JUDAÏSME EN AFRIQUE

PAR

NAHUM SLOUSCHZ

Docteur ès Lettres

Auxiliaire à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VIe

1908



LES

HÉBRÆO-PHÉNICIENS

I

INTRODUCTION

Cadmos et Melqart sont deux personnages mythiques, dont les traits personnifient pour l'antiquité classique les migrations des Phéniciens et leur influence sur le développement de la société méditerranéenne. Voici ce que les traditions grecques racontent à leur sujet [1].

Cadmos l'Errant ou l' « Oriental » est le petit-fils de Poseidon à qui Libye donna deux fils : Bélos (Baal) et Agénor (Canaan). Le premier devint roi d'Égypte, le second, roi des Phéniciens. Celui-ci épousa Téléphassa (celle qui luit au loin) et en eut quatre enfants : une fille, Europa, et trois fils : Cadmos, Phénix et Cilix.

Europa ayant été ravie par Zeus, Agénor envoya ses fils à sa recherche, mais comme ils ne la trouvaient point, Phénix s'établit en Phénicie, Cilix en Cilicie et Cadmos poussa vers l'Occident. Pendant ses pérégrinations en Grèce, Cadmos arriva à un endroit où il rencontra une vache qu'il suivit; puis il se mit à fonder des villes, entre autres celle de Thèbes, la Cadmée par excellence, et probablement aussi Carthage la Cadméenne [2].

Cadmos — ailleurs Cadmilos [3] — le dieu Qedem, apporte

1. Cf. la note I. Supplément.
2. Cf. MOVERS, *Die Phœnizier*, II, II, p. 36.
3. קדמואל, c'est le quatrième Cabire ou l'Hermès adoré en Thracie, *ibid.*, t. I, 1, p. 23. La leçon Cadmiel-Cadmilus, qu'on rencontre dans plusieurs textes anciens, confirme définitivement l'origine sémitique de ce terme.

l'alphabet cadméen[1] et enseigne l'art d'exploiter les mines. Il introduit le culte de Dionysos, c'est-à-dire le vin. Entre autres exploits, il combat le Dragon.

Ce mythe, — dont les éléments étymologiques d'origine orientale sont à retenir ici, — qui faisait venir les Cadméens de l'Afrique, fait d'eux les aînés des Phéniciens, les congénères des Égyptiens ; il se trouve d'accord avec la liste généalogique de la Bible qui compte, parmi les fils de Cham, Coush, Misraïm, Pout et Canaan. Canaan engendra Sidon et Heth et les peuplades cananéennes de la Palestine[2].

L'autre mythe concernant les Phéniciens se rattache à l'époque de la prédominance tyrienne ; il est compris dans le cycle légendaire d'Héraclès — Hercule — Melqart. En voici une analyse succincte [3].

Le dieu Héraclès, né à Tyr, protecteur de cette ville qui l'adorait dans un temple splendide sous le nom de « Melqart » ou « roi de la cité », aurait accompli des voyages et fait des conquêtes dans tout l'Occident ; il subjuguait les peuples barbares, renversait les tyrans, détruisait les bêtes sauvages qui ravageaient les pays, abolissait les coutumes cruelles et inhospitalières et répandait partout la connaissance des arts les plus nécessaires à la vie des hommes, avec les bienfaits de la civilisation asiatique.

Après avoir parcouru la Grèce, le héros tyrien équipa une flotte ; il se rendit en Crète, passa de là en Afrique où il tua le cruel Antée[4], y introduisit l'art et l'agricul-

1. Cf. Ph. Berger, *l'Écriture et les Inscriptions sémitiques*, p. 16 et suiv., où la question est précisée. Il existait un alphabet cadméen primitif composé de 16 ou 18 lettres (Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Orient*, édit. 1905, p. 844).

2. *Genèse*, X, 6 et 15-20.

3. L'abbé Bargès a résumé la question dans ses *Recherches archéologiques sur la colonisation phénicienne*, p. 11 et suiv.

Cf. Diodore de Sicile, l, IV, ch. VI ; Movers, *loc. cit.* (cf. note 1, *supp.*).

4. Fils de Neptune et de Géa.

ture, le bien-être et la paix. Il bâtit ensuite une grande cité du nom d'Hécatompyle [1], la « ville aux cent portes » et arriva avec son armée aux bords de l'Océan, où il érigea deux colonnes sur les rivages opposés de l'un et de l'autre continent, afin d'immortaliser le souvenir de son expédition. Après avoir soumis l'Espagne et y avoir établi un gouvernement sage et vertueux, il prit le chemin de la Gaule et de l'Italie.

Ces deux mythes sont la représentation symbolique de l'histoire du peuple phénicien : celui qui se rattache à Cadmos semble faire venir ce dernier de la Libye et lui assigne une parenté égyptienne.

Dans ce récit, Cadmos a peu à voir avec la Phénicie proprement dite : il y figure comme frère aîné de Phénix et symbolise, par conséquent, une race plus ancienne ; c'est d'Égypte ou de Libye qu'il pénètre en Grèce où il paraît avoir concentré son activité civilisatrice. On s'attendrait vainement à rencontrer le nom de Sidon, l' « aîné de Canaan » ; le nom de Tyr ne s'y trouve pas davantage. Quant au mythe de Melqart, il est d'un caractère tout différent : c'est, comme son nom l'indique, le roi de la Cité, le « Baal » qui domine la période de l'activité maritime de Tyr [2] ; son champ d'action qui s'étend très peu en Grèce, mais qui embrasse toute l'Afrique du Nord et la Méditerranée occidentale, correspond exactement à celui des migrations maritimes des Phéniciens de l'époque plus ou moins historique. La légende de Melqart doit donc être considérée comme le symbole de l'histoire véritable de Tyr.

Il est vrai que certains critiques ont cherché à enlever à ces mythes tout caractère historique. Ils rejettent jusqu'à l'étymologie sémitique du mot « Cadmos » et

1. Tebessa.
2. Cf. *Corpus Inscriptionum Semiticarum*, I. 122, לאדן למלקרת בעלצר.

traitent de pur artifice l'identification de Melqart avec Héraclès-Hercule.

Cependant cette chute des dieux éponymes, loin de faire avancer la solution du problème des origines phéniciennes, a plutôt entraîné l'effondrement de la seule base qui servit de point d'appui aux historiens de la Phénicie de toutes les époques. La critique scientifique des données fournies par la Bible sur leur origine hamitique n'a pas été faite non plus pour jeter la lumière sur ce problème obscur : Que n'a-t-on pas imaginé sur l'origine et le caractère de ce peuple phénicien célèbre entre tous, dont l'histoire, la langue, les traditions présentent des affinités si intimes avec celles des Hébreux de Palestine ? Alors que les uns font venir les Phéniciens du golfe Persique, les autres voient en eux une population palestinienne autochtone, tandis que d'autres encore leur assignent une origine anatolienne et vont jusqu'à nier le rôle joué par les Phéniciens dans l'histoire de la civilisation.

Une théorie récente, qui procède d'ailleurs d'une méthode déductive, cherche à remettre en honneur les traditions bibliques et fait venir les Phéniciens de la Palestine, de l'Afrique [1], tout en diminuant la portée de leur action civilisatrice et politique. Si bien que le chercheur indépendant, pris entre toutes ces théories inconciliables, demeure interdit, étreint par le doute, en présence d'hypohèses dont plusieurs sont nées dans le cerveau des maîtres.

Heureusement, les documents qui servirent de base aux historiens des temps passés, bien que discrédités par une critique trop hâtive, restent toujours intacts et ont souvent le mérite d'être sinon certaines, du moins ingénieuses ; l'helléniste, déconcerté par la divergence des opinions, a toujours la possibilité de revenir à ses anciens

1. Cf. surtout LANDAU, *Die Bedeutung der Phönizier im Vöklrleben*, Leipzig, 1905, *passim*. L'auteur de ce petit essai s'appuie surtout sur les recherches de Winckler, dont il sera question plus loin.

auteurs préférés et de reprendre pour son propre compte un nouvel examen des textes suspectés par certaines écoles critiques[1].

La Bible et telles traditions talmudiques demeurent toujours, du moins en ce qui concerne l'histoire des Sémites du nord, les documents les plus solides, sinon dans le détail, du moins quant au fond et à l'ensemble ; c'est la source première à laquelle on revient toujours[2].

Heureusement, les prodigieuses découvertes archéologiques effectuées dans tous les pays de l'Orient sont venues non seulement régénérer la science archéologique, mais élargir notre connaissance du monde antique : sur des périodes de plusieurs milliers d'années, qui naguère appartenaient à la préhistoire, se lève pour nous le voile qui les enveloppait ; les documents contemporains des événements qu'ils relatent nous font pénétrer le mystère des destinées des deux premières grandes civilisations jusqu'au IV[e] millénaire avant l'ère vulgaire. Déjà, dans l'état actuel

1. Que le dernier mot n'a pas encore été dit, pour ce qui concerne le caractère et l'âge des productions de l'antiquité classique, nous prouve le dernier ouvrage de M. Michel Bréal intitulé : *Pour mieux faire connaître Homère*. Dans cette ingénieuse étude, l'illustre maître développe une idée que je l'ai entendu formuler pour la première fois au Collège de France et qui se résume dans la phrase suivante : Homère représente la maturité et non l'enfance d'un âge poétique. Appliquée à la littérature biblique, cette maxime qui se laisse confirmer par l'archéologie, nous ouvre des horizons nouveaux sur les origines de la poésie hébraïque.

2. J'ai acquis cette certitude surtout après avoir suivi pendant de longues années l'enseignement que mon éminent maître, M. Philippe Berger, fait au Collège de France. Ce savant s'attache surtout à étudier les textes bibliques au point de vue de l'archéologie comparée et les envisage d'un double point de vue : point de vue *extérieur*, qui consiste à étudier les textes dans leurs rapports avec les données de l'archéologie, et point de vue *intérieur*, qui consiste dans une étude minutieuse des textes bibliques. De tout cet enseignement une vérité, qui fait honneur à la science française se dégage : La Bible n'est pas un recueil de littérature pure, mais plutôt une savante compilation où la précision du style est commandée par son caractère d'oracle et où chaque mot, même douteux, mériterait une étude minutieuse avant d'être écarté d'emblée. Ce caractère d'oracle s'impose surtout pour ce qui concerne les livres prophétiques de la Bible.

de nos connaissances, nous savons qu'au commencement du III[e] millénaire une grande et puissante civilisation florissait sur les rives de l'Euphrate et du golfe Persique, dont procède la civilisation de l'Égypte et de tous les pays d'Orient, depuis les Indes jusqu'à l'Arménie[1]. Déjà nous commençons à distinguer toute une suite de nations civilisées, de races florissantes que l'antiquité classique elle-même ne connaissait plus, si ce n'est sous la forme de mythes dont les héros se disputaient la domination du monde.

Il en est de même pour la Méditerranée, où la découverte des antiquités mycéniennes et étrusques fait supposer que des relations de commerce, d'art et de pensée s'étaient établies entre le Levant et l'Océan Atlantique dès le début du II[e] millénaire[2]. Si bien qu'au lieu de placer l'apogée de la civilisation antique vers le commencement du premier millénaire, on doit considérer cette époque comme celle de la décadence morale d'une civilisation vieille et usée; il faut plutôt se représenter l'humanité, à la veille de la naissance de la civilisation méditerranéenne, comme étant dans le même état où elle se retrouvera plus de dix siècles après, lorsque, décrépite, elle deviendra la proie des Barbares du nord.

Au point de vue de l'évolution des civilisations antiques, ces trois peuples classiques de l'humanité nouvelle, les Hébreux, les Phéniciens et les Grecs, nous apparaissent comme les débris de races plus ou moins homogènes réussissant à sauver le patrimoine d'un passé glorieux et qui reconstitueront sur les ruines d'un monde disparu une civilisation nouvelle : Cadmos-Yahou et Melqart-Hercule ne sont plus pour le chercheur le premier écho d'un monde naissant, mais l'expression synthétique de plusieurs

1. WINCKLER, *Geschichte der Stadt Babylon* (*Der Alte Orient*, VI, I, p. 12-13). Idem, *Forschungen* III, p. 350 ; LANDAU, *ouvr. cité*, p. 30.
2. WINCKLER dans ses *Forschungen*, pas. cité.

millénaires de civilisation et d'évolution humaines : ils passent des civilisations de l'Orient qui déclinent à celle de la Méditerranée qui va s'épanouir.

Comment expliquer autrement le silence des textes cunéiformes et hiéroglyphiques, jusqu'à une époque très tardive, sur l'histoire de ces trois peuples, alors que ces mêmes textes font revivre pour nous tant de civilisations qui ont disparu sans laisser de traces ?

Comment concevoir l'ignorance complète des Orientaux sur la genèse et l'évolution de ces peuples? Car ce n'est qu'à l'époque où la décadence est sensible déjà en Mésopotamie et en Égypte et où les populations amalgamées de la Syrie et de l'Asie Mineure se constituent en groupement sautonomes, que quelques informations nous sont fournies.

Comment expliquer surtout que la première manifestation de la conscience individuelle de chacun de ces peuples se produise à peu près au même moment?

Le Cantique de Débora qui marque la première apparition de la conscience nationale d'Israël, les légendes des guerres de Troie, qui ont la même valeur pour les Grecs, ne sont-ils pas suivis de près par le mythe de Melqart, le génie des Phéniciens[1] ?

Ces trois épisodes nous montrent trois nouveaux groupes ethniques, trois nouvelles civilisations se dégageant du chaos qui préside à tout travail de gestation. Il serait trop hasardeux de vouloir lever le voile qui couvre les origines de ces peuples, il serait téméraire surtout de vouloir poursuivre l'évolution des idées et des éléments moraux qui ont influé sur leur constitution matérielle :

1. M. Michel Bréal (*Ibid.*, p. 6) place l'ère de la composition définitive de Homère au septième siècle. La rédaction du Livre des Juges daterait de cette même époque. Quant aux origines des mythes de Melqart, le roi-Dieu de la cité tyrienne, elles apparaissent pour la première fois dans le livre d'Ezéchiel (V. plus loin, ch. XII).

comme tous les embryons, tant qu'ils ne vivent pas de leur vie propre, ils échappent à notre contrôle.

En revanche, les documents archéologiques et épigraphiques dont nous disposons actuellement, nos connaissances ethnographiques et géographiques sur l'évolution des peuples classiques nous permettent d'ores et déjà de nous faire une idée plus ou moins précise des ancêtres de ces peuples, de l'importance et des facteurs de leur activité et de leurs migrations : elles nous permettent surtout de percevoir, à la lumière des documents découverts, le fond de vérité caché sous les mythes grecs ou sous les récits prophétiques de la Bible.

En revisant, à la lumière des découvertes archéologiques de notre temps, ces données qui ont pour elles le mérite d'être anciennes et plus voisines de la réalité, nous pourrions aboutir à des conclusions plus ou moins décisives sur le problème des origines.

II

LE BENI-QEDEM DANS LA BIBLE

L'opinion prédominante dans les études historiques de notre époque tend à rattacher les origines des deux anciennes civilisations de l'Orient à une race, qui aurait différé sensiblement de celle que nous trouvons plus tard établie dans les régions sémitiques de l'Asie.

Touranienne selon les uns, proto-sémitique ou hamitique selon les autres [1], cette race semble avoir déjà été submergée par les invasions sémitiques vers 3000, c'est-à-dire à l'époque à laquelle remontent les premiers documents retrouvés en Mésopotamie : du moins, langue et mœurs, croyances et organisation portent déjà, à l'époque de Sargon d'Agade l'Ancien [2], un cachet sémitique prononcé. Il n'en devait pas être de même en Égypte : l'égyptien et les autres idiomes, que l'on pourrait intituler proto-sémitiques [3], s'arrêtèrent dans leur évolution, à cause de l'isolement géographique du bassin du Nil, alors que dans

1. MASPERO, *Hist. anc. des peuples de l'Orient*, 1re éd., I, p. 551. Sémite ou Sumérien, on ne sait encore lequel précéda l'autre aux embouchures de l'Euphrate. M. Joseph Halévy, lui, est plus catégorique. Dans de nombreuses recherches, l'éminent savant rejette l'existence même des Sumériens.

2. WINCKLER (*Untersuchungen*, p. 44-45) place ce roi au troisième millénaire.

3. Le terme est de Maspero. HOMMEL (*Geschichte der Völker des alten Morgenlands*, p. 36) croit à l'origine commune de l'égyptien et des langues hamito-coushites. Nous admettrions volontiers pour les langues éthiopiennes et berbères un croisement sémito-égyptien.

les pays mésopotamiens, sous le choc continuel des nomades du voisinage, les langues continuaient leur évolution pendant de longs siècles avant d'arriver à leur forme actuelle.

C'est précisément la deuxième race sémitique de la Bible, celle des Yaqtan, qui doit être considérée comme la première nation de Proto-Sémites conquérants ; cette race réussit à s'emparer de la Mésopotamie et à imprimer à la Syrie et à l'Arabie la physionomie sémitique qu'elles ont gardée depuis. Il faut chercher le lieu de séjour primitif de ces Sémites entre l'Indo-Kouch et le golfe Persique, ce qui explique le fait que les traditions postérieures s'accordent toutes à les faire venir du Qedem ou de l'Orient[1]. L'état de civilisation assez élevé, dans lequel nous les rencontrons, s'explique parfaitement par le contact que ces ancêtres des Sémites durent prendre avec la civilisation mésopotamienne, avant de passer en Arabie et en Syrie :aussi sont-ils connus, dès la plus haute antiquité, dans les textes archaïques de la Bible, sous le nom générique de Beni-Qedem, Sémites orientaux, par opposition aux Beni-Ereb ou Sémites occidentaux, de formation postérieure, avant que la Bible n'ait introduit par sa table généalogique des divisions par trop subjectives et artificielles, reposant seulement sur l'état des choses en Orient vers le dixième siècle avant Jésus-Christ.

Au cours de leurs longues pérégrinations, les Beni-

1. Le Paradis se trouve au Qedem ou à l'est du lieu du séjour d'Adam après la chute (*Genèse*, II, 8 et III, 28). Les anciens peuples qui construisirent la Tour de Babel figurent comme « ayant voyagé du Qedem » (*ibid.*, XI, 2). Dans la table généalogique de la Genèse, Élam situé à l'est de la Mésopotamie est l'aîné de Sem. Les fouilles entreprises à Suse par M. de Morgan et les travaux du P. Scheil ont révélé la haute antiquité de cette civilisation, qui déjà vers 2000-2500 av. J.-C. avait débordé jusqu'à la Méditerranée syrienne.

Ce Qedem primitif est-il l'État mystérieux qui, à partir du deuxième millénaire, sépare la mer de la Mésopotamie et met fin aux relations commerciales que ce pays entretenait avec les Indes ? Cf. WINCKLER, *die Politische Entwicklung Babyloniens und Assyriens*, p. 10.

Qedem culbutent toutes les populations proto-sémitiques ou autres d'origine obscure qu'ils rencontrent sur leur route : en Mésopotamie, ils se rendent maîtres du pays; dans les régions maritimes et les oasis du désert, ils s'infiltrent lentement, mais sûrement, et comme les Arabes en Afrique, tantôt ils exterminent les aborigènes et les supplantent, tantôt ils se croisent avec eux. Plus tard, de nouvelles branches qui leur sont apparentées, mais qui ont subi par suite d'un long séjour en Chaldée l'influence de la civilisation mésopotamienne, les suivent dans la même voie; ils refoulent certains peuples jusqu'à la Mer Rouge, ils s'amalgament à certains autres, et la fusion entre ces divers groupes ethniques donne naissance à de nouvelles races congénères, notamment celle des Hébreux (ceux d'au delà de l'Euphrate), des Araméens (ceux du nord montagneux),des Arabes enfin, race solidement assise à l'Occident : de ces heurts, de ces croisements de races, de cette confusion des traditions généalogiques, les auteurs de la Bible, imbus d'une conception moniste cherchent à dégager toujours de simples unités, ce qui aboutit à d'étranges contradictions.

En effet, les mêmes peuples, les mêmes groupements ethniques figurent dans la Bible comme appartenant tantôt à la branche coushite, tantôt à celle des Yaqtanides et souvent même à la jeune branche, incontestablement d'origine mésopotamienne, des Abrahamides ou Hébréo-Araméens [1]. Prenons quelques exemples qui appuieront notre recherche.

La table généalogique de la Genèse attribue à Coush la descendance suivante : Saba, Havila, Sabta, Ragema père de Shaba et de Vedan. Ici toutes ces peuplades figurent comme Coushites congénères de Mizraïm et de Canaan[2].

1. Cf. l'expression ארמי אבד אבי (*Deuter.*, XXVI, 5) : mon ancêtre (Abraham) fut un Araméen nomade.

2. *Genèse*, X, 7. Coush est identique à l'Éthiopie et se trouve sur les

Cependant cette même table attribue également à Yaqtan le *Sémite* la race de Shaba, de Ophir et de Havila, qui occupent l'Arabie jusqu'au mont d'Orient (Qedem)[1].

Arrive un troisième texte qui fait de Yaqtan-Jaqshan l'Ituréen, le fils d'Abraham, l'ancêtre de ces mêmes Shaba, Dedan et Epher, les fils de Midian qui occupent exactement le territoire de Qedema, du côté de la terre de Qedem[2].

Nous ne nous arrêterons pas à une quatrième et à une cinquième sources, selon lesquelles se serait établie sur les monts de Qedem et à Qadouma la race araméenne, dont plusieurs peuples portent les noms qui se trouvent déjà chez les Coushites et les Yaqtanides de pure race[3].

Le phénomène d'ailleurs n'aurait rien d'extraordinaire : la généalogie des Berbères, qui se plaît à attribuer aux fractions diverses d'une même souche tantôt une origine berbère pure, tantôt une origine himyarite, tantôt une origine juive ou arabe (et ceci selon les influences religieuses ou ethniques, selon le séjour géographique et surtout selon le croisement avec les autres races), nous fournit la clé de ces contradictions apparentes qui tiennent à la conception même des Orientaux[4].

Cependant, en ce qui concerne les Berbères du moins, nous sommes renseignés sur le fond du problème : nous savons que dans l'éponyme de Ber, fils de Himyar, etc., il faut voir, abstraction faite des croisements de races, des infiltrations étrangères et d'autres circonstances primordiales, un ensemble ethnique plus ou moins homogène

deux rives de l'Érythrée. Saba se trouve située au sud-ouest de l'Arabie (DILMANN, *die Genesis*, p. 181).

1. *Ibid.*, X, 26.

2. *Ibid.*, XXV, 25. On reconnaît facilement dans Qetura, la prétendue femme d'Abraham, Yetur, ou la race ituréenne.

3. *Ibid.*, XXII et XXV ; entre autres (v. 14), יטור וקדמה.

4. Nous avons étudié cette question dans notre essai : *Judéo-Hellènes et Judéo-Berbères*, II, ch. I-III.

constituant une race nouvelle, subdivisée à son tour en plusieurs branches secondaires.

Existait-il quelque chose d'analogue chez les races dont la formation était différente, mais l'origine identique? Pourrions-nous retrouver, dans l'état actuel de nos connaissances historiques, le nom générique de tous les nomades sémites, dont le trait caractéristique est précisément cette direction de leurs migrations, qui les portait depuis la plus antiquité de l'Orient vers le Sud-Ouest? Retrouverons-nous un terme commun qui pour les Sémites de la première race, serait l'égal d'« Arabes » dans les pays islamisés, de « Berbères » en Afrique, de « Tartares » pour les Mongols, de « Slaves » pour l'Europe orientale?

Nous croyons pouvoir répondre affirmativement à cette question; nous retrouvons ce nom générique dans le terme géographique même de Qedem qui, chose curieuse, se rencontre simultanément dans plusieurs des listes généalogiques de la Bible; et il coïncide avec le lieu de séjour de toutes ces races prises dans leur ensemble. En effet, les Beni-Qedem de toute origine occupaient invariablement toute la région de Havila et de la Mer Rouge jusqu'au désert Shour[1] ; ce sont toujours les mêmes nomades qui, sous des désignations diverses, se rencontrent sur la même étendue : Beni-Qedem, Araméens, Minéens et Hébreux, suite des races congénères, forment toujours les mêmes. Ces populations, dans leur marche vers l'Occident, apportèrent avec elles des éléments d'une civilisation à peine inférieure à celle des Égyptiens[2]. Leur langue, comme l'indiquent les termes sémitiques[3] fournis par les

1. *Genèse*, XXX, 1 ארץ בני קדם. Selon Winckler, ces peuples habitaient l'est et le sud-est de la Mer Rouge (*Geschichte Israels*, II, p. 53). Déjà la cinquième dynastie pénétra au Soudan et au Pouanit, pays des baumes et des parfums (Hommel, *ouvr. cité*, p. 61). V. *Genèse*, XXV, 6 ; XXIX, 1 ; *Juges*, VI, 3 et 33, etc.

2. Maspero, *Hist. anc.*, etc., éd. 1905, p. 124.

3. *Ibid.*, p. 97-98. 'Amou, Harichatou, Habâsa, Tiba-Tema, etc.

textes égyptiens dès la dixième dynastie, était déjà foncièrement sémitique; ils connaissaient l'art de la navigation, puisque Pharaon Ounou se vante déjà d'avoir réfréné les hardiesses des pirates de la Mer Rouge. Le groupe avant-coureur de ces envahisseurs du Golfe Persique réussit à se fixer en Mésopotamie; un deuxième groupe vint s'échouer dans le nord de la Mer Rouge où il fonda le royaume de Qadouma des Égyptiens, Qedema des textes hébreux, devenu plus tard Edom ou « pays rouge »; Magan [1] ou Ma'an des textes chaldéens n'est que la partie orientale de cette agglomération, de même que Tiba ou Tema devrait peut-être être considérée comme en étant la partie méridionale.

Successivement le bassin de la Mer Rouge est occupé par ces nomades. Des races maritimes s'installent dans le Pouanit, le Habashet, et commencent à dominer les rives africaines jusqu'alors occupées par les noirs.

Les textes égyptiens précisent ce passage des races sémitiques sur la Mer Rouge. Sous la dixième dynastie, Qadouma et Tema existaient déjà en Arabie. Leurs congénères maritimes commencent à envahir la rive africaine encore peuplée de noirs. Pharaon cherche à réagir contre cette occupation des régions du Nil, mais il ne réussit qu'à détourner les envahisseurs de l'Égypte même [2]. Successivement, des races cadméennes, dont Ma'an-Minà, Ḥavila et Saba, se transportent du golfe d'Aqaba vers le golfe de Bab-el-Mandeb. Des empires civilisés se fondent en Nubie et en Afrique : la Nubie est occupée par des

1. Hommel, *Gesch. des alten Morgenlands*, p. 41 : « Magan der später nach Südarabien übertragene Landesname Ma'an, die Minäer der Araber. »

2. Hommel et Glaser ont d'abord placé les origines de la civilisation ma'anéenne-minéenne vers l'an 2000 (av. J.-C.). Cf. Lagrange, *Revue Biblique*, 1902, p. 250 et suiv. Aujourd'hui Hommel (*ouvr. cité*, p. 107) s'en tient encore à la date de 1300 comme étant celle de la floraison de la civilisation des Minéens du sud.

M. Otto Weber (*Arabien vor dem Islam*, p. 15) considère les Minéens

Havila [1], Shaba et Dedan qui se dispersent et refoulent les Proto-Sémites vers l'Afrique intérieure; les origines de la couche première des Berbères doit être cherchée dans cette poussée des Orientaux.

Cependant les Beni-Qedem restent confinés dans le pays de Qedem, qui est leur centre principal, et nous les y retrouvons jusqu'à l'époque historique d'Israël.

Le désert de Qedemot est mentionné à l'occasion de l'Exode [2]; à côté du pays de Qedema [3] et de Har Ha-Qedem [4], nous avons la mer Qadmoni et la tribu cananéenne de Qadmoni [5].

Les traditions postérieures des Hébreux et des Phéniciens sont toutes d'accord pour placer l'origine de ces peuples, de leurs croyances et de leur civilisation dans ce pays de Qedema qui correspond à la presqu'île de Sinaï : les légendes de Peleg et Yaqtan, c'est-à-dire des Sémites après la séparation, celles d'Abraham ou de Nahor (Terahides), c'est-à-dire des Hébreux et des Araméens, se rapportent à cette région: les origines religieuses du peuple d'Israël, son Olympe même, demeurent tributaires de ce premier courant de civilisation sémitique [6].

La sagesse des Beni-Qedem [7] est vantée par les auteurs bibliques : elle se perpétue même à l'époque où Edom, devenu à son tour vassal et parent d'Israël, domine Petra

et les Cananéens comme une seule race, dont les origines remontent au troisième millénaire.

1. M. J. Halévy place Ophir et Havila dans le Yémen oriental sur les rives du Golfe Persique (*Revue des études juives*, t. VI, p. 291).

Hommel (*ouvr. cité*, p. 12) les place simplement près du Golfe Persique. Nous admettons volontiers que le séjour au Yémen ne fut qu'une deuxième phase dans l'histoire de ce peuple. Les Phéniciens avaient des emporia et des teintureries dans le bassin de la Mer Rouge et de l'Érythrée (cf. Bargès, *ouvr. cité*, p. 150).

2. *Deuter.*, II, 26.
3. *Nombres*, XXV, 20; *Ibid.*, XXIII, 7.
4. *Genèse*, X, 30; *Nombres*, XXIII, 3,
5. *Ibid.*, XLI, 5. Le Qadmoni est souvent mentionné dans la Bible.
6. Cf. Winckler, *Geschich. Israëls*, I, 58-60.
7. I *Rois*, V, 10.

et Tema. La sorcellerie vient de Qedem [1]; le premier prophète, Balaam le Midianite, habite les Monts de Qedem [2]. On pourrait citer d'autres passages relatifs à la haute civilisation des Édomites qui, à l'époque israélite, occupent le territoire même de Qadouma et de Tema.

Les noms varient, la race mère jamais. Qu'elle s'appelle Qadouma ou, de préférence, Qedem, qu'elle s'appelle Edom ou Tema, Havila ou Ophîr, Dedan ou Shaba, Pouanit ou Habashet, Coush ou Midian, Haggarites ou Ismaëlites [3], c'est toujours la perpétuation de l'ancienne civilisation, la véritable conquérante de Qedem.

Le premier peuple de navigateurs et de trafiquants, dont les caravanes sillonnèrent dès la plus haute antiquité tout le monde connu de l'Afrique et de l'Asie, dont les flottilles du Golfe Persique débouchèrent écumant l'Océan Indien à une époque où la Chaldée était encore le centre d'activité du monde civilisé [4]. Ce sont toujours ces Beni-Qedem, ces Proto-Phéniciens de Havila, qui dès le IVe millénaire apportent en Chaldée l'or et les pierres d'Oman et des Indes ; ce sont encore eux qui de Qadouma dans l'Est, de Pouanit et de Habashat dans le Sud importent en Égypte [5], à partir de l'époque de la domination des Hycsos, de l'or, des pierres précieuses, des baumes, des parfums.

Ce sont toujours les Beni-Qedem, qui plus tard, sous le nom de Midianites ou même d'Ismaélites, détiennent, lors de l'apparition des Israélites, le commerce de l'Orient [6].

1. *Isaïe*, II, 6.

2. *Nombres*, XXIII, 7. A noter que le clan rubénide de חנוך se retrouve chez les Midianites. Cf. *Genèse*, XXV, 4 ; I *Chron.*, V, 8.

3. Midian est souvent assimilé aux Coushites. Cf. *Nombres*, XII, I ; *Habacuc*, III, 7, etc.

D'autre part, les Qénites et les Midianites sont des groupes subordonnés aux Beni-Qedem (WINCKLER).

4. Au troisième millénaire, les navires égyptiens pénètrent sans intermédiaires dans le Pouanit. MELTZER, *Gesch. der Karthager*, I, 17.

5. MASPERO, *ouvr. cité*, p. 195.

6. La famille d'Abraham semble avoir monopolisé le commerce dès ses débuts; Douma, Tema, Kedar, Nebaïot, Midian, Épha, Dedan, Shaba,

Coushites, ils le sont à Havila ou à Ophir parmi une population proto-sémitique, pour être Hamites à Ma'an et à Sinaï sous la domination égyptienne; Sémites, puis Midianites, Dedanites[1] et Ismaélites dans les régions où les Abrahamides s'installent en maîtres. A ces époques reculées ces peuples, dans leur trafic, font déjà preuve de la souplesse, faculté d'assimilation surprenante qui fait la fortune des Hébréo-Phéniciens de l'époque historique.

Une conclusion, bien que toute négative, s'impose.

Parmi ces populations civilisées, commerçantes, qui dominent les Sémites par la religion, les traditions, nulle mention n'est faite du peuple phénicien comme tel; jamais il n'est question d'un rôle que les Cananéens auraient joué; jamais il n'est question, avant le douzième siècle, de la Phénicie Palestinienne. Déjà les Hébreux apparaissent comme une entité historique; Édom, Ammon et Moab se fondent; Israël entre en scène avec le Cantique de Débora; seuls les Phéniciens figurent à l'époque des Juges seulement, sous le nom de Sidoniens. Même ils font leur apparition dans l'histoire à côté de Maon et d''Amaleq[2], c'est-à-dire des Beni-Qedem de l'Érythrée par excellence ; mais ils n'y figurent que comme les Shasu-Shosim de la Bible, Bédouins « pillards » que personne n'oserait prendre pour

Yétour, etc., tous ces enfants d'Abraham s'adonnent au commerce (Cf. Movers, *ibid.*, II, III, p. 272).

1. Syncellus affirme que les Phéniciens descendraient des Dedan qui habitaient originairement les rives du Golfe Persique. Josèphe (*Antiq.*, I, 6, 2) place ce peuple, qu'il appelle Juda-Dan, en Éthiopie (Movers, *die Phönizier*, II, I, 59). Dedan du prophète est Ad-Dan, Attana du Golfe Persique de Pline (Cf. notre append. V).

2. *Juges*, X, 12. On remarquera que les Sidoniens figurent dans ce passage comme les aînés des Mao'nites et des Amalécites. Pour nous, il s'agit d'une invasion de la Palestine par les Beni-Qedem nomades venus de la presqu'île de Sinaï. C'est à ces invasions successives des Beni-Qedem, qu'il faudrait attribuer la fondation de Sidon (dérivé du nom du dieu générique Sid), celle des villes qui portent le nom de Ma'on ou Baal-Ma'on, de même que l'installation des Amalécites dans le Mont d'Éphraïm (Cf. *Juges*, V, 14 ; XII, 15). Une fois de plus la tradition classique sur l'origine érythréenne des Sidoniens se trouve corroborée.

des Phéniciens civilisés; nulle mention du commerce et de l'industrie, qu'ils auraient exercés à l'époque des patriarches, comme à celle des Juges. Ce sont encore les Midianites et les Israélites qui font la besogne des Cananéens de l'époque historique. Ce n'est donc pas comme Phéniciens, que les premiers éléments sémitiques font irruption en Palestine, mais bien comme Beni-Qedem : les sanctuaires, la mythologie primitive des anciens habitants de la Syrie, leurs traditions les plus accréditées, les termes géographiques et l'onomastique dénotent une antique influence *cadméenne* à tel point visible, que nous croyons pouvoir poser le problème du rôle joué par les Beni-Qedem en tant que civilisateurs du Levant, avant que les Égyptiens n'eussent établi leur autorité sur les confins de la Syrie.

Cette conception des Siatou ou des Sémites nomades à une époque anté-hycsosiste nous est suffisamment connue[1] par des textes égyptiens pour que nous puissions ne pas y insister. Disons seulement que le Panthéon céleste de ces populations est dominé par le dieu El-Chronos[2] qui forme le trait caractéristique des Sémites[3]; c'est là que domine la théologie des nomades[4], qui préside à la fondation des antiques cités phéniciennes déjà existantes, avant la pénétration des idées égyptiennes en Asie. Et il semble que, sous la diversité des noms selon les pays et les tribus, on adorait toujours le même dieu de Qedem, comme plus tard le Baal Shamaïm arrive à imposer son nom à toutes les divinités araméennes[4]. Expliquons-nous.

1. Les Siatou sont probablement les שת = בני שת de la Bible (Cf. *Nombres*, XIV, 17); sur l'origine présumée du culte de Jéhovah chez le fils de Set cf. *Genèse*, IV, 24.

2. C'est le Elohim collectif du Shamaïm subdivisé en divinités locales dont il est le résumé (V. note I, sup).

3. Lagrange, *Et. sur les relig. sémitiques*, p. 71 et suiv., où cet auteur résume les opinions diverses émises à ce sujet.

4. El Elion est le dieu de tous les Hébreux, on l'adorait sous un *arbre* (*Genèse*, XII, 18; XXI, 33), sur une *montagne* (*ibid.*, XXII, 2), sur une *source* *ib.*, XXI, 27), sur des pierres béthyl (*ib.*, XVIII, 18). Cf. Movers, *ibid*, I, 8.

Le terme Qedem implique une valeur étymologique double : ancienneté (Chronos) et Levant. Dans la mythologie grecque Cadmos ou Cadm-El est le fils d'Agénor (l'Océan et la Lune [1]).

Pour les Sémites, c'est le nom collectif des sept divinités (les Cabirim) qui, selon la conception babylonienne et hébraïque, correspond à l'idée des sept planètes [2]. Ces sept cieux se rattachent dans la Bible au terme de « Cieux des Cieux de Qedem » [3]. Mais chacun de ces cieux, dont la littérature hébraïque nous avait conservé les noms distincts, équivaut à un Dieu-Ciel (Ouranos) de l'ancien Panthéon de Qedem. De plus, Jéhovah lui-même ou le Dieu de Zabaot (« armées célestes ») semble se rattacher au mythe cadméen. Voici, d'ailleurs, la liste de ces sept divinités célestes d'après le Talmud : Vilon ; Raqia (firmament); Shehaqim ; Zebul ; Ma'ôn ; Macon ; Arabot [4].

Le fait que plusieurs de ces noms s'identifient avec ceux des peuplades sémitiques nous permet de supposer qu'il s'agissait des divinités éponymes, qui plus tard prennent place dans le Panthéon des Sémites comme relevant de Qedem. Peut-être le Har Ha-Qedem était-il l'Olympe des Cadméens, comme la Mecque l'est pour les Arabes, comme Jérusalem l'est pour les Hébreux? Parmi ces dieux célestes, Ma'on-Minos, le dieu des Mé'unim-Minéens, nous semble être le plus ancien : il correspond au nom sous lequel Sar-

1. Agénor est Chnas קנז ou כנען selon un grammarien grec et d'après le *Livre des Jubilés* ; PIETSCHMANN, *Gesch. der Phönizier*, p. 98.

2. לרכב בשמי שמי קדם. *Psaumes*, LXVIII, 34.

3. HOMMEL, *ouvr. cité*, p.43 ; WINCKLER, *ibid.*; LAGRANGE, *ouvr. cit.*, passim.

4. Talm. Babyl., tr. *Haguiga*, f. 126. (Cf. tr. *Nedarim*, f. 39.) וילון רקיע שחקים זבול מעון מכון ערבות.

Vilon n'a aucun attribut : Raqia garde le soleil, la lune et les étoiles ; Shehaqim est réservé aux justes ; Zebul est le ciel où se trouvent situés Jérusalem, le temple, l'autel et l'ange Michaël ; Ma'on est le siège des anges ; Macon, le foyer des neiges, des orages, des grêles ; Arabot est le siège du char divin. Il va sans dire que cette liste varie avec le milieu et l'époque.

gon d'Agade désigne le premier peuple sémite sédentaire, celui même que les Égyptiens connaissent sous le nom de Qadouma : c'est le nom qui se généralise plus tard avec les Mé'onim de l'époque biblique, les Maunéens des Égyptiens du second empire, les Minéens des auteurs mythologiques classiques : leur territoire primitif est le pays de la révélation de Moïse et du culte du Sinaï[1].

Ma'on, Élohim de Qedem (le dieu du Temps), est à plusieurs reprises identifié avec l'ancien Dieu d'Israël. La bénédiction de Moïse nous dit : « Ma'on[2] Élohim de Qedem est celui qui chassa les ennemis. » Dans ce passage Ma'on est associé à Shehaqim et à Arabot qui correspondent au troisième et au septième cieux.

« Ma'on, tu étais à nous, de génération en génération, avant que les monts et les hommes existassent[3] ! », s'écrie le Psalmite dans une épiphanie, qui a certainement trait à l'idée de Chronos. Le Lévite en dira autant[4].

Habacouc ne fait pas autrement lorsqu'il s'écrie : « N'est-il pas de Qedem Yahou? » (toujours dans le sens de Chronos)...

Plusieurs localités de Palestine portent le nom de Ma'on et nous montrent la pénétration de ce culte dans ce pays. Mentionnons par exemple Bet-Ma'on, Gour-Ma'on et même Baal-Ma'on, nom qui est l'équivalent de Baal-Shamaïm. Les Ma'onites sont en guerre avec les Israélites ; David les subjugue et les judaïse ; ce roi, de même que ses succes-

1. Cadmos (קדם), Macar (מכן), Minos (מען) sont trois dieux célestes ; Carl Niebuhr, *Gesch. des Hebräischen Zeitalters*, I, p. 57. Ma'on et Minos ne font qu'un (cf. Movers, *ibid.*, I, I, p. 32 et I, I, p. 264).

2. *Deuter.*, XXXIII, 27. La version primitive de Ma'on מען est présumée par le passage talmudique de *Meguila*, f. 9.

3. *Psaumes*, XC, I. Cf. aussi *Samuel*, II, 29 et 32 ; *Deuter.*, XXVI, 15 ; *Psaumes*, LXXI, 3; *ibid.*, LXVIII, 6 ; II, *Chron.*, XXX, 27 (מעון קדשו השמים ; צדק מכון כסאו).

4. *Deuter.*, VI, 15. השקיפה ממעון קדשך. Tous ces passages se rattachent à une terminologie sacrée.

seurs, s'empare d'Élat, la ville des Ma'onim; plus tard nous les rencontrons, avec les Nefousséens, parmi les Judéens revenus avec Esdras [1].

Dans l'étymologie hébraïque Ma'on est le synonyme de Zebul, termes qui signifient tous deux « demeure ». Ce ciel occupe dans la carte céleste une place à part : il doit être rattaché à un des plus purs groupements ethniques d'Israël, dont la tribu de Zabulon fut le dernier rameau.

C'est dans le Carmel que nous trouverons un sanctuaire consacré au Dieu invisible qui rappelle celui du Sinaï. Bien que le nom de Baal-Zebul ne nous soit connu, semble-t-il, qu'à une époque postérieure[2], il ne faudrait pas considérer comme un simple hasard le fait que dans la partie reconnue la plus ancienne de la dédicace de Salomon le temple est appelé le « Bet-Zeboul » à côté de Macon [3], lequel correspond au sixième ciel, là où résident les « brumes ».

C'est dans le ciel dit Zebul que sont situés « Jérusalem, le temple et Michael, le génie du peuple hébreu ».

Comme Ma'on, Zebul est le dieu Chronos des Hébreux, le « El-Elion » qui est adoré à Jérusalem et à Sidon [4].

Qedem est donc une divinité cadméenne qui, chez les Sémites de l'époque anté-égyptienne, marque un attribut du Dieu-Ciel. Pour revenir à l'objet de notre recherche, nous pouvons désormais émettre l'hypothèse suivante : avant l'établissement des Hébreux en Palestine et avant l'invasion des Hycsos en Égypte, l'antiquité sémitique a connu dans le pays que l'on désigne aujourd'hui sous le nom d'Arabie et dans les dépendances de ce pays, une civilisation plus ou moins indépendante, une conception

1. *Esdras*, II, 3; *Néhémie*, VII, 52.
2. Cf. plus loin ch. V (MOVERS, *Die Phœnizier*, I, I, p. 261).
3. I *Rois*, VIII, 3. *Macon* est le ciel des pluies, des grêles, des grandes eaux. Jéhovah ne procède pas autrement.
4. BARGÈS, *ibidem* ; cf. שמש ירח עמד זבלה (*Habac.*, III, 11).

religieuse apparentée sans doute à celle de la Chaldée, mais ayant son caractère propre.

Cette civilisation, ces croyances variant avec les tribus se rattachent à une seule origine, qui fait que tout l'ensemble ethnique des Beni-Qedem, comme plus tard les Beni-Ereb ou les Arabes, formeront une nouvelle race sémitique. Peu importe que les Égyptiens appellent de noms différents les uns des autres, Qedema ou Qadouma ou Adouma[1], le foyer de cette civilisation qui marque la première étape de la marche des Cadméens du Golfe Persique vers la Mer Rouge ; à cette époque, rien ne séparait encore les fils de Qedem des Hébreux, des Phéniciens et des autres races de formation secondaire.

1. L'ancienne, Qadouma ou pays des Beni-Qedem, devient après l'invasion des Hycsos Adouma-Edom ou pays rouge (WINCKLER, *Gesch. Israëls*, I, p. 45). Quand on pense à la persistance de la tradition qui fait venir les Phéniciens de la Mer Rouge, à la confusion entre phénix et φοίνικης (*le rouge*, v. p. 45 et suiv.), à la présence dans la mythologie des Tyriens du mythe d'Esaus-Esaü, on ne peut qu'affirmer davantage l'origine cadméenne et phénicienne. A l'époque des troubles entraînés par les Hycsos, plusieurs peuples trafiquants de Qadouma-Adouma remontent vers la Phénicie.

III

CANAAN ET COUSH

Au troisième millénaire, le Qedem, le Sud-Est de la Mésopotamie où les Sémites placent leur Éden, semble être devenu un foyer de populations conquérantes. Parallèlement au mouvement des Ariens personnifiés dans la légende du roi Indo-Thyrsis [1], mouvement qui aboutit à l'occupation du nord et de l'Europe par les Indo-Européens et probablement pour les mêmes raisons économiques ou sociales, on signale l'apparition d'une nouvelle race méridionale se dirigeant vers le sud. Celle-ci semble avoir porté le nom de Coush; Canaan en serait l'aîné. Aux origines, elle habitait les rives du Golfe Persique. Ce sont déjà les conquérants phéniciens, comme les appelle Winckler, qui s'emparent de la Chaldée et ils poussent leurs conquêtes plus loin. C'est la race qui est personnifiée par Nemrod, le chasseur devant l'Éternel [2], l'éponyme des Coushites, qui pénètre d'abord dans la Mésopotamie sémitique, pour être ensuite refoulée vers la Mer Rouge [3]. Voici comment M. Maspero

1. Maspero, *ouvr. cité*, p. 125.

2. Hommel (*ouvr. cité*, p. 64) place l'invasion des Coushites vers 1900. Les noms des rois de la dynastie d'Hammourabi ne sont pas absolument Phéniciens comme le croit Winckler (*Gesch. Israëls*, II, 30), mais purement et simplement Hébreux. Cf. Hammourabi עמירב, Abichoua אבישוע, Schoumoulou שמואל, Amouzadoca עמיצדוק.

Cet auteur (*ibid.*, p. 65) place la date de l'invasion des Hycsos en Égypte vers 1800. Toutefois si nous excluons le terme de Salitis (שליט) les noms des rois hycsos et hittites (Apopi, Khayan), comme ceux des Hit-

résume ce remous de peuples, qu'il tient d'ailleurs pour des Sémites concentrés sur la rive occidentale et méridionale du Golfe Persique. « Ces populations de l'est avaient appris l'art de la navigation et s'étaient enrichies par le commerce. Leurs caravanes cheminaient à travers le désert d'Arabie jusque vers les côtes d'Afrique. Une première aventure avait déjà jeté Coush l'aîné dans le bassin du Nil. Une seconde conduisit les Pouanit du sud au nord de l'Égypte. La descente des Élamites en Chaldée n'y dut pas être étrangère. Ils quittèrent leur patrie et se dirigèrent vers l'Occident, entraînant à leur suite les peuples qu'ils rencontrèrent sur la route. Selon les uns, ils auraient longé le cours de l'Euphrate, se seraient reposés dans les environs de Babylone, puis se seraient introduits en Syrie. D'après les historiens arabes, ils traversèrent la gorge de la péninsule Arabique, de l'embouchure de l'Euphrate à la vallée du Jourdain[1]. A leur arrivée, ils culbutèrent sans peine les nations à demi barbares, probablement les populations dites Hamites (proto-Sémites ?), Rephaïm, Nephilim, Zamzumim, que la tradition leur oppose, et ils s'emparèrent du pays tout entier. Après avoir conquis la Syrie, ils se ruèrent sur l'Égypte (vers 1900), s'emparèrent de Memphis et du Nord, se donnèrent pour roi Shalati et inaugurèrent la période des Pasteurs en Égypte. »

Cette invasion des Hycsos ou rois-pasteurs marque un tournant dans l'histoire du monde : elle fait entrer l'Égypte, qui jusqu'alors se tenait dans ce que nous appellerions un « superbe isolement », dans l'orbite du monde sémitique. Mais quels étaient ces pasteurs envahisseurs ? Le fait que

tites (v. notre p. 38) sont d'allure peu sémitique. Les Coushites ne sont pas Sémites, mais ils sont suivis par des populations cadméennes. En Afrique, où l'élément égyptien prédomine, les rois pasteurs se hamitisent. En Syrie, ils subissent l'ascendant des autochtones sémites.

1. *Justin*, I, XIII, c. 14, § 2. *Caussin de Perceval*, I, 38, 512.

cette invasion des nomades ait pu modifier la carte ethnique du monde ancien, la fait ressembler aux migrations des peuples du commencement du moyen âge.

C'était une mêlée de peuples poussés par des pasteurs, mais il n'est pas douteux que les Beni-Qedem, soit entraînés de force par ces « chasseurs », soit attirés par l'appât du gain, participèrent largement à ce mouvement [1].

Les populations commerçantes de la Mer Rouge convoitaient trop les richesses de Mizraïm pour ne pas chercher à lancer de ce côté les nomades venus de l'Orient : seule, la civilisation avancée des Beni-Qedem, qui accompagnèrentles Pasteurs, explique ce fait que les Hycsos aient pu se maintenir en Égypte et y fomenter des luttes religieuses.

La tradition d'une migration cananéenne s'est perpétuée dans le monde grec avec une singulière précision. D'après Hérodote [2], les Phéniciens (qui sont Cananéens, dit Manéthon) viennent de la mer Érythrée. Homère (*Odyssée*, IV, 84) et à sa suite Eustathe (*Schol. in Odys.*) [3] y font allusion. Strabon [4] a rapporté, sans y croire, la même tradition attestée par les gens du Golfe Persique où l'on retrouvait les noms de Sidon, de Tyr et d'Arad et où les temples étaient semblables à ceux des Phéniciens. Pline relate les mêmes faits [5]. Justin indique les circonstances de cette migration : *Tyriorum gens condita a Phœnicibus fuit, qui terræ motu vexati relicto patriæ solo ad Syrium stagnum primo mos mari proximum litus incoluerunt condita ibi urbe grama a piscium Sidona, Sidona appelleverunt, nam pisces phænices Sidon vocant* [6].

1. Cf. Niebuhr, *die Gesch. des Zeitalters de Hebräer*; Munk, *Palestine*, p. 197.
2. *Hérodote*, I, 2; IV, 27; VII, 89; XVI, 4.
3. Cf. Lagrange, *ouvr. cité*, p. 57-8.
4. *Strabon*, XVI, 3, 4.
5. *His. Nat.*, IV, 36.
6. XVIII, III, 2-4. Des pirates arabes se rencontrent encore dans la

Le P. Lagrange croit que le lac de Syrie est la Mer Morte et il rapproche ce passage du texte des Nombres (XIII, 29) selon lequel les Cananéens habitent Arad dans le sud. Et il ajoute : « Si les Phéniciens étaient déjà marins sur les côtes du Golfe Persique et des îles Bahrein, on s'expliquerait mieux comment, dans le premier élan de leur migration, ils sont devenus matelots sur les bords de la Méditerranée. » M. Berger[1] constate que les Phéniciens appartenaient à la race coushite. On les voit apparaître déjà sous Thoutmès III comme tributaires de Pharaon, chargés des objets de leur commerce, d'or, d'argent, de lapis-lazuli et de vases en métal richement décorés. Or, « non seulement ces hommes n'ont pas le type sémitique, mais ils ont la barbe rare et la peau rouge et offrent la plus grande analogie avec les Égyptiens ». Seulement, Winckler a très bien vu[2] que ce n'est pas comme simples marchands que les Phéniciens ont exercé tant d'influence en Occident, en Grèce, en Afrique, en Espagne. Ce ne sont pas de simples comptoirs qu'ils ont fondés ; ils ont occupé le sol, parfois assez avant dans les terres. Leur expansion s'explique mieux comme une conquête véritable que comme le résultat d'un trafic. Cette migration ressemble à celle de l'Islam : or, c'est surtout aux débuts qu'un semblable mouvement déploie toute sa force.

Cependant est-il nécessaire de voir dans les Hycsos ces Phéniciens trafiquants ? Le fait qu'une tribu cananéenne occupait, à l'époque de l'Exode, à la lisière même de l'Égypte, une partie du pays serait-il suffisant pour l'établir ? Est-il

bourgade de Zur, près d'Aqaba (LAGRANGE, *ouvr. cité*, p. 38). C'est probablement le nom de צור ערב (*Juges*, VII, 25 ; *Isaïe*, X, 26). Tyr l'arabique (telle serait la signification de ce terme) est dissimulée sous le nom du chef midianite צור (*Josué*, XIII, 21). Ce Zur, à en croire les textes bibliques, fut le roi de la tribu midianite-roubenide חנוך.

1. *La Phénicie*, p. 2 (cf. plus haut).

2. Die Bedeutung der Phönizier für die Kulturen des Mittelmeers (*Zeitschrift für Sozialwissenschaft*, t. VI, 1903).

certain que les Cananéens et les Phéniciens forment une seule race ? De l'avis même des anciens auteurs, rien n'est moins sûr. La table généalogique de la Bible ne saurait nous fournir de preuves suffisantes pour une époque aussi reculée.

D'après la source de Jules l'Africain (alias Manéthon) [1], ces Hycsos ou Pasteurs étaient Phéniciens. Seulement, Josèphe, d'après ce même Manéthon [2], les fait venir de l'Orient, ajoutant que selon certains ils auraient été Arabes : M. Maspero, qui voit dans les chefs envahisseurs des Khati, dit maintenant que le gros de la population était sémite. L'opinion du célèbre orientaliste mérite toute notre attention. Les renseignements des auteurs de l'antiquité sur une grande migration, venue du Golfe Persique vers le commencement du troisième millénaire, sont trop affirmatifs. « Hérodote dans son récit sur la formation de Tyr rapporte le témoignage des Phéniciens. Strabon a recueilli une onomastique locale, dont la persistance, si elle pouvait être contrôlée, serait la meilleure des preuves. » Winckler croit reconnaître des Cananéens dans les dynasties d'Our et de Lagash [3].

Le P. Lagrange [4] s'étonne de voir M. Maspero revenir sur sa thèse et considérer les Khati comme les chefs de l'invasion, peut-être les Hycsos en personne.

Seulement, M. Maspero, avec la sagacité clairvoyante qui le caractérise, a très bien saisi la connexité existant entre l'apparition des Hycsos rois-pasteurs et le remous des peuples sémitiques venus de l'Orient. Le fait que les Hittites et les Hycsos adoraient le même dieu (Soutouch) est très important : les Hycsos ou rois-pasteurs ne seraient-ils pas des tribus plus remuantes qui, à l'instar des Francs et

1. *Fragm. Hist. Græc.*, éd. Didot, II, p. 566-8.
2. *Contre Appion*,
3. *Gesch. Babyloniens und Assyriens*, I. *Ges. Isr.*, II, 30.
4. Pas. cité.

des Huns, entraînèrent des populations hétérogènes, et ne serait-il pas plus rationnel de voir dans cette population conquérante une hégémonie militaire coushite qui s'impose aux Sémites? C'est l'opinion de l'auteur biblique, qu'aucun *fait* nouveau n'est encore venu contredire[1].

L'époque qui avait précédé ce mouvement est illustrée par le règne de Hammourabi, fondateur de la monarchie babylonienne, celui qui déplaça définitivement, en faveur de cette ville, l'axe de la domination de la Mésopotamie. Neuf noms sur onze des rois de la dynastie de Hammourabi sont plutôt arabes que chaldéens. C'est une nouvelle race sémitique qui affranchit la Chaldée et l'ouest du joug élamite. Parmi ces « Arabes » on rencontre des noms purement hébreux[2]. D'après la Bible, Eber a deux fils, Yaqtan et Peleg: le premier est père des Arabes, l'autre des Araméens et des Hébreux. Les deux races auraient donc une même origine hébraïque.

Ce mouvement, qui met en branle les tribus de la deuxième race sémitique, qui se répand, avec l'aide des Coushites, sur l'Occident, devait se heurter partout à des populations cadméennes solidement établies dans les régions fertiles de l'Arabie et de la Syrie; du moins, la langue et les noms propres sont déjà les mêmes; les divinités ne changent pas non plus.

Seulement rien ne prouve que ces Sémites soient les Hycsos et les ancêtres des Phéniciens; rien ne prouve surtout que les Cananéens soient Sémites et que la langue cananéenne soit l'hébreu; par contre, nous admettons volontiers avec la Bible, Josèphe et M. Maspèro que les

1. Les noms propres hittites qu'on trouve dans les textes de Tell El-Amarna sont d'une allure non sémitique: Kourigalzou, Barraburias le Kanachéen (le Cananéen? Hommel, *ibid.*, p. 90). Nawaizama, etc.

Les récentes fouilles entreprises par Winckler nous fournissent les noms suivants: Khatousil, Shoubilouli, Moursilou, etc. (Maspero, *Journal des Débats* du 21 juin 1908).

2. V. le ch. précédent.

Hycsos, les Khati (et les Cananéens) aient une même origine : les uns et les autres n'apparaissent pas dans les textes avant l'invasion des Hycsos. C'est une race de chasseurs coushites qui forme partout une minorité dominante : en Égypte et dans l'Éthiopie, pays déjà antérieurement colonisés par les Égyptiens, ils sont absorbés par les Égyptiens et donnent naissance à toute une série de peuples hamitiques ; ceux d'entre eux qui s'établissent en Syrie, dans la région du Liban surtout[1], subissent les effets de la même loi ; en tant que minorité, ils s'y laissent absorber par les Cadméens sémites.

La table généalogique de la Genèse assimile les Hittites, les Cananéens et les Sidoniens aux Égyptiens : tous font partie de la race hamitique qui est étrangère dans les pays des Sémites[2].

Ce qu'on a appelé depuis la « race rouge » n'est, en effet, qu'un mélange des Égyptiens et des Coushites sémitisés. Ainsi Adouma-Edom ne remplace Qadouma-Qedem qu'à l'époque des Hycsos. Peut-être une parenté lointaine liait-elle ces deux peuples. Pour ce qui concerne les pays sémitiques, du moins, jamais les Hamites ne surent les absorber : dans l'Arabie du Sud on considère les autochtones de Havila et les Sabéens comme Coushites; en Palestine même, on les considère comme étrangers, bien qu'ils semblent avoir parlé la langue des Hébreux à l'époque de la prédominance de ce peuple[3].

1. Renan (*Mission de Phénicie*, p. 358) montre le peu d'influence que l'élément phénicien avait exercé sur les populations de la montagne.
Par contre, il constate l'influence de l'Égypte sur la Phénicie (*ibid.*, pp. 70-100).
Winckler (*Die Völker Vorderasiens*. p. 20) suggère l'idée que les conquérants de Khati seraient les précurseurs des Indo-Germains.

2. J. Halévy leur attribue une origine hittite (*Rev. Sem.*, I, 3, p. 31). En réalité Libyens, Canaanéens, Hittites et probablement aussi les כתים de Chypre ne font qu'une seule race d'origine mixte.

3. Winckler, *Gesch. Israels*, p. 52, place les débuts des Amorrhéens au quinzième siècle. Cette hypothèse doit être conforme à la réalité.

Profitant de la faiblesse de l'Égypte et de la Chaldée, les Pasteurs gagnent le sud. Au temps d'Aménophis III et IV, Rab-Abdi, roi de Byblos, se plaint des attaques de Hittites, comme le roi de Tyr se plaint de celles des Amorrhéens. Pour les villes phéniciennes, ces nouveaux venus sont des barbares, des envahisseurs de race étrangère. Le fait que les Hittites ont dominé pendant de longs siècles plusieurs régions syriennes et qu'ils n'ont jamais su s'imposer aux indigènes, nous montre une race conquérante peu civilisée et peu nombreuse [1].

Jensen a remarqué avec raison que Khati était moins un nom de peuple qu'un nom de pays [2].

Si la Bible rattache les Hittites à la race hamitique coushite dont Canaan est le frère, elle entend par là que ce peuple était un peuple étranger, envahisseur d'un pays qui était sémitique, où il ne fut qu'une minorité [3]. D'ailleurs Josèphe et Julien l'Africain ne se contredisent nullement : les Cananéens entraînèrent à leur suite des populations arabes, entre autres des Havila, Saba, etc., tous les Cadméens qui dominaient le commerce du monde.

Mais peu importe ; l'invasion des Hycsos a provoqué une transformation dans la carte ethnique de l'Orient : c'est une période qui rappelle celle des débuts du christianisme ; du choc des races et des croyances naissent des nations, sortent des religions.

Les cinq siècles de domination des Pasteurs ne furent pas inféconds. L'Égypte sort de cette crise à moitié sémitisée ; l'Arabie occidentale et la Nubie [4] prennent depuis

1. Cf., les Textes de Tell El-Amarna ; CARL NIEBUHR, die *Tell-el-Amarna Zeit.*

2. *Zeitschrift der Deutsch. Morgenl. Ges.*, t. XLVIII, p. 245 ; LAGRANGE, *ouvr. cité*, p. 50.

3. Cf. entre autres, *Genèse*, XII, 6 ; XIII, 7, etc. Les Hittites apparaissent seulement sous la dix-neuvième dynastie (MELTZER, *ouvr. cité*, I, p. 18).

4. Cf. MASPERO, *ouvr. cité*, p. 24.

leur aspect hamitique. Le Delta ne cesse plus de demeurer un lieu de séjour des Sémites.

En Syrie, les peuples qui avaient possédé ces régions au temps de l'ancien empire égyptien s'étaient effacés presque complètement. Surpris par la grande invasion cananéenne, protégés par les Hycsos, ils avaient été en partie détruits, en partie absorbés par les conquérants.

Si l'Égypte est soumise à l'influence sémitique, la Palestine devient plus tard une dépendance politique et morale de l'Égypte.

Ce phénomène, qui se produisait dans l'Est asiatique du Nil, devait nécessairement se répéter dans l'Ouest africain. A partir de la domination des Hycsos, les textes égyptiens font mention de ces peuples qui, sous leurs noms divers de Machacha, Rotenou ou Lotenu[1] ou même de Lebou-Lehabim, constituent la race libyenne qui devait ensuite essaimer vers l'Afrique septentrionale[2].

Le mouvement, partant de la Mer Rouge pour se diriger vers le Nord et l'Est africain, est devenu presque une loi historique pour les races non noires du continent africain ; les Proto-Sémites apparentés aux Égyptiens ne devaient pas échapper à cette règle, comme d'ailleurs les Cousho-Poutites sous la poussée des Cananéens et des Hébreux. Une fois posée l'hypothèse de l'arrivée des Libyens en Libye au début du IIe millénaire, il reste à l'établir par des témoignages historiques[3].

1. Les Lotenou-Rotenou (ב ני לוטן־לוטן) apportent à Pharaon (dix-huitième dynastie) des présents en argent, en baumes et en nègres de Cousch. Arvad, Samyra, Beruth, Tyr, Acco, Jaffa apparaissent dans les textes (Meltzer, *Gesch. der Karthager*, I, p. 18).

2. Les Machoucha-Mazices, Masutæ. Les Égyptiens appellent les nomades de l'Ouest maritime Temhu ou Tahenna (peaux claires) et ceux du désert Lebu ou Rebu (Meltzer, *ouvr. cité*, p. 52, *ibid.*, 65). Rebu-Lebu apparaissent vers 1300 au-delà de la Cyrénaïque. Aucun monument, aucun souvenir d'une influence égyptienne antérieure à la dix-huitième dynastie n'y subsiste (Meltzer, *ibid.*, p. 63).

3. Cf. Winckler, *die Bedeutung der Phœnizier* (*Zeitschrift für Sozialwissensch.*, VI, 1903) ; Landau, *ouvr. cité*, p. 30.

En premier lieu, constatons que jusqu'à l'époque des Hycsos l'activité commerciale du monde s'exerçait entre les Indes et la Mésopotamie ; que dans les relations qui semblent avoir existé entre la Mésopotamie[1] et la Méditerranée, les Phéniciens et les cités maritimes de la Palestine ne sont pour rien.

Peut-être faudrait-il citer ici les Lydiens, la Méonie d'Homère, qu'Hérodote présente comme le premier peuple commerçant du monde.

Ce n'est qu'avec les conquêtes des Hycsos que le cadre maritime s'élargit ; des relations maritimes entre l'Égypte et les pays méditerranéens s'établissent ; les « peuples de la Mer » (dont les Phéniciens non palestiniens) surgissent et commencent à jouer un rôle considérable.

Reprenons seulement les textes qui se rattachent à l'apparition première des Phéniciens.

Ceux-ci apparaissent au moment où la Méditerranée devient un centre de civilisation, où les transits commerciaux s'établissent entre elle et la Mer Rouge ; une poussée de civilisation vers le nord se manifeste à partir de ce moment.

Les Phéniciens peuvent donc avoir été des fractions des populations coushites ou cadméennes qui, si elles ne provoquèrent pas les invasions des Pasteurs, en profitèrent du moins pour étendre leur activité vers le nord, sous la protection du Shaliti-Hycsos.

Strabon, quand il fait venir les Phéniciens du Golfe Persique[2], confirme les origines primitives des peuples navigateurs, dont les villes du sud portaient les noms de Sidon et d'Arvad avant l'existence même de ces cités.

Lorsque Justin[3], généralement très bien renseigné, indique en chiffres ronds l'année 2000 comme date de

1. HOMMEL, *ouvr. cité*, p. 50.
2. V. plus haut, p. 31. Cf. MUNK, *Palestine*, p. 79.
3. V. plus haut, *ibid.*, et MUNK, *ibid.*, p. 78.

l'apparition première des Phéniciens dans le Levant, son affirmation concorde parfaitement avec le rôle que jouèrent réellement les Hycsos dans cette poussée vers le nord. Et quand Hérodote[1] fait venir de la Mer Rouge les Phéniciens de Palestine, il nous indique que ces peuples avaient gardé le souvenir de leur séjour précédent dans le pays d'Édom, « l'Érythrée ».

Tous ces indices rattachent, comme le font la table généalogique de la Bible et le mythe de Cadmos, les Phéniciens aux autres Cadméens commerçants.

Diodore de Sicile[2], surtout, a raison de constater la présence en Afrique d'une race libo-phénicienne : il s'agit là des Cadméens égyptiens, comme il y avait en Palestine des Philistins et des Cananéens hébraïsés. La langue ne signifie rien pour un peuple trafiquant. Les Libo-Phéniciens de Leptis n'ont jamais parlé l'hébreu[3]. D'ailleurs, les Juifs nous fournissent le meilleur exemple de la facilité avec laquelle des colonies commerçantes changent leur langue.

Il devait pourtant y avoir un lien de parenté entre les Phéniciens et les anciens Beni-Qedem, ce qui fait une fois de plus surgir le problème de l'origine du nom ethnique des Phéniciens : faudrait-il voir dans les Phéniciens des Beni-Qedem égyptisés ou les Coushites sémitisés[4] ?

Les textes égyptiens, qui seuls auraient pu nous renseigner, sont muets sur ce point : pour les Pharaons du quinzième siècle, la côte libyenne s'appelle Dzech ou Tech, tandis que la Phénicie s'appelle Tahou-Zahi ; c'est le même nom qui semble indiquer les « peaux claires[5] ».

1. II, 7, 59.
2. V. plus loin p. 42.
3. Cf. *ibid.*
4. Ce n'est qu'après la disparition des Hycsos qu'on rencontre les Machoucha, les Lebou (aux yeux bleus), ces ancêtres des Berbères. En 1300, les Lebou, les Machoucha et les Qehaq s'associent aux peuples de la mer pendant l'invasion de l'Égypte (Meltzer, *ibid.*, p. 64).
5. Cf. Hommel, *ibid.*, p. 83. L'auteur traduit ce terme par die Schünmerende.

Les sources hébraïques connaissent d'abord les Phéniciens sous les noms divers des peuplades trafiquantes de l'Arabie, pour les rattacher plus tard à Canaan et aux peuples de la Mer.

« Mais il est étonnant, dit leur dernier historien[1], que les Phéniciens, en tant que peuple et que race, n'aient jamais eu de nom ethnique distinct. »

Le fait suivant montre que cet étonnement n'est pas justifié.

Les Phéniciens n'ont jamais été un peuple à part ; comme les Juifs de la Diaspora ils constituaient une caste, de préférence la caste trafiquante et industrielle des peuples anciens. Cadméens[2] maritimes, ils ne tardèrent pas à adopter la langue et les coutumes de leurs maîtres mésopotamiens. Sémites maritimes, ils se laissèrent facilement assimiler, au moment où la race cananéenne entra en scène, par les civilisations coushite et égyptienne. Seul leur esprit de corps et leurs intérêts économiques, qui dominaient le commerce mondial, expliquent l'autonomie relative dont ils jouissaient dans leurs emporia maritimes.

A ce point de vue, l'invasion des Hycsos est une étape importante dans l'histoire des relations internationales du monde antique : une première invasion sémitique avait transporté le centre de gravité du Golfe Persique dans l'Érythrée ; une deuxième, guidée par les Hycsos ou Coushites chasseurs, l'avait porté jusqu'à l'Égypte, pays méditerranéen par excellence.

1. PIETSCHMANN, *Gesch. der Phönizier*, p. 96.

2. A noter le terme « Cadmos l'Errant », lequel, pour l'antiquité, fait pendant au « Juif Errant » du moyen âge. (Cf., entre autres, Hérodote, *Hist.*, IV, 147; V, 87, etc.) Les colonies cadméennes sont souvent expulsées. D'ailleurs « les Phéniciens sont cités chez Homère comme de rusés commerçants et c'est tout » (M. BRÉAL, *ibid.*, p. 35).

IV

CADMÉENS ET PHÉNICIENS

Le remous des nations nomades déterminé par les Hycsos et qu'on a justement comparé à la poussée des invasions arabes, ne devait plus s'arrêter jusqu'à la formation du peuple d'Israël. L'Égypte, à moitié sémitisée, entraîne dans son orbite la Syrie et la Libye lesquelles pour longtemps devaient être ses satellites ; mélange de races, mélange de croyances entre les deux continents ne cesseront plus.

La puissance des Pasteurs en Égypte n'a pas été de longue durée : ces Cananéens s'usèrent, subirent l'ascendant de la civilisation égyptienne et finirent par succomber; leur dernier effort armé, que le concours de la nouvelle race nomade, celle des Hébreux et des Araméens, n'avait pas appuyé, se brisa contre la résistance nationale des Égyptiens ; il y a certainement un grand fond de vérité historique dans le récit de Manéthon reproduit par Josèphe sur l'expulsion des Pasteurs bien avant la prise finale d'Auaris. Les Pasteurs que cet auteur identifie avec les Cananéens (Phéniciens) se ruent, selon lui, sur la Palestine : là ils purent s'appuyer sur leurs congénères, les Hittites.

1. L'émigration d'une partie de l'armée hycsos vers la Syrie est confirmée par MANÉTHON, par POLÉMON (EUSÈBE, l. X, c. II), par SYNCELLUS, 120, par TACITE, *Hist.* V, II et jusque par ABOULFEDA (*Histoire antéislamique*, p. 179, éd. FLEISCHER). Cf. MOVERS, *ouv. cité*, I, 1, p. 35.

Les sources bibliques, dans lesquelles, à l'époque des patriarches, il n'est pas question encore des Cananéens, en parlent après la domination des Hycsos; dans les textes égyptiens, le nom de Canaan se retrouve depuis très fréquemment. Ces envahisseurs se caractérisent par leur supériorité militaire. Les Cananéens, peuples de la plaine, possédaient des chars de fer qui devaient jusqu'à l'époque de David inspirer la terreur aux Hébreux nomades ; ce trait leur est commun avec les Hittites et les peuples de la Libye, qui nous sont présentés dans les textes égyptiens comme voyageant sur des chars attelés de bœufs. C'est une simple confirmation de la table généalogique, qui attribue aux peuples de la Lybie et aux Cananéens une origine coushite commune.

Diodore de Sicile[1] nous parle de l'existence en Afrique, avant l'arrivée des Phéniciens, de populations libo-phéniciennes venues par terre, populations de même origine que les Tyro-Sidoniens, auxquels ils doivent leurs succès coloniaux. Les livres du Jubilé et de Hénoch (sources de 135 av. J.-C.) affirment que Canaan séjourna primitivement sur la côte africaine et qu'il ne s'empara de la Palestine que par « sédition ».

Josèphe identifie les Gétules avec Havila ou Haula de la Bible : il les fait venir de la Mer Rouge[2]; ce même auteur attribue aux Africains une origine ituréenne (térahide) et il signale l'existence en Afrique de deux races : les

1. IV, 55, 20. Les Libo-Phéniciens sont des Libyens phénicisés ou des Cadméens berbérisés. C'est la même population qui occupait de nombreuses villes maritimes, mais qui occupait également le pays fertile du Tell (STRABON, 17, 3). L'exemple de Leptis (SALLUSTE, B. J., LXXVII) et de Sabratha (MELTZER, *ouvr. cité*, I, note 25), deux villes libo-phéniciennes où on ne parlait pas le phénicien, devrait être généralisé.

La ville d'Hadrumète (cf. חצרמות) doit son origine à une colonie érythréenne. Il en devrait être de même de Carthage, l'ancienne Camba où Kadmea d'avant l'immigration tyrienne.

2. *Antiq.*, I, I, 6. Cf. GASTER, *Chronicles of Jerahmiel*, 1899, p. 68. Cf. notre ét. : *Judéo-Hellènes et Judéo-Berberes*, l. II, ch. I-III.

Coushites du sud et les Abrahamides, Sémites du nord.

Les textes législatifs du Talmud, généralement très réservés en ce qui concerne les restrictions au mariage avec les gentils, n'hésitent pas à attribuer aux Libyens indigènes une origine commune avec les Égyptiens [1].

C'est donc en Égypte, et à une époque qui ne doit pas être antérieure à la domination des Hycsos, qu'il faut chercher le problème des origines des Phéniciens. C'est chez les Libo-Phéniciens, population mélangée de Coushites et de Cadméens marchands qui avaient subi l'influence égyptienne, qu'il faudrait voir l'origine de leur activité maritime.

Nous avons signalé déjà l'importance relative qu'il faut attribuer aux différences de langue et d'écriture. Il est possible que les premiers Phéniciens, venus vers la Méditerranée sous la conduite des Hycsos, aient oublié bien vite leur langue sémitique pour subir l'influence des langues égypto-berbères; il est possible aussi que l'écriture libyque [2], si différente de la phénicienne, soit le prototype de l'alphabet cadméen et que cette écriture, dont l'origine égyptienne a été supposée par Champollion et Halévy, soit la plus ancienne des écritures connues [3]; si on l'admet, il n'y a plus à se demander pourquoi les Sémites de la Syrie continuaient à se servir des cunéiformes : l'écriture, déjà répandue en Arabie, en Afrique et jusque dans les îles méditerranéennes, n'aurait pénétré en Palestine qu'à une époque postérieure.

La légende de Cadmos, qui s'accorde parfaitement avec la Bible, ne procède pas autrement lorsqu'elle fait venir

1. *Talm. Jérus.*, *Kilaïm*, 8, 3 ; *Sabbat*, 5, 7, etc. הוּא לובי הוא מצרי. Les Libyens sont de la même origine que les Égyptiens.

2. Il est certain, dit d'Avezac (*l'Univ. Pitt.*, *Numidie* et *Mauritanie*, p. 79), qu'une partie des Maures connut toujours la navigation. Poseidon est un dieu d'origine libyenne. Sous les Romains, les pirates maures font des incursions en Espagne.

3. Cf. plus haut, p. 8, note 1.

Cadmos, frère aîné de Phénix, de la Libye et qu'elle le présente comme civilisant la Grèce, à une époque où la Phénicie syrienne s'appelait encore Zahi ; elle a doublement raison quand elle rattache la première activité des Cadméens à l'Égypte: les Cadméens, frères aînés des Phéniciens, sont précisément les peuples maritimes de la Mer Rouge qui, entraînés par le flot des Pasteurs, se transportent vers la côte égypto-libyenne où ils font souche et donnent naissance à cette race libo-phénicienne qui devait plus tard faire la fortune des colonisateurs phéniciens [1].

Après avoir pris contact avec la civilisation égyptienne et y avoir puisé des renseignements plus ou moins précis sur les pays méditerranéens, ces Beni-Qedem égyptiens inaugurent la première période des excursions maritimes sous le nom de Cadmos l'Errant, nom générique des populations du Golfe Persique [2].

En Crète [3], en Lydie, en Grèce, en Étrurie [4], ces Cadméens jouent exactement le rôle que leur attribue la légende. Issus de Qedem-Chronos ou Ma'on-Minos, apparentés aux Égyptiens, ces Cadméens initient la population

1. Cf. MOVERS, *die Phœnizier*, t. II, p. I, p. 40; HÉRODOTE fait venir les Phéniciens de l'Érythrée. MELTZER (*ouvr. cité*, I, note 3) ne contredit pas cette opinion, mais croit que les Phéniciens étaient encore à l'état barbare lorsqu'ils vinrent en Palestine.

Sur les Phéniciens en Égypte, V. *Odyssée*, XIV, 29; HÉRODOTE, I, I et II, 12. Les Phéniciens dominaient sous Cadmos une partie de l'Asie. Phénix et Cadmos vinrent de Thèbes en Syrie et s'emparèrent de Tyr et de Sidon (SYNCELLUS, 228). Cadmos est appelé « l'Errant ». Une partie des Hycsos s'établit sous la conduite de Cadmos et Danaos en Grèce. (MOVERS, *ouvr. cité*, I, I, 36.)

2. Les Israélites ne parlent plus l'hébreu sans cesser pour cela de se considérer comme les descendants des Hébreux.

3. Les anciens signalent pour la Crète une tallassocratie sous le règne de Minos-Ma'on (MOVERS, *ibid.*, I, I, p. 38). Minos est également l'éponyme de la Lydie-Méonie (BRÉAL, *ibid.*, p. 35). La nation des Minyens est remarquable par ses richesses, sa civilisation et ses arts (RECLUS, *l'Homme et la Terre*, II, p. 282).

4. Sur Cadmus-Hermès l'Étrurien, voir MOVERS, I, 512. NONNUS appelle ce dieu du nom de χαδμῆλος.

de l'Éreb à l'agriculture, au culte de Dionysos, leur enseignant l'art d'exploiter les mines et leur donnant une organisation sociale et militaire. Qedem ou Qadmilos préside à ce mouvement des Proto-Sémites, comme le dieu Qedem préside à la formation du culte du peuple hébreu.

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler ici que Carthage elle-même, l'ancienne Cacabé ou « étoilée », avait autrefois porté le nom de Cadméa, attribut qui ne fut celui d'aucune ville de la Phénicie syrienne. La « ville nouvelle » aurait donc joué un rôle important bien longtemps avant l'apparition des Phéniciens, à une époque où Cadmos incarnait les migrations maritimes des Proto-Phéniciens.

Si nous acceptons cette explication du mythe de Cadmos, nous arriverons facilement à trancher quelques problèmes qui ne cessent de préoccuper les savants.

En premier lieu, elle confirme les traditions grecques, déjà corroborées par les traditions bibliques, d'après lesquelles c'est de l'Afrique et de l'Égypte, et non pas de l'Asie, qu'était venue la civilisation primitive de la Grèce ; elle confirme que la première colonisation orientale en Crète et en Grèce vient des Phéniciens de l'Égypte et de la Libye, ce qui concorde avec les données de l'anthropologie et de la linguistique [1]. Plusieurs savants ont été frappés de la parenté physiologique des populations préhistoriques de Crète avec les Berbères. D'autre part, la mythologie grecque la plus ancienne qui se rattache au cycle cadméen ne se rapproche-t-elle pas par sa simplicité des idées naturalistes des anciens Sémites, avant que le culte solaire d'Osiris — dont Melqart n'est qu'une des multiples in-

1. Cf. El. Reclus, *l'Homme et la Terre*, II, p. 269.
V. le docteur Bertholon, *Origine et formation de la langue berbère* (*Rev. Tunisienne*, 1906). Cet auteur arrive (p. 51) à la conclusion suivante : Il existe dans les langues berbères une première couche d'expressions archaïques ayant été usitées aussi en Europe et en Asie Mineure. Et en Palestine, ajoutons-nous.

carnations — ne soit venu leur imprimer le caractère extravagant et mythologique que l'on sait.

En second lieu, nous ferons ainsi tomber une grosse objection qu'opposent les archéologues non sémitisants au rôle civilisateur des Phéniciens à une époque préhistorique : la grande civilisation mycénienne notamment, qui remonte au moins au milieu du deuxième millénaire, avait déconcerté les historiens les plus conservateurs ; on se trouvait acculé à deux thèses, dont l'une tendait à diminuer le rôle des Phéniciens dans l'histoire de la civilisation et à faire de ce peuple un tributaire de la civilisation méditerranéenne, et dont l'autre aurait été réduite à reculer l'histoire de la Phénicie jusqu'à des époques où même le nom ethnique de ce peuple ne pouvait pas exister.

Or, si nous tenons compte du fait que les Hycsos apparaissent en Égypte et dans la Méditerranée vers l'an 2000 et si nous plaçons à cette époque les origines de l'activité maritime des Cadméens, entraînés de la Mer Rouge vers le nord, nous comprenons facilement que, plusieurs siècles après, une civilisation prospère, profondément influencée par celle de l'Égypte, ait été florissante déjà sur plusieurs points de la Méditerranée, que des relations maritimes aient existé à partir du quinzième siècle depuis Tarshish « l'espagnole » jusqu'en Asie Mineure. Les invasions des peuples de la Mer en Égypte et en Syrie et les traditions qui rattachent les Phéniciens et les Philistins de la Palestine à l'île de Crète se trouvent par ce moyen expliquées tout simplement. La civilisation mycénienne fut donc tributaire des Cadméens égyptiens, comme plus tard la civilisation occidentale sera tributaire des Tyro-Phéniciens.

Il nous reste à dire quelques mots de l'origine des mots

1. M. Bertholon (*ibid.*, p. 163) explique l'origine du terme Tarsis par l'ethnique Toursha-Tyrsiens, peuple maritime par excellence. C'est à lui que doivent leurs noms Tarsis-Tars et Tarsis l'africaine et l'espagnole.

« Phéniciens » ou « Puniques », termes qui ont fini par prévaloir chez les peuples classiques.

Au risque de paraître exagérer notre manière d'élucider tant de problèmes compliqués, nous croyons devoir présenter ici une nouvelle hypothèse.

Tout d'abord, il est évident que le terme « Phéniciens » n'est pas d'origine sémitique. Les anciens Égyptiens ont deux termes pour désigner les peuples maritimes de la côte libyenne : ce sont les Dzamhi ou les Tahi-Dzahi (les peaux claires). D'autre part, on a déjà pensé à la racine grecque (φοινις, rouge), ce qui répondrait à l'origine primitive des Phéniciens venus, d'après certains auteurs, de la Mer Rouge, en outre aux termes de Édom — pays rouge — (la Qadouma de l'époque préhistorique) et, même, à Adam le « Rouge », l'ancêtre présumé de la race humaine.

La couleur rouge s'explique, d'ailleurs, par les teintes rougeâtres des sables sur les côtes de la Phénicie syrienne et africaine. En hébreu, ce mot se traduit Hôl, plus correctement « Haul »; Haula veut dire « Dunes maritimes ». Or, ce terme se retrouve dans plusieurs localités occupées par les Beni-Qedem, sous le nom de Haoula (pays des sables rouges [1]).

On rencontre un pays de Havila dans l'extrême est du Golfe Persique, la patrie première des Phéniciens navigateurs [2]. Strabon connaît encore un pays « Havelata » ; le Targoum traduit Havila-Indica, c'est-à-dire les Indes dans le sens large du mot [3]. Or, ce pays de Havila se trouve être,

1. חולה. Cf. מגלת תענית, c. III. C'est un collectif formé de חול à l'instar de ענבה (*Job*, III, 4) de ענן, etc.

2. On pourrait affirmer que חוילה a toujours désigné un peuple des dunes et des sables (Cf. les Touaregs de nos jours). C'est le cas pour la Bible. Lorsque Josèphe (v. p. 48) traduit חוילה par Gétules, il pense évidemment à la valeur étymologique de ce terme. En effet, Salluste place les Gétules aux bords du Sahara (*Bellum Jugurt.*, XIX, II); Strabon, XVI, Jerachmiel et Eldad le Danite placent les Havila-Haulata dans le même pays.

3. Cf. Schwartz, תבואות הארץ, Havila.

avec Ophir, le centre commercial du monde antique : Havila est le pays de l'or, c'est là qu'on trouve également le bdellion et l'onyx[1].

On peut donc supposer que le commerce était exercé primitivement par les habitants de Haoula, habitants des dunes ou « Cadméens de la mer ».

Plus tard, à l'époque où la deuxième race sémitique entre en scène et où le bassin de la Mer Rouge devient un pays sémitique, nous trouvons un Havila — fils de Yaqtan — dans l'extrême Sud-Arabique, exactement au point du Pouanit qui devient, à partir de la dixième dynastie, avec Habashet, le centre commercial des rives de la Mer Rouge[2].

Ce sont donc des fractions des anciens marins de la Mésopotamie, les Havila ou populations des dunes maritimes du Golfe Persique, qui pénètrent à cette époque jusqu'aux dunes de l'Érythrée, où ils fondent une nouvelle Havila. Après la conquête des Hycsos, les Havila pénètrent en Afrique et plus tard Josèphe identifie les Gétules avec les Havila, pensant probablement à l'étymologie du mot, qui veut dire sables[3]. L'histoire de ce terme géographique est donc exactement l'histoire des pérégrinations des Cadméens maritimes ; après avoir primitivement séjourné à Havila, « pays de l'or et de l'onyx », centre du commerce mésopotamien, ceux-ci font avec les Sémites cadméens une étape cadméenne et arrivent avec les Hycsos à la Libye-Phénicie.

Dans le Delta comme dans les parages du sud, ces marchands occupent toujours les dunes maritimes : ce sont les gens des sables rouges ou des dunes, comme les Cana-

1. *Genèse*, II.

2. Les inscriptions proto-arabes connaissent une divinité du nom de חויל (Otto Weber, *Arabien vor dem Islam*, p. 19).

3. Les Havila sont les concurrents des Ma'ounim (Minéens), pour ce qui concerne la domination commerciale. Dans la grande inscription de Glaser n° 1155, nous voyons les Havila s'associer aux Sabéens pour surprendre la caravane marchande des Minéens (Otto Weber, *ibid.*, p. 28).

néens sont les gens de la plaine ; les Amorrhéens, les habitants des montagnes ; les Labnani, les habitants des neiges du Liban.

Cette simple exposition étymologique paraîtrait sans doute trop vague et trop faible, si la mythologie chère aux anciens ne venait la corroborer. La mythologie ne fait pas dériver « Phénix » de « rouge », mais de Phénix, frère cadet de Cadmos — oiseau fabuleux qui renaîtrait de ses cendres tous les mille ans [1]. Or, le rapprochement étymologique qui en Grèce fait associer « rouge » à « Phénix » se retrouve en hébreu, et nous pourrions très bien présumer que les origines du mythe de Phénix sont plutôt sémitiques que grecques : en effet, dans la légende grecque, le Phénix se perd dans le sable du désert; en hébreu, le terme « Haul », sable, s'applique au Phénix lui-même. Déjà le livre de Job connaît cette faculté mythique du Phénix lorsqu'il dit : « Je mourrai avec mon nid et je multiplierai mes jours comme le Phénix [2]. » La version des Septante n'a pas hésité à traduire Haul par φοινιχος. Le Talmud raconte que le Haul est un oiseau qui n'a pas mangé du fruit prohibé de l'Éden. Aussi vit-il mille ans, après quoi il déchoit, son corps se détruit et il finit par ne plus rester qu'un œuf qui se transforme en oiseau [2].

1. *Genèse Rabba*, 19, 4. Le זיז est un oiseau pur, qui couvre en volant la sphère solaire. Talm. Bab. tr. *Sanhedrin*, f. 108. Tous lui obéirent (à Eve) sauf le Hôl = Phénix. En commentant le verset 18 du chapitre XXIX de Job, le Talmud dit que le Phénix vit mille ans, après quoi il disparaît dans le sable pour renaître de ses cendres. La question précisée par MOVERS (v. II, l. I, p. 23) est reprise par MELTZER (*Geschichte der Karthager*, 1, 3, 76). Cet auteur écarte avec raison les termes de פונט-Pount et de Fenchu ; φοῖνιξ, φοινιχες, φοῖνιχη sont des mots grecs certains. L'hypothèse de la provenance de ce terme de φοινὶχη « pays des palmiers » ne tient également pas debout. Il en est de même pour φοινισσειν de φοινος = brigand, qui ne saurait pas être expliqué par la forme latine, qui est Pœnus. Les Égyptiens désignent leur pays du nom de Kem (pays noir), mais ils appellent aussi le pays de la côte syrienne du nom de Desert ou pays rouge, ce qui correspond à l'hébreu אדום.

2. Midrash *Rabba*, *Genèse*, 2 et 19, 4 ; Midrash *Samuel*, § 12 ; Talm. Bab., tr.

Tout cela nous amène à l'étymologie sémitique de Havila-Houla qui a pour racine les Dunes Maritimes : les conceptions de rouge et de phénix ne viennent que plus tard.

Les peuples méditerranéens auraient donc pu expliquer ainsi l'origine étymologique de la fraction maritime des Cadméens qui portait le nom de Beni-Havila, peuples des Dunes, rapproché de celui de Haul-Phénix et que personnifient les fils du Phénix.

On nous objectera que ce terme n'était pas connu en Palestine, berceau de la langue phénicienne, telle que nous la connaissons. A quoi nous répondrons que la Phénicie arabe et africaine ayant peut-être précédé celle de la Syrie, ce terme se répandit dans la Méditerranée avant d'être connu en Palestine. Cependant, nous avons déjà vu que, pour les anciens Hébreux, les Sidoniens figuraient à côté des Beni-Qedem envahisseurs ; ils les guidaient peut-être. Mais même en Syrie la trace du nom de Havila, « habitants des Dunes », ne semble pas avoir été absolument effacée. Il y avait, parmi les peuplades araméennes avoisinant Hamat la Cananéenne, une tribu qui portait précisément le nom de Houl[1]. D'autre part, la Bible ne mentionne pas le nom du petit lac du nord, qu'elle appelle simplement le Mé-Mérom, lac Supérieur[2]. Cependant, ce lac est célèbre par le fait que les Israélites y remportèrent une victoire décisive contre la coalition des Cananéens et des Amorrhéens. Or, ce lac a conservé son ancien nom : les Arabes l'appellent toujours du nom Bachr-el-Houl. Les sources talmudiques connaissent encore l'ancien terme de Hauvalata[3], nom qui dans cet endroit dépourvu de sables n'a rien à voir avec l'étymologie de

Sanhedrin, f. 108. La légende de Phénix est plus tard reprise pour le compte de Hiram. Tout comme le Phénix ce roi aurait vécu 1000 ans.

1. *Genèse*, X, 23.
2. מי מרום, Josué, XI, 5 et 7.
3. Talm. Jérus., tr. *Demaï*, II, commencement.

dunes et qui doit se rattacher à un groupement ethnique. D'ailleurs, les Israélites établis en Galilée [1] continuent à désigner ce lac sous le nom de Yam-Havila : simple coïncidence, dira-t-on, que rien ne permet plus d'expliquer. Mais ce fait se rencontre précisément dans la région la plus phénicienne de la Palestine, en face de Sidon la Grande. S'il est vrai que les Phéniciens sont originaires de la Havila du Golfe Persique, ou de l'Érythrée, nous nous expliquons facilement la persistance de ce nom dans une région qui fut toujours le point d'appui des Phéniciens de la Palestine et d'où procédèrent probablement les ancêtres des Sidoniens; de là à conclure qu'à un moment donné de l'histoire on désignait les divers clans des Cananéens de la Haute-Galilée sous le nom générique de Havila, il n'y aurait qu'un pas. Toutefois, on ne saurait négliger cet indice au sujet d'une population cadméenne, dont les avant-gardes, selon la Bible, campaient de « Havila au désert de Shour ».

La mythologie, les traditions, l'archéologie et l'antiquité classique, l'étymologie elle-même s'accordent pour faire des Phéniciens une race cadméenne qui apparaît simultanément en Afrique et en Syrie sous la protection cananéenne. De plus, en leur assignant comme patrie primitive le bassin de la Mer Rouge et partant l'Égypte et la Libye, l'antiquité semble avoir voulu indiquer que les Phéniciens n'étaient que des nouveaux venus en Palestine. Cette tendance, qui est certainement déjà celle des livres bibliques, est formellement exprimée par les apocryphes du deuxième siècle avant Jésus-Christ, lorsqu'ils font de l'Afrique la patrie primitive des Cananéens. Reste à préciser si on peut voir dans ces Phéniciens des populations d'origine étrangère qui auraient, à un moment donné, prédominé en Palestine.

1. J. Schwarz, תבואות הארץ, p. 63.

V

LES HÉBREUX

Derniers venus en Syrie, les Hébreux ou « ceux de l'au delà de l'Euphrate », c'est-à-dire les plus Chaldéens des Sémites, profitent de la domination des Hycsos pour s'infiltrer simultanément en Syrie, en Arabie et dans le Delta. Leur individualité sémitique plus prononcée que celle des autres, leur long séjour dans les pays mésopotamiens font de ces nomades les plus résistants, les plus conscients des Sémites [1]. Les Beni-Qedem du désert et de l'Est palestinien s'hébraïsent bien vite ; sur les ruines des anciens peuples, des nouvelles tribus s'établissent, Ammon, Moab, Édom, etc., qui harcèlent les Coushites cananéens et amorrhéens ; les anciens Cadméens de pure race tels les Saba, Tema, Havila, subissent eux-mêmes l'ascendant des nouveaux venus et par des liens généalogiques se rattachent à Abraham, « le père de multiples races ».

Dans le Delta, ceux de leurs congénères qui devaient former le noyau du peuple d'Israël s'installent en pasteurs; asservis plus tard par les Pharaons, on les rencontre comme fugitifs dans les traditions juives et égyptiennes et comme « Ephriu » jusqu'à l'époque des Juges [2].

En Palestine, la domination égyptienne ne les empêcha pas de devenir les maîtres du pays : les tablettes de Tell

1. Cf. MASPERO, *ouvr. cité*, p. 201 et suiv.
2. Ce terme était-il l'équivalent de עבר ou celui de אפרים?

El-Amarna, qui jettent une lumière nouvelle sur la situation de la Syrie du quinzième siècle, nous montrent la Palestine harcelée par les Habirou ou par les clans de Haber et de Malkiel [1] qui précèdent les Beni-Israël.

Nous les voyons s'emparer successivement du territoire d'innombrables petits royaumes, dont l'organisation rappelle singulièrement celle des sociétés berbères de nos jours. Pendant toute la durée que la Bible assigne à l'époque des Juges, c'est-à-dire entre le quinzième et le onzième siècle, la Palestine traverse une crise où se forment et se développent de nouvelles nations, et au fond de tous les récits qui nous ont été transmis, nous voyons deux races aux prises pour la conquête du pays : celle des Cananéens, à laquelle on rattache les Amorrhéens et les Hittites, vers le nord, race militaire et conquérante primitive et ayant « des chars de fer et des chevaux », qui pénètre jusqu'à la montagne, et celle des Hébreux, race nomade, mais apparentée aux Cadméens et ayant une conception religieuse très élevée et une conscience propre très développée. C'est en vain que nous chercherions à découvrir entre ces deux envahisseurs, qui tantôt s'entr'égorgent sans merci, tantôt fusionnent entre eux ou avec les petites peuplades cadméennes, le fameux peuple phénicien, illustre entre tous ; ces habitants de la côte du Liban, qui déjà au dix-huitième siècle auraient écumé les mers, civilisé les peuples, colonisé l'Espagne, se réduisent au quinzième siècle, en Palestine même, à quelques bourgs situés au bord de la mer et nullement distincts des autres Beni-Qedem. Les textes de Tell El-Amarna nous montrent les villes d'Arvad, de Gebal, de Berut, de Sidon, de Tyr ,[2]

1. Cf. HOMMEL, *Gesch.*, etc., p. 100 ; *Ibid.*, p. 68 et 88 ; LANDAU, *ouvr. cité*, p. 15. Les Habirou menacent Arad-Hiba le roi-prêtre de Jérusalem. Malkiel et ses partisans font fuire les garnisons de Guezer, de Kiltu-Ké'ila et de Rubutu-Hebron (קרית ארבע) ; HOMMEL, *ibid.*, p. 89.

2. HOMMEL, *ibid.*, p. 82.

d'Acco et d'Alasia-Chypre, formant toutes de petites principautés isolées à l'instar des autres villes de la Syrie ; toutes, elles sont menacées par les Khati et les Amorrhéens du nord, les Habirou ou Hébreux du sud. Ce n'est qu'à cette époque, que les Amorrhéens occupent Arvad et Byblos et que ceux qui devaient devenir les Sidoniens s'emparent de la ville maritime de Sidon. Quant à Tyr, son prince ne garde plus que la petite île ou « rocher de la mer », où « il est enfermé comme un oiseau dans une cage » et où il implore en vain l'aumône de l'eau et d'un peu de bois : combien nous sommes loin de l'époque où la mer fournissait à « Tyr la Couronnée » les richesses d'outre-mer !

De navigation mondiale, de solidarité d'intérêts et de croyances, aucune trace ; de ces fameux Phéniciens écumeurs des mers, aucun indice n'existe encore dans les annales trouvées à Tell El-Amarna.

Tout le pays de Zahi se réduit à quelques bourgs isolés, comme le resta plus tard Laïch-Dan, pauvres, insignifiants comme le reste de la Palestine, ayant d'ailleurs la même onomastique, les mêmes origines que les autres cités cadméennes.

Soumis par les Cananéens-Amorrhéens, dont ils embrassent peut-être la religion et dont l'origine ne s'explique que par les Hycsos « Hamites », ces villes reçoivent, ultérieurement peut-être, ce nom de Canaan, qu'illustrèrent aux yeux des Hébreux les peuples ayant des origines communes avec les Coushites [1].

Mais déjà les Habirou ou les Hébreux les suivaient de près ; ce qui ne fut point occupé par les Cananéens devint la proie des fils d'Abraham. En voici un exemple caracté-

1. Ce qui confirme que les Cananéens et les Hittites sont des Hycsos refoulés de l'Égypte. La présence des Cananéens dans le désert de Sinaï (*Nombres*, XXI, I, etc., et des Hittites à Hébron (*Genèse*, XXIII) nous montre la persistance des arrière-gardes des pasteurs dans le sud. L'occupation de la vallée de l'Oronte ne daterait que de cette époque.

ristique : les Cananéens réussissent à s'emparer du nord de la Phénicie ; ils y restent et occupent le Liban jusqu'à Hamat. Le nord de la côte syrienne se rattache dès lors au monde coushito-égyptien. Cependant, les deux clans hébreux de Haber et de Malkiel, qui du temps des tablettes de Tell El-Amarna occupent le territoire de Juda, semblent se retrouver, un siècle plus tard, établis dans le nord où ils occupent le pays d'« Aseru », c'est-à-dire la Phénicie méridionale, que les Amorrhéens n'ont pas pu reconquérir sur les anciens Beni-Qedem [1].

L'Égypte, qui était alors la souveraine de la Palestine, semble avoir pratiqué la politique du laisser-faire ; elle se contentait d'occuper quelques points stratégiques importants, dont Guezer, que Pharaon cédera à Salomon (dixième siècle), devait être le dernier vestige ; l'influence égyptienne s'exerçait par la fondation des colonies religieuses, dont les souvenirs se perpétuent, tels ces nombreux Bet Shemesh ou les « Heres » — Serah-Héliopolis ארן [2] qui se rencontrent après cette époque en Palestine, prouvant l'introduction du culte d'Osiris — Amon en Syrie.

Tyr la Maritime n'aurait-elle pas été occupée par une garnison égyptienne, et son sanctuaire devenu plus tard celui de Melqart n'aurait-il pas une origine africaine ? Nous n'en savons rien ; mais ce qui nous est connu, c'est qu'au commencement le Baal de Tyr paraît avoir été un dieu du Ciel localisé et qu'on l'adorait sans forme ni image [3]; ce qui est plus certain encore, c'est qu'aux yeux des auteurs hébreux, les Cananéens et les Hébreux représentaient deux groupes ayant des tendances distinctes; les uns Chaldéens et Cadméens personnifiant le culte de Qedem, le El Elion-Baal-Shamaïm, dont le culte austère devait aboutir à Jéhovah;

1 C'est l'opinion de M. Jastrow (cf. *Jew. Encyclopedia*, art. *Asher*).
2. *Josué*, XV, 10; XIX, 22 et 41 ; XXI, 15; *Juges*, I, 35 ; VIII, 13 ; II *Rois*, XIV, 11, etc.
3. V. notre ch. XII.

les autres, les Cananéens, les Hittites, etc., ayant subi une influence égyptienne, restent fidèles aux conceptions égyptiennes et perpétuent le culte du Soutouch-Baal, le dieu Soleil, qui personnifie la civilisation égyptienne de l'époque. Plus tard, ce culte aboutit à Melqart-Amon, le dieu sanguinaire et somptueux. Ce qui n'empêcha pas, du moins à l'époque où nous en sommes, un phénomène de croisement et d'absorption entre les deux races : plusieurs des fils de Jacob sont d'origine mixte hébréo-cananéenne [1].

Cependant, l'arrivée inopinée d'un troisième facteur donna une nouvelle tournure aux destinées ultérieures de la Palestine.

Nous parlons de ces peuples de la Mer, dont, grâce à la lumière des textes, le rôle commence à s'éclaircir.

Après la poussée des Cadméens du Golfe Persique du troisième millénaire, la Phénicie palestinienne, située juste au centre géographique des trois continents, devient nécessairement le rendez-vous de toutes les races connues de l'antiquité.

1. Les patriarches épousent fréquemment des Cananéennes.

VI

LES MÉDITERRANÉENS EN PALESTINE

Dès le quatorzième siècle, les peuples riverains de la Méditerranée commencent à jouer un rôle actif dans les destinées de la Méditerranée sémitique : quelques siècles de contact avec les Libo-Phéniciens en Afrique, avec les Hittites en Anatolie (et probablement aussi un courant de colonisation active partant aussi bien de l'Égypte que de la Libye pour aller en Grèce et en Italie, avec l'île de la Crète comme point de ralliement central) avaient fait naître dans les régions des îles de Kittim une civilisation assez avancée [1]. Les « peuples de la Mer », comme les Égyptiens les appellent, peut-être grossis des premiers flots indo-aryens, commencent à se distinguer surtout comme navigateurs et comme guerriers ; aussi Ramsès II [2] les emploie-t-il déjà dans ses campagnes contre les Hittites. Dans les récits des guerres de ce souverain, nous rencontrons les Loukou (Lyciens), les Darden (Dardaniens), les Moschi, les Javan, les Kishag-Kolch, à côté des Libyens et des Nubiens [3] ; les relations maritimes

1. V. E. de Rougé, *Extraits d'un mémoire sur les attaques dirigées contre l'Égypte par les peuples de la Méditerranée* (*Rev. Archéol.*, nouv. sér., t. XVI).
2. Hommel, *Gesch.*, etc., p. 38 ; Meltzer, *Gesch. der Kart.*, I, p. 18.
3. M. Halévy attribue à tous ces peuples une origine libyenne (*Journ. Asiat.*, 1874, p. 408). On pourrait dire, avec autant de raison, origine cadméenne-égyptienne ou méditerranéenne, les mouvements maritimes en

entre ces peuples riverains des trois continents ne peuvent donc plus être contestées ; l'homogénéité de leur civilisation, de leur caractère est confirmée par les gravures égyptiennes : on voit nettement que le génie de Cadmos a passé par là. Les peuples mercenaires subissent toujours la loi de l'attraction qui les attire vers leurs clients : c'est là une règle historique à laquelle les peuples dits « de la Mer » n'ont pas échappé.

Sous le règne de Mer-en-Ptah (1258-1230), une coalition de pirates méditerranéens, convoitant les richesses de l'Égypte et de la Syrie, se jette sur les côtes de ces pays. Leurs troupes, pour la plus grande partie, se composaient de peuples du nord et de tous les pays de la Mer, peuples classiques : Loukou (Lyciens), Akhaïvach (Achaïens), Tourshou (Tyrsiens), Shakloush (Siciliens), Sharden (Sardes), Mashoush (Libyens, Berbères, etc.)[1]. Voici un tableau de cette invasion que nous ont transmis les Égyptiens : « Aucun peuple ne résista à leurs armes. Du pays des Hittites et de Qode (golfe d'Isée), de Carchemish jusqu'à Arvad et Alasia (Chypre), ils exterminèrent la population et dressèrent leur camp jusqu'à l'intérieur du pays d'Amoura dont les bourgs furent saccagés, les champs ravagés de fond en comble ».

« Ils arrivèrent en armes et menaçaient en Égypte : leur force principale consistait en Palsat, Zakkal, Dardaniens, Danan, Chaklouch et Mashousha. »

Cette époque troublée, où la Syrie et l'Égypte se trouvèrent menacées par les Libyens et les insulaires, coïncide avec la première apparition du peuple d'Israël dans un texte écrit : un document égyptien se plaint qu'en même temps les peuples de la Palestine du Sud furent harcelés par « la tribu d'Israël qui occupait alors le pays entre

question étant l'effet d'une réaction des Méditerranéens contre les Cadméens soumis à l'influence de l'Égypte, leurs maîtres en civilisation.

1. Maspero, *ouvr. cité*, p. 295 ; Hommel, *ibid.*, p. 100.

Askalon, Guezer, In'oam d'un côté et la Troglodyte (Hori-Édom), de l'autre[1] ».

Ce fut une politique avisée que de livrer ce même territoire au reste des peuples de la Mer, car c'était mettre le noyau du futur peuple d'Israël aux prises avec une race qui lui était infiniment supérieure dans l'art militaire ; le roi d'Égypte se débarrassait ainsi des menaces de l'un en faisant des autres ses mercenaires. Les Philishis, les étrangers — terme d'origine hamitique probable[2] — ne cesseront plus d'être une dépendance égyptienne.

Les nouveaux venus s'installèrent dans les cités maritimes : la ville d'Askalon, la cité la moins ancienne, mais aussi la plus purement maritime de la fédération des Philistins, doit probablement son nom aux Shakoula, comme Zéqalag et Zakkal[3]-En Dor le doivent aux Zakkala. Quant aux « Danan », il en sera question plus loin.

L'établissement des peuples de la Mer sur la côte syrienne eut une influence décisive dans l'histoire du peuple d'Israël. C'est grâce au choc avec cet ennemi d'outre-mer, qui soumit les « Beni-Eber » à une rude et longue épreuve, que ces derniers se ressaisirent et finirent par affirmer leur individualité propre : Israël tendra désormais à personnifier les Hébreux en général. Les textes Bibliques les plus anciens ont conservé le souvenir de cette invasion. C'est à elle que fait allusion l'oracle de Balaam[4] :

« Des flottilles viendront des Kittim[5]; elles affligeront

1. Maspero, *ibid.*, p. 208; Hommel, *ibid.*, p. 101.
2. Cf. celui de Phalasha de nos jours.
3. Hommel, *ibid.*, p. 105.
4. *Nombres*, XXIV, 24.
5. L'identité des Hittites avec les Kittim, entrevue par Movers, est mise en doute par Meltzer (*ouvr. cité*, I, notes 7 et 11), mais elle ne saurait être réfutée. C'est là le propre de toutes ces colonisations qui fait que plusieurs fractions des tribus maritimes s'établissent chacune sur un point différent de la Méditerranée. Ainsi nous trouvons des villes qui portent le nom de צור en Phénicie et près du Golfe d'Akaba ; celui de

Asour [1] et affligeront Eber, mais (après tant d'autres) elles aussi finiront par être détruites... »

Les deux siècles qui vont suivre sont connus pour être l'âge héroïque d'Israël. C'est l'époque où les Hébreux et les Méditerranéens, qui finirent par se sémitiser, amalgamés aux anciens aborigènes cadméens, donneront naissance à une race nouvelle et éclectique : la race hébréo-phénicienne qui, vers la fin de l'époque des Juges, prendra définitivement conscience d'elle-même.

Jaffa (יפו = Jappo-Hyppo) en Palestine et en Afrique ; celui de Ascalon אשקלן en Palestine et en Ibérie; celui de Tarsis-Tars, celui de חצרמות Hadrumète, en Arabie et en Afrique, etc.

1. Il s'agit ici évidemment de la côte palestinienne occupée par la tribu d'Asher. Or, le territoire de Tyr porte déjà dans les textes égyptiens du quatorzième siècle le nom d'Aseru. Movers nous signale une forme grecque Ζυρ pour désigner la Phénicie. Que la Phénicie tyrienne ait autrefois porté le nom de אשור, cela nous est confirmé par le passage du II *Rois*, II, 9. Or אשור et עבר (c'est-à-dire Edom, Midian, Israël), etc., ont tous les deux passé par Ma'on (Otto Weber, *Arabien vor dem Islam*, p. 24-5), le foyer des Beni-Qedem qui campaient entre שור = אשור et חוילה = Phénicie.

VII

LES PHILISTINS EN PALESTINE

L'établissement des peuples de la Mer sur la côte syrienne marque la deuxième époque de l'activité maritime des Phéniciens, celle que symbolise le cycle de Melqart — génie local de Tyr — qui finit par dominer les divinités rivales.

Parmi ces immigrants maritimes, il y avait des ancêtres des anciens Ioniens, originaires de Crète ou des autres îles grecques, il y avait des Anatoliens, il y avait certainement aussi des Lybiens originaires d'Afrique, races hamitiques, probablement apparentées aux anciens Cadméens de la Palestine, mais fortement mélangées d'Égyptiens. La Bible, en rattachant les Cananéens et les Philistins de la Phénicie à la race coushito-égyptienne, montre que tous ces peuples ont profondément reçu l'empreinte égyptienne, ce qui les mettait sous la dépendance des Hamites (Khem). D'ailleurs, les peuples de la Mer (les Ascaloniens) inaugurent leur activité par la destruction de Sidon. L'existence de leur colonie, qui supplanta celle des Sidoniens Cadméens, était sans doute la raison pour laquelle les Hébreux plaçaient en Afrique l'origine des Sidoniens. Quoi qu'il en soit, dans la tradition juive, les Sidoniens demeureront pour toujours des Cananéens non hébreux. D'autre part, la colonisation de Sidon par des Shakala met aux mains des Philistins la suprématie du commerce ma-

ritime et de l'activité industrielle, qu'ils ne perdront qu'avec l'établissement de l'empire de David.

A travers les légendes et les traditions qui nous sont parvenues touchant cette époque, à peine entrevoyons-nous quelques lueurs historiques sur le temps des Shofetim.

Pendant ces siècles du « devenir » de toutes les races qui se disputaient la possession de la Palestine, les Hébreux se montrent les plus résistants, les plus vigoureux : successivement ils se débarrassent de toutes les invasions nouvelles des nomades en Palestine, refoulant les unes, absorbant les autres ; ils rejettent les Cananéens vers le nord du Liban et finissent par supplanter les Philistins dans l'art militaire. Non seulement ils réussirent à se maintenir contre ces derniers, mais ils imposèrent aux Philistins et à tous les peuples de la côte leur langue et leurs traditions ethniques. A l'époque historique, le pays de Canaan ou d'Israël a la même langue et la même civilisation.

La première manifestation de l'individualité naissante d'Israël est marquée par la grande victoire des Hébreux du nord sur les Cananéens, victoire illustrée par le Cantique de Débora. C'est le premier réveil d'une race maîtresse qui prend conscience d'elle-même. C'est probablement à la suite de cette victoire, que les tribus du nord enlèvent la Phénicie aux Cananéens et forcent plusieurs tribus restées sur la côte à aller chercher, parmi leurs congénères libo-phéniciens, un refuge en Afrique. En effet, la tradition postérieure qui place en 1100 la fondation de la plus ancienne colonie phénicienne, paraît établir cet état de choses et prouve les relations maritimes avec l'Afrique [1]. D'autres traditions qui remontent au moins au troisième siècle (av. J.-C.) précisent même les noms des tribus, qui avaient quitté la Palestine pour se diriger en

1. Ph. Berger, *la Phénicie*, p. 7.

Afrique, notamment les Amorrhéens, qui occupaient la côte au temps de Tell El-Amarna ; le Gergeséen, sur lequel on insiste particulièrement ; les Qenites, tribu d'origine cadméenne qui habitait le nord du temps de Débora ; les Qadmoni ou Cadméens de Juda ; les Qenizi, dont une fraction fit partie de Juda et dont une autre figure comme la fondatrice de Carthage[1].

Ces traditions, que certains auteurs tendent à considérer comme imaginaires, sont trop anciennes pour que l'on puisse les traiter de la sorte : les relations entre la Phénicie syrienne et africaine étaient encore trop intimes pour que le souvenir s'en soit perdu ; d'autre part, l'onomastique punique nous fournit de nombreux exemples de noms de Qenaz, Girgash, noms qui n'existaient pas chez les Hébreux et dont on doit nécessairement tenir compte.

Ces populations refoulées par les Hébreux, mais déjà fortement influencées par eux, sont précisément les Cananéens qui, venus, selon Diodore de Sicile, par la mer, s'établirent en Afrique à côté et grâce à l'aide des Libo-Phéniciens et qui demeurèrent depuis lors tributaires de la mère patrie[2] ; leur onomastique, leurs croyances, leur organisation se distinguent tellement des races antérieures qu'ils gardent une place à part : ce sont des Phéniciens venus par voie de mer, des représentants des Hébréo-Phéniciens de la Syrie. Si les Philistins, grossis par des apports nouveaux du côté de la mer, savent encore maintenir leur individualité, les Phéniciens, dont l'expansion ultérieure devait être paralysée par les Méditer-

1. Les noms de גרגש de קנז sont très fréquents dans les inscriptions puniques de Carthage (*C. I. S.*). קיני ,קניזי וקדמוני הלכו לאפריקא Tal. Jér. בכורות 41 ; שבועות, VI, 36 etc. Strabon et Ptolomée signalent la présence en Afrique de populations qui portent des noms sémitiques ; entre autres, les Kénitiens, les Qedamasiens, les Erebides, les Negabiens (D'Avezac, *l'Afr. anc.*, p. 179).

2. Il est certain que les Libo-Phéniciens se considéraient comme Cananéens (Saint Augustin, *Epis. ad Rom.*, 13).

ranéens, s'effacent de plus en plus : ils tendent à devenir Hébreux.

Peut-être Sidon a-t-elle joué un rôle dans ces migrations des Cananéens [1], mais nulle trace ne se retrouve d'une activité qu'aurait exercée la future reine des mers, avant le dixième siècle et à l'époque des Juges. Tyr (la continentale) faisait partie du territoire d'Asher, occupé par les Hébreux. Elle était environnée des tribus israélites qui toutes, comme nous allons le démontrer, s'adonnaient à la navigation, autant que le leur permettaient les Philistins, dont l'influence s'exerçait peu vers le nord. A l'époque des Juges, les cités phéniciennes ne sont pas encore maîtresses des mers ; elles sont les égales, sinon les sujettes, de tant d'autres cités maritimes échelonnées depuis la Crète jusqu'à Tarsis l'Anatolienne et dont les relations commerciales, après l'invasion des peuples de la Mer, tendaient à se concentrer sur la rive de la Palestine. Ce pays ne se trouvait-il pas être, à une époque où l'Anatolie et la Grèce s'éveillent à la vie, le centre du monde alors connu ?

Movers [2], en plaçant la fondation de la grandeur de Tyr au onzième siècle, est plus voisin de la vérité historique que tous les autres historiens [3] : tout au plus pourrait-on supposer qu'il y avait dans Tyr « le Rocher de la Mer » une garnison égyptienne qui, comme Guezer, avait pu s'y maintenir depuis l'époque des Tablettes de Tel El-Amarna. Il se pourrait aussi que ce fût un sanctuaire consacré à Amon-

1. Sidon est prise deux fois, une fois par les Amorrhéens (au quatorzième siècle) et une autre par les Ascaloniens (au douzième). Sa population, et surtout la classe dominante, devait donc être d'origine étrangère. Cependant עשתרת la divinité principale des Sidoniens et qui est la même que Athar, la déesse des Arabes, a une origine sémitique certaine.

2 *Ibid.*, II, II, p. 157-165 ; cf. toutefois Pietschmann, *Gesch. der Phœnizier*, p. 374.

3. Berger, *ouvr. cité*, p. 7. La puissance maritime des Phéniciens se développa sous la suprématie de Tyr vers 1000-900. Landau (*ibid.*) croit pouvoir la retarder jusqu'au sixième siècle.

Osiris qui donna naissance au culte de Melqart. Là serait l'origine de l'influence égyptienne ou des Libo-Phéniciens d'Afrique, devenus plus ou moins Égyptiens, sur le culte local, influence qui finit par avoir sa répercussion au temps où le culte de Jéhovah triomphe en Israël et détache les Hébreux des Tyriens.

Mais au moment où nous sommes, Hébreux et Phéniciens (ceux du sud au moins) forment un seul groupement : la communauté de langue est établie, la circoncision [1], d'origine égyptienne, est pratiquée par les deux peuples, à l'inverse des Philistins et des autres tribus non hébraïques ; les croyances cadméennes et égyptiennes sont partagées par les deux peuples : Samson et Josué tirent leur origine des mêmes conceptions mythiques que Melqart à Tyr [2]. L'Égypte domine la tradition religieuse de Tyr ; il en est de même pour celle des Joséphites qui, eux, font remonter leur origine au prêtre d'On et dont le symbole est le « taureau » ; le veau est l'emblème du dieu Soleil d'Israël, comme il est celui de Melqart : ce sont toujours les « mêmes dieux qui font sortir Israël de la terre de Mizraïm » ou qui font venir Melqart-Baal de l'Égypte. Il en est de même aussi pour le culte du El-Elion ou du Baal-Shamaïm de la basse époque : Sidon, Arvad et Byblos ont, avec Jérusalem et le Carmel, le dieu suprême de Qedem en vénération ; l'activité monothéiste d'Élie se concentre plutôt en Phénicie et le Carmel précède Jérusalem dans son évolution monothéiste. De plus, le dieu Bérit, le Baal-Bérit de la basse époque, qui, simultanément, se rencontre à Bérit et à Sichem, reste le centre de la fédération des Beni-Israël [3] ; si Saül, David et Salomon laissent subsister

1. *Hérodote*, II, 104 ; *Ezéchiel*, XXVIII, 18 ; JOSÈPHE, *Contre Appion*, I.
2. Voir notre appendice *Melqart et Josué*.
3. Sichem est la Ka'aba des tribus d'Israël. Cf. משם רועה אבן ישראל *Genèse*, IL, 24. C'est là qu'on trouve le betyl ou la pierre sacrée consacrée au Baal-Berit, le dieu suprême de la fédération hébraïque. C'est là que Josué dépose l'arche, « sanctuaire de l'alliance des tribus du nord ». Abi-

Tyr seule, c'est qu'ils lui sont « frères », et « alliés [1] ». Encore deux siècles plus tard, le prophète d'Israël reproche aux Tyriens, qui vendaient les Beni-Israël comme esclaves aux Grecs, de ne pas se souvenir du Bérit fraternel qui « alliait » les deux peuples.

Donc, à l'époque des Juges, Hébreux et Phéniciens ne formaient qu'une seule entité ethnique. Les uns et les autres doivent être considérés comme un peuple cadméen à l'origine, mais avec des mélanges hétérogènes entre Hébreux et Cananéens et même entre Méditerranéens et Libo-Phéniciens.

En admettant qu'on puisse encore faire à notre thèse quelques objections au sujet des Phéniciens du Nord, submergés par les Cananéens, lesquels surent pendant longtemps se maintenir dans le Liban, aucune contestation n'est possible pour les Phéniciens du Sud dont Tyr fut le centre, et où les Hébreux, assimilés aux Beni-Qedem, possèdent du pays et le cultivent à partir de l'époque des Juges [2].

Le rôle de Tyr se réduit à celui d'un petit bourg maritime fortifié, ce qui explique le nom de Mibezar-Zor ou « le Fort de Tyr » ; celle-ci ne pouvait pas encore être la reine des mers : le pût-elle, que les Philistins de la côte l'en auraient empêchée, de même qu'ils empêchaient les tribus d'Israël de prendre leur essor ; tout au plus, Tyr avait-elle des Suffètes peu différents des Shofetim qui présidaient, à la même époque, aux destinées des tribus éparses d'Israël [3]. La période de développement de Tyr

melec, Saül, David et Roobaam y sont successivement couronnés. Cf. WINCKLER, *Geschichte Israëls*, II, p. 56 et notre appendice sur Melqart et Josué. Masoudi (*Prairies d'Or*, I, p. 115) connaît encore le terme de « Tour Berit » ou montagne du Berit, par lequel on désignait le mont de Garizim.

1. *Amos*, I, 9, ברית אחים.

2. Tyr, dit MOVERS (*ibid.*, II, I, p. 67), n'a pas été fondée par Sidon. Melqart est le génie de Tyr, tandis qu'Astarté est la déesse locale de Sidon.

3. Avant Abibaal, Tyr fut gouvernée par deux suffètes (V. MOVERS, *ibid.*, II, I, p. 353 ; MASPERO, *ouvr. cité*, p. 391).

ne dépasse pas celle de l'organisation définitive du peuple d'Israël : elle n'est guère devenue possible qu'après que les Israélites, sous Samuel et David, eurent réussi à secouer définitivement le joug des Philistins. Cette domination des Philistins, ce « peuple crétois », pesait d'ailleurs sur les Phéniciens de la mer comme sur les Israélites de la terre : l'écrasement des « Étrangers », que Hiram proclame dans son message à David, fut le signal de l'hégémonie de Tyr sur la mer et de Jérusalem au point de vue militaire[1]. La victoire de David s'annonçait comme bienfaisante pour les deux nouveaux royaumes et rien n'annonçait encore la rivalité qui devait régner plus tard entre Tyriens et Israélites.

Les Tyriens étaient si peu Cananéens qu'ils voyaient d'un œil indifférent Salomon attacher à la glèbe les Cananéens restés en Palestine. Le chiffre de 150.000 auquel on évalue le nombre de ces Cananéens est exagéré sans doute, mais il montre pourtant le caractère de cette race guerrière, qui n'a jamais formé qu'une minorité conquérante, perdue parmi une population hébréo-cadméenne solidement assise[2] ; d'autre part, les souvenirs des anciennes relations des Cadméens avec les peuples de la Mer Rouge et du Golfe Persique étaient encore vivants chez les Phéniciens de Palestine. Hiram profite de l'écrasement des Philistins pour se rendre maître du commerce de Tarsis (l'Afrique et l'Ibérie), il s'empresse de mettre à la disposition du conquérant hébreu des « flottilles de Tarsis » pour renouveler les anciennes croisières vers

1. II *Samuel*, V, II.

2. Les Cananéens et les Hittites sont probablement les 240.000 guerriers Hycsos qui, selon MANÉTHON, quittèrent l'Égypte pour s'installer en Palestine. Encore ce chiffre ne devrait-il pas être pris en sérieuse considération. Toutefois, il s'agissait de plusieurs invasions successives : ce sont d'abord les Cananéens qui s'installent à 'Arad et les Hittites à Hébron ; puis vinrent les Yebousites, qui s'emparent de Jérusalem sur les Cadméens de Malchi-Zedec. Partout, d'ailleurs, ces envahisseurs passent sans laisser de traces durables.

les pays d'Ophir, de Havila et reprendre le chemin de ces Indes antiques; comme on le sait, la domination du golfe d'Aqaba et la suprématie de la navigation arabe avaient préoccupé tous les rois guerriers de Jérusalem.

Asa, Josaphat et Uzia s'y mettent avec ardeur. Les Judéens colonisent Elat et les ports de la Mer Rouge, comme les Tyriens colonisent Tarsis, l'Afrique et la Méditerranée de l'Est[1].

Par ce fait, qu'on ne peut mettre en doute, sont expliquées les traditions populaires qui de tout temps avaient cours en Arabie et en Éthiopie au sujet des exploits de Salomon; comme le dit fort bien M. Maspero[2], le rôle d'Israël a été tout indiqué : « Le territoire d'Israël situé entre la Méditerranée, la Mer Rouge et le désert commandait les deux grandes routes du monde. » C'est une association parfaite. Tyr fournit la direction et Israël les ressources en hommes et en nature.

Pourquoi en serait-il autrement en ce qui concerne les pays d'outre-mer ? Nous savons, du reste, que Salomon se réserva le monopole du fil, des chars et des chevaux, et que ses successeurs cherchèrent à en faire autant.

La participation directe et systématique des Beni-Israël aux mouvements maritimes des Phéniciens est donc un fait qui s'impose. Dans ce cas, ne serait-il pas plus logique d'accepter sans restriction la thèse d'une collaboration des Israélites et des Phéniciens à l'œuvre de colonisation dans les pays d'outre-mer ? Ainsi, ce qu'on appelle généralement colonisation cananéenne serait plutôt une colonisation hébréo-phénicienne.

Le problème se pose si nettement que M. Pietschmann lui-même, le dernier historien des Phéniciens[3], dont « l'esprit nie tout » ce qui n'est pas confirmé par des documents

1. Cf. HOMMEL, *ouvr. cité*, p. 120 et notre note 2, suppl.
2. *Ouvr. cité*, p. 392-393.
3. PIETSCHMANN, *Gesch. der Phœnizier*, p. 28.

autres que la Bible, finit par reconnaître que des fractions de tribus du Nord ont pris part aux migrations des Tyriens.

Heureusement, des indices plus ou moins décisifs existent et démontrent jusqu'à l'évidence que la seconde période de la colonisation phénicienne, notamment celle des Tyro-Phéniciens proprement dite, qui distingue le cycle de Melqart de celui de Cadmos, diffère de la première, ou période libo-phénicienne, par son caractère foncièrement hébréo-phénicien.

Ces indices, on les rencontre un peu partout :

1° Dans les textes bibliques dont nous entreprenons ici une nouvelle révision, à la lumière des connaissances archéologiques actuelles ;

2° Dans les documents épigraphiques que le *Corpus Inscriptionum Semiticarum* nous fournit dans leur ensemble et qui tous se rattachent à l'époque et à la civilisation hébréo-phénicienne ;

3° Dans l'onomastique, la théologie et le rituel sacerdotal même des deux peuples ;

4° Dans les données de la mythologie et du folklore fournies par les anciens et dont les survivances se retrouvent encore dans l'Afrique du Nord.

Nous ne saurions mieux faire, pour appuyer notre thèse, que d'énumérer minutieusement les sources qui concernent chacun de ces points. Étudions d'abord celles d'entre les tribus d'Israël qui, par leur situation géographique ou par leurs relations directes avec la Méditerranée, se trouvaient prédestinées à exercer une influence sur les migrations maritimes, à l'époque de la suprématie tyrienne[1].

1. MOVERS, *die Phœnizier*, II, I, p. 306-311, admet que des Israélites des tribus de Dan, d'Asher, de Zabulon, d'Issachar, de Naphtali ont formé une partie de la population des villes phéniciennes, où ils auraient exercé en tant que métèques les métiers d'artisans, de conducteurs de caravanes, et de marins.

VIII

TRIBUS MARITIMES D'ISRAEL

LES DANITES

Parmi les tribus dont les destinées semblent avoir été intimement liées aux migrations des peuples de la Mer et à celles des Phéniciens, la tribu de Dan mérite tout particulièrement notre attention. Un examen approfondi des textes, qui se rapportent à elle, nous montre qu'aux yeux même des auteurs bibliques, elle n'a jamais été l'égale de toutes les autres tribus d'Israël. Parmi les fils de Jacob, Dan figure comme une des quatre tribus « filles des concubines », c'est-à-dire issus de race mixte ; en outre, c'est la seule tribu qui ne soit pas composite : ses descendants forment un seul clan, celui de Shucham ou de Husham [1] « le fils de l'inconnu », ce qui indique le peu d'importance qu'avait déjà cette tribu à l'époque de la rédaction des listes généalogiques du Pentateuque ; d'ailleurs, les récits les plus anciens ayant trait à l'époque des Juges désignent assez vaguement les Danites comme tribu en Israël : tantôt ils les appellent la famille Danite [2], tantôt tout simplement

1. I *Chron.*, VII, 12. חשם בני אחר. J'écarte la leçon de Shucham qui est très peu sémitique, tandis que חשם fait penser à חשמן (ville en Judée, *Josué*, XV, 27), השמנה (station des Beni Israël au désert ; *Nombres*, XXXIII, 29-30) ; et surtout à חשמנים מני מצרים (*Psaumes*, LXVIII, 32).

2. משפחת הדני, *Juges*, XIII, 2 ; XVIII, II.

le « camp de Dan[1] ». Déjà Kuenen et Cheyne[2] ont reconnu dans le nom de Dan un dieu éponyme, ce qui semble être confirmé par le texte concernant la conquête de Laïch où il est question du nom de « Dan leur père »[3]. D'ailleurs, tous les autres noms des tribus s'expliquent de la même façon. Par ses origines douteuses, par le culte qui illustra le sanctuaire de Dan[4] où Jéhovah fut adoré sous la forme d'un taureau d'or, par son caractère de peuple maritime (à l'époque de Débora) et surtout par le cycle légendaire qui donna naissance à la légende de Samson, le Melqart des Danites, cette peuplade nous rappelle une de ces tribus libo-phéniciennes venues de l'Érythrée par l'Égypte, qui s'échouèrent en Palestine.

Le fait que les « Danan », qui figurent parmi les peuples venus avec les Philistins, disparaissent définitivement de la Palestine, tandis que les Phalazet, les Shakoula, les Zakkala[5] et plusieurs autres comme les Crétois et les Cariens y laissent des traces de leur passage, nous permettrait peut-être de voir dans ces guerriers nomades les derniers venus du flot des peuples de la Mer. Dans la mythologie grecque, Danaos est le fils de Bélus (le Baal) et d'Anchirrhoé, fille du Nil, nymphe d'un fleuve de la Libye se rattachant à la Phénicie, qui, elle, est petite-fille de Poseidon et de Libye[6]. Rien n'empêche de supposer qu'à l'origine les Danites ne furent qu'une frac-

1. *Ibidem*, XIII, 25.
2. *Theologische Tigchrieft*, t. V, p. 291 ; *Encyclopedia Biblica*, art. Dan.
3. בשם דן אביהם *Juges*, XVIII, 29 ; XIX, 47. L'Apocalypse de Jean (VII) ne mentionne pas non plus la tribu de Dan. דן יען (I. *Samuel*, XXIV, 6), serait Esculape ou Eshmoun le thérapeute (Movers, I, I, p. 533).
4. Dan est le serpent et le dragon sacré. Cf. Friedlander, *Revue des études juives*, t. XXXVII, p. 25.
5. L'origine du nom de la ville d'Ascalon doit être cherché de ce côté la ville de Dora avait porté le nom de Zaccala jusqu'à l'invasion assyrienne. Celle de צקלג-Zakalag doit son origine à la même cause.
6. On remarquera que le premier Danite qui apparaît dans la Bible (*Levit.*, XXIV) est le fils d'un Égyptien ; que l'autre Danite de marque (l'architecte de Salomon) a un Tyrien pour père.

tion de ces Danaens classiques, jetés par le sort des armes en Phénicie.

Dans la Bible même, deux indications incitent à formuler cette hypothèse : la première est fournie par le fameux passage, très ancien, qui, exactement rétabli par la critique moderne, a trait à la prise de Jaffa par les Cananéens [1]. Or, Jaffa fut une possession danite avant de tomber aux mains des Philistins [2]. Le deuxième texte, qui date de l'établissement de la royauté en Israël, dit explicitement : « Puisse Dan juger son peuple *aussi bien* qu'une des tribus d'Israël [3]. » Dan est donc un nouveau venu, un fils adoptif admis à participer à la fédération législative du peuple d'Israël. D'ailleurs, la première mention biblique d'un individu appartenant à cette tribu [4] nous le représente comme un Danito-Égyptien.

Cette naturalisation, Dan semble l'avoir largement méritée.

A l'époque de la coalition cadméenne-israélite, sous Débora, contre les Cananéens, la tribu de Juda n'avait pas encore l'ascendant qu'elle devait exercer plus tard [5]; aussi les Danites se désintéressent-ils des luttes qui mettent aux prises Hébreux et Cananéens. Débora leur reproche de continuer à vivre sur les eaux et de ne pas prêter leur concours aux autres Israélites [6]. Ce reproche indique qu'à cette époque les Danites étaient déjà en train de s'hébraïser.

Cependant, ils sont mis en contact avec les peuples de la Mer par la poussée de ceux-ci ou peut-être même par l'arrivée de nouveaux immigrés de la Mer (Crétois et Cariens), qui ne figuraient pas sur la liste égyptienne des peuples de

1. Voir la note 6, supp.
2. Cf. *Josué*, XIX, 26.
3. *Genèse*, XLIX, 17. כאחד שבטי ישראל.
4. *Lévitique*, XXIV, 10.
5. Les Qenites du nord participent à cette campagne (cf. *Juges*, V-VI).
6. *Juges*, V, 17.

la Mer, et congénères des Philistins [1]. Acculé à la montagne de Juda, le camp de Dan, harcelé par les clans judéens, et plus développé sans doute au point de vue militaire que les Hébreux, soutenait le choc des envahisseurs [2]. Cette lutte des Danites contre les Philistins, est symbolisée par le mythe de Samson, le Melqart hébreu du Sud, qui combat contre Dagon, le dieu Poisson, la divinité nationale des Philistins [3].

Dans cette lutte nous voyons Samson, personnification de sa tribu, s'user en usant l'ennemi [4].

Dans la Bénédiction de Jacob [5], rattachée au séjour primitif de Dan dans le sud, l'oracle s'exprime de la sorte : « Dan est un serpent [6] sur le chemin et un céraste dans le sentier, mordant les paturons du cheval afin que son cavalier tombe à la renverse. O Éternel ! J'ai attendu ton salut !... »

Dans l'impossibilité où il était de se maintenir au sud, épuisé par les Philistins et tenu en échec par Juda, un clan de Danites comptant 600 guerriers, se décide à remonter vers le nord pour s'y établir solidement.

C'est l'histoire de la prise de Laïch sur les Cananéens et de l'établissement de la ville et des sanctuaires de Dan, dans le point le plus septentrional du pays d'Israël [7].

Dans le nord comme dans le sud, les Danites, déjà définitivement hébraïsés, forment le rempart d'Israël contre les Philistins étrangers. C'est à ce rôle des Danites soute-

1. I *Samuel* כרתי ופלתי VIII, 18; XXX, 14 ; II *Samuel*, XV, 18 ; I *Chroniques*, XVIII, 17, etc. ; II *Samuel*, הכרי, XX, 23. Les Cananéens figurent souvent comme étant des Crétois. (*Ézechiel*, XXV, 17 ; *Sophonie*, II, 5).

2. A noter que la ville 'Yr Shemesh (Heliopolis) est comptée parmi les villes des Danites (*Josué*, XIX, 41). Abandonnée par les Danites, elle fut occupée sous le nom de Bet-Shemesh par les Ephraïmits (*Juges*, I, 35).

3. V. notre appen. I.

4. *Juges*, XVI, 30 תמת נפשי עם פלשתים.

5. *Genèse*, XLIX.

6. Dan reste pour la Cabbale le symbole d'un serpent.

7. *Juges*, XVIII.

nant le choc des Bedouins nomades, que fait allusion la Bénédiction de Moïse[1]:

« Dan est comme un jeune lion : il sautera du Bassan ».

Au couronnement de David, Dan entre définitivement dans l'alliance ou le Berit d'Israël ; les Danites figurent comme ayant délégué au roi 28.600 « guerriers dressés[2] ». Mais le rôle des Danites ne s'arrête pas à celui de tribu-tampon et d'instructeur militaire d'Israël ; détenteurs de la civilisation méditerranéenne, déjà supérieure matériellement, sinon moralement, à celle des Hébreux, les Danites apparaissent comme leurs éducateurs en matière industrielle et religieuse.

Pour juger de l'ascendant que les Danites prirent sur Israël au point de vue religieux, il suffit de citer le mythe de Samson qui se répandit dans toutes les tribus d'Israël.

D'autre part, le culte des veaux d'or, importation africaine incontestable, couramment pratiquée à Dan jusqu'à l'exil, s'introduit à Bet-El, ville limitrophe du séjour primitif des Danites, et domine toute la tradition religieuse d'Israël ; il est si profondément enraciné dans les mœurs que, malgré les efforts des rédacteurs de la Bible, le nom d'Aaron, l'ancêtre présumé de la caste des prêtres, est intimement lié à l'introduction du culte du veau d'or[3]. Les descendants directs de Moïse figurent comme les prêtres du culte de Dan jusqu'à la destruction du royaume d'Israël[4]. Le premier prétendu blasphémateur de Jéhovah[5] en Israël est un Danite dont le père est Égyptien.

1. *Deuter.*, XXXIII, 22.
2. I *Chron.*, XII, 35. Les chiffres n'y sont d'ailleurs que trop problématiques.
3. Cf. *Exode*, XXVII, 35. העגל אשר עשה אהרן.
4. *Juges*, XVIII, 31.
5. *Lévit.*, XXIV, 10. A noter cependant que שלמית, le nom de la mère de ce prétendu blasphémateur, est le même que celui du chef du clan des Lévites descendants de Moïse à l'époque de David (I *Chron.*, XXVI,

L'influence des Danites sur le culte de la Palestine nous ramène à la supériorité industrielle de cette tribu ; le sombre tableau que nous trace l'auteur du livre de Samuel [1] sur l'absence de toute notion d'art et de métiers chez les Hébreux, nous montre les Danites dominant les cultes du « Pesel » et des veaux d'or et probablement aussi du Nehoustan (dieu-Serpent d'airain), en leur qualité de population industrielle. Aux époques les plus importantes de l'histoire de l'art en Israël, les Danites se trouvent toujours comme ses éducateurs.

Nous pourrions les comparer aux camps de nomades juifs ou Bahouzim, dont les survivants se rencontrent encore en Afrique, réunissant l'art de la guerre aux arts de la paix. Aujourd'hui encore ces Bédouins juifs sont les orfèvres, les forgerons et les tisserands des populations du désert [2]. Mais revenons à la Bible.

La première mention des arts en Israël, si nous tenons compte de l'état actuel des livres sacrés, se rencontre à propos de la construction du Tabernacle sacré. Dans le texte qui raconte les détails de cette prétendue construction, l'auteur évoque les noms des deux premiers artistes en Israël, notamment celui de Bezaleï, fils de Ouri, fils de Hour, de la tribu de Juda, et celui de Ahaliab, fils de Ahisamach, de la tribu de Dan. Le malheur est qu'en rapprochant les textes, on sent qu'un rédacteur aaronide, qui

24-28). Ce récit serait-il l'écho lointain d'un conflit entre Mosaïdes et Aaronides ? Toutefois, le culte du Nehoustan (נחשתן Dieu serpent), attribué à Moïse, nous semble être à la base du récit lévitique. Or, cette idole de fonte figurait dans le culte du temple de Jérusalem jusqu'à l'époque d'Ézechias (II *Rois*, XVIII, 4). D'ailleurs, les Docteurs du Talmud et même les Pères de l'Église n'ont jamais caché leur sentiment de répulsion pour cette tribu (L'*Apocal. de saint Jean*, VII et l'apocr. IV *Esdras* l'ont supprimé ; cf. Irénée, *Contra heretic.*, V, 30, 2 ; *Talm. Bab. Sanhedrin* 96a; *Genèse Rabba*, 43, 98; tous ils ne savent trop blâmer l'attitude des Danites).

1. I *Samuel*, XIII, 29 ; cf. aussi *Juges*, I, 19, etc.

2. Cf. M. Netter, *Univers israélite*, v. VII, p. 312 et s., et notre *Voyage d'études juives en Afrique*.

ne pouvait plus admettre qu'un événement de cette importance ait eu lieu sans le concours de Juda, a complètement remanié le fond du récit primitif.

Si l'on tient compte du fait que les rédacteurs bibliques n'inventent jamais et qu'ils s'efforcent de rétablir, avec les éléments que leur fournissent des textes divers, des vérités conformes à leur conception jéhoviste, nous arriverons facilement à découvrir les origines des noms des artistes qui figurent dans les deux récits. On a déjà reconnu que le récit de la construction problématique du Tabernacle est calqué sur celui de la construction du temple de Salomon. Ceci relève du domaine de l'histoire [1]. On sera frappé de rencontrer les mêmes éléments étymologiques dans une partie de l'onomastique qui a trait aux artistes des deux constructions, comme on s'étonne de retrouver exactement les mêmes termes dans l'appréciation des qualités artistiques des deux générations d'artistes. Évidemment l'auteur du passage de l'Exode a connu le passage infiniment plus historique des constructions de Salomon [2].

Dès lors, comment se fait-il que ce soit précisément dans le récit fabuleux de la construction du Tabernacle que les noms des artistes figurent avec une précision qu'on ne retrouve pas dans le récit certainement authentique, du moins quant au fond, de la construction du temple de Salomon dans le texte des livres des Rois et des Chro-

1. Cf. entre autres, *Exode*, XXXI, XIII, 3-7: « Je l'ai rempli de l'esprit de Dieu en industrie, en intelligence, en science pour toute sorte de travaux, en or, en argent, et en airain et en sculpture de pierre et de bois... ils feront en pourpre, en azur (*Ibid.*, XVII, 7). » Hiram de Tyr, l'architecte de Salomon, est également rempli de l'esprit de Dieu en industrie, en intelligence, en science pour toute sorte de travaux, en or, en argent, en airain, en pierre, en pourpre, etc. (I *Rois*, VI et II *Chron.*, II, 13-14). On accordera que ce ne fut pas au désert que notre artiste aurait pu exécuter tous ces travaux artistiques compliqués.

2. Josèphe (*Antiquités*, VIII, 2, 4) affirme avoir copié aux archives même de Tyr les originaux des lettres échangées entre Salomon et Hiram.

niques. En effet, le nom de l'artiste a subi de telles altérations qu'il faut voir là le parti pris d'un rédacteur habitué à modifier, à écarter ou à changer une leçon qui le gêne. L'histoire des versions différentes que comporte ce nom est d'ailleurs très instructive. Dans le récit des Livres des Rois [1], certainement mutilé, l'artiste que Hiram envoie à Salomon porte le nom même du roi de Tyr, ce qui prête déjà à des équivoques. Dans ce texte, Hiram est Tyrien d'origine, mais sa mère est issue de la tribu de Naphtali. Dans les Chroniques [2], qui souvent puisent à des sources anciennes, le nom est Houram-Abi, un Tyrien dont la mère est de la tribu de Dan. Or, la traduction des Septante est ici très mutilée. Seul, Josèphe, qui prétend avoir lu des documents authentiques concernant ce sujet, a conservé la leçon de Houram ben Ouri : c'est le nom même du père du prétendu artiste de Moïse [3], Bezalel, de la tribu de Juda. Comme on ne saurait prétendre que les noms des artistes du Livre de l'Exode aient été modifiés, il est évident que l'intention d'écarter une contradiction flagrante a poussé les derniers rédacteurs des Livres des Rois à effacer les traces trop évidentes d'une coïncidence par trop fâcheuse.

En réalité, les différentes versions du nom du constructeur du temple de Salomon nous fournissent les éléments étymologiques, qui devaient servir de base aux rédacteurs de la Bible.

Cet artiste s'appelait primitivement Ouri ben Hour (am) Abi de la tribu de Dan, nom qui avait servi à fabriquer la généalogie de l'artiste judéen du Tabernacle : [Bezalel] le fils de Ouri, le fils de Hour. L'embarras qu'éprouvaient les rédacteurs bibliques devant cette identité de noms leur a suggéré l'idée de remplacer, à une époque où le Pentateuque était déjà clos, le nom de l'artiste par celui du

1. I *Rois*, VII, v. 13 et suiv.
2. II, ch. II.
3. בצלאל בן אורי בן חור *Exode*, XXXI, 2.

roi Hiram, le seul nom tyrien de l'époque qui leur fût connu.

Une seconde correction avait fait de ce Danite un homme de la tribu de Naphtali. Ici, comme dans beaucoup d'autres endroits, ce sont les Chroniques, lesquelles se trouvent d'accord avec Josèphe, qui nous ont conservé la meilleure leçon. Quant au nom de Bezalel, il peut être un simple doublet du nom d'Ahaliab : l'idée exprimée par les deux étymologies est à peu près identique [1].

Qu'on nous pardonne cette digression dans le domaine de l'Exégèse : elle nous confirme le rôle des Danites comme peuple navigateur, artisan, industriel et militaire. Le fait que ce fut un Danite qui dirigea la construction du Tabernacle, que ce fut un autre Danite établi à Tyr qui fut l'artiste chargé de diriger les entreprises du roi Salomon ; ce fait, joint aux récits des veaux d'or, du serpent d'airain et des idoles de fonte, n'est-il pas concluant pour démontrer la supériorité industrielle des Danites ?

D'ailleurs, la tribu de Dan disparaît de bonne heure de la Palestine. Le cas du clan de 600 Danites qui se voient forcés à chercher un refuge dans le nord, ne doit pas être unique. Peuplade maritime et industrielle, mélangée d'Égyptiens et de Tyriens, les Danites doivent être les premiers à profiter de la reprise par les Hébreux des relations commerciales avec les pays méditerranéens.

La grande colonisation qui se poursuit des deux côtés, du côté sud, vers le Golfe Persique, et du côté nord, vers la Méditerranée, explique seule la disparition de cette tribu, dans le sud, après le règne de Salomon, et dans le nord, un peu plus tard. Dans les textes où il est question des tribus d'Éphraïm, de Manassé et même de Siméon, il n'est jamais plus question de Dan. L'inscription de Zakir,

1. בצלאל = « dans l'ombre (l'abri) de El » אהליאב = « ma tente (mon abri) est Ab. » A noter que Ab fait partie du nom de Houram-Abi tel qu'il figure dans la version des *Chroniques*.

roi de Hamat, semble parler de Laïch [1] comme d'une ville araméenne. Parmi les tribus du nord qui reprennent sous Ézéchias les relations avec Jérusalem, Dan fait totalement défaut : dans le sud comme dans le nord, Dan disparaît de bonne heure de la terre d'Israël.

Dans l'Oracle d'Ézéchiel sur Tyr, il est question d'un peuple arabe du Sud du nom de Dan ou de Ou-Dan [2] qui fournissait à la Phénicie du fer et d'autres matières premières et qui figura parmi les peuples commerçants de la Mer Rouge, à côté des Arabes et des Sabéens. Sans doute, on aura de la peine à reconnaître dans ce peuple les Danites des tribus d'Israël, mais, d'autre part, les traditions qui courent les pays éthiopiens depuis la plus haute antiquité, et qui ont trait aux premiers rois de Juda, se trouvent singulièrement renforcées par tout un cycle de légendes qui se rattachent aux Danites et expliquent les origines d'une influence juive sur les deux rives de l'Érythrée. Depuis que les Arabes ont remué l'Asie et l'Afrique et amené des régions inconnues à la civilisation, on signale plusieurs apparitions des Danites, Juifs primitifs, industriels et maritimes qui surgissent des ténèbres de l'Arabie et de l'Éthiopie [3].

Nous traiterons ailleurs de ces apparitions systématiques des Danites depuis Eldad, le Danite aventurier du neuvième siècle, jusqu'aux temps modernes.

1. M. Pognon, *Inscriptions sémitiques de la Syrie* ; M. Berger, *à son cours* (1908).

2. Chap. XXVII, 19. ודן ויון מאוזל. On a voulu corriger ici דדן sans tenir compte du fait que ce dernier nom ethnique figure déjà dans ce chapitre même (v. 15, à côté des peuples du nord et v. 20, à côté des Arabes et des Sabéens). Si nous admettons que אוזל est certainement une région arabe, (voir *Genèse*, X, 27 et I *Chron.*, I, 21) les deux autres noms doivent être cherchés dans la même direction. Cf. l'appendice V et notre étude sur les *Judéo-Hellènes et Judéo-Berbères*. Ajoutons que *l'Apocalypse de S. Jean*, VII et l'apocryphe *Esdras* IV, méconnaissent jusqu'à l'existence de la tribu de Dan. Le Talmud (*Sanhedrin*, f. 96) dit que « Dan repose dans l'obscurité ». Les *Chroniques* ne connaissent plus la généalogie des Danites.

3. Cf. nos appendices IV et V.

Encore au seizième siècle les rabbins du Caire voient dans les Phalacha, ces Juifs primitifs de l'Abyssinie dont le nom rappelle celui de Philistins[1], des descendants des Danites.

Le rôle joué par ces Danites dans le folklore juif du Moyen âge est tellement frappant que M. Neubauer s'écrie avec raison : « Évidemment les Danites se rencontrent avec plus de persistance que toutes les autres tribus d'Israël[2] ». Rien d'impossible à ce que des fractions importantes de Danites, plus ou moins monothéistes, aient pris la mer sur les flottilles de Salomon, d'Asa et de Josaphat, et à ce que ces Juifs primitifs aient laissé dans l'Arabie et l'Éthiopie[3] des colonies plus ou moins importantes ; le cycle légendaire qui se rattache à Salomon et à la reine de Saba, comme plusieurs autres traditions connues des rabbins et des Arabes anté-islamiques, ne seraient-ils pas l'écho de ces migrations des Danites[4]?

1. V. appendice V.
2. *Were are the ten tribes of Israel?* Jewish Quarterly Review I, I-IV.
3. Ces migrations s'effectuaient également par voie terrestre. Cf. les exploits des Beni Ruben qui refoulent les Haggariens, des Ituréens, etc. ; ceux des Beni Siméon qui supplantent les Ma'ounim et les Hamites (I *Chron.*, IV et V). Les migrations des Israélites vers l'Arabie ont donc commencé à partir du dixième siècle av. J.-C. Que certaines fractions d'entre ces populations nomades n'aient pas rompu tout contact avec Israël, cela nous est démontré par les renseignements précis que donnent les *Chroniques* à leur égard.
4. Cf. notre appendice V, et notre étude : *Judéo-Hellènes et Judéo-Berbères.*

IX

LA TRIBU D'ASHER

L'histoire de la tribu d'Asher, telle qu'elle se trouve dans la Bible, est des plus instructives si on veut se faire une idée des rapports entre Hébreux et Phéniciens. Avec Dan, Asher figure au nombre des tribus « filles des concubines », c'est-à-dire de race mixte.

Le nom de cette tribu se rapporte également à une divinité éponyme : Asher est identifié avec Adonis Esmun [1] et Esculape [2]; c'est le dieu local qui en féminin fait Ashéra, l'Astarté des Hébréo-Phéniciens, dont le culte est certainement d'origine sémitique.

Les tablettes de Tell El-Amarna nous montrent les clans hébreux de Heber et de Malkiel (Habirou et Milkili) envahissant le sud de Juda. Mais déjà au dix-huitième siècle, Pharaon s'empare du territoire d'Aserou, qui n'est autre que la Phénicie méridionale occupée par les Beni-Asher [3]. Les frontières de cette tribu sont bien indiquées dans le livre de Josué [4] : Asher occupe dix-neuf villes, c'est tout

1. Nous supposons que c'est à cette identité que fait allusion le jeu de mots qui figure dans la bénédiction de Jacob (*Genèse*, XLIX) מאשר שמנה לחמו.

2. Le Baal-Marpé; cf. Ph. Berger, *la Phénicie*, p. 21 : « Esmoun était la manifestation suprême de la divinité, celle qui enveloppait toutes les autres manifestations et les résumait en sa personne, comme le monde enveloppe les sept cieux planétaires ». C'est donc un dieu du Qedem qui devient plus tard Es'moun-Melqart.

3. Cf. Max Müller, *Asien und Europa*, p. 236.

4. *Josué*, XIX.

le territoire de la Phénicie méridionale, de Sidon à Acco ; la ville de Tyr est comprise dans ce territoire sous le nom de Fort de Tyr [1].

Cette dernière ville est si bien occupée par les Hébreux qu'elle ne figure pas au nombre de celles qui restaient en la possession des Cananéens, telles que Sidon et Acco [2]. Le voisinage des Cananéens et des Hébreux a donné lieu à une de ces races mixtes désignées sous le nom de « filles de concubines ». Dans la division théocratique des tribus d'Israël en quartiers, Asher se trouve être le voisin de Dan et de Naphtali [3]. A l'époque des Juges, Asher occupait toute la côte maritime. Le Cantique de Débora, confirmé par le texte égyptien, dit expressément [4] : « Asher s'est tenu aux portes de la mer et il est demeuré dans ces parages. » Du temps de Saül, les Philistins poussèrent jusqu'à Apheq [5], ce qui nous montre la Phénicie non moins menacée que les autres tribus Israélites par les peuples méditerranéens.

D'ailleurs, les Tyriens de l'époque de David étaient si bien considérés comme des Israélites que dans la table généalogique de la Genèse [6], où une origine distincte est indiquée pour chaque ville du nord, aucune mention n'est faite pour Tyr, qui pourtant était déjà à ce moment la grande cité des Phéniciens.

Dans la liste des tribus qui se réunissent à Hébron pour consacrer la confédération d'Israël sous l'hégémonie de David, Asher figure pour le chiffre respectable « de 40.000 guerriers habiles à organiser la guerre [7] ».

L'empressement de la tribu d'Asher, qui du temps de

1. מבצר צר, probablement Palatyros.
2. Cf. *Juges*, I, 31-32.
3. *Nombres*, II, 25-27.
4. *Juges*, V, 17.
5. I *Samuel*, IV ; Apheq se trouvait dans le voisinage de Tyr ; cf. II *Rois*, XIII, 17, etc.
6. M. Halévy place sa rédaction sous le règne de Salomon (*Recherches Bibliques*, I).
7. I *Chroniques*, XII, 36.

Débora participa mollement à la guerre contre les Cananéens, s'explique par le fait que ce peuple fut heureux de se débarrasser d'un ennemi aussi gênant que l'étaient les Philistins, depuis la destruction de Sidon et jusqu'à l'occupation d'Apheq. L'hégémonie de Tyr, la plus méridionale des grandes cités phéniciennes, mais aussi la plus israélite de toutes, ne commence qu'avec la fondation de l'empire d'Israël et l'entrée en scène des Hébréo-Phéniciens qui succèdent à la courte domination des Canaano-Phéniciens.

Peu importe que Tyr ait gardé, dès l'époque des Juges, un Shofet particulier comme tant d'autres tribus d'Israël, et qu'à l'époque de l'installation du royaume d'Israël, Abibaal, le père de Hiram, s'improvise roi. La soumission de Biblos et de Sidon à l'hégémonie de Tyr ne commence que sous le règne de David et de Salomon, et probablement aussi grâce au concours militaire de ces derniers [1].

De tous les rois de Syrie, Hiram est le premier à saluer David, auquel il envoie des bois de cèdres, des maçons et des menuisiers [2]; il demeure son ami sa vie durant. La supériorité industrielle des Sidoniens subjugués par les Tyriens, comme la puissance militaire du royaume de David et de Salomon, expliquent que, de tous les royaumes de la Syrie méridionale, Tyr seule eût été épargnée et que, d'autre part, Hiram eût envoyé des présents au roi de

1. I *Rois*, V, 21 et 32. Les ouvriers sont Sidoniens ou Giblites, l'artiste Danite ; l'aristocratie dominante de Tyr est militaire. Les troupes de terre sont peut-être les 40.000 guerriers habiles d'Asher (I *Chron.*, XIX).

2. II *Samuel*, V, 11 ; I *Rois*, V, 15 ; *ibid.*, IX, 14 où nous voyons Hiram envoyer 120 talents d'or à Salomon à l'occasion de l'impôt que ce roi préleva sur la Syrie. Hiram figure comme un ami constant de David (V, 19); il appelle Salomon son « frère » (IX, 13). L'« alliance de frères » entre Tyr et Israël est mentionnée par Amos, I. L'hypothèse de WINCKLER sur la prétendue soumission de Salomon à Hiram est réfutée par toutes ces citations (les seules sources que nous possédons), par tout ce qui précède et finalement par la thèse de cet auteur lui-même, lequel, ailleurs, refuse à Tyr toute importance mondiale antérieurement à l'époque assyrienne.

Juda. Le Berit des frères de race a seul pu servir de point de départ pour la suprématie de Tyr sur la mer. A noter que, sous le règne de David, Asher n'a pas de gouverneur spécial tandis que, sous Salomon, il y a un intendant à Asher et à Baalat[1].

L'histoire ultérieure de la tribu d'Asher est d'ailleurs celle des Tyriens eux-mêmes : cette tribu ne doit plus exercer aucune influence sur les destinées d'Israël.

La Bénédiction de Jacob fait allusion au rôle de fournisseur commercial joué par cette tribu. « Le pain qui viendra d'Asher sera si gras qu'il fera les délices des rois[2]. »

L'auteur de la Bénédiction de Moïse[3] paraît être jaloux de l'étonnante fortune de cette tribu : « Asher est le plus heureux des fils d'Israël ! » s'écrie-t-il, non sans ajouter : « Puisse-t-il demeurer agréé par ses frères! » Ce qui montre que, déjà enrichi par le commerce des mers, Asher tendait à s'écarter de ses frères. « O toi qui trempes tes pieds dans l'huile, toi qui as le fer et l'airain pour chaussure ! » continue ce même oracle en faisant allusion au commerce des métaux et à l'industrie, source des richesses de Tyr « puisse ta vieillesse ne pas démentir ta vigueur! puisses-tu te rappeler qu'il n'y a guère d'autre dieu que l'El de Yechouroun, c'est Lui qui vient à ton aide. Ma'on, le dieu de Qedem, qui soutient les bras éternels, qui chevauche les Arabot[3] est à ton aide et les Shehaqim[4] avec sa majesté... »

Dans ce texte prophétique, on sent le regret de l'auteur pour l'éloignement de plus en plus marqué des Tyriens, lesquels finiront par préférer Melqart à Yahou, l'Elohim de

1. I *Rois*, IV, 16.
2. *Genèse*, pas. cité.
3. *Deutéron.*, XXXIII, 8-24.
4. ערבות שחקים sont avec Ma'on des dieux planétaires. Cf. plus haut, ch. II.

Qedem. Vain appel, vaines récriminations ! La tribu d'Asher, enrichie par le commerce d'outre-mer, spécial à Tyr entre les années 1000 et 500, devait subir la loi d'attraction que le facteur économique détermine dans toute société prospère. La petite île de Tyr, qui ne devait contenir que quelques milliers de pêcheurs, devient sous Hiram une grande cité qui s'étend sur le continent et absorbe toutes les populations environnantes. L'ancien temple du Baal (probablement le Baal Shamaïm des Cadméens qui, au dire d'Hérodote, n'avait pas d'autre représentation divine que les deux colonnes que nous retrouvons à Jérusalem)[1] devient le sanctuaire de Melqart, le « roi de la cité », d'origine égyptienne, qu'on adorait sous la forme d'un taureau[2]. D'ailleurs, pour ces écumeurs des mers, Melqart, le conquérant de l'Afrique et de la Méditerranée, offrait plus de ressources que le pauvre dieu du Demos judéen, le Yahou de Sion.

Le territoire d'Asher, absorbé par la Phénicie, ne réapparaît plus dans les documents archéologiques[3] ; les envahisseurs assyriens, égyptiens ne connaissent plus ce nom ethnique ; le dieu éponyme d'Asher ne figure qu'une fois dans les inscriptions phéniciennes[4]. C'est Ashera-Ashtoret, le féminin sidonien de Baal, le correspondant, qui finit par prédominer dans la théologie hébréo-phénicienne.

A l'époque de la destruction du royaume du Nord, Asher partage le sort de la Phénicie ; les populations de la banlieue de Tyr n'ont jamais été déplacées par les Assyriens comme celles de Samarie et de Sidon[5]. Seule

1. Cf. MELTZER, *ouvr. cité*, v. I, note I, où il résume la littérature sur l'histoire du temple de Melqart.

2. M. BERGER, *ouvr. cité*, p. 20.

3. Asoros et Karchedon (*alias*, Χαλκηδον) seraient les fondateurs de Carthage (MELZTER, *ibid.*, II, note I). Cf. Herodien qui désigne la Phénicie sous le nom de Σύρ, que MOVERS fait dériver de אשר. Voir plus haut, p. 60.

4. *C. I. Sem.*, I, 65.

5. HOMMEL, *Gesch. d. alt. Morgenl.*, p. 100-112.

l'école jéhoviste, fidèle aux traditions qui se rattachent à l'époque de la grandeur d'Israël sous le drapeau de Yahou, se rappellera encore cette ancienne parenté des Tyriens et des Hébreux. Presque tous les prophètes antérieurs à la captivité traitent Tyr avec indulgence ; ce sont toujours des anciens « frères », des frères ennemis, il est vrai, mais nullement perdus [1]. Comme il arrive dans toutes les républiques aristocratiques, les grandes masses du peuple et la classe rurale elle-même, qui devait être composée d'Israélites, étaient les plus atteintes par l'état d'inimitié et d'asservissement que la grandeur de Tyr devait entraîner pour elles. Au fur et à mesure que Jéhovah, le dieu du peuple affaibli et appauvri de Sion, se démocratisait, s'humanisait, se rapprochait des humbles et des petits, Melqart prenait le caractère sanguinaire et égoïste qui est spécial à son culte. Ce n'est point par un simple hasard que la pauvre veuve d'Élie est placée à Zarepta, en plein territoire des Phéniciens, et que plus tard, après la destruction de Samarie, « des gens d'Asher » figurent parmi les premiers qui se soumettent à Jéhovah [2]. Parmi les habitants du territoire d'Asher qui suivaient les Tyriens dans leurs migrations maritimes, il devait y en avoir qui s'humiliaient devant Jéhovah et demeuraient fidèles à l'ancien idéal d'Israël. Pour Asher, le conflit entre l'aristocratie et les masses ouvrières laisse voir un antagonisme organique, qui menait à la séparation définitive du peuple de Jéhovah de celui de Melqart, et cet antagonisme se voit plus nettement chez d'autres tribus, ses parentes, notamment chez celle de Zabulon.

1. Cf. notre chap. XIII.
2. II *Chron.*, XXX, 11. Selon saint Luc (II, 31), la prophétesse Anne appartenait à la tribu d'Asher.

X

LA TRIBU DE ZABULON

La tribu de Zabulon occupait le Carmel et ses dépendances et dominait la côte phénicienne. L'éponyme de Zebul, qui est le synonyme de Ma'on [1] et de Qedem, fait supposer qu'il s'agit de l'une des anciennes tribus cadméennes qui, à l'époque des invasions des Cananéens, remontèrent vers le nord et s'installèrent solidement dans le Carmel. On trouve d'ailleurs une montagne du nom de Carmel en Judée [2]. Un personnage mythique important de l'époque des Juges s'appela Zebul [3]. Dans la tradition biblique Zabulon figure comme une race d'origine hébraïque pure : il est avec Issachar le fils légitime de Jacob et de Léa ; dans la répartition militaire des tribus, celles-ci figurent toutes les deux sous le drapeau de Juda [4].

Il s'agit donc d'une fraction des Beni-Qedem, qui prirent, d'après leur divinité éponyme, le nom de Zabulon. On rencontre, d'ailleurs, sur le territoire même des Zabulon une ville du nom de Ma'on. Quant à la divinité de Baal-Zebul, elle nous est connue d'après les données des anciens. A un certain moment de l'histoire, les Beni-Zabulon semblent avoir possédé la ville de Sidon. Dans la tra-

1. On trouve sur le territoire de Zabulon une ville du nom de Ma'on (*Talm. Bab.*, tr. *Zebahim*, f. 118).
2. II *Samuel*, XXV, 2, 5 et 7.
3. *Juges*, IX, etc.
4. *Nombres*, pas. cité.

dition juive, le Baal-Sidon [1] est identifié avec le patriarche Zabulon. Les Cananéens ou les Libo-Phéniciens de l'Afrique s'emparèrent de bonne heure de Sidon la Grande. Sidon est une ville qui ne devait point être occupée par les Beni-Israël. En revanche, leur frontière longea celle de la ville même, dont ils dominaient aussi la banlieue. D'origine sémitique pure, le culte qui caractérise les Beni-Zabulon présente des affinités incontestables avec celui du Jéhovah de Jérusalem ; l'importance que ce territoire a prise dans l'histoire du développement du monothéisme, en a fait une Judée du Nord : Zabulon personnifie le réveil de la conscience nationale et religieuse d'Israël. Il dirige les autres tribus, soit à la guerre, soit en temps de paix.

A l'époque de l'écrasement des Cananéens par Débora, la tribu de Zabulon s'expose tout entière à la mort pour défendre sa suprématie ; c'est elle qui, plus avancée que les autres, fournit les scribes et l'état-major à Israël. « Zabulon est un peuple qui a exposé sa vie, avec Naphtali en rase campagne. Les rois de Canaan ont vainement combattu... Eux, ils luttent avec désintéressement [2] ! »

Ainsi sous David, 50.000 Zabulonites, « tous militaires experts en l'art de la guerre et prêts à tous sacrifices [3] », embrassent la cause du conquérant jéhoviste ; leurs chefs portent déjà à cette époque des noms théophores jéhovistes [4].

C'est peut-être sous l'influence de la divinité éponyme de cette tribu que Salomon appelle son sanctuaire « Bet Zebul [5] ». Toutefois, il demeure acquis qu'un sanctuaire

1. זבולון נקבר בחלקו *Tosephta*, tr. *Gittin*, I ; J. Schwarz : *Tebouot Haarez*, p. 232. Il existe encore près de Sidon une « qoubba » que les Arabes appellent « Cheiq es-Sidon » et que les Juifs désignent comme étant la tombe de Zabulon.
2. *Juges*, V, 18.
3. II *Chron.*, XII, 32.
4. ישעיהו בן עבדיהו.
5. I *Rois*, VIII, 14.

cadméen très ancien existait sur le territoire de Zabulon. La Bénédiction de Moïse nous le dit explicitement : « Les peuples se réuniront sur la montagne, là ils offriront des sacrifices de Zedec [1]. »

On ne peut pas ne pas rapprocher ce Zedec du Malhi-Zedec et de Adoni-Zedec (ou Bezeq [2]) des anciens sanctuaires de Jérusalem : il s'agirait, comme l'indique la variante de Bezeq, d'un Zeus-Jupiter [3] tonnant. maître de la mer, qui habitait un bocage dans le Carmel [4], divinité des Méditerranéens ; c'est le Dieu planétaire qui correspond à Jupiter et qui, dans le Panthéon des dieux cadméens, correspondrait à Zebul.

Ce sanctuaire, situé sur la montagne et dont nous étudierons l'évolution ultérieure, est avec celui du Sinaï un des foyers du monothéisme.

La grande révolution prophétique, qui se rattache intimement au nom mystérieux d'Élie et dans laquelle Yahou, le dieu unique, finit par l'emporter sur les prêtres du Baal, se serait accomplie sur l'autel du Carmel ; le récit dramatique de la sécheresse dans le Livre des Rois, récit dont le fond est confirmé par les annales tyriennes, nous explique le caractère plus social que religieux de cette révolution [5].

En présence de l'opulence et de la supériorité de Tyr, arrivée sous Itobaal à son apogée et réunissant les deux royaumes d'Israël sous la tutelle du roi et du Baal tyriens, la conscience morale opprimée des masses prolétariennes, représentées par le Nabi, se révolte et réagit.

1. *Deutér.*, XXXIII, 18-19. « Réjouis-toi, Zabulon, dans ta sortie et toi, Issachar, dans tes tentes. Les peuples (de la Palestine) se réuniront sur la montagne ; ils offriront là des sacrifices de Zedec עמים הר יקראו.

2. *Juges*, I, 5-7.

3. Baal Zeus = Sydec. Cf. notre appendice Zedec et Zadoc.

4. Cf. *Michée*, VII, 1. שכני לבדד יער בתוך כרמל. Toi qui habites solitaire le bois au milieu du Carmel ! Cf. שכני סנה (corrig. סיני), *Deutér.*, XXXIII, 16.

5. MÉNANDRE, dans JOSÈPHE, *Antiquités*, VIII, 7.

Dans cette lutte symbolique de Yahou contre le Baal, le Dieu-tonnerre tient son rôle. Ce n'est pas le Baal Soleil qui peut amener la pluie et le tonnerre, mais c'est Yahou-Zedec, le dieu des tonnerres, des grandes eaux, qui finit par devenir le dieu de la Justice.

Le lendemain d'une crise « où il ne resta guère plus dans Israël de 7.000 hommes non prosternés devant le Baal », Jéhovah prend sa physionomie spiritualiste définitive sur l'autel du Carmel.

Jéhovah est le nouveau nom de l'Élohim cadméen qui se dresse en face du Melqart africain ; son nom est le mot d'ordre donné sur ce sanctuaire de Zabulon : aussi ce dernier échappa-t-il à la débâcle, qui fit oublier tous les autres Bamot ou hauts-lieux de la Syrie. Il subsista jusqu'à l'époque romaine, et même nous devons à Tacite des renseignements précis, qui sont une preuve de l'identité de cet autel avec celui du dieu de Moïse, d'Élie et des dernier prophètes de Juda, après la réforme d'Ézéchias.

Cet auteur[1] raconte que de son temps on adorait au Carmel, en vertu d'une ancienne tradition, un dieu qui n'avait ni temple, ni statue, mais seulement un autel où l'invoquait sous le nom du dieu des Carmel[2] : « Est Judæam inter Syriamque Carmelus ita vocant montem Deumque ; nec simulacrum Deo aut templum ; situm tradidere majores, aram tantum et reverentiam. » Il s'agit donc d'une Bama de Jéhovah, d'un haut-lieu qui est à l'origine des sanctuaires hébreux[3].

L'historien romain continue :

« En l'an 69, Vespasien lors de son passage à Ptolémaïs, ayant appris qu'il y avait, sur la montagne voisine, une divinité prédisant l'avenir, voulut la consulter. Il ren-

1. Tacite, *Hist.*, II, 78.

2. Cf. *Deut*, pas. cité עמ ים הר יקראו qu'on pourrait traduire : les peuples invoquent « la montagne ».

3. Cf. Berger, *ouvr. cité*, p. 26.

contra sur le Carmel un prêtre du nom de Basilides qui lui prédit (suit le récit)... »

Suétone [1] confirme ces détails ; des auteurs chrétiens conservent le souvenir de ce sanctuaire.

Une synagogue se dressait sur son emplacement aux premiers siècles de l'ère chrétienne et ce fut sous la forme de Nazaréens ou d'Essenéens, qu'on retrouva au même endroit les descendants des anciens Nabi.

Le Dieu invisible de Zabulon qui finit par imposer à Jéhovah son caractère de Zédec, dieu de justice, ne pouvait pas être inconnu des grandes masses émigrantes qui colonisaient les pays méditerranéens ; en effet, selon la tradition, Zabulon fournissait à la Phénicie l'élément industriel et travailleur par excellence. Déjà la Genèse précise ce caractère des Zabulonites : « Zabulon réside au nord des mers, il habite le bord des bateaux et son flanc touche à Sidon [2]. »

Dans le Cantique de Débora, Zabulon fournit, en dehors de guerriers, des « experts en l'art d'écrire [3] ».

Dans la Bénédiction de Moïse [4], Zabulon apparaît comme peuple marin. « Réjouis-toi, Zabulon, dans tes excursions ! s'écrie l'auteur de la Bénédiction de Moïse. Car ils suceront l'abondance de la mer et les trésors cachés dans les sables. » Il est curieux de constater que les trois grandes inventions attribuées par l'antiquité grecque aux Phéniciens se trouvent localisées sur le territoire de Zabulon. Pour la première, c'est-à-dire l'habileté dans l'art d'écrire, il suffit de se reporter au Cantique de Débora [5].

1. *Vespasien*, V. ; cf. Movers, *ibid.*, II, p. 670. Élisée (II *Rois*, II, 25 et IV, 23) passe par le Carmel. Jamblique prétend que Pythagore aurait vécu dans la société des ascètes du Carmel (Smith, *Dictionary of the Bible*, art. Carmel).
2. *Genèse*, XLIX, 16.
3. *Juges*, V, pas cité.
4. *Deutéron.*, XXXIII, 14.
5. משך בשבט סופר

Quant aux deux autres, la fabrication de la pourpre azurée et celle du verre blanc, elles nous sont confirmées par le passage où il est dit « qu'ils héritent de l'abondance des mers, des « trésors cachés dans le sable », et par les traditions talmudiques commentant ce passage. « L'abondance des mers, ce sont les vers de pourpre; les trésors cachés dans le sable, c'est le verre blanc [1]. »

Ce rôle maritime de Zabulon est tellement accrédité dans la tradition, que l'auteur du livre de Jonas, lorsqu'il cherche un nom prophétique pour son roman à thèse, le trouve à Gat-Hefer [2], sur le territoire de Zabulon [3], tant il considérait comme naturel que ce fût un Zabulonite qui s'embarquât à Tarsis. A noter que Jonas déclare lui-même être un « Hébreu qui craint Jéhovah ».

Industrielle, maritime, pleine d'activité, la tribu de Zabulon apparaît comme la plus israélite, la plus hébraïque de toutes les tribus israélites du nord. Tous les textes la disent foncièrement attachée au culte du Yahou l'invisible.

Foyer du monothéisme, comment pourrait-on concevoir le rôle des émigrants qu'elle devait envoyer à travers la Méditerranée autrement que comme l'avant-garde du Jéhovisme, même dans les pays d'outre-mer ? Si des traditions, dont l'origine est souvent antérieure à l'Islam, courent, en plusieurs pays de la Méditerranée, sur Josué ben Noun, sur Salomon et Joab, ne serait-il pas plus logique, au lieu de les attribuer à une influence musulmane, de les faire remonter à l'époque de la colonisation tyrienne, c'est-à-dire entre 1000 et 500 avant Jésus-Christ ? D'ailleurs, plusieurs auteurs n'ont pas hésité à désigner le groupe zabulonite comme le plus ancien parmi les Juifs d'Afrique [4].

1. Tr. *Meguila*, f. 6a.
2. II *Rois*, XIV, 25.
3. *Josué*, XIX, 13.
4. Les rédacteurs des listes généalogiques du livre I des *Chroniques* ne connaissaient plus la filiation des Beni Zabulon.

Nous devons ajouter que si la Galilée du second temple nous apparaît, à l'exception de la Samarie, comme un pays essentiellement juif, elle le devait à la persistance de cette tribu jéhoviste peu entamée par les déplacemeuts assyriens. Du moins les textes talmudiques placent en Phénicie une partie des dix tribus disparues d'Israël [1].

Ajoutons que pendant tout le moyen âge les Israélites de la Phénicie s'adonnaient à l'industrie du verre et à la teinturerie. On sait combien les professions et les métiers ont un caractère héréditaire en Orient [2].

Il y aurait quelques mots à dire du rôle joué par la tribu de Naphtali durant la guerre de Débora ; au temps de David, elle envoie « 37.000 guerriers portant le bouclier et la hallebarde ». On pourrait ajouter quelques mots sur le rôle que joua la tribu d'Issachar, sœur de Zabulon, au sujet de laquelle il est écrit : « Les chefs d'Issachar sont avec Débora; Issachar est l'appui de Débora. » — Ailleurs on vante leur science astrologique : « Les fils d'Issachar qui étaient fort habiles à consulter le temps pour savoir ce qu'Israël devait faire ».

Mais nous estimons que nos recherches ont suffisamment établi que les Phéniciens de l'époque tyrienne formaient en réalité un seul bloc avec les Hébreux-Israélites et qu'il y a même impossibilité, au double point de vue géo-

1. Cf. *talm. Jérus.*, tr. *Sanhedrin*, chap. XI, § 6 : שלש גלוית גלו ישראל אחת לפנים מנהר סמבטיון ואחת תחת דפנה של אנטיוכיא ואחת שירד עליהםהענן וכסם. Les Israélites ont subi trois exils successifs : le premier les transporta sur la rive opposée du fleuve Sambation, l'autre les jeta sous les ruines d'Antiochie et le dernier les couvrit d'une nuée qui descendit du Ciel. « Le premier de ces événements fait probablement allusion à la destruction d'Antioche en 114. Le deuxième peut se rapporter aux Israélites qui habitaient le nord de la Phénicie près du fleuve Sabbatique, cf. : JOSÈPHE, *Guerres Jud.*, VII, 13. Corroboré par le Yalkout Shimeoni, *Isaïe*, XLIX, etc., ce passage nous montre qu'il s'agit des dix tribus d'Israël.

2. *Itinéraire* de Benjamin de Tudèle.

graphique et ethnique, de séparer les uns des autres : d'ailleurs la pratique de la circoncision, l'onomastique commune, la formation du rituel du culte et jusqu'aux archaïsmes proto-israélites, qui après leur disparition de la métropole se retrouvent encore dans les colonies phéniciennes de l'Afrique, tout cela est tellement évident que nous pourrions affirmer que, qui dit Tyro-Phénicien, dit Hébréo-Phénicien...

XI

LES ORIGINES DE MELQART

En introduisant ici les Phéniciens de l'époque de la suprématie tyrienne, dans le cadre de l'histoire des Hébreux, nous nous attendons à l'objection formulée par maint savant et très bien résumée par M. Ph. Berger[1]. « Le passage de la table généalogique de la Bible, dit celui-ci, présente les Cananéens comme proches parents des Coushites et des Égyptiens et comme formant avec eux le groupe des peuples hamitiques. On a cherché à expliquer la place faite par la Genèse aux Cananéens par l'antipathie qu'inspirait aux Hébreux un peuple rival auquel ils disputaient la Palestine. Mais à ce compte, ajoute avec raison M. Ph. Berger, les Hébreux auraient dû en faire autant pour les Moabites, les Ammonites et surtout les Iduméens et les Amalécites, leurs ennemis traditionnels. »

Cette objection tombe d'elle-même, si nous admettons la thèse que nous avons tenté d'établir sur l'origine coushite des Hycsos : ce seraient ces envahisseurs non sémitiques qui, ayant subi le contact de la civilisation et de la langue égyptiennes, se propagent dans le bassin de la Mer Rouge, dans l'Afrique du Nord, sur les îles de la Méditerranée et le littoral de la Syrie; l'auteur de la table généalogique, qui a vécu un millénaire après l'invasion des Hycsos, se trouvant en présence de deux races orientales

1. *Ouvr. cité*, p. 2.

distinctes par leurs croyances et leurs traditions, n'a fait que constater cette division qui rapprochait les uns des Égyptiens, les autres des Mésopotamiens. La difficulté qu'il y avait dès cette époque à faire cette distinction, nous est montrée par la confusion des textes bibliques sur les origines à la fois sémitiques et hamitiques de tel ou tel peuple. En ce qui concerne les Phéniciens proprement dits, même confusion, mêmes contradictions[1]. Les auteurs bibliques avaient connaissance d'une origine plus ou moins cadméenne des peuples marins de la Palestine, et tenaient des Sidoniens mêmes, des traditions qui les rapprochent des Beni-Qedem, parmi les mélanges perpétuels, impossibles à suivre, entre populations de l'Afrique, de la Crète, de Chypre et de la côte phénicienne. D'autre part, les Hittites[2] et les Cananéens qui s'emparèrent de Sidon et d'autres villes, étaient considérés par eux comme des Hamites purs. En outre, les origines des cultes phéniciens subissaient une influence Wibo-égyptienne, qui s'accentua à partir de l'invasion de Sheshanq (vers 900).

Movers soutient[3] pourtant que Byblos ou Gebal, la plus ancienne ville phénicienne, par le caractère de son Panthéon et de son culte particulier toujours distingué par la Bible, a été peuplée par des Hébréo-Araméens. L'inscription, publiée par Renan[4], confirme le rapprochement de sa langue avec l'hébreu. Beyrouth, la ville du Berith, nous semble avoir gardé le même caractère. Quant à Tyr, nous avons suffisamment établi son caractère hébraïque à

1. A noter toutefois que cette confusion n'existe pas dans la Bible en ce qui concerne les peuples dits Japétites.

2. L'influence égyptienne sur la civilisation hittite est attestée par les dernières fouilles (MASPERO, les Hittites et leur empire, *Journ. des Débats*, du 21 juin 1908).

3. *Die Phönizier*, II, 1, p. 20 et suiv. MELTZER (*ouvr. cité*, I, p. 18) montre avec raison que Byblos n'a jamais joué le rôle que lui attribue MOVERS, et que Sidon elle-même n'apparaît dans les anciens textes égyptiens que comme une ville d'importance secondaire.

4. *Journal des Savants*, juillet 1875 ; BERGER, *ouvr. cité*, p. 6.

l'époque de la constitution du royaume d'Israël. Nous allons trouver, jusqu'à une époque tardive, cette parenté consciente entre Tyr et Israël exprimée par le « Bérit fraternel » et montrer que la séparation entre Melqart et Jéhovah ne date que d'une époque postérieure.

Le second roi de Tyr, Hiram, réussit à subjuguer les Phéniciens et à faire de sa capitale la métropole des « Sidoniens »[1]. Il emploie des ouvriers giblites, sidoniens et libanais dans les constructions de Salomon : Hiram suit donc, à l'égal des peuplades indigènes du Liban, la même politique d'asservissement que Salomon à l'égard des Cananéens[2]. Roi vassal, ou tout au plus protégé, Hiram fournit à Salomon des ouvriers et des matériaux, des capitaines sidoniens et des métaux précieux. Lorsque le somptueux roi de Juda voudra le récompenser par la concession de Cabulun, Hiram se gardera bien de s'aliéner les sympathies des tribus d'Israël : il refusera nettement[3].

En revanche, il profitera de la sécurité que l'écrasement des Philistins avait fait régner sur la Méditerranée, pour exécuter de grands travaux et entreprendre dans la Méditerranée la colonisation sur une vaste échelle.

« La ville qui couvrait alors plusieurs îlots séparés » par des bras de mer, fut agrandie et réunie au moyen de remblais et de quais fortifiés[4]. Elle pouvait abriter environ 30.000 habitants et elle déborda sur le continent; l'absorption des Beni-Asher se poursuivait donc à cette

1. BERGER, *ouvr. cité*, p. 7.

2. I *Rois*, V, VIII, IX, X. JOSÈPHE (*Antiq.*, VIII, 2) affirme que les archives de la ville de Tyr possédaient encore de son temps des documents authentiques concernant les relations entre Hiram et Salomon. A en croire cet auteur, le roi de Jérusalem occupait une place honorable dans le folklore des Tyriens (cf. *l'Histoire du sage Abdémon*).

3. JOSÈPHE (*ibid.*) a raison d'interpréter les v. 10-13 de I *Rois* IX comme un refus d'accepter ce cadeau.

4. JOSÈPHE, *ibid.*, VIII, 2 ; MASPERO, *Hist. anc. des peup. de l'Orient*, p. 434.

époque déjà, et par des moyens pacifiques. La « Qarta » ou la cité par excellence fut ainsi créée. Avec la ville, le « roi de la cité » ou Melqart entra en scène et inaugura l'activité maritime des Tyriens, que les Grecs devaient plus tard représenter par le mythe de Melqart.

Mais à l'époque où nous en sommes, Melqart ne pouvait encore prendre l'ascendant qu'il devait avoir plus tard. D'après la cosmogonie tyrienne, que nous a conservée Sanchoniaton, Tyr avait été fondée par deux frères, Sameroumos et Ous'oos. Or, Sameroumos est le Ciel haut, une divinité cadméenne certaine ; quant à Ous'oos, on a cherché à l'identifier avec Esaü, le père mythique d'Edom ou « Peuple rouge », frère d'Israël et maître des débouchés maritimes du Sud [1].

Du temps de Hiram, un des îlots tyriens possédait un temple que les Grecs identifièrent plus tard avec leur Zeus olympien et qui correspond à un El-Elion sémitique. Sur une autre île, la plus grande, Hiram bâtit le temple du Baal tyrien ou de dieu local qui doit peut-être son origine à une ancienne colonisation africaine. Seulement, du temps de Hiram, et même plus tard, Melqart était encore loin d'avoir la physionomie solaire que l'antiquité classique lui attribua [2].

Le temple de Hiram semble être la copie exacte de celui de Salomon [3]. Deux colonnes (le Jachin et le Boaz de la

1. Après MOVERS et RENAN (*Mém. de l'Acad. des Inscr. et B.-Lettres*, XXIII, p. 241-334), M. DELAGRANGE (*Etudes sur les relig. sémit.*, p. 361 et s.) a repris la critique de l'œuvre du cosmographe tyrien. Nous admettons volontiers une antique origine hébraïque, commune aux cosmographies phénicienne et biblique. Le rôle que אדום-עשו joue dans ces textes ne nous surprend nullement, les Phéniciens eux-mêmes ayant tiré leur origine de l'Idumée.

2. MASPERO, *ibid.*

3. I *Rois*, VII, 21. יכין ובעז. Étymologiquement, le terme phénicien יכין correspond à l'hébreu יהוה = יהיה. Quant au terme בעז, il figure dans la Bible comme étant le nom de l'ancêtre du roi David. Ces deux colonnes symboliques doivent être identifiées avec les fameuses colonnes d'Hercule-Héraclès.

Bible [1]) représentaient, à l'exclusion de toute autre, l'image de la divinité, et ceci du temps d'Hérodote. La forme égyptienne du taureau, qui s'imposera plus tard au culte de Melqart, n'a donc jamais réussi à pénétrer jusqu'à l'intérieur du temple, où un conservatisme puritain interdisait toute innovation. Cette forme sera d'ailleurs commune aux Tyriens et aux Israélites qui, eux, adoreront Jéhovah sous la forme d'un veau d'or ; aussi les prophètes de l'ancienne école, antérieure à la réforme de Josias, seront-ils très indulgents à l'égard de Tyr. Pour Amos, Tyr est l'allié fraternel d'Israël. Isaïe a beaucoup d'égards pour Tyr[2]. Il prévoit même un retour de Tyr à Jéhovah, auquel elle apportera toutes ses « richesses ».

Ézéchiel, qui écrit au moment de l'apogée de la puissance maritime de Tyr[3], nous dit explicitement que la divinisation de Melqart n'a commencé que de son temps. « Tu étais parfait[3] dans tes voies depuis le jour où tu fus créé et jusqu'à ce qu'une perversité fût trouvée en toi. » Cette perversité, — le prophète y revient dans ce chapitre à deux reprises, — c'est la divinisation du roi de la cité. « Parce que ton cœur s'est élevé et que tu as dit : Je suis El et je suis assis sur le trône de Elohim au sein de la mer, quoique tu ne sois qu'un homme et non pas le Dieu fort... parce que tu as élevé ton cœur comme s'il était le cœur de Dieu... »

En réalité, la divinisation mythique de Melqart, le roi de la cité, date d'une époque postérieure. Les rois d'Israël, qui ont pourtant professé tous les cultes païens de la Syrie, n'ont jamais connu ce culte demeuré étranger aux

1. Berger, *ibid.*, p. 22.
2. Chap. XXIII.
3. Ch. XXVIII.
4. תמים
5. Melqart porte avec les rois de Tyr la pourpre. Hiram lui-même est identifié (dans la Haggâda juive du moins) avec le Phénix qui vit 1.000 ans.

Hébreux. C'est à une infiltration de basse époque que les Hébreux doivent l'adoration humaine, la mythologie compliquée, ainsi que les procédés sanguinaires qui accompagnent les cultes du Baal.

Sous Hiram et ses successeurs, nous nous trouvons donc en plein monde hébréo-phénicien : c'est l'époque ou Melqart inaugure sa campagne maritime. C'est l'époque tyrienne qui succède à celle des Cadméens africains et méditerranéens ; c'est la civilisation hébraïque qui supplante celle des Libo-Phéniciens.

En effet, Melqart n'invente pas l'écriture [1] ni la pourpre, ni la fabrication du verre : tout cela était connu avant même la fondation de Tyr. Mais Melqart préside à la propagation d'un nouvel alphabet, celui que les Juifs désignent sous le nom d'écriture hébraïque et qui compte vingt-deux lettres. Des hypothèses assez fondées permettent de croire à l'existence d'une ancienne écriture qui, en Arabie, aurait été imaginée sous les Hycsos et qui semble avoir été familière aux peuples de l'Afrique et de la Méditerranée. Mais en Palestine même, on continua assez longtemps à employer une écriture cunéiforme comme nous le montrent les tablettes de Tell El-Amarna et le terme biblique de « Écriture divine [2] ». Les premières inscriptions phéniciennes n'apparaissent qu'au neuvième siècle et on constate une écriture jeune encore, peu usitée. Cette écriture se propagea depuis à travers tous les pays occidentaux.

Il en est de même pour la colonisation ; Melqart ne civilise pas la Grèce : Cadmos l'a déjà fait ; mais il parcourt ce pays et la Crète pour recruter une armée [3], ce

1. Cf. כתב עברית par opposition au כתב אשורית ou araméenne ; *Tal. Bab. Sanhedrin*, f. 21.

2. מכתב אלהים ; écriture sacrée ou hiéroglyphe dans laquelle furent écrites les tables de la Loi (*Exode*, XXVII, 16). Cf. Berger, *ouvr. cité*, p. 6. Noter le passage des II *Chron.*, II, 10 וישלח חירם בכתב.

3. Des mercenaires et des matelots.

qui est conforme à la réalité matérielle. Des mercenaires grecs et crétois se retrouvent chez les Phéniciens.

Il concentre, avec l'aide des peuples de la mer, son action maritime et politique en Afrique et dans la Méditerranée occidentale, jusqu'aux colonnes d'Hercule ; ces colonnes ne sont autre chose que la représentation de la divinité de Tyr à une époque fort ancienne.

On connaît les étapes de cette colonisation : c'est d'abord l'île de Chypre qui, du temps de Tell El-Amarna, portait le nom d'Alasia ou d'Élasa et était sous la domination d'un seul roi (Hittite ?)[1]. Les lettres que ce roi adresse à Pharaon nous montrent que l'île n'avait alors aucun rapport avec la Phénicie et les Phéniciens ; sa population faisait partie des peuples de la mer, ancêtres des Ioniens. La ville de Cytion ou Qittim, dont le nom devait se répandre sur tous les pays du nord méditerranéen, notamment après l'affaiblissement des Philistins, nous est montrée par les inscriptions comme une colonie tyrienne du nom de Qarta-Hadasha, c'est-à-dire la « Ville Nouvelle », exactement comme la Carthage africaine[2]. Peu à peu, cependant, l'île subit l'influence phénicienne ; de même que plus tard Carthage, elle devint le dépôt central des richesses et du commerce des Tyriens. C'est elle qui, comme le fera plus tard la Carthage africaine lors du siège de Tyr par Alexandre, donne refuge aux Tyriens pendant un siège du roi assyrien[2].

L'occupation de Rhodes et de Thasos par les Tyriens ne doit pas être d'une époque plus reculée. C'est de là que les Tyriens poursuivent leurs excursions à travers les îles de la Méditerranée et jusqu'en Espagne.

En effet, si les navires de Tarsis (ou les Transatlan-

1. MASPERO, *ouvr. cité*, 284 ; LANDAU, *ouvr. cité*, p. 27. On remarquera qu'à l'époque de la suprématie Hittite en Asie, l'île de Chypre — l'Alasia des textes égyptiens — avait Cytion ou כתים pour centre.

2. *Isaïe*, XXIII, 13 : כתיים קומי עבורי.

tiques, comme nous le dirons), faisaient déjà sous Hiram des expéditions jusque sur les côtes d'Espagne, rien ne prouve que la côte de Tarsis, l'Espagne et l'Afrique occidentale fût occupée par les Phéniciens de la Palestine.

Si Gadès semble être de fondation tyrienne, la ville d'Escaluna doit probablement ses origines aux mêmes Shakoula qui envahirent les rives de la Méditerranée et qui, en Palestine, bâtirent Askalon et occupèrent Sidon.

Hérodote, qui parle des Phéniciens établis jusqu'à Carthage, nous dit explicitement que de son temps encore il n'y avait pas de Phéniciens ni de Grecs qui se trouvent « au delà de la Libye » [1]. Carthage existait déjà du temps des Juges, mais sous un nom plus ou moins indigène, comme Kition la Hittite ou la Cananéenne existait déjà avant que les Tyriens ne s'en fussent emparés. En effet, les anciens signalent sur l'emplacement de Carthage une antique ville qui portait le nom de Kambe et même de Cadmea [2]. Cette ville, une des capitales de Tarsis, sinon Tarsis elle-même, devait être un ancien centre de colonisation libo-phénicienne comme la plupart des cités maritimes d'Afrique et d'Espagne. Elle pouvait être l'aînée même de Tyr. Du temps d'Isaïe, Tarsis est encore une concurrente redoutable de Tyr.

« Traverse ton pays comme une rivière, ô fille de Tarsis, tu n'as plus de ceinture qui t'enferme [3]... N'est-ce pas ici votre ville d'Élisa (la Joyeuse) celle qui du Qedem le plus antique est venue de loin pour y habiter [4] ?... » Mais, c'est là cependant que les Tyriens cher-

1. La question est élucidée par D'AVEZAC (*l'Afrique ancienne*, p. 167-169).

2. Entre autres Stéphane de Byzance (MELTZER, *ouvr. cité*, note 9). Εκαλεῖτο δέ Καινή πολις και Καδμεια και Οἴνουσα και Κακκαβη. Une inscription porte (*ibid.*, I, 44) לצדנים אים כמב אפא כת צר Aux Sidoniens, mère (métropole) de Kamba, de Hyppo, de Kiti et de Tyr (?) Cf. VIRGILE, *Æn.*, I, 44.

3. Chap. XXIII, 10. כמב doit peut-être être rapproché de כוב (*Ézéchiel*, XXX. 5). Cf. notre note 6, supp.

4. Dans l'original הזאת לכם עליזה מימי קדם קדמתה מרחוק יובילוה.

chent un refuge. « Passez dans Tarsis. Hurlez, vous qui habitez dans les îles. »

Ézéchiel mentionne l'autonomie de Tarsis [1] : « Tarshish trafique avec toi de toutes sortes de richesses, faisant abonder sur tes marchés l'argent, le fer, l'étain et le plomb. »

Les marchands de Tarshish font avec leurs « lionceaux [2] », c'est-à-dire leurs dépendances, le commerce de la Palestine.

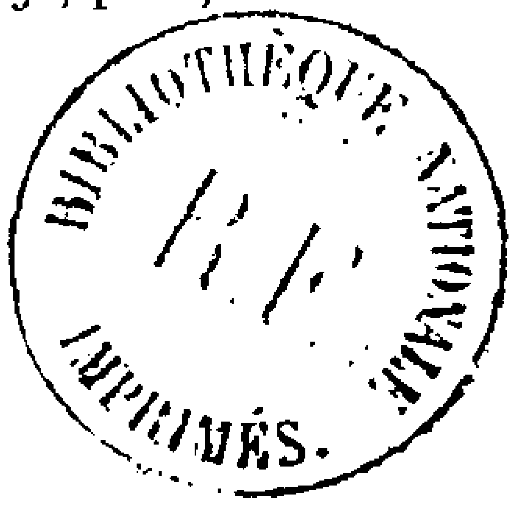
Sous l'un des rois de Jérusalem (Josaphat ou plutôt Ézéchias [3]), on nous dit que « Tyr et les rois de Tarsis et des îles apportaient leurs présents au roi de Juda ».

Tous ces renseignements contemporains indiquent qu'au temps des premiers rois d'Israël, Tyr et la Phénicie entière ne jouent pas encore le rôle politique que la postérité leur attribue. Tout au plus, le génie de la cité tyrienne, incarné par le roi Hiram plus que par tout autre, commence ses migrations à travers la Méditerranée, sans chercher d'autre profit que celui des relations commerciales entre les peuples de la Méditerranée et les pays hébreux.

Ces considérations nous expliquent l'absence dans les pays d'Occident de toute inscription phénicienne datant d'une époque éloignée, de même que le caractère peu

רגליה לגור On ne saurait pas assez tenir compte de l'intérêt que présente ce texte pour l'étude des origines de Carthage. Les prophètes ont admirablement bien connu le monde phénicien (à preuve, le chapitre XXIII d'*Isaïe* et la description qu'Ézéchiel fait de Tyr, description qui demeure un chef-d'œuvre de précision ethnographique et économique). D'autre part le caractère d'oracle que porte cette prophétie exclut toute idée d'imprécision voulue. Isaïe a certainement connu le mythe d'Elisa — עליזה (allusion probable à Elisa) et l'attribut de Kadmea. Sur l'étymologie de ce terme, cf. MELTZER, *Gesch. des Karthager*, I, 129 au sujet de Dido-Elissa, Tanit, Ashera, la déesse génie de Carthage δαίμων Καρχηδονιων. Les monnaies de Tyr portaient l'emblème de Didon qui s'enfuit devant Pygmalion (BABELON, *Carthage*, p. 15).

1. XXVII, 12.
2. *Ibid.*, XXVIII, 13.
3. *Psaumes*, LXXII, 10.



hébraïque des prétendues colonies phéniciennes en Afrique et l'origine égyptienne incontestable des objets d'art les plus anciens qu'on ait trouvés en Afrique ; elles nous expliqueraient surtout le caractère africain du culte phénicien de basse époque, caractère qui se marquera surtout à partir de l'échec de la politique hébraïque d'Itobaal. Mais n'anticipons pas sur les événements.

XII

YAHOU ET MELQART

L'essor politique d'Israël sous David et Salomon ne devait pas avoir de lendemain. L'Égypte affaiblie et divisée se ressaisit au moment de l'avènement au trône de Sheshaq ou Sheshonq, un de ces chefs libyens militaires [1] qui depuis l'invasion des Hycsos fournissaient à l'Égypte ses mercenaires devenus ensuite ses maîtres. Sheshonq ne laissa pas de tourner ses regards du côté de la Syrie. Sans rompre avec Salomon, il encouragea les soulèvements fomentés par Jéroboam en Israël et par Adad l'Iduméen, en Syrie. Cinq ans après le schisme israélite, il envahit la Judée, pilla Jérusalem et passa en Israël. Il emmena nombre de captifs qui purent servir de souche à la première colonie israélite en Égypte. Cette invasion, comme l'hostilité constante entre Juda et Israël, les invasions des Araméens et le choc incessant des factions achevèrent d'affaiblir le peuple hébreu et lui enlevèrent tout prestige politique [2].

De même à Tyr, qui subit les mêmes influences et ne cesse pas d'être ensanglantée par des révolutions incessantes [3].

1. Sur l'origine asiatique primitive de ces Libyens, cf. MASPERO, *ouvr. cité*, p. 419. Pour nous, il s'agit des groupes libo-phéniciens, qui se forment d'un mélange de proto-sémites égyptisés et des coushito-cadméens. Cf. *ibid.*, pp. 391, 409 et 416.
2. *Ibid.*, p. 435.
3. PH. BERGER, *ouvr. cité*, p. 8.

Ces événements eurent pour conséquence une émigration qui se dirigea ensuite vers l'Afrique et jusque vers l'Espagne, où les Phéniciens ne se contentèrent plus de simples « emporia » mais cherchèrent à établir des colonies [1]. Car, n'ayant pu asseoir solidement leur suprématie en Asie, les Hébréo-Phéniciens se tourneront dès lors vers les pays d'outre-mer ; c'est probablement à cette époque que se fondent les « camps de Tyr » de Memphis et les autres colonies signalées en Égypte par Hérodote.

Mais l'influence égyptienne ne se manifesta pas seulement par cette reprise des invasions en Palestine. L'installation des deux veaux d'or, sous l'image desquels on adorait Yahou, le dieu de David, à Dan et à Bethel, marquent une tendance consciente de détacher Israël du culte hébreu de Jérusalem et de le rapprocher de celui d'Osiris-Amon : « Nous n'avons pas de part avec David, ni d'héritage avec le fils d'Isaï. Retourne à tes tentes, ô Israël [2] ! » Cet appel n'est en réalité qu'une réaction en faveur d'un renouveau de l'influence égyptienne.

Lorsque Joroboam s'écriera: « Voici tes dieux, Israël, qui t'avaient sorti du pays de Mizraïm ! » il ne voudra que mieux accentuer l'origine égyptienne de ce culte, un peu trop tard, il est vrai [3]. La légende du veau d'or, qui n'est que le récit de cet événement symbolisé par l'école prophétique, nous montre l'ancienne croyance cadméenne, singulièrement idéalisée par la gloire à jamais perdue désormais des règnes de David et de Salomon, avec des racines déjà trop fortes pour qu'une simple réforme ait pu l'abo-

1. Cf. Movers, *ouvr. cité*, II, pp. 340-346.
2. I *Rois*, XII, 28, etc.
3. Cf. *Exode*, XXXIII, 16, où ce même passage est reproduit. C'est que l'histoire du veau d'or « fabriqué par Aaron » n'est que la fiction d'un prophète écœuré du retour d'Israël au paganisme. La même note de mélancolie suprême se rencontre dans le récit d'Élie qui invoque Jéhovah au mont Horeb, et de Moïse regrettant la fabrication du veau d'or.

lir : L'histoire du royaume du Nord sera désormais l'histoire même de la lutte séculaire qui se livrait entre Baal et Yahou. Toute la politique d'Israël sera dorénavant dirigée en un double courant : l'un, celui de l'aristocratie égyptisée, l'autre, celui des prophètes cadméens qui devient populaire [1].

Les choses ne devaient pas se passer d'une façon bien différente dans le royaume de Tyr ; là, l'aristocratie naissante, qui n'avait plus rien à voir en Palestine, tenait à l'Égypte par ses intérêts commerciaux de plus en plus concentrés à Chypre et en Afrique. L'incarnation du Baal tyrien dans un taureau d'or doit être rapportée aux mêmes origines que l'introduction des veaux d'or en Israël; seulement à Tyr cette divinité tendait de plus en plus à se confondre avec Osiris-Amon ou le Baal-Amon, le Dieu Soleil des Libyens [2]. A en juger par les révolutions qui avaient ensanglanté Tyr après la mort de Hiram et par l'influence que le prophétisme juif avait exercée jusqu'en Phénicie, cette transformation ne se fit pas tout d'un coup.

Une révolution populaire à prétentions démocratiques détache le royaume du Nord de celui de Juda, et en même temps une conspiration d'ouvriers, de mercenaires et d'esclaves renverse le trône des successeurs de Hiram [3]. La domination désastreuse de la plèbe eut pour effet l'émigration en Afrique d'une partie de l'aristocratie. Les révolutions se succédèrent à Tyr, comme en Israël, jusqu'à l'avènement au trône de l'usurpateur Itobaal, le second grand roi de Tyr. Itobaal était prêtre d'Astarté [4]; par là

1. Déjà sous le règne de David, Yahou, le Dieu des forces naturelles, se spiritualise pour devenir יהוה Dieu de l'Être et du devenir. Mais cette abstraction ne demeura accessible qu'à une élite (WINCKLER, *Gesch. Israels*, I, p. 29 et 39).

2. BERGER, *ouvr. cité*, p. 27.

3. MASPERO, *ouvr. cité*, p. 435-6.

4. BERGER, *ouvr. cité*, p. 8.

s'explique la haine violente que lui et ses enfants professaient pour les prophètes de Yahou, représentant les aspirations des grandes masses hébraïques qui, tant en Phénicie qu'en Israël, tendaient à revenir à l'ancienne unité, sous l'égide du Dieu de Sion. Appuyé par l'aristocratie tyrienne qui avait des intérêts matériels et moraux dans les colonies d'Afrique, Itobaal conçut l'idée de reprendre pour son compte l'œuvre de David et de se mettre à la tête d'un empire syrien.

Il contracta une alliance de famille avec les deux dynasties royales israélites, qu'une sage politique réussit à rapprocher, malgré une animosité séculaire. Élevée dans les pratiques pieuses par son père qui avait été grand prêtre d'Astarté, Izabel construisit à Samarie même un temple à Baal et à l'Ashéra, dont les prêtres et les prophètes s'assirent à la table royale. Mais le temps n'était plus où l'on pouvait ériger un autel à Baal près de celui de Yahou sans exciter ni horreur, ni colère. Si Salomon avait pu tolérer chez ses femmes des cultes étrangers, ce n'était que parce que Baal le cédait à cette époque en dignité à Yahou et parce que le dieu africain n'avait pas encore son caractère de dieu « jaloux » et de conquérant impérialiste, ni les pratiques égyptiennes qui le distingueront par la suite. Les rôles sont alors changés : Baal tendait de plus en plus à devenir la divinité de l'aristocratie centralisatrice de Tyr, pendant que Yahou était devenu le dieu Qedem des populations démocratiques [1] en décadence et qui, jalouses de leur indépendance morale, aspiraient à rétablir un régime glorieux sous le règne du Dieu de

1. L'idéal suprême de l'Israélite démocrate se résume dans les deux passages suivants réitérés dans la Bible :

1° « Chacun sous sa vigne et sous son figuier. » (I *Rois*, V, 5 ; *Michée*, IV, 4, etc.)

2° « Point de roi en Israël ; chacun faisait ce que bon lui semblait. » (*Juges*, XVII, 6 et XXI, 25.) La répétition de ces passages accentue leur caractère populaire.

Jérusalem. Aussi les prophètes de Yahou prirent-ils parti contre Baal, contre la reine qui l'adorait, contre le roi qui en tolérait la religion ; ils le poursuivirent de leur haine sans relâche[1]. Le grand projet impérialiste d'Itobaal allait échouer contre cette résistance qui paraît avoir été soutenue par le dêmos.

Itobaal ne trouva pas d'autre moyen que d'organiser l'extermination des Jéhovistes en Palestine. Un moment il ne resta pas « plus de 7.000 fidèles qui ne sont pas prosternés devant le dieu Baal... » Mais là une réaction ne tarda pas à se produire. D'ailleurs, plusieurs indications tirées du cycle prophétique d'Élie et d'Élisée nous montrent que la révolution politique et morale de la Palestine à ce moment-là fut d'ordre social et économique ; entre autres, l'histoire de la pauvre femme qui voit ses enfants vendus par le fisc, la sécheresse qui dévastait alors le pays d'Israël et la Phénicie [2], les invasions araméennes qui ruinaient la population ; l'usurpation de la vigne d'Isréel où Izabel et Achab figurent sous les traits de tyrans rapaces, tout cela devait soulever une crise d'indignation populaire. Pour la première fois dans l'histoire, le peuple prend conscience de sa dignité humaine et se révolte au nom de Yahou [3], auquel l'attribut de Jupiter-Zedec, le dieu des forces de la nature et du tonnerre, rattachait l'idée d'un dieu de la Justice [4]. Le dieu invisible du Carmel et de Sion qui s'incarne dans la personnalité miraculeuse d'Élie, le prophète jaloux du Carmel et du Horeb, déclare une guerre sans merci à Baal. Après avoir accompli des miracles en Phénicie et en Israël, après avoir massacré les prêtres du

1. MASPERO, *ouvr. cité*, p. 437. WELLHAUSEN, *Prolegomena*, p. 305 et suiv.
2. MÉNANDRE, cité par JOSÈPHE, donne d'après les sources phéniciennes des détails sur cette sécheresse (V. plus haut, p. 89).
3. Le caractère naturaliste de Yahou est précisé par WINCKLER ; c'est le dieu des vents, du tonnerre, des changements de saisons ; comme Tamouz-Adonis au printemps (*Gesch. Isr.*, II, 78).
4. V. notre appendice II.

Baal et détruit par le ridicule le culte de ce dieu, Élie se retire au mont Horeb pour y refaire l'œuvre de Moïse. Un examen attentif des textes nous permet de comprendre, au fond, la tristesse de Moïse, en présence de l'adoration du veau d'or ; on trouve des accents qui finiront par donner une conception plus spirituelle du monothéisme.

Dans le récit de l'apparition du mont Horeb, Yahou, le dieu invisible, se dégage définitivement des attributs que personnifiaient en lui les forces de la nature. « Après le vent, le tremblement de terre et le feu, c'est la voix silencieuse, imperceptible », qui personnifie la divinité [1].

C'en était fait de tout un monde plusieurs fois millénaire ; cette déchéance des forces naturelles fut un défi jeté à toutes les divinités païennes. Yahou, qui n'est plus le dieu exclusif d'un phénomène naturel, mais le dieu de tout l'univers, le El suprême, n'entendra plus avoir des rivaux. Dans cette vision, Élie reçoit l'ordre cruel d'oindre Jéhu, fils de Nimchi, comme roi d'Israël, Élisée, fils de Saphat, comme Nabi en sa place, et Khazael comme roi de Syrie.

Fanatisé par cette idée, il déclare cruellement : « Quiconque échappera à l'épée de Khazael, Jéhu le fera mourir, et quiconque échappera à l'épée de Jéhu, Élisée le fera mourir [2]. »

Les péripéties de ce drame prophétique se déroulant simultanément sur toute l'étendue de l'ancien empire de David, en Phénicie et en Judée, en Israël et à Damas, nous montrent qu'il s'agissait d'une réaction hébréo-araméenne (c'est-à-dire des Sémites purs) qui tendait à opposer à des idées et à des conceptions neuves venues du

1. *Rois*, XIX, 17. Le caractère abstrait et purement moral de l'attribut קול דממה דקה est expliqué par le chap. IV de Job דממה וקול אשמע, etc.

2. Pour le Nabi israélite, Hazael représente la réaction du puritanisme hébréo-araméen contre le culte égyptien introduit par la dynastie iduméenne d'Hadad. Cf. le récit de Na'aman et d'Élisée (II *Rois*, V) et le chap. IX de *Zaccharie*, où Jéhovah se repose à Damas et à Hadrak, en même temps qu'il maudit Tyr.

dehors, le dernier mot de sa mentalité propre, de ses tendances puritaines.

Partout les démocraties guidées par les prophètes cherchent à secouer le joug d'une aristocratie qui, au temps de la suprématie de Tyr, avait cherché à les opprimer [1]. Une nouvelle conception sociale allait se former.

Ma'on, le Elohim de Qedem, l'antique dieu de Hammourabi et d'Abraham, localisé sur le Carmel, écrasé par des divinités étrangères qui le harcelaient dans son domaine propre, ne pouvait plus recouvrer son individualité que par une révolution sanguinaire. Se soumettre ou se séparer de ses rivaux était devenu pour lui une question vitale. Il préféra le dernier parti. Le cri séditieux : « Yahou est Elohim ! » a d'ailleurs eu son pendant dans l'histoire. A sept siècles de distance on verra Juda le « Maccabi » lancer à son tour contre Zeus le Grec qui menaçait Adonaï, le dieu des Judéo-Araméens, le cri de guerre : « Qui est comme toi parmi les Élohim, ô Jéhovah ! [2] »

Le choc violent entre Yahou et Melqart inaugure une nouvelle étape dans l'histoire de l'humanité ; seulement on aurait tort d'y voir la manifestation d'une société à naître, l'aube d'un monde nouveau. En réalité, la séparation entre les deux divinités marque la séparation entre deux principes qui jusqu'alors, confondus dans le chaos des conceptions religieuses et cosmogoniques primitives, agissaient indistinctement sur l'humanité. En mettant Jéhovah au-dessus de la nature, l'idée monothéiste elle-

1. Il y avait des Nabi du Baal ; mais il y avait des croyants du dieu Qedem chez les autres peuples de la Syrie. M. Ph. Berger a étudié à son cours la nouvelle inscription syro-phénicienne trouvée par M. Pognon. Il en résulte que les Hébréo-Araméens (?) adoraient le Baal Shamaïm, avaient un panthéon de sept dieux célestes planétaires ; que les rois avaient à leur disposition des חזה (cf. חזין) qui émettaient des oracles dans le même style que les prophètes d'Israël.

2. מי כמוך באלים יהוה en initiales = מכבי est à l'origine du terme Machabée.

même entre en scène et le prophétisme spirituel juif est né. Les deux noms de Melqart et de Yahou sont le dernier mot d'une civilisation millénaire usée.

Cette ancienne race cadméenne, mêlée de toutes les races, répandue sur tous les pays civilisés, exploratrice de toutes les mers connues de l'antiquité, avait vainement cherché à s'asseoir solidement et à dominer les destinées du monde ; sa dernière création matérielle, l'empire de David, croula par suite des dissentions ethniques, comme l'impérialisme d'Itobaal devait échouer devant une crise sociale et religieuse, la première dont l'histoire fasse mention. L'une et l'autre tentatives ont avorté par suite de cette impuissance à s'organiser, qu'on rencontre dans les sociétés usées et lasses de vivre.

Comment expliquer autrement le souffle mélancolique, cette espèce de romantisme plein de regrets et de tristesses qui anime l'épopée d'Élie [1], qui se retrouve dans le récit de l'adoration du veau d'or attribué à Moïse [2].

Comment, d'autre part, expliquer le fanatisme farouche, l'exclusivisme effrayant qui caractérise cette lutte d'extermination entre Baal et Yahou, qui laissera sa trace dans l'histoire de l'humanité.

Dégagé des brumes du Panthéon céleste de Qedem pour devenir une divinité solaire suprême, le Baal de Tyr incarne une aristocratie économique puissante, qui menacée sans cesse, se réfugie dans un égoïsme farouche, dans un particularisme cruel, et qui, dans l'amas d'appétits démesurés de domination et de jouissance, ne craint que la fatalité des forces de la nature ; aussi le culte de Melqart, privé de toute joie de vivre, de toute sensibilité et de tout idéalisme [3], ne deviendra-t-il qu'un tissu de supersti-

1. Cf. surtout I *Rois*, XIX, 4-15.
2. *Exode*, XXXII. Notez l'exclamation : « Sinon efface-moi de ton livre ! »
3. Toutefois il ne faudrait pas prendre trop à la lettre les renseignements que les anciens nous fournissent sur la religion de Carthage.

tions tendant toutes à faire éviter à ses fidèles l'effet de ses forces brutales et à prolonger leur existence matérielle[1]. Moloch est l'aboutissant et nullement le point de départ de Melqart.

Isolé désormais du Panthéon des divinités cadméennes, Jéhovah-Zedec, qui deviendra le Dieu-Idée abstrait, supérieur, roi unique et exclusif, le Dieu sans nom[2], incarne la conception d'une démocratie tiraillée, décimée, obligée de se réfugier à Jérusalem[3]. Cette dernière tend de plus en plus à devenir la cité des Ebionim, le « peuple pauvre et misérable qui restera seul à Sion et dont Jéhovah seul est le protecteur ». Au nom de l'idée pure du monothéisme abstrait qu'elle avait la première conçue, l'école prophétique essaiera d'opposer un idéal démocratique et moraliste, la suprématie de l'idée sur la force, du sentiment de la justice sur l'intérêt. Devant le naufrage de tant d'aspirations et d'efforts, un mot retentira que plusieurs siècles entendront : « Le royaume de Dieu (de l'idée) sur la terre ! »

L'histoire a enregistré les conséquences ultérieures de la réforme se rapportant à l'épopée d'Élie sur le Carmel.

La révolution organisée par le parti prophétique aboutit à la destruction de la maison d'Achab et à la mort cruelle d'Izabel elle-même.

Cependant à Jérusalem une femme énergique, Athalie, digne émule de sa grande mère, réussit à se maintenir pendant quelques années encore. La maison sacerdotale de

1. V. Meltzer, *Geschichte der Karthager*, II.
2. Cf. notre appendice, *Zedec* et *Zadoc*.
3. Cf. *Sophonie*, III, 12 (et bien d'autres) : — « Et je laisserai — à Jérusalem — un peuple pauvre et humilié, qui cherchera un abri dans le nom de Jéhovah. » Cependant le mot suprême de la situation est fourni par le passage suivant : « Les peuples peinent pour le feu (destructeur) ; les nations s'usent pour un avenir futile ! » (*Habacouc*, II, 3 ; *Jérémie*, LI, 38). « Vanité des vanités » est une idée prophétique. Pareil état d'esprit marque la fin et nullement l'aube d'une civilisation.

Zadoc, représentée par Joadas[1], ne tardera pas à restaurer le pouvoir de la maison de David. Les cultes étrangers seront encore tolérés par les classes régnantes en Israël, mais le peuple est définitivement acquis à Yahou.

A Tyr, une révolution survenue vers l'an 800 provoque l'émigration d'une grande partie de l'aristocratie à Cacabé ou à Cadméa, laquelle reçut plus tard le nom de Cartahadashat.

La colonisation de cette ville est le commencement d'un grand mouvement d'émigration qui porta les Phéniciens de la Palestine vers l'Afrique. Les invasions des Assyriens, qui aboutirent à la destruction de Sidon et à la soumission de Tyr, jetèrent de nombreux colons, dont faisait partie l'aristocratie et le peuple, sur les rives de la Méditerranée occidentale. Depuis cette époque seulement, on peut parler sérieusement de la colonisation, de la propagation de la langue et de la culture phéniciennes en Afrique. On a vu que les tribus israélites du nord furent entraînées dans ce mouvement. Parmi les marchands et les mercenaires de Tyr il y avait certainement des Israélites. D'autre part, les Tyriens, « oublieux de l'alliance fraternelle », vendent les Israélites aux Grecs et aux autres peuples de la mer. Une Diaspora plus ou moins consciente de sa jeune individualité commence à se dessiner.

1. Du temps de Jérémie, c'est Joadas qui est considéré comme le chef de la dynastie sacerdotale (*Jérémie*, XXIX, 26).

XIII

JÉRUSALEM ET TYR

A partir du neuvième siècle, un nouvel arbitre entre dans l'histoire de Phénicie : c'est l'Assyrie qui dans sa marche vers l'Occident devait, pour atteindre l'Égypte, soumettre la Syrie [1]. Aussi, durant toute la période des guerres de l'Assyrie et de la Chaldée contre l'Égypte, voyons-nous la Phénicie èt le royaume d'Israël liés à un sort commun et souvent alliés. Le royaume de Samarie devait plus d'une fois mettre en pratique un éclectisme religieux hébréo-phénicien. Tyr, dont la sécurité coloniale dépendait de l'Égypte, était d'accord avec l'aristocratie de Samarie pour s'appuyer sur cette puissance, malgré les exhortations des prophètes à qui la religion astrale des Chaldéens sémites semblait moins dangereuse pour le monothéisme que le polythéisme égyptien. Lors de la prise de Samarie par Salmanasar, toute la côte phénicienne se sépara de Tyr dont la domination pesait lourdement sur ses voisins, pour porter secours aux Assyriens du côté de la mer. Les Tyriens, appuyés par les colonies, battirent la flotte ennemie, mais ils durent subir un blocus de cinq ans. Les familles des assiégés semblent avoir été chercher à cette occasion un refuge à Chypre, mais là encore ils ne furent pas en sécurité. Sar-

1. Voir pour les détails, BERGER, *ouvr. cité*, p. 9.

gon et Sennacherib exercèrent leur cruauté contre la cité reine, qui sortit de cette crise « humiliée et amoindrie pour soixante-dix ans ». Quant à Sidon, elle ne laissa pas d'être à cette occasion détruite de fond en comble et sa population fut remplacée par une colonie étrangère.

Les invasions assyriennes ont mis fin à la prospérité de la Syrie. L'une après l'autre, les capitales, qui se disputent la suprématie de ce pays, disparaissent de la scène de l'histoire : Damas et Karkemish sont détruites ; Sidon et Samarie se voient peuplées de colonies étrangères. Seules Jérusalem et Tyr, toutes deux affaiblies et amoindries, tiennent encore, tels deux rocs émergeant au-dessus de l'inondation. A la veille de leur disparition, les deux cités hébréo-phéniciennes auront encore quelques moments de prospérité, de grandeur même, qui leur assureront de vivre dans l'histoire de l'humanité ; et cette grandeur momentanée fut la cause profonde de la rivalité qui, en cette dernière période, divisa les deux villes.

L'insécurité des mers pour les relations avec Chypre explique l'essor économique de Jérusalem sous le règne de Uzia, Jotham et Ahas. Le commerce par terre avec les Sabéens florissait à l'époque des derniers rois de Judée, tandis qu'Élat [1], le débouché maritime du sud, retomba sous l'influence juive. Le roi Sennacherib, après avoir occupé et dévasté la Judée, dut lever le siège de Jérusalem pour une cause imprévue et de caractère peu précis, mais qui ne laissa pas d'être commentée par Isaïe comme une victoire due à Jéhovah. Cette délivrance, admirablement exploitée par un roi sage, contribua à augmenter le prestige de la Ville, la seule qui n'eut pas été occupée par un étranger. Seul parmi les dieux locaux de la Syrie, Yahou demeurait dans sa cité sacrée de Sion. Grande victoire pour le monothéisme et pour ses prophètes ! Belle occa-

1. V. la note 2, *Supplément*.

sion pour un poète exalté, doublé d'un homme d'État comme Isaïe, de donner libre expansion à son tempérament ! Ce visionnaire en qui vécurent les plus idéales conceptions de l'humanité, semble s'être trouvé, au lendemain de la délivrance de Jérusalem, dans la situation d'un homme qui, hier menacé de la faillite, échappe miraculeusement au désastre et reprend même ses spéculations, riche d'espérance. Aussi se laissa-t-il entraîner. Le roi Ézéchias l'écouta, le peuple l'adora. Maître spirituel de la Judée, le prophète pense à profiter de l'état d'anarchie où se trouve la Syrie, après la prise de Samarie, et à exploiter l'affaiblissement de Tyr pour restaurer l'ancien empire de David.

On institue une fête de Pâques à Jérusalem, on envoie des messagers à toutes les tribus d'Israël pour les y inviter [1]. Les gens d'Ephraïm se moquèrent des envoyés du roi de Juda, mais, du nord, des gens d'Asher (Phénicie tyrienne), de Menashé et de Zabulon se rendirent à Jérusalem ; une union partielle des tribus d'Israël eut donc lieu. Mais le prophète, conscient de la mission des Hébreux et de leur dispersion loin de la Palestine, ne s'en tient pas là [2] : comme il prévoit que Tyr va revenir à Jéhovah, il désire un pareil retour de toutes les colonies d'outre-mer. Les pays riverains de la Mer Rouge attirent surtout sa sollicitude. Là, dans cette Saba lointaine, des colonies israélites existaient peut-être déjà au temps des croisières maritimes de Salomon, des échanges commerciaux s'y faisaient avec Jérusalem [3]. Une occasion politique se présenta pour nouer des relations avec Coush l'Africaine : la dynastie éthiopienne, représentée par Tirhaka, envoya

1. II *Chron.*, XXX.
2. Cf. *Isaïe*, X, 120, etc.
3. Cf. *Joël*, IV, 8 ; *Isaïe*, XLV, 14. Les historiens modernes admettent que les Juifs auraient civilisé le monde érythréen à partir du sixième siècle (WEBER, *Arabien vor dem Islam*, p. 34).

une délégation à Ézéchias pour conclure un traité contre les Assyriens, ennemis communs.

Le prophète profita de cette occasion pour prédire la conversion des Éthiopiens à Jéhovah. Le chapitre XVII d'Isaïe parle, en effet, du peuple qui « fait ombre avec ses deux ailes (les deux rives juxtaposées du Nil méridional, au delà des fleuves de Coush), qui envoie par mer des ambassadeurs dans des vaisseaux de jonc en disant: « Allez, messagers légers, vers la nation tiraillée et écrasée, vers un peuple que l'on craint à partir d'aujourd'hui et dont les fleuves (le pays du Nil et la Mésopotamie) avaient pillé le pays... »

Cet événement, qui date peut-être des premières relations entre l'Éthiopie et la Judée, ne devait plus être oublié. Le prophète Sophonie reprend le même chant : « Alors je changerai les lèvres de tous les peuples en lèvres pures, afin qu'ils invoquent tous le nom de Jéhovah pour le servir d'un même esprit. Mes adorateurs qui sont au delà des fleuves de Coush, la fille de mes dispersées, m'apporteront leurs offrandes[1]. »

Ailleurs : « Des Hashmanim viendront d'Égypte ; Coush se hâtera d'étendre sa main vers Jéhovah[2]. »

La présence des Juifs à Coush est d'ailleurs attestée par Isaïe lui-même [3].

1. Chap. III, 9-10. Les mots עתורי בת פוצי sont d'ailleurs obscurs. WINCKLER (*ibid.*, I, p. 198) parle d'une alliance probable entre la Sabée et Ézéchias. Cf. *Amos*, IX, 7. V. notre appendice V.

2. *Psaumes*, LXVIII, 32 חשמנים de חשם le fils de Dan ou de חשמן = אשמן. Le chapitre tout entier trahit l'époque d'Isaïe. C'est d'abord le jeune maître Benjamin ; ce sont les chefs de Zabulon et de Naphtali qui se déclarent émaner de la source d'Israël (ממקור ישראל). Ceux d'Ephraïm et des tribus du centre y font défaut, puisque ce sont eux qui se moquent des envoyés du roi de Juda (II *Chron.*, XX, 11). En revanche, des rois exotiques envoient des tributs. Les cadeaux des Hébréo-Phéniciens de l'Égypte et de l'Éthiopie, ceux du Bashan (les Rubenides) et des pays maritimes (v. 23) sont adressés à Jéhovah.

3. Chap. XI, 13.

Cette propagande qui tend à faire de Jérusalem une métropole mondiale, comme elle en avait fait la métropole syrienne, ne devait plus se ralentir.

Elle se répand parmi les Juifs de la Diaspora comme parmi ceux de la Palestine, jusqu'à l'avènement de Jérémie. La réforme jéhoviste d'Osias a couronné un effort plusieurs fois séculaire. Le pieux roi réussit à rallier les débris des tribus du nord à la cause de Jéhovah[1] et à détruire les sanctuaires profanes en Israël. De Samarie, de Sichem et de Silo, les anciennes rivales de Jérusalem [2], on apporte des offrandes à Jérusalem ! Jérémie, de son côté, multipliait les prophéties pour faire revenir Israël l' « égaré », c'est-à-dire les tribus du nord [3].

Jérusalem, à la veille de sa destruction, semblait avoir atteint un degré de suprême prospérité. La cité de David allait devenir la capitale de la Syrie. Cependant, cette fois ce fut Neco, le roi d'Égypte, qui mit fin au règne du roi de Juda et à la prospérité de son peuple. Osias paya de sa vie sa fidélité à la politique anti-égyptienne des prophètes.

En 587, Nébucadnasar prit Jérusalem et en exila l'aristocratie et le clergé à Babylone. Tyr, sa sœur rivale, avait atteint précisément l'apogée de sa grandeur. La pittoresque description qu'en fait Ézéchiel demeure un chef-d'œuvre de précision historique et ethnographique. A la nouvelle de la destruction de la ville rivale, entrevoyant déjà sa propre suprématie sur les populations décimées de la Syrie, l'aristocratie égoïste de Tyr se serait écriée : « Ah ! ah ! la porte ralliant les peuples a été brisée, elle va se tourner de mon côté, c'est moi qui remplirai les ruines (les vides laissés par Jérusalem) [4] ! »

1. II *Rois*, XVIII.
2. *Jérémie*, XLI, 5.
3. *Ibid.*, III, IV, VI, etc.
4. *Ezéchiel*, XXVI, 2.

Seulement, Nébucadnasar, après avoir pris Jérusalem, se tourna contre Tyr; le siège de treize ans qu'il lui fit subir devait achever la décadence de la cité de Hiram [1]. Ces deux événements, la prise de Jérusalem et le siège de Tyr, marquent la fin d'une civilisation.

On sait le reste. Tant d'invasions, tant de haines entre frères, tant de transferts des populations indigènes, tant de massacres avaient fini par désoler la Palestine. Ce malheureux pays était devenu le symbole d'une région qui « dévore la race humaine et consume ses propres peuples » [2]. L'exil de l'aristocratie noble de Samarie et de l'aristocratie intellectuelle et religieuse de Jérusalem, suivi de l'émigration de la ploutocratie de Tyr en Afrique et de l'oligarchie militaire de Jérusalem en Égypte, avait enlevé à ce qui restait d'Israël toute trace d'individualité propre. L'arrivée des colons cuthéens à Samarie et en Phénicie ne put remplacer la perte des classes intellectuelles, issues de la vieille race hébréo-phénicienne. L'idée impérialiste de Tyr, l'idéal universaliste de Jérusalem résultant d'une civilisation millénaire avaient subi, pour un moment du moins, un arrêt. Peu à peu cependant les régions désolées de la Palestine centrale se peuplaient, la vie et le commerce avaient repris; seule, l'individualité de la race hébraïque n'y revit plus. Ézéchiel, ou plutôt un prophète anonyme, trace le tableau peu captivant de la Palestine au moment de son relèvement [3]: « Tu viendras au pays où reviendront ceux qui ont été sauvés de l'épée, pays où sont ramassés des peuples multiples... savoir, aux montagnes d'Israël qui ont été désertées. Lorsque ce peuple aura été retiré d'entre les peuples, ils y habiteront en toute assurance [4]... Tu mettras tes

1. Berger, *ouvr. cité*, p. 10.
2. *Ézéchiel*, XXXVI, 13.
3. Chap. XXXVIII, 8.
4. *Ibid.*, v. 12.

mains sur les lieux déserts, sur les populations qui ont été ramassées dans plusieurs nations et qui s'adonnent à l'élevage et au commerce (grâce à sa situation) au centre du monde... »

C'est le tableau exact de la Palestine avant l'invasion grecque : pays qui deviendra « un ramassis de tous les peuples », un pêle-mêle de toutes les races.

Lorsque les gens de la captivité reviendront de Babel avec Zorobabel et Esdras, les Samaritains, les Asdodiens, les Tyriens auront de la peine à reconnaître dans ces descendants de la race de David leurs congénères et coreligionnaires : un puritanisme extrême, un exclusivisme jaloux aboutira à faire de la nouvelle Judée une race de Nibdalim נבדלים, ces précurseurs des Pharisiens, qui ouvrent une période nouvelle dans l'histoire d'Israël, celle des Judéo-Araméens, ou Juifs de la Synagogue.

Il en sera de même en Phénicie. Le relèvement momentané de Tyr aboutira à un retour d'une partie au moins de son aristocratie dans la métropole. Mais celle-ci sera désormais tellement imprégnée des conceptions religieuses et morales des Africains, qu'on aura de la peine à reconnaître dans ces adorateurs de Melqart des Hébréo-Phéniciens classiques ; une réaction libo-phénicienne dominera dès lors dans la cité tyrienne.

La destruction de Sidon par Artaxerxès (351) et celle de Tyr par Alexandre (333) privèrent les villes phéniciennes de leurs derniers habitants autochtones. Des Grecs, des Araméens et des Juifs les remplacèrent et s'assimilèrent sans peine la civilisation des ennemis séculaires, les Phéniciens. Pour les Phéniciens de la Méditerranée, Tyr deviendra la citée sacrée ; la Syro-Phénicie des temps des Séleucides sera peuplée d'une race mixte, que Josèphe appelle avec raison Helléno-Phéniciens.

En même temps que Jéhovah abandonne sa ville propre pour devenir le Dieu universaliste de la Diaspora, Melqart

perd sa personnalité pour s'identifier avec des divinités étrangères. Il faut pousser les recherches historiques jusqu'en Occident, approfondir les destinées des anciens colons hébréo-phéniciens en Afrique pour retrouver quelques rares souvenirs d'une ancienne fraternité de race, d'une communion d'idées, de traditions, d'écriture entre les représentants des Hébreux et des Phéniciens [1].

1. Cf. nos appendices : *Melqart* et *Josué* et : *Un Temple à Yahou*.

XIV

LES HÉBRÉO-PHÉNICIENS DANS LA MÉDITERRANÉE

On a vu qu'à travers toute leur évolution en Palestine les Hébreux avaient subi alternativement l'influence des deux grandes civilisations de l'antiquité. Si bien que la rivalité entre l'influence égyptienne et l'influence mésopotamienne doit être considérée comme le pivot de leur histoire ; on a cherché à démontrer que, d'une façon générale, l'aristocratie et le clergé qui dirigeaient les destinées des peuples hébreux inclinaient vers le côté égyptien. Ces castes se montraient presque toujours éprises du culte somptueux, de la civilisation luxueuse, du régime fortement organisé de l'Égypte et des intérêts matériels et immédiats du commerce avec ce pays, ses dépendances africaines et arabes ; mais en Palestine et dans le pays d'Israël surtout, les conditions ethniques et religieuses n'étaient pas les mêmes qu'en Égypte. Les classes dominantes avaient devant elles une population qui, par suite des apports incessants de congénères nomades [1], n'avait jamais cessé de demeurer imbue d'une conception de vie plus ou moins anarchique, réfractaire à toute tentative de domination absolue et de centralisation despotique. Cette tendance démocratique, qui trouva dans le Nabi et

1. Ce sont les Beni-Qedem qui, sous l'influence de la poussée araméenne et hébraïque, tendent à devenir des Ismaélites et des Haggariens.

le Nazir son expression la plus haute, était surtout hostile à l'influence égyptienne. L'école prophétique, qui ne pouvait certes voir dans les puissances mésopotamiennes des amis d'Israël, préférait cependant leur domination à une alliance avec Mizraïm. Rien n'effrayait autant ces idéologues qu'une assimilation avec les régimes et les croyances de l'Égypte : le retour en Mizraïm est interdit à jamais dans la législation de Moïse. Seule l'aristocratie, chez les peuples hébreux, savait résister à ce courant hostile à l'Égypte; pour elle, il ne s'agissait, d'ailleurs, que d'un simple caprice de tyran.

Trop de relations ethniques et religieuses, trop d'intérêts économiques et sociaux rattachaient la Syrie aux pays du Nil, pour que ses populations pussent s'écarter de celles-ci définitivement.

Pour les Phéniciens, l'Égypte était l'escale principale vers leurs possessions africaines, la protectrice naturelle de leur trafic dans la Mer Rouge et dans la Libye, elle était aussi leur éducatrice en matière industrielle, leur inspiratrice en matière religieuse ; elle était devenue même, par le nombre et l'importance des colonies phéniciennes établies chez elle, une seconde patrie.

Hérodote nous raconte [1] qu'autour du palais de Protaius à Memphis habitaient les Tyriens de Tyr qui y formaient une ville entière nommée « camp tyrien ». Ils possédaient, en outre, des entrepôts dans les cités du Delta : à Tanis, à Bubasta, à Mendés, à Saïs, et à Ramsés-Anakhouistou, entrepôts soumis à la surveillance de l'autorité égyptienne [2].

Les captifs et les réfugiés israélites venaient grossir le nombre des Phéniciens, à une époque où Phéniciens et Hébreux se distinguaient encore très peu les uns des autres.

1. L. II, § 112.
2. Maspero, *Hist. anc.*, etc., p. 246.

Ces « descentes en Égypte » par les Hébreux ont été très fréquentes : Joroboam, le fondateur du royaume du Nord, se réfugie en Égypte, d'où il ramène le culte des veaux d'or. Sheshonq, le conquérant libyen, envahit la Palestine et en ramène un grand nombre de captifs hébreux. A l'époque des invasions assyriennes, les classes aisées d'Israël cherchent un asile en Égypte. Osée [1] ne se lasse pas de prédire toutes les calamités possibles à ces émigrants qui se rendent en Égypte. « En réalité, Mizraïm leur servira de sépulcre, Memphis les enterrera ; on n'y désire que leur argent. » Les autres reviendront « tels un oiseau captif de l'Égypte et des pays de la mer ».

Les prophètes s'acharnent surtout contre les relations politiques avec l'Égypte, laquelle, à les en croire, pratiquait à l'égard de ses alliés syriens une politique des plus équivoques.

La chute de Samarie, conséquence directe de cette politique égyptophile, ne laissa pas de jeter en Égypte bon nombre de fugitifs venant du royaume du Nord [2]. Les prophètes de Juda n'en profitèrent que pour sévir davantage contre les relations avec le pays du Nil. Mais après la chute de Samarie, intermédiaire entre Jérusalem et Tyr, l'aristocratie israélite qui pratiquait une sorte d'éclectisme religieux, combinaison de Jéhovah avec le Baal, fut ou exterminée ou envoyée en exil ; l'état militaire qui fournissait à Tyr des mercenaires et des alliés fut remplacé par des colonies étrangères ; quant aux « Am ha-arez », c'est-à-dire à la grande masse de la population, la politique d'Ézéchias et de Jozias, encouragée par les prophètes, avait tout fait pour les grouper autour de Jérusalem et les détacher de la Phénicie. Le drapeau jéhoviste n'est

1. Chap. VII, VIII, IX et XII.

2. MASPERO, *ouvr. cité*, p. 576. *Jérémie* (chap. XXIV) oppose la captivité de Babylone partie avec Joïacin et destinée à revenir à Jéhovah, à l'ancienne colonie juive de l'Égypte. Cette dernière ne reverrait plus la Palestine.

pas seulement devenu un culte prédominant en Juda, il est devenu le signe de ralliement de tous les Hébreux et même de l'humanité, dont la vision hanta les derniers prophètes d'Israël.

A l'époque même où Tyr, protégée par sa flotte et par les secours égyptiens, avait atteint l'apogée de son impérialisme colonial, Jérusalem, déçue de son rêve de restauration du royaume de David, était arrivée à la conception d'un universalisme spirituel : elle rêvait la conquête religieuse et morale de l'humanité. L'idée messianique a germé avec Isaïe ; en substituant l'ambition impérialiste morale à l'ambition nationale ethnique, elle ne devait plus s'arrêter dans sa marche. La prise de Samarie, la ruine de la Judée, « où subsista seulement une population faible et misérable », enfin la délivrance de Jérusalem ont plus fait pour la séparation entre les deux peuples que toutes les propagandes prophétiques antérieures.

La recherche de la cause première de l'universalisme prophétique avait déjà préoccupé les historiens de tous les temps; mais on ne saurait aborder le problème, sans tenir compte de deux phénomènes, qui devaient réagir sur les populations syriennes de l'époque.

Le premier consiste dans le caractère même de la colonisation Phénicienne, qui au septième siècle av. J.-C. avait déjà englobé presque tout le monde connu. Une Diaspora hébréo-phénicienne existait déjà un peu partout et, si l'œil mal exercé d'un voyageur grec ne savait pas distinguer entre Phéniciens et Phéniciens, les Juifs, eux, savaient très bien retrouver « ceux qui étaient à Baal et ceux qui étaient à Yahou ».

La Diaspora, dont les origines se perdent dans l'histoire obscure de la colonisation phénicienne, a reçu un accroissement considérable ; les populations de la Syrie, démembrées, se dispersaient à travers le monde entier ; de grandes colonies palestiniennes se fondaient jusque dans l'Asie

centrale[1], d'autres en Éthiopie et sur les rives du Golfe Persique ; on aura beau contester la filiation directe qui existe entre les populations iraélites de la Méditerranée, on ne saurait nier la présence de colonies juives ou hébréo-phéniciennes dans la plupart des pays connus à partir du septième siècle avant Jésus-Christ.

C'est la dispersion des Hébreux dans le monde entier qui devait inspirer aux derniers prophètes l'idéal universaliste, la propagation du culte de Jéhovah chez tous les peuples de la terre. Le Ebed-Yahou, le serviteur de Jéhovah qui parcourt le monde pour y porter la parole divine, naquit dans le chaos de la décadence hébréo-phénicienne.

Les textes nous permettent d'ailleurs de nous faire une idée exacte de l'étendue de cette Diaspora primitive.

Nous faisons ici abstraction des colonies éthiopiennes et de leur mission jéhoviste déjà étudiées ailleurs ; nous passons sur la présence parmi les Arabes et les Ituriens, qui entrent en scène avec les guerres de la Chaldée, des fractions des tribus juives de Siméon et de Ruben[2]. En effet, une profonde influence juive, qui se retrouvera toujours dans les traditions premières et la généalogie, se fait sentir sur le monde arabe. La présence de colonies israélites nombreuses en Égypte et dans toute l'Érythrée ne laisse pas de doute.

Mais même l'expansion de ces colonies sur la Méditerranée, expansion dont le caractère avait échappé aux Grecs, mais qui ressort du caractère même de la colonisation phénicienne, est confirmée par des textes multiples. Le trafic d'esclaves, qui fut une des spécialités des Grecs[3], avait servi d'amorce à une colonisation juive dans les

1. Cf. nos études: *Les Juifs en Afghanistan et les Juifs et le judaïsme aux Indes* (*Rev. du Monde musulman*, avril et mai 1908).
2. V. notre appendice V et l'étude ; *Judéo-Hellènes* et *Judéo-Berbères*.
3. *Ézéchiel*, XXVI, 13.

mers grecques. Le prophète Joel [1], se plaint de la dispersion de son peuple. « Les Tyriens et les Philistins vendaient les fils de Juda et de Jérusalem aux Ioniens dans le but de les éloigner de leur patrie respective. » Or, les fils de Juda et de Jérusalem furent les plus jéhovistes des Israélites.

Isaïe définit les limites de la Diaspora dans les termes suivants [2] :

« Jéhovah rentrera en possession des restes de son peuple qui seront restés d'Assur, d'Égypte, de Pathros, de Coush, de Élam, de Sinear, de Hamat et *des îles de la mer.* »

Ces allusions à une Diaspora qui s'étendait jusqu'à la Libye, l'Éthiopie et les îles méditerranéennes ne cesseront plus de hanter l'imagination des prophètes jusqu'à la destruction de Jérusalem : et même le jour où Tyr se croira la maîtresse, « la porte des peuples », le prophète lui opposera son messianisme universaliste pour préserver le reste d'Israël. D'ailleurs, les Israélites ont tout fait pour accroître le nombre des colonies de la Diaspora. Des mercenaires israélites figuraient parmi les troupes tyriennes [3]. Après la destruction de Jérusalem, les chefs militaires de Juda, guidés par Johanan Ben-Qareah, préférèrent s'expatrier en Égypte plutôt que de se soumettre à la Chaldée. Ces Hébréo-Phéniciens restent jusqu'à leur dernier souffle fidèles à la politique philo-égyptienne chère aux peuples de la Palestine. Malgré les exhortations de Jérémie, « Johanan fils de Kareah et les capitaines des gens de guerre prirent tout le reste de ceux de Juda qui étaient revenus des nations où ils avaient été dispersés

1. Chap. IV, 2-6 ; cf. *Zaccharie*, IX, 13.
2. Chap. XI, 11.
3. *Osée*, IX, 13. C'est là la seule traduction plausible de ce verset : Éphraïm livrait au massacre ces fils, cependant que les Tyriens eux-mêmes demeuraient en repos dans leur cité opulente.

pour demeurer dans le pays de Juda. Les hommes, les femmes, et les enfants, les filles du roi... et aussi Jérémie le prophète et Barouch, fils de Nérija. Et ils entrèrent au pays d'Égypte... »[1].

Ce furent les premiers Judéens ou Juifs qui s'établirent à Migdol[2], à Noph et au pays de Pathros[3].

En réalité, ce fut tout un peuple qui redescendait en Égypte guidé par les chefs militaires ; un peuple qui était uniquement inspiré par le désir patriotique « de retourner dans le pays de Juda », mais indifférent à l'exclusivisme religieux[4]. Ce fut une dernière couche de ces Hébréo-Phéniciens qui depuis un millénaire gravitaient autour de la civilisation des Égyptiens. L'Égypte, point de départ de l'essor pris par cette race, devait aussi lui servir de sépulture[5]...

1. *Jérémie*, XLI. Les nouveaux venus trouvèrent en Égypte une colonie judéenne peu orthodoxe, établie de longue date (*Jérémie*, XXIV). A noter la curieuse inscription trouvée en Égypte et publiée par M. Clermont Ganneau (*C. R. dè l'Acad. d. I, el B. I.*, p. 237) et qui traite des poids et mesures. L'éminent savant conclut que cette inscription est d'origine juive et antérieure à l'époque persane.

2. Les papyrus d'Éléphantine (voir notre appendice III) nous permettent d'identifier cette ville avec Assouan ou le Migdol Sevené d'Ezéchiel (XXIX, 10 et XXX, 6).

3. *Ibid.*, XLIV.

4. *Ibid.*

5. Cf. *Osée*, IX, 5.

XV

LA FIN D'UNE CIVILISATION

Ce qui distingue surtout la colonie venue avec Jérémie en Égypte, c'est son caractère militaire et son éclectisme en matière religieuse. Par là elle tenait encore de la vieille tradition palestinienne qui faisait de l'Égypte et de son culte une civilisation à imiter. Le caractère militaire de cette colonie judéenne se manifeste nettement par la présence de chefs de guerre à sa tête. Il ressort des données postérieures et il explique l'attitude bienveillante dont Pharaon Éphren fait preuve à l'égard de ces Judéens, qui ne demandent pas mieux que de reconquérir la Judée avec l'aide de l'Égypte.

Pharaon désigna aux Judéens les villes déjà occupées par les Phéniciens, comme lieu de séjour; entre autres, Memphis ou Nof, Nô ou la future Alexandrie (?), Taphnis ou Daphné, Héliopolis, Patros (Bubasta ?) dans le Delta et Migdol (Assouan ?)[1]. Il en use à l'égard de ces Judéens comme son fils Psammétique en usera avec les colons grecs, auxquels il concédera Naucratis.

Une confédération hébréo-phénicienne ou un Pentapole paraît avoir existé depuis en Égypte[2]. Le pseudo-Aristée

1. Cf. sur l'identification de ces localités, la *Pesikla* de 'Rabbi Cahena, ed. Buber, p. 63 et note 2. *Talm. Bab.*, *Menahot*, f. 110a. V. sur les villes tyriennes d'Égypte, v. Maspero d'après Movers, p. 282.

2. Hérodote (pas. cité) parle de cinq villes phéniciennes en Égypte ; le prophète Isaïe (XIX, 18) connait également cinq villes qui parlent la

dont les assertions — d'ailleurs en partie confirmées par Josèphe — se sont trouvées vérifiées par les papyrus récemment découverts à Assouan, dit explicitement que des troupes juives ont été employées par Psammétique contre les Éthiopiens. D'autre part, l'allusion que Jérémie fait à une extermination des Juifs sous Héphren pourrait bien se rapporter à sa campagne désastreuse contre les Cyrénéens[1].

Les papyrus d'Éléphantine ne laissent d'ailleurs plus de doute sur l'existence, sous les Pharaons et avant l'occupation persane, de juifs mercenaires et de sanctuaires jusqu'en Éthiopie.

Reste à préciser l'état religieux de cette colonie. Sous ce rapport, le chapitre XLIV de Jérémie est catégorique : non seulement il nous donne un aperçu de la mentalité religieuse de cette dernière colonie, mais en même temps il nous trace un tableau des croyances religieuses de toutes les colonies juives de la Méditerranée. Ce tableau, le passage biblique se rattachant aux Samaritaines le résume comme suit : « Ils craignent Jéhovah, mais en même temps ils adorent les « Baals ». En Afrique comme en Palestine, ils continuent à avoir des Bama ou des Hauts-Lieux pour adorer Jéhovah[2]. Ainsi si les Judéens ont bien recours à Jérémie pour qu'il consulte Jéhovah en leur faveur, leurs femmes, avec l'assentiment de maris, continuent à offrir des encens à la Déesse Céleste ou à Astarté, à faire des images relevant du culte solaire phénicien.

Qu'on affirme après cela qu'il ne pouvait guère y avoir d'Israélites dans les colonies phéniciennes d'outre-mer,

langue de Canaan » ; de même Jérémie lorsqu'il énumère les villes qui servirent de refuge en Égypte.

1. Le passage de *Jérémie*, XLIV, 28-30, ne serait-il pas une allusion à cet événement ?

2. Cf. *Isaïe*, XIX. « Un autel à Jéhovah en Égypte et une *Mazébah* près de sa frontière. »

pour la simple raison que les documents que l'on y trouve sont d'origine païenne[1] !

D'ailleurs, à Taphnis-On ou Héliopolis, un antique sanctuaire hébraïque existait dont les origines remontaient peut-être à l'époque de Joseph et de Moïse[2]. C'est là que s'élevait un Haut-Lieu ou Agora en l'honneur du dieu Solaire. Le fait qu'un sanctuaire juïf s'élevait un peu plus tard à Éléphantine nous permet de saisir le sens profond de l'imprécation acharnée de Jérémie contre « les Mazebot de Beth Shemesh qui sont dans le pays de Mizraïm[3]. »

La tradition postérieure nous montrera que ce sanctuaire du Delta a joué un rôle dans l'évolution de la religion d'Israël.

Ce caractère éclectique et tolérant des colonies juives de l'Afrique, nous place en pleine société hébréo-phénicienne : la langue, l'onomastique et l'écriture, les mœurs et les professions furent toujours celles de « Canaan », terme qui finit par prévaloir après la destruction des royaumes d'Israël.

Les rares inscriptions phéniciennes[4] qui traitent du rituel des sacrifices, et dont aucune n'est antérieure à l'époque de la captivité, nous rappellent trop de passages analogues du code sacerdotal pour que l'on ne soit pas tenté de vouloir leur trouver une origine commune.

Dans le pays d'outre-mer cet état de choses devait durer longtemps encore.

Malheureusement jusqu'ici l'épigraphie a fourni peu de données. La Bible elle-même n'a que peu de choses à dire sur les pays situés à l'ouest de l'Égypte.

Aussi, comment pourrait-on distinguer entre Israélites

1. Dans le temple même de Jérusalem et à la veille de sa destruction les femmes pleuraient Tamouz-Adonis (*Ézéchiel*, VIII, 14) !
2. V. notre appendice *Zedec* et *Zadoc*.
3. *Jérémie*, XLIII, 13.
4. V. notre appendice *Hébréo-Phéniciens et Juifs*.

et Phéniciens, à Carthage par exemple, alors que les seuls documents épigraphiques que nous possédons sont d'ordre religieux et non ethniques et historiques et, puisque, à Jérusalem même, la déesse Céleste et Adonis-Tamouz eurent un culte jusqu'à la destruction de la ville par Nébuchodnasar [1] ?

Voici, d'ailleurs, ce que nous relevons dans ces documents épigraphiques. La Cyrénaïque, qui paraît être le « pays des rois du pays alliés » dans Ézéchiel [2], se retrouve peut-être dans le passage suivant du prophète Abadia :

« Et l'armée des enfants d'Israël transportés comme Cananéens jusqu'à Sarepté ; et les transportés de Jérusalem qui sont à Sépharad [3] ».

Ce texte se rapporte aux Beni-Israël qui se sont portés vers le nord de la Phénicie, tandis que des Judéens poussaient jusqu'aux Hespérides. Par une coïncidence assez bizarre, on a trouvé dans la Cyrénaïque, une inscription hébraïque qui porte le nom même du prophète : Obadiahou ben Jachoub [3]. D'autre part, on rencontre des Cananéens de la Cyrénaïque jusqu'à l'époque du Christ.

Y avait-il des Israélites à Carthage? Les traditions juives semblent avoir gardé le souvenir de la fondation de cette ville : elles l'attribuent aux Qenizi ou au clan apparenté aux Calebites judéens. La Bible nous cite Carthage sous le nom de Tarshish : il semblerait même qu'Isaïe fit allusion à la domination de l'ancienne Cadmea, et qu'il eût connu le mythe d'Élisa. Toutefois, on peut conclure que lors, du

1. Le *Deutéronome*, XXVIII, 28, semble indiquer le retour des Juifs en Égypte par la voie maritime. La présence d'esclaves juifs jusqu'en Grèce semble être confirmée par un passage d'Aristophane (*les Phéniciens*, II, 1. V. Movers, *ouvr. cité*, III, 1, p. 12.

2. *Ézéchiel*, XXX, 5.

3. Ce nom serait-il la forme hébraïque du nom des Hespérides? Il s'agit de celles de la Libye où le nom de Cananéen a persisté jusqu'à l'époque chrétienne (*Martyrologe Hiéronymique*, etc.) לעבדיהו בן ישב (*Jahrbuch für die Gesch. d. Juden*, t. II, p. 263). Movers signale dans ce pays des marchands Edomites et Nabatéens à une époque antérieure au christianisme.

siège de Tyr par Salmanasar, ses habitants, qui s'étaient vus dans l'impossibilité d'expédier leurs familles à Chypre [1], les expédiaient à Carthage, comme pendant le siège d'Alexandre [2].

La religion de Carthage paraît d'ailleurs avoir eu une origine africaine : l'identification de Tanit avec Astarté est postérieure et, dans l'état actuel de nos connaissances, nous ne saurions préciser laquelle des deux cités phéniciennes, en matière religieuse du moins, avait le plus emprunté à l'autre.

Il faut noter toutefois, que le plus beau sarcophage qu'on ait trouvé dans la nécropole de Carthage, contient un sceau qui porte le nom théophore de Joab [3]. Comme M. Berger l'observe avec raison, l'écriture date d'une époque fort ancienne. Le sarcophage est d'ailleurs de fabrication grecque.

A cette même origine il faut rapporter plusieurs autres noms de l'onomastique carthaginoise [4] : les noms rabbiniques eux-mêmes se retrouveront en grand nombre à Carthage.

Le grand rêveur qu'était le prophète anonyme connu sous le nom d'Isaïe II, a certainement connu cette dispersion dans les pays de la Méditerranée ; il y revient à plusieurs reprises : « Car les îles attendront mon appel et les navires de Tarshish seront les premiers pour amener tes fils des pays éloignés, avec leur argent et leur or [5]. »

« J'enverrai des échappés d'entre eux en Tarshish, Poul (Pout), Loud, vers les peuples qui tirent de l'arc, en Toubal

1. Cela ressort du pas. cité d'*Isaïe*, XXIII, 1 et 12.
2. Quinte Curce, *Alex. le Grand*, l. IV, chap. 5.
3. V. pour les détails l'appendice IV. J'ai pu étudier ce monument à Carthage même ; sceau et sarcophage appartiennent certainement à un haut personnage.
4. V. notre appendice IV.
5. *Isaïe*, XLIII, 6.

et en Javan (Ionie) et les îles éloignées qui n'ont point entendu parler de mon nom [1]. »

La grandiose vision universaliste du prophète anonyme ne s'explique pas autrement que par l'existence d'une Diaspora dans tous les pays connus. L'idée de la mission du Ebed-Jéhovah, égalementle Nabi des Israélites et des Gentils, ne s'explique que par cette dispersion des Hébreux vers des îles inconnues.

Le rêveur dans sa conception d'une société meilleure est bien loin pourtant d'imiter Jérémie et Ézéchiel, qui basent tous leurs espoirs sur le salut individuel d'Israël dans sa patrie. Loin de ce premier citoyen du monde l'idée d'écarter les non-israélites et même les frères d'hier devenus des ennemis d'aujourd'hui, de « l'héritage de Jéhovah ». Pour ce visionnaire la patrie juive est partout où le monde hébréo-phénicien existe. La « semence d'Israël est une semence bénie » distincte des autres par sa moralité. Celle d'Abraham est sa préférée [2]. Elle porte une marque distincte de son origine divine, de sa sélection « spirituelle ». Jamais idée n'a atteint une pureté aussi grande, jamais aspiration n'a été plus humaine...

C'est à cette même inspiration que nous devons l'oracle selon lequel le futur temple de Jéhovah s'élèvera à Héliopolis, en Égypte [3].

« Ce jour-là, il y aura cinq villes dans les pays d'Égypte qui parleront la langue cananéenne [4] et qui jureront fidélité à Jéhovah, le Dieu des armées célestes. L'une d'entre elles s'appellera la Ville du Soleil [5]. Ce jour-là, il y aura un autel à Jéhovah au milieu du pays de Mizraïm et un monument dressé à Jéhovah sur sa frontière. »

1. *Isaïe*, LXVI, 9.
2. *Isaïe*, XLI, 8 ; LI, 2.
3. Chap. XIX.
4. Il s'agit des Hébréo-Phéniciens.
5. עיר החרס est certainement la leçon primitive. Cf. notre append. *Zedec et Zadoc.*

A la vue de cette Assyrie où sont cantonnés les captifs d'Israël[1]; de cette Égypte en pleine décadence, peuplée de colonies hébraïques et phéniciennes prospères, le prophète oubliera les anciennes haines et les rivalités pour prédire « l'union des Assyriens, devenus son peuple, avec les Égytiens, l'œuvre de ses mains, par l'intermédiaire d'Israël, son héritage ».

Ce fut le chant du cygne de toute une race qui se mourait. Jamais plus Jéhovah, le dieu spiritualisé des Cadméens, ne retrouvera son peuple : jamais plus l'antique langue de Canaan ne fera entendre des accents aussi beaux. La poussée des civilisations nouvelles, de forces bien supérieures, avait enlevé pour toujours aux Hébréo-Phéniciens leur prépondérance sur la civilisation et jusqu'à leur indépendance.

Deux groupes, réduits à une minorité parmi les populations qui les environnaient, résistent encore à cet anéantissement de l'individualité.

D'un côté l'aristocratie peu nombreuse de Carthage doit à l'énergie vitale qui caractérise le peuple, incarné dans le mythe du « Phénix », d'avoir pu être, un moment du moins, l'arbitre de la Méditerranée et braver la puissance naissante de Rome. Mais le grand élan, illustré par l'épopée de Hannibal, devait se briser à l'exclusivisme haineux et orgueilleux d'une ploutocratie qui finit par tomber dans les superstitions les plus atroces. Ce fut dans le sang de la jeunesse noble qui lui fut immolée, que Melqart s'engloutit[2].

Jéhovah, le dieu des armées célestes, plus heureux, renaît dans sa ville sacrée de Jérusalem et règne en maître sur son fidèle peuple de Judéo-Araméens, connus depuis sous le nom de Juifs. A un moment donné, il a failli reprendre

1. Les Hébreux du pays de Safon (du Nord) sont souvent invoqués par les prophètes postérieurs à la destruction de Samarie.

2. QUINTE CURCE, *Alex. le Grand,* IV, § 5.

son ancienne splendeur et soumettre à son influence tout le monde connu [1] : mais l'exclusivisme d'une race vieillie, déçue dans ses rêves millénaires, et l'infiltration des idées mystiques qui réapparaissaient avec la civilisation gréco-romaine, arrêtent l'élan donné par les Saducéens et les Hasmonnéens conquérants.

L'Église et la Synagogue sont les héritières, mais ne marquent nullement une étape en avant dans l'évolution du prophétisme.

1. V. notre append. *Zedec et Zadoc.*

XVI

CONCLUSION

Depuis les temps les plus reculés de l'histoire ancienne, des fractions maritimes des Beni-Qedem ou Sémites orientaux s'adonnaient au commerce par voie de terre et à la piraterie par voie de mer. Ils devaient à leur qualité de « Havila » ou « ceux des dunes de la mer », et de nomades des sables du désert, d'avoir pu, les premiers, organiser des caravanes internationales sur les routes connues des populations sémitiques de la Mésopotamie ; ils lui devaient aussi d'avoir, les premiers, été poussés à longer la côte du golfe Persique, de s'être ainsi créé des débouchés vers les Indes lointaines. Par rapport aux Mésopotamiens, ces Beni-Qedem commerçants qui leur apportaient l'or, le bdellion, la pierre d'onyx et les autres produits des Indes étaient déjà des Phéniciens des pays de l'Est.

La terminologie maritime la plus ancienne que nous retrouvions dans les textes mésopotamiens, semble se rapporter aux ancêtres des Phéniciens maritimes.

Une première poussée de nomades sémites avait jeté sur le golfe d'Akqaba et de la mer Rouge des populations de Beni-Qedem qui apportèrent en Arabie, en Syrie et en Éthiopie une civilisation avancée : celle de Ma'on (Minos), de Havila, de Qadouma, des Cadméens de la Syrie et des Pouanit de l'Érythrée.

Avec ces migrations, les centres du commerce mondial s'élargissent et prennent leur extension vers l'ouest. Une nouvelle Havila ou une nouvelle Ophir, ayant ses origines dans les mêmes populations qui habitaient autrefois le Golfe Persique, se fondent en Érythrée : ce sont les foyers des peuples faisant le commerce avec l'Égypte, les futurs Dedan, les Teima, les Midian et les Sidon, tous des Beni-Qedem exerçant leur commerce entre les pays du littoral du Golfe Persique et ceux de l'Arabie ou de l'Égypte. L'influence de ce dernier pays sera décisive sur les destinées ultérieures de ces population maritimes.

Le pays du Nil se trouvait entouré de races sémitiques qui convoitaient ses richesses naturelles et sa fertilité prodigieuse.

Mais l'Égypte n'était pas seulement riche par elle-même : elle était en même temps la clé naturelle, qui ouvrait la voie aux pays de la Méditerranée, un centre d'expansion maritime et terrestre : aussi voyons-nous les Phéniciens profiter de l'invasion des Hycsos, « chasseurs » coushites et des Hittites pour remonter à leur suite vers le nord.

Cette invasion des Pasteurs, qui quittaient les environs de la Mésopotamie pour envahir les pays connus de la Méditerranée, provoque un grand remous de races et de pays. C'est sous la domination anarchique cinq fois séculaire des Hycsos en Égypte, dont l'influence peut être comparée à celle des Francs en Gaule, que surgit le monde connu de la Bible. L'Égypte sort de cette crise à moitié sémitisée, mais les envahisseurs coushites, qui subissent l'ascendant de leurs congénères, les Shalitis d'Égypte se hamitisent. Une race mixte éclôt, se rattachant à l'égyptienne, comme autrefois les Beni-Qedem se rattachant à la race mésopotamienne; c'est le monde hamitique, opposé à celui des Sémites. Il s'étend jusqu'à l'Arabie, dont plusieurs peuples sédentaires, et non des moindres,

sont considérés tantôt comme Sémites, tantôt comme Hamites. Or l'Arabie reçoit incessamment de nouveaux apports de nomades qui descendent vers le sud ; et cependant elle garde sa physionomie sémitique. Le croisement des races donne lieu à la formation des Beni-Ereb ou sémites occidentaux par opposition aux Beni-Qedem ou « Sémites orientaux ».

Il en était autrement en Afrique : les conquérants sémitiques de l'Érythrée avaient refoulé les anciennes races blanches proto-sémitiques et congénères des Égyptiens vers le désert et le nord ; ce sont ces populations, ancêtres probables des Libyens, que les Cadméens, en marche vers la Méditerranée, rencontrent devant eux, partout sur leurs chemins. Les stations maritimes que les navigateurs cadméens fondent en Égypte et en Libye établissent une nouvelle étape dans l'histoire du monde: c'est cette admirable expansion maritime qui est symbolisée par le mythe de Cadmos, fils de Poseidon et de Libye, qui civilise la Méditerranée orientale.

C'est sous la protection des rois Hycsos que les Cadméens maritimes entraînent à leur suite les populations libyennes qui colonisent la Sicilie, l'Ibérie, la Crète, Chypre, l'Étrurie, les pays grecs, etc.

Les Cadméens eux-mêmes se contentent de fonder des stations maritimes, dont Alasia, Hadrumète, Camba (Cadméa ?), Carthage, Cytion, Thèbes-Cadméa et plusieurs autres subsistèrent.

C'est la première indication d'un mouvement maritime que devaient renouveler Tyr et Venise : si bien qu'à la veille de l'écrasement de la puissance des Hycsos, une nouvelle civilisation éclôt, celle des « peuples de la Mer », selon les textes égyptiens ou des races hamitiques issues d'Égypte, selon la Bible.

Cependant vers la fin de la première moitié du deuxième millénaire, la race des Rois-Pasteurs, restée une

minorité infime au milieu d'une population autochtone très nombreuse et très cultivée, se laisse en partie absorber, en partie éliminer par une réaction nationale des Égyptiens contre le joug des barbares. Ces derniers sont d'ailleurs encore assez nombreux et surtout trop bien organisés militairement pour ne pas chercher un dérivatif sur les pays avoisinants de la Méditerranée.

Pendant leur séjour en Égypte, ils occupaient les plaines du Delta où ils semblent avoir surtout pratiqué l'art de conduire les chars militaires : c'est cette supériorité guerrière qui devait faire tomber aux mains des Cananéens « ceux du pays bas », les plaines de la Libye. Leur assimilation aux proto-sémites Libyens donna probablement naissance à cette race Libo-Phénicienne venue par terre en Afrique et qui même plus tard appuyait l'expansion des Phéniciens sur mer. L'antiquité avait considéré l'Afrique et non pas la Palestine comme la patrie des Cananéens. Guidés par les « Havila » ou les Cadméens maritimes, les Libo-Phéniciens se propagent dans toute la Méditerranée, où ils inaugurent la période troublée des « peuples de la Mer », lesquels convoitent la Syrie et l'Égypte.

D'autres mouvements de Cananéens « issus de l'Égypte » se portent vers la Syrie ; si des doutes sont possibles en ce qui concerne les Hittites, rien ne peut être opposé aux données de la Bible sur l'origine hamitique des Cananéens et sur leur rôle d'intrus en Palestine.

A la veille du quinzième siècle, ceux-ci n'occupaient pas même les cités maritimes de la Phénicie palestinienne, dont le rôle historique est nul à cette époque. D'autre part, les Hittites et les Cananéens ne laissent dans l'onomastique, l'ethnographie, la théologie et la linguistique de la Syrie, aucune trace qui permette de les considérer autrement que comme une minorité d'envahisseurs éphémères.

Cependant, par un juste retour des choses, les peuples

de la Libye, grossis des ancêtres des peuples classiques, profitent de l'affaiblissement de l'Égypte vers le treizième siècle pour chercher à s'emparer à la fois de l'Égypte et de la Syrie.

Ils échouent en Égypte, mais réussissent mieux en Syrie, grâce au concours des Pharaons qui se servent de ces troupes bien armées pour tenir en respect les nouveaux venus sémitiques, lesquels menaçaient leur suzeraineté égyptienne dans la presqu'île du Sinaï et en Palestine.

Il s'agit des migrations des Hébreux, race d'origine cadméenne, mais pénétrée de l'esprit chaldéen, qui remontèrent la Syrie et la Palestine et dont les arrière-gardes retenues en Égypte devaient constituer les futures tribus d'Israël.

La tactique des Pharaons d'opposer entre eux les peuples de la Mer, — dont les Philistins, — devait cependant échouer, contre la résistance tenace des Hébreux qui, du reste, rencontraient en Palestine une population cadméenne congénère et autochtone. Les populations sémitiques se trouvent assez fortes pour s'organiser et secouer, avec l'aide des peuples de la Mer, le joug des Cananéens, dont certaines fractions semblent avoir quitté la Palestine vers le treizième siècle pour céder la place aux Hébreux.

Toutefois ce sont les Philistins et les autres populations du littoral qui dominent, entre le treizième et le onzième siècles, le commerce maritime, et qui doivent être considérés comme les premiers organisateurs du commerce méditerranéen international.

Successivement, les Hébreux se constituent en nation homogène et apparaissent vers le onzième siècle comme les Beni-Israël de l'histoire : race vraiment civilisatrice, ils absorbent tous les autres éléments, prennent aux Cananéens leur art militaire, aux Philistins leur supériorité maritime et industrielle. Du choc de tant d'influences, du croisement de tant de groupes ethniques, une race

nouvelle se formera : celle des Hébréo-Phéniciens, caractérisée par une langue, une écriture, une religion et une civilisation homogènes. Sous David, l'Empire hébréo-phénicien se trouvera organisé et même imbu d'un principe centralisateur, il cherchera à subordonner « au Dieu sans nom » de Qedem toutes les autres individualités ethniques et religieuses des peuples de la Syrie.

Cependant cette tendance centralisatrice se heurtait à un écueil : deux grands centres des Hébreux, Tyr et Jérusalem, procédaient chacun d'un principe vital : Jérusalem, capitale d'une tribu demi-nomade, demeurée démocratique et égalitaire, se voyait obligée de diriger ses destinées selon les conceptions des nomades qui ne cessaient pas de graviter autour d'elle ; elle demeura foncièrement cadméenne. Tyr, la cité maritime isolée du reste du monde hébreu, se détachait de plus en plus de ses anciens congénères ; devenue maîtresse des mers, foyer d'une colonisation dont l'expansion tendait vers l'occident, obligée de compter sur l'appui de l'Égypte, laquelle lui offrait un débouché et des escales pour ses migrations, la cité de Hiram évolua dans un sens opposé à celui des Beni-Israël. Son aristocratie, forte de ses richesses, tenant aux principes autoritaires qui constituaient le fond des croyances et de la civilisation égyptiennes, subissait de plus en plus l'ascendant de cette civilisation. Non sans résistance d'ailleurs. Pendant plusieurs siècles les classes populaires représentées par les prophètes d'Israël exerceront leur activité révolutionnaire. Pendant de nombreuses années, les trois capitales hébraïques, Tyr, Samarie et Jérusalem, seront le théâtre de luttes sanglantes entre le Demos et l'Oligarchie despotique : et, même, la plus grande révolution monothéiste se déroulera en territoire phénicien.

Mais si Samarie située entre ses deux rivales hésite et succombe, Jérusalem finit par se décider à devenir, du moins à partir de la chute de Samarie, la cité de Yahou, le

Dieu unique, subsistant parmi les croyances anciennes, et devenait avec son peuple le citoyen du monde spiritualisé.

Quant à Tyr, dont la partie continentale avait été plusieurs fois détruite de fond en comble, l'aristocratie confinée dans son île se laisse définitivement entraîner par l'influence africaine. Melqart, le roi de la Cité de Hiram, deviendra le synonyme de Baal-Hamon, de Dieu-Soleil, Amon-Osiris, présidant aux destinées de son peuple.

Après la chute de Jérusalem et de Tyr, c'en était fait des anciens rêves impérialistes des Hébréo-Phéniciens. Les Judéo-Araméens ou l'aristocratie théocratique qui reviennent en Palestine n'auront plus qu'un seul souci : la conservation de l'idée monothéiste, d'une conception morale particulière, dont les origines se perdent dans les ténèbres de l'apparition des premiers Hébreux [1].

Les Tyriens puniques, dont l'aristocratie oligarchique est concentrée à Carthage, ne chercheront qu'à défendre leur suprématie maritime dont dépendait leur avenir et leur raison d'être même.

De là à prétendre que toute trace de conscience ethnique hébréo-phénicienne fût disparue, il y a loin et ce serait méconnaître la psychologie même des sociétés humaines [2].

Les luttes pour la suprématie d'une idée ou d'un ordre social sont rarement le fait des grandes masses toujours prêtes à se laisser entraîner, momentanément du moins, par des conceptions d'ordre plus immédiat ; mais c'est l'élite morale ou sociale qui demeure consciemment fidèle à ses idées. Il en était de même pour les Hébréo-Phéniciens. En dehors des deux aristocraties, l'une théocratique et l'autre ploutocratique, qui finirent par incarner les anciennes conceptions hébraïques, il y avait de

1. Les textes législatifs de Hammourabi doivent être considérés comme la première manifestation de cette mentalité hébraïque qui aboutit à la Loi de Moïse.

2. V. notre app. I et IV.

grandes masses de « peuple de la terre » qui demeuraient indifférentes à toutes questions d'ordre religieux ou politique et qui, par conséquent, continuaient à se considérer comme descendant des anciens Hébréo-Phéniciens.

En Palestine même, les « Am Ha-Arez » hésitaient après la victoire des Hamonéens entre Jéhovah et Baal. Quant aux Éphraïmites de Sichem qu'il faut se garder de confondre avec les Cuthéens de Samarie, ils continueront jusqu'au deuxième siècle à osciller entre Jéhovah et Baal. A propos de la persécution d'Antiochus-Épiphane, les Hébreux de Sichem font une déclaration très caractéristique : « Les Sidoniens (Phéniciens) qui habitent dans Sichem se présentent au roi Antiochus, dieu visible. Nos ancêtres s'engagèrent à célébrer le Sabbat et à bâtir sur le Garizim un temple en l'honneur d'un « dieu sans nom [1] ». Maintenant on nous persécute parce qu'on nous considère comme ayant la même origine que les Juifs. Or, il est aisé de démontrer par nos archives que nous sommes de souche sidonienne et que nos coutumes et nos origines diffèrent de celles des Judéens. »

Le sanctuaire de Sichem, n'ayant jamais été détruit depuis qu'il avait servi de « ca'aba » pour les tribus d'Israël, il était aisé à ses prêtres de démontrer leur origine commune avec les Phéniciens qui, contrairement aux Juifs, n'ont jamais quitté la Palestine. Quoi qu'en disent les critiques, nous croyons que si ces archives n'existaient pas, les Sidoniens de Sichem n'auraient jamais osé les invoquer. En effet, le roi confirme leur droit en les appelant « Sidoniens qui habitent dans Sichem ».

1. JOSÈPHE, *Antiq.*, t. XII, chap. VII. En réalité ce fut le El Elion qui était adoré à Samarie sous le nom grec de Ζευς υφιστος ou Ελιων χαλουμενος υφιστος (cf. MOVERS, *ibid.*, I, 1, p. 50 et p. 341). Dans l'esprit de ses adorateurs, une divinité subordonnée servait d'intermédiaire entre lui et l'humanité. Cf. Maléach-Jéhovah, Melqart, Adonis, Josué, Sanbat chez les Phalacha de nos jours, Logos, Métatron chez les juifs orthodoxes. (V. notre appendice *Melqart et Josué*.)

Si telle était encore au deuxième siècle la situation dans la Palestine même, à plus forte raison ces affinités entre Hébreux et Phéniciens devaient-elles se perpétuer dans les colonies lointaines des Phéniciens, où des représentants nombreux des tribus d'Israël les avaient suivis. Une étude minutieuse des survivances ethnologiques, généalogiques et mythologiques pourrait apporter quelques lueurs sur ce problème du rôle des Hébreux dans la Méditerranée africaine et européenne. C'est à cette étude que nous consacrons la série de discussions et de notes qui accompagnent ce travail et qui servent à consolider les conclusions qui s'en dégagent.

Mais ici nous touchons de près à un autre problème non moins compliqué, celui des origines juives dans ces mêmes pays : à l'élucidation de ces problèmes, qui se posent particulièrement en Afrique, nous consacrerons une étude spéciale[1].

1. *Judéo-Hellènes et Judéo-Berbères.*

APPENDICE I

MELQART ET JOSUÉ

I

La période dite des Juges est l'époque héroïque du peuple d'Israël. Un ancien recueil de chants épiques intitulé : *le Livre des Guerres de Yahou*[1], paraît avoir servi de source principale pour les récits développés dans les premiers livres historiques de la Bible. Le mythe et l'épopée avaient été, à un moment donné, florissants en Israël comme en Phénicie, en Palestine comme en Grèce. Ce mythe se fait remarquer par son caractère solaire, qui le classe parmi les mythes méditerranéens dont ceux de Melqart et d'Héraclès sont les plus populaires, avec une différence cependant: tandis que chez les Tyriens et les Grecs demeurés païens jusqu'au bout, les récits héroïques ont évolué en se compliquant et ont suivi de près les destinées des peuples qu'ils représentaient, chez les Israélites, en Judée, ils subissent les effets de la réaction prophétique qui domine à partir du huitième siècle l'histoire connue du peuple d'Israël. Sous son influence, se manifeste une évolution contraire à celle qui se retrouve chez les autres peuples antiques. Les héros mythiques symbolisent l'épo-

1. ספר מלחמות יהוה, *Nombres*, XXI, 14.

que des premiers efforts d'un peuple, finissent par être mis au rang des dieux ; au contraire, chez les auteurs bibliques, ils sont réduits à l'état de simples mortels. Cette « chute des dieux » est un trait qui caractérise l'évolution religieuse du peuple d'Israël. C'est ainsi que, sans nous hasarder à suivre M. Winckler dans son ingénieuse « méthode astrale », nous ne pouvons nous refuser à voir dans la légende du fameux Samson un mythe solaire qui personnifie les luttes des Danites contre les Philistins.

Samson — Le Soleil, — le fils de Manoah, dieu hébréo-phénicien[1], naquit sur le même sol que Melqart, l'émule phénicien d'Hercule. Comme Melqart qui combat Neptune, le dieu des peuples de la mer, Samson combat Dagon (Neptune) : de même que le premier représente l'épopée maritime de Tyr, le second est la personnification locale de la lutte des Israélites contre les Philistins. Comme Melqart et Héraclès, il accomplit une série d'exploits surhumains ; comme Hercule, il subit les charmes de la femme.

Ce qui distingue Samson de ses émules, c'est son caractère plus humain, sa bonhomie qui en fait un être presque réel, pris sur le vif. On sent que le mythe de ce héros s'arrête trop tôt, n'a pas eu le temps d'arriver à la divinisation et, même, que les rédacteurs ont tout fait pour en effacer la dernière trace, celle qui aurait pu permettre de reconnaître dans le héros danite, un mythe solaire[2].

L'épopée de Samson est une preuve évidente de l'existence d'une mythologie solaire chez les anciens Hébreux : on est alors porté à se demander si un exemple pareil est isolé dans les traditions juives et si l'antiquité hébraïque ne nous a pas légué d'autres souvenirs, d'un personnage qui, à l'instar de Melqart, — personnification de l'histoire

1. Bargès, *Rech. archéol. sur les colonies phéniciennes*, etc., p. 51.
2. M. Ph. Berger a consacré une série de conférences très instructives sur les rapports qui existent entre les récits héroïques d'Israël et la mythologie orientale.

des Tyriens, — aurait résumé en lui l'histoire des « Guerres de Yahou » et de la conquête de la Palestine?

Et il semble bien qu'on puisse l'affirmer.

En effet, l'examen comparé des textes fournis par la Bible et par la tradition postérieure nous permet de découvrir un personnage qui préside à la conquête de la Palestine par les Israélites, à savoir Josué ben Noun : sa vie, ses œuvres, les miracles accomplis par lui, les contradictions et les incohérences qui se rattachent à sa personne, nous montrent, tel qu'il apparaît dans l'état actuel des textes, un personnage mythique sous la figure d'un général conquérant.

Loin de nous la pensée d'aller jusqu'à nier l'existence réelle de Josué ben Navé, mieux Hosea ben Noun. Le nom de Hoshe'a, — sous sa forme primitive, — est assez fréquent chez les Israélites du nord [1], pour que nous puissions l'écarter d'emblée.

L'arrêt même constaté dans l'évolution de sa légende, est beaucoup trop brusque pour qu'on puisse mettre en doute la vie effective du personnage : cependant, tel qu'il nous est présenté, trop de traits légendaires sont attachés à la personne de Josué pour qu'on puisse se passer de les soumettre à une analyse rapide. Étranges sont, en effet, les destinées de ce conquérant israélite : étranges surtout les exploits qu'on lui attribue ; si bien que pour l'auteur du Livre de Josué, ce héros résume toute l'époque de la conquête de Jéhovah, comme Melqart résume celle de Tyr.

Hoche'a, le fils de Noun נון, nom qui ne se retrouve nulle part ailleurs et qui est synonyme exact de Dagon, le dieu des Philistins[2], est de la tribu d'Éphraïm, à une époque où les tribus de Joseph n'existaient même pas encore.

1. Ce nom est même très fréquent. Le chef des Éphraïmites du temps de David s'appelait Hoshea (I *Chron.*, XXVII, 20). Hoshea est le nom du prophète du nord bien connu, comme il est celui du dernier roi de Samarie.
2. דגון signifie « poisson » et « floraison » (de דגן). A noter que Josué,

Comme Stade l'a très bien reconnu [1], Josué incarne les clans joséphites; il est leur patriarche : c'est l'éponyme d'une tribu, ayant fini par s'établir dans la région montagneuse du centre de la Palestine et par devenir le noyau du futur Israël.

Le rédacteur jéhoviste, préoccupé de réduire le rôle du héros éphraïmite à celui d'un subordonné de Moïse, substitue à son nom originaire d'Hoshea le théophore de Josué. Pour cet auteur, Josué est surtout le subordonné du législateur, qui préside à la formation du peuple d'Israël.

Ainsi, il lui fait inaugurer le cycle guerrier d'Israël par une campagne entreprise sur l'ordre de Moïse contre les Amalécites du désert : l'artifice du procédé ressort nettement, si l'on considère que jusqu'à l'époque des Juges, le futur Mont d'Éphraïm s'appelait encore Mont d'Amaleq et que, par conséquent, la lutte des Éphraïmites contre les Amalécites se réduit à une campagne d'invasion dans le centre de la Palestine [2].

Même procédé pour le second exploit de Josué, du vivant de Moïse : sa participation à l'exploration de la Palestine sur l'ordre de Moïse. On a voulu établir à tout prix que le héros avait pris part à cette campagne à côté de Caleb le Judéen. Cependant son nom manque à deux reprises dans les passages du récit où on s'attendrait particulièrement à le voir jouer un rôle auprès de Caleb [3]. Dans les autres passages, le rôle du futur chef d'Israël est singulièrement effacé. Dans les deux cas, la mention de Josué se trouve être une interpolation, remontant à l'époque de la rédaction de la Bible.

Le récit miraculeux du passage du Jourdain est préci-

dans la Bible, n'est presque jamais séparé de son père (cf. Niebuhr, *Gesch. des Zeitalters der Hebräer*, pp. 322 et 371).

1. *Gesch. Israëls*, p. 136-161.

2. Cf. מני אפרים שרשם בעמלק *Juges*, V, 14 ; בארץ אפרים בהר העמלקי *Ibid.*, XII, 15.

3. Cf. Niebuhr, *ouvr. cité*, p. 322.

sément trop miraculeux, pour que l'on puisse le prendre au sérieux. Ici Josué n'est que la doublure éphraïmite de Moïse et d'Élie : l'un fend les eaux de la mer Rouge, les deux autres celles du Jourdain. La chute des murs de Jéricho est un récit qui date certainement d'une époque postérieure à Élie.

Avec Élie, Josué a d'ailleurs plus d'un point d'attache, si bien que Niebhur a pu démontrer, par une simple étude comparée des endroits où s'était exercée l'activité des deux personnages, que l'histoire concernant Jéricho est empruntée à l'histoire d'Élie[1]. En réalité, Josué n'a jamais quitté le domaine propre du pays d'Éphraïm, qui s'étendait de Bethel jusqu'au Carmel. Les sanctuaires de Bethel et de Sichem sont les seuls points de repère sérieux, qui subsistent du champ d'activité attribué par la postériorité à notre héros.

Continuons, d'ailleurs, l'examen de la vie de Josué.

Caleb[2] qui l'accompagna dans l'exploration et qui est l'éponyme des Calébites, reçut de Moïse, ou selon une autre version de Josué, un lot en Palestine[3]. Josué ne reçut rien, aucune famille en Israël ne se rattache à ce héros[4].

D'ailleurs, Josué ne laisse pas de postérité, bien que Moïse lui-même soit l'ancêtre d'une lignée qui se perpétue jusqu'à l'époque de la royauté en Israël. La stérilité lui est d'ailleurs commune avec Samson, son émule judéo-danite.

Il est vrai que le Livre des Chroniques[5] cherche à arranger les choses en expliquant que Josué n'avait point de fils, mais seulement des filles.

1. Niebuhr, *ouvr. cité*, p. 326-331.
2. Il est lui-même un non israélite, puisqu'il est un קניזי ou de la tribu cadméenne de קנז.
3. *Nombres*, XII, 31 et *Josué*, XIV, 13.
4. Le passage de *Josué*, XIX, 49-50 est une addition de basse époque (Niebuhr, *ibid.*, p. 309. Cf. plus loin).
5. I, I, 27.

Quelles sont donc ces filles? La première a donné son nom à Timnat ou Timnat Herès[1] — ville qui se rattache au culte solaire, — la seconde a donné le sien à Tamar, ou Baal Tamar[2], qui se rattache au culte des arbres sacrés, et finalement à 'Aïa, ville qui aurait été détruite par Josué après le passage du Jourdain.

En outre, Timnat est précisément la même ville, où nous rencontrons Samson aux prises avec les Philistins, tandis que le second nom de cette ville est Hérès le soleil, le synonyme même de Shemesh-Samson.

Ainsi le cycle de Josué l'Éphraïmite, comme celui de Samson le Danite, gravite autour du culte solaire.

Ce caractère solaire du mythe de Josué, qui est déjà dans le fond du récit de Joseph[3], son ancêtre présumé, nous ramène à l'influence des cultes égyptiens qui caractérise les récits concernant les mythes solaires de la Palestine.

Ainsi Josué accomplit le miracle de circoncire 600.000 individus dans un seul jour[4]. Or, on sait que les Hébreux et les Phéniciens racontaient qu'ils avaient tous les deux appris la circoncision des Égyptiens[5].

Cependant, le plus grand miracle qui soit associé au nom de Josué, c'est l'arrêt du soleil à Gabaon[6], mythe qui servit de base à la tradition juive et chrétienne, car on ne voulait pas se résoudre à admettre que la terre n'est pas le centre du monde planétaire.

Le sanctuaire de Gabaon[7], où un éclectisme religieux,

1. סרח־זורח־חרס cf. Movers, I, I, 229 et le nom générique סרחבתאשר.
2. Ζεὺς Δημαρους V. Niebuhr, *ibid.*, p. 320.
3. Joseph est le gendre du prêtre d'On ou Héliopolis et d'origine égyptienne. Cf. בכור שורו הדר לו (*Deut.*, XXXIII, 17) et בנות צעדו עלי שור (*Genèse* XLIX, 22). Ce sont des allusions au Taureau symbolique.
4. Niebuhr, 228. On les circoncit avec des חרסי צורים. Décidément le terme חרס est très fréquent dans l'histoire de Josué.
5. V. plus haut.
6. *Josué*, IX, 10-11.
7. *Josué*, XX, 8 ; II *Samuel*, II, 17 ; I *Rois*, III, 5 et IX, 2 ; I *Chroniques*, XVII, 39 ; XXI, 29, etc.

datant de l'époque de l'invasion des Hébreux, se découvre par les récits postérieurs, est le berceau de cette tradition. Le livre הישר, l'Iliade disparue des Hébreux, racontait qu'à l'occasion de sa victoire sur les Amorrhéens, Josué avait ordonné au soleil de s'arrêter en lui disant : « Soleil, arrête-toi sur Gabaon, et toi, Lune, dans la vallée d'Ajalon ! Et le soleil s'arrêta et la lune aussi, jusqu'à ce que le peuple se fût vengé de ses ennemis. Le soleil donc s'arrêta au milieu des cieux et ne hâta point de se coucher un jour entier. »

Voilà qui est clair : Josué est le maître du soleil, qu'il commande, comme Adonis en personne.

Mais où Josué paraît dans son milieu, c'est dans les luttes des Israélites contre les Philistins. Cette histoire, qui donne naissance à l'épopée de Samson, ne laisse pas d'ignorer Josué.

Le récit de la captivité de l'arche de l'alliance[1] emmenée par les Philistins et de la vengeance de Yahou sur Dagon, le dieu des Philistins, se termine par l'épisode suivant, l'arche de l'alliance après avoir causé toutes sortes de calamités aux Philistins, est ramenée par ces derniers à Bet-Shemesh (Héliopolis) sur le territoire hébreu. Elle fut déposée « sur la grande pierre qui est dans le champ de Josué, l'homme de Bet-Shemesh, *jusqu'à ce jour-ci*[2] ». Le récit de l'épidémie, qui aurait sévi parmi les habitants de Ben-Shemesh, n'est qu'un commentaire émanant d'un rédacteur jéhoviste de basse époque, lequel n'a pas pu admettre que le sanctuaire de Jéhovah se fût un jour allié au culte solaire de Josué et d'Héliopolis.

En réalité, cette « pierre », ou betyl, associée au nom de Josué, réapparaît maintes fois dans le récit des exploits

1. I *Samuel*, VI, p. 14-18.
2. A noter עד היום הזה.

de Josué : elle est toujours associée à Sichem, la ville de « Berit », le centre de l'union d'Israël jusqu'à l'époque de Salomon [1]. Ainsi Josué contracta un Berit avec le peuple à Sichem [2]. Il y amena l'« arche de l'alliance ». Ailleurs il est dit que « Josué contracta une alliance, ce jour-là, avec le peuple et proposa des statuts et des ordonnances à Sichem. Et Josué écrivit ces paroles sur le livre de la Loi de Jéhovah. Il prit aussi une grande pierre et l'éleva là sous le chêne (sacré) qui est au sanctuaire de Jéhovah [3] ».

Si nous ajoutons que Josué construisit un autel à E'bal devenu plus tard le mont de la Malédiction [4], que bientôt il en fit autant à Gilgal ou à Sichem même, on arrive facilement à se faire une idée de la synthèse qui s'opéra, entre le conquérant de ce nom et une ancienne divinité hébraïque.

II

Nous pouvons maintenant reprendre notre démonstration pour établir qu'une seule et même base servit à l'édification de la légende de Josué, le héros des Hébreux, et de celle de Melqart, l'Hercule des Tyriens. Seulement celle de Josué nous paraît être d'origine plus ancienne.

Melqart parcourt toute la Méditerranée, subjuguant les

1. Cf. plus haut, chap. V.
2. *Josué*, XXIV, 25-26.
3. Cf. Weiss, דור דור ודורשיו I, où cet auteur (qu'on ne saurait pourtant pas soupçonner de criticisme outré) conclut au caractère astartien de ce chêne.
4. On remarquera que le Mont de Ébal, sur leque Josué construisit un autel à Jéhovah (VIII, 30), devient, pour e *Deutéronome*, le Mont de la Malédiction (*Deuter.*, XI, 29 ; XXVII, 13). Les Samaritains eux-mêmes n'oseront plus le consacrer.

peuples barbares, renversant les Tyrans, détruisant les bêtes sauvages.

Il en est de même pour Josué en Palestine : depuis Moïse et jusqu'à Débora, c'est-à-dire pendant plusieurs siècles, il préside à toutes les conquêtes d'Israël.

C'est lui qui s'empare de Hébron et de Debir, selon le Livre de Josué, alors que, dans les textes plus anciens, ce fut le clan judéen de Caleb qui accomplit cette même conquête d'ailleurs, après la mort de Josué [1]. C'est lui qui extermina les Anaqim, alors qu'on attribue cet exploit au clan de Caleb. De plus, la grande victoire des Hébréo-Phéniciens, remportée sur Jabin, le roi de Hazor, celle qui devait couronner l'œuvre de la conquête de la Palestine sur les Cananéens et qui est illustrée par le cantique de Débora, se trouve elle-même attribuée à Josué, malgré le contexte du Livre des Juges [2].

Nous avons donc raison de considérer ce héros comme le génie mythique de la tribu de Joseph, qui présida à la constitution du peuple d'Israël : Melqart terrasse les monstres; Josué fit de même pour les Anaqim. Melqart extermine les bêtes sauvages : en Palestine, ce sont les « Zir'ah [3] » qui fuient devant les Beni-Israël ». La rencontre de Josué avec l'ange, chef des armées de Jéhovah, relève du même ordre d'idées [4].

Melqart arriva avec son armée aux bords de l'océan, où il érigea deux colonnes sur les rivages opposés de l'un et l'autre continent. Josué passe avec son armée le Jourdain et érige un autel de douze pierres sur le Gilgal [5] et un autre sur le mont Ebal ; il consacre le Betyl et le chêne Astarté de Sichem ; il transporte l'arche de l'al-

1. *Josué*, X, 36, 39, et *Juges*, I, 20.
2. Cf. *Josué*, XI, et *Juges*, IV.
3. *Josué*, XXIV, 12 צרעה, bête fauve ou insecte mystérieux.
4. V, 13-16. Elle est inspirée par *Exode*, II.
5. *Josué*, IV. Sur ce sanctuaire et le מלאך יהוה, voir *Juges*, II, 1 ; cf. les Idoles adorées par Ehud, etc., (*ibid.*, IV, 19 ; I *Samuel*, XI, 13, etc.).

liance à Sichem et donne des lois aux tribus d'Israël, tout comme Melqart le fera pour les peuples d'Afrique.

Melqart combat à l'embouchure du Rhône contre deux terribles enfants de Neptune ; il les écrase avec le secours de Jupiter qui déchaîne sur eux une pluie de cailloux.

C'est la répétition même de l'histoire de la campagne de Gabaon : là, Josué défait les Cananéens grâce aux rochers et aux cailloux que Jéhovah fait pleuvoir sur eux [1].

*
* *

Le même fond de légendes aurait donc donné naissance aux deux mythes. Seulement, comme la conquête de la Palestine par les Hébreux avait de beaucoup précédé les exploits maritimes attribués à Melqart, et comme le cycle de Josué est plus humain et plus naturel, on serait assez naturellement amené à considérer le mythe de Josué comme de beaucoup antérieur à celui de son émule tyrien.

Reste à savoir si l'évolution de la légende de Josué était achevée lors de la rédaction des textes bibliques et si, dans l'esprit populaire du moins, cette légende n'avait pas accompagné les Beni-Israël hors de Palestine, avant la rédaction de la Bible.

On sait quelle mauvaise fortune s'était acharnée contre le héros réel ou imaginaire de la conquête de la Palestine, après cette conquête. Les rédacteurs jéhovistes, qui ne pouvaient ignorer les textes écrits et oraux concernant la tradition populaire du héros éponyme d'Éphraïm, se virent dans la nécessité d'accepter le cycle légendaire en réduisant le héros au rôle de serviteur du grand prophète et législateur de Jéhovah.

Ici s'arrête l'influence effacée et secondaire du héros,

1. Cf. BARGÈS, *ouvr. cité*, p. 11-13 ; POMPONIUS MELA, II, 5 ; ESCHYLE, *Prométhée Enchaîné*.

dans le judaïsme traditionnel comme dans celui de la Loi. Le pauvre créateur du peuple d'Israël a été condamné à l'oubli dans les textes prophétiques ultérieurs. La Haggadah ne sait rien ou plutôt ne veut rien savoir de ce héros dans lequel elle flairait une origine peu jéhoviste.

« Aux rabbins, dit Niebuhr, il manquait les matériaux et l'envie de s'occuper de ce héros [1]. »

L'envie, si l'on veut, mais nullement les matériaux. Les Samaritains, demeurés attachés au culte et aux sanctuaires du royaume du nord, considèrent le conquérant de la Palestine comme leur seul prophète et héros. On va voir que le folklore des populations hébraïques du nord devait encore être puissamment hanté par le souvenir de ce héros. Des textes d'origine fort ancienne [2] lui attribuent des conquêtes jusqu'en Arménie, dans le Nord, et jusqu'en Afrique et au Yémen.

N'osant plus s'attaquer à une personnalité qui joue un rôle prépondérant dans l'Hexateuque, les rabbins cherchèrent à faire autour de lui un silence au moins étrange. De temps à autre, ils laissent cependant échapper un mot qui marque leur aversion pour ce héros. Qu'est-ce, en effet, que cet attribut « de tête coupée » [3] dont la Haggadah se permet de le couronner et que des textes postérieurs cherchent à accommoder avec la Bible ? Et combien d'autres que nous étudierons ailleurs !

Il serait trop hardi de vouloir identifier la divinité de Josué avec l'une des divinités phéniciennes. Néanmoins si des comparaisons étymologiques sont permises, nous verrons aisément dans ce nom un doublet de Eshmoun (Adonis). En effet, dans la triade phénicienne, Eshmoun venait immédiatement après Baal et Astarté ; il correspond au Logos, à l'intermédiaire, à l'ancien « Maleach de Jéhovah »

1. *Ouvr. cité*, p. 318.
2. Le livre de Josué des Samaritains, le folklore de l'Arménie, etc.
3. ריש קטיע. V. append. I.

et à l'idée postérieure du Dieu-fils. Or nous savons que les Juifs de Jérusalem eux-mêmes avaient adoré ce Dieu jusqu'à l'époque de la destruction de Jérusalem. Dans le temple même de Jéhovah, les femmes pleuraient la mort d'Adonis sous son nom mésopotamien de Tamouz[1]. Ce culte avait donc suivi les émigrants juifs, tout comme celui de la Déesse Céleste. D'autre part, Eshmoun assimilé à Hermès est le dieu du salut, le Ζεὺς Σωτήρ des Grecs. Le mot « salut » en hébreu veut dire exactement Yechou'a, terme qui joue un rôle capital dans la théologie juive. Certes, il y a loin d'ici à conclure que le Josué-Eshmoun des Hébreux soit de même origine que la divinité complexe Eshmoun-Melqart[2], encore que la fortune extraordinaire de ce nom en dehors de la Synagogue, prête à plus d'une hypothèse.

Une des particularités qui sont communes à Josué, à Melqart et à Hercule, c'est la multiplicité des lieux où ils auraient leur tombeau. Ce sujet a déjà fourni à M. R. Basset l'occasion d'une étude[3]. En effet, selon la Bible, Josué est enterré à Timnat Heres, « dans sa possession ». Selon Joseph, le même tombeau se trouvait à Gabata[4]. La chronique des Samaritains, elle, le fait reposer à Gawaïra. Des sources juives du moyen âge le placent ailleurs[5].

Mais le plus curieux, c'est la présence dans l'Afrique du Nord et près des colonnes de Melqart d'un sanctuaire-tombeau qui porte encore le nom du héros israélite. Seulement, avant d'exposer les détails de cette étrange survivance, nous croyons devoir exposer les traditions qui se rattachent à Josué dans le sein du judaïsme lui-même.

1. *Ézéchiel*, VIII, 14.
2. V. Berger, *la Phénicie*, p. 25.
3. *Nedromah et les Traras*, chap. V.
4. *Antiquités*, I. V.
5. Schwarz תבואות הארץ.

III

En premier lieu, le rôle de Josué chez les Samaritains mérite d'attirer notre attention.

On a pris l'habitude de considérer ces dissidents comme des Cuthéens d'origine. Toutefois, on oublie volontiers que le centre religieux des Samaritains ne fut pas Samarie, mais Sichem [1], l'antique capitale d'Israël, dont le sanctuaire se rattache au nom des patriarches et de Josué.

Aucun indice ne nous permet de considérer Sichem comme ayant été peuplé par des colonies étrangères. Sous Jérémie, des gens de Sichem, de Silo et même de Samarie, apportent des offrandes à Jérusalem [2]. Les Juifs établis à Éléphantine reconnaissent encore Samarie ou Sichem, comme le second centre d'Israël [3]. Ben Sirah appelle les Samaritains « peuple insensé de Sichem [4] ».

Au temps d'Alexandre, le Pentateuque fait déjà autorité en Samarie, mais Sichem est le chef-lieu religieux et administratif de la Samarie.

« Sichem assise sur la montagne était la capitale des Samaritains ; elle fut habitée par des Israélites déserteurs de leur nation », c'est-à-dire des juifs authentiques, à l'exclusion des Cuthéens de Samarie, mais n'ayant pas reconnu la réforme puritaine d'Esdras [5].

Le sanctuaire qu'ils occupaient sur le Garizim était d'abord un haut-lieu ou Bama ; mais, même après la construction du temple samaritain, sous Alexandre, on continuait à n'y tenir aucun compte des restrictions concer-

1. Cf. JOSÈPHE, *Antiquités*, XI, 8.
2. *Jérémie*, XLI, 5.
3. V. notre appendice III.
4. עם סכל בשכם, ch. L.
5. JOSÈPHE, *Antiquités*, XXII, 7.

nant les viandes défendues et l'observation du sabbat. On demeurait à Sichem en plein éclectisme hébréo-phénicien.

Cet état proto-hébreu des Sichémites, mêlés des débris plus ou moins amalgamés des anciennes tribus du nord, apparaît nettement lors de la persécution dirigée par Antiochus Épiphane contre le monothéisme [1] : alors que les Juifs préféraient la mort à la trahison religieuse, les Samaritains de Sichem, arguant de leur origine phénicienne, n'éprouvent aucune difficulté à identifier leur divinité avec le Zeus des Grecs. Ils se déclarent être des « Sidoniens qui habitent dans Sichem, observant le sabbat et immolant des victimes en l'honneur du « Dieu sans nom ». D'ailleurs, leurs archives les présentent comme Sidoniens [2].

C'est donc à Sichem, dont le culte n'a en réalité subi aucune révolution brusque, et non à Jérusalem, qu'il faudrait chercher les vieilles traditions hébraïques.

En effet, les Samaritains possèdent un Livre de Josué, essentiellement différent de celui des livres bibliques. On y trouve des exploits attribués à Josué qui ne figurent pas dans les récits bibliques. Entre autres, on l'y voit combattre Sobach, roi d'Arménie, fils de Hamam, fils de Pout, fils de Ham que « Dieu bénit quand il sortit d'Arca ».

Les Samaritains sont probablement les plus anciens à reconnaître en Josué l'Esprit de Dieu, le fils de Dieu : « *Ipse sum Jusaö Nuni filius naturæ humanæ sed simul divinæ particeps. Discipulus ejus qui cum Deo collaquebatur filius Amici Dei ?...* » [3].

On pense involontairement à cette parenté de Jésus figuré par le Poisson, avec Josué, fils de Noun ou le Poisson, qu'on adorait avec le signe d'Ictos ou du poisson.

1. Josèphe, *Antiquités*, XII, 7.
2. Cf. plus haut, conclusion.
3. *Liber Jusaæ,* Chronicum Samaritarum, chap. XXIX ; cf. Hieronymus *Paulino.* Venum ad Jesum Nave, qui typum Domini non solum gesti, verum etiam nomine præfert.

Une secte juive ou samaritaine, les Sabaïtes, prétendait, aux premiers siècles de l'hégire, que Josué, fils de Noun, était un Dieu. On dit qu'Abd Allah ibn Saba, le fondateur de cette secte, renia sa foi et substitua Ali à Josué [1].

Dans un ouvrage allemand analysé par M. Julien Weill dans la *Revue des études juives* [2], on étudie le Jésus anté-chrétien et le nom même des Nazaréens, qui sont tous les deux antérieurs au début du christianisme. Chez les Caraïtes, juifs dissidents qui, au huitième siècle, reconstituèrent les anciens schismes juifs, le nom de Jechua est devenu célèbre parce qu'il faisait allusion au *salut* messianique [3]. Or, on a déjà établi que les Caraïtes avaient certainement connu les livres des Saducéens et des Esséniens [4].

Dans le Yémen, où des tribus proto-israélites existaient même avant la Bible, les légendes sur Josué circulaient déjà. Les Juifs yéménites croient encore être venus dans ce pays avec Josué. De vagues traditions d'une lutte entre juifs de la Synagogue, représentés par le personnage d'Esdras et les Juifs de Josué, s'y sont maintenues [5]. M. Basset a déjà étudié la légende qui courait dans l'Arabie anté-islamique sur Josué et le Poisson. On y trouve Josué et Miriam, la sœur de Moïse, confondu avec Jésus, le fils de Marie [6].

Ces légendes, qui sont antérieures à l'Islam, contredisent trop les traditions écrites de la Bible pour qu'on puisse leur attribuer une origine juive orthodoxe. D'ailleurs, on

1. *Chronique samaritaine*, éd. Adler et Seligson ; *Revue des Études juives*, t. XLX, p. 249.
2. *Rev. des Ét. juives*, t. LII.
3. Bacher, *Rev. des Ét. juives*, v. XXVIII, p. 290.
4. Poznansky, *revue citée*, t. LI.
5. *Coran*, Soura III, 31 et XVIII, 52 ; Moïse et Josué vont au confluent de deux mers et y perdent le poisson. Cf. soura XXI, 82 sur *D'oul Noun*.
6. *Coran*, Soura XXI, 87. V. notre *Étude sur l'Hist. des Juifs au Maroc*, I, p. 48.

verra que les juifs arabes ont été très primitifs dans leurs conceptions religieuses[1]. Ces traditions sont surtout abondantes en Afrique. Si Josué devait, à un moment donné, jouer le rôle de personnage mythique, c'était bien dans ces pays demeurés longtemps sous l'influence du polythéisme phénicien.

Nous avons insisté sur le fait que l'invasion des Hébreux, en refoulant les Cananéens, dut les rejeter du côté de la mer. On a vu que les Beni-Israël avaient suivi les Cananéens dans ces migrations. Une rivalité entre les deux groupes semble s'être manifestée, en Afrique, de tous les temps ; les premières données à ce sujet nous apparaissent même associées au nom de Josué[2].

Déjà au troisième siècle, c'est-à-dire à une époque antérieure à la destruction de Carthage, ces traditions prennent corps : les Septante d'Isaïe connaissent la tradition rabbinique concernant la fuite des Cananéens sous la poussée des Beni-Israël[3]. Un vieux texte talmudique, que la Tossephta du deuxième siècle considère déjà comme fort ancien, mentionne explicitement le rôle de Josué[4] : trois « conditions » furent envoyées par Josué en Palestine avant que les Israélites ne fussent entrés dans le pays : « Que ceux des Cananéens qui résident en Palestine s'en aillent, qu'ils demandent la paix ou qu'ils lui déclarent la guerre. Le peuple gergésien, entre autres, se retira alors en Afrique ».

Un autre texte d'origine certainement antique qui, à côté d'Alexandre, fait figurer le nom d'un ancien docteur, prêtre du Temple, raconte[5] que les Cananéens de l'Afrique auraient réclamé la restitution de la Palestine enlevée par Josué à leurs ancêtres. Ce passage curieux du folklore

1. Cf. notre étude : *Judéo-Hellènes et Judéo-Berbères*, l. II, chap. I-III.
2. Cf. Movers, *die Phönizier*, II, II, p. 15 et suiv. et p. 427 et suiv. *Talm. Jérus.*, שביעית § 6; *Talm. Bab.* סנהדרין f. 91.
3. *Isaïe*, XVII, 9.
4. *Talm. Jérus.*, שבועות § 14 et מדרש רבה.
5. *Talm. Bab.*, *Sanhedrin*, *ibid.*

juif semble se rattacher à la traduction des Septante.

Le fait est successivement enregistré par le Livre des Jubilés[1], par le Livre d'Hénoch[2], par saint Jérôme, par saint Augustin qui, tous, connaissent les migrations des Cananéens en Afrique.

Mais Procope surtout est formel[3] : « Ils habitent encore le pays et ils se servent de la langue phénicienne. Ils construisirent un fort dans une ville de Numidie, Tigisis; on y voit près d'une grande fontaine deux stèles de pierre blanche (les deux colonnes de Melqart ?) couvertes de caractères phéniciens qui signifient : « Nous sommes ceux qui s'enfuirent devant Josué, fils de Noun, le brigand. » On a discuté jusqu'au fait, mais on a négligé les renseignements qui s'y rapportent et qui sont confirmés par un document antérieur à Procope lui-même.

La chronique arménienne de Mar Apas Katina confirme les données de Procope[4] : « Défaits par Josué, les Cananéens, pour échapper à l'extermination, passèrent en Afrique, cinglant sur Tharsis ; une inscription relatant ce fait s'y trouverait encore. »

En admettant que le but de l'inscription ne soit qu'une invention, que l'inscription soit apocryphe ou inspirée par la Bible, nous ne pouvons pas rejeter le fond du récit, rien ne nous y autorise.

La tradition touchant Josué qui a cours en Afrique est donc antérieure à l'Islam. Elle est de même nature que celle de Melqart, le conquérant. Elle doit son origine, sinon à des souvenirs précis sur les origines palestiniennes des Puniques, du moins à une rivalité entre les Juifs et les Phéniciens à partir des derniers siècles de l'existence de Carthage.

1. Chap. IX, I.
2. Chap. VIII, 22.
3. *De Bello vandalico*, II, 10.
4. *Collection des Historiens de l'Arménie*, Paris, 1867 ; t. 1, p. 30.

D'ailleurs, cette opinion a trouvé une confirmation éclatante dans le travail important que nous apporte M. Basset sur le folklore judéo-berbère de l'Afrique. Il s'agit de la Qoubba de Sidna-Oucha, près de Nedroma dans l'Oranie, et que la tradition locale attribue à Josué ben Noun. J'ai déjà traité ce sujet dans un travail précédent, mais depuis j'ai eu l'occasion de visiter ce sanctuaire, et cette visite n'a fait que confirmer mon opinion sur son antiquité.

Si, à un moment donné, des Beni-Israël avaient dû coloniser ces parages, ils n'auraient pu faire un choix plus heureux pour élever un sanctuaire à leur Melqart à eux.

Ce qui accentue davantage ce caractère héracléen du sanctuaire, ce sont précisément ses attributs gigantesques.

Les Berbères du Beni-Menir ne font pas de difficultés pour déclarer que Sidi-Oucha avait été un « Israïl » et un conquérant de taille gigantesque. La pierre qui couvre sa tombe est très longue : elle mesure dix à quinze mètres et les traditions s'accordent à affirmer qu'à Sidna-Oucha ne repose pas un simple mortel, mais Hercule [1].

A proximité de Sidi-Oucha, on trouve un autre sanctuaire, sur la pente d'une montagne, dans une grotte artificielle qui rappelle singulièrement celle d'Élie sur le Carmel. C'est là que serait enterré Noun, le père de Josué. La grotte a été certainement creusée à une époque fort ancienne. Quant au nom de Noun, j'ai déjà eu l'occasion de dire que ce terme est le synonyme hébreux du mot Dagon, dieu-poisson [2].

De chaque côté des colonnes d'Hercule, à Tlemcen, à Ceuta et au cap Noun, le folklore juif est plein d'allusions aux poissons légendaires se rapportant à Moïse et à

1. Cf. Slousch, *Un voyage d'Études juives en Afrique.*

2. M. Martin nous apporte dans son ouvrage sur *les Oasis sahariennes* (p. 34) un fait nouveau sur la découverte qu'il a faite à Touat d'une idole à tête de poisson. C'est le chaînon, croit cet auteur, entre les anciens Hébreux et la colonisation juive du moyen âge.

Josué : l'un et l'autre s'avancèrent jusqu'au couchant du soleil.

La plus importante de ces traditions est celle qui traite de Noun comme faisant partie du mythe du poisson ressuscité, ce qui rappelle le mythe d'Adonis et de Jésus[1]. A noter que les Juifs de Gibraltar et de Ceuta s'obstinent à ne pas manger une certaine espèce de poisson qui se rattacherait à cette tradition.

Il y aurait beaucoup à dire sur les superstitions et les coutumes qui relèvent de ce culte : tout porte à croire que nous avons affaire ici à une survivance d'un ancien mythe hébréo-phénicien.

L'hypothèse d'un émule de Melqart, que les colons hébréo-phéniciens se représentaient sous la figure de Eshmoun-Josué, serait ici plausible, surtout si nous tenons compte de ce que la région environnante comptait parmi ses habitants, jusqu'au septième siècle, des tribus judéo-berbères, entre autres les Mediouna et les Riata. On est frappé du caractère phénicien que présentent encore certains rites religieux chez les Riata du Riff ; le nom de Mediana se retrouve avec certitude, déjà au temps de Procope[2] : ce serait la tribu de ce nom qui aurait apporté le culte de Josué sur le littoral nord africain.

Les tribus des Beni-Noun, des Beni-Mousa, des Beni-Sha'ban, des Oulad-Ichou, de nos jours, se rattacheraient à la même souche. La persistance du son de ש (*sh*) propre à l'hébreu dans le nom des Beni-Ichou indiquerait également une origine anté-islamique. Seulement ici nous constatons la présence du théophore יו[3], qui n'est qu'une abréviation de Yahou.

1. M. Basset, *pas. cité* ; *Revue des Écoles Isr.*, III ; M. Vassel, *Lit. Pop. des Juifs tunisiens*, p. 128.
2. Slousch, *Judéo-Hellènes et Judéo-Berbères*, II, chap. III.
3. Cf. ישוע des *Chroniques* qui remplace la forme prophétique יהושע.

Mais plus convaincante est la forme Oucha', que continue à porter le sanctuaire. Oucha' est proprement le mot Ochea', mais prononcé par les Puniques et les Africains[1].

Or, comment les Juifs africains auraient-ils continué à désigner leur héros par son nom primitif « Ochea », si ce nom n'avait pas été transporté en Afrique avant la rédaction de la Bible qui confère le théophore Yehuchu'a au héros d'Éphraïm ? A la preuve étymologique apportée par M. Basset sur l'ancienneté et la persistance de la lettre ש dans ce nom, nous en ajoutons donc ainsi une nouvelle.

Dans le pays, d'ailleurs, on trouve d'assez nombreux souvenirs juifs anciens. Entre autres, je signalerai le fait, peu probant d'ailleurs, que les Berbères de la région appellent les Juifs « El-Ichornén », ce qui n'est autre chose que le Jechourun[2] de l'époque archaïque de la Bible, nom qu'il est assez curieux à retrouver à cette place.

M. Basset, qui conclut à l'ancienneté du sanctuaire, dit avec raison : « La vénération du tombeau d'un prophète commun aux trois religions a d'abord été le fait des Juifs, puis des Chrétiens, puis des Musulmans ». Or la Qoubba d'Oucha est également sacrée aux juifs comme aux musulmans.

Toutes les raisons invoquées par M. Basset ne semblent d'ailleurs pas avoir satisfait le célèbre orientaliste qu'est M. Goldziher[3] : ce savant réfute la thèse de M. Basset pour les raisons suivantes.

1° A l'en croire, Josué ben Noun n'a joui d'aucune notoriété parmi les Juifs. Les traditions qui se rattachent à

1. La voyelle *o* est prononcée *ou* même par les Juifs Sahariens de nos jours (cf. Slousch, *un Voyage d'ét. j. en Afr.* Notes).

2. ישורון. V. la note 7, *supp.*

3. *Revue de l'histoire des religions*, 1902, v. II : *Nouvelles contributions à l'hagiographie musulmane.*

l'Afrique traitent des migrations des Cananéens et non pas de celles des Juifs.

2° Noun, le père de Josué, est inconnu dans le folklore hébreu.

3° La localisation de la légende de Josué à Nedroma ne paraît pas suffisante pour admettre l'existence d'une ancienne influence juive sur les populations de ce pays.

4° En outre, une influence juive aurait dû laisser tout d'abord des traces dans les survivances éparses de coutumes et d'usages ou d'institutions spécifiquement juives, étrangères au caractère propre des indigènes.

A notre grand regret, malgré notre respect pour l'éminent savant, nous ne croyons pas qu'il soit possible de le suivre sur ce terrain.

M. Goldziher a parfaitement raison lorsqu'il parle du rôle peu notoire de Josué dans la tradition juive : nous avons vu que cette tradition cherche à diminuer l'importance de ce héros de caractère peu jéhoviste ; mais il y a judaïsme et judaïsme[1]. En dehors de la Synagogue, qui est une formation d'époque postérieure, il y a des Saducéens, ou Juifs demeurés fidèles à la dynastie pontificale de Zadoc, qui sont, pour le judaïsme post-macabbéen, le parti national réfractaire à l'exclusivisme de la Synagogue d'Esdras : or, il se trouve que ce parti, prépondérant à Jérusalem jusqu'au deuxième siècle av. J.-C. et qui, après, demeura à la tête des deux sanctuaires dissidents de Sichem et de Léontopolis, ne reconnaissait pas, pas plus que les Samaritains, la sainteté des livres de la Bible, sauf le Hexateuque. Pour lui comme pour eux, Josué est l'aboutissant, le dernier mot de la religion juive. On a déjà montré que pour les Samaritains du moins, Josué est le Maleach, l'Esprit saint, le fils de Dieu ; que pour les Sabaïtes il est

1. L'auteur du livre de Néhémie connaît encore l' « époque de Josué ben Noun » comme celle de l'apogée de la religion israélite. (*Néhémie*, VIII, 17.)

le Dieu en personne, et que même pour les Caraïtes ce nom équivaut à celui du Sauveur par excellence.

Il y avait, comme nous le montrent le Coran et certaines autres traditions dont plusieurs se sont propagées jusqu'au Soudan[1], une confusion entre Josué, disciple de Moïse, et Jésus fils de Marie : cette confusion est la propre cause du peu de notoriété dont le conquérant de la Palestine jouit chez les rabbins réfractaires à toute infiltration d'idée chrétienne.

Seulement, il se trouve que le rabbinisme lui-même a été impuissant à effacer une mythologie moyenâgeuse qui se rattachait au nom de Josué. Josué, le fils du Poisson, animait la tradition des Midrashim, lesquels nous ont conservé des traits en contradiction flagrante avec le Josué de la Bible. Nous avons vu que la Haggadah le désigne sous le nom peu flatteur de « tête tranchée »[2]. Le Midrash Ta am[3], qui se trouve confirmé par le « livre des Contes » de r. Nissim le Gaon de Caïrouan[4], nous a conservé le récit suivant sur la cause de cette désignation. Voici les détails de cette anecdote.

« Le père de Josué résidait à Jérusalem (!) Comme il n'avait pas d'enfants, il pria Dieu de lui accorder un fils. Dieu exauça la prière du saint homme et sa femme devint enceinte. Cependant le père, au lieu de se réjouir de l'heureux événement, ne cessait pas de jeûner et de pleurer jour et nuit. La femme tout attristée insista auprès du saint homme pour qu'il lui révélât la cause de son affliction. Finalement il lui déclara qu'une révélation d'En-Haut lui avait annoncé que ce fils tant attendu devait un

1. M. Le Chatelier, *l'Islam dans l'Afrique occidentale*, p. 14, etc.
2. *Talm. Bab., Sota*, 35.
3. V. רב פעלים *Revue des Midrashim de r. Abraham*, Varsovie, 1894, p. 23.
4. Dixième siècle. Cf. Isr. Lévi, *R. des Et. juiv.*, t. XLIII, p. 283-284. Ce savant lit Josué ben Lévi au lieu de Josué ben Noun. Notre leçon, confirmée par le Talmud (רישקטיע), est d'ailleurs certaine.

jour trancher la tête à son père. La femme eut pleine foi dans les paroles de son mari, et elle décida d'écarter de lui un malheur aussi grand. Dès qu'elle fut accouchée, elle prit un coffret, l'enduisit de bitume et de poix, elle y mit son enfant et le lança sur les eaux du fleuve[1]. Dieu envoya un grand poisson qui avala le coffret. Ce jour-là, le roi donnait un grand festin à ses seigneurs : on apporta sur la table un grand poisson, et grande fut la surprise générale, lorsqu'on trouva dans le ventre de ce poisson un enfant qui pleurait. Le roi fit chercher une nourrice et l'enfant fut élevé dans sa cour. Dès qu'il fut grand, le roi le nomma Sandator (chef des bourreaux). Or, il arriva que le saint homme (Noun) ayant commis un crime contre le roi d'Égypte, celui-ci donna l'ordre à son bourreau de lui couper de la tête : ce qui fut fait. Selon la coutume du pays, la femme, les enfants et les biens de la victime revenaient au bourreau. Cependant, lorsque le Sandator se fut approché de sa mère, le lait jaillit des seins de celle-ci et se répandit dans tout le lit. Josué, effrayé, saisit l'épée pour tuer celle qu'il croyait être une sorcière. C'est alors que la pauvre femme lui révéla son origine et le songe de son père. Le jeune homme s'empressa de se retirer et de faire pénitence. Dès lors, le peuple l'appela Fils de Noun ou du poisson et ses collègues l'appelèrent « tête tranchée » parce qu'il avait tranché la tête à son père. »

Cette histoire confirmée par des données anté-islamiques, ne dénote guère l'intention d'embellir le rôle de Josué. Nous y verrions volontiers une version rabbinique d'un conte samaritain d'origine mythique. C'est toujours l'histoire de Jésus ou d'Adonis qui circule dans le folklore populaire.

Le mysticisme juif a, d'ailleurs, conservé des traditions

1. Ainsi la Haggada, d'accord avec la Bible, calque l'histoire de Josué sur celle de Moïse.

sur ce caractère de Josué : « Josué ben Noun ressemble à un poisson : c'est lui qui est l'intermédiaire entre la terre et la Divinité[1] », exactement comme le Logos des Thérapeutes, le Métatron des rabbins et le Sanbat des Phalacha[2].

Dans les prières qui ont trait au rituel de la Corne שופר, on voit en Josué « une espèce de ministre de l'intérieur » de Jéhovah[3]. On a voulu voir dans ce passage une interpolation d'origine chrétienne; mais ce qui précède nous montre qu'en réalité il s'agit d'une idée mystique, antérieure au christianisme, concernant un intermédiaire entre Dieu et l'homme. Nous avons d'ailleurs montré que Josué ben Noun joue un rôle prépondérant dans l'épisode de Eldad le Danite, le voyageur du neuvième siècle[4].

M. Israël Lévi parle d'un passage emprunté à un Midrash par Raymond Martini[5], où il est question de Josué ben Noun comme législateur des Juifs. Ce savant croit à une influence d'Eldad le Danite et mentionne, en outre, que le texte en question figure déjà dans le Coran. Peu importe d'ailleurs.

4° Par ce qui précède, on voit la littérature juive d'accord avec le Coran, pour ce qui concerne le caractère mythique des noms de Josué et de son père : Noun, le synonyme mythique du poisson, Dagon, a une place à part dans le mysticisme juif. Si nous ajoutons à cela que les premiers chrétiens avaient l'habitude d'associer Jésus, le fils de Marie, au signe symbolique du poisson, on arrive-

1. יהשוע בן נון הדומה לדג לשמוע תחנונים בקרב הארץ. Ce passage, qui figure encore dans le rituel des prières juives, est très caractéristique.

2. V. notre ét. *Judéo-Hellènes et Judéo-Berbères*, II, chap. III et appendice: Thérapeutes et Maghrabia.

3. ישוע שר הפנים (rituel du Shofar).

4. Cf. notre étude sur *l'Hist. des Juifs au Maroc*, II, Eldad, voyageur du neuvième siècle, commence tous les textes législatifs qu'il attribue aux dix tribus d'Israël par le אמר רבינו יהושע בן נון כמפי הגבורה.

5. *Rev. des Ét. juives*, t. XVII, p. 313.

rait peut-être à se faire une idée plus exacte de l'origine véritable de la légende de Josué, le Nazaréen, confondu avec le Christ et le Logos.

2° La localisation de la légende de Josué est confirmée par une série de traditions qui attestent une influence juive ou plutôt hébraïque dans tout le Maghreb [1]: elle renferme des réminiscences d'un cycle héroïque parallèle à celui de Melqart.

Des tribus juives primitives, d'ailleurs, s'y retrouvent jusqu'après l'invasion arabe.

3° Un voyage que je fis en Afrique et un contact personnel avec les Berbères et leur folklore m'ont définitivement renseigné à ce sujet, surtout en raison de la survivance des Juifs d'origine ancienne et dont une partie se trouve encore à l'état nomade ou troglodytique.

La légende de Josué peut donc servir de point d'appui pour l'élucidation du problème des origines du judaïsme en Afrique.

M. de Motylinski a signalé la présence chez les Berbères d'un terme divin qui, sous le nom Youche, remplace encore pour certains Berbères du désert le nom d'Allah [2] : c'est ainsi, comme ce savant le montre assez clairement, qu'il faut lire le terme de Yacouch qui avait été le Dieu des schismatiques judaïsants de Berghouta [3]. Comme le Sanbat chez les Phalacha, Youche préside aux pluies. Nous y reviendrons.

Ce Youche serait-il le même que celui d'Oucha'-Youch avec l'adoucissement du ע si fréquent chez les Berbères? Quoi qu'il en soit, ce nom se rencontre chez les Berghouata, dans le Nefoussa et les ksour du Sahara, c'est-à-dire partout où l'influence juive se manifeste.

1. Cf. pour le bassin du Rhône, BARGÈS, *ouvr. cité*, p. 48.
2. Le nom berbère de Dieu chez les Abbadites, *Revue Africaine*, 1906, l. II, p. 257 et s.
3. V. notre étude précitée.

APPENDICE II

ZEDEC ET ZADOC

On n'a pas assez tenu compte de l'influence de l'hellénisme sur la Judée à partir des conquêtes d'Alexandre et peut-être même antérieurement. On néglige volontiers le fait que le premier choc entre le judaïsme et l'hellénisme a été très pacifique et que jamais, avant le deuxième siècle, la bonne entente entre les deux peuples ne s'est démentie.

Friedlaender [1] a très bien apprécié la profonde influence de l'hellénisation du judaïsme alexandrin sur les Juifs de la Judée elle-même. Il montre que sous l'action de la pensée platonicienne le judaïsme s'épure : le culte épuré par l'allégorie des Thérapeutes et des Esséniens est indubitablement d'origine alexandrine. Cette spiritualisation des anciennes croyances matérialistes distingue les Hébréo-Phéniciens des Judéo-Araméens et elle détermine un rapprochement des uns et des autres ; les deux groupes se réconcilient sur l'allégorie qui se substitue à la pratique religieuse. En Judée même on constate, dès le troisième siècle ; un relâchement du culte des sacrifices et d'autres pratiques matérialistes qui finiront par aboutir à la Synagogue [2].

Dans ces conditions, on ne doit pas être surpris de

1. *Revue des Études juives*, v. XIV : Les *Esséniens*.
2. *Ibidem*, p. 193.

trouver, dans l'ancienne littérature juive, des traces d'une vieille tendance de syncrétisme gréco-juif qui consistait à rapprocher le Zeus Olympien, le dieu du tonnerre et des forces de la nature, de Jéhovah, le dieu du tonnerre et des grandes eaux, au moyen d'une interprétation symbolique des termes considérés comme les attributs de ces divinités. Ce jeu mystique devait se manifester d'autant mieux, que rarement un mot se prête à autant de formes allégoriques que le terme hébraïque de Zédec qui désigne la planète Jupiter[1]. Zédec est un des anciens dieux planétaires des Hébreux, mais il signifie aussi la « Justice ». Or, cette dernière était devenue avec les prophètes l'attribut cardinal de Jéhovah; elle se trouve, en outre, à la source étymologienne même de la dynastie légale des prêtres de Jérusalem, de Samarie et de Onion qui tous descendent de Zadoc, personnage peu historique du temps de David[2]. La secte des Saducéens doit son nom à la famille des prêtres, au moins dans le sens allégorique qu'il a pris après la destitution de la maison de Zadoc. D'ailleurs au premier siècle on a connu une secte qui portait le nom de Melchisédec; il en est question dans l'Épître aux Hébreux attribuée à saint Paul.

« L'auteur de cette épître est « un melchisédécien » convaincu qui finit par se séparer de sa secte pour se rapprocher du culte de Jésus[3]. »

Melchisédec est pour ses fidèles le roi de la Justice et de la grande force « sans commencement, ni fin », « sans père », « sans mère » et « sans génération ».

C'est le Logos, un Jésus anté-chrétien.

1. צדק Jupiter; Tripoli, la ville de l'Alliance ברית, fut consacrée aux Cabires. les fils de Sydec-Zedec. Zedec équivaut donc à Cadmos et à Yahu. MOVERS, *die Phönizier*, II, I, p. 555. Malchi-Zedec est le fils d'Hercule et d'Astarté, *ibid.*, I, I, p. 152.

2. On a vu que, du temps de Jérémie, on considérait encore Joadas comme le fondateur de la maison sacerdotale (*Jérémie*, XXIX, 26).

3. *Revue des Etudes juives*, t. V, p. 188.

L'épître semble être l'œuvre d'un Alexandrin, adepte de quelque société mystique, abstinent et ascète comme les Thérapeutes et les Esséniens; peut-être même est-ce leur profession de foi propre.

Nous retenons cette opinion d'un profond connaisseur de l'hellénisme alexandrin que nous n'osons pas contredire. Mais tout en admettant que tel ait été le caractère de la secte melchizédécienne au temps de Jésus, nous voulons démontrer que ce n'était là que la dernière étape dans l'évolution mystique et allégorique d'un ancien mythe hébréo-phénicien sous l'influence grecque.

En réalité, Zédec est un attribut divin dont les débuts se perdent dans les ténèbres de l'antiquité babylonienne. Déjà au troisième millénaire, un roi du nom d'Ami-zadoc[1] règne à Babylone. La première mention de Jérusalem dans un texte relatif à Abraham, dont le caractère archaïque ne semble pas faire de doute, nous montre Melchisédec, le Cohen de Salem, comme le prêtre auquel Abraham paie la dîme légale.

A l'époque des Juges, les sacrifices qu'on apporte au « Dieu sans nom du Carmel » s'appellent sacrifices de Zédec [2]; cette constatation nous permet de supposer que cette même divinité était adorée à Jérusalem avant que Jéhovah, le Dieu de Sinaï, ne fût établi dans le sanctuaire de Salomon. Zédec n'en cesse pas moins de demeurer un attribut de Jéhovah.

Le roi-prêtre de Jérusalem, du temps de la conquête, porte le nom d'Adoni-Zédec, simple variante de Malchi-Zédec [3]. Dans le Livre des Juges [4], ce roi est appelé Adoni-Bezec, seigneur de l'éclair (et du tonnerre) [5], ce qui con-

1. Cf. plus haut, chap. III.
2. V. ch. II.
3. *Josué*, X, 1 et 3.
4. *Juges*, 1, 5, 6 et 7.
5. Cf. *Ezéchiel*, I, 14.

firme l'identification de ce nom avec celui de Jupiter. On voit donc qu'il s'agit d'une divinité Zédec qui n'est que le Sydic de Sanchoniaton et le Sydic Baal-Zeus des anciens, attachés au culte primitif de Jérusalem. Si, à l'époque prophétique, le culte du Dieu sans nom se dégage, s'épure, pour devenir le culte du représentant de l'idée de la Justice [1], Jérusalem ne cesse pas pour cela de devenir la ville de « Zédec [2] », la demeure de « Zédec [3] », tandis que les fidèles sont ceux qui poursuivent le Zédec, qui cherchent Jéhovah, « les connaisseurs du Zédec [4] ». Jéhovah lui-même est appelé dans plusieurs textes avec insistance : « Jéhovah est notre Zédec [5] ».

Après la Restauration, la famille de Zadoc réussit à l'emporter sur tous ses concurrents et à dominer à Jérusalem et à Sichem [6].

Elle atteint son apogée sous Simon le Zadic (le Juste ou le véritable Homme de Zédec) [7]. Devant l'infiltration du mysticisme dans le culte de la Judée après l'exil, le principe monothéiste demeure le maître incontestable. C'est même dans cette victoire définitive du Dieu unique et suprême qu'il faut chercher la raison pour laquelle les « séparés » נבדלים, qui ne transigeaient cependant pas sur les questions d'unité divine et de justice et sur la moralité, se laissèrent pénétrer par toutes ces croyances païennes, que les prophètes ne pouvaient assez condamner. C'est que

1. Cf. plus haut, ch. X.
2. *Isaïe*, I, 26.
3. *Jérémie*, XXX, 1, 2, 3, et 4.
4. *Isaïe*, LI (ici, Zédec est parallèle à Jéhovah), 1 et 5 (ici, Zédec est parallèle à ישע); cf. aussi, *Ibid.*, XLI, 2, etc. Le caractère symbolique de ces passages est certain.
5. יהוה צדקנו *Jérémie*, XXIII; 6, XXXIII, 16, etc.
6. La rivalité entre la dernière école prophétique et la maison de Zadoc est attestée par plusieurs passages de *Zaccharie* (ch. III) et de *Malachie*. Cf. le texte sacerdotal d'*Ezéchiel* (ch. XL-XLVIII).
7. Que le terme הצדיק ne soit pas propre à ce Simon montre le fait, qu'il y avait deux grands prêtres auxquels la tradition attribue cette épithète.

la période mythologique était définitivement close pour Israël. Jéhovah régnait en maître absolu et indépendant, mais, précisément, l'inconnu, le vide qui subsiste entre les forces célestes et la nature réelle laissèrent le champ ouvert à une infiltration des anciennes idées païennes, mais cette fois celles-ci sont définitivement subordonnées à l'idée monothéiste [1]. C'est ainsi que le mysticisme qui ne menace plus la foi monothéiste, devenue inattaquable, supplante facilement la mythologie. Les anciennes divinités rivales de Jéhovah déchues reparaissent dans le Judaïsme sous la forme d'anges, de démons ou même de génies nationaux. C'est toute une légion d'intermédiaires célestes entre l'homme et Jéhovah. Êtres spirituels chez les Juifs ayant passé par la philosophie platonicienne, créatures plus ou moins matérielles chez les Judéo-Araméens, ces anges, génies ou démons dominent les derniers livres de la Bible. C'est ainsi que le Livre de Daniel connaît l'existence de « génies » nationaux propres à chaque peuple. L'ange Michel serait même le génie d'Israël [2].

Aux génies célestes correspondent les génies terrestres, qui, chez la plupart des peuples de l'antiquité, étaient les rois ou les premiers prêtres. Déjà à l'époque d'Ézéchiel, les Tyriens divinisèrent leurs rois [3]. Le *Corpus Inscriptionum Semiticarum* nous révèle le fait qu'à l'époque où nous en sommes, les grands-prêtres et les rois puniques portaient le titre de Meqom Élim [4], c'est-à-dire les remplaçants ou les vicaires des dieux.

1. On remarquera que dans les textes se rattachant au grand-prêtre de la Restauration, Josué ben Jéhozadoc réapparait comme étant le מראך יהוה ou l'intermédiaire entre Jéhovah et l'homme du temps des Juges (*Zaccharie*, chap. III, etc.).

2. Cf. surtout les apocryphes: *Le Livre des Jubilés*, celui de *Hénoch*, etc.

3. V. plus haut, ch. XII.

4. Cf. מקם אלים. C'est ainsi qu'il faut lire les passages du *C. I. S.* n° 227, 260-262 et 317. La leçon מיקם אלים qui apparait dans un texte mutilé cf. Ph. Berger, *Revue Assyr.*, 1888, p. 30), ne prouve rien.

Il en devait être de même, mais sous une forme plus puriste et allégorique, à Jérusalem. Le culte de cette antique cité sacrée était trop attaché au terme de Zédec, ses prêtres légaux eux-mêmes jouaient trop de leur origine zadocite pour qu'on ne soit, à un moment donné, tenté par l'idée d'une synthèse allégorique entre le culte de Jéhovah-Zédec, dieu de la justice, et de Zeus l'Olympien, interprétation qui serait basée sur l'étymologie même du mot Zédec. En effet, le terme « Zédec » a un trop grand rôle dans les textes post-exiliques de la Bible, pour qu'on puisse n'en pas tenir compte.

Ainsi, le nom de Melchisédec qui ne se rencontre plus depuis Abraham, et qui donne naissance à une secte juive, se retrouve dans un psaume de basse époque, où, à côté du Cohen, figure son synonyme Malchi-Zédec[1]. Dans un autre passage les Cohen revêtent le « Zédec[2] ». Le Livre de Daniel parle de la période mystique du « Zédec » éternel. Le Livre des Jubilés, produit mystique du deuxième siècle et très certainement d'origine hébréo-phénicienne, lequel reflète l'état réel de la synthèse hébréo-phénicienne, montre Sem construisant une ville qui porte le nom de « Zédecat-lebab[3] ».

C'est probablement dans ce sens qu'il faut chercher l'étymologie réelle du terme Ha-Zadic, l'attribut des deux grands princes-prêtres de Jérusalem à l'époque ptolomaïque, alors que la bonne entente entre Juifs et Grecs ne pouvait que favoriser un rapprochement des conceptions religieuses des deux peuples.

C'est là surtout qu'il faudrait voir l'origine logique du terme tellement discuté de « Saducéen[4] » lesquels Saducéens, comme partisans de l'ancienne politique phénico-

1. V. le curieux passage des *Psaumes*, CX, 4.
2. *Ibid.*, CXXXII, 9.
3. Ch. I, צדקת־לבב.
4. En hébreu צדוקי.

hellène des prêtres Sadocites, et comme adeptes du culte de Jéhovah-Zédec, formeront l'aristocratie guerrière et politique d'Israël même, après la disparition des Zadocites à Jérusalem et la réforme pharisienne des Machabées[1].

Ce qui montre que notre hypothèse n'est pas trop risquée, c'est l'attitude prise par les prêtres sadocites, alors qu'Antiochus Épiphane commençait la persécution contre Jéhova et ses adorateurs. La branche des Sadocites de Sichem ne fait pas de difficultés pour se soumettre à l'introduction du culte de Zeus gréco-phénicien. Plusieurs prêtres officiels de Jérusalem même sont parmi les instigateurs de cette réforme. C'est à cette origine qu'il faut attribuer la conception messianique qui se manifeste sous le symbole d'un taureau blanc. Le *Livre des jubilés* (écrit vers 135 av. J.-C.) dit que le Messie apparaîtra sous la forme d'un taureau blanc. Ce taureau est le symbole de Zeus Melqart le tyrien. Un texte talmudique très ancien, qui se rattache à la persécution d'Antioche, s'exprime comme suit : « Inscrivez sur la corne *du taureau* que vous renoncez au culte du Elion dieu d'Israël[2] ». Ce texte, qui déroute les commentateurs s'explique par l'infiltration de Melqart-Zeus en Judée opposé à Jéhovah-Jupiter, le dieu suprême. D'ailleurs les vestiges du culte du Taureau chez les Juifs se retrouvent dans la liturgie juive de la fête de Pâques.

Seulement, le plus indépendant d'entre les Sadocites, Onias IV, préfère l'exil à une apostasie. Il s'en alla pour refaire une Jérusalem nouvelle à Héliopolis, mais même là, l'ancienne interprétation allégorique du terme « Zédec » ne semble pas avoir été abandonnée. On a déjà cité le passage prophétique sur lequel ce prêtre s'était appuyé pour consacrer un temple à Jéhovah en Égypte. Mais on est surpris de voir que les Septante, la version la plus

1. V., sur cette secte, Schürer, *Gesch. des Judentums*, etc. I, *passim*.
2. מגלת תענית; Midrash רבה, *Genèse*, IV.

autorisée en la matière, puisqu'elle a été faite en Égypte, traduit les mots עיר החרס [1] ou Héliopolis par πόλις Ἀβεδέκ, la ville de Zédec. Cette petite substitution nous montre le caractère éclectique et peu orthodoxe de ce temple, destiné à favoriser un rapprochement entre Juifs et Gentils. Une fois de plus, Josèphe a raison de dire qu'Onias escomptait une clientèle indigène [2].

Cependant avec la victoire des Hasmonéens, les « séparés » deviennent les maîtres de Jérusalem. Un puritanisme et un exclusivisme outrés fondent sur la Synagogue pharisëenne. On rompt avec toutes les pratiques venues du dehors. Au terme Malchi-Zédec se substitue définitivement le terme de El-Elion, qui accompagne désormais tous les actes officiels en Israël et qui n'est que la confirmation exclusive de l'ancien dieu hébreu spiritualisé [3].

On revient au culte matérialiste et aux pratiques minutieuses des sacrifices et de la pureté du corps ; on reprend l'écriture et la langue hébréo-phéniciennes par réaction contre l'hellénisme syrien. Les textes de l'époque (les derniers psaumes, les vieilles Beraïtoth, le Livre des Machabées [4]) trahissent une renaissance de l'hébreu.

1. *Isaïe*, XIX, 18.
2. Cf. notre ét. *Jud.-Hel. el Judéo-Berbères*, chap. II.
3. Les monnaies et les actes officiels de l'époque portent invariablement les termes כהן גדול לאל עליון. GRAETZ, *ibid.*, tr. hébr. I fin et II, p. 1-25. Le véritable sens de cette réforme nous est expliqué par la מגלת תענית chap. II et ch. VII ; dans le premier de ces passages nous lisons : כתבו על [קרן] השור כי אין לכם הלק בעליון [אלהיישראל]. « Le gouvernement gréco-syrien a ordonné de graver sur la corne du taureau que leurs propriétaires n'ont point part dans le Elion (Dieu d'Israël). » L'autre texte, qui complète le premier, nous explique que lors de la persécution grecque de nombreux Juifs ont trahi la foi dans le « Dieu qui est au ciel ». En revanche, la victoire des Hasmonéens a abouti au rétablissement du culte du El Elion et même, pour mieux célébrer cette réforme du règne du Dieu du ciel, on décida que tous les actes publics porteraient la formule de l'année du règne du כהן גדול לאל עליון.
4. On remarquera que les monnaies de l'époque hasmonéenne et de celle des guerres *Judéo-romaines* ont des légendes en caractères phéni-

Seuls les Saducéens, des sectes puritaines et ascétiques comme les ascètes Malchi-Zédécéens, les Esséniens, etc., garderont les traces de cette ancienne tentative de synthèse sadocite. Chez les uns, cette tendance continuera à s'affirmer : ainsi le Livre des Jubilés reflète le mieux le caractère véritable du culte d'Onias, avec son rituel propre des sacrifices, avec son calendrier solaire, avec ses conceptions d'un « Messie » qui sera comme un « taureau blanc » symbolique, qui rappelle Melqart-Hercule le tyrien[1].

Les autres, tels les Melchisédécéens continueront à cultiver l'ancien mythe de Zédec ou de Zadoc, le vicaire de Dieu, sous une forme allégorique.

ciens. Le style tantôt aramisé, tantôt imité de Ben Sirah, l'araméen des livres d'Esdras et de Daniel, l'hébreu artificiel et barbare des derniers chapitres de Daniel et des chroniques cèdent la place à un néo-hébreu dont procéderont la Haggadah et la Mischna.

1. Les survivances de ce culte solaire se rencontrent jusque dans le Talmud. Ainsi le patriarche Jacob en personne est appelé Soleil et Serapis (*Meguila*, 18a) Joseph procède du soleil (*Baba Batra*, 16a).

APPENDICE III

UN TEMPLE DU DIEU YAHOU A ÉLÉPHANTINE (Ve S.)

Nous avons fait ressortir le caractère syncrétiste absolu de la religion jéhoviste qu'avait pratiquée la colonie militaire et aristocratique venue avec Jérémie à Memphis. Nous avons démontré que ces Judéens étaient restés hébréo-phéniciens, adorant à la fois Jéhovah et la Déesse Céleste (cf. la formule פן בעל des inscriptions puniques). Le culte de Tamouz-Adonis ne devait pas leur être étranger non plus. C'est à J. Salvador que nous devons[1] d'avoir reconnu dans les Thérapeutes, secte si chère à Philon, les descendants de ces anciens Hébreux. D'autre part, S.-J. Rapoport a établi l'identité qui existe entre les anciens ascètes rechabites de l'époque de Jérémie[2] et les Juifs de Khaïbar dont parlent les Midrash, le Coran et les auteurs juifs du moyen âge[3]. Cependant, même sous la domination persane, lorsque le Mazdeïsme aura contribué à épurer le mysticisme hébraïque, ce syncrétisme ne cessera pas d'exercer son influence sur les colonies juives en Afrique. A ce point de vue la découverte récente, faite à Éléphantine, des papyrus araméens d'origine juive du cinquième siècle, sert de confirmation

1. *Jésus-Christ et sa doctrine*, I, p. 142 et s.
2. *Jérémie*, chap. XXXV.
3. Tout ce problème est étudié par nous dans les *Judéo-Hellènes et Judéo-Berbères*, app. *Thérapeutes et Maghrabia*.

éclatante à notre thèse sur la persistance d'un judaïsme primitif en Afrique.

Il s'agit des documents authentiques contemporains de la réforme puritaine d'Esdras et de Néhémie, laquelle devait aboutir à la Synagogue orthodoxe et à la séparation définitive des Judéo-Araméens de la Judée du reste des Hébreux.

La ville de Syène est le marché militaire de l'Égypte et des pays du haut Nil. Une colonie hébréo-phénicienne peut y avoir existé du temps de Salomon[1]. Le pseudo-Aristée affirme que des militaires juifs y avaient été employés par Psammétique II contre les Éthiopiens. Hérodote[2] raconte que les Perses entretenaient à Éléphantine une garnison militaire[3]. C'est dans ce milieu militaire que se trouvait située une colonie juive qui avait, dans un endroit appelé Yeb, une agora (ou un autel) consacrée à Yahou le Dieu du ciel et ayant à son service un clan de Cohenites ou de prêtres légaux. L'onomastique qui se rencontre dans ces documents est hébraïque et théophore. Quand les personnages qui y figurent prêtent serment, c'est au nom de leur Dieu Yahou. Seulement nos papyrus montrent que les scrupules religieux n'embarrassaient pas encore ces Hébreux. On les voit adopter la législation perse et même dans un différend jurer par le nom d'une divinité égyptienne.

Trois papyrus ont d'ailleurs trait à l'organisation du culte de cette colonie juive. Voici le texte et la traduction du plus intéressant de ces documents[4] :

1. Cf. ch. XIII.
2. II, 17, 18, 28, 30. Il n'est pas douteux, croit M. Isr. Lévi, que la construction du temple d'Éléphantine, soit antérieure à la réforme de Josias (*Rev. des Ét. juiv.*, L. IV, p. 165).
3. Ed. SACHAU *Drei aramäische Papyrus*, Berlin, 1907.
4. D'après la *Rev. des Et. juives*, t. LIV.

TEXTE

1. אל מראן בגוא פחת יהוד עבדיך ידניה
וכנותה כהניא ביב בירת[א] שלם

2. מראן אלה שמיא ישאל שגיא בכל עדן ולרחמן
ישימנך קדם דריוהוש מלכא

3. ובני ביתא יתיר מן זי כען חד אלף וחין אריכן
ינתן לך וחדה ושריר הוי בכל עדן

4. כען עבדך ידניה וכנותה כן אמרן בירח תמוז
שנת כ |||| דריוהוש מלכא כזי ארשם

5. נפק ואזל על מלכא כמריא זי אלהא חנוב זי ביב
בירתא המונית עם וידרנג זי פרתדך תנה

6. הוה לם אגורא זי יהו אלהא זי ביב בירתא
יהעדו מן תמה אחר וידרנג זך

7. לחיא אגרת שלח על נפין ברה זי רב חיל
הוה בסון בירתא לאמר אגורא זי ביב

8. בירתא ינדשו אחר נפין דבר מצריא עם חילא
אחרנן אתו לבירת יב עם תליהם

9. עלו כאגורא זך נדשוהי עד ארעא ועמודיא
זי אבנא זי הוו תברו המו אף הוה תרען

10. זי אבן ||||| בנין פסילה זי אבן זי הוו באגורא
זך נדשו ודשיהם קימו וציריהם

11. זי בששיא אלך נחש ומטלל עקהן זי ארז כלא זי
עם שירית אשרנא ואחרן זי תמה

12. הוה כלא באשה שרפו ומזרקיא זי זהב וכסף
ומנדעמתא זי הוה באגורא ז[ך] כלא לקחו

13. ולנפשהום עבדו ומן יומי מלך מצרין אבהין
בנו אגורא זך ביב בירתא וכזי כנבוזי על למצרין

14. אגורא זך בנה השכחה ואגורי אלהי מצרין כל
מגרו ואיש מנדעם באגורא זך לא חבל

15. וכזי כזנה עבדו אנחנה עם נשין ובנין שקקן
לבשן הוין וצימין ומצלין ליהו מרא שמיא
16. זי החוין בוידרנג זך כלביא הנפקו כבלא
מן רגלוהי וכל נכסין די קנה אבדו וכל גברין
17. זי בעו באיש לאגורא זך כל קטילו וחזין בהום אף
קדמת זנה בעדן זי זא באישתא
18. עביד לן אגרה שלחן מראן ועל יהוחנן כהנא רבא
וכנותה כהניא זי בירושלם ועל אוסתן אחוהי
19. זי ענני וחרי יהודיא אגרה חדה לא שלחו עלין אף
מן יום תמוז שנת כ |||| דריהוש מלכא
20. ועד זנה יומא אנחנה שקקן לבשן וצימין נשיא
זילן כארמלה עבידין משח לא משחן
21. וחמר לא שתין אף מן זכי ועד יום שנת כ |||||||
דריהוש מלכא מנחה ולבו[נ]ה ועלוה
22. לא עבדו באגורא זך כען עבדיך ידניה וכנותה
ויהודיה כל בעלי יב כן אמרין
23. הן על מראן טב אתעשת על אגורא זך
למבנה בזי לא שבקן לן למבניה חזי בעלי
24. טבתן ורחמיך זי תנה במצרין אגרה מנך ישתלח
עליהום על אגורא זי יהו אלהא
25. למבניה ביב בירתא לקבל זי בנה הוה קדמין
ומחתא ולבותא ועלותא יקרבון
26. על מדבחא זי יהו אלהא בשמך ונצלה עליך
בכל עדן אנחנה ונשין ובנין ויהודיא
27. כל זי תנה הן כן עבדו עד זי אגורא זך יתבנה
וצדקה יהוה לך קדם יהו אלה
28. שמיא מן גבר זי יקרב לה עלוה ודבחן דמן
כדמי כסף כנכרים זלף ועל זהב על זנה
29. שלחן הודען אף כלא מליא באגרה חדה שלחן
על דליה ושלמיה בני סנאבלט פחת שמרין
30. אף בזנה זי עביד לן כלא ארשם לא ידע ב.
למרחשון שנת כ ||| |||| דריהוש [מ]לכא

TRADUCTION

(D'après Isr. Lévi, in *Rev. des Ét. juives.*)

(1) A notre seigneur, Bagoas, gouverneur de Judée, tes serviteurs Yedoniah et consorts, prêtres de Yeb (Éléphantine), la forteresse, salut.

(2) Que notre Seigneur, le Dieu du ciel, veuille beaucoup ton bien en tout temps, qu'il te concilie la faveur du roi Darius (3) et de sa famille mille fois plus encore qu'aujourd'hui; qu'il t'accorde une longue vie, et sois heureux et bien portant en tout temps !

(4) Maintenant voici ce qu'ont à te dire tes serviteurs Yedoniah et consorts : Au mois de Tamouz de l'année 14 du roi Darius, lorsqu'Arsame s'absenta pour rendre visite au roi, les prêtres du dieu Chnoum de Yeb la forteresse se concertèrent avec Vidrang, ton commandant ici, (6) dans le dessein de détruire le temple du Dieu Yahou, à Yeb la forteresse. Ensuite, cet ignoble Vidrang (7) envoya une lettre à Napian, son fils, qui était chef de corps à Syène la forteresse, lettre ainsi conçue : « Qu'on démolisse le temple de Yeb (8) la forteresse. » Puis Napian prit des Égyptiens et d'autres troupes; ils arrivèrent dans la forteresse de Yeb avec leurs armes, (9) entrèrent dans ce temple, le détruisirent jusqu'au ras du sol, brisèrent les colonnes de pierre, arrachèrent les portes (10) de pierre au nombre de cinq, faites en pierre de taille, qui se trouvaient dans ce temple; quant aux battants des portes qui restaient et aux gonds (11) d'airain qui étaient fixés à ces portes, au toit tout en bois de cèdre, avec le reste (?) des murs et autres choses qui y figuraient (12), tout cela ils l'incendièrent. Quant aux bassins d'or et d'ar-

gent et aux objets qui étaient dans ce temple, ils les prirent (13) et se les attribuèrent à eux-mêmes. Or, c'est déjà sous la domination des rois d'Égypte que nos ancêtres avaient édifié ce temple à Yeb la forteresse, et, lorsque Cambyse vint en Égypte, (14) il trouva ce temple construit. Tandis qu'on démolit tous les temples des dieux des Égyptiens, personne ne fit le moindre dommage à celui-ci. (15) Lors donc qu'on eut ainsi agi, nous, avec nos femmes et nos enfants, nous revêtîmes le cilice, nous jeunâmes et priâmes Yahou, Dieu du ciel, (16) qu'il nous montrât la ruine de ce chien de Vidrang. Les chaînes lui furent enlevées des pieds (?), tous les biens qu'il avait acquis périrent, tous ceux (17) qui avaient voulu du mal à ce temple furent tués et nous vîmes leur défaite. Or déjà avant cela, au temps où ce mal (18) nous arriva, nous avions envoyé une lettre [à] notre seigneur et à Yohanan, grand-prêtre, et à sa suite, les prêtres de Jérusalem, à Oustan, son frère (19), qui est le même qu'Anani, et aux notables juifs. Mais ils ne nous adressèrent aucune réponse. Depuis ce jour de Tamouz de l'année 14 du roi Darius (20) jusqu'à ce jour, nous portons le cilice, nous jeûnons, des femmes sont devenues comme des veuves, nous ne faisons pas d'onctions (21), nous ne buvons plus de vin. Pareillement depuis ce temps jusqu'au jour [20] de l'année 17 du roi Darius, nous n'offrons plus d'oblations, d'encens et d'holocaustes (22) dans ce temple. Maintenant tes serviteurs, Yedaniah et consorts et les Juifs, tous habitants de Yeb, s'expriment ainsi : (23) S'il plaît à notre seigneur, qu'il soit décidé au sujet de ce temple qu'il soit rebâti, car nous ne nous permettons pas de le restaurer. Vois ceux qui ont éprouvé tes bienfaits (24) et tes amis qui sont ici en Égypte. Qu'il soit expédié une lettre à leur destination, au sujet du temple du Dieu Yahou (25) pour qu'il soit reconstruit à Yeb la forteresse tel qu'il était bâti auparavant, et on offrira des oblations,

de l'encens et des holocaustes (26) sur l'autel du Dieu Yahou en ton honneur; nous prierons pour toi en tout temps, nous, nos femmes, nos enfants et les Juifs, (27) tous tant qu'ils sont ici. Que si tu le fais, jusqu'à la reconstruction de l'autel, tu tireras un mérite devant Yahou, Dieu du (28) ciel, de tout homme qui lui offrira des holocaustes et des sacrifices, de la valeur de mille kikar d'argent et d'or. Sur cela (29) nous avons envoyé un rapport. Pareillement nous avons envoyé le récit de tout cela dans une lettre à Delaïah et à Schelémiah, fils de Sanaballat, gouverneur de Samarie. (30) De tout ce qui nous avait été fait Arsame ne savait rien. Le [20] Marheschvan, l'an 17 du roi Darius.

* * *

Voilà qui est net. Les plaignants disent explicitement que leurs ancêtres avaient édifié ce temple consacré à Yahou le « Dieu du Ciel » à Yeb avec la permission des rois d'Égypte, et que Cambyse trouva déjà ce temple construit. Il s'agit donc des Israélites venus avec Jérémie ou du moins de leurs contemporains. Par une savante collation des textes, M. Israël Lévi démontre que le texte araméen est une traduction de l'hébreu qui demeurait la langue propre des juifs de Yeb. Nous ajoutons que les hébraïsmes qui s'y rencontrent se ressentent du style du *Pentateuque* seulement. Ce fait, qui confirme l'origine peu orthodoxe de cette communauté, est corroboré par les considérations suivantes. Le Cohen de Yeb qui ne reçoit pas de réponse de Jérusalem et pour cause (le judaïsme d'après l'exil avait condamné tous les sanctuaires et les prêtres qui se trouvaient en dehors de Jérusalem), ne se fait pas scrupule de s'adresser aux fils de Sanaballat, le Samaritain, le rival et l'ennemi de Néhémie.

Le temple de Yahou à Éléphantine tient donc par ses

origines et par son caractère éclectique aux anciens cultes hébréo-phéniciens [1]. Si telle était à cette époque la situation des Juifs en Égypte et dans un milieu plus ou moins araméen, combien plus syncrétistes devaient alors être les premiers établissements juifs des pays méditerranéens éloignés !

1. Le passage suivant, que Josèphe attribue à Onias, nous montre que ce temple ne fut pas unique : « J'ai trouvé presque partout (en Egypte) des sanctuaires élevés contre toute convenance » (*Antiq.*, XIII, 66. Cf. Clermont-Ganneau, *Recueil d'Archéol. Orientale*, VIII, 1907).

APPENDICE IV

HÉBRÉO-PHÉNICIENS ET JUIFS

(*Évolution postérieure*)

Un sceau trouvé à Carthage appartenait à un certain Joab — on notera la forme théophore pleine de יואב avec la lettre ו — et porte un ange aux ailes déployées. Ce sont peut-être des Chérubins d'origine hébraïque. On rencontre parmi les anciens Carthaginois des personnages qui portaient les noms théophores de יאל,יאש (Joël, Joas), avec la suppression de la lettre ו très fréquente dans les textes de la Bible postérieurs à l'exil[1].

L'organisation politique et religieuse des Carthaginois dénote des affinités incontestables avec celle des Hébreux de la basse époque. Tout comme Jérusalem, Carthage avait à sa tête un *Synedrion*[2]. Le conseil municipal s'appelait *gerousia*. Des grands-prêtres de la lignée de Hiram semblent avoir présidé au culte du temple de Melqart à Carthage : ce chef spirituel s'intitule lui-même מקם אלים (le vicaire des Dieux)[3]. On a vu dans notre appendice sur

1. Cf. *C. R. d. l'Ac. d. I. et B.-L.*, 1905 p. 757 ; *C. I. S.*, I, 132, etc.
2. *Justin*, I, 18, 7, etc.
3. *C. I. S.*, 1, 26, etc. Le terme מקם signifie dans les textes talmudiques « en place de ». En outre, המקום est un attribut de la Divinité. Cf. *C. I. S. I.*, 227, 260-262, 377, etc.

« Zedec et Zadoc » que cette idée d'un vicaire des dieux n'a pas été complètement étrangère au culte sacerdotal de Jérusalem. Les deux curieuses inscriptions [1] qui traitent du rituel des sacrifices, bien qu'elles soient adaptées au parler phénicien de basse époque, rappellent trop certains passages des Lévitiques pour qu'on ne soit pas tenté d'y voir une origine commune. A noter que les Carthaginois faisaient accompagner leurs troupes de guerres par un tabernacle sacré et des voyants [2], et qu'ils envoyaient à Tyr des dîmes et des prises de guerre [3].

Une classe de scribes סופרים, analogue à celle qui existait chez les Juifs après l'exil, se forme en même temps en Phénicie — à Sidon surtout — et on rencontre plusieurs de ses représentants à Carthage [4].

Mais ici ne s'arrêtent pas les affinités qui existaient certainement entre Juifs et Phéniciens de l'époque gréco-romaine. En même temps que Jérusalem, Sidon et jusqu'à Carthage subissent les effets de l'aramisation qui domine l'Orient post-biblique.

La langue et l'onomastique des Phéniciens d'outre-mer subissent, d'ailleurs, la même évolution à tendance araméenne que celles des Juifs de Palestine.

Il est curieux de retrouver dans les inscriptions de la Carthage des derniers siècles de son existence et jusque dans la Carthage romaine elle-même, les mêmes noms qui se rencontrent dans le Talmud. Exemple : אדא, בא־אבא, [5] אביו־ביו, [6] עולא, [7] ערך, [8] סיג.

Il en est de même pour la langue. Ce qui distingue les

1. Cf. *C. I. S.* I, 165, etc.
2. Meltzer, *Gesch. der Karthager*, I, p. 145-146.
3. *Ibid.*, p. 450 et Babelon, *Carthage*, p. 13.
4. *C. I. S.*, I, 273, etc. סופרים. Cf. Esdras « le Sofer ».
5. *Ibid.*, 2653 et 2874.
6. *Ibid.*, t. II, f. 3.
7. *Ibid.*
8. *Ibid.*, 2832.

désignations de localités de la basse époque, c'est leur caractère araméen. Déjà le terme קרתא a une allure araméenne ; c'est dans le même sens qu'il faut chercher l'explication du nom de Byrsa, qui pourrait être un dérivé de בירתא (cf. בירניות). Le terme de Heraclea Caccabaria qu'Étienne de Byzance traduit : tête de cheval qui s'identifie avec l'araméen קרקפתא־קרקף[1]. A cette catégorie de mots appartiennent les termes néo-hébraïques qu'on retrouve dans les inscriptions phéniciennes, tels que : נגר = menuisier ; חלת = caverne ; קנמי = j'adjure ; תפק = tu enlèveras ; למטה = en bas, etc.

Une chose est certaine : la langue punique, bien que mutilée, a survécu à l'existence des colonies phéniciennes[2]. Sa disparition ne daterait que du sixième siècle. Or, cette date coïncide avec une renaissance de sa sœur aînée, la langue hébraïque, qui réapparaît à partir de cette époque sur les épitaphes des pays de la Méditerranée pour se substituer au grec et au latin[3] ; c'est, en outre, l'époque de la formation définitive de la liturgie juive. Or, on est frappé de trouver dans cette dernière des passages entiers empruntés à la terminologie phénicienne. Elle se manifeste par la persistance des superstitions et des coutumes d'origine phénicienne qui se retrouvent encore chez les Juifs africains[4], dans toute une littérature mystique et anthropomorphique conçue dans un hébreu pur et original (cf. le ס׳ שעור קומה ס׳ יצירה, les Midrashim

1. Cf. BARGÈS, *Rech. archéol. sur les colon. phén.*, p. 37 et 187 ; MELTZER, *ouvr. cité*, I, note 49. La tendance araméenne est confirmée, entre autres, par la *C.I.S.*, I. 1,3, etc., et par la grande inscription de Micispa, publiée par M. Berger (*Rev. Assyr.*, 1888, p. 30 et suiv.).

2. Cf. RENAN, *Hist. comp. des Lang. sémit.*, 1855, p. 23. V. note 7 *supplément.*

3. La *Jewish Encyclopedia*, art. *Catacombs*, a groupé ces textes.

4. M. VASSEL (*La Littér. popul. des Israël. Tunis.* livr. II) a réuni tous les matériaux qui confirment notre point de vue. La persistance des coutumes puniques a été démontrée par M. Ph. Berger d'une façon décisive (*Rapport sur les tatouages tunisiens*, *Rev. d'Assyr. et d'archéol.*, 1894, 21, 33).

abondant d'éléments mythologiques et folkloristes hébréo-phéniciens du sixième et du septième siècle), enfin dans un idiome populaire qui contient des éléments africains ou grecs (cf. le style personnel et les idiotismes propres aux œuvres d'Eldad le Danite, (neuvième siècle, recueillis par M. Epstein[1]; voir aussi les récits de Elhanan le Marchand, publié par M. Gaster dans son « Chronicle of Jerahmiel »). C'est à cette origine hébréo-phénicienne que j'attribue les vestiges du dialecte hébreu que j'ai retrouvé dans le Sahara[2].

Nous étudierons dans un travail spécial cette question de la disparition du bassin de la Méditerranée de l'élément phénicien auquel se substitue l'élément juif, tant pour la pratique de la langue que pour l'exercice de la navigation et du commerce[3].

Mais dans cette étude consacrée à l'antiquité seulement, nous nous contenterons de réunir quelques données sur l'évolution moyen-âgeuse d'un groupe commerçant ancien dont les origines se perdent dans les ténèbres de l'antiquité phénicienne.

Le bassin du Rhône semble avoir été de tous les temps un centre d'activité phénicienne. C'est ici que la légende localise la lutte de Melqart contre Neptune[4]. C'est dans ce pays que se fondent depuis la plus haute antiquité, les colons rhodiens qui donnèrent leur nom à la ville de Rhodanesia. Bargès[5] signale près de l'embouchure du Var la survivance de toute une nomenclature d'origine hébréo-phénicienne. Ainsi on y rencontre des Bérotins que cet auteur fait dériver de ברית et qui y seraient venus sous la conduite de Jehus (? יהוא) de Berut la phénicienne[6]. Une

1. ם אלדד הדני.
2. *Voyage d'ét. juives en Afrique.*
3. *Judéo-Hellènes et Judéo-Berbères*, l. I, ch. VIII.
4. Cf. *Melqart et Josué.*
5. *Ouvr. cité*, p. 60.
6. Aujourd'hui Beyrouth.

vallée y porte encore le nom de Chanaan; ou y trouve, en outre, des localités qui portaient les noms de Manasés, de Salomon, d'Uriel et d'Adon[1].

Seulement, ici ne s'arrête pas le rôle des Rhodaniens. Les villes marchandes situées près de la rive du Rhône connaissent, dès les premiers siècles de l'ère vulgaire, des marchands rhodaniens et même des *Nautæ Rhodaniti*[2].

On sait, en effet, que les conditions du commerce international n'ont pas subi de transformation radicale, du moins avant que les Croisades n'eussent forcé les portes de l'Orient au profit des Vénitiens. Cependant, entre ces derniers et les Phéniciens, une lacune subsiste: on se demande vainement quel groupe eût remplacé les Phéniciens dans l'exercice du commerce international? Il est vrai que trop d'indices, provenant tant d'Asie que d'Afrique et d'Europe, nous indiquent que l'élément juif a joué, au moins à partir du cinquième siècle, un rôle prépondérant sinon exclusif dans l'existence du commerce mondial antérieur aux Croisades[3]. Mais il reste à élucider le problème de la transmission du commerce par les Phéniciens aux Juifs, fait sur lequel la littérature juive orthodoxe ne nous renseigne nullement. Or, il se trouve qu'un auteur arabe qui a écrit en l'an 817, c'est-à-dire à une époque où rien n'était changé encore dans les relations internationales, désigne nettement les Juifs commerçants sous le nom de Rodanites.

Dans son *Kitab el Maçalik wa'n l'Mamalik* édité par Barbier de Meynard et M. J. Goeje, Ibn Khordâdbeh trace l'itinéraire complet de « ces marchands juifs rodanites », qui parcourent tout le monde connu des anciens, qui sont

1. Une nomenclature pareille se retrouve dans le Gharian, la Troglodyte tripolitaine.

2. M. Simonsen a signalé ce fait dans la *Rev. d. Et. juives*, t. LIV, p. 141.

3. Nous avons étudié cette question dans *les Judéo-Hellènes et Judéo-Berbères*, pas cité. V. les détails chez HERZFELD, *Handelsgesch. der Juden*, 1877, *passim*.

chez eux dans le palais des rois Francs comme dans les ksour du Sahara ; qui organisent des expéditions maritimes vers la mer Rouge et les Indes et qui poussent leurs caravanes jusqu'à la Chine et au Soudan.

Ces maîtres du commerce qui continuent à porter le nom de Rodanites, tout en étant Juifs, ne semblent cependant pas être en faveur chez leurs coreligionnaires orthodoxes. Dans les milieux juifs on les appelle tantôt Dodanites[1], tantôt Dardanites (les Juifs indépendants du Caucase et de l'Illyrie chez les rabbins), tantôt Beni Haddanites בני הדני chez Dounash (auteur africain du dixième siècle[2]), tantôt Danites.

Or, ces *Danites*, comme nous le montre le cas du mystérieux voyageur Eldad, qu'on rencontre jusqu'au seizième siècle, nous sont donnés comme parlant un dialecte hébreu très personnel[3]. Une fois, ils figurent à côté des adorateurs d'Astarté-Melita dont les adeptes subsistaient encore dans le Soudan du neuvième siècle[4].

En outre, ils sont tous dissidents et, tout comme les Samaritains, ils méconnaissent les Prophètes et les docteurs talmudiques[5]. Jusqu'au dixième siècle du moins, leur maître et chef unique est Josué fils de Noun. Tous leurs textes commencent invariablement comme suit : אמר יהושע בן נון מפי משה מפי הגבורה.

Si l'on pense que ces Rodanites ou Dedanites, *alias* Danites[6], se rencontrent surtout sur toutes les grandes

1. Ibn Daoud dans le ספר הקבלה fin. (cf. Targoum, Onkelos, *Genèse*, XVI). Cf. Appendice V, où nous reprenons le problème.
2. V. A. Epstein, Eldad le Danite.
3. Neubauer, *Wereare the ten tribes* (*Jew. Quarl. Rev.*, t. I, I-IV) et Epstein, *ouvr. cité*, ont résumé la question, sans toutefois la résoudre.
4. Epstein, *ibid.*
5. Ainsi au seizième siècle, le rabbin David ben Zemera du Caire ne sait s'il doit considérer ces Danites comme Juifs ou comme Caraïtes.
6. La confusion entre ces deux leçons règne déjà dans les textes bibliques. La *Genèse* (X) a רדנים tandis que les *Chroniques* (II) ont דדנים. Les Septante ont invariablement Rodanites.

routes commerciales autrefois occupées par les Phéniciens ; que la Synagogue orthodoxe semble les ignorer intentionnellement, comme elle ignore tous les judaïsmes qui existaient certainement depuis la plus haute antiquité, en Gaule comme en Espagne, en Berbérie comme en Éthiopie ; que la disparition des idiomes phéniciens coïncide avec une renaissance de l'hébreu chez les Juifs et avec la pénétration jusque dans les milieux juifs orthodoxes de toute une littérature mystique et même mythologique ; que ce phénomène est caractérisé par la recrudescence des superstitions et des survivances païennes dont le rabbinisme lui-même se ressentira et d'où sortira la Kabbale ; si l'on pense surtout que les premières données que nous possédons sur le judaïsme français ou autre (cf. Isr. Lévi, *Hist. des Juifs en France*, [2]) ont trait à ces conceptions mystiques et anthropomorphiques d'origine phénicienne probable, ne serions-nous pas en droit d'émettre cette hypothèse hardie, mais non moins logique qui ressort de tout ce qui précède ?

Les Juifs des côtes du bassin méditerranéen et de ses dépendances seraient, en grande partie, les descendants directs des anciens colons hébréo-phéniciens de l'antiquité.

1. Movers, *die Phönizier*, II, III.

2. Voici, d'après cet auteur, les premiers faits de l'histoire des Juifs en France :

Les Juifs apparaissent pour la première fois dans l'histoire des Gaules, comme marchands, marins, trafiquants d'esclaves, médecins (p. 10), militaires, etc. Ils y personnifient la classe commerçante, si bien que « quand les Normands débarquent sur les côtes de la Gaule narbonnaise on les prend pour des marchands juifs (p. 21). Les premières notions qui nous arrivent des Gaules nous parlent des conceptions de basse mystique et de gnosticisme grossier qui représentent Dieu sous une forme corporelle (p. 20). Le rabbinisme n'y pénètre que vers le dixième siècle (p. 27). Les historiens de l'île de Malte consacrent de multiples études aux survivances des influences phéniciennes (cf. Preca, *Malta Cananea*, Carouana, etc.).

APPENDICE V

DANITES ET RODANITES

A côté des tribus nomades et agricoles, il y avait sur les deux rives de l'Érythrée, des tribus marchandes de religion juive. Nous avons déjà étudié l'histoire des relations maritimes qui existaient entre Édom et la Judée et entre les Sabiens et les Dédanites de l'époque biblique. Il faut supposer que[1] sous la poussée des guerres d'invasion de Nabuchodonazar, un bouleversement général se produisit dans la constitution ethnique des régions méridionales de l'Arabie[2]. Les Sabéens tendent à disparaître et leurs derniers groupes se transportent sur les côtes africaines. Les Dédanites sont refoulés vers le Sud où ils se divisent plus tard, tantôt[3] sous le nom de Dédanites, tantôt sous celui de Rodanites[4]. Pline[5] les connaît sous le nom d'Attana, ce dernier nom pouvant s'expliquer par l'arabe Ad-Dan[6]. Movers rapproche ce dernier terme de celui de ודן (Ou-Dan), peuple marchand du sud arabique du temps d'Ézéchiel[7]. Ces Ou-Danites qui seraient les ancêtres des Had-

1. *Les Hébréo-Phéniciens*, ch. XIII; Otto Weber, *Arabien vor dem Islam* et append. IV.
2. Movers, *die Phönizier*, II, III, p. 303.
3. Targoum Onkelos, *Genèse*, XXV, 3.
4. Cf. notre ch. VII.
5. *Hist. Nat.*, VI, 32, § 147.
6. Movers, *ibid.*, 303.
7. *Ezéchiel*, XXVII, 19. Cf. les Dana-ouna, peuple maritime des textes égyptiens.

Danites ou Danites du moyen âge occupaient les débouchés maritimes d'Aden et de ses dépendances jusqu'au golfe Persique. En même temps, on rencontre dans ces mêmes passages une autre population maritime qui portait le nom de Yenos ou Yanos et que Movers rapproche de celui d'Yenisos et de Yanos. Ces Yoniens seraient peut-être les Yavan(os) de Ouzal (Zânéa) d'Ézéchiel[1].

A ces deux peuples succède, à partir du troisième siècle avant J.-C., une nouvelle population riveraine connue chez les anciens sous le nom de Guerréens Γέρρα[2]. Ce peuple, dont l'origine est inconnue, demeure pendant plusieurs siècles le maître du commerce maritime et des débouchés méridionaux. Il domine les bords de la mer Rouge et du golfe Persique; il se sent assez fort pour aller porter le pillage jusque sur les côtes de la Perse, de l'Éthiopie et des Indes. Le caractère sémitique de cette population étant certaine, on serait tenté de rapprocher le terme de Guéra, גרא de celui des הגריאים, nomades qui jouent un certain rôle dans les annales bibliques et auxquels les Rubénides avaient enlevé leur territoire[3]. Or, le terme גר ou הגר (l'errant, l'étranger) fait immédiatement penser à celui des Djeroua guerriers juifs qui jouent un rôle capitale dans l'histoire des Berbères[4], de même qu'à celui des Phalacha-Philistins, la racine פלש n'étant elle-même qu'un synonyme éthiopien du גר hébreu. D'ailleurs, les Phalacha ne doivent ce terme ethnique qu'à leurs voisins non juifs, tandis qu'eux-mêmes ils se donnent le nom de *Qar*(*an*) ou Gar(an)[5]. Ce rapprochement linguistique est corroboré par des données historiques qui témoignent

1. *Ezéchiel*, II, III, p. 286 יון מאוזל.
2. Aristobule chez Strabon, XVI, 3. Movers, II, III, p. 291 et 302-305.
3. I *Chroniques*, V.
4. Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères*, I et II (cf. notre étude *Jud.-Hel. et Judéo-Berbères*, l. II et III).
5. קרן. cf. D. Maguid, שאר עמנו מכוש recueil *Meassef*, Saint-Pétersbourg, 1902, p. 227-239.

d'une suprématie marchande dont les Juifs auraient joui dans l'Arabie préislamique.

Ainsi nous savons que l'empereur Constance fut obligé de renoncer à l'établissement de relations maritimes avec les Indes devant la résistance des Juifs du port d'Aden[1]. L'île de Yataba située en face de cette dernière ville était le siège d'une république juive indépendante[2]. Il en devait être de même de l'île de Tylos que fut occupée par les Attana — ou ad-Dana — de Pline. Quant à la fameuse tribu maritime juive de Yanos, elle a sa place à part dans le folklore juif du moyen âge. Or, elle ne serait autre que les Younéens des anciens, le Yavan d'Ouzal d'Ézéchiel[3]. On sait qu'une principauté commerçante juive, ayant une origine arabe probable subsista aux Indes jusqu'au quinzième siècle[4].

D'ailleurs, des colonies de pirates juifs qui s'aventuraient jusqu'en Éthiopie, existaient encore en Arabie au douzième siècle[5].

La dynastie chrétienne de l'Éthiopie, secondée par l'empire de Byzance, ayant voulu s'emparer du commerce maritime[6], déchaîna les guerres sanglantes du sixième siècle, qui durent modifier profondément l'état des choses.

Les Guerra disparaissaient de bonne heure de l'Arabie et, si nous en jugeons d'après le chemin que suivirent leurs successeurs, c'est en Afrique qu'il faudrait chercher leurs traces. Les Phalacha et les Djeroua, que deux documents désignent sous le nom de Philistins[7] seraient peut-

1. Graetz, d'après Caussin de Perceval, éd. hébr. III, p. 46-47.
2. Procope, *de Bello persico*, L, 9.
3. Cf. A. Epstein, *Eldad Ha-Dani*.
4. V. Slousch, *les Juifs et le judaïsme aux Indes*. (*Rev. du Monde musulman*, mai 1908).
5. Benjamin de Tudèle, *Itinéraire*.
6. Ces guerres caractérisées par l'épopée de Dou Nouas sont racontées par Graetz, v. III (éd. hébr.).
7. J. Graberg, *Specchio geogr. e statistico dell'impero de Marocco*, Ge-

être leurs descendants. Quant aux Had-Danites ou Rodanites, leurs descendants se retrouvent au moyen âge, alors qu'ils sont maîtres du commerce mondial [1].

La tribu mystérieuse de Yanos elle-même se rencontre en Éthiopie et jusqu'au Soudan. Si bien qu'on a voulu voir dans ce terme géographique l'origine de la légende du prêtre Jean.

Une fois de plus la littérature hébraïque apporte une contribution importante à la solution du problème des origines asiatiques des Africains.

nova, 1834, p. 88 (cf. Movers, II, III, p. 337 ; V. aussi notre *Voyage d'Et. juives en Afrique*).

1. Cf. notre ét. *Jud.-Hel.*, etc., l. I., ch. VIII.

NOTES

1. — *Éponymes ou divinités génériques.*

Cf. Philippe Berger, *la Phénicie*, p. 6 ; Maspero, *Histoire ancienne des Peuples de l'Orient*, p. 295 ; Lenormant, *la Légende de Cadmus et les établissements des Phéniciens en Grèce ; Grande Encyclopédie*, art. Cadmus ; Preller, *Griechische Mythologie*, II, p. 22-9 ; Meltzer, *Geschichte der Karthager*, I, notes.

Movers dans son ouvrage capital, *Die Phoenizier*, approfondit la question, mais il exagère certainement, lorsqu'il cherche à tirer des conclusions historiques des divers mythes qui s'y rattachent. Ainsi (v. II, l. 2, p. 58 et suiv.), il tente d'appliquer les diverses versions aux différentes étapes, que la colonisation phénicienne avait parcourues. Si bien que cet auteur croit pouvoir diviser l'histoire des Phéniciens en plusieurs périodes successives, comme suit :

a) Époque méditerranéenne ou préhistorique, qui correspond aux migrations de Chronos-El, dont nous parle la mythologie grecque ; *b*) Époque sidonienne, qui correspond à la légende d'Astarté, divinité locale des Sidoniens et qui, selon cet auteur, ne serait qu'une version sémitique du culte d'Isis et d'importation égyptienne ; *c*) Époque cadméenne, caractérisée par le mythe Chronos ou Cadmos l'Errant, dont l'activité est d'ailleurs peu précisée par lui et *d*) Époque héraclienne ou tyrienne, la plus connue des peuples classiques.

Malgré toute son ingéniosité, ce système ne doit pas être pris à la lettre, pour la simple raison que les textes mythologiques, sur lesquels Movers s'appuie, varient avec les auteurs et les origines et manquent d'unité et de cohésion.

Cependant, un examen attentif des textes multiples que cet historien a su grouper avec autant de sagacité que d'érudition, joint à une étude approfondie des textes bibliques et des données archéologiques, nous permet de reprendre pour notre propre compte les seuls éléments qui restent solides dans ces mythes, savoir : ceux d'entre les noms propres, les figures et les descriptions de cultes qui sont d'origine hébraïque certaine. On aura beau discuter et chercher des explications diverses à des termes tels que Cadmos, Cadmiel, Melqart, Bel-Baal, Ereb-Eremb, Adonis, etc. ; on aura beau discuter le caractère sémitique du culte des Cabires et de Dionysos, pour l'hébraïsant leur origine sémitique, leur affinité avec les cultes syriens correspondants ne peuvent pas faire de doute.

Cependant, si l'on veut mieux saisir l'intérêt ethnographique et historique que ces noms présentent pour une compréhension plus nette de l'histoire antique, il faut surtout tenir compte du rôle que jouent, chez les anciens, les dieux locaux ou les éponymes de chaque peuple et souvent même de chaque cité ou tribu. Sous des termes multiples, c'est toujours la même divinité qui se perpétue, mais qui change de nom, selon que tel ou tel peuple prend son essor et l'emporte sur ses voisins, ou selon qu'il change d'habitat. Si nous faisons abstraction des deux noms plus ou moins communs à tous les Sémites, celui de El (El Elion le Dieu Ciel ou Chronos) à l'époque ancienne et celui de Baal-Bel (le Seigneur, le plus souvent le Dieu solaire) et d'Adon (qui a la même signification) à l'époque historique, tous les autres noms de divinités s'expliquent par les origines génériques. Par exemple, Ma'on-Minos est le dieu Ciel des Ma'onim à une époque anté-biblique ; Qedem est le dieu de tous les sémites orientaux ; Sem est probablement le El-Sham (du Ciel), comme Ham serait le אל חמה = בעל חמן (Dieu soleil), etc. Les tribus d'Israël elles-mêmes ne font pas exception à la règle : presque tous les noms de ces tribus correspondent à des noms de divinités. Ainsi le nom de שמעון dérive probablement de שם־מען ; c'est la fusion entre l'ancien dieu Ciel-Shem et le dieu local de Ma'on dont les Siméonites occupent le territoire. Celui de יהודה s'explique par le nom de יה־הוד Dieu-Tonnerre, un des attributs de Yahou (en arabe הֹד signifie encore tonnerre), יששכר est composé de אש שכר, l'homme de Sacar, divinité phénicienne qui se retrouve en Afrique et dont le *Corpus Inscriptionum Semiticarum* nous fournit plusieurs exemples. La Massora a donc raison de transcrire ce nom avec deux ש. Le nom de זבלון s'explique par celui du dieu (1) בעל זבול. גד est le Dieu-Fortune des Phéniciens : אשר (2) est le Esmoun-Esculape des environs de Tyr ; le nom de יעקבאל (3) se retrouve dans les inscriptions égyptiennes antérieures à la formation même du peuple d'Israël ; on constate l'influence égyptienne dans le terme de פוטיפר כהן אן le prétendu ancêtre des Josephites et dans celui de בן־אוני l'ancien nom générique de Benjamin ; il est difficile de ne pas y reconnaître le dieu און On-Hélios.

Quant aux noms de tribus de ראובן et de לוי, ils semblent être tous deux d'origine libyenne. Les textes égyptiens, ne faisant pas de différence entre les lettres L et R écrivent Rebu au lieu de Lebu ; Reuben l'aîné, le בכור destitué au profit de Lévi, pourrait donc être une altération sémitique du nom de Leb ou Libyens. Quant au nom de לוי (cf. לאה la femme de Jacob), Niebuhr (*Gesch. des Hebr. Zeitalters*, p. 32) l'a déjà rapproché de celui des Lebu-Loua (les Libyens). Nous verrions volontiers dans les deux autres noms génériques נפתלי et דן des survivances de divinités méditerranéennes qui proviennent de Danaus (4) et de Neptune.

L'hypothèse ne serait pas suffisamment fondée, si elle n'avait pas pour

1. Cf. plus haut, chap. IV.
2. *Ibid.*, ch. IX.
3. Hommel, *Gesch. des alt. Morgen.*, p. 68.
4. Cf. plus haut, ch. VIII.

elle le fait capital qui ressort de tout ce qui précède, notamment que chaque peuple ou tribu porte le nom d'une divinité éponyme, localisée dans le pays qu'elle occupe [1]. La fédération des douze tribus représentée par l'autel du *Berit* et présidée par Yahou forme le panthéon d'Israël.

Envisagée à ce point de vue, l'histoire des migrations des Sémites et des croisements entre les races, gagne beaucoup en clarté.

2. — *Le commerce de la Judée.*

Elat et Ezion Geber (l'Aqaba de nos jours) occupent une place considérable dans l'histoire des relations maritimes de la Judée avec les peuples du Sud. Déjà sous Moïse, les Beni-Israël auraient campé à Ezion-Geber (*Nombres*, XXXIII, 35 et 36 ; *Deutér.*, II, 8). David étendit sa domination sur les nomades hamitiques qui occupèrent une partie de la presqu'île du Sinaï (cela résulte de I *Chron.*, IV, 40 כי מי חם היושבים). Les Israélites de la tribu de Siméon occupèrent depuis les rives du golfe (*ibid.*, 41). Salomon, désireux de reprendre les anciennes excursions maritimes vers Ophir, se rend en personne à Elat et à Ezion-Geber (cf. II *Chron.*, VIII, 17-19), où il organise, avec l'aide de capitaines de Hiram et de matelots israélites, des expéditions vers les pays du Sud (I *Rois*, IX, 26; X, 22, etc.). Le roi Josaphat reprend cette tentative (I *Rois* XXII, 49) qui ne lui réussit d'ailleurs pas. Après la victoire qu'il remporte sur Edom, le roi Uzias réussit à reprendre le port d'Élat (II *Rois*, XIV, 22). Successivement Aram et Edom réussissent à s'emparer de la ville d'Élat. Rezon, le roi d'Aram, en chasse les Juifs pour établir dans cette ville des Edomites (*Ibid.*, XVI). Cependant sous Ézéchias plusieurs clans de la tribu de Siméon parviennent à refouler les Ma'onites et les Édomites de la presqu'île. Plusieurs indices bibliques (II *Rois*, XIV, 22 ; XVI, 6, *Isaïe*, II, 6 et suiv., III, 18-24) témoignent de l'essor commercial pris par la Judée du huitième et du septième siècle. Dans un passage prophétique (*Joël*, IV, 6), on oppose l'activité commerciale des Judéens, qui s'exerçait par l'intermédiaire des Sabéens, à celle des Tyriens par rapport aux Grecs. La période sabéenne qui se succède à celle des Minéens commence vers le huitième siècle av. J.-C. (Winckler, *die Völker Vorderasiens*, p. 17). On rencontre depuis des Juifs en Arabie (V. notre appendice V.). Toutefois M. Clermont Ganneau vient de communiquer à l'Ac. d'I. et de B.-L. (Séance du 16 octobre) une inscription minéenne de Delos qui date du troisième siècle av. J.-C.

3. — *Les Danites à Jaffa.*

Cf. Niebuhr, *Gesch. des Zeitalters der Hebräer*, p. 30-38 et 88. Cet auteur, d'accord avec Budde et Pietschmann, rattache à ces événements le passage archaïque de la *Genèse*, IX, 26. Seulement il le lit de la façon suivante : ברוך יהוה אלהי שמ [ש] ויהי כנען עבד לו
יפת אלהים ליפת וישכן באהלי שמ [ש] ויהי כנעז עבד למו.

Il s'agirait de la ville de Jaffa (la Japhth Palias de la mythologie) dont

1. C'est le שר ou le génie propre à chaque peuple (cf. *Daniel*).

les peuples de la mer (les fils de Japet) s'emparent vers le quatorzième siècle. Ces Japétites, adorateurs du soleil et ennemis des Cananéens, seraient-ils les Danites, dont l'origine étrangère nous semble être plus ou moins certaine (cf. *Josué*, XIX, 46)? Un mot sur la valeur étymologique du nom de Jaffa. On ne tient pas assez compte de l'orthographe hébraïque de ce nom, qui ne s'écrit pas יפה mais יפו (*Esdras*, III, 7, a même la leçon de יפוא). Le terme serait de même origine que le mythe de Japhetot (le titan frère de Chronos, auquel l'antiquité rattache ce nom). On devrait le prononcer Jappo ou même Yippo. Dans ce cas, l'origine très contestée du nom de la ville africaine d'Hippon (Hyppo) s'expliquerait par ce même terme de יפו.

4. — *Traditions bibliques antérieures à l'Islam.*

L'Éthiopie est riche en traditions juives antiques. Les rois David, Salomon et le grand-prêtre Zadoc lui-même figurent dans le folklore local. Jérémie y joue un certain rôle (cf. R. Basset, *les Apocryphes Éthiopiens*, I, p. 2), Moïse lui-même y aurait régné pendant 40 ans (Josèphe, *Antiquités*, II, 18). Tout un cycle midrashique a trait aux guerres que les Israélites et les Iduméens y auraient soutenues contre les Bèni-Qedem (cf. ספר הישר, ילקוט שמות, etc.).

Dans la grande Syrte, les Juifs de Borion attribuaient l'origine de leur synagogue au roi Salomon (Procope, *De Ædificiis*, 6, 29). Au Maroc, les traditions concernant Daniel, Joab et Salomon sont relevées par Léon l'Africain, par Chénier et, en dernier lieu, par M. Doutté (cf. Slousch, *Ét. sur l'histoire des Juifs au Maroc*, *Archives Marocaines*, IV et VI, *passim*). Dans l'île de Djerba, une pareille tradition persiste encore (cf. Cahen, *Hist. des Juifs de l'Afrique septent.*). En Espagne surtout, des traditions analogues et émanant d'une époque anté-islamique, pullulent. On y retrouve de nombreuses villes qui portent les mêmes noms que celles de la Palestine (Escaluna, Maqeda, Jopes, Aseca, Gadara, Rimon, etc.). Cf. Graetz, trad. hebr., III, p. 65-66 et Fagnan, *Hist. de l'Afrique et de l'Espagne* (Al Bayani el Maghreb), p. 40.

5. — *Le mythe de Hiram.*

Movers suppose (*ibid.*, II, I, p. 339) que Hiram construisit dans l'île de Tyr un temple analogue à celui de Salomon et qu'il y introduisit les mêmes pratiques cultuelles que celles de Jérusalem. Le folklore midrashique s'occupe beaucoup de Hiram. Il prétend que Hiram aurait vécu mille ans dans un Paradis et qu'il aurait construit un temple composé de sept cieux en verre situé en pleine mer. (Cf. Yalkout Siméoni, Ezéchiel; *Origène*, *Homil.*, Ezéchiel, XIII, connait déjà ces traditions). Le culte de Hiram ou de Hurmubel (חירמיבעל) doit être à l'origine de celui de Melqart. Le fait que la Haggada lui attribue une vie de 1000 ans, qui est celle du Phénix (le génie des Phéniciens), et qu'elle le fait habiter un Paradis composé de sept cieux, justifie notre hypothèse sur l'identité que le grand roi tyrien présenterait avec Melqart מלך קרת, le roi de la Cité.

6. — *Les Cananéens et Carthage.*

Le *Talmud* affirme que le Guirgashi, le Qeni, le Qenisi et le Qadmon émigrèrent en Afrique. Le Qenisi aurait même fondé Carthage ! (V. plus haut p. 63.) En réalité, Carthage l'ancienne ne pouvait pas encore jouer un rôle commercial important. Nous avons des raisons de croire que les Cadméens et les Cananéens émigrés en Afrique s'y adonnaient surtout à l'agriculture. On remarquera que Cadmos et Melqart enseignent l'agriculture aux Grecs et aux Lybiens, qu'un traité important sur l'agriculture d'origine carthaginoise fût très célèbre dans l'antiquité. D'autre part, on sait que les Maures se livraient à la navigation. (Cf. Yanovsky, *Carthage*, p. 132). L'essor pris par Carthage ne commence qu'à partir du moment où les colonies méditerranéennes menacées par les Grecs se groupent autour de l'aristocratie tyrienne, laquelle se fond dans la cité nouvelle (huitième siècle, cf. *Thucydide*, VI, 21). Ce n'est qu'à partir de cette époque que les auteurs hébreux commencent à désigner particulièrement Carthage sous le nom de Tarshish. Ce dernier terme est à juste titre rapproché de celui de Θαλασσης (cf. מדינת הים dans le *Talmud*). La pierre précieuse qui dans la Bible porte le nom de Tarshish semble être celle que Pline désigne sous le nom de *Carbunculi Carchadonii* (*ibid.*, p. 136). Les Septante, qui traduisent souvent Tarshish par le terme de πλοῖα θαλασσης (cf. *Isaïe*, XI, 16), traduisent avec raison les passages de *Isaïe*, XXIII, 1 et *Ézéchiel*, XXXVII, 12 par celui de Carthage. La version de Josèphe (*Antiq.*, I, 6, 1) n'a trait qu'à la liste généalogique primitive de la Bible.

7. — *Les Hébréo-Phéniciens et la liturgie juive.*

Il est curieux de retrouver dans les textes liturgiques de la Synagogue des expressions et des termes qui lui sont communs avec plusieurs textes phéniciens ou puniques. Ainsi le terme votif [אש[ר]נד[ר est encore en usage chez les Juifs. On a déjà cité le texte concernant Josué ben Noun, l'émule du Poisson. Plus instructifs sont les passages suivants : (C. I. S. I, 1). ותחוו ותארך ימיו ושנתיו ··כי מלך צדק הוא ותתן לו על חיי ועל חיי זרעי ולצמח צדק ...חן לעיני אלנים [אלהים] ולעיני עם ארץ (*Ibid.*, I, 86). Plusieurs textes phéniciens semblent être empruntés à la Bible. Exemples : כ[י]תעבת עשתית הדבר הוא. (C. I. L. S. 2); משכב אתרפאם (*Ibid.*, I, 3) ; צמח צדק (*Ibid.*, I, 86) ; צדן ארץ ים וישרן (*Ibid.*, I, 1). Sidon la maritime et Sidon terre de Yechouroun. On est tenté de voir dans ce dernier mot ישרן ou le synonyme d'Israël, les Phéniciens ayant occupé le territoire des tribus du nord. Si bien que les Samaritains du deuxième siècle (av. J.-C.) se réclamaient eux-mêmes d'une origine sidonienne. Sous ce rapport, une étude des termes angéologiques de la liturgie et du Midrashim qui contiennent des éléments mythologiques et des traditions hébréo-phéniciennes (cf. entre autres, le rôle des Beni-Qedem en Arabie et en Ethiopie selon le סהישר) présenteraient un véritable intérêt historique.

JUDÉO-HELLÈNES

ET

JUDÉO-BERBÈRES

LIVRE PREMIER

JUDÉO-HELLÈNES ET JUDÉO-ROMAINS

I

LES ISRAÉLITES EN AFRIQUE

Le problème des origines juives en Afrique est intimement lié à celui des premières migrations asiatiques vers le continent noir. Cette question relève de la préhistoire et il serait au moins hasardeux d'assigner une date précise à l'arrivée, dans telle ou telle contrée africaine, d'un groupe juif quelconque ; le fait général n'en subsiste pas moins, et l'on peut affirmer que la race hébraïque suivit de tout temps ses congénères sémitiques dans leurs migrations en Afrique. On sait, en effet, que la constitution des groupes d'où sortirent ensuite les Beni-Israël fut provoquée par l'anarchie des pays du Nil, depuis l'invasion des Hycsos. Nous avons essayé de démontrer ailleurs [1] que des Hébréo-Phéniciens avaient participé à la colonisation du Nord africain. Les Annales bibliques ont enregistré plusieurs courants d'émigration juive, tant vers l'Égypte que vers l'Arabie et l'Éthiopie [2].

Cependant, ces Proto-Juifs, même en Palestine, ne se distinguaient encore ni par leur culte, ni par une conscience ethnique ; en outre, ils s'établissaient dans des régions, dont ne parlent point les auteurs classiques : si

1. Les *Hébréo-Phéniciens*, chap. XIII.
2. *Ibidem*, chap. XIV ; MASPERO, *Hist. anc. des peuples de l'Orient* (Paris, 1905), p. 636 ; v. *Osée*, VII, 16 ; VIII, 13 ; IX, 3 et 6 ; *Jérémie*, XXIV, 8 ; ch. XLII-XLIV.

bien qu'il est difficile d'avoir quelques données précises sur la colonisation première des Juifs dans les pays africains. En effet, la période où l'on commence à distinguer les Juifs d'Afrique de leurs anciens compatriotes phéniciens, samaritains et araméens, commence seulement après l'extension de la réforme puritaine d'Esdras aux colonies palestiniennes[1].

La Synagogue ne commence qu'avec la réponse hautaine de Néhémie aux Samaritains désireux de participer à la construction du temple de Jéhovah : « Ce n'est pas à vous de construire avec nous une maison à Jéhovah. » Les Nibdalim[2], ou les « séparés », se séparent non seulement des frères ennemis Samaritains, des colons phéniciens établis à Asdod[3], mais encore des 'Am Ha-Arez[4], c'est-à-dire des paysans de la Judée elle-même, de ceux qui n'ont jamais quitté le sol de leurs ancêtres et qui sont demeurés indifférents au mouvement de puritanisme religieux, suivant les exilés de Babel.

En réalité, les exilés de Babylone ne formaient qu'une minorité infime au milieu des peuples de la Palestine, une aristocratie théocratique qui réussit à s'imposer au judaïsme par ses mœurs austères, par sa démocratie économique, politique et théocratique et par le prestige qu'exerçait sur les foules le souvenir du temple de Jéhovah dont elle était demeurée maîtresse[5]; elle dut sa fortune, d'ailleurs, à ses attaches avec le gouvernement persan, qui comprit tout le profit à tirer d'une centralisation du culte juif, dont les adhérents étaient déjà dispersés dans les « cent vingt-sept pays »[6] de l'empire.

1. *Esdras*, IV, 3.
2. *Ibid.*, VI, 21. Le terme נבדל en hébreu équivaut à פרוש en judéo-araméen. C'est la première mention des Pharisiens dans les textes juifs.
3. Cf. M. Ph. Berger, *la Phénicie*, p. 24.
4. Cf. *Néhémie*, X, 29.
5. Cf. le chap. V du livre de Néhémie.
6. *Esther*, I et III.

Cette suprématie du grand prêtre de la maison de Sadoc, mis par la force des événements à la tête du peuple juif, ne devait porter que sur la Judée ; mais, comme nous le montre le schisme de Sichem, elle était plutôt illusoire dans les provinces où des Hébréo-Phéniciens, établis avant la réforme d'Esdras, continuaient à pratiquer une espèce de religion éclectique. En Égypte et en Éthiopie notamment, il n'y eut pas de grand changement à la vie religieuse des Juifs, jusqu'à la veille de la conquête grecque.

Nous avons, dans un travail spécial, étudié le caractère certainement syncrétiste de la religion, qu'avait pratiquée la colonie militaire et aristocratique venue avec Jérémie à Memphis. Nous avons démontré que ces Judéens étaient restés Hébréo-Phéniciens, adorant Jéhovah et le Baal à la fois. C'est à J. Salvador [1] que revient le mérite d'avoir reconnu dans les thérapeutes, secte si chère à Philon, les descendants de ces anciens Hébreux. Cependant, même sous la domination persane, le syncrétisme religieux ne cessa pas d'exercer une influence sur les colonies juives en Afrique. A ce point de vue, la découverte récente faite à Éléphantine de manuscrits araméens du cinquième siècle, nous révèle l'état religieux des colonies juives; elle nous permet d'entrevoir ce que devait être la situation religieuse des Juifs des autres pays. Ces documents, de l'époque persane, sont relatifs à une période dont l'importance est capitale pour la suite de notre thèse ; aussi en donnerons-nous une analyse succincte. C'est le moment où, sous l'influence du mazdéïsme, le judaïsme se purifie définitivement des mystères anthropomorphiques empruntés à la mythologie méditerranéenne. Aussi les papyrus d'Assouan nous permettent-ils de nous rendre compte de l'état réel de la mentalité religieuse des

1. *Jésus-Christ et sa doctrine*, t. I, p. 142 et suiv. Cf. notre appendice : *Thérapeutes et Maghrabia.*

Hébreux à l'époque de transition, alors que la réforme d'Esdras n'était pas encore venue imposer le spiritualisme monothéiste à ceux qui devaient devenir les Juifs de la Diaspora.

La ville de Syène est le marché militaire de l'Égypte et des pays du haut Nil. L'île d'Éléphantine domine l'Arabie et l'Éthiopie ; elle a, de tous temps, servi d'escale pour le commerce mondial. Une colonie hébréo-phénicienne pouvait y avoir existé du temps de Salomon. « Sous le règne de Psammétique on met les automales pour défendre ce pays contre les Éthiopiens. » Les Perses, dit Hérodote, ont encore aujourd'hui des troupes dans les mêmes places que sous Psammétique, car il y a une garnison persane à Éléphantine et à Daphné [1].

Or, c'est à Éléphantine et à Syène (l'Assouan d'aujourd'hui) que des papyrus d'origine juive viennent nous révéler l'existence d'une colonie juive dès le temps de Xerxès (471 avant l'ère chrétienne). « Il ne s'agit pas cette fois, dit M. Israël Lévi, de conjectures plus ou moins savantes. Les documents sont datés avec la plus minutieuse précision, et le fait ne laisse aucun doute. [2] »

La première série de papyrus contient des contrats rédigés en araméen; ces documents faisaient partie des archives d'une des familles juives domiciliées dans les deux villes d'Éléphantine et de Syène. Ils s'échelonnent sur une période de soixante ans. Le chef de la famille s'appelle Mahseyah, fils de Yedaniah. Il marie sa fille nommée Mibtahyah avec Yezaniah, fils d'Ouriah, son voisin. Cette Mibtayah devient ensuite la femme d'As Hor, *alias* Nathan fils de Téos. Elle en a deux fils, Yedaniah, qui porte le nom de l'aïeul et Mahseiah, appelé comme son grand-père. Les noms sont juifs, hébraïques, théophores,

1. Hérodote, *Histoires*, II, 17, 18, 28, 30.
2. *Revue des Études juives*, 1907, t. LIV. Nous avons déjà traité de cette découverte dans les *Hébr.-Phén.*, appendice III.

parfois ils sont décorés du titre de Juifs « Yéhoudi » ; quand ils prêtent serment, c'est au nom de leur dieu Yahou ; Juifs également sont les nombreux habitants de Syène et d'Éléphantine qui sont en relations avec eux, leurs voisins de propriétés, témoins ou scribes dans les procès qui les concernent. Sur les quarante noms donnés par les documents, neuf seulement ne sont pas de ceux que donne la Bible ; encore s'en rapprochent-ils. Vingt-six se rencontrent dans Esdras, Néhemie ou les Chroniques, ce qui établit certaines affinités avec les « captifs de Babylone ».

En outre, pas un de ces noms théophores n'a la forme Yahou, mais Yah, ce qui se remarque surtout dans les listes de la Bible postérieures à l'exil. En général, on peut affirmer que c'est bien là l'onomastique des Juifs contemporains du retour en Judée après l'exil Babylonien. L'un des contractants porte même la forme יא au lieu de יה.

On a vu dans ces juifs des banquiers ; M. Lévi y voit des colons *militaires*, comme ceux qui étaient au service des Ptolémées [1].

Le mot דגל, comme le lit justement M. Lévi, est le terme du commandement, traduit par Τογματα [2]. C'est donc un terme hébraïque qui dénote une origine anté-araméenne.

M. Lévi conclut que la colonie d'Éléphantine était en majorité juive. C'est là que se trouvait, sur la route royale, « l'Agora » [3] de Yahou.

Comme l'a très bien vu Schürer, une des assertions du pseudo-Aristée se trouve ainsi confirmée, à savoir, que beaucoup de militaires juifs sont venus avec les Perses en Égypte.

1. M. TH. REINACH, *Papyrus grecs et démotiques*, etc., *Revue des Études juives*, t. XLVII.
2. Cf. *Nombres*, I, 5 et XI, 17.
3. Je rapproche אגורא du terme de יגר et de celui de גור. Il s'agit d'un autel de pierres. Le *Targoum de Jérus.* (I *Rois*, XIII, 2) traduit מזבח par אגור.

Nos papyrus montrent que nuls scrupules religieux n'empêchaient ces Juifs d'être de bons soldats. Les Juifs qui choisissaient le métier des armes ne s'embarrassaient guère de ces scrupules. On les voit adopter la législation persane, et même, dans un différend avec un Égyptien, jurer par le nom d'une divinité égyptienne.

Nous avons donc affaire à des Juifs, qui, comme leurs ancêtres venus avec Jérémie, pratiquaient encore l'éclectisme religieux se rapprochant des anciens cultes hébréo-phéniciens.

Ces papyrus, dont l'importance était déjà considérable, viennent d'être complétés par une nouvelle série que publie M. Sachau [1] et dont l'intérêt historique est capital:

Toute une colonie *descendant probablement des Juifs venus en Égypte avec Jérémie*, mais ayant déjà subi l'influence des captifs retournés à Jérusalem, nous y est présentée. Ce groupe possédait, depuis le règne de Darius, un temple dit « Agora ». Seulement, les prêtres égyptiens profitèrent de la révolution qui avait affranchi l'Égypte du joug persan, pour détruire le temple de Yahou le « Dieu du Ciel » [2]. On retrouve là les traces de cette ancienne rivalité des adorateurs d'Amon contre le Baal-Shamaïm des Sémites. Les persécutions religieuses sont donc plus anciennes qu'on ne le croirait. D'ailleurs, l'autel échappa à la destruction du temple, et ce dernier avait, — comme l'aura plus tard le temple d'Onias, — son clan de prêtres qui sont : Yedania et ses collègues, les Cohanim de Yeb, la ville de notre Seigneur le « Dieu des Cieux ».

Ce que nous avons ici de plus caractéristique, c'est de voir la colonie s'adresser pour des questions d'ordre local,

1. *Drei aramaïsche Papyrus aus Elephantine*, Berlin, 1907.

2. Le terme « Dieu du Ciel » ou בעל שמים tend, depuis l'entrée en scène de l'élément araméen, à se substituer chez les Sémites à toutes les autres désignations de la divinité suprême. On sait que les Juifs eux-mêmes n'échappèrent pas à cette influence. Cf. les *Hébr.-Phén.*, append.

non pas au gouverneur égyptien, mais au pacha judéen : ceci nous confirme que les Perses, — comme plus tard Rome, et ensuite le Khalifat, favorisaient la centralisation nationale et religieuse des Juifs : et l'attitude ultérieure de ces Juifs, d'après les textes mêmes, vient appuyer notre opinion. Voici d'ailleurs la traduction intégrale de cette lettre qui ouvre l'histoire du judaïsme africain :

« A notre Seigneur, Bagoas, gouverneur de Judée, les serviteurs Yedaniah et consorts, prêtres de Yeb (Éléphantine), la forteresse, salut.

« Que notre Seigneur, le Dieu du Ciel, veuille beaucoup ton bien en tout temps, qu'il te concilie la faveur du roi Darius et de sa famille mille fois plus encore qu'aujourd'hui ; qu'il t'accorde une longue vie, et sois heureux et bien portant en tout temps !

« Maintenant voici ce qu'ont à te dire tes serviteurs Yedaniah et consorts : Au mois de Tamouz de l'année 14 du roi Darius, lorsqu'Arsame s'absenta pour rendre visite au roi, les prêtres du dieu Chnoum de Yeb la forteresse se concertèrent avec Vidrang, ton commandant ici, dans le dessein de détruire le temple du Dieu Yahou, à Yeb la forteresse. Ensuite, cet ignoble Vidrang envoya une lettre à Napian, son fils, qui était chef de corps à Syène la forteresse, lettre ainsi conçue : « Qu'on démo-« lisse le temple de Yeb la forteresse. » Puis Napian prit des Égyptiens et d'autres troupes ; ils arrivèrent dans la forteresse de Yeb avec leurs armes, entrèrent dans ce temple, le détruisirent jusqu'au ras du sol, brisèrent les colonnes de pierre, arrachèrent les portes de pierre au nombre de cinq, faites en pierres de taille, qui se trouvaient dans ce temple ; quant aux battants des portes qui restaient et aux gonds d'airain qui étaient fixés à ces portes, au toit tout en bois de cèdre, avec le reste des murs et d'autres choses qui y figuraient ; tout cela, ils l'incendièrent.

« Quant aux bassins d'or et d'argent et aux objets qui étaient dans ce temple, ils les prirent tous et se les attribuèrent à eux-mêmes. Or, c'est déjà sous la domination des rois d'Égypte que nos ancêtres avaient édifié ce temple à Yeb la forteresse, et, lorsque Cambyse vint en Égypte, il trouva ce temple construit [1]. Tandis qu'on démolit tous les temples des dieux des Égyptiens, personne ne fit le moindre dommage à celui-ci. Lors donc qu'on eut ainsi agi, nous, avec nos femmes et nos enfants, nous revêtîmes le cilice, nous jeûnâmes et priâmes Yahou, Dieu du Ciel, qu'il nous montrât la ruine de ce chien de Vidrang. Les chaînes lui furent enlevées des pieds, tous les biens qu'il avait acquis périrent, tous ceux qui avaient voulu du mal à ce temple furent tués, et nous vîmes leur défaite. Or, déjà avant cela, au temps où ce mal nous arriva, nous avions envoyé une lettre à notre Seigneur et à Yohanan, grand prêtre et à sa suite, les prêtres de Jérusalem, à Oustan son frère qui est le même qu'Anani, et aux notables juifs. Mais ils ne nous adressèrent aucune réponse. Depuis ce jour de Tamouz de l'année 14 du roi Darius jusqu'à ce jour, nous portons le cilice, nous jeûnons, nos femmes sont devenues comme des veuves, nous ne faisons pas d'onctions, nous ne buvons plus de vin [2]. Pareillement, depuis ce jour jusqu'au jour de l'année 17 du roi Darius, nous n'offrons plus d'oblations, d'encens et d'holocaustes dans ce temple. Maintenant tes serviteurs, Yedoniah et consorts et les Juifs, tous habitants de Yeb, s'expriment ainsi : s'il plaît à notre seigneur, qu'il soit décidé au sujet de ce temple qu'il soit rebâti, car nous ne nous permettrons pas de le restaurer. Vois ceux qui ont

1. Le document confirme que les ancêtres de ces Juifs vinrent en Égypte avant l'occupation persane. Il s'agit donc de la colonie militaire venue avec Jérémie (cf. *Jérémie*, chap. XLIII-XLIV), mais ayant déjà plus ou moins subi l'influence du judaïsme épuré par la restauration d'Esdras.

2. Cf. notre appendice : *Thérap. et Maghrab.*

éprouvé tes bienfaits et tes amis qui sont ici en Égypte. Qu'il soit expédié une lettre à leur destination, au sujet du temple du dieu Yahou, pour qu'il soit reconstruit à Yeb la forteresse, tel qu'il était bâti auparavant, et on offrira des oblations, de l'encens et des holocaustes sur l'autel du dieu Yahou en ton honneur; nous prierons pour toi en tout temps, nous, nos femmes, nos enfants et les Juifs, tous tant qu'ils sont ici. Que si tu le fais, jusqu'à la reconstruction de l'autel, tu tireras un mérite devant Yahou Dieu du ciel, de tout homme qui lui offrira des holocaustes et des sacrifices, de la valeur de mille talents d'argent et d'or. Sur cela nous avons envoyé le récit de tout cela dans une lettre à Delaïah et à Schelémiah, fils de Sanaballat, gouverneur de Samarie. De tout ce qui nous avait été fait, Arsame ne savait rien. Le (20) Marheschvan, l'an 17 du roi Darius. »

Voilà qui est net: le contraste entre la religion des Hébreux et celle des Égyptiens est tel, que déjà surgissent des idées de persécutions religieuses et d'exclusivisme national.

Par une savante collation des textes, M. Israël Lévi arrive à la conclusion suivante : « Le style des papyrus est indubitablement hébreu ; il y a des phrases sous lesquelles on sent courir la langue biblique, telle par exemple celle qui décrit l'affliction des Juifs et les interdictions qu'ils s'imposent pour conjurer leur malheur [1]. » Il est donc vraisemblable que ce texte araméen est une traduction de l'hébreu. Cette conjecture est corroborée par des corrections orthographiques relevées par le même savant. Le scribe s'est aperçu qu'il avait *laissé trop d'hébraïsmes*, et il s'est efforcé de rendre son texte plus intelligible au fonctionnaire perse. Ceci nous explique la présence de l'écriture araméenne, au lieu de la phénicienne qui aurait dû être employée.

1. Nous publions ailleurs le texte araméen du document en question (*les Hébr.-Phén.*, appendice III).

Ce qui est frappant, c'est l'éclectisme pratiqué par ces prêtres. On sait que les Juifs de la synagogue admettaient exclusivement la sainteté du sanctuaire de Jérusalem. Telle était la cause principale de la rivalité entre Juifs et Samaritains.

Or, le Cohen de Yeb, qui ne reçoit pas de réponse de Jérusalem et pour cause (le judaïsme d'après l'exil avait condamné tous les sanctuaires et les prêtres qui se trouvaient en dehors de Jérusalem), ne se fait pas scrupule de s'adresser aux fils de Sanaballat, le rival et l'ennemi de Néhemie. Ce fait, joint au caractère foncièrement hébreu du texte, qui a été démontré par M. Israël Lévi, nous transporte en pleine période d'éclectisme hébréophénicien.

Il ne nous déplaît pas, au début de notre thèse sur les origines juives en Afrique, d'étudier ce document d'après le commentaire d'un critique aussi précis que sobre.

Dans notre « Étude sur les Juifs au Maroc », nous avions déjà entrevu en Afrique des influences proto-juives antérieures à l'Islamisme [1] ; notre hypothèse se trouve confirmée ; et le témoignage documentaire nous vient du lieu même qui commandait les marchés d'Éthiopie et d'Afrique. En effet, c'est l'Éthiopie qui, de tous temps, avait été le point de départ des migrations sémitiques. Celles-ci, presque toutes, avaient établi leur quartier général sur les rives méridionales du Nil ; de là, elles se propageaient dans les Ksour du Sahara et jusqu'au Tell du Nord africain.

1. *Archives Marocaines*, t. IV et VI.

II

JUDÉO-ARAMÉENS ET HELLÈNES

La conquête de l'Orient par Alexandre nous fait entrer en pleine période historique : les témoignages classiques corroborent les traditions juives et nous permettent de suivre aisément l'évolution des établissements juifs, tant en Afrique qu'en Europe.

Le premier choc entre le judaïsme et l'hellénisme ne provoqua pas grande perturbation, soit que le disciple d'Aristote se fût réellement épris de la majesté puritaine du culte juif, soit qu'il eût cherché à se concilier une population répandue au loin, dont la fidélité et les vertus militaires avaient été mises à l'épreuve sous les Perses.

Il semble probable qu'Alexandre traita le grand-prêtre de Jérusalem et le sanctuaire de Jéhovah avec les plus grands égards [1].

Non seulement il permit aux Juifs de vivre selon les lois de leurs ancêtres ; mais il les exempta, la septième année, du tribut qu'ils lui avaient payé jusque-là, et il ordonna que, par tout l'empire, ils pussent vivre selon leurs lois. Ceux qu'il enrôla dans ses armées, reçurent également le droit d'y vivre selon leur religion et leurs coutumes.

1. JOSÈPHE, *Antiquités*, VI, 8, § 4-6 ; *Lévitique Rabba*, XIII, fin ; cf. *Revue des Études juives*, III, p. 239 et suiv. Malgré les réserves que la critique moderne a faites à ce sujet, nous admettons une parcelle de vérité dans ces renseignements, où Josèphe se trouve être d'accord avec la *Haggada*.

Quant aux Samaritains, ils n'avaient pas encore le caractère ethnique et religieux particulier qu'ils présentèrent ensuite : cependant, profitant de la bienveillance d'Alexandre ou tout au moins d'un de ses généraux, Saneballat II, gouverneur de Samarie, obtint la permission de construire un temple, rival de celui du « Dieu sans nom », sur le mont Garizim. Il exposa au roi grec l'utilité qu'il y aurait pour l'État à diviser les forces juives et empêcher des révoltes dangereuses. Ainsi se serait produit le schisme du Sichem, à la tête duquel nous trouvons Manassé, fils de Yadoua, grand-prêtre de Jérusalem. Seulement, Alexandre ne voulut pas laisser en Palestine les 8.000 soldats que lui amenait le gouverneur de Samarie, et il les établit en garnison dans la Thébaïde [1]. Nous trouvons plus tard une ville du nom de Samarie au centre de l'Égypte [2].

En même temps, le roi transporta des colons volontaires juifs à Alexandrie [3]. Convaincu de leur fidélité au serment prêté, il confia à des soldats juifs la garde de diverses places [4]. A en croire Josèphe, il accorda aux émigrants juifs un emplacement au bord de la mer et leur conféra le droit de cité macédonienne. Ceux-ci établirent leur domination jusqu'au débouché nord-africain qui, sur la côte, servait d'escale aux navires de commerce.

Les nouveaux venus trouvèrent déjà établies en Égypte des populations hébraïques et des colonies samaritaines. Aussi, la rivalité entre Jérusalem et Garizim devait-elle s'étendre jusqu'aux colonies égyptiennes ; c'est ce que le Talmud et Josèphe nous apprennent en détail [3].

En Égypte, dit Josèphe [4], les descendants des Juifs furent en guerre continuelle avec les Samaritains, parce que ni

1. JOSÈPHE, *Antiquités*, XI, 8.
2. TH. REINACH, Papyrus grecs et démotiques. *Revue des Études juives*, t. XLVII, p. 178.
3. JOSÈPHE, *Contre Appion*, II, 4.
4. JOSÈPHE, *Antiq.*, XII, 1.

les uns ni les autres ne voulaient se départir de leurs coutumes. Ceux de Jérusalem soutenaient que seul leur temple était saint et qu'on ne devait point faire de sacrifices ailleurs. Les Samaritains protestaient qu'au contraire il fallait offrir les sacrifices sur la montagne de Garizim[1].

Si nous ajoutons que des sanctuaires locaux se partageaient les croyants, on se représentera les heurts de croyances et d'opinions qui bouleversèrent le judaïsme africain.

Ptolémée Sôter, fondateur de la dynastie lagide, inaugura son règne par une invasion de la Palestine. Il arriva à Jérusalem le jour de Sabbat et profita de ce que les Juifs, en ce jour de repos, ne voulaient pas prendre les armes ; il les traita cruellement, emmenant, tant de la ville que des montagnes de la Judée et de Garizim, plus de cent mille captifs. Comme il savait, — par la conquête d'Alexandre, — qu'ils observaient très scrupuleusement leurs serments, il leur confia la garde de diverses places et leur donna le droit de bourgeoisie dans Alexandrie, comme aux Macédoniens. Certains allèrent de leur plein gré s'établir en Égypte, attirés par la fertilité du pays et par les faveurs de Ptolémée. C'était la reprise de l'ancienne politique des Pharaons, qui s'appuyaient sur les colonies militaires libyennes ou sémitiques[2]. Il choisit trente mille des plus vigoureux captifs juifs et samaritains, et leur confia les forteresses grecques, le Delta et le débouché de la mer. En même temps, voulant s'emparer de Cyrène et de la Libye, Ptolémée fit appel aux Juifs, qui, en grand nombre, s'installèrent dans les villes de la Pentapole et aux autres points stratégiques de la Libye[3].

1. La rivalité entre Jérusalem et Samarie s'accentue depuis le règne d'Alexandre (cf. Kirchheim, כרמי שומרון, p. 2. et Josèphe, *pas. cité* ; Schürer, *Geschichte des Judentums*, etc., t. II, p. 108.

2. Cf. notre étude *les Hébréo-Phéniciens*, chap. XIV.

3. *Guerres Juiv.*, II, 18, 7; *Antiquités*, XVI ; 6, I, XIV ; *Contre Apion*, II, 4.

L'origine de ces colonies nous est inconnue ; mais il est certain que, sur les points secondaires du moins, une influence hébraïque prédominait. Quant aux villes grecques de la Pentapole cyrénéenne, les Juifs y jouissaient des mêmes droits que leurs concitoyens grecs. Chaque communauté avait à sa tête un conseil municipal, πολίτευμα, présidé par un magistrat.

La civilisation grecque pénétra de bonne heure dans la Cyrénaïque ; déjà au deuxième siècle avant l'ère chrétienne, un historien juif, Jason de Cyrène, y écrivait un récit en cinq parties des guerres des Hasmonéens [1]. Le caractère à peu près orthodoxe de cet ouvrage, dont l'analyse nous a été conservée par le second livre des Machabées, atteste des rapports entre Cyrène et Jérusalem. La présence des nécropoles judéo-palestiniennes [2] dans ce pays, ainsi que certaines données datant du premier siècle, et des traditions locales qui sont perpétuées jusqu'à nos jours, témoignent d'une influence judéo-araméenne dans ce pays par delà l'Égypte.

A partir de cette époque, les Juifs prennent dans l'Afrique hellénique une importance politique et sociale de premier ordre ; leurs cadres, grossis sans cesse par des immigrants venus de la Palestine et par l'assimilation des éléments phéniciens et syriens, deviennent, par un progrès continu, le facteur prépondérant dans l'histoire des Ptolémées.

Ptolémée Philadelphe, le premier, s'appuie sur l'élément juif guerrier et industriel, pour commencer ainsi la politique qui caractérisera la conduite de ses successeurs : Il affranchit les 120.000 captifs amenés de la Judée par son père ; ce qui lui assure les sympathies de ceux de l'Égypte et de ceux de Jérusalem. C'est lui encore qui,

1. II *Machabées*, II, 23 ; Schürer, *Gesch. des Judentums*, etc., 3e éd., t. III, p. 360 ; cf. Weiss, דור דור ודורשיו, I, p. 80.
2. V. *Jewish Encyclopedia*, art. *Catacombs* ; v. plus loin, l. II.

dit-on, avait présidé à la traduction du Pentateuque dite « des Septante », traduction qui devait cimenter l'union entre les diverses couches juives d'Égypte et qui, en réalité, souleva de violentes discussions entre Juifs, Cananéens et Samaritains[1].

Par suite de cette traduction, un nouveau judaïsme, l'Hellénisme juif, allait éclore : sous la protection des Ptolémées, l'aristocratie de la Judée elle-même, à laquelle appartiennent Joseph le Tobiade et les prêtres saducéens, se rapprocha de la vie et des mœurs grecques.

La langue araméenne et même la langue hébraïque allaient céder la place au grec. En Égypte les épitaphes et les dédicaces, qui, au troisième siècle encore, étaient écrites dans l'idiome hébreu, finissent par être écrites en grec[2]. La Palestine elle-même, qui, sous la paix ptoléméenne, avait atteint une prospérité inconnue depuis des siècles, suivit dès lors le mouvement.

Le prosélytisme date de l'époque de la traduction de la Bible, et les Grecs éclairés regardèrent d'abord avec une curiosité bienveillante l'idée nouvelle d'une religion différente de toutes les autres[3].

La prédiction du prophète, annonçant la victoire de l'idée universaliste dans le pays de Mizraïm, sembla vouloir se réaliser à Alexandrie plutôt qu'à Jérusalem. L'influence de la philosophie grecque a d'ailleurs contribué à la spiritualisation des idées religieuses.

1. Josèphe, *Antiquités*, XII, II. Les textes talmudiques parlent tantôt de 70 anciens, comme traducteurs, tantôt de 5 traducteurs (*Talm. Bab. Meguila*, f. 19; *Mischna, Soferim*, VIII; *Mechilta Exode*, XII, 40. etc. La traduction, quoi qu'en dise Graetz, remonte à l'an 280 (cf. Weiss, *ibid.*). Il paraît qu'exécutée par cinq traducteurs, la version fut approuvée par le Synedrion de 70 anciens.

2. Cf. M. Th. Reinach, *Revue des Études juives*, t. XXXVII, p. 250 et t. XLVI, p. 161.

3. Cf. les anciens textes groupés par Josèphe dans son *Contre Appion* et par M. Reinach dans son recueil: *Textes grecs et latins relatifs aux Juifs*.

L'anthropomorphisme de certains passages bibliques choqua les lettrés, qui, nourris de Platon, admettaient cependant toujours la sainteté intégrale de la Loi, ce qui donna naissance à cette manière allégorique d'interpréter les textes sacrés, consistant à ramener toutes les croyances et tous les mystères à la Bible. Le Christianisme et la Kabbale sortirent de là [1].

Une école de « Nazirim », c'est-à-dire des disciples des Nabi, comme Élie, comme les Beni-Réchab, comme plus tard les Thérapeutes, cherchait surtout à gagner les cœurs au judaïsme. Les ermites apportèrent à l'explication des textes des interprétations qui leur étaient propres. Ils personnifiaient l'œuvre de Dieu, la création de l'univers; ils en faisaient par la pensée, un individu animé, un Adam. Les livres sacrés, les mots hébreux eux-mêmes, avaient une âme, un sens caché. Philon parle de l'allégorie des anciens maîtres, de Thérapeutes, qui remonte à plusieurs siècles. La *Regina Cœli* des Juifs, venue avec Jérémie, adorée à côté du Dieu du ciel et d'Adonis, a donné naissance à une interprétation mixte, propre aux Évangiles. La figure de Jésus est le résumé vivant d'une divinité qui, sous sa forme humaine incarnée, apparaissait alternativement en qualité d'épouse et de mère, et d'un dieu qui, pour ressusciter avec plus d'éclat, tombait victime d'une noire trahison [2].

Ainsi, sous l'influence des idées judéo-araméennes, les mythes des Hébréo-Phéniciens tendaient à s'abstraire, à se dégager de leur caractère anthropomorphique, pour aboutir à la métaphysique néo-platonicienne de Philon.

En Afrique, comme en Palestine, le Judaïsme grandit paisiblement sous la domination des Ptolémées. L'Hellénisme s'était introduit à la suite des armées macédoniennes. Les séductions inséparables de son culte ris-

1. Cf. notre appendice I.
2. J. Salvador, *Jésus-Christ et sa doctrine*, p. 153.

quaient non seulement de transformer la vie matérielle et intellectuelle des Juifs, mais encore de ruiner leurs croyances.

« La tolérance et le temps, croit M. Th. Reinach, auraient peut-être résolu le problème en faveur de la Grèce. » Cette hypothèse trouve une singulière confirmation dans plusieurs textes obscurs de l'époque [1].

La domination des Ptolémées doit être considérée comme l'âge d'or de la Judée après la captivité : la destruction de la suprématie de Tyr par Alexandre avait rendu à Jérusalem son rang de première ville hébraïque. D'autre part, la déchéance des divinités sémitiques devait grouper autour du temple de Jéhovah la plupart des populations hébraïques. La Galilée notamment redevint un pays israélite.

La maison sacerdotale de Sadoc, placée par les événements à la tête des destinées d'Israël, se dégage de la théologie exclusiviste des Scribes, pour revenir à la tolérance universaliste des Juifs antérieurement à la Diaspora. Quiconque analyse le style inspiré par le classicisme juif de Ben Sirah y découvre une mentalité sobre et dégagée de toute conception mystique, et il est évident que les classes régnantes de la Judée cherchaient à se dégager de l'étreinte des Soferim, סופרים, pour revenir à la conception prophétique universaliste, cosmopolite et humanitaire [2].

La glorification de Simon le Juste par cet auteur doit être considérée comme un des chapitres les plus élevés de la littérature hébraïque [3]. A travers les confusions de cette littérature, on perçoit de vagues indices, en Judée même, d'un rapprochement entre la conception de Jéhovah, le Dieu des Cieux, et Jupiter-Zeus l'Olympien ; lente-

1. Th. Reinach, *Histoire des Israélites* (3e édit.), p. 3.
2. Cf. les *Hébréo-Phéniciens*, appendice *Zedec et Zadoc*.
3. *L'Ecclésiastique*, L.

ment, mais sûrement un syncrétisme religieux commençait à prévaloir. Décidément, le Judaïsme subissait l'ascendant de l'Hellénisme.

Seulement, la cession de la Judée aux Séleucides devait arrêter net cette évolution : A la curiosité et à la bienveillance intéressée que les Ptolomées témoignaient au Judaïsme, succéda la persécution. L'ancienne rivalité entre Judéens et Tyriens vint se rallumer sous sa forme hellénisée.

L'impatience d'Antiochus Épiphane, qui voyait dans l'unité religieuse des Juifs une menace pour son empire gréco-syrien, provoqua un des plus violents bouleversements moraux de l'histoire. Ce roi entra en Égypte avec une forte armée; mais il fut arrêté par les Romains et ne put s'emparer de la terre des Pharaons.

Obligé de reculer, il dut être particulièrement ému de l'union qui liait les Juifs d'Égypte à ceux de la Palestine [1].

Le parti philo-ptoléméen, dont l'existence à Jérusalem est attestée par Josèphe [2], l'effrayait particulièrement. Il ne trouva pas d'autre moyen, pour réagir contre cette alliance entre Juifs égyptiens et judéens, que d'essayer de les détacher de leur culte commun et d'établir à Jérusalem le culte gréco-phénicien. Sans doute, il faut tenir compte en ceci de quelques autres facteurs, comme la rivalité impérissable contre Jérusalem et Tyr : mais on ne saurait expliquer pourquoi ce monarque traita les Juifs, si différemment avant sa tentative de conquête sur l'Égypte et après l'échec de cette tentative. Ainsi, à plus de six siècles d'intervalle, le roi des Gréco-Phéniciens essaya de reprendre la politique d'Itobaal et de Izabel, en imposant aux Juifs la religion païenne et en les poussant vers une

1. Josèphe, *Antiquités*, XII, 7.
2. Josèphe, *Guerres*, I, I.
3. Cf. Josèphe, *Guerres juiv.*, *passim*.

fusion avec leurs voisins syriens. Antiochus, Épiphane se jette sur Jérusalem, pille le temple et ruine la ville par un massacre effroyable. Mais il s'attaque surtout à la religion et cherche à effacer toute trace du culte monothéiste de Jéhovah. On connaît le rôle joué par certains prêtres et par les Tobiades dans cette affaire [1].

L'aristocratie juive, éprise de la civilisation grecque et de son culte fastueux, prête son concours à l'envahisseur et inaugure à Jérusalem le règne du Zeus Olympien symbolisé par un taureau.

Devant ces provocations brutales, le vieil esprit d'Élie et des prophètes se réveilla ; le soulèvement de Matathias l'Hasmonéen fut le signal d'une réaction démocratique et théocratique salutaire. La bravoure des insurgés, le talent de leurs chefs, les déchirements intérieurs de la dynastie séleucide, l'appui intéressé donné aux patriotes par les Romains, influences auxquelles nous ajouterons le démocratisme conscient des masses juives: tous ces facteurs assurèrent le triomphe de l'indépendance. La dynastie des Hasmonéens succédait aux Sadocites et consacrait le retour définitif, à *El Elion*, « le Dieu suprême [2] ».

Le nationalisme théocratique et stoïcien des Pharisiens, ces stoïciens par excellence, supplante l'éclectisme des Saducites ; les anciens maîtres du temple et leurs alliés seront exclus de la synagogue.

Les Saducéens, partisans de la maison de Sadoc et d'une politique d'oligarchie aristocratique et laïque, ne constitueront désormais qu'une aristocratie épicurienne [3],

1. Cf. *Les Hébréo-Phéniciens*, *ibidem*.

2. Désormais les actes officiels et les monnaies de la Judée portent la légende de אר עליון (cf. JOSÈPHE, *Antiq.*, XVI, 6, 2 ; *l'Assomption de Moïse*, VI, I, etc.). מגלת תענית (cf. notre ét. précité).

3. Si bien que le mot אפיקרום équivaut dans la littérature juive à celui d'hérétique. Par contre, les Pharisiens réalisent l'idéal de Zénon. Le docteur Max Nordau (*Vus de dehors*, chap. Guy de Maupassant), a consacré plusieurs pages vraiment ingénieuses à la psychologie stoïcienne du judaïsme traditionnel.

qui tendra à perdre de plus en plus son ancien prestige.

La royauté hasmonéenne ne manque pas d'éclat : des conquêtes heureuses, des conversions forcées mais durables. étendirent rapidement le territoire et la religion des Juifs. Mais était-il possible de maintenir longtemps l'accord entre une législation austère et minutieuse, faite pour une petite communauté de dévots et les conditions d'existence d'un état considérable, de caractère profane, guerrier et pillard à l'occasion? L'événement prouva que non[1]. Les docteurs, désormais plus respectés que les prêtres, se consacreront à l'explication de la loi et à son développement par la tradition orale, c'est-à-dire en faisant entrer dans le rituel les us et coutumes combinés avec tout un système de restrictions, qui tendaient surtout à isoler Juda de ses voisins, à en faire un royaume théocratique. Le terme Juif, opposé à celui de Gentil, eut alors son application. Et telle fut l'importance de ce facteur, que les rois de la dynastie hasmonéenne, entravés dans leur politique d'expansion et de tolérance par tout un système de restrictions religieuses, finirent par passer du côté de leurs adversaires, les Saducéens. On était arrivé au point où la raison d'État n'était plus compatible avec la raison de la Synagogue.

1. Th. Reinach, *Hist. des Isr.*, p.

III

LA MAISON D'ONIAS

Juste au moment où la dernière lueur de l'ancienne religion hébraïque se mourait en Palestine, en même temps que la dynastie légale des Sadocites, un représentant de cette famille conçut l'idée de transporter ce culte en Égypte.

La présence des diverses classes de Syriens, Hébréo-Phéniciens, Israélites, Samaritains et Judéo-Araméens, la persistance des cultes éclectiques, des traditions antérieures à la réforme d'Esdras, la survivance de temples anciens, la tendance universaliste qui se manifestait à cause du voisinage des Grecs et de la tolérance des Ptolémées, faisait de l'Egypte un centre très important de l'ancien Israël ; les guerres et les persécutions qui ravagèrent la Judée au deuxième siècle av.J.-C. jetèrent dans ce pays et dans la Libye[1] de nombreux fugitifs, parmi lesquels des gens de marque, comme le savant prêtre Dositheus et surtout Onias III, le petit-fils et l'héritier légal du grand-prêtre de Jérusalem.

Onias IV[2], fils d'Onias III et petit-fils de Simon le Juste, semble avoir dès le début de sa carrière condamné la politique tyro-hellénique de plusieurs membres

1. JOSÈPHE, *Antiq.*, l. XII et XIII ; cf. I, *Machabées*, chap. XV 2, 3 et II, *Machab.*, chap. I.
2. L'histoire est racontée par JOSÈPHE, *Antiquités*, XIII, 6.

de la famille. Fidèle à la tradition de ses prédécesseurs, l'héritier du pontificat de Jérusalem fut dévoué jusqu'au dernier moment à la cause des Ptolémées en Syrie : pour se compte de ces derniers, il entreprit des voyages en Phénicie. Entre le particularisme religieux exclusiviste des Pharisiens et la politique d'assimilation dissolvante préconisée par le parti favorable aux Syriens, qui était celui des usurpateurs de son héritage pontifical, Onias demeura fidèle au syncrétisme éclairé des Saducéens ; il chercha à accorder les raisons de la conscience avec celles de l'État. Tempérament ambitieux doublé d'un esprit militaire, Onias finit par désespérer de la cause de la Judée, qu'il croyait à la veille du soulèvement des Hasmonéens, ruinée par les Macédoniens et vouée à une perte certaine [1]. Jugeant que l'Égypte et ses dépendances avec leurs colonies hébraïques agricoles et industrielles, avec leurs groupes autonomes d'artisans et de navigateurs, avec leurs populations nomades limitrophes à moitié judaïsées [2], offrait un vaste champ à l'ambition d'un homme énergique, le petit-fils de Simon le Juste déserta la Palestine pour aller s'établir en Égypte. Il se rappela qu'un ancien oracle prédisait à un sanctuaire de Jéhovah un grand avenir et qu'un antique autel consacré à une divinité hébréo-phénicienne existait à Héliopolis [3]. Il conçut donc le projet de construire une Jérusalem nouvelle sur la terre de *Mizraïm*, sans peut-être oser faire concurrence à Jérusalem elle-même. Dans sa lettre adressée à Ptolémée et à Cléopâtre, Onias dit explicitement qu'il considère surtout les divers groupes juifs ou plutôt hébreux de toute origine, de toute croyance, « par qui ont été bâtis divers temples sans que les règles nécessaires

1. JOSÈPHE, *ibid.*, XIV, 7, 2.
2. Cf. sur l'état social des Juifs en Égypte, *Mischna*, tr. ידים, IV, 3; *Talmud. Jérus.*, tr. סוכה, V ; *Tal. Babli*, même tr. f. 56, etc.
3. *Isaïe*, XIX, fin ; cf. notre étude : les *Hébr.-Phén.*, chap. XV.

aient été observées, ce qui met entre eux une grande division [1] ».

La présence d'un temple de Jéhovah à Éléphantine, avec son régime d'ascétisme (Nazir), qui existaient de toute antiquité en Egypte, nous montre le caractère véritable de ce projet. La tendance au prosélytisme qui se trouve au fond même de l'oracle d'Isaïe, dont se réclame Onias, ne devait pas être étrangère à la tentative d'unification des diverses couches hébraïques en Afrique.

Un syncrétisme religieux qui explique certains rapprochements entre le caractère du rituel propre à la maison d'Onias [2] et le culte solaire, ou la formation d'un judaïsme éclectique, rappelant le christianisme primitif, se laisse deviner par le passage suivant : « Les Égyptiens aussi commettent la même faute par la multitude de leurs temples et la diversité de leurs sentiments dans les choses de la religion ». Ils tendaient à rien moins qu'à la conversion des Égyptiens au nom de Jéhovah ! Et pourquoi pas? le prophète l'avait bien prédit.

Ptolémée et Cléopâtre accordèrent au prêtre légal de Jérusalem un ancien temple païen de Léontopolis, pour y construire une maison à Jéhovah, « à moins que ceci ne soit contraire à la loi juive ». On a des raisons de croire, que l'emplacement choisi par Onias servait de lieu sacré aux Sémites qui peuplaient le Delta. Seulement, par une mesure de sagesse clairvoyante, le fondateur s'était bien gardé d'imiter la maison de Jérusalem dans tous ses détails, et il se défendit de porter atteinte à la suprématie du temple de Jérusalem. Aussi, les rabbins qui excommunièrent le sanctuaire de Sichem hésitèrent-ils à

1. Rapprochez le temple de Yeb. D'autre part, on sait que les Samaritains avaient en Égypte des temples et un grand-prêtre légal. Cf. *Jew. Encyclop*, art. *Samaritan*).

De ce rituel, nous savons, il est vrai, peu de choses, cf. la plus haut, notre appendice et notre ét. *les Hébr.-Phén.*, ap. *Zedec et Zadoc.*

condamner absolument ce qu'ils appelaient « la Maison d'Onias ». Pendant un certain temps, ils le considérèrent comme un *Bama*, ou un « haut lieu », culte qu'on tolérait à l'époque prophétique [1]. Mais, peu à peu, l'écart entre les deux cultes frères, dont l'un subissait l'influence des Pharisiens et l'autre celle des Hellénistes, devenait très grand : il semble même qu'en Égypte les Samaritains aient combattu ce temple dès ses origines [2]. A Alexandrie, le Synédrion rabbinique des soixante-dix anciens [3] se met décidément sous la tutelle des Pharisiens, et Philon ne mentionne même plus l'existence de cette maison sacrée.

A plus forte raison, l'influence religieuse de ce temple, d'ailleurs toléré par les orthodoxes, devait-elle s'exercer sur les groupes hébreux primitifs de l'Afrique. Si bien qu'on ne peut se faire une idée exacte de ce qu'était le Judaïsme primitif de l'Afrique, sans tenir compte de l'influence exercée sur les Gentils par ce sanctuaire éclectique, hellénisé, universaliste, agissant en dehors de la synagogue orthodoxe.

Que cette action s'exerça en premier lieu sur les Sémites nomades, à la lisière même de l'Égypte, et qu'elle se propage plus tard tant en Arabie qu'en Éthiopie, cela s'explique par le rôle politique et militaire qu'Onias soutint dès les débuts de sa carrière [4]. Onias, en effet, accompagné d'un autre Juif influent, Dositheus, se fait octroyer le titre de généralissime, qui resta héréditaire dans sa famille ; il reçut, en outre, une région autonome, dont il fit son quartier général. Ce territoire est celui de l'*Onion*, qui devint une nouvelle Judée dans l'ancien quartier des Sémites en Égypte. C'est de ce quartier

1. Cf. Talm. Bab., tr. *Menahot*, f. 109, *Hala*, f. 4.
2. *Antiquités*, VI, 4.
3. *Tossephta Souca*, IV ; *Tal. Jérus. Souca*, V, I.
4. V. Graetz, *ouvr. cité*, III, p. 392.

qu'Onias dominait les Arabes, entre l'Arabie et l'Égypte; d'où son titre d'arabarque [1].

Si nous ajoutons qu'Onias fut le collecteur de l'impôt sur les navires qui arrivaient au Delta, qu'il fut nommé juge et ethnarque des Juifs d'Alexandrie, on comprendra toute l'importance de la maison d'Onias dans les destinées ultérieures du Judaïsme africain.

Par sa situation même, Onion était devenu une sorte d'état-tampon contre les envahisseurs d'Asie, ce qui donnait à son chef la haute main sur les destinées de l'Égypte.

La terre de l'Onion gouvernée par le prêtre arabarque (chef des troupesarabes) devenait ainsi un fief militaire de l'Égypte, comme elle avait été pendant longtemps le foyer de la propagande juive vers l'Arabie et l'Éthiopie.

Des indices assez vagues que nous étudierons dans une note spéciale, nous révèlent une sorte de renaissance de l'éclectisme religieux, qui en tout temps caractérisa la rivalité entre les cultes solaires et lunaires [3]; peut-être ce mouvement intéressait-il les Cananéens établis en grand nombre en Égypte, dont la conversion a été prédite par Isaïe; peut-être aussi des mystères antérieurs à la construction du temple d'Onias se rattachaient-ils au culte local de Léontopolis et de la région d'On-Héliopolis.

Quoi qu'il en soit, à la veille de la victoire définitive de la Synagogue, victoire qui devait entraîner jusqu'aux Juifs citadins de l'Égypte, un nouveau judaïsme se fait jour, en face de celui de Jérusalem, sur le continent africain; il est imbu de la conception universaliste des prophètes et de l'éclectisme religieux des Proto-Hébreux; il a même à sa tête un représentant de la dynastie sacerdotale légitime de Sadoc [3].

1. Josèphe, *Antiquités*, XXII, 3, 9; Graetz, III, p. 324 et 392-394 (la forme alabarque ne serait que la doublure de celle d'arabarque).

2. Les « Sibylles juives » et probablement aussi le « Livre des Jubilés » sortirent de ce milieu.

3. Cf. notre étude citée; append. *Josué et Melqart*; *Zedec et Zadoc*.

Seulement, le caractère éclectique du nouvel État, son rôle laïque et militaire à outrance, sa composition hétérogène, devaient de plus en plus le détacher du judaïsme traditionnel ; la maison d'Onias, à peine tolérée par les anciens docteurs de Jérusalem, finira par devenir un sanctuaire dissident comme celui de Samarie; ses prêtres et ses lévites, pourtant d'origine authentique, seront exclus du service du Temple [1].

L'histoire de la maison d'Onias est celle du Judaïsme primitif en Afrique ; elle est intimement liée au problème des origines juives sur ce continent. Si, au bout de quelques siècles, nous rencontrons tantôt en Arabie, tantôt en Éthiopie et jusqu'aux Oasis du Sahara, des traces d'un Judaïsme primitif différent de celui de Jérusalem, ne pourrons-nous pas admettre la très grande importance de ce sanctuaire pour le Judaïsme en Afrique ? La tendance manifeste à concilier le culte solaire avec celui de la lune [2], la persistance des termes grecs et des noms hellénisés dans le rituel des Juifs dissidents de l'Arabie et de l'Afrique, l'existence d'un rituel spécial concernant la mise à mort des animaux, la réapparition des familles de prêtres chefs militaires, l'existence de temples et de sanctuaires dans l'Afrique lointaine, l'observation stricte et non rabbinique des lois sur la pureté, qui donnent naissance à la « Hâra », tout cet ensemble de faits que nous nous proposons d'étudier ici n'établit-il pas l'influence considérable de ce sanctuaire sur les Proto-Juifs de l'Afrique [3] ?

Mais cette influence ne s'exerçait pas sur les Juifs seu-

1. Tal. B. *Menahot*, f. 109 ; Mirchna, tr. *Yadaïm*, 3, 4. Cf. Weiss, *ouvr. cité*, t. I.

2. Cette tendance ressort de plusieurs passages ayant trait au calendrier juif qu'on trouve dans le *Livre des Jubilés* ; elle se manifeste surtout chez les Thérapeutes et leurs successeurs africains du moyen âge (V. notre appendice *Thérapeutes et Magbrabia*).

3. Cf. notre appendice précité ; Josèphe, *Antiquités, pas. cité ; Guerres*, VII. La question est élucidée dans notre deuxième partie.

lement. L'arabarque dominait le désert de Sinaï, rendez-vous de nomades arabes. Comme chez les primitifs, la suprématie religieuse va de pair avec la suzeraineté politique ; le Judaïsme faisait des progrès parmi ces fils du désert.

D'autre part, la conversion forcée des Iduméens et des Ituréens par Hyrcan, roi de la Judée, gagna au judaïsme tout le reste du Nord arabique. Le bassin de la mer Rouge se trouvait ainsi pris entre deux courants juifs qui l'influençaient de chaque côté. Les limites des « Enfants d'Abraham », comme sont appelés par le Talmud tous les Sémites pratiquant le monothéisme primitif et la circoncision [1], s'élargissaient avec les migrations des Arabes[2]. Si l'on tient compte de ce qu'aux derniers siècles avant Jésus-Christ les races proto-arabes, Ituréens, Nabatéens et Himyarites, se fondent dans l'Arabie heureuse et s'emparent de l'Éthiopie et des rives de la mer Rouge, pour attendre une occasion de se jeter sur le reste de l'Afrique, on arrivera facilement à se faire une idée des origines de l'influence juive constatée par les historiens; mais on comprendra surtout le caractère peu orthodoxe de ces influences qui aboutissent à l'Islam. L'existence de temples autonomes à Éléphantine, à Léontopolis, montre quelle fut l'influence hébraïque primitive en Afrique.

Après la mort d'Onias, ses fils Helkias et Ananias lui succédèrent. Les Grecs, irrités par la politique juive de Ptolémée et de Cléopâtre, se révoltèrent au profit de Ptolémée Lator. Seuls les Juifs demeurèrent fidèles à Cléopâtre ; mais cet appui fut suffisant pour lui assurer la victoire.

Helkias et Ananias poursuivirent les troupes de Lator

1. Cet acte est appelé בריתו של אברהם אבינו ; cf. ISRAEL LEVI « le Prosélytisme juif » (*Rev. des Et. j.*, t. LII).
2. JOSÈPHE, *Antiq.*, XIII, 10, 4; 13, 1.

jusqu'en Syrie. Durant cette campagne, Helkias mourut en Palestine, et son frère Ananias demeura seul généralissime. Cléopâtre alors se laissa séduire par le conseil de son fils, qui voulait prendre la Judée au roi juif Alexandre. Bien qu'Ananias eût pu profiter de cette occasion pour rallier les deux Judées, il blâma ce projet et objecta à la souveraine « que si elle faisait tort au roi, ou à son peuple, tous les Israélites deviendraient les ennemis irréductibles de son royaume et de son trône ». Intimidée par cette menace, Cléopâtre s'empressa de conclure une alliance avec le roi de Judée. D'ailleurs, la conversion de Hyrcan aux idées des Saducéens devait lui aliéner les masses. En Judée, comme dans les cités égyptiennes, le Temple cesse d'être un sanctuaire dominé par le rituel : une conception plus spiritualiste se fait jour et s'impose. La maison de Jéhovah tend de plus en plus à devenir une grande synagogue, centralisant les petites synagogues locales établies un peu partout. La prière se substitue aux rituels des sacrifices, l'étude de la loi aux mystères ; le Scribe au Prêtre.

Lorsque la domination romaine viendra anéantir les dernières forteresses politiques du monde hébreu, lorsque Carthage sera ruinée, Jérusalem asservie, l'Égypte subjuguée, les Hébreux devront porter le deuil de leur indépendance politique, de leur individualité sociale, exprimée par leurs cultes nationaux: En face de la puissance de Rome, qui représente l'idée d'une centralisation fondée sur la force, Jéhovah le Dieu des armées s'évanouira pour devenir le Dieu abstrait et spiritualisé de la Synagogue. Pendant un certain temps, celle-ci cherchera à opposer à l'universalisme matériel de Rome un universalisme spirituel, incapable de combattre l'adversaire par la Force, mais cherchant à se l'asservir par l'Idée.

IV

LA DIASPORA AFRICAINE

Pour affaiblir la puissance de l'empire syrien, Rome se fit volontiers la protectrice et l'alliée des premiers Hasmonéens [1]. Le Sénat romain renouvela cette alliance avec Hyrcan et ordonna à Antioche de restituer à la Judée tout ce qu'il lui avait pris. Le second royaume de Juda est donc plus ou moins une dépendance romaine : mais l'empressement des Romains à venir en aide à ce peuple ne peut procéder d'un sentiment altruiste, que leur politique ne connut jamais.

Cette politique s'explique autrement, par l'importance déjà grande à cette époque d'une Diaspora à caractère militaire en Afrique, — industrielle ailleurs, et commerciale un peu partout.

La clairvoyance des Romains avait déjà entrevu tout le profit à tirer de la centralisation des Hébreux de tous les pays, sous la tutelle de Jérusalem. Avec le grand-prêtre et le Temple sous sa main, et par l'unification du culte, Rome pouvait plus facilement surveiller ce peuple, qui comptait déjà de nombreux représentants dans tous les pays.

Les conquêtes d'Hyrcan, singulièrement encouragées

1. I, *Machabées*, XV, 15-24 ; JOSÈPHE, *Antiquités*, XII, 17; XIII, 9 et 17.

par les Romains, eurent pour conséquence le rétablissement de l'ancien royaume d'Israël.

Mais la prospérité des Juifs s'étendait au-delà de Jérusalem et de la Judée, jusqu'à Alexandrie, en Égypte, et dans l'île de Chypre. Strabon de Cappadoce dit « que nul n'était écouté de Cléopâtre, que les généralissimes Chelkias et Ananias, car seuls les Juifs étaient fidèles à cette reine ».

Ce même Strabon nous entretient de l'importance prise par l'élément juif dans la Libye [2]. En parlant des troupes que Lucullus avait envoyées à Cyrène contre une sédition de Juifs (demeurés probablement fidèles à Ptolomée ?), il dit : « Il y avait dans Cyrène des bourgeois, des laboureurs, des étrangers (métèques) et des Juifs. Car ces derniers sont répandus dans toutes les villes, et il serait difficile de trouver un lieu par toute la terre, qui ne les eût reçus et où ils ne fussent les maîtres [3] ».

« L'Égypte et la *Cyrénaïque*, lorsqu'elles étaient assujetties à un même prince, demême que plusieurs autre snations encore ont estimé les Juifs au point *d'embrasser leurs coutumes*, et d'observer les mêmes lois [4]. Il y a en Égypte plusieurs colonies de Juifs [5], sans parler d'Alexandrie qu'ils occupent en grande partie. Ils ont dans cette ville des magistrats pour règler tous les différends selon leurs lois et pour confirmer les contrats et les autres actes qu'ils passent entre eux *comme dans les républiques les plus absolues*. Ainsi, cette nation s'est implantée en Égypte, au point que les Égyptiens semblent les descendants des Juifs, qu'aucune différence ne fasse sentir le passage de

1. Josèphe, *ibid.*, XIII, 18.
2. *Ibid.*, XIV, 12.
3. *Ibid.*, XIV, 7, 2.
4. Ce témoignage, datant d'une époque antérieure au christianisme, est à retenir.
5. Une inscription trouvée à Athribis et concernant la fondation d'une synagogue porte le nom d'un capitaine de police (Th. Reinach, *Revue des Etudes juives*, t. XVII, p. 235).

l'un à l'autre, de même qu'aucune différence ne sépare de l'Égypte la Cyrénaïque qui non seulement en est voisine, mais encore en a fait partie. »

Les auteurs constatent[1] un instinct de révolte chez les Juifs de la Cyrénaïque contre tous ceux qui voulaient limiter leurs droits particuliers.

Du temps de Philon, les Juifs formaient la majorité des populations de la Cyrénaïque [2].

Ainsi, depuis Éléphantine jusqu'à la Byzacène romaine et jusqu'en Éthiopie, l'histoire, constate à la veille de la pénétration romaine, et longtemps avant que le nom même de Berbères apparût, l'existence de républiques juives, autonomes, militaires, agricoles et industrielles ; ces républiques constituaient, dans les pays soustraits à la colonisation grecque, le seul élément qui eût sur les indigènes une supériorité militaire et religieuse, une action civilisatrice et surtout qui possédât une organisation cultuelle [3].

Cette conclusion sera celle, non seulement de l'historien habitué au maniement des textes de l'antiquité, mais du géographe clairvoyant qui, par des voies autres que la simple recherche archéologique, arrive au même point, ainsi que l'a fait par exemple Élisée Reclus.

Carthage, comme centre impérialiste, effrayait les Romains ; Jérusalem, comme centre religieux, servait leurs desseins ; aussi, dès l'an 138 ou 139, le Sénat romain, dans un message adressé à tous les gouvernements des pays méditerranéens, se déclare l'allié du peuple juif[4] ; et, dans ce message, la Cyrénaïque figure à part, ce qui

1. Cf. Josèphe, *ibid.*, VI, I.

2. Josèphe, *Contre Appion*, II, 4 ; *Guerres*, II, 187 ; *Antiquités*, XII, XVI, 6, I, Mommsen et Markhardt ; *Antiq. romaines*, trad. fr., t. IX, p. 424 ; *Legat. ad Cajum* 30.

3. Cf. Élisée Reclus, *l'Homme et la Terre*, t. II, p. 239 ; cf. Fournel, *les Berbères*, I, p. 23 ; Mercier, *l'Hist. de l'Afrique sept.*, I, 70.

4. Josèphe, *Antiquités*, XII, 3 ; XIV, 10 ; XVI, 6 ; XX, 8. *Contre Ap.* I 13. *Guerres*, II, 13, 18, 20.

prouve la répercussion de l'antagonisme entre Juifs et Grecs de Syrie dans les colonies de l'Afrique, en dépit de l'hellénisation des Juifs dans les grands centres grecs. Les persécutions syriennes attirèrent en Cyrénaïque de nombreux réfugiés venus de Jérusalem et contribuèrent à resserrer l'union entre Jérusalem et la Libye juive [1]. Les Lybiens ont leur synagogue à Jérusalem ; leurs prosélytes figurent très souvent dans les textes talmudiques et apostoliques.

Cette préoccupation, de favoriser la centralisation du judaïsme de la Diaspora à Jérusalem, est le trait saillant de l'histoire des relations entre Juifs et Romains. Elle survivra même au temple de Jérusalem. Seulement, le règne des derniers Hasmonéens et de la dynastie iduméenne des Hérodes, les profanations fréquentes du temple, avaient fini par discréditer définitivement le culte officiel de Jéhovah et le collège de ses prêtres. Le jour était venu où en face de l'ancienne maison de Jéhovah, un docteur pharisien déclarait que le monde est basé sur trois principes : la *Tora* (Loi), la *Aboda* (le culte assimilé à la prière) et la *Charité mutuelle* [2]. La Synagogue, définitivement acquise à la foi dans la récompense et le châtiment individuels, finira par abandonner l'ancien idéal patriotique. Ce n'est plus Israël le peuple de Dieu qui se dressera en face de l'humanité, mais l'individu, le Juif, qui trouvera son salut dans sa conduite personnelle. Les soulèvements successifs qui ensanglantèrent le monde romain sont désormais de simples convulsions d'un organisme qui brise les liens de sa tradition antique. Mais cette race épuisée, déçue de ses rêves millénaires d'impérialisme [3], avant de déposer les armes, nourrit encore l'ambition d'une conquête morale et spirituelle du monde.

1. Cf. II, *Machabées*, I.
2. Tr. אבות ou les *Principes*, I, 2.
3. Cf. *Les Hébréo-Phéniciens*, chap. XIV.

Une entente tacite, basée sur la communauté des intérêts, semble avoir uni Rome à la Synagogue. Tant que Rome ne porte pas atteinte à l'indépendance morale d'Israël, le parti pharisien qui commence à prédominer en Judée comme dans la Diaspora, se montre résolument hostile à toute résistance armée : on sait que les guerres de l'an 68-70 elles-mêmes furent déchaînées plutôt par la persécution religieuse et morale des préfets que par un patriotisme farouche des Juifs [1]. Les derniers consuls de la République et César lui-même comprirent bien cette action pacificatrice de la Synagogue ; aussi favorisèrent-ils celle de Jérusalem aux dépens de toutes les autres, qui leur paraissaient suspectes à juste titre. L'épisode suivant est très caractéristique : César inaugura sa dictature par un acte de courtoisie envers les Juifs. Il renouvela l'ancien pacte d'amitié et d'alliance entre le peuple romain et la nation juive ; celle-ci ne laissa pas de lui accorder son concours contre Pompée, qu'elle considérait comme le promoteur de son asservissement [2]. « Mais les Juifs de la province égyptienne qui porte le nom d'Onias, voulurent s'opposer à César ; or Antipater, le père d'Hérode, partisan de César, réussit à les persuader, au moyen de lettres du grand-prêtre Hyrcan, les exhortant à fournir à l'armée de César des vivres et d'autres choses dont elle pouvait avoir besoin. » Cependant, les anciennes colonies hébraïques de Memphis, centre des Hébréo-Phéniciens [3], où jusqu'au moyen âge se retrouvent leurs descendants, ne se laissèrent pas prendre [4]. Ils appelèrent Mithridate et firent cause commune avec lui. La bataille d'où César sortit victorieux fut livrée en un lieu nommé « le Camp des Juifs ». César se garda bien de punir les Juifs ; mais

1. *Antiquités*, XIV, 16.
2. *Ibid*, XIV, 14, 15.
3. Cf. notre *étude précitée*, chap. XIV.
4. V. notre appendice : *les Thérapeutes et les Maghrabia*.

il accorda à Antipater l'Iduméen sa haute protection, après lui avoir conféré le titre de citoyen romain, s'assurant ainsi un contrôle sur les affaires juives. La surveillance était d'autant plus efficace qu'il répugnait aux Juifs d'être administrés par des Iduméens : cette solidarité de la maison d'Hérode avec Rome est même la cause pour laquelle le folklore juif confond toujours Rome avec Edom.

D'ailleurs, César prodigua aux Juifs les marques de son affection : A Alexandrie, où la populace grecque, jalouse du bien-être des Israélites, commençait à les harceler, César fit mettre sur une colonne de bronze le texte des droits de citoyens dont jouissait la colonie juive de cette ville [1].

Les républiques de Sidon, de Tyr et d'Ascalon, dont les habitants traitaient les Juifs en frères ennemis, reçurent de l'empereur des ordonnances conçues dans des termes tels, que les Gréco-Phéniciens y purent voir plutôt une menace dirigée contre leurs droits propres qu'une simple confirmation des droits de leurs concitoyens juifs. Il décréta « qu'Hyrcan et ses descendants seraient à perpétuité reconnus princes et grands-prêtres *des Juifs de toutes les contrées*, pour exercer ces charges selon les lois et les coutumes de leur pays, comme aussi ils seraient nos amis et alliés... Qu'ils jugent selon leurs lois ceux de leur nation... Que les rois de Syrie et de Phénicie restituent aux Juifs les terres qu'ils leur ont prises... [2] »

Dans la Cyrénaïque, César ordonna aux Grecs de ne pas empêcher l'envoi des sommes destinées au temple de Jérusalem. Ce fut un « État dans les États, avec Jérusalem comme sa capitale, que formait la Diaspora juive ».

Parmi les populations de la Méditerranée, les Juifs sont seuls exemptés de l'interdiction de faire des assemblées

1. *Antiquités*, XIV, 7.
2. *Ibid.*, XIV, 24.

publiques. Antoine continue la politique de César. Ainsi, il ordonne au Sénat de Tyr de rendre les terres prises aux Juifs [1].

Auguste, qui devient le protecteur d'Hérode, confirme ces ordres. En ce qui concerne l'Afrique, Marc-Agrippa envoie en son nom le décret suivant [2] :

« Marc Agrippa, aux magistrats et au Sénat de Cyrène, salut ! Les Juifs qui demeurent à Cyrène nous ayant adressé des plaintes, parce que, bien qu'Auguste ait ordonné à Flavius, gouverneur de la Libye, et aux Africains de cette province de les laisser envoyer en toute liberté de l'argent sacré à Jérusalem, comme ils en ont eu de tout temps l'habitude, il se trouve aussi des gens assez malveillants pour vouloir les en empêcher, sous le prétexte de quelques tributs dont ils seraient, prétend-on, redevables, et qu'en réalité ils ne doivent point. Sur quoi nous ordonnons qu'ils soient maintenus en pleine jouissance de leurs droits, sans qu'ils puissent être troublés et que, s'il est arrivé que, dans quelque ville, de l'argent sacré ait été soustrait, cet argent soit restitué par ceux qui seront nommés à cet effet. »

Ailleurs, Auguste adresse aux Grecs un autre message : « Les Juifs ont toujours été fidèles au Peuple Romain et particulièrement à César, Auguste ordonne donc, suivant l'avis du Sénat, qu'ils vivront selon leurs lois et coutumes, comme au temps de Hyrcan, grand-prêtre de Jérusalem. Il leur sera permis d'envoyer à Jérusalem l'argent qu'ils consacrent au service de Dieu ; ils ne seront pas contraints de paraître en jugement, ni le jour du sabbat, ni la veille du sabbat après neuf heures ; si quelqu'un dérobe leurs livres saints, ou l'argent destiné au temple de Jérusalem, il sera puni comme sacrilège, et ses biens seront confisqués. »

1. *Antiquités*, XIV, 22.
2. *Ibid.*, XVI, 11.

L'inscription grecque trouvée à Benghazi nous donne une idée exacte des relations entre les Juifs et les autorités romaines au temps de Jésus-Christ. Cette inscription date en effet de l'an 14 avant Jésus-Christ au plus tard [1].

En voici la traduction :

« L'an 55, le 25 de Paophi, en l'assemblée de la fête des Tabernacles, sous l'archontat de Cléanthe, fils de Stratonicus ; d'Euphranor, fils d'Ariston ; de Sougène, fils de Sorippe ; d'Andromaque, fils d'Andromaque; de Marcus Lélius Onasion, fils d'Apollonius ; de Philonide, fils d'Agémon ; d'Autoclis, fils de Zénon ; de Zonicus, fils de Théopote et de Joseph, fils de Straton.

« Étant donné que Marcus Titien, fils de Sextus de la tribu Æmilia, personnage excellent, s'est depuis son avènement à la préfecture comporté dans les affaires publiques avec beaucoup d'humanité et d'équité ; et qu'ayant témoigné dans sa conduite toutes sortes de bontés, il continue d'en user de même et qu'il se montre humain, non seulement dans les choses générales, mais aussi à l'égard de ceux qui ont recours à lui pour des affaires particulières, traitant surtout favorablement les Juifs de notre synagogue, et qu'il ne cesse de faire desa ctions dignes de son caractère bienfaisant. A ces causes, les chefs et les corps des Juifs de Bérénice ont ordonné qu'il serait prononcé un discours à sa louange, et que son nom serait orné d'une couronne d'olivier, avec le lemnisque, à chacune de leurs assemblées publiques et à chaque lune nouvelle, et qu'à la diligence des dits chefs, la présente délibération serait gravée sur une colonne de marbre de Paros, à ériger au lieu le plus en vue de l'amphithéâtre. »

L'inscription de Bérénice nous montre que Juifs et autorités romaines s'appuyaient les uns sur les autres, bien

1. *C. I.* Gr., III, 5364.

que les noms et la langue en usage chez les Juifs fussent grecs ; ceci témoigne que chaque ville de la Pentapole avait un régime autonome (πολίτευμα) sous la direction de neuf Archontes. Pour les grands centres au moins, il faut ajouter un gerousia (γερουσία) et un ethnarque (ἐθνάρχης). En outre, chaque synagogue dans les colonies hellènes qui avaient servi de prototypes aux colonies romaines, avait à sa tête un archi-synagogue, ou un « pater-synagogue [1] ».

Ainsi, il est établi que depuis 138-139 (av. J.-C.) et jusqu'à la destruction de Jérusalem, les Juifs de la Pentapole, sous la domination de Rome, jouirent de la bienveillance des autorités comme au temps de Ptolémée. Une seule fois, nous les voyons se révolter : ce fut en 87, lorsque les Romains enlevèrent la province aux Ptolémées. Après la mort d'Appion, le dernier roi grec de la Libye et de la Cyrénaïque, ces pays furent annexés à l'empire romain (74 av. J.-C.). La prospérité des colonies juives, les privilèges et faveurs exclusives dont elles profitaient, joints à la rivalité qui caractérisait les relations entre Juifs et Hellènes depuis le deuxième siècle, avaient suscité les jalousies de leurs voisins grecs.

D'ailleurs des colonies juives existaient dans toutes les contrées de la Libye,et rien ne prouve que ces dernières aient toutes subi l'influence de la langue et de la civilisation grecques.

C'est aux Juifs ou aux Hébreux qui habitaient la Libye que remontent probablement les nécropoles qu'on retrouve dans la Cyrénaïque [1], et l'inscription hébréo-phénicienne qui par sa forme est antérieure à la destruction du peuple [2].

Dans les Évangiles, il est même question des Juifs ou des Cananéens originaires de la Libye : ainsi, l'on y men-

1. Cf. plus loin, chap. VIII.
2. לעבדיהו בן ישב. V. *Jahrbuch für d. Gesch. des Judentums*, t. II, p. 263.

tionne un certain Simon de Cyrène, et il est question de ses relations avec Jésus [1]. Dans le martyrologe hiéronymique, il est également question de Simon le Cananéen, que certains auteurs identifient avec Simon de Cyrène. Or le terme de Cananéen ne peut guère s'appliquer aux Phéniciens de la Palestine; car ceux-ci, à cette époque, avaient perdu ce nom. Par contre, seuls les Hébréo-Phéniciens d'Afrique conservent ce nom jusqu'à la fin du quatrième siècle.

Les témoignages de l'existence des Juifs en Libye abondent dans les Évangiles: « Or, il y avait à Jérusalem des Juifs qui y séjournèrent, des hommes pieux de toutes les nations... Entre autres d'Égypte et des contrées de la Libye Cyrénaïque, tant Juifs que prosélytes [2]. »

« Mais quelques-uns de ceux de la Synagogue dite des affranchis, des Cyrénéens et des Alexandrins se levèrent pour disputer avec Étienne [3]. »

A cette époque, la Libye Cyrénéenne semble encore avoir conservé ses populations libyennes autochtones, dont Hérodote dit qu'ils s'étendaient depuis l'Égypte jusqu'au lac Triton [4]. Ces populations qui furent autrefois refoulées d'Égypte, mais restèrent en relations constantes avec sa civilisation, avaient été en guerre permanente avec les Grecs et les Carthaginois. Les Pharaons les défendirent souvent contre les Grecs, Psammétique [5] notamment.

C'est parmi ces indigènes que s'exerçait le prosélytisme juif sur lequel les Évangiles et le Talmud sont d'accord. Une curieuse dissertation rabbinique, qui date d'une époque contemporaine au christianisme, vient contribuer

1. *Matthieu*, XXVII, 32; *Marc*, XV, 21; *Luc*, XXIII, 26.
2. Cf. Leclerc, *l'Afrique chrétienne*, I, p. 35; *Actes des Apôtres*, II, 5.
3. *Ibid.*, VI, 9.
4. *Histoires*, IV, 186, I.
5. Cf. Babelon, *Cyrénaïque* (*Grande Encyclopédie*).

à la solution du problème des origines des autochtones africains. Comme il s'agit d'un texte législatif, rien ne saurait rendre suspecte son authenticité.

Selon la loi de Moïse[1], les Égyptiens sont considérés comme une race dont les représentants, même convertis au Judaïsme, ne peuvent pas épouser un Juif jusqu'à la troisième génération.

Or, en présence des prosélytes venus en nombre à Jérusalem, on se demandait s'il fallait assimiler les prosélytes d'origine libyenne aux Égyptiens.

« Les prosélytes qui arrivaient de la Libye devaient attendre trois générations avant de pouvoir contracter mariage avec les Israélites. » Telle fut la décision nette : מצרי הוא לובי הוא il n'y a aucune différence de race entre un Égyptien et un Libyen. La linguistique semble confirmer cette dernière opinion[2].

Quoi qu'il en soit, à la veille de la destruction de Jérusalem, les Juifs et les judaïsants formaient déjà une grande partie, sinon la majorité de la population de la Libye.

Strabon et Philon[3] sont trop catégoriques à ce sujet pour qu'on puisse en douter.

1. *Deutéron.*, XXIII, 9-10.
2. *Talm. Jérus.*, כלאים 8,3; שבת 5,7, etc. Il s'agit des textes antérieurs à la destruction de Jérusalem, puisque Rabbi Akiba n'en tient plus compte (cf. *Tossephta*, tr. *Qedoushin*, II).
3. *Legatio ad Cajum*, § 30; Schürer, *ouvr. cité*, III, p. 72; Graetz, tr. hébr., t. II, p. 39.

V

LA DESTRUCTION DE JÉRUSALEM ET D'ONION

A la veille de sa destruction, Jérusalem nous apparaît comme une des métropoles du monde : centre religieux d'une grande partie de l'humanité, elle était en même temps un des marchés les plus fréquentés. La grande cité judéenne se trouvait alors à l'apogée de sa grandeur. Les derniers revers politiques finirent par donner la suprématie aux Pharisiens qui dominèrent l'opinion publique. La simplicité de la vie, la bonté, la foi dans le monde futur, tendances qui se confondaient avec le messianisme, la substitution de la prière aux sacrifices, comme celle de la synagogue au Temple, voilà ce que le grand Hillel réussit à imposer à Israël. Les vertus des Juifs, leur manière de vivre, leurs discours, dit Josèphe, sont partout objets de louanges[1]. Ce sont donc les Pharisiens qui dominent les masses et qui substituent la foi individuelle à l'idéal patriotique, l'exclusivisme puritain à l'universalisme éclectique vague. Ainsi la grande insurrection, qui devait amener la destruction de l'État juif, avait été plutôt l'œuvre des Israélites des autres pays que de ceux de la Judée[2]. En premier lieu vient la Galilée ; ce pays demeurait hébréo-phénicien par le caractère primitif de ses populations et par

1. JOSÈPHE, *Guerres* et HERZFELD, *Hadelsgeschichte der Juden, passim.*
2. *Antiquités*, XVIII, 13.

la divergence de ses croyances et de ses origines, qui tantôt le rattachaient aux Phéniciens, tantôt aux Judéens.

Les anciens souvenirs des Nabi et des Nazir vivaient encore dans cette province ; un patriotisme ardent animait ses populations; la race hébraïque légèrement hellénisée, y tenait encore ferme contre les infiltrations du dehors ; elle représentait même le dernier souffle de l'ancienne individualité hébraïque. Aussi ce fut en Galilée que Juda le Galiléen fonda la secte des Zélateurs qui devait déterminer le sort ultérieur d'Israël : ces anarchistes jéhovistes, tout en admettant les pratiques des Pharisiens qui sont démocratiques par leur fond, demeuraient fidèles aux anciennes idées des Hébreux nomades; ceux-ci, en effet, croyaient que seul Jéhovah est digne d'être le maître.

Ils soulevèrent contre Rome la révolte qui devait embraser toute la Diaspora. Les premiers qui répondirent à leur appel furent les Iduméens, ces Bédouins pillards d'hier, réfractaires à toute discipline d'État. Les anciennes tribus israélites disséminées en Arménie et en Perse s'empressèrent de venir en aide aux insurgés[1]. Seuls les Pharisiens de la synagogue hésitaient encore : il en était de même en Afrique : Alexandrie, la cité éclairée, avec son synédrion de Pharisiens qui se substitue au syncrétisme du culte d'Onion ; Cyrène avec ses riches Juifs imbus d'individualisme pharisien, se tiennent à l'écart. En revanche, les pays lointains, les judaïsmes primitifs s'offrent volontiers à combattre. L'exposé que nous fait Josèphe de tout ce qui avait péri dans la ruine de Jérusalem, confirme que le siège de la ville coûta la vie à onze cent mille Juifs, qui, pour la plupart, n'étaient pas nés dans la Judée, mais y étaient venus de toutes les provinces pour célébrer la fête de Pâques. Parmi ces der-

1. *Guerres*, VI, 46.

niers, les Libyens [1] étaient en grand nombre. En outre, de nombreux esclaves vendus par Titus avaient pénétré en Afrique [2].

La chute de Jérusalem enleva au monde hébreu son dernier rempart, et elle aviva encore l'animosité des Juifs contre leurs adversaires gréco-romains.

Les guerres d'extermination qui ravageaient la Judée eurent leur répercussion dans les colonies helléniques d'Afrique. La jalousie à peine contenue des Grecs d'Alexandrie et de Cyrène fut favorisée par l'abaissement politique d'Israël.

Les Égyptiens autochtones furent entraînés dans ce mouvement antijuif. Leurs prêtres joignirent à cette jalousie politique un autre facteur venant de la différence entre les religions, entre la pureté toute céleste de l'une et la brutalité toute terrestre de l'autre, différence semblable à celle qui existe entre la nature de Dieu et celle des animaux irraisonnables [3].

Toute une école de démagogues, dont Appion, Posedonius et Apollonius, avaient préparé ce mouvement d'animosité contre les Juifs [4].

On eut pour les Juifs les mêmes procédés qui se répèteront à travers l'histoire, à toutes les époques. Déjà du temps de Philon, un mouvement populaire éclate contre les Juifs d'Alexandrie : on maltraite les chefs du Synedrion ; on pille les maisons des riches ; on massacre les pauvres, et l'on expulse ce qui reste, du quartier grec vers le Delta. Une partie de l'aristocratie juive dont Alexandre Tibère, le propre neveu de Philon, abjure sa religion et préfère la désertion à une vie d'humiliation sociale [5].

1. *Guerres*, VI, 2.
2. V. Neubauer, *Mediavel Jewish Chronicles*, I, 190.
3. Cf. Josèphe, *Contre Appion*, I, 9.
4. *Ibid.*
5. *Antiquités*, XVIII, 8 et XIX, 5 ; *Philon.*, *Leg. ad Cajum ; Contra Flaceum ; Rev. d. Et. juives*, t. XXXI, p. 161-178.

A cette époque les Juifs comptent, rien qu'en Égypte, un million d'individus : ils forment la septième partie de sa population totale [1]. Ils se sentent trop puissants pour ne pas chercher à réagir contre une politique d'abaissement : mais une rencontre entre Juifs, Grecs et Égyptiens, qui eut lieu sous Néron, coûta la vie à cinquante mille des premiers.

Néanmoins, la bourgeoisie commerçante et industrielle d'Alexandrie et de Cyrène demeurait fidèle à Rome : même après la prise de Jérusalem, les Juifs aisés ne reculèrent pas devant un massacre des fugitifs qui cherchaient, en Afrique, à fomenter l'émeute contre Rome.

« Les Juifs qui étaient établis dans les provinces éloignées se ressentaient des effets de cette propagande, et un certain nombre de Zélateurs qui s'étaient établis aux environs d'Alexandrie furent massacrés [2] ».

« En Égypte, raconte Josèphe, ceux de la faction des Sicaires qui purent se sauver en ce pays, ne se contentèrent pas d'y demeurer à l'abri du danger ; mais, toujours prêts à la révolte pour conserver leur liberté, ils disaient que les Romains n'étaient pas plus vaillants qu'eux et qu'ils ne reconnaissaient que Dieu pour maître. Les plus considérables des Juifs, ne partageant pas leurs sentiments, en tuèrent plusieurs et s'efforcèrent de persuader les autres. Alors, les plus qualifiés de la nation demeurés fidèles aux Romains, devant leur opiniâtreté, voyant qu'ils ne pourraient sans grand péril les réduire ouvertement, assemblèrent les autres Juifs, leur représentèrent jusqu'où allaient la folie et la fureur de ces factieux, qui étaient la cause de tous leurs maux. Si nous nous contentons de les contraindre à s'enfuir, nous ne serons pas pour cela en sûreté, car les Romains n'auront pas plutôt appris

1. HARNACK, *Mission und Ausbreitung des Christentums*, p. 9.
2. JOSÈPHE, *Guerres*, VII, 36.

leurs mauvais desseins qu'ils s'en vengeront sur nous et feront mourir les innocents avec les coupables; ainsi, le seul moyen de pourvoir à notre salut est de les livrer aux Romains pour les punir comme ils l'ont mérité.

L'imminence du péril persuada l'assemblée; on se jeta sur ces Sicaires; six cents furent pris : le reste s'enfuit à Thèbes où ils furent arrêtés et amenés à Alexandrie. On ne pouvait voir sans admiration leur invincible constance, que je ne sais comment qualifier : folie, ou fermeté d'âme, ou fureur; car, au milieu des tourments les plus horribles, on ne put jamais en amener un seul à donner à l'empereur le nom de maître; tous demeurèrent inflexibles dans leur refus; leurs âmes paraissaient insensibles aux douleurs que subissaient leurs corps, et ils semblaient prendre plaisir à voir le fer les mettre en pièces et le feu les consumer. Mais, dans cet horrible spectacle, rien ne parut plus étonnant que l'opiniâtreté incroyable des jeunes enfants à refuser aussi de donner à l'empereur le nom de maître, tant les maximes de cette secte furieuse avaient affermi leur esprit et les avaient élevés au-dessus de leur âge. »

Lupus, alors gouverneur d'Alexandrie, rendit aussitôt compte de l'événement à l'empereur; celui-ci, voyant combien les Juifs étaient portés à la révolte et combien il leur était facile de se grouper avec d'autres, ordonna au gouverneur de ruiner le temple qu'ils avaient dans la ville d'Onias. Lupus, pour exécuter l'ordre de l'empereur, alla au temple, prit une partie de ses ornements et le fit fermer. Après sa mort, Paulin son successeur obligea les sacrificateurs, par de violentes menaces, à lui livrer tous les ornements qui restaient; il les prit, fit fermer le temple, sans souffrir que personne y allât dorénavant adorer Dieu. Il y avait 243 ans que ce temple avait été bâti[1].

1. JOSÈPHE, *ibid.;* cf. GRAETZ, *ibid.*, II, p. 137.

Cet épisode, joint au fait que les Zélateurs cherchaient à pénétrer à Onion au delà de Thèbes, dans le désert lybien et en Arabie, c'est-à-dire dans les endroits où se trouvaient des colonies de Juifs guerriers, est très caractéristique. Il nous découvre les dessous de la grande insurrection qui devait soulever le monde romain entre 115 et 133.

Telle fut donc la fin du dernier vestige de l'ancien culte hébreu. De tant de calamités, la Synagogue rabbinique sortit seule intacte. Titus demeura fidèle à la politique de protection à l'égard de cette dernière; aussi, refusa-t-il aux Alexandrins de priver les Juifs de leurs droits de citoyens. Cependant déçus en Égypte, les Zélateurs portèrent leur propagande en Libye, où des colonies militaires juives existaient depuis Ptolémée. L'audace des Sicaires se répandit comme un mal contagieux dans les bourgs des environs de Cyrène [1]. Un tisserand zélateur, nommé Jonathan, réunit deux mille Juifs qui le prirent comme chef [2]. Josèphe, qui faillit personnellement être impliqué dans cette affaire, appelle ce patriote « un des plus méchants hommes du monde » ; il raconte que Jonathan conduisit ses partisans dans le désert lybien, avec promesse de leur faire voir des miracles. Cependant, sa conduite ultérieure nous montre en Jonathan plutôt un patriote guerrier qu'un magicien. Josèphe avait tout intérêt à le tourner en ridicule, lui et ses compagnons qui devaient plus tard l'accuser personnellement, avec les riches Juifs de Rome et d'Alexandrie, d'être traître à la cause de Rome. En réalité, il s'agissait pour ces patriotes de rallier les tribus du désert, dont Strabon dit déjà qu'elles embrassaient les coutumes juives [3]. Mais les notables Juifs de Cyrène dénoncèrent Jonathan au préfet Catulle. Harcelé par les Romains le zélateur

1. *Guerres*, VII, 34, 36, 37 ; *Vita*, 76 ; Graetz, III, p. 455.
2. J'ai réussi à retrouver les ruines des bourgs militaires juifs de l'intérieur de la Libye. V. l'appendice II.
3. V. plus haut, chap. II.

qui manquait d'armes, ne put pas résister. La plupart de ses partisans se tuèrent eux-mêmes et les autres furent conduits devant Catulle; Jonathan lui-même fut arrêté. Ce Zélateur demeura jusqu'à son dernier souffle un vengeur farouche : pour châtier les notables juifs, il en dénonça plusieurs comme ses complices. Le préfet Catulle profita de l'occasion ; il en fit massacrer trois mille et confisqua leurs biens. Redoutant l'influence des Juifs à la cour de Titus, Catulle recommanda à Jonathan de dénoncer Josèphe et les plus importants des Juifs de Rome et d'Alexandrie, mais ceux-ci n'eurent pas de peine à se justifier ; Jonathan fut brûlé vif et Catulle destitué.

La Libye était donc capable de se révolter : peut-être faudrait-il chercher dans ces mouvements la cause de la décapitation d'Ismaël, grand-prêtre de Jérusalem, exécuté à Cyrène [1]. Le fait, en tout cas, nous laisse supposer une grande effervescence, que la présence dans ces parages de colonies militaires juives, devenues suspectes à Rome, devait puissamment entretenir.

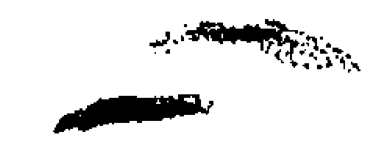
1. JOSÈPHE, *Guerres*, VI, 9.

VI

JUDÉO-HELLÈNES ET ROMAINS

La destruction de Jérusalem met pour quelque temps Alexandrie à la tête du Judaïsme universel : la grande Synagogue de cette ville dont le Talmud ne sait comment décrire la splendeur [1], remplaçait, pour les Juifs hellénistes du moins, l'ancienne majesté du temple de Jéhovah : ceux d'Alexandrie semblent s'être résignés à leur rôle de sujets romains. Mais il n'y avait pas que des citoyens paisibles parmi les Juifs d'Afrique : aux anciens colons militaires qui occupaient les frontières d'Égypte et de Libye vinrent s'ajouter des prisonniers de guerre amenés par les Romains comme colons dans l'Atlas [2] et des Zélateurs qui cherchaient à venger la défaite nationale [3]. Aux griefs politiques se joignaient des griefs d'ordre moral et social. L'animosité de la société grecque d'Afrique contre les droits dont jouissaient les Juifs, poussa les divers groupes de ces derniers à secouer leur torpeur et à s'organiser ; ceux mêmes qui, lors des guerres de l'indépendance, s'étaient tenus à l'écart, déclarèrent une guerre acharnée à la société grecque soutenue par les Romains, qui n'avaient plus de raison de ménager les susceptibilités des Juifs.

1. *Tossephta Souca*, IV, etc.
2. Cf. NEUBAUER, *Mediavel Jewish Chronicles*, pas. cité, p. 19 ; Cf. notre *Voyage d'Ét. juives en Afrique* (rec. des Savants étr. à l'Acad. des Ins. et B. L.
3. JOSÈPHE, *Guerres*, VI, 9, 2.



L'ancienne rivalité entre les races et les civilisations phéniciennes et grecques réapparaît sous la forme d'un antagonisme entre Juifs et Gréco-Romains [1]; les rabbins eux-mêmes, jusqu'alors pacifiques à outrance, inaugurent cette œuvre de particularisme juif. La Synagogue réformée à Jamnia commence par interdire l'étude de la science grecque et par entraver le prosélytisme. Tout un système de prescriptions légales et de mesures d'exclusion isole les Juifs de leurs voisins, conserve intacte leur race et leur individualité religieuse. Le succès de la propagande des disciples de Paul ne fit qu'écarter davantage les rabbins de l'ancienne mystérologie [2]. Si le peuple juif, déjà contaminé par les Gentils, se laissait gagner par la doctrine du Logos qui n'était que la reprise métaphysique de l'ancienne mythologie hébréo-phénicienne, les chefs du Synédrion en prévoyaient le sort. Au nom de « l'action qui prime le raisonnement et la parole », ils déclarèrent la guerre à toute la société non juive, y compris les Juifs hellénistes [3] et les judaïsants.

A un moment donné, les représentants les plus énergiques de la Synagogue chercheront à étendre cette méthode d' « action » jusqu'à une reprise de la résistance contre Rome.

Après la mort de Yohanan ben Zakaï, le docteur rabbi Akiba prendra de plus en plus d'ascendant sur la Synagogue. Nous pourrions en quelque sorte donner à ce patriote farouche le nom d'Anti-Paul, tellement fut grand cet organisateur de la résistance nationale, ce théoricien d'une suprématie de la Loi orale basée sur l'action et non sur les abstractions, ce législateur de la Synagogue. Sa manière de voir est exprimée dans la maxime suivante :

1. Rachmout, *Die Juden in Nordafrika : Jüdische Monatschrift*, 1906, p. 30.
2. Graetz, *ibid.*, t. II, p. 208.
3. Cf. Tal. Bab. *Sota*, f. 49 ; *Baba Qama*, f. 82-83.

« Tout est prévu, mais le libre arbitre existe ; le monde est jugé avec bonté mais selon la grandeur de l'Action ! (par opposition au Verbe). »

Véritable organisateur du judaïsme de la Synagogue, Qabbi Akiba parcourt tous les pays connus en apôtre ou en maître. On lui attribue 24.000 élèves dont plusieurs sont originaires d'Afrique [1].

Mnemon, le prosélyte mesréen, Hanan, un Égyptien distingué, Siméon le Yémecnite sont parmi ses élèves.

En l'an 95-96, on le trouve à Rome [2] ; en 110, il parcourt la Mésopotamie ; c'est vers cette date qu'il traverse l'Égypte, l'Afrique et l'Arabie [3].

Le rôle considérable joué par ce docteur dans les mouvements d'insurrection qui embrasaient le judaïsme de tous les pays entre 115 et 133 est confirmé par trop de textes haggadiques pour qu'on puisse le mettre en doute. Il se résume dans le passage suivant de Rabbi Dosa :

« Est-ce toi, ô Akiba, dont la renommée est répandue d'un bout du monde à l'autre [4] ! » Le docteur patriote agit sur les esprits par les trésors de guerre amassés au cours de ses voyages [4], par ses relations avec Bar Kokeba et par ses prophéties concernant la délivrance prochaine [5].

Quoi qu'il en soit, il est certain que de nombreux docteurs rabbiniques, y compris les représentants de la maison patriarchale de Hillel, prêtèrent leur concours au mouvement de révolte qui, sourdement, travaillait la société juive, une génération après la destruction du temple. Autrement, on ne s'expliquerait pas l'éclosion simultanée de l'insurrection sur tant de points éloignés. Les historiens disent « qu'un souffle de folie et de bra-

1. Tr. des *Principes*, III, 19.
2. Cf. Tal. B., *Yebamot*, f. 16, 34 et 121 ; *Rosh-Hashana*, f. 26, etc.
3. *Yebamot*, f. 16.
4. *Tossephta*, *Demaï*, I, 10.
5. Tr. *Sanhedrin*, f. 94a Cf. SCHÜRER, III, p. 75 ; WEISS, *ouvr. cité*, II GRAETZ, II, 214 et surtout YABETZ, תולדות ישראל, t. VI.

voure était passé sur l'esprit des Juifs jusqu'aux pays les plus éloignés, pour venir en Judée et en Afrique ».

Schürer [1], d'accord avec Mommsen, considère que ce mouvement national avait pour but l'extermination des Romains et surtout des Hellènes et la fondation d'un empire juif. Ce soulèvement montre les « rapports réels entre la Diaspora et la Métropole et le caractère d'État dans l'État que le Judaïsme avait pris ». Mais, au fond de cette lutte contre Rome, il y avait surtout une animosité implacable contre la société grecque ; ce furent les centres de l'hellénisme qui devinrent les foyers de cette résistance sanglante ; ce sont les Grecs qu'on visait dans les représailles signalées de toutes parts.

Le premier coup fut porté en Mésopotamie, où les Juifs s'allièrent aux Parthes pour chasser les Romains de la Mésopotamie et envahir la Palestine.

Malgré l'attitude conciliante de Nerva et de Trajan envers les Juifs, le feu couvait un peu partout. Dès l'an 114, deux frères alexandrins, Lulianus et Papus arrivent avec de nombreuses troupes en Palestine, où ils ne semblent pas avoir rencontré tout de suite les sympathies des Juifs métropolitains ; mais l'île de Chypre se soulève, les Juifs fanatisés y massacrent 200.000 Grecs.

Ce fut dans l'Afrique helléniste que le mouvement atteignit sa plus grande intensité. D'anciennes populations hébréo-phéniciennes, des colonies militaires juives paralysées par les Romains, des clans de prêtres, des sanctuaires, se trouvaient disséminés jusqu'en Abyssinie, en Arabie et au Sahara : leur influence considérable s'exerçait sur les Ituréens, les Nabatéens et les Himyarites déjà imprégnés de croyances juives.

A l'égard de ces tribus proto-sémitiques ou sémitiques, les Juifs semblent avoir employé la même tactique que

1. *Ouvr. cité*, III, p. 75.

leurs coreligionnaires de Mésopotamie envers les Parthes, et leur action s'étendit jusqu'aux Cananéens, ces anciens adversaires d'Israël. Un texte de la Tossephta fait même l'éloge des Cananéens refoulés vers l'intérieur africain par les Romains.

Ce document rédigé vers la fin du deuxième siècle, après avoir reproduit la tradition concernant l'origine palestinienne des Africains, en tire une conclusion tout à l'honneur de ces anciens ennemis. Elle dit à ce propos :

« Il n'y a point de nation qui soit plus raisonnable (מתון, honnête) que les Amorrhéens ; aussi avons-nous trouvé dans un ancien passage, qu'ils ont eu pleine confiance en Dieu, et ils se retirèrent de bon gré en Afrique [1]. »

Les Cananéens africains, on le voit, figurent dans ce texte comme une population fort honnête, et même pieuse, puisqu'elle avait pleine confiance en Jéhovah. Il n'est pas difficile d'apercevoir là les indices d'un rapprochement politique et même religieux entre Juifs et Puniques, rapprochement qui devait se manifester surtout après la destruction de Jérusalem.

Du reste, les Cananéens n'y perdirent rien, comme nous en avise un autre texte, puisque l'Afrique ne le cède en rien à la Palestine elle-même [2]. Aussi le rapprochement entre Juifs et Libo-phéniciens, puissamment secondé par le prosélytisme juif et le penchant à la révolte des Juifs cyrénéens, se fit de plus en plus intime. Les anciens ennemis devinrent des alliés et des parents ; Josué, l'ancien vainqueur des Cananéens, le rival de Melqart, qui devait être le symbole de la haine, devint le héros épique des populations non gréco-romaines de l'Afrique du nord. Comme nous le verrons, son culte et sa renommée ont survécu à ces populations et à la Cyrénaïque grecque elle-même [3].

1. *Tossephta*, tr. *Sabbat*, XVIII ; *Midrasch Rabba*, איכה.
2. *Ibidem* ויקרא, § 17.
3. V. le l. III ; *Les Hébr.-Phénic.* : append. *Melqart et Josué*.

Tout porte à croire que cette propagande juive parmi les populations puniques et même berbères n'est pas restée stérile, et que les tribus nomades les plus rapprochées de la Cyrénaïque, au moins, avaient profité de l'occasion pour tenter de secouer le joug romain.

La visite de Rabbi Akiba, dont la fougue patriotique égalait l'autorité religieuse, pouvait avoir un effet décisif sur l'éclosion de la révolte cyrénéenne, qui s'étendit sur toute la Berbérie et jusqu'à la Mauritanie, avec sa population punique prépondérante. Cette extension de la révolution de 115-118, ainsi que le nombre considérable des victimes de l'insurrection — 220,000 dans la Cyrénaïque seulement — montrent son caractère acharné et sa durée prolongée.

Le prélude du grand drame national juif, qui devait secouer les fondements de l'empire romain, se joua simultanément en Babylonie, où les insurgés juifs s'allièrent aux Parthes, et dans la Cyrénaïque. Dans ce dernier pays, les Juifs, devenus très nombreux depuis la destruction du temple par Titus, fanatisés par leur malheur et irrités par les mauvais traitements des Romains et des Grecs, se révoltèrent de nouveau en 115. Le général Lupus marcha contre eux, fut vaincu et contraint à se jeter dans Alexandrie. Mais les Juifs égyptiens ne tardèrent pas à faire cause commune avec leurs frères de la Cyrénaïque. Probablement pour se venger sur les Juifs de leurs défaites dans ce dernier pays, les légions romaines firent subir aux Juifs d'Alexandrie d'horribles martyres et en massacrèrent un grand nombre. Exaspérés, les Juifs cyrénéens, ayant mis à leur tête un certain Andréas ou Lucus, et secondés par leurs voisins et alliés du désert (ce qui explique le nombre considérable des victimes et le caractère féroce de la lutte), se ruèrent sur leurs voisins grecs et en massacrèrent 220.000, avec des cruautés inouïes.

Débarrassée ainsi de ses ennemis intérieurs, l'armée

victorieuse des Juifs se jeta à son tour sur l'Égypte et tint en échec l'armée romaine pendant trois ans. Trajan était alors retenu par la guerre contre les Parthes et leurs alliés juifs de l'Asie. Il chargea Marcius Turbo, prince maure qui possédait probablement une connaissance parfaite du pays, de marcher contre les rebelles avec des forces imposantes, composées d'infanterie, de cavalerie et même d'une division navale, ce qui s'explique par l'intervention des Juifs de l'île de Chypre dans le mouvement insurrectionnel. Mais c'était une véritable guerre à entreprendre, et il fallut toute l'habileté du général maure et sans doute aussi ses relations avec les indigènes, pour triompher de la révolte, qui se prolongea jusqu'à l'avènement d'Hadrien, en 118, et s'étendit jusqu'à la Mauritanie et la Berbérie intérieure. La répression fut terrible. Les troupes romaines entourèrent les révoltés et les taillèrent en pièces; les femmes furent immolées et les rebelles massacrés sans quartier. Afin de couper la retraite aux vaincus et d'empêcher les fugitifs de revenir, le pays fut entièrement dévasté et transformé en désert[1]; les fugitifs cherchèrent asile en Berbérie et en Éthiopie[2].

Après cette guerre meurtrière, la Cyrénaïque et toute la Libye orientale, ruinées et dépeuplées, disparaissent pour longtemps des annales de l'histoire juive. La province proconsulaire, la Mauritanie et l'Atlas, ainsi que la Berbérie intérieure, prennent leur place. C'est précisément en 118 que la Mauritanie apparaît dans un texte où il est question des Juifs.

1. Les détails, très incomplets, sont donnés par les auteurs suivants : *Dion Cassius*, I, II ; Eusèbe, *Histoire Eccles.*, 2 ; Spartien, *Hadrien*, 2, 5 ; Synesius (de Regno II) Bar-Hébræus, *Chronique*, 54 ; Abulfeda ; *Orasius*, VII, 12. *Talm. Jérus. Souca*, VI ; Midrash Threni ; *Tal. Bab. Gittin*, 57b ; GRAETZ, IV, p. 308 ; MERCIER, *ouvr. cité*, I, p. 107 ; MOMMSEN, *Ant. Rom.* trad. franç., XI, p. 186, et REINACH, *Textes grecs et latins,etc.*, p. 196.

2. Cf. *Orasius*, VII, 2: Nam et per totam Libyam adversus incolas atrocissima bella gesserunt.

A partir de cette époque, le Judaïsme helléniste en Afrique tombe en décadence. La destruction de la grande Synagogue d'Alexandrie précipite sa ruine.

Un rabbin s'écrie : « En ce moment, la Corne d'Israël est tranchée, et elle ne repoussera plus que pour l'arrivée du Messie[1] ! »

C'est toute une civilisation qui disparaît. Si Hadrien peut encore écrire à Sesnianus qu'en Égypte tout le monde, y compris les chefs des Juifs, des Samaritains et des Chrétiens, adore Sérapis, c'est que d'anciens usages persistaient encore dans ce pays. L'histoire ultérieure des Juifs d'Égypte ne sera plus que le récit de luttes incessantes entre les Grecs qui se christianisent et les Juifs qui se dévouent à la Synagogue. Elle finira, lorsque Cyrille (415) expulsera de la ville les derniers Juifs qui, nus et privés de tout, disparurent on ne sait où[2].

Quelques groupements des anciens hébreux, tel Borion dans la Syrte, et les colonies juives parlant le cananéen, ancêtres probables des Juifs syncrétistes du moyen âge, survivront encore aux luttes qui ensanglantèrent l'Afrique helléniste.

Cependant, parmi ces disparus, deux groupes sont particulièrement intéressants pour notre étude :

En premier lieu, les groupes militaires juifs dont nous avons étudié l'histoire antérieure à l'occupation romaine. On ne saurait admettre que ces colons militaires dont la Lybie depuis plusieurs siècles était peuplée, qui avaient été mêlés à toutes les luttes entre Grecs et Libyens, eussent disparu sans laisser de traces : ils n'avaient qu'à se réfugier chez les Berbères ou chez les Himiarytes[3].

1. Cf. Graetz, éd. héb., II, p. 234.
2. Socratus, *Hist. Eccles.*, VII.
3. Un voyage que nous venons d'effectuer à travers la *Cyrénaïque*, nous fournit des témoignages décisifs à ce sujet.

En second lieu, les descendants des Aaronides[1], qui dominaient le temple et la région d'Onion et qui devaient être pour beaucoup dans l'œuvre de soulèvement contre Rome, pouvaient accompagner les fugitifs pour essayer de transplanter leur activité vers des pays soustraits à l'influence de Rome !

Un vague renseignement talmudique nous rapporte que dans la maison d'Onion on continuait à offrir des sacrifices jusqu'au quatrième siècle[2]. De même, les Phalacha de l'Éthiopie pratiquèrent le rituel des sacrifices jusqu'au dix-neuvième siècle.

D'ailleurs, cette question est connexe au problème des origines des Berbères que nous essaierons de résoudre. Constatons seulement que, à partir de cette époque, les Berbères entrent en campagne avec Rome, et que de sourdes influences, d'un caractère peu précis, travaillaient les populations de l'intérieur.

1. Dans le Talmud, il est fréquemment question des « Prêtres de la maison d'Onias ».
2. *Tal. Bab.*, tr. *Meguilla*, p. 10a.

VII

JUDÉO-ROMAINS

Les luttes sanglantes entre Juifs hellénistes et Gréco-Romains qui provoquèrent la décadence du judaïsme de l'Afrique orientale, ne semblent pas avoir eu une répercussion quelconque sur la prospérité des colonies juives dans les provinces romaines d'Afrique. « Existait-il déjà, se demande M. Monceaux, une colonie juive dans la Carthage punique ? » Le savant auteur, à qui nous devons l'étude la plus complète d'après les sources latines sur « les colonies juives dans l'Afrique romaine », répond avec raison [1] : « On l'a souvent supposé, et c'est, en effet, assez vraisemblable ». Des auteurs juifs présentent avec certitude un groupe zabulonite, émigré de Palestine en même temps que les Phéniciens. Le cardinal Lavigerie ajoute : « qu'on ne peut guère expliquer autrement la présence actuelle de tant de milliers d'Israélites dans le pays ». Le P. Delattre suppose qu'un courant d'émigration [2] s'était porté de l'Égypte vers l'Ouest africain. Nous avons cherché à résumer notre opinion dans une étude spéciale : nous allons jusqu'à admettre que les Hébréo-Phéniciens durent être refoulés vers le Tell et à l'intérieur, avec les Puniques

1. *Revue des Études juives*, t. XLIV, I p. 2. Nous renvoyons le lecteur à cette étude qui est parfaite surtout pour ce qui concerne les témoignages des auteurs grecs et latins.
2. *Gamart*, p. 88.

eux-mêmes. C'est du moins, le sens de certains passages talmudiques datant des premiers siècles de l'ère vulgaire.

Quoi qu'il en soit, à l'époque où la Carthage romaine prend la place de l'ancienne capitale phénicienne, cette ville devient le centre du judaïsme traditionnel, tel que la Synagogue l'a établi à partir du deuxième siècle.

Son histoire est l'histoire même de la Synagogue en Afrique. Organisée par le patriarcat de Tibériade, à qui on doit la publication de la Mishna, elle aboutit au Judaïsme talmudique, qui finira par s'imposer à l'ensemble de la Diaspora.

Alexandrie avait été la capitale d'un judaïsme helléniste; la Carthage romaine est le foyer du groupe judéo-romain, embrassant la langue et la civilisation romaines, et prédominant sur les rives occidentales de la Méditerranée. Ce judaïsme, par son caractère particulariste, par sa vie pacifique avant tout, par sa soumission aux maîtres étrangers, inaugure la Diaspora rabbinique en Afrique. Il importe de bien distinguer, à cause de ses affinités avec le reste du judaïsme orthodoxe, le groupe judéo-romain de celui des Judéo-Hellènes ; aussi nous sera-t-il permis ici de remonter dans l'histoire et de rappeler ce que nous avons dit des origines de cet autre groupement. Avant même la destruction du temple, Carthage est en relation avec la Palestine. Les traditions chrétiennes font venir de Carthage Simon le Cananéen et Juda le Zélateur. La Synagogue des Lybiens est mentionnée dans plusieurs textes [1].

Il y avait assurément des Juifs à Carthage, lorsque les messagers de la Bonne Nouvelle y firent leur apparition. Une tradition conservée par Flavius Dexter [2], veut que saint Pierre soit passé en Afrique, et une autre tradition, d'origine grecque, fait mourir à Carthage la Samaritaine [3]

1. Cf. plus haut, p. 46.
2. Le P. Delattre, *Gamart*, p. 49.
3. *Ibid.*

et son fils Joseph. Enfin, Nicéphore Calixte dit expressément que l'apôtre Simon aurait visité toute la Libye.

On sait que dès le commencement de notre ère, des communautés juives s'étaient répandues dans tout l'empire romain jusqu'en Espagne et dans les Gaules[1]. La grande dispersion de l'an 70 avait jeté dans Carthage, qui jouissait des bienfaits de la paix romaine, un grand nombre d'immigrants juifs. Les événements révolutionnaires de 115 à 133 devaient en grossir encore le nombre. Hadrien et ses successeurs épargnent à l'Afrique proconsulaire les persécutions religieuses, dont les Juifs de l'Est méditerranéen furent victimes à la suite des soulèvements ; ce qui prouve que la paix n'avait pas été troublée dans les régions proconsulaires.

L'arrivée de nombreux prisonniers de guerre, en 70, est un fait qui ressort implicitement du témoignage généralisé de Josèphe[2] et qui est confirmé par une chronique juive du moyen âge[3]; celle-ci rapporte que Titus aurait établi à Carthage 30.000 colons juifs, en dehors de ceux qu'il avait établis dans les autres centres. Cette colonisation est, d'ailleurs, attestée par une tradition locale.

Les Juifs de l'Atlas occidental, dont les derniers descendants habitent encore le Nefoussa, Matmata et la région troglodyte du Gharian, se trouvaient, jusqu'au dix-neuvième siècle, attachés comme serfs à la glèbe. Ce serait, prétendent-ils, Phanagore, un des généraux grecs du siège de Jérusalem, qui les aurait établis dans ces parages[4]. Cette tradition est d'ailleurs confirmée par des preuves recueillies sur place, et dont il sera question plus loin. Mais ceci concerne déjà l'histoire des Juifs de l'intérieur

1. *Journal des Savants*, 1889, p. 57.
2. Cf. Vigouroux, *la Bible et les découvertes modernes*, t. III, p. 28-9; Neubauer, *Mediavel Jewish Chronicles*, pas. cité.
3. Cf. Rachmut, *art. cité*, p. 32.
4. V. sur ce nom le Mid. Rabba איכה. Cf. Slousch, *Un voyage d'Etudes juives en Afrique* (Recueil des *Sav. étr. à l'Acad. d. In. et B.-Let.*).

africain. Donnons seulement, pour l'instant, un résumé succinct de l'histoire des colonies judéo-romaines sur la côte africaine, histoire qui, d'ailleurs, a déjà toute une littérature.

Après la dévastation de la Cyrénaïque et la ruine de la communauté d'Alexandrie, dont il est question dans le chapitre précédent, le centre de l'activité religieuse et intellectuelle, et sans doute aussi commerciale, des Juifs, se déplace vers Carthage.

A partir de cette époque, la grande cité romaine-punique rayonne sur les colonies juives de l'Afrique occidentale, qui paraissent s'être développées surtout après la défaite de Bar-Kokeba en Palestine. Le Talmud, les Pères de l'Église, et surtout les récentes découvertes archéologiques, confirment l'importance de la communauté de Carthage et l'action exercée par elle sur le Judaïsme de la côte occidentale du Nord-africain.

Il ressort d'abord des données archéologiques que la communauté juive de Carthage disposait de ressources considérables, puisqu'elle s'était assuré la possession d'une vaste nécropole au nord de la ville, notamment à Gamart, en dehors des épitaphes juives que l'on relève sur d'autres points de Carthage.

« On a exploré, ces dernières années, dit M. Monceaux[1], ce vieux cimetière israélite creusé dans les flancs du Djebel Khaou, et on y visite aujourd'hui des centaines de caveaux taillés dans le calcaire, dont l'aspect rappelle celui des tombeaux de la Palestine. Ce sont des hypogées rectangulaires, où l'on accède par des escaliers. Les parois en sont percées de niches, profondes comme des fossés, où l'on plaçait les corps. Les épitaphes sont peintes ou gravées, quelques-unes en hébreu, ou la plupart en latin

1. Les Colonies juives dans l'Afrique romaine, *Revue des ét. juives*, t. XLIV, p. 128 ; cf. DELATTRE, *Gamart*, pas. cité, etc.

avec des dessins symboliques : chandelier à sept branches, vignes et vendangeurs, cavaliers, génies ailés, même des bustes qui reproduisent le portrait du mort... La disposition des tombes est conforme aux prescriptions du Talmud. »

Pendant mon séjour en Afrique, j'ai eu l'occasion de visiter moi-même les tombes de Gamart. Après avoir étudié *de visu* les nécropoles juives de la Palestine, je ne puis que me rallier à l'opinion du P. Delattre sur son caractère juif. Cette nécropole avec l'image du chandelier sacré, devenu depuis le symbole des Juifs africains, n'est d'ailleurs pas unique [1].

Ces cimetières, qui datent certainement de l'époque antéislamique, nous montrent l'importance de la communauté de Carthage et sa richesse. Mais une autre découverte, faite antérieurement, nous donne une idée nette de la vie religieuse des Juifs à cette époque : c'est celle de la synagogue dégagée des cendres près de Hammam Lif, au nord du golfe de Tunis [2].

Ces ruines d'une vieille synagogue d'époque romaine aident à reconstituer la vie religieuse des Juifs par les pavages en mosaïque, qu'on y retrouve avec des inscriptions latines, dont l'une se rapporte au chef de la communauté, l'archi-synagogue et dont voici le texte exact [3] :

I. — *Sanctam synagogam Naronitanum pro salute sua ancilla tua Julia Naronitana de suo propio tesselavit.*

II. — *Arterius filius Rustici arcosynagogi Margarita Riddei partem portici tesselavit.*

III. — *Instrumenta servi tui a Naroni.*

IV. — *Instrumenta servi tui Naritanus.*

1. V. toutefois notre l. III. ch. II.
2. KAUFMANN, *Revue des Etudes juives*, t. XIII.
3. *Corp. Ins. Lat.*, VIII, supp. 12457.

Cette synagogue est le type de toutes les autres synagogues de l'Occident africain à l'époque romaine, puisque l'expression archi-ou pater-synagogue, ainsi que les noms romains (dans les inscriptions juives), se retrouvent jusqu'au Maroc.

Aux découvertes de synagogues, il faut ajouter aussi la découverte fréquente de chandeliers à sept branches, gravés sur pierres ou terre cuite : à Gamart, à la Marsa, et sur d'autres points du territoire carthaginois, on découvre des épitaphes juives, accompagnées du chandelier à sept branches ; la plupart de ces épitaphes sont rédigées en latin, quelques-unes avec le mot « Salom » en hébreu. J'ai pu constater en outre au musée de Saint-Louis la présence de toute une série de lampes juives, provenant de ce territoire [1].

Ces découvertes, et celles qui se font journellement sur le littoral occidental de l'Afrique du nord, sont pour notre étude d'un intérêt particulier : le caractère palestinien et romain des établissements juifs de l'Afrique romaine en ressort nettement, et il faut pousser jusqu'à l'extrême Occident, pour retrouver à Volubilis des traces, douteuses, des Juifs hellénistes qui prédominaient en Afrique avant la révolte de 115-118. C'est une nouvelle preuve que la persécution romaine a empêché les survivants de se réfugier dans les provinces africaines restées fidèles à l'Empire.

Dans une inscription d'Utique figure un *archon*, titre ordinaire du principal magistrat juif [2]. Saint Augustin parle d'un sorcier juif à Uzali près d'Utique [3]. Dans la Tripolitaine, j'ai trouvé une inscription grecque, à côté d'une autre hébraïque, dans l'oasis de Zlitin [4].

1. Delattre, *Gamart* ; Monceaux, *ibidem* ; Slousch, *Et. sur l'Histoire des Juifs au Maroc*, l. I.
2. *Corpus inscriptionum latin.*, VIII, n° 1205, *Additam*, p. 931.
3. *De Civitate Dei*, l. XXII, ch. VIII, § 21.
4. *Un voyage d'études juives en Afrique ;* v. appen. II.

Une curieuse inscription trouvée à Henchir Djana, à l'ouest de Kaïrouan, paraît se rapporter aux païens judaïsants. Hadrumète avait ses judaïsants. En Tripolitaine, une communauté avait existé à Oea (Tripoli), ayant des rabbins[1]. Des antiquités juives ont été découvertes à Tripoli[2].

Au Sud-Est d'Oea, près de la Cyrénaïque, la station maritime d'Iscina porte le nom de « Locus Judæorum Augusti[3] ».

Il y avait là évidemment, dit Monceaux[4], un groupe important de colons ou d'esclaves juifs, probablement établis sur cette côte à la suite d'une guerre. L'endroit s'appelle encore Medinat-es-Soultan, la « ville de l'empereur », ee qui équivaut aux « Vicus Augusti ». Ce fait correspond à la tradition locale, d'après laquelle les Juifs de l'intérieur de la Libye étaient venus comme serfs attachés à la glèbe[5].

Une région de la Syrte, où la tradition parle d'une reine juive porte encore le nom de Yehoudia.

La ville de Borion (la Syrte) avait une colonie juive et une antique synagogue[6].

Près de Leptis, un château romain et une rivière portent encore le nom de Yehoudia[7].

En Byzacène, les traces des Juifs sont plus rares. Cependant saint Augustin nous signale aux bords du lac Triton, à Thuzarus, des judaïsants dont l'évêque de la place luimême[8].

Non loin, entre Sufes et le Djebel Trazza, une localité porte le nom de Henchir-Ioudia[9].

1. *Epist.*, 71, 3, 5.
2. Cazès, *Revue des Etudes juives*, t. XX, 1890, p. 78 et s.
3. Tissot, *Geog. camp. de la Prov. d'Afrique*, ch. II, 237.
4. *Ibid.*, p. 7.
5. C'est encore le cas des Juifs de l'Atlas marocain.
6. Procope, *de Ædificiis*, VI, 2.
7. *Un voyage d'Etudes juives en Afrique.*
8. *Epist.*, 196.
9. Tissot, *ibid.*, t. II, p. 630.

Une colonne de calcaire, ornée de chandeliers à sept branches et portant ces mots : *Deus Abraham*, *Deus Isaac*, a été trouvée à Henchir Fuara,près de l'ancienne Tebessa. A Sétif, l'ancienne Sétifis, la première ville de la Mauritanie, une inscription nous signale l'existence d'une synagogue. Voici son contenu, qui rappelle celui de la synagogue de Hammam Lif : *Avilia Aster Judea*, *M. Avilius Januarius pater synagogae fil. dulcissime* [1], ce qui implique naturellement l'existence d'une synagogue dans cette ville. Une autre inscription trouvée dans la même ville paraît se rapporter à un Juif converti [2]. De même, on a trouvé à Auzia l'épitaphe d'un Juif.

Pour ce qui concerne la Mauritanie tingitane des Anciens, l'archéologie n'a encore presque rien fait, et cependant les recherches entreprises par M. de La Martinière ont été couronnées d'un succès mérité : c'est l'inscription purement hébraïque trouvée à Volubilis, dont nous avons déjà parlé ailleurs, et qui porte le texte suivant :

מטרונא בת רבי יהודה נח

« Matrona, fille de Rabbi Juda, repose [3]... »

Cette inscription affirme l'existence, dans cette ville, d'une colonie judéo-romaine, le nom Matrona étant romain, ainsi que la présence d'un docteur palestinien, ou du moins de sa fille, puisque le titre « rabbi » s'applique aux docteurs de la Palestine, et, ce qui est fort intéressant aussi, la présence d'un graveur qui maniait l'hébreu correctement. Je suis porté à considérer les deux autres inscriptions en langue grecque, trouvées dans les mêmes fouilles, comme

1. *C. I. Lat.* VIII, 8423 ; VIII, 8499.
2. MONCEAUX, *ibidem*,
3. PH. BERGER, *Bulletin du comité des travaux histor. et scient.*, II, p. 64; SCHWAB, *Revue des Etudes juives*, XXII, p. 294 ; SLOUSCH, *Et. sur l'hist. des Juifs au Maroc*, I, p. 27 (*Arch. maroc.*, v. IV.)

étant, elles aussi, d'origine juive, mais avec provenance d'un milieu judéo-hellénique[1].

Ainsi, l'épigraphie nous confirme qu'avant l'affermissement du Christianisme, il y avait des Juifs et même des communautés, des synagogues et des docteurs palestiniens dans les villes romaines des provinces occidentales. Ces indications nous montrent que les colonies juives de la côte africaine avaient la même organisation que celles des autres pays de l'Occident romain, et qu'elles revêtirent toutes un caractère nettement talmudique : ce fait ressort de l'organisation du culte de la Synagogue, ainsi que du titre de « rabbi » trouvé à Volubilis.

Les données des quatrième et cinquième siècles, que nous reproduirons plus loin, nous permettront d'établir par quelle voie ces Juifs originaires des pays méditerranéens ou de la Palestine, comme de l'Italie et même de l'Espagne, sont venus s'établir sur la côte du Nord-Africain. Quant à l'Afrique elle-même, il est établi que les Juifs de Carthage entretenaient des relations commerciales avec ceux de la Numidie. Ces mêmes données et quelques autres montrent cette population juive comme faisant partie de la Diaspora romaine[2]. A l'encontre des Juifs cyrénéens, qui eux étaient des hellénistes et souvent des guerriers, elle formait un élément paisible, adonné aux arts, aux métiers, au commerce, et même à la navigation, à l'instar de ceux de leurs coreligionnaires qui habitent ces pays de nos jours.

D'ailleurs, le fait que les Juifs de la côte occidentale de l'Afrique septentrionale faisaient partie de la Diaspora, ressort de ce qu'ils continuaient à envoyer leurs oboles aux écoles et aux patriarches de Tibériade, même après la destruction du temple[3]. De plus, ils participaient aux

1. Slousch, *Étude sur l'hist. des Juifs au Maroc*, t. I.
2. Cf. notre ch. VIII.
3. Schürer, *ouvr. cité*, t. III, p. 71.

études rabbiniques et à la composition du Talmud. En effet, Carthage est une ville très connue des docteurs talmudiques, qui parlent d'elle comme de « l'une des quatre grandes cités » de l'empire romain [1].

L'importance de Carthage comme l'un des foyers du judaïsme orthodoxe est attestée par le passage suivant, dont l'intérêt n'échappera à personne. En commentant le verset d'Isaïe que nous avons reproduit plus haut, concernant les Juifs de Cyrène et le temple d'Onias à Héliopolis, un docteur, Rab Joseph [2] (au troisième siècle) traduit עיר ההרס en jouant sur le mot חרס : la « ville du soleil » (Héliopolis) qui est destinée à devenir une הרס « ruine » [3].

A ce propos, un autre docteur, Rab Houna, mentionne le verset du chapitre XLIII du même prophète, où il est dit : « Amène mes fils de loin et mes filles des extrémités de la terre. » « Mes fils » se rapporte aux Juifs de la Diaspora des pays babyloniens, qui sont fermes dans leurs opinions orthodoxes, comme le sont des fils ; « mes filles » sont les fils de la Diaspora des autres pays, qui sont instables, chancelants dans leurs croyances, comme des jeunes filles.

Cette constatation du caractère peu orthodoxe des colonies lointaines paraît avoir ému certains docteurs, et pour préciser l'expansion de la foi, on invoque un texte qui remonte jusqu'à Rab, le docteur bien connu du commencement du troisième siècle.

« Depuis Tyr et jusqu'à Carthage, on connaît Israël et son Père qui est au ciel. A partir de Tyr et vers l'Occident, et de Carthage vers l'Orient, on ne connaît ni Israël, ni son Père qui est au ciel. »

Rapprochés l'un de l'autre, ces deux textes qui se sui-

1. SIFRI, *Nombres*, I, p. 47 b, éd. Friedman.
2. Tr. *Menahot*, 110a.
3. Cf. *Les Hébr.-Phén.*, appendice *Zedec et Zadoc*.

vent, nous apprennent qu'il s'agit ici de la synagogue orthodoxe et rabbinique.

En effet, le point de départ pour Tyr est l'Occident européen, qui nous ramène aux colonies helléniques non ralliées à la synagogue et où les schismes n'ont jamais cessé, surtout dans l'empire byzantin et les régions de la mer Noire.

De même l'Orient africain, avec les restes des Hellénistes, et les tribus de l'intérieur, sont restés en dehors de l'influence rabbinique, tandis que tout l'Occident nord-africain et romain s'est soumis à la discipline de la synagogue, dont Carthage devint un foyer actif qui rayonnait sur toute la Mauritanie romaine [1].

Non seulement Carthage fut la cité orthodoxe par excellence, mais elle eut ses docteurs talmudiques, dont plusieurs noms sont conservés par le Talmud, comme ceux de Rabbi Isaac, de Rabbi Hanan ou Hana, ou Hinna, et Rabbi Aha ou Ada, Rabbi Ba (Aba), qui traitaient les questions religieuses devant les maîtres palestiniens du commencement du troisième siècle, et notamment devant Rabbi Josué ben Lévi et Rabbi Kahana. C'est à l'un de ces savants que l'on doit une prière qui fait partie de la liturgie du Nouvel An [2].

Le caractère talmudique du judaïsme carthaginois, ainsi que son attachement à la loi, est confirmé, en outre, par les sources chrétiennes les plus anciennes. Les polémiques de Tertullien et de certains autres écrivains chrétiens après lui, ainsi que les décisions des conciles, nous fournissent des renseignements précieux sur la manière de vivre et les croyances des Juifs nord-africains.

1. Saint Jérôme, Les colonies juives forment une chaîne ininterrompue depuis la Mauritanie à travers l'Afrique et l'Égypte jusqu'à l'Inde (*Epist.* 122, *ad Dardanum* ; Schürer, *ibid.*, t. III, p. 19).

2. Talm. Bab. : *Jebamot* 10a, *Sanhedrin*, 92a, *Baba Kama*, 114b, *Kilaïm* 28b ; *Ketoubot* 27b ; *Beracot*, 29a ; *Demaï*, 24a. Tal. Jérus. : *Beça*, III, *Shabbat*, XVI, *Beracot*, XV, 8, etc.

En Afrique, comme partout ailleurs, les disciples des Apôtres, arrivés de la Palestine parmi les docteurs juifs, avaient annoncé la Bonne Nouvelle dans les synagogues de Carthage et des autres villes maritimes. Cette propagande dans les synagogues n'a cessé qu'à la rupture complète entre Juifs et Chrétiens, et même, pour les villes de l'intérieur au moins, elle s'est prolongée longtemps après.

Tout porte à croire qu'au début les deux religions n'en formaient qu'une seule [1], que d'anciennes influences hébréo-phéniciennes se faisaient sentir sur la théologie surtout. Les preuves de la tolérance réciproque, professée par les Juifs et les Chrétiens, se manifestent surtout par le fait qu'à Carthage on rencontre des tombes et des épitaphes de Chrétiens parmi les tombeaux du cimetière juif. Ce fait caractéristique, ainsi que celui de la prédication du christianisme dans les synagogues, est décisif.

Cependant, vers la fin du deuxième siècle cet état de choses se modifie peu à peu [2]. Les persécutions d'Hadrien semblent avoir peu atteint les Juifs africains. Septime Sévère et Caracalla favorisèrent les Juifs. Ce monarque a grandi à Carthage, en compagnie des jeunes garçons juifs. Les progrès du christianisme, qui finit par secouer définitivement le joug des restrictions religieuses du Judaïsme, et l'adhésion de nombreux éléments réfractaires à l'esprit juif d'un côté, l'exclusivisme croissant des Juifs après la défaite de Bar-Kokeba et l'affermissement du Rabbinisme orthodoxe de l'autre côté, accélérèrent la rupture complète entre le Judaïsme et le Christianisme [3]. En effet, dès l'époque de Tertullien (vers la fin du deuxième siècle), les Juifs et les Chrétiens se traitaient réciproquement en frères ennemis [4].

1. Monceaux, *Histoire Littér. de l'Afrique chrét.*, I, p. 3-9.
2. Schürer, *ibid.*, I, 677-680.
3. Leclercq, *l'Afriq. chrét.*, I, 124.
4. *De l'Idolâtrie*, 14.

Dans sa propagande chrétienne et ses polémiques contre les Païens et les Juifs, Tertullien nous renseigne souvent sur l'état des Juifs africains à cette époque.

D'après cet auteur, le judaïsme apparaît en Afrique vers 180-200 comme « une religion fameuse et autorisée dans l'État, au point que l'on accusait les Chrétiens d'avoir cherché à répandre des opinions nouvelles « à l'ombre du judaïsme[1] ».

Profitant de ces prérogatives, et probablement aussi pour dégager la responsabilité que le Christianisme en tant que religion révolutionnaire attirait sur eux, les Juifs se mettent souvent du côté des adversaires de la nouvelle religion et, s'il faut en croire Tertullien et quelques autres écrivains chrétiens, « la Synagogue est la source de toutes les persécutions »[2].

Il est vrai que les Chrétiens furent souvent la cause de cette animosité parce qu'ils allaient jusqu'à profiter de l'abaissement politique et des malheurs des peuples juifs en faveur de la propagande chrétienne[3].

L'acharnement avec lequel les Pères de l'Église africaine combattent le Messianisme juif et l'espoir des Juifs de recouvrer la Judée terrestre, nous montre combien les Juifs nord-africains tenaient à leur nationalité et à l'exclusivisme rabbinique.

D'autre part, les efforts continuels faits par les Pères de l'Église et par les conciles, avant et même après l'affermissement du Christianisme, pour empêcher les relations entre Juifs et Chrétiens, nous renseignent sur les succès du Judaïsme en Afrique, ainsi que sur l'instabilité des grandes masses chrétiennes en matière de religion.

Il semble d'ailleurs que, pendant tout le troisième siècle, la propagande juive n'avait cessé de faire des pro-

1. Monceaux, *ouv. cité*, I, p. 10 et 39 ; Leclercq, *ouvr. cité*, I, p. 66.
2. Tertullien, *Apologétique*, XXI.
3. Cf. *Ibidem*, XVI-XVIII et XXI ; *Aux Nations* I, XIV.

grès parmi la population romaine et punique de l'Afrique; de là vient toute la littérature polémique, que Tertullien inaugura par son traité *Contre les Juifs*. Ces progrès du Judaïsme en Afrique nous sont en outre attestés par la découverte de nombreuses amulettes, où le culte de Jéhovah joue un rôle considérable, ainsi que par l'existence de sectes judaïsantes, dont la plus célèbre fut celle des *Cœlicolæ*[1].

Tertullien se plaint de ce que les Juifs ont la liberté de lire publiquement leurs livres sacrés, ce qui attire les Chrétiens à la synagogue le jour du samedi.

Quant au caractère talmudique des populations juives de l'Afrique romaine, les auteurs chrétiens confirment en ce point les données juives. Tertullien nous parle des ablutions quotidiennes faites par les Juifs, et qui sont l'une des pratiques talmudiques, comme on le sait[2].

Par opposition aux Saducéens, les Juifs africains croyaient à la résurrection de la chair[3]. Ils pratiquaient de même les restrictions concernant les viandes et les repas. Même les jeûnes observés par les gens pieux seulement, notamment ceux des jours de lundi et de jeudi, étaient pratiqués par les Juifs africains[4]. Ils croyaient que la terre sacrée n'était que la Judée terrestre[5]. Les femmes poussaient le sentiment de la pudeur jusqu'à ne pas sortir dans la rue non voilées[6].

Le livre apocryphe d'Hénoch est exclu du canon juif, comme le veut le Talmud, tandis que les Phalacha d'Abyssinie le considèrent encore aujourd'hui comme l'un des livres les plus sacrés[7].

1. MONCEAUX, *Rev. des Ét. juiv.*, *art. cité*.
2. *Le Baptême*, XV.
3. TERTULLIEN, *Traité de la résurrection de la chair*, I, XV.
4. TERTULLIEN, *Des Jeûnes*, XIV ; MONCEAUX, *Hist. lit. de l'Afrique chrét.*, I, p. 73.
5. *Sur la résurrection de la chair.*
6. *De l'ornement des femmes.*
7. Cf. plus loin, l. II.

Ce dernier fait n'exclut pas la collaboration des Juifs et des Chrétiens dans l'œuvre des traductions des livres sacrés, et M. Monceaux prouve qu'il existait en Afrique des Bibles latines et puniques traduites de l'original hébreu [1]. Si nous avons bien compris un passage de Tertullien, les Juifs africains, ou au moins une partie d'entre eux, continuaient à parler l'hébreu; ce qui ne doit pas nous surprendre, si nous tenons compte de la prédominance de la langue punique dans les provinces occidentales de l'Afrique romaine [2].

Telles sont les données que nous avons pu recueillir sur l'origine, la vie et le caractère des Juifs de l'Occident nord-africain à l'époque de l'affermissement du Christianisme, c'est-à-dire avant le quatrième siècle, qui va modifier les conditions politiques et sociales du Judaïsme dans l'empire romain.

Dans le courant du troisième siècle, dit M. Monceaux, les auteurs chrétiens d'Afrique continuèrent leurs attaques contre les Juifs; Minucius Félix les attaque en passant; Cyprien, relativement doux à leur égard, les assimile aux hérétiques; mais, si nous en jugeons d'après la vénération que les Juifs de Carthage professaient pour sa mémoire à l'époque où le Christianisme n'était encore qu'une religion persécutée, un rapprochement se serait effectué vers cette époque entre Juifs et Chrétiens [3].

Seul Commodien se montra vraiment dur et railleur à l'égard des Juifs, ce qui témoigne peut-être d'une rancune personnelle.

Cette bonne entente paraît cependant avoir été troublée au commencement du quatrième siècle.

Le concile d'Elvire réuni en 313 et composé d'évêques

1. MONCEAUX, *ouv. cité*, I, p. 110.
2. *Apologétique*, XVIII : Les Juifs sont originairement Hébreux et c'est pour cela qu'ils parlent l'hébreu.
3. V. notre *Et. sur les Juifs au Maroc*,, chap. IV et V.

des Églises d'Espagne et d'Afrique, et parmi ces derniers un certain nombre de la Mauritanie, défend de solliciter la bénédiction des rabbins pour obtenir d'abondantes moissons, ce qui suppose dans ces provinces l'existence de rabbins estimés par les Chrétiens eux-mêmes.

Les conciles de Laodicée et de Carthage interdisaient de recevoir le moindre présent des Juifs et d'avoir avec eux les rapports les plus innocents, sans toutefois leur interdire l'accès des églises, en vue de la propagande chrétienne[1].

Vers cette époque le Judaïsme semble avoir été florissant, dans la Mauritanie surtout, si nous en jugeons d'après les relations entre Juifs et Chrétiens à la veille du triomphe de ces derniers. Les *Acta Marciana* nous racontent par exemple les incidents de Cæsarea : « La vierge Marciana, coupable d'avoir renversé une statue sur une place publique, avait été enfermée par ordre du juge dans une école de gladiateurs, voisine de l'amphithéâtre. Tout près de là, se trouvait la maison de Budarius l'*Archisynagogue*. Un jour, Marciana fut injuriée par un groupe de Juifs qui l'avaient aperçue des fenêtres ou des terrasses de cette maison. Alors, elle leur lança cette malédiction : « Que cette maison soit dévorée par le feu du ciël, et que jamais elle ne puisse être rebâtie ! »

Le jour du martyre à l'amphithéâtre, Budarius et les Juifs excitèrent encore les Païens contre Marciana; mais ils furent cruellement punis; car, au moment même où l'âme de la vierge sortit de son corps, la maison de Budarius fut dévorée par un feu divin, avec tous ceux qui s'y trouvaient. Les tentatives des Juifs pour reconstruire cette maison échouèrent.

A Tipasa, selon l'auteur de la *Passion de sainte Salsa*[2],

1. Ab. Cahen, *Les Juifs dans l'Afrique septent.*, p. 18-19.
2. Monceaux, *ét. précitée*.

une synagogue avait remplacé le sanctuaire du Dragon, puis avait été transformée en église.

De toutes ces données il ressort nettement que, jusqu'à la rupture complète entre Juifs et Chrétiens, les deux religions rivales suivaient le même chemin de développement vers l'Occident; et que Carthage était devenue à l'époque romaine un foyer du judaïsme, comme Alexandrie l'avait été à l'époque hélléniste.

Le deuxième siècle peut être considéré comme le point de départ de l'histoire juive en Mauritanie, comme le troisième siècle le fut pour le christianisme.

Les Juifs du littoral de la Mauritanie étaient probablement tous d'origine palestinienne ou romaine, par opposition aux Juifs hellénistes de la côte orientale et de la Libye. Ils jouirent de bonne heure de toutes les libertés civiles et religieuses, en tant que citoyens romains, et s'adonnaient à la navigation, au commerce, aux arts et aux divers métiers. Ils maintenaient des relations constantes avec la Palestine et les écoles rabbiniques, et, à partir du deuxième siècle, connaissaient déjà le Talmud ; ils collaborèrent même à sa rédaction.

Malgré l'exclusivisme dans lequel le rabbinisme tombe de plus en plus à partir du deuxième siècle, le nombre des judaïsants est en progression constante en Afrique, au point qu'ils forment même des sectes distinctes [1].

A partir du troisième siècle, la Mauritanie romaine, y compris la région occupée par le Maroc actuel, est parsemée de colonies juives, qui finissent par l'emporter sur celles des autres provinces romaines de la côte nord-africaine.

Enfin, abstraction faite de la langue romaine qui prédominait dans ces colonies, les dernières d'entre elles

1. V. chap. IX.

présentent déjà à cette époque lointaine, le même aspect religieux et social qui caractérise les Juifs des villes maritimes du Maghreb actuel.

Nous savons peu de choses sur la situation du Judaïsme africain au temps des Vandales et sous la domination byzantine. Toutefois, on ne saurait assez prendre en considération l'opinion qui veut que les Juifs et les Donatistes aient apporté un concours efficace aux Vandales [1]. Il est toutefois certain qu'ici, comme chez les Goths ariens, le Judaïsme jouissait de certaines libertés. Même, des souvenirs archéologiques certains datent de cette époque.

Les polémistes du cinquième et du sixième siècle, Victor de Vita, Fulgence de Ruspae, Facundus, Primasius d'Hadrumète, Junilius, Ferrandus, Liberatus et plusieurs autres [2], mentionnent assez fréquemment les Juifs, mais presque toujours en termes généraux, pour traiter les lieux communs de l'apologétique ou de l'exégèse chrétiennes sur les rapports du Christianisme et du Judaïsme. A peine relève-t-on quelques traits qui visent plus particulièrement les Israélites du temps. Victor de Vita, par exemple, dit : « Ne nous laissons pas émouvoir par le scandale des Juifs, qui nient le Fils de Dieu, qui n'adorent que l'Esprit saint. » Voconius, évêque de Castellum en Mauritanie, avait écrit *Contre les Juifs*.

De la fin du cinquième siècle date l'opuscule intitulé : *Ad Vigilium episcopum de judaica incredulitate*, dédié à Vigilus, évêque de Thapsus, par un certain Celsus. C'est une lettre assez longue, qui servait de préface à une traduction latine du *Dialogue entre Jason et Papiskos sur le Christ*, composé en grec par Ariston de Pella vers le milieu du deuxième siècle. Au début de sa préface, l'au-

1. Cf. Mercier, *Hist. de l'Afr. sept.*, I, p. 110.
2. Monceaux, *R. d. Et. j.*, *Et. citée*, p. 28-27, où cet auteur résume toute la bibliographie du sujet.

teur s'indigne contre l'entêtement des Juifs. Il les trouve encore plus endurcis que les Païens : « Je m'aperçois, dit-il, que la folie du peuple juif résiste plus encore au nom du Seigneur, même aujourd'hui, avec une obstination endurcie et l'iniquité qu'ils ont héritée de leurs pères... Elle se maintient et elle dure encore; aussi je pense qu'elle durera toujours jusque dans leur dernière postérité, la perfidie sacrilège et innée de leurs pères. Fortifiée pour la haine du nom du Seigneur par la folie de l'incrédulité, elle ne peut être amenée à connaître la vérité, ni être instruite pour la crainte de Dieu, ni convaincue par ses propres enseignements... »

Ces rares témoignages prouvent seulement que les Israélites étaient encore en nombre dans l'Afrique des Vandales. Nous sommes un peu mieux renseignés sur la condition des Juifs dans l'Afrique byzantine. Les Grecs libérateurs s'étaient présentés, moins en défenseurs des Romains contre les Barbares qu'en défenseurs de l'orthodoxie contre l'Arianisme. Aussi Justinien mit-il immédiatement le pouvoir civil au service des rancunes de l'Église. Tous les dissidents furent cruellement frappés. En vertu des édits de 535, les Juifs, assimilés aux Ariens, aux Donatistes et aux Païens, furent exclus de toutes les charges publiques, et ne purent avoir des esclaves chrétiens; leurs synagogues furent transformées en églises ; leur culte fut proscrit, et toutes réunions leur furent interdites. Sur l'ordre de l'empereur, on convertit de force les Juifs de Borion, sur la frontière de Cyrénaïque, et probablement ceux d'autres communautés. Cette colonie hébréo-phénicienne, la seule qui ait survécu au naufrage de 115-118, prétendait à une origine datant du temps de Salomon. Elle possédait une antique synagogue qui devait sa fondation au sage roi de Jérusalem. Or, cette ville n'avait jamais payé d'impôts aux Romains, ni aux Vandales. Les représailles de Bélisaire s'expliquent par la participation des

Juifs au mouvement de résistance contre les Byzantins [1]. Ces derniers ne purent cependant pas empêcher l'expansion des Berbères, qui occupaient alors la côte. Un peu plus tard, Ferrandus, diacre de l'Église de Carthage, insérait dans son recueil de règlements ecclésiastiques plusieurs *canons* des conciles, qui visaient les Juifs ou les judaïsants.

Cependant, l'administration byzantine se relâcha peu à peu de ces rigueurs. Vers la fin du sixième siècle, l'empereur Maurice interdit de convertir les Juifs de force, et leur fit rendre leurs synagogues, en leur défendant seulement d'en construire de nouvelles. Le pape Grégoire le Grand donnait lui-même l'exemple d'une large tolérance et intervenait en faveur des communautés israélites de différentes provinces, notamment de Sicile et de Sardaigne. Nul doute que le pape n'ait envoyé les mêmes instructions aux évêques africains, et que ces instructions n'aient été suivies.

Les persécutions de Justinien avaient eu une conséquence imprévue : elles avaient contribué à l'expansion du Judaïsme africain. « Traqués dans le pays romain, ou même expulsés, beaucoup de Juifs s'étaient réfugiés chez les Berbères des massifs montagneux ou du désert; et, là, ils avaient repris leur propagande, si bien qu'à l'arrivée des Arabes, nombre de tribus berbères étaient plus ou moins gagnées au Judaïsme, surtout en Tripolitaine, dans l'Aurès et dans les ksour du Sahara [2]. »

1. PROCOPE, *De Ædific.*, VI, 2.
2. MONCEAUX, *ibid.*, p. 27 et s. FOURNEL, *les Berbers*, I, p. 247 ; DIEHL, *l'Afrique byzantine*, p. 328-329 ; LECLERQ, *passage cité* ; cf. notre l. II, ch. I-IV.

VIII

APERÇU GÉNÉRAL SUR LE JUDAÏSME DANS L'AFRIQUE ROMAINE

Désormais, nous avons une idée de ce qu'était le Judaïsme africain sous la domination romaine ; les Judéo-Hellènes ayant précédé les Judéo-Romains dans les établissements africains, on retrouve, même après la destruction du Judaïsme alexandrin et cyrénéen, à peu près la même organisation dans les colonies juives soumises à Rome et à Byzance [1].

Cette organisation reposait sur la vie communale. Nous avons vu que, dans la Cyrénaïque, les communautés avaient à leur tête un Conseil de neuf archontes. C'est la substitution de la gérousia à l'ethnarchie, qui prévaudra par la suite dans tout l'empire romain, avec cette seule différence que les Judéo-Romains tendront à substituer le nombre de sept à celui de neuf qu'on trouve à Bérénice [2]. L'élection des archontes avait lieu au mois de septembre, pendant les solennités de la « fête des Tabernacles [3] ».

Les archontes dirigeaient la vie communale et exerçaient le droit de juridiction sur les Juifs, privilège qu'ils gardèrent toujours, même à l'époque chrétienne [4].

Le titre d'archisynagogue ou de patersynagogue, que

1. SCHÜRER, *Gesch. des Judentums*, etc., t. III, p. 41.
2. Ce sont les שבעה טובי העיר du Talmud.
3. *Ibid.*, p. 48 et l'inscription de Bérénice.
4. SCHÜRER, *ibid.*, 71-72 ; *Cod. Theodos.*, II, 10.

l'on rencontre dans les inscriptions de l'époque romaine, est d'origine palestinienne certaine [1]. Les grandes assemblées publiques eurent lieu pendant la fête des Tabernacles ; mais on tenait aussi des réunions publiques à chaque nouvelle lune et à chaque sabbat [2]. L'exercice du culte avait lieu dans les synagogues, sauf aux temps des jeûnes publics pendant lesquels on sortait le livre de la Loi, selon le Talmud, sur le bord de la mer ou sur une place publique [3].

D'ailleurs, l'influence rabbinique sur l'évolution religieuse des Juifs africains est confirmée par la présence à Carthage des docteurs du Talmud, et celle de l'Asie jusque chez les Puniques est confirmée par l'onomastique des inscriptions puniques publiées par les derniers fascicules du *C. I. S.* [4].

On a vu que même après la destruction de Jérusalem, on continuait à envoyer les contributions religieuses aux patriarches de Tibériade, par l'intermédiaire des « Apostoli [5] ». On considère Rabbi Akiba comme un de ces apôtres.

Ces relations avec l'Afrique nous expliquent les renseignements donnés par le Talmud sur les Berbères et sur l'Afrique. On a voulu voir dans le nom d'Afrique une désignation qui équivaudrait à « pays lointain » en général. Seulement, en dehors de la mention spéciale faite des gens de la Barbarie et de la Mauritanie, on trouve dans le Talmud toute une liste de noms génériques des tribus Berbères [6]. Ce qui distingue les Juifs africains, c'est le

1. Cf. ראש הכנסת ; et פרנס.
2. RACHMUT, *ét. cité*, p. 50.
3. TERTULLIEN, *Aux Nations*, I, 3 ; *Des Jeûnes*, XVI. Cf. Mischna, *Taanit*, II, I.
4. T. II, fas. II-IV. Les noms araméens et talmudiques tels que, אבא אדא עולא עריי אביי, etc., y sont très fréquents.
5. SCHÜRER, *ouvr. cité*, t. III, p. 77.
6. Les Africains, אפריקאי. Les Indiens africains, Syéniens, Libyens, Berbères, Couchites, Zinguas, Mazakiens de Mauritanie. Targoum, I *Chron.*, *Sifri*, *Deut.*, 320, *Jebamot*, 63b. *Exode.-Rabba*, III, 4. (Cf. *Jew Encyc.*, *Africa*).

caractère syncrétiste de leurs croyances : malgré leurs relations intimes avec la Palestine et sa synagogue, comme des Juifs avaient séjourné en Afrique avant même la formation du Talmud, on s'explique comment il se trouve, dans ce pays, tant de témoignages souvent contraires à l'esprit du Talmud et provenant d'une ancienne origine phénicienne ou helléniste [1].

Ainsi, les nécropoles de Cyrène et de Gamart nous montrent des Juifs enterrés à côté de Chrétiens ou de Judaïsants, tout comme dans l'antique nécropole de Carthage. Dans ces nécropoles, comme dans les synagogues, l'art n'a pas encore été banni et l'on signale la présence de figures animales en maints endroits.

Les superstitions païennes, la démonologie, la sorcellerie florissaient parmi les Juifs d'Afrique. M. Vassel s'applique à démontrer « les rapports directs existant entre ces dernières et les mœurs juives de la Tunisie d'aujourd'hui [2] ».

La langue primitive des Juifs devait être l'hébreu. Le témoignage d'Isaïe et de plusieurs autres sources nous montrent l'hébreu dominant dans les colonies hébraïques primitives en Afrique. L'influence de l'araméen, qui en Asie finit par supplanter l'hébreu, se découvre dans l'onomastique juive et punique. Plusieurs inscriptions entremêlées de formules magiques, trouvées à Cyrène, à Alexandrie, en Lybie, à Éléphantine et jusqu'à Volubilis, nous montrent du moins que l'hébreu ou l'araméen ont subsisté sur les points secondaires [3].

Il est certain que les Juifs établis à l'intérieur parmi les Puniques n'ont jamais oublié leur langue ; de sorte que la

1. Entre autres, l'observance stricte des règles bibliques sur la pureté de la chair (Josèphe, *Guerres juiv.*, II, 18. Cf. *la lettre des prêtres d'Eléphantine.* Tertullien, *pas. cité*, etc.).

2. *Littér. Popul. des Isr. tunisiens*, p. 142 et suiv. ; Slousch, *Voyage d'études juives en Afrique*, ch. *Mœurs Judéo-Berbères.*

3. Cf. ch. suivant (p. 277). V. Tertullien, plus haut, p. 78 ; d'Herbelot-*Bibl. orient.*, art. Afriqiah.

persistance dans le Sahara d'un idiome hébraïque que j'ai découvert dans le Djebel tripolitain et qui, à côté des formes hébraïques particulières, comprend des éléments araméens et grecs, est très significative [1]. A l'époque où les Berbères prennent pied, les Juifs semblent avoir adopté les idiomes indigènes : c'est du moins le cas des tribus judéo-berbères, dont il sera question plus loin et des Phalacha qui parlent une langue sémitique éthiopienne.

Cependant, dans les grands centres hellénistes, comme Alexandrie et Cyrène, le grec finit par l'emporter sur l'idiome sémitique. Cette langue devint la langue officielle des Juifs hellénistes et grâce à ceux-ci elle pénétra un peu partout : ses traces se retrouvent en Abyssinie, dans le Sahara et jusqu'à Volubilis, où deux inscriptions grecques d'origine juive ont été retrouvées.

Dans les pays de colonisation romaine, le latin supplante l'hébreu et le grec : on le rencontre un peu partout; on peut en retrouver des survivances chez les Juifs africains des villes maritimes jusqu'au dixième siècle.

Cependant la facilité avec laquelle les Juifs abandonnent les langues européennes pour adopter l'arabe, qui prédomine parmi eux à partir du huitième siècle, indiquerait que les grandes masses n'ont jamais entièrement oublié leur ancienne langue sémitique.

La situation économique des Juifs n'a pas toujours été la même. D'ailleurs on rencontre parmi eux des représentants de toutes les classes sociales : artisans, marchands, marins à Alexandrie et à Cyrène; militaires à Éléphantine, dans les forts de l'Éthiopie et de la Libye; agriculteurs dans l'intérieur de l'Égypte et probablement aussi dans le reste de l'Afrique, comme l'étaient les captifs amenés en Égypte et en Libye par Ptolémée Soter, en Tunisie et dans

1. SLOUSCH, *Un Voyage*, etc.; ch. *Un dialecte hébreu du Sahara.*

la Tripolitaine par Titus, et comme le sont encore les Judéo-Berbères de l'Atlas [1].

Mais déjà à une époque très ancienne, les Juifs comptaient, avec les Phéniciens et les Grecs, parmi les maîtres du commerce africain. Abstraction faite des anciennes relations commerciales entre la Judée et le bassin de la mer Rouge et du Nil, nous trouvons les Juifs maîtres du commerce africain sous la domination romaine.

Les Juifs d'Alexandrie et de Cyrène rivalisaient avec Carthage, en ce qui concerne le commerce avec l'intérieur africain [2]. De plus, à une époque où les Puniques commencent à disparaître de la Méditerranée, ce sont les Juifs qui les supplantent, tant comme commerçants sur terre que comme navigateurs.

Même dans les ports de la Cyrénaïque, pourtant si éprouvés par l'insurrection de 115-118, les Juifs réapparaissent comme marins. Sous ce rapport, le témoignage de Synésius [3] est très caractéristique. Cet auteur chrétien fit la traversée de Posidion à Cyrène sur un navire, dont le propriétaire était un Juif, nommé Amarantes, auquel il confère l'épithète dédaigneuse de « Japetos ». Ce patron fort endetté ne tenait plus à sa vie propre et se souciait peu, à en croire Synésius, de la vie de ses passagers. D'autre part, l'équipage était composé de douze matelots, pour la plupart de religion juive, gens perfides qui ne demandaient qu'à envoyer dans l'autre monde le plus possible de Grecs. Il y avait en tout cinquante passagers, y compris les femmes et les enfants. Le vendredi, une tourmente surprit le navire en route, ce qui n'empêcha pas, à la tombée de la nuit, le pilote, Juif également, de quitter le gouvernail et de refuser de se livrer à un travail manuel

1. Cf. plus haut; Monceaux et Rachmut, *ét. citées*.
2. *Jewish Encyclop.*, art. *Commerce*.
3. *Epistol.*, IV, 9-26.

le soir du sabbat [1]. A toutes les imprécations des passagers, le pieux pilote répondit par la lecture à haute voix de la Bible « en véritable Machabée et observateur de la Loi ». Il ne revint à son poste que vers minuit alors que le naufrage était imminent, le Talmud autorisant dans ce cas la transgression du repos sabbatique [2].

Le récit, qui est animé d'une haine féroce, donne la note des relations entre Juifs et Grecs et du caractère rabbinique de ces Juifs qui avaient supplanté les Hellénistes. — Et ceci nous est confirmé par beaucoup d'autres auteurs.

Bref, les Juifs, après la disparition des Phéniciens, tendaient à les remplacer comme navigateurs. Mais ici, nous touchons à un tout autre problème, explicable seulement par l'existence en Afrique de grands mouvements de judaïsation.

1. La *Tossephta* constate הספנין רובם חסידים.
2. Cf. tr. יומא, f.85.

IX

LES JUDAÏSANTS EN AFRIQUE

Lorsqu'on étudie les origines juives dans les pays méditerranéens, on ne saurait assez insister sur la distinction entre « Juifs de nationalité », comme les appellent les Évangiles ainsi que Josèphe et les « Juifs de religion ou prosélytes », qui deviennent de plus en plus nombreux sous l'empire romain.

En réalité, la Synagogue devenue avec le Rabbinisme talmudique un corps fermé n'a jamais renoncé à l'ancien universalisme prophétique[1]. Les rabbins n'ont jamais songé à fermer la porte du salut aux Gentils. Seulement, confinés dans leur conception d'une vie stoïque et morale à outrance, convaincus que seul le peuple juif est prédestiné à conserver le germe de la vérité divine, les Pères de la Synagogue cherchaient à préserver leurs fidèles d'une assimilation nationale ou sociale entre eux et leurs voisins; car ils considéraient ces derniers comme préparés aussi peu que possible à la réalisation de leur rêve d'une société puritaine et austère. Pour eux, le Judaïsme n'était pas un privilège, mais plutôt une charge[2] léguée par la suite de leurs ancêtres, par toute une tradition millénaire,

1. Cf. M. Israël Lévi, *le Prosélytisme juif*, *Rev. d. Et. j.*, 1902; Harnack, *Mission und Ausbreitung des Christentums*, p. 204.
2. Cf. le curieux pas. du tr. הוריות, 10, etc.

que la grandeur de l'origine et la noblesse du but rendait nécessaire et obligatoire. Aussi, plus nous les voyons particularistes et rigoristes au sein même du Judaïsme qu'ils cherchaient à soustraire aux influences extérieures, plus nous les trouvons larges et tolérants envers les Gentils; ils distinguent ceux-ci en plusieurs catégories : 1° les prosélytes « Gueré Zédec », qui acceptent le Judaïsme de la Synagogue avec toutes ses conséquences, mais qui ne sont admis dans son sein qu'après une rude épreuve; ils sont assimilés aux Juifs d'origine; 2° la « semence d'Abraham, » terme qui d'abord désigne l'ensemble des peuples sémitiques congénères des Hébreux pratiquant la circoncision, pour désigner ensuite les observateurs des principes fondamentaux de l'ancien monde des Hébreux, entre autres le monothéisme et la circoncision [1]; 3° les *Bené Noah* (les *metuens*), c'est-à-dire tous les Gentils qui méritent bien de la Divinité, pourvu qu'ils observent les sept commandements qui tous, sauf la foi dans l'unité divine, relèvent de la morale universelle. Ces derniers sont exempts même des lourdes charges qui pèsent sur les fidèles du Judaïsme orthodoxe.

Pourvu qu'ils soient monothéistes, honnêtes et purs dans leurs mœurs, les Gentils sont dignes du Paradis [2]. Aussi ne nous étonnons pas de voir s'accentuer, surtout depuis que Rome a réussi à soumettre le monde méditerranéen au régime centralisateur, un fort mouvement monothéiste : Strabon, Philon, Sénèque et tant d'autres ne cessent, les uns avec bienveillance, les autres avec jalousie, de signaler cette propagation des idées fondamentales du Judaïsme un peu partout. Seulement (tel est le caractère des sociétés humaines), dès qu'une idée a germé dans l'esprit d'un certain nombre, ses adeptes

1. זרע אברהם ; cf. le terme בריתו של אברהם אבינו appliqué à la circoncision.
2. Cf. Tossephta, *Sanhedrin*, XIII.

tendent à se rapprocher les uns des autres, cherchent à vulgariser leur pensée et constituent un groupe ou une secte ; il ne pouvait en être autrement dans cette poussée de judaïsation du monde romain. Les admirateurs des « superstitions juives », sans aller jusqu'à devenir Juifs authentiques, se sentaient par la nature même de leurs nouvelles convictions, séparés du reste de leurs concitoyens. Les Hellènes de religion juive, comme les Romains judaïsés, dès qu'ils se sentirent en nombre, manifestèrent de plus en plus une tendance à se grouper en société distincte et à se solidariser dans des opinions théologiques communes.

Les anciens adorateurs des divinités païennes, ceux-là mêmes dont les conceptions anthropomorphiques seront profondément ébranlées par leurs voisins juifs, ou par la métaphysique grecque, éprouveront un besoin impérieux de donner à leurs idées religieuses une forme nouvelle, de les subordonner à une conception synthétisée plus ou moins monothéiste et à une morale plus humaine et égalitaire.

Du choc de ces opinions et de ces croyances, une conception sociale sortira, favorisée encore par l'établissement de la « Paix Romaine ». Le mouvement de judaïsation se donnera libre essor par la fondation des nombreuses sectes qui aux débuts — celle de la secte chrétienne par exemple — apparaîtront comme des émanations de l'esprit juif. Les Romains, généralement peu enclins aux spéculations métaphysiques, n'hésitèrent pas à voir dans ce mouvement monothéiste une tendance judaïsante exclusive. Mais les chefs de la Synagogue furent plus clairvoyants : leur conception monothéiste, qui mettait Jéhovah en dehors de la nature, était réfractaire à toute influence mythologique et même mystique et panthéiste ; elle leur permettait de distinguer, sous une forme monothéiste plus ou moins altérée, une transformation philoso-

phique de ce qui restait des anciennes croyances païennes[1]. Aussi n'hésitèrent-ils pas à déclarer monothéistes tous ceux, qui admettaient les principes fondamentaux de la morale juive, mais ils s'obstinèrent à exclure de la Synagogue tous ceux qui, sous le nom de gnosticisme, messianisme chrétien, etc., cachaient des conceptions mystérologiques[2]. Les « Minim » juifs — qu'ils soient Samaritains, adorateurs du Saint-Esprit de Josué, ou Juifs hellénistes adorateurs du Logos, l'émanation mystique de la Divinité, ou bien encore Manichéens, croyant au dualisme — restent pour eux toujours païens. Aussi voyons-nous les nouvelles sectes jurer une haine implacable à la Synagogue juive. Leurs représentants comprenaient fort bien que le judaïsme n'était pas une mère, mais une « marâtre ».

D'ailleurs, cette attitude de la Synagogue, loin d'entraver le progrès des idées nouvelles, n'avait fait que les rejeter du côté du Paganisme. Déçu dans son espérance de sauver les Juifs, saint Paul abolit la Circoncision et le Sabbat; ses successeurs érigèrent en dogme le mystère de la Trinité déjà connue des Païens; la marche vers un éclectisme religieux, d'où sortira le Christianisme du moyen âge, ne pouvait plus être arrêtée. Cependant, à l'époque où nous sommes, le Christianisme n'est encore qu'une petite secte d'apparence judaïsante, perdue entre tant d'autres. Sur toute l'étendue de l'ancien monde hébréo-phénicien, régénéré par la civilisation gréco-romaine, on voit pendant plusieurs siècles deux tendances religieuses en conflit. Or, elles ne sont que l'écho des deux anciennes conceptions religieuses qui s'opposaient l'une à l'autre en Palestine : la première est mythologique, panthéiste et philosophique; elle tend à substituer, de par

1. Cf. *les Hébr.-Phén.*, app. I et II.
2. אין מינין באומות tr. *Houlin*, f. 13.

son essence même, à l'ancien anthropomorphisme trinitaire, la conception mystérologique de la Trinité, d'où sortira le dogme chrétien [1]. Les anciens cultes solaires épurés, identifiés avec le Logos et Jésus, en sortiront spiritualisés, mais non entamés dans leur caractère originaire. La seconde, la Synagogue, est abstractionniste (c'est-à-dire mettant la divinité en dehors de la nature) et moraliste (c'est-à-dire dominée par le sentiment de la justice absolue) avant tout; mais, simpliste et puritaine pour ce qui concerne sa forme extérieure, elle tendra à faire dominer l'ancienne conception du Dieu des cieux des Bédouins sur les mystères et les spéculations de la raison.

Si la première s'impose aux Païens, la seconde entre en conflit avec le Christianisme lui-même : partout où des groupes hébréo-phéniciens subsistaient encore, on constate la présence de sectes judaïsantes rivales du Christianisme. Parmi les Juifs primitifs eux-mêmes, on rencontre des mystiques qui se convertissent à la Trinité, comme on rencontre parmi les Phéniciens des unitaires parfaits.

Au premier siècle avant J.-C., Damas vit toutes ses femmes converties au Judaïsme [2]. Dans toute la Phénicie, où le culte du *El Elion*, ou Dieu suprême, se perpétue, on rencontre des colonies juives autonomes [2]. Les Phéniciens et les Himyarites, qui pratiquaient la circoncision, étaient surtout judaïsants. La réforme de saint Paul, que favorisait singulièrement l'interdiction de la circoncision par Hadrien, ne pouvait avoir aucune prise sur eux.

C'est précisément en Phénicie que prennent naissance les deux sectes judaïsantes, qui se rapprochent le plus des anciennes croyances hébraïques. A un moment où la victoire du Christianisme force ses adversaires à se prononcer pour ou contre Jésus, les anciennes croyances et mythes

1. Le Dieu Ciel, la Déesse céleste פן בעל et Adonis. Cf. SLOUSCH, *les Hébr.-Phénic., passim.*
2. JOSÈPHE, *Guerres juives*, I, 20, 12 et II, 18, 2.

apparaissent sous une forme plus ou moins adaptée aux conceptions philosophiques du temps.

Tertullien est un des premiers à signaler l'hérésie des *Cœlicolæ* ou adorateurs du ciel[1]. Cette secte, comme les Juifs d'avant la réforme d'Esdras, personnifient Uranus, le Dieu des anciens Hébreux : en outre, ses adhérents fréquentent la synagogue, fêtent le sabbat et surtout se rapprochent du Judaïsme. C'est une secte qui, selon l'empereur Théodose, est formée « de gens sans Dieu, mais ayant foi dans la superstition juive »[2]. Arcadius les assimile aux Juifs et Samaritains. Les Judaïsants, très nombreux en Afrique, ne sont en réalité que le résultat d'une évolution nouvelle dans les anciennes croyances hébréo-phéniciennes. Le jour où les Puniques seront amenés ou bien à admettre l'identification de Tanit avec Marie, ou bien à renoncer entièrement à leur culte, ils adopteront la croyance au Dieu-Ciel, caractéristique des Sémites de l'époque[3].

Néander croit « que cette secte, contre laquelle s'acharne la législation romaine, est connue des talmudistes comme celle des Prosélytes de la Porte[4] ».

On sait en effet combien le mot Ciel est entré dans la liturgie juive.

Plus intéressante encore est la secte des adorateurs du πατὴρ ὕψιστος[5], qui adoraient El Elion ou le Père suprême.

1. *Aux Nations*, I, 73.

2. Le Cod. Theod. rapproche les Juifs des Cœlicoles. Cf. Schmid, *Hist. Cælicolærum*, 1704.

3. Le אבינו שבשמים de la liturgie juive et chrétienne.

4. גרי שער *Alg. Gesch. des christ. Religion*, 1825, I, p. 810. Le terme גרי שער (cf. *Exode*, XX, 10 ; *Deuter.*, V, 14, XXV, 12) veut dire « les étrangers du marché ». Les traces des marchands phéniciens se retrouvent à Jérusalem jusqu'au premier siècle (V. *Néhémie*, XIII, 16, 20 ; *Saphonie*, 10, 11 ; *Evang. de saint Jean*, II, 14 ; *Matthieu*, IV, 12 ; Movers, *die Phönizier*, II, III, p. 204). C'est dans ce sens qu'il faut chercher l'explication du mystérieux terme de שער et בשער très fréquent dans les inscriptions puniques (*C. I. S.*, *I*. 291-306, etc.).

5. Ζεὺς ὕψιστος est la traduction du terme אל עליון (Movers, *ibid.*, I, p. 50).

Cette secte, d'origine phénicienne certaine, se propage surtout en Afrique.

Ici nous n'avons plus à faire à une secte d'origine éclectique, mais à l'ancien culte de El Elion, sémitique, qui est identifié avec Jéhovah, et dont le caractère hébraïque indubitable ne peut échapper aux chrétiens d'origine israélite eux-mêmes.

Aussi saint Augustin se plaint de ce « que les Chrétiens ne craignent pas de se donner le nom d'Israélites. Ils considèrent comme leurs ancêtres ces prophètes et ces patriarches. Ils se trouvent en honorable compagnie avec Abraham, Isaac, Jacob, David et Salomon. Ils continuent, avec les Juifs, à croire à la vertu de la Loi et aux forces de la Nature capable par elle-même à se perpétuer[1]. »

Nous avons vu déjà que ce sont les rabbins, et non pas les prêtres qu'on appelle, à bénir les champs, en Espagne comme en Afrique, c'est-à-dire partout où les dernières traces de l'ancien monde hébréo-phénicien subsistaient encore. Les Donatistes eux-mêmes sont plus rapprochés du Judaïsme que du Christianisme[2].

L'archéologie confirme ce mouvement de judaïsation, sensible surtout dans les pays soustraits à une influence romaine directe. Nous avons mentionné plus haut de nombreuses tablettes magiques, sur lesquelles, au milieu des divinités et des démons, figure le nom de Iao ou Iaou le dieu des Juifs. Ici, il ne s'agit pas du Jéhovah des rabbins, mais de Yahou ou Yaho, le dieu d'Éléphantine et des Proto-Juifs : on lit sur l'une de ces tablettes : « Je vous adjure encore par le Dieu du ciel qui règne sur les chérubins, qui a délimité la terre et qui a séparé la mer, Iao, Araboth, Sabao, Adonaï[3] ». Le rôle des magiciens

1. A. Cahen, *ibid.*, p. 20.
2. Leferre, *Hist. du christian. en Afrique*, I, p. 294.
3. Monceaux, ét. citée, p. 5; *C. I. Lat.*, VIII, sup. XII, 509, 511, etc.; Vassel, *ibid.*, p. 142, et s.

juifs est d'ailleurs connu depuis la plus haute antiquité.

D'une façon générale, l'acharnement des Pères de l'Église ne se tourne pas tant contre les Juifs que contre les Judaïsants [1]. A la veille de leur disparition, les sociétés phéniciennes se cramponneront à la synagogue pour échapper à une christianisation définitive. Si, en 421, on constate qu'il n'y a plus de Païens en Afrique, c'est que les anciens cultes se cachent sous une apparence juive ou hérétique [2].

C'est ainsi que nous voyons des évêques chrétiens obligés de parler l'idiome phénicien à leurs ouailles, si bien que la Bible elle-même a été traduite ou plutôt adaptée en cet idiome, frère de l'hébreu [3] ; en outre, nous retrouvons trop vivantes les traces du culte de Josué, sous lequel se cache l'ancien Melqart, pour que nous puissions mettre en doute l'existence d'un éclectisme juif. L'onomastique néo-punique elle-même se ressent de trop d'influences juives, pour qu'on puisse discuter la persistance d'une parenté entre Juifs primitifs et puniques, comme nous le montrent les nécropoles de Gamart et de Cyrène.

Le folklore et les coutumes se rapprochaient, non seulement entre Juifs et Phéniciens, mais même entre Libo-Phéniciens, Berbères et Juifs.

Mais nous avons un autre indice du rapprochement entre Juifs et Phéniciens, rapprochement non seulement religieux et ethnique comme le premier, mais en outre économique : et ici un grand problème se pose, celui de la suprématie commerciale.

Nous avons étudié longuement le rôle commercial des Cadméens et de leurs successeurs les Hébréo-Phéniciens [4].

1. *Jew. Encyc.*, *Church Fathers;* St Jerôme, *Epist.* XII.
2. Cf. LECLERC, *ibid.*, II, p. 94.
3. MONCEAUX, *Hist. litt.*, etc., t. II, p. 48.
4. Cf. notre ét. *les Hébræo-Phéniciens.*

Nous avons surtout montré que, si le commerce des Tyriens était le facteur économique principal entre les pays de la Méditerranée, les Israélites, eux, avec les Dedanites, (Rodanites) détenaient les marchés de l'Éthiopie.

Or, les Phéniciens sont restés en possession du marché de l'Orient jusque sous l'Empire romain. La destruction de Tyr par Alexandre et la fondation d'Alexandrie leur avaient porté un coup sensible. Ce fut comme une nouvelle phase de la lutte de l'Égypte contre l'Assyrie. A partir de moment, Alexandrie accapara une partie du transit de l'Orient[1] ; pourtant, elle ne réussit pas à l'enlever complètement aux villes de la côte de Syrie[2]. *Ce n'est qu'au moyen âge que les marchands de Venise remplacèrent définitivement les Phéniciens.*

Seulement, il se trouve précisément que ces Phéniciens depuis l'avènement du Christianisme se sont par trop judaïsés, et qu'avant l'avènement des Vénitiens les Phéniciens ont disparu pour laisser la place aux Juifs. Or, ces Juifs qui tiennent le commerce du monde portent plutôt le cachet proto-juif que celui des Juifs de la Synagogue. On sait, en effet, que les Juifs de l'intérieur de la Judée n'étaient pas une population commerçante, et Josèphe y insiste ; le grand essor commercial de Jérusalem est dû aux Juifs et aux judaïsants qui y affluaient de tous les pays[3]. D'autre part, les Juifs d'Alexandrie et de Rome déjà apparaissaient comme une population d'artisans, d'orfèvres, etc., alors que ceux de Cyrène étaient des commerçants[4].

Au troisième siècle, un docteur talmudique, ce même Rab à qui la Synagogue doit la fameuse prière du Nouvel

1. PH. BERGER, *la Phénicie*, p. 32.
2. Saint Jérôme dans son comm. au ch. XIX d'*Isaïe* signale la persistance en Egypte (vers l'an 400) de cinq villes que parlaient le phénicien (cf. *Jewish Quarterly Review*, VI, p. 247).
3. *Guerres juives*, II, 19 ; V, 8.
4. Cf. plus haut, ch. V.

An, qui semble être une des dernières inspirations universalistes du Judaïsme, s'écrie avec fierté : « De Tyr à Carthage on connaît Israël et son Père qui est au Ciel!... »

Mais de là à parler d'une suprématie commerciale d'Israël, il y a encore loin. Cependant, cette suprématie est établie vers le quatrième siècle, c'est-à-dire à l'époque de l'apparition des sectes phéniciennes judaïsantes : la solidarité des intérêts et la présence de la Diaspora avaient poussé les commerçants et les navigateurs phéniciens à se rapprocher des Juifs, leurs anciens congénères et compatriotes. Le grand essor du prosélytisme juif ne s'explique même pas autrement. Déjà le Talmud connaît les relations commerciales entre l'Afrique et l'Asie. Philon fait allusion à l'existence de caboteurs juifs, et le Talmud en parle favorablement[1]. Saint Augustin, qui ne sait comment combattre les Judaïsants, s'exprime de la manière suivante[2] :

« Je ne suis, dit la Synagogue, ni esclave ni servante des Chrétiens, puisque mes fils ne sont pas faits prisonniers, puisqu'au lieu de leur faire porter les fers et les autres marques de servitude on leur laisse la liberté de naviguer et d'exercer leur commerce. »

Les ports de la Cyrénaïque sont à cette époque visités par des marins juifs, qui[3] fréquentent, au cinquième siècle, Narbonne et Marseille avec les commerçants syriens[4]. Les rois francs eux-mêmes entretiennent avec eux des relations commerciales actives[5]. En Angleterre, en Bretagne, en Éthiopie, au Yémen, partout, on rencontre des marins juifs. Egica, le persécuteur des Juifs, leur interdit le commerce maritime[6]. En Afrique, les Juifs de la Mauri-

1. PHILON, *ad Flaccum*; cf. plus haut, ch. VII.
2. A. CAHEN, *ouvr. cité*, p. 20.
3. SYNESIUS, Ep. IV, 9-16; HERZFELD *ouvr. cité*, p. 232.
4. GRÉGOIRE de Tours, *Jéw. Encycl.*. art. *Commerce*.
5. *Hist. gal.*, IV, 12-35; VI,5; VII, 25.
6. Leg. Visigot., XII, 2, 18.

tanie entretiennent des relations avec ceux de Constantine et de l'Espagne[1].

Pour montrer que, partout où une ancienne population phénicienne avait constitué une minorité commerciale et industrielle, cette population finit, entre le troisième et le sixième siècle, par disparaître, et une communauté juive se substitue à elle, nous pourrions nous appuyer sur des preuves tirées du folklore, des survivances, des usages et des coutumes, de la persistance d'une onomastique et d'une terminologie synagogale et profane, des mythes et des traditions, des traces de la langue hébraïque que ne saurait expliquer uniquement la tradition rabbinique, altérée par les Judéo-Hellènes et Romains[2]. Enfin, il faudrait tenir compte de ce que les premières colonies juives, tant en Europe qu'en Afrique, s'échelonnaient sur la côte ou sur les grands courants fluviaux qui servaient de routes pour le commerce international.

Mais ces recherches nous entraîneraient trop loin. Un point demeure acquis : c'est l'ignorance volontaire des textes rabbiniques à l'égard des communautés juives, qui se trouvent en dehors de l'influence de la Synagogue. Nous avons des renseignements assez rares sur la vie des groupements juifs en France, aux pays du Rhin, en Espagne et dans l'intérieur africain et arabique avant le neuvième siècle; mais tous témoignent plutôt d'une indifférence profonde au point de vue religieux et d'une ignorance absolue du Judaïsme traditionnel. Ils dénotent chez ces groupes une conception anthropomorphique rudimentaire.

1. Slousch, *Et. sur l'hist. des Juifs au Maroc*, I, chap. V.

2. C'est à cette littérature qu'appartiennent des livres mystiques anciens tels le ס' שעורקומה ס' יצירה (connu déjà des Juifs de France dès le huitième siècle), etc., de même que tous les Midrashim mythologiques dont le ס' הישר nous donne une idée exacte, et auxquels se rattacheront les romans-voyages d'Eldad-le-Danite, d'Elhanan-le-Marchand (cf. *Chronicles of Jerahmiel*, éd. Gaster).

Saint Jérôme dit que les colonies juives formaient une chaîne ininterrompue depuis la Mauritanie jusqu'aux Indes[1]; on peut dire aussi qu'en Europe les premières communautés juives, après la disparition officielle du Paganisme, surgirent dans les cités maritimes romaines et gauloises, par les grandes étapes du Rhône, du Rhin, etc.

C'est l'absorption lente mais sûre des Phéniciens par les Juifs qui donna naissance aux agglomérations juives postérieures, d'où sortira une classe économique distincte. Cette transformation dure plusieurs siècles ; ce qui seul peut expliquer le silence du Talmud à son égard. Un témoignage arabe, datant, il est vrai, de l'an 817, mais confirmant une situation d'origine très lointaine, nous renseigne sur ce rôle des Hébréo-Phéniciens.

« Les marchands juifs nommés Rodanites parlent l'hébreu, le persan, le roumi (grec), l'arabe et les langues des Francs, des Espagnols et des Slaves. Ils vont de l'Ouest à l'Est du monde, voyageant tantôt par terre, tantôt par mer. De l'Ouest, ils emmènent des eunuques, des esclaves, des femmes, de jeunes garçons, des peaux de castor, du brocard, des pelisses de martre, et autres pelleteries et des épées. Certains s'embarquent dans le pays des Francs sur la mer occidentale et arrivent par voie maritime à El Farama (Pelusium) où ils chargent leurs richesses à dos de chameau et vont par terre à Kolzum (Suez) d'une distance de 25 parasangues. Ils traversent la mer Rouge pour aboutir à El Djar (port de Médine) et à Djedda (port de la Mecque). De l'Arabie ils vont au Sind, aux Indes et en Chine, d'où ils rapportent le musc, le bois d'aloès, le camphre, le cinnamome, etc., et ils reviennent à Kolzum, où ils s'embarquent pour retourner à la mer orientale. D'autres s'embarquent avec leurs marchandises à

1. *Epistol.* 122, 4, *ad Dardanum*..
2. Ibn Khordadbeh, *Kitab. el Maçalek wa'l mamalick*, ed. de Goeje, p. 117, 118.

Constantinople pour aller les vendre aux Romains ou dans les palais des rois francs. Certains s'embarquent dans la mer occidentale pour remonter le bassin de l'Euphrate. Ils se rendent par terre d'Antioche à al Djabia (al Hamya). D'autres descendent le Tanaïs (Don). Ibn Yahia ajoute : ils vont à Samaouch (Samakars) la ville des juifs et gagnent les pays slaves ; ils parcourent l'Asie centrale pour aboutir par voie de terre à la Chine et aux Indes. D'autres s'embarquent en Espagne, d'où ils vont à Sous-El-Akça (Sud-marocain), pour revenir à Tanger, à Kairouan et au Caire, d'où ils passent à Damas, à Koufa, à Bagdad, en Perse, au Kerman, ou bien de Rome aux pays slaves, à Khan Balydj, la capitale des Khazars, à la mer Caspienne, à Balkh, au Turkestan et en Chine. »

Ce sont les itinéraires commerciaux même de l'antiquité que l'auteur arabe nous a conservés ; plus tard, la jalousie des Arabes, la porte ouverte vers l'Orient par les Croisés, la puissance maritime des Vénitiens devaient enlever aux Juifs le monopole du commerce. Mais entre la disparition des Phéniciens et l'apparition des Vénitiens il y eut une étape, celle des Rodanites juifs. Ces Rodanites ne sont d'ailleurs pas les inconnus qu'on supposerait : selon les sources talmudiques, qui les rapprochent des Dedan = Rodan = trafiquants de l'Arabie, « ce sont des cousins d'Israël qui, au moment où Israël prospère, le caressent, et au moment où il baisse, le frappent[1] ». On remarquera qu'on leur applique le trait même que Josèphe avait appliqué déjà aux Samaritains ; il est vrai que ce passage, basé sur une interprétation étymologique de textes, ne saurait être pris en considération sans d'autres indices plus décisifs. Mais les Dédanites (ou Rodanites)[2] figurent dans la Bible comme un peuple marchand par excellence. Le

1. Cf. Mid. ימלנדו sec. יתרו.

2. Nous avons consacré à ce problème deux études spéciales (*les Hibréo Phéniciens*, appendices : *Hébréo-Phéniciens* et *Danites et Rodanites*).

Targoum Onkelos (Genèse, 25) et les historiens de l'antiquité grecque et romaine (cf. Movers, *ibid.*, II, III, p. 302-304) traitent souvent de ces Dédanites trafiquants.

Les relations de ces trafiquants avec les rois francs, remontent au moins au temps de Grégoire de Tours. Le rôle commercial des Rodanites juifs dans le bassin du Rhône et jusqu'en Perse, est établi par d'autres informations[1]. En outre, dès le sixième siècle, des Rodaniens-Dardaniens apparaissent dans les pays slaves. L'Illyrie, à un moment donné, porte le nom de pays d'Israël[2].

Dès le neuvième siècle, ces mêmes Juifs apparaissent en Afrique sous le nom de Beni-Hadani, Had-Dani[3], avec l'adoucissement de la lettre R et c'est là même l'origine probable du nom d'Eldad le Danite[4].

L'idiome hébraïque spécial, signalé par ce dernier, est confirmé par l'existence d'un dialecte que j'ai retrouvé en Afrique. Quant aux Danites, ils disparaissent avec les Croisades. Cependant, jusqu'au douzième siècle, on rencontre à Aden, à l'abri de toute influence musulmane, des pirates juifs qui pénétrèrent jusqu'en Éthiopie[5]. Déjà, au quatrième siècle, les Juifs d'Aden, jaloux de leur monopole, s'opposent à la pénétration du commerce byzantin aux Indes[6]. Il en est de même en Afrique, où nous rencontrons les Danites jusqu'au seizième siècle[7].

Il est question dans un appendice spécial de ces Danites et de leur rôle en Afrique ; mais notre démonstra-

1. Cf. M. Simonsen, *Revue des Etud. juives*, t. LIV, p. 141 où il est question, des nautæ Rhodanici.

2. Le Caucase et l'Illyrie (la Dardanie des Grecs) portent chez les auteurs Juifs le nom de Rodanie et de Dedan (cf. *La Chronique d'Ibn-Daoud* douzième siècle, fin).

3. Leçon de Dunash, auteur africain du dixième siècle.

4. Cf. Abraham Epstein, *Eldad Hadani* ; Slousch, *Et. sur l'hist. des Juifs au Maroc*, ch. II et III.

5. Graetz, éd. hébr., IV, p. 313. *Itinéraire de Benjamin de Tudèle.*

6. Cf. Graetz, *ib.*, t. III, p. 467.

7. Cf. Epstein, *ibidem.*

tion suffit pour établir la liaison directe entre les anciennes colonies hébréo-phéniciennes et les communautés juives des centres commerciaux.

Si dans le bassin de la Méditerranée une régénérescence de l'hébreu fut provoquée par la fusion entre Phéniciens et Juifs romains, si bien que cette langue à partir du sixième siècle se substitua au punique et au grec ou romain dans les épitaphes[1] ; si cette régénération se manifesta dans tout un *folklore* mystique, contenant des éléments mythologiques évidents, dont la Kabbale du moyen âge sera le produit direct ; du moins, dans les pays soustraits à la Synagogue, elle donne l'impulsion à un Judaïsme inconnu.

Un problème nouveau se pose donc, désormais, si nous voulons approfondir l'évolution religieuse et économique des sociétés antiques ; puisque ce sont elles qui réapparaissent sous des formes nouvelles au moyen âge chrétien ou juif. Mais comment donc s'est trouvé absorbé, par la Synagogue, l'élément phénicien ? Car, partout où Juifs et Puniques ne formaient plus qu'une minorité commerçante et industrielle, une classe spéciale s'était constituée, qui, grâce à son caractère international, sut se maintenir un peu partout. Mais ce problème, qu'on entrevoit seulement en Europe et dans les provinces romaines de la Méditerranée, se pose nettement dans les pays soustraits à la civilisation gréco-romaine. En Arabie, en Éthiopie, dans l'intérieur du Nord africain, où le judaïsme est resté à l'abri de l'action centralisatrice et disciplinaire de la synagogue judéo-romaine et mésopotamienne, il continua à former des groupes ethniques plus ou moins compacts

1. On signale pour les sixième et septième siècles, une renaissance de l'hébreu pur dans tous les pays de la Méditerranée. En Égypte, en Italie, en Grèce même l'hébreu se substitue au grec et au latin sur les épitaphes et dans les actes religieux (cf. les papyrus égyptiens trouvés par M. Schechter dans la Gueniza du vieux Caire et datant de l'an 483) ; v. CHWOLSON, *Corpus Inscr. Hebraicarum*.

et à réunir, grâce à son caractère religieux éclectique primitif et peu réfractaire aux influences extérieures, une population joignant à son activité religieuse commerciale une prédominance militaire et politique : en Arabie et en Afrique surtout, l'élucidation du problème des influences juives sur les anciennes populations sémitiques, peut jeter une lumière nouvelle sur l'évolution des populations indigènes qui finissent par se jeter dans l'Islam.

Malheureusement, une fois sorti du domaine de la société gréco-romaine, l'historien se trouve contraint à des recherches par trop difficiles et très souvent périlleuses dans le domaine de la préhistoire : seuls quelques renseignements vagues, fournis par les anciens et par l'archéologie, le folklore, l'ethnographie, et, en ce qui concerne le Judaïsme, par des textes hébreux plus ou moins suspects, peuvent servir de point d'appui à une histoire des origines juives dans l'Afrique intérieure.

LIVRE SECOND

JUDÉO-HIMYARITES ET JUDÉO-BERBÈRES

I

LES ORIGINES DES BERBÈRES

Cananéens, Hébréo-Phéniciens, Israélites, Judéo-Hellènes, Judéo-Romains, Judaïsants, telle est la longue liste des couches juives superposées qui, successivement, disparaissent du Nord africain.

Mais, pour les régions méridionales et occidentales du Nord-Africain, nous sommes dans les ténèbres de la préhistoire. *A priori*, on pourrait supposer que toutes ces agglomérations juives disparues de la scène historique du monde antique, avaient dû être absorbées par des groupes congénères de l'intérieur ; ils auraient ainsi subi le sort de tous les envahisseurs, venus en Afrique par terre, et tous ayant été amalgamés d'une façon plus ou moins complète, une race nouvelle serait née de la race berbère. Ainsi, aux Berbères correspondraient les Judéo-Berbères. D'autre part, on a vu que la plupart des groupes juifs primitifs refoulés vers l'intérieur avaient quitté le littoral avant l'affermissement définitif du Judaïsme talmudique, qui marque le moyen âge juif. On devrait donc s'attendre à retrouver les survivances des anciens Judaïsmes, soit dans les régions restées en dehors d'une influence romaine durable, soit chez les Berbères qui de temps à autre envahissaient le littoral et y laissaient des traces de leur passage.

En outre, la supériorité intellectuelle, religieuse et militaire des Juifs était trop évidente, pour que leurs chefs, les prêtres chefs d'armées de l'Onion ne cherchassent point à se tourner du côté des Berbères et à recouvrer dans l'intérieur le terrain perdu sur le littoral [1]. On serait donc fondé à chercher au fond des mouvements des Berbères, sensibles surtout après les luttes qui dévastèrent la Cyrénaïque, des influences juives plus ou moins profondes.

Malheureusement, dès que nous nous détournons du littoral gréco-romain et de ses dépendances immédiates, nous nous trouvons en présence d'un monde presque inconnu et demeuré en pleine période préhistorique. La race berbère, depuis son apparition jusqu'à nos jours, a toujours subi une obscure évolution et les rares tentatives faites pour la constitution de nations devaient rester infructueuses. Ainsi, la Numidie est écrasée par les Romains pour devenir la proie des Berbères du désert [2]; la Cyrénaïque devient sous les yeux mêmes des Romains un apanage des Bédouins, comme l'Aurès et l'Atlas. Il en était de même au moyen âge, lorsque des alluvions successives de races arabes vinrent détruire les quelques îlots civilisés que les Berbères eux-mêmes avaient réussi à constituer : ainsi seront bouleversés les éléments ethniques et linguistiques de races autochtones.

Mais précisément ces alluvions successives de nomades de race blanche qui, depuis les Libo-Phéniciens de l'antiquité jusqu'aux Beni-Hilal, se répandirent par voie de terre, du bassin de la mer Rouge et du Nil vers l'Occident, pourront servir de base solide, sinon pour l'éluci-

1. En effet, une source du quatrième siècle prétend que la maison d'Onias continuait à pratiquer le culte des sacrifices. Ceci doit se rattacher plutôt aux Aaronides de la maison d'Onias qu'au temple d'Onion elle-même (*Talm. Bab.*, tr. *Meguilla*, f. 10).

2. Cinquième siècle.

dation du problème originaire des Berbères primitifs, du moins pour établir un enchaînement plus ou moins étroit entre les migrations des races en Afrique.

En procédant du connu à l'inconnu, c'est-à-dire en groupant les données historiques qui nous ont été transmises sur les invasions des Berbères et sur leurs rapports avec le monde antique, nous pourrions peut-être trouver pour notre étude une base solide, surtout avec l'aide des découvertes de l'archéologie et de l'ethnographie.

Ce que nous savons, c'est que, depuis le second empire égyptien, des races de couleur blanche occupaient le Tell et les ksour, que ces races primitives ont certainement été grossies de colonies volontaires ou forcées, issues de tous les pays méditerranéens : Phéniciens, Puniques, Grecs, Romains, Espagnols et Vandales, tous ont contribué dans une certaine mesure à la constitution de l'homogénéité plus ou moins apparente des Berbères ; seulement, tous n'ont pas réussi comme les Juifs à maintenir leur individualité distincte à travers l'histoire. C'est même ce caractère individuel des groupements juifs établis parmi les Berbères, qui fait que le problème des origines juives sert à l'étude du problème berbère tout entier.

Le contact permanent de l'élément juif avec les races autochtones de l'Afrique nous permet d'aller chercher dans les traditions juives des indications, qui très souvent sont antérieures à l'apparition même des races berbères.

On sait comment Salluste [1] et Ibn Khaldoun [2] expliquent les origines berbères. Le premier les divise en Numides et en Maures, ou Berbères sédentaires et Berbères nomades ; l'autre distingue des Berbères de première race et des Berbères de seconde race, c'est-à-dire Berbères qui occupaient l'Afrique depuis la plus haute anti-

1. *Bel. Jug.*, § VIII.
2. *Les Berbères*, vol. I et II, trad. de Slane, *passim*.

quité et Berbères, descendant d'Himyar et formant une race proto-arabe qui se mêle en Afrique seulement aux aborigènes et se berbérise définitivement.

Cette apparition première des Himyarites en Afrique[1] semble coïncider avec la période des guerres sanglantes entre Romains et Puniques dans les parages de la Proconsulaire.

Ce n'est en effet qu'au deuxième siècle avant J.-C., qu'apparait sur ce territoire le nom du peuple des Afari, qui devaient donner leur nom à l'Afrique[2].

Peut-être n'a-t-on pas assez tenu compte du fait que ce nom géographique, qui devait remplacer celui de Libye, apparaît en pleine époque historique et seulement après la destruction de Carthage. Les traités des Carthaginois avec les Romains ne le citent pas encore [3].

Josèphe, qui vivait à une époque assez voisine de ces faits, nous a conservé plusieurs témoignages très précieux pour l'élucidation de l'origine des Africains.

Ses indications tendent à confirmer les affirmations, que nous avons déjà étudiées dans notre étude sur les Hébréo-Phéniciens concernant l'origine proto-sémitique ou libo-phénicienne des Berbères de la première race [4]. Elle coïncide avec les données talmudiques, d'après lesquelles les Libyens forment avec les Égyptiens une race hamitique[5]. Les Arabes, d'ailleurs, continuaient à appeler la Libye tripolitaine du nom de Khem [6].

A une époque voisine de Josèphe, le Talmud assimile

1. En Arabie même la date de l'ère dite himyarite ne saurait être antérieure à l'an 115 avant J.-C. Cf. M. J. Halévy, *Revue des Etudes juives*, t. XIX, p. 313.

2. La question a été étudiée par le docteur Otto Weber dans son *Arabien vor dem Islam*.

3. Cf. Fournel, *les Berbers*, I, p. 24-28 ; Meltzer, *Geschichte des Karthager*, passim.

4. *Les Hébræo-Phéniciens*, chap. I-IV.

5. הוא לובי הוא מצרי. Cf. plus haut, I, p. 47.

6. Cf. le *Kitab el Adouani*, trad. de Féraud, p. 167, etc.

les Libyens civilisés aux Égyptiens ; mais il s'agit dans ces textes d'une race apparentée à Mizraïm et n'ayant rien à voir avec les Cananéens.

Josèphe lui-même[1] considère, avec la Bible et les Livres des Jubilés[2], l'Afrique comme la patrie de la race hamitique.

« Les enfants de Cham occupèrent la Syrie et tous les pays depuis les monts d'Aman et du Liban jusqu'à la Mer Occidentale ; ils leur donnèrent des noms qui aujourd'hui sont les uns oubliés, les autres si corrompus qu'à peine pourrait-on les reconnaître. Il n'y a que les Éthiopiens dont l'ancêtre est Chus, le fils aîné de Cham, qui ont toujours conservé leur nom. Les Mesréens occupent l'Égypte ; les Phutiens peuplèrent la Libye. Il y a encore dans la Mauritanie un fleuve qui porte ce nom. Mais Phut a changé de nom à cause d'un des fils de Mesrée nommé Libis. Chus eut neuf fils : Sabas, prince des Sabéens ; Evilas, prince des Eviliens, qu'on nomme maintenant Gétules ; Sabat, prince des Sabattiens, que les Grecs nomment Astabathéens ; Sabacta, prince des Sabacthéens ; Romus, prince des Roméens ; ce dernier eut deux fils, dont l'un nommé Judadan donna son nom à la nation des Judadans qui habitent parmi les Éthiopiens à l'occident, et l'autre Sabbus aux Sabéens[3]. »

Ces Hamites occupaient donc, du temps de Josèphe, la Libye méridionale, l'Éthiopie et le Sahara. Cependant, Josèphe connaît déjà le mouvement de la seconde race berbère, celle des Beni-Qedem, ou des Himyarites, qui, partant des rives de la mer Rouge et d'Axoum, pénétrèrent en Afrique.

1. *Antiquités*, I, 6.
2. Cf. A. Epstein, *Rev. d. Et. juives*, XVI, p. 82.
3. V. ce que dit M. Isid. Lévi (*Rev. d. Etudes juives*, LIV, p. 46) au sujet de ce passage. D'ailleurs, son importance ne réside pas autant dans son historicité, que dans le fait incontestable, que les traditions qui se rattachaient aux mouvements des Abrahamides en Afrique, circulaient déjà à une époque antérieure à Josèphe.

Ces races auxquelles on attribuait déjà, comme plus tard aux Arabes, une origine abrahamide, forment la deuxième race d'Ibn Khaldoun, notamment la race sémitique qui n'a rien à voir avec les Libyens proto-sémites. Josèphe [1] relate le témoignage d'Alexandre Polyhistor, surnommé Malchus par le prophète Cléodème et « qui, à l'exemple du législateur Moïse, écrivit l'histoire des Juifs ». Cet auteur dit qu'Abraham eut de Chetura — entre autres enfants — Aphram, Sus et Japhram : que Sus donna son nom à la Syrie, Aphram à la ville d'Aphre, Japhram à l'Afrique, et qu'ils combattirent dans la Libye contre Antée, sous la conduite d'Hercule. Il ajoute qu'Hercule épousa la fille d'Aphram, et qu'il en eut un fils, nommé Dedore (Dedan), lequel engendra Sapo et Saphaces.

Ce Sapo figure dans le Midrash[2] comme un ancien conquérant qui apparaît simultanément en Égypte, en Afrique et en Italie, à côté des Beni-Qedem.

Josèphe, dont l'esprit est réfractaire à la mythologie, s'exprime ainsi : « Abraham conseilla à ses enfants nés de Chétura de s'établir dans d'autres pays ; aussi s'emparèrent-ils de la Troglodyte et de tous les pays de l'Arabie heureuse jusqu'à la mer Rouge [3]. »

Il s'agit donc ou des Beni-Qedem ou des Himyarites de l'ancienne race, qui autrefois occupaient le territoire de Midian, d'Édom, des Ituréens et des Nabatéens et les débouchés maritimes de la mer Rouge et même celui de Gaza et Hadrumète [4]. Refoulés vers le sud, ils traversèrent

1. *Antiquités*, I, XV,

2. Sous le nom de צפו בן אליפז. On ne saurait assez tenir compte du folklore juif antérieur à l'Islam et souvent au Christianisme lui-même. Le ספר הישר contient des traditions d'allure mythique sur les luttes des Beni-Qedem ou les Himyarites tant en Ethiopie que dans l'Afrique du Nord. On y rencontre les noms d'Afer-Ifrikos, celui d'Angias (Negus), celui de קינגם l'ancêtre mythique des Qénites. CAUSSIN DE PERCEVAL place l'ère de l'Ifrikos à 27 av. J.-C. (FOURNEL, *les Berbers*, p. 27).

3. Maçoudi (*Prairies vertes*, I, p. 126) connaît ces mouvements.

4. Cf. M. J. HALÉVY, *Rev. des Et. juives*, XIX, p. 313.

la mer Rouge pour se répandre en Éthiopie, d'où ils remontèrent vers le nord.

Josèphe ajoute : « On raconte aussi qu'Ophrès s'empara par les armes de la Libye, que ses descendants s'y établirent et nommèrent ce pays de son nom Afrique [1]. »

Si l'on pense que ces renseignements datent du premier siècle, que le pays de Gharian qui forme l'avant-garde de la Libye porte encore le nom de « Troglodyte [2] », que presque toutes les tribus cadméennes qui erraient en Syrie se retrouvent depuis lors en Afrique, on ne peut contester l'opinion des historiens arabes qui attribuent une origine himyarite aux Berbères de la seconde race.

Quels étaient ces nomades qui, du temps de Josèphe, vinrent de la mer Rouge jusqu'en Libye ?

Hérodote [3] parle des Libyens nomades errant de son temps même, de l'Égypte jusqu'au lac Tritonide, c'est-à-dire en Tunisie.

Diodore de Sicile distingue déjà parmi les Africains quatre races : les Phéniciens, les Libo-Phéniciens, les Libyens et les Numides. La distinction est nette entre Libyens sédentaires et Numides ou nomades.

Ces nomades seraient les Berbères de la seconde race, sémitique celle-là, qui, depuis les guerres puniques, envahissaient le Tell du Nord africain. Parmi eux, les

1. Voici la bibliographie ancienne confirmant cette hypothèse. On a vu que les Afari n'apparaissent qu'après la destruction de Carthage. Le Targoum (II *Chron.*, XIV) traduit le terme des כושים ערבאי די על תחומי דאפריקי. Ce sont des Arabes qui se tiennent sur la lisière de l'Afrique. Le Talmud connaît l'immigration des קיני קניזי קדמוני en Afrique (*Tal., Jérus.* בכורות 4. *Shabouot* 36 *b*). Hérodien connaît déjà les Afri en Afrique (*Hist. Lib.*, VII, 6). Strabon et Ptolomée (v. d'Avezac, *l'Afrique ancienne*, p. 171-179) placent dans la Libye les peuples suivants : les Erebides ערב, les Nygébiens נגב, les Qadamasiens קדמני, les Kinithiens קיני (selon Ptolomée, Strabon a la leçon de Sintæ). Tous ces noms qui sont encore ignorés par Hérodote, font penser à une *origine* sémitique certaine.

2. IV, 186, I.

3. Cf. Fournel, *ibid.*, p. 26.

Afari venus, comme autrefois les Gétules [1], des bords de la mer Rouge, s'établirent dans la Proconsulaire après la destruction de Carthage, mais avant que les Romains eussent entrepris la colonisation des régions dévastées.

Selon l'opinion de Carette [2], ce furent les Afariki, devenus à l'époque arabe les Aurir'i, qui occupèrent le territoire de Carthage et donnèrent leur nom à l'Afrique; cette hypothèse est soutenue par les auteurs à peu près contemporains des événements rapportés par Josèphe.

L'infiltration des tribus dites abrahamides ne devait plus s'arrêter, c'est en passant par le royaume himyarite d'Axoum que les successeurs des Libyens et des Afari pénétrèrent jusqu'aux Ksour et au Tell; si certaines tribus, venues à une époque non éloignée, portaient le nom de Médiouna, de Qadamisiens, de Gadamès, de Nefoussa, de Qentim et d'Ituréens, rien n'empêche de croire qu'elles eussent été des fractions des anciens Midianites, Ituréens, Nefoussa-Méounim et des Israélites, qui se tenaient depuis quelques siècles à la lisière de l'Égypte et que la grande poussée nabatéenne avait refoulés vers la mer Rouge.

Ainsi se trouverait confirmée l'opinion d'Ibn Khaldoun et d'Al Bekri sur la pénétration des Himyarites en Afrique [3]: Ifrikos, le fils de Kaïs Ibn-Saifi, aurait conquis l'Afrique après en avoir tué le roi, un Palestinien nommé Djerdjis [4], chassé avec son peuple par les Israélites de la Palestine.

Si Ifrikos incarne les Afari, Djerdjis incarne une ancienne race libo-phénicienne ou chananéenne, établie en Afrique. Quant à Saïfi, c'est le même personnage mythique que Josèphe connaît sous le nom de Sapo, et que les traditions hébraïques font venir avec les Beni-Qedem

1. Cf. notre étude précitée, ch. III.
2. *Exploration des migrations des tribus de l'Algérie*, p. 40; MERCIER, *Hist. de l'Af. sept.*, p. 181.
3. IBN KHALDOUN, *Hist. des Berbères*, I, p. 168 et 171.
4. A noter que l'éponyme גרגש est fréquent dans l'onomastique punique de Carthage.

à Coush, d'où ils pénètrent jusqu'à Carthage et à la Méditerranée.

L'exode des Abrahamides en Afrique est d'ailleurs connu des rabbins de toutes les époques, ce fait étant signalé antérieurement à l'Islam; d'autre part certains noms portant dans ce cycle des désinences grecques, il n'est pas difficile de voir là des survivances très anciennes [1].

L'invasion des Himyarites se poursuivait donc depuis les derniers siècles antérieurs à J.-C. Il faut même chercher leur point de départ dans les migrations des Himyarites en Éthiopie.

Les Nouba[2], les Blemyes et d'autres populations, y compris tous les Troglodytes, se nomment elles-mêmes : Berberins ou Barabra, nom qui se retrouve certainement sur la côte éthiopienne, et qui explique la parenté supposée entre les Berbères, les Phrygiens de l'Asie Mineure[3] et les Afridi du Béloutchistan, les mêmes peuples ayant été rejetés de l'Arabie, les uns vers le Golfe Persique, les autres vers l'Abyssinie [4].

Ces Berabra, identifiés avec les Nabades ou les Nobates de Procope, sous la poussée des Himyarites, continuent leurs migrations vers le Sud-Ouest; Procope connaît déjà des Nobates envahisseurs des oasis libyennes.

Makrizi dit que les Bedja-Bega sont des Berbères de Nubie refoulés vers l'Occident : l'inscription d'Axoum fait mention d'un peuple appelé Bougaïtas, à côté duquel

1. Cf. le Youhassin de Zacouta : בני קטורה הלכו לאפריקה. Parmi les éponymes que nous rencontrons dans le ספר הישר, nous relevons ceux de אנגיאס ינוס איפריקוס צפו et les noms génériques des בני קדם et des בני קטורה.

2. Cf. M. Bertholon, dans la *Revue tunisienne*, 1905, p. 164.

3. Cf. Cherubini, *l'Univers Pit.*, *la Nubie*, p. 48-50. Procope affirme que les Nabates occupèrent déjà au sixième siècle les Ksour du Sahara.

4. M. Le Chatelier, à son cours (au Collège de France, 1908).

figurent les Tangaïtes et les nomades troglodytes[1].

Suivant la loi historique, selon laquelle de tout temps les nomades campés à proximité de l'Érythrée étaient poussés vers l'Ouest, les Himyarites profitèrent de chaque guerre pour pénétrer dans les Ksour du Sahara, d'où ils attendirent l'occasion de se jeter sur les pays habités par des populations sédentaires.

Si la destruction de Carthage enleva la suprématie aux Libyens pour mettre en avant les Afari[2], tribu d'origine sémite, les guerres sanglantes de 115-118 déterminèrent une grande poussée de races éthiopiennes ; ces races étaient désignées du nom de Berbères, terme qui prévaudra par la suite, d'autant plus qu'il rappelle le mot « Barbares » des Grecs.

Seulement, ces Berbères d'origine sémitique, en contact avec des influences juives, tant à la lisière de la Palestine que dans l'Arabie égyptienne et éthiopienne, seront les détenteurs de tout un folklore puisé aux traditions juives ; Abraham-Berhoum, Goliat-Djalout, l'ennemi séculaire de David, Josué et Salomon figureront dans leurs traditions, tantôt comme ancêtres et éponymes, tantôt comme ennemis traditionnels[3].

Une tradition arabe antérieure au neuvième siècle et à l'Islam lui-même, raconte que les Berbères avaient quitté la Palestine après la mort de Djalout tué par David : ils étaient venus en Libye et avaient occupé la Marmarique[4]. Plus tard, ils se dispersèrent : les Zenata et les Meg'ila poussèrent vers l'Atlas occidental. Les Louata

1. Chérubini, *ibid.*, p. 94. A rapprocher ces noms de celui de Bagaïa, ancienne capitale de l'Aurès et de celui de Tangia-Tanger.

2. Fournel, *ouvr. cité*, p. 49.

3. Movers a résumé la littérature qui se rattache à ce sujet (t. II, p. 2, p. 416 et s.).

4. Déjà Ibn Kordadbeh (*Kitab at Masalik wa' l Mamalik*, tr. de M. J. de Goeje, p. 66), auteur du commencement du neuvième siècle, connaît ces traditions, qui se laissent d'ailleurs corroborer avec des sources juives plus anciennes.

occupèrent la Cyrénaïque, les Haouara-Lebda et les Nefoussa s'établirent dans le Sahara. Les Afari, dont le nom vient de celui du roi *Fari*, restèrent soumis aux Grecs [1].

La dissertation d'Ibn Khaldoun [2] tend à attribuer une origine himyarite aux Zenata, fils d'Abd Chams et frères de Saba et de son frère Kahtan (Havila). Ibn Khaldoun divise les Berbères en deux races distinctes, qui se font la guerre l'une à l'autre : par là semble confirmée la présence d'une double couche alluvionnaire de Berbères, venues l'une après l'autre de l'Érythrée. C'est l'opinion même de Josèphe, d'Edrisi [3] et du Targoum : tous parlent des Arabes qui errent aux frontières de l'Afrique, et ils attribuent une origine abrahamide aux Africains.

Bref, une poussée incessante de peuples himyarites se manifestait vers le Nord africain, et elle ne devait plus s'arrêter jusqu'à l'apparition des Arabes : et postérieurement même, de nouvelles races berbères comme les Kitama, les S'anadja, les Lemtouna et les Targa, quittèrent l'Abyssinie pour échapper aux invasions arabes. Après avoir séjourné dans le Sahara et le Soudan, elles remontèrent à leur tour, entre le huitième et le dixième siècle, vers le Tell et l'Atlas.

Or, il n'est nullement douteux qu'en Arabie et dans tous les pays himyarites, une forte influence juive eut travaillé les ancêtres des Arabes, dont les instructeurs en matière religieuse et les initiateurs à la civilisation furent des Juifs, soit sédentaires soit nomades ; aussi, un mouvement de judaïsation avait-il précédé de plusieurs siècles l'éclosion de l'Islam, éclosion qui ne fut qu'une réaction arabe contre l'influence juive. Le folklore, la préhistoire, la généalogie des Arabes portent trop l'empreinte de ce

1. Ibn Khaldoun, I, 177-184.
2. *Ibid.*, *pas. cité* ; cf. Fournel, *ouvr. cité*, p. 37-38.
3. Fournel, *ibid.*, p. 36 ; De Slane, dans l'appendice à Ibn Khaldoun, t. I.

phénomène, pour qu'on puisse le mettre en doute[1]. Or, ces influences se retrouvent sous un double aspect. L'Empire himyarite et celui d'Axoum nous présentent des exemples de populations non juives qui finissent par se judaïser. D'autre part, la présence en Arabie des tribus juives d'origine israélite pure, même de clans d'Aaronides et de tribus de Nazir ou ascètes nous montre une forte immigration commerçante des proto-juifs vers les Himyarites. D'ailleurs cette présence de Juifs parmi les Arabes s'explique historiquement : elle sert de contrepoids à la persistance des populations hébréo-phéniciennes du littoral[2].

On a déjà eu l'occasion de constater les échanges commerciaux qui, par l'intermédiaire des Dédanites, des Sabéens, des Rodanites, souvent des Judéens eux-mêmes, se faisaient entre l'Arabie, la Palestine et l'Éthiopie. Mais il est curieux de suivre les traditions juives, à propos des migrations israélites, à travers l'Arabie vers le Nil méridional.

1. Cette influence juive antérieure à l'Islam est admise par tous les savants jusqu'à Meltzer (*Geschichte des Karthager*, I, p. 59).
2. Cf. plus haut I, chap. VIII ; *Les Hébréo-Phénic.*, chap. VII et suiv. et appendice V.

II

LES ANCÊTRES DES JUDÉO-BERBÈRES

Parmi les tribus d'Israël qui disparaissent assez vite de la Palestine, celle de Siméon doit figurer avant toute autre. En effet, les Beni-Siméon, qui restent toujours à l'état nomade, quittent en partie, sous le règne de David, le sud de la Judée et occupent le golfe d'Aqaba sur les Méo'niens-Minéens hamites[1]. C'est probablement avec leur aide que les rois de Juda s'emparèrent du commerce du sud ; leur résistance aux nomades donna lieu au cycle légendaire des luttes de David contre Djalout, que les Berbères de première race transportèrent jusqu'en Afrique[2]. Plus tard, et sous la poussée des Ituréens, les Beni Siméon grossis de fugitifs de la Judée, sont refoulés à leur tour vers le sud-africain[3]. Les Juifs du Yémen, qui se considèrent comme les plus purs de la Diaspora et dont certaines

1. Cf. I, *Chroniques*, IV, 31 ; v. notre ét. *les Hébréo-Phénic.*, ch. VIII. La persistance de l'élément israélite parmi les populations de l'Arabie ayant été établie par nous comme un fait dont les origines remontent du moins à l'époque de la destruction de Jérusalem par Naboucodonasar, rien ne s'opposera à l'admission des traditions en question. On sait combien de place tient la généalogie chez les Hébreux et les Arabes.
2. MOVERS, *II, III.*
3. Sur l'influence des Juifs en Arabie, cf. OTTO WEBER, *Arabien vor dem Islam.*, p. 35-36.

fractions continuent à vivre à l'état nomade, se réclament d'une origine simonéenne[1].

Au huitième siècle, Tarif, l'un des conquérants de l'Espagne, dont le fils fonda au Maroc l'empire judaïsant des Berg'houata, se considère également comme descendant de Shimoun ben Yacoub ou le patriarche Siméon.

Il en devait être de même pour les Beni-Ruben : ces derniers supplantent sous Saül les Haggariens[2]; déjà, sous le règne de Saül, ils s'emparent des régions des Ituréens du Nefoussa et du Nodab : on les trouve donc mêlés de bonne heure aux migrations des Beni-Qedem et des Himyarites. Ce sont des Proto-Juifs qui, constituent — (de même que les Béhouzim[3] de nos jours, dont la persistance en Afrique et en Arabie est un témoignage éclatant de ce que nous avons précédemment dit) — la race des Juifs nomades; de même que les Proto-Juifs hébreux ou Hellénistes sédentaires des pays agricoles formaient la race juive sédentaire.

Ces influences juives avaient parcouru les mêmes étapes que les migrations des anciens Berbères, en général. On les retrouve après l'Arabie, en Éthiopie, ce foyer de races himyarites et berbères. « Dans ce pays, le Judaïsme et ses traditions sont conservés, non seulement chez les Hébreux réfugiés de la Palestine, mais aussi chez les Himyarites originaires de l'Arabie[4]. »

« Les Hébreux arrivèrent en Éthiopie à une époque antérieure au christianisme et y introduisirent leurs livres et leur écriture samaritaine[5]. »

1. J. Sapir, אבן ספיר, I. Une source du seizième siècle place la tribu de Siméon en Éthiopie (Neubauer, *Mediavel Jewish Chronicles*, II, p. 181).
2. I, *Chroniques*, V, 9. C'est l'origine probable du clan israélito-midianite de Hanoch. Cf. *Genèse*, IV, 4 ; I, *Chron.*, V, 8 ; *les Hébr.-Phén.*, p. 14, note 8).
3. Les nomades juifs de la Tunisie et de l'Algérie. V. notre *Voyage d'Ét. juives*, etc., note.
4. D'Avezac, *l'Afrique anc.*, p. 23.
5. Cherubini, *la Nubie*, p. 125.

Les Juifs semblent avoir bénéficié en Abyssinie d'une autonomie propre à l'époque de la captivité de Babylone. Basnage [1], Ritter [2] et Reclus parlent des réfugiés juifs, qui apportèrent en Abyssinie le Judaïsme avant la pénétration chrétienne.

Le Talmud, qui place en Afrique les dix tribus disparues d'Israël [3], le Coran qui connaît des Juifs indépendants en Afrique [4], ne font que confirmer l'existence en Afrique des Juifs primitifs, dont les Phalachas sont les derniers représentants.

Au temps du mouvement des Nabatéens, refoulant les Iduméens sectateurs du Judaïsme, les *Me'onim*, les Nefous [5], les derniers Midianites et les autres tribus qui gravitaient autour du temple d'Onias, des nomades juifs de race ou de religion grossissent les cadres des populations israélites du bassin de la mer Rouge. Si nous en jugeons d'après ce que leurs coreligionnaires font en Mésopotamie, les Zélotes qui apparaissent, après la destruction de Jérusalem par Vitus, dans la Thébaïde et dans la Libye, cherchent avant tout à gagner les Juifs primitifs et les Judaïsants à la révolution contre Rome [6].

C'est même cet ardent patriotisme allumé par les Zélotes chez les Juifs des pays hellénisés, ou barbares, qui occasionna la grande insurrection de 115 à 133. A ce titre, la participation à ces luttes des Israélites dissidents, tels que les Samaritains et certaines sectes à tendances gnostiques, est assez caractéristique.

1. *Hist. juive*, t. VII, p. 185.
2. *Die Erdkunde*, I, p. 218.
3. Tr. סנהדרין, f. 94a; מכילתא, בא 17; Mid. רבה, דברים, V, 14.
4. Bacher, *die Aggada des Tanaiten*, I, p. 298; Epstein, *Eldad Hadani*, p. 15.
5. Des fractions des Néfis, frères des Ituréens après avoir été refoulés par les Beni-Ruben apparaissaient avec les Méonites dans les livres d'Esdras (II,3) et de Néhémie (VII, 52) comme ayant professé le Judaïsme.
6. Cf. plus haut, I, ch. V.

Nous avons déjà raconté les péripéties de cette lutte. En pays romain, au moins deux groupes ont sû se maintenir grâce à leur attitude plutôt passive, les Judéo-Romains et les Judéo-Chrétiens : aussi, la Synagogue orthodoxe et l'Église sortent-elles seules agrandies de cette lutte.

Les survivants des autres groupes, Israélites, Saducéens, Judéo-Hellènes, traqués dans les pays romains, se virent dispersés dans les régions soustraites à l'influence de l'empire. Aussi trouvons-nous au Caucase, en Arménie, en l'Asie centrale [1], en Arabie et en Afrique, des Judaïmes primitifs qui ne ressemblent plus aux anciens Hébreux à moitié païens de l'époque phénicienne, mais ayant déjà tous subi l'influence des Judéo-Hellènes.

Cependant, afin de préciser le caractère réel de ces Judaïsmes dissidents, qui se fondent dans les pays non romains, nous ne saurions mieux faire que de donner un tableau approximatif du Judaïsme dans les deux pays où ses vestiges se sont conservés jusqu'à l'époque musulmane, à savoir : l'Arabie et l'Éthiopie.

Cette pénétration du Judaïsme vers le Sud remonte, selon M. Halévy, à « l'ère himyarite : selon ce savant, elle ne saurait remonter au delà de l'année 115 avant J.-C [2]. »

On a vu que l'influence du Judaïsme rayonnait sur ces populations de plusieurs points divers : le temple d'Onias dominait les nomades de la rive droite du Nil ; celui de Jérusalem s'étendait sur les Iduméens et les Sabéens.

Cependant, malgré la présence parmi les Arabes de pasteurs et d'agriculteurs qui prétendaient être venus en Arabie avec Josué fils de Noun, aucun indice antérieur au

1. Cf. nos ét. *Les Juifs en Afghanistan* et *les Juifs* et *le Judaïsme aux Indes* (*Revue du Monde musulman*, avril-mai 1908).
2. V. plus haut, ch. I.

deuxième siècle ne montre quelle influence le Judaïsme pouvait alors exercer sur les nomades arabes [1].

Or, les textes deviennent plus décisifs à partir du deuxième siècle : ainsi Graetz [2], Reinach [3] et Hirschfeld [4] placent les origines historiques des influences juives en Arabie après les événements du deuxième siècle. Hirschfeld cite un passage talmudique sur des femmes judéo-arabes, qui ne peut être postérieur à cette date. D'autres textes confirment cette opinion. Ce qui distingue les nouveaux venus de leurs prédécesseurs, c'est qu'à côté des idées syncrétistes hellénistes, ils professent déjà de vagues croyances rabbiniques. Si l'ancien mythe de Josué tend à se fondre de plus en plus avec celui de Jésus fils de Marie, confondue avec Miriam, la fille d'Amram [5], un nouveau mythe se forme autour du personnage d'Esdras, le restaurateur de la Synagogue. Le Coran, qui connaissait pourtant mieux le véritable état d'esprit de ses contemporains, nous dit : « Jésus et Esdras sont divinisés tous les deux [6] ». Ce passage curieux mais trop isolé, serait insuffisant, si des traditions locales qu'on retrouve dans le Yémen et jusqu'à l'île de Djerba ne trahissaient la persistance d'une lutte entre le Judaïsme primitif, représenté par Josué et aboutissant au Christianisme, et celui de la Synagogue représenté par Esdras [7]. Quoiqu'il en soit, le

1. Le fait n'en est pas moins certain qu'il y avait des Hébreux en Arabie, au moins à partir du sixième siècle av. J. C. Caussin de Perceval, *Essai sur l'hist. des Arabes*, II, p. 642; S. J. Rapoport, בכורי העתים 1829. V. appendice « Thérapeutes et Maghrabia » ; notre ét. les *Hébr.-Phén.*, app. IV et V.

2. *Hist. juive*, III, p. 75 et suiv. ; nous citons l'éd. hébraïque qui est corrigée par le docteur Harkawy.

3. *Hist. des Israël.*, p. 97.

4. *Revue des Et. juives*, t. XLIV. Le Talmud connaît ses influences. Cf. *Talm. Jérus.*, *Sabbat*, VI, 6. *Talm. Bab. Gittin*, f. I.

5. Soura, III, 30.

6. Soura, XLIV.

7. Les voyageurs Benjamin de Tudèle et Benjamin II connaissent déjà ces traditions. J. Sapir (*ouvr. cité*) les confirme. A Djerba, un des foyers

Judaïsme arabe a conservé sa physionomie primitive jusqu'au temps de Mahomet et même au delà.

Tout comme à Onion et dans le pays d'Israël, le judaïsme arabe présente un caractère guerrier, agricole et nomade du désert; trafiquant sur les rives de l'Érythrée, en général dominé par des clans d'Aaronides et des groupes d'ascètes [1]. En pays sédentaire, les Aaronides s'établissent solidement: divisés en nombreuses tribus isolées, ces Israélites s'abritent dans un château fort qui leur sert de centre et qui est en même temps le siège d'un chef aaronide, dirigeant leurs armées et leur culte.

Les Koreiza et les Nadhir [2], qui résistèrent à Mahomet par les armes, sont connus sous le nom de *Al-Kahinan* (les deux tribus Cohen). Par leur origine et par leurs traditions guerrières, ils jouissent d'une haute estime auprès de leurs coreligionnaires et des tribus environnantes. D'ailleurs, le mot *Kahin* n'est que la forme arabe et samaritaine du mot hébreu kohen: dans le Koran, il prend la valeur de « devin », ce qui répond aux fonctions qu'exerçait l'ancien Cohen de la Bible, détenteur des oracles.

Quant aux tribus non aaronides, elles s'adonnaient surtout à l'agriculture, au commerce et aux métiers manuels, à l'orfèvrerie notamment [3].

En pays nomade, l'ancienne institution des Nazir, qui sous l'influence de l'Hellénisme évolue pour se transformer en Esséniens, en Thérapeutes, etc., dispute la priorité aux

des Judéo-Berbères, je les ai étudiées moi-même (cf. SLOUSCH, *Voyage d'Études juives en Afrique*).

1. Notamment les Réchabites de Khaïbar. (Cf. RAPOPORT, *ét. citée* et GRAETZ, *idid.*, III, p. 76).

2. De l'hébreu נזיר, ascète. Graetz a voulu voir dans ces tribus des Caraïtes antérieurs à la formation du Caraïsme (huitième siècle). En réalité, il s'agit d'un judaïsme primitif où le prêtre et l'ascète dominent le rabbin. Cf. HIRSCHFELD, *Rev. d. Ét. j.*, t. VII, p. 167. Samuel ben Adia, le héros du folklore arabe anté-islamique fut selon le *Kitab al-Aghani* un Aaronide.

3. HIRSCHFELD, *ibid.*, p. 269.

Aaronides. Ce fut le cas de Beni-Khaïbar du nord, Juifs nomades et guerriers, qui par leur ascétisme rappellent les Esséniens. On les désigne aussi sous le nom de Qenites ou de Beni-Moussa [1].

Les uns et les autres furent des guerriers. Leur rôle dans les luttes des Arabes contre Mahomet ne laisse aucun doute. Au douzième siècle encore, leurs derniers survivants, maîtres des montagnes de l'Arabie heureuse qui dominaient Aden, faisaient des razzias en Éthiopie [2].

Nous n'avons pas à faire ici l'histoire du Judaïsme en Arabie, mais son existence même sous une forme archaïque nous met à l'abri des surprises que l'historien peut rencontrer en Afrique.

On a vu que les Himyarites ne se contentèrent pas de la possession de l'Arabie : ils passèrent la Mer Rouge pour se propager dans les pays africains. Or, on constate chez les Himyarites, du moins à partir du troisième siècle, une infiltration du judaïsme. Édouard Glaser [3], se basant sur des documents épigraphiques du même temps, fait la constatation suivante.

Jusqu'au quatrième siècle, les textes himyarites sont encore dominés par la divinité païenne d'Athtar. A partir de cette époque cependant, apparaît le « Dieu du Ciel et de la Terre » ; puis le « Rahman » et « le Miséricordieux » même, le « Dieu des Cieux et d'Israël » supplantent les anciennes divinités. Comme les Himyarites débordaient en Éthiopie, il n'est pas étonnant de rencontrer le terme de « Dieu du Ciel et de la Terre » jusque dans une inscription trouvée à Axoum.

Les inscriptions d'origine juive datent des années 378,

1. Ces Beni-Moussa habitaient déjà l'Afrique à une époque antérieure à l'Islam (Bacher, *die Aggada der Tanaiten*, I, 298).

2. Graetz, *ibid.*, t. IV, p. 313. V. les *Hébr.-Phén.*, appen. V.

3. *Rev. d. Etud. juives*, t. XIX, 313. M. Duchesne, *ibid.*, t. XX, 220-3 ; J. Derenbourg, *ibid.*, t. IV, p. 56. V. surtout, Glaser, *Skizze der Geschichte und Geographie Arabiens*, I, 1889.

448, 458, 467, alors qu'aucun indice de la présence du Christianisme ne se trouve avant le sixième siècle. D'ailleurs, l'Église himyarite ne se forme que vers 500, tandis que la première inscription himyarite chrétienne ne date que de 542. Avant cette époque et la conversion du roi Abou-Karib à la religion juive, celle-ci prédominait sur les deux rives de l'Érythrée. Malgré la controverse entre MM. Halévy, Glaser et Duchesne, ce fait ne saurait être aujourd'hui mis en doute.

Au sixième siècle, les Juifs atteignent l'apogée de leur puissance en Arabie : ainsi, ils dominent les débouchés maritimes vers les Indes et l'Afrique, et se montrent assez forts pour empêcher les Byzantins d'accéder aux Indes. Des causes d'ordre économique, jointes à une persécution que le roi juif Youssouf Dhou Nouas aurait dirigée contre les Chrétiens, servirent de prétexte à Ellesthacos [1], roi des Éthiopiens chrétiens, pour faire la guerre à son ancien maître. Ayant appris que les Hamérites de l'autre côté de la mer, qui étaient alors les uns juifs, les autres attachés à leur ancienne religion, opprimaient les Chrétiens, ce roi réunit une flotte et une armée, puis marcha contre eux. La fortune des armes donna la victoire au roi chrétien, et porta un rude coup au Judaïsme arabe, dont les revers ont préparé la réaction musulmane.

Cependant, en Éthiopie même, et surtout dans les montagnes abyssiniennes, un Judaïsme primitif sut se maintenir jusqu'à nos jours.

La découverte des papyrus d'Éléphantine nous permet désormais de constater une influence juive de ce côté, du moins à partir du cinquième siècle avant J.-C. : les traditions locales, qui font remonter l'origine du Judaïsme jusqu'à Salomon, n'en sont que mieux expliquées.

Un cycle légendaire déjà connu, celui de Josèphe et des

1. Procope, *de Bello Persico*, I, 20.

Midrashim, se rapporte à l'activité du législateur Moïse dans ce pays.

Cependant, il reste hors de doute que la colonie juive de l'Éthiopie reçut, en 115-118, un apport considérable de Juifs hellénistes qui cherchaient un refuge dans ce pays soustrait à l'influence romaine. Comment s'expliquer autrement la persistance chez les Phalacha de termes et d'idées assurément hellénistes, à côté d'usages proto-juifs, de traditions qui dénotent une influence rabbinique non moins certaine ?

Ces Phalacha, ou les « exilés », comme les appellent leurs voisins, s'appellent eux-mêmes « Qaran ». Comme M. A. Epstein l'a très bien établi, ils conservent leurs croyances intactes depuis le neuvième siècle, on verra dans l'appendice : « Thérapeutes et Maghrabia » ce qu'il faut penser de l'origine de cette peuplade.

Les Phalacha — ceux de nos jours du moins — ne connaissent pas l'hébreu ; leur Bible est écrite en Ghez, langue himyarite antique, mais faite sur le texte grec des Septante, non corrigée. Les termes du culte et l'onomastique qui leur sont propres sont souvent d'origine grecque. D'ailleurs, leurs conceptions religieuses sont très hellénistes, si bien qu'on ne sait souvent où finit le Judaïsme, où commence le Christianisme, ce dernier étant lui-même, en Abyssinie, très judaïsant[2]. Ainsi les Phalacha croient à l'existence de Logos, l'intermédiaire entre Dieu et la nature[3]. Ils l'appellent Sanbat ; il domine le Soleil et la Pluie ; c'est le Messie qui ramènera les Juifs à Jérusalem. Les livres apocryphes d'Hénoch et des Jubilés, bannis de

1. Epstein, אלדד הדני ; *Jewish Encyclop.*, art. *Phalacha* ; Flad. *die Abyssinischen Juden*.

2. S. J. Rapoport rec. בכורי העתים, 1824. Nous devons au voyage de M. Faïtlovitch et à la présence à Paris de deux jeunes Phalachas, des renseignements précis à ce sujet.

3. Cf. appendice précité et notre étud. *les Hébr.-Phén.*, ap. *Zedec* et *Zadoc*.

la Synagogue, sont en grande vénération chez les Phalacha. Cependant, ces derniers méconnaissent les fêtes légales d'Esther et des Machabées, bien que les livres d'Esther et des Machabées leur soient connus. Somme toute, leur culte porte le cachet d'un éclectisme qui relève à la fois des Juifs et des Samaritains. Ils se divisent en trois castes : celle des Cahen (et Lévites), celle des Moines (Nazir) et celle des Debtera (Scribes). Le rituel des sacrifices était naguère en vigueur, chez les Phalacha ; de même que les Samaritains et les Juifs du Sahara au moyen âge, ils continuent à immoler l'agneau pascal ; leur synagogue ressemble au temple de Jérusalem : ils l'appellent du nom de Masjid ou Meqarib, terme qui rappelle singulièrement celui de la secte de Maghrabia [1].

Comme les hellénistes de l'antiquité, la Phalacha ne prennent pas à la lettre les textes concernant l'usage des fils [2] et des philactères religieux [3]; les Phalacha observent strictement les règles relatives à l'impureté de la femme. Leur rituel pour l'abatage des animaux correspond à l'ancien rituel, qui nous a été conservé par le Livre des Jubilés et par Eldad le Danite. Somme toute, l'influence hellèniste est tellement certaine qu'on ne saurait voir dans les Phalacha qu'une fraction de ce Judaïsme primitif, dont les survivants se rencontrent en Afrique, un peu partout sous le nom de Karïa et de Magharia en Égypte, et ailleurs sous celui de Maghrabia. Leurs occupations sont les mêmes que celles des Juifs arabes et africains ; ils sont guerriers, agriculteurs et artisans.

Malheureusement, l'histoire primitive des Phalacha est peu connue : elle se perd dans la préhistoire, à partir des migrations himyarites. Comme on ne saurait, d'autre part, nier l'influence du Judaïsme dans les luttes entre les

1. Cf. Maguid, recueil *Measse/*, Saint-Pétersbourg, 1902, p. 227-239.
2. ציצית.
3. תפלין.

Himyarites et les Éthiopiens, M. Joseph Halévy attribue les origines historiques des Phalacha à l'arrivée en Éthiopie des captifs de guerre amenés par le roi chrétien Caleb, après ses guerres contre Dhou Nouas l'himyarite [1].

Cependant, ce qui précède nous prouve que les influences hellénistes sont trop manifestes chez les Juifs éthiopiens, pour qu'on puisse contester leur origine antérieure aux guerres du sixième siècle. Si l'on voulait accepter cette hypothèse, il faudrait d'abord prouver que le Judaïsme arabe a été aussi hellénisé, que l'est à nos yeux celui de l'Éthiopie.

M. Halévy a cependant raison lorsqu'il affirme que des Juifs yéménites ont pénétré en Éthiopie ; en effet, à côté des influences hellénistes, on trouve dans ce pays des infiltrations d'origine arabe. C'est à ces dernières qu'il faut attribuer la pénétration de certains préceptes rabbiniques et des Midrashim. Les parcelles de vérité qui se trouvent dans le récit d'Eldad le Danite, et une indication de Benjamin de Tudèle [2] corroborée par d'autres données de source juive,nous montrent que l'existence des Phalacha n'a pas été tout à fait inconnue du reste du Judaïsme.

Les marchands juifs dits Rodanites pénétrèrent certainement dans ce pays, et ils purent entretenir des relations avec leurs coreligionnaires indigènes.

D'ailleurs, les traditions sur les migrations des Himyarites, à moitié judaïsés depuis le quatrième siècle, nous montrent que l'origine des influences judéo-arabiques doit être cherchée à cette date.

Les émigrations de l'Arabie devaient surtout s'accentuer à partir de l'apparition du Prophète ; si le mouvement des Juifs de Khaïbar ou des Rechabites vers la Mésopotamie et la Syrie sont historiquement établis [3], comment

1. *Rev. des Etudes juiv.*, art. précités.
2. *Itinéraire.*
3. Cf. GRAETZ, *ibid.*, t. III, p. 75 et s.

nier qu'un mouvement semblable, attesté par le folklore africain et par une source arabe, ait porté ces mêmes Beni-Khaïbar vers l'Ethiopie, d'où ils ne laissèrent pas de se propager dans les ksours du Sahara et jusqu'au Maghreb [1] ?

Parallèlement aux migrations forcées ou volontaires, qui des régions du littoral pénétraient vers l'intérieur africain, une deuxième catégorie de migrations juives allait de l'Arabie et de l'Éthiopie vers l'Occident et le Nord, et on en doit tenir compte.

En ce qui concerne l'Éthiopie et le Soudan, ce fait est attesté par toute une série de témoignages de source juive et arabe.

En procédant par déduction, nous arrivons facilement à établir la pénétration en Afrique septentrionale de tribus judéo-himyarites, à côté des Berbères de la deuxième race.

A priori même, on pourrait admettre l'hypothèse de la persistance d'une race judéo-berbère.

Mais si nous rencontrons sur toute l'étendue du territoire nord-africain, un folklore commun aux Juifs et aux Berbères procédant de l'Arabie ou de l'Éthiopie antéislamiques; si des survivances des sanctuaires et des clans d'Aaronides, des Judaïsmes guerriers et dissidents se trahissent un peu partout; si les témoignages des historiens arabes sur le rôle joué par ce Judaïsme inconnu sont corroborés par l'archéologie, l'épigraphie, la linguistique et l'ethnographie ; s'il subsiste encore des groupes juifs nomades, des Troglodytes juifs, des Fellah juifs attachés à la glèbe, comment donc peut-on refuser d'admettre

1. Cette hypothèse vient de trouver une confirmation décisive par l'inscription juive en couflque trouvée en Mésopotamie et que le savant M. Schwab publie dans le dernier numéro de la Revue des Et. J. Cette inscription fait pendant à celle que j'ai rapportée du djebel Nefoussa (v. plus loin).

la thèse que nous présentons : à savoir celle de la persistance en Afrique d'une race juive plus ou moins autochtone, qui, par sa constitution, par ses origines, par ses traditions, correspond aux Berbères eux-mêmes ?

Les Judéo-Berbères correspondent aux Berbères, comme autrefois les Hébréo-Phéniciens correspondaient aux Puniques, les Judéo-Hellènes aux Grecs, les Judéo-Romains aux Romains.

III

TÉMOIGNAGES ARCHÉOLOGIQUES

La lumière historique, qui se fait à partir du deuxième siècle sur l'état et les destinées des Juifs romains de la Mauritanie, s'obscurcit en ce qui concerne les survivants des massacres de 115-118 et des persécutions chrétiennes vers l'intérieur.

Le sort de ces derniers est resté mystérieux jusqu'à nos jours et les historiens se voient contraints par la force des choses d'admettre d'anciennes influences juives sur les Berbères. Basnage [1], qui a dû puiser à la même source que l'écrivain hébreu Fischer [2], constate la présence des fugitifs juifs parmi les Berbères. D'autres ont admis la présence des Juifs hellénistes en Abyssinie, mais tous gardent le silence en ce qui concerne le reste de l'Afrique [3]. Une chose est certaine : les savants et les explorateurs français, qui ont eu l'occasion d'approfondir le problème des migrations berbères, depuis Carette et Fournel jusqu'à Basset et Motylinski nous ont rapporté des documents intéressant la persistance des influences juives antéislamiques. L'assertion d'Ibn Khaldoun se trouve ainsi confirmée.

1. T. VII, p. 185.
2. תולדות ישרון Cracovie, 1817.
3. Cf. *Jewish Encyclop.*, art. *Phalacha et Africa.*

Ces documents relèvent du domaine de l'ethnographie et du folklore ; ils ne sont pas toujours confirmés par le témoignage des auteurs classiques ; nous les avons utilisés dans une étude précédente sur le problème des origines juives au Maroc. Déjà dans un autre travail, nous avions émis pour la première fois l'hypothèse de la persistance, dans l'Atlas et le Sahara, d'un Judaïsme primitif syncrétiste et éclectique dans ses conceptions religieuses, plus politique que théologique dans sa manière de vivre et rappelant par son caractère amalgamé les Berbères.

Cette opinion sur l'existence des Judéo-Berbères, résultant de tout ce que nous avons étudié à propos des migrations juives vers l'Afrique, se trouve confirmé par la présence réelle d'un Judaïsme syncrétiste dans le seul pays qui possède des traditions écrites, l'Abyssinie. D'ailleurs, des survivances et des témoignages d'auteurs arabes sur la diffusion générale, dans le nord-africain et jusqu'au Soudan d'un Judaïsme berbérisé sont trop catégoriques pour qu'un chercheur initié aux choses africaines puisse les ignorer.

Voici comment Monceaux, le savant historien de l'Afrique chrétienne, auteur d'une excellente monographie sur les Judéo-Romains, essaie d'expliquer ces influences politiques, religieuses et ethniques que nous trouvons chez les Berbères [2] :

« Les persécutions de Justinien, dit-il, avaient eu une conséquence imprévue ; elles avaient contribué à l'expansion du judaïsme africain. Traqués dans les pays romains ou même expulsés, beaucoup de Juifs s'étaient réfugiés chez les Berbères des massifs montagneux ou du désert, et là ils avaient repris leur propagande. Si bien qu'à l'arrivée des Arabes, nombre des tribus berbères étaient

1. *Archives marocaines*, t. IV et VI.
2. *Revue des Et. juives*, art. cité, t. XLIV, p 27.

plus ou moins gagnées au judaïsme, surtout en Tripolitaine, dans l'Aurès et dans les ksours du Sahara ».

Cette présence de populations judéo-berbères, signalée par plusieurs auteurs arabes est affirmée par Ibn Khaldoun[1]. Le grand historien des Berbères, auquel nous devons ces faits, méconnus des historiens juifs, précise la distribution géographique et le caractère de ces tribus judéo-berbères de la façon suivante :

« En Ifriqiah (c'est-à-dire dans l'Afrique Proconsulaire), c'étaient les Nefoussa qui professaient le judaïsme ; dans l'Oranie actuelle et particulièrement dans la région de Tlemcen, c'étaient les Médiouna ; dans le Maghreb el Akça, le judaïsme comptait parmi ses adhérents les tribus suivantes : les Behloula, les Rhiata, les Fazaz et les Fendeloua ».

En ce qui concerne ces dernières tribus, Ibn Khaldoun, à propos de la fondation de l'empire marocain par Idris, nous dit qu'il y avait encore des Juifs indépendants en Afrique à la fin du huitième siècle.

Ces renseignements semblent être confirmés par les textes concordants du *Raudh el-Kartas*, d'El-Bekri, et de plusieurs autres [2].

Cependant, parmi toutes ces tribus ayant professé le Judaïsme, Ibn Khaldoun semble réserver une place à part aux Djeroua ou Djoroua, qu'il considère comme ayant formé une grande nation, composée de nombreuses tribus qui continuaient à habiter l'Ifrikia et le Maghreb, dans une indépendance presque absolue.

Nous consacrerons un chapitre spécial au rôle prédominant des Djeroua, ce peuple qui, au dire de Ibn Khaldoun, « fournissait de rois et de dynasties toutes les tribus berbères de la branche des Branés ».

Dans l'histoire des luttes des Africains contre les Arabes,

1. *Hist. des Berbères*, I, p. 208-209 ; FOURNEL, *les Berbers*, I, p. 217.
2. V. plus loin, III, chap. VI.

les Djeroua dirigent la résistance acharnée des Berbères contre les Asiatiques. Ces luttes animent l'épopée de la Cahena, la Debora du folklore africain, personnage héroïque dont l'existence réelle a été démontrée par Fournel, nom qui fait autorité en la matière [1]. D'ailleurs, Ibn Khaldoun, qui sait faire remonter les ancêtres de la Cahena jusqu'à huit générations en arrière, nous précise par cela même la date de la fondation, sinon du peuple même des Djeroua, du moins celle de la dynastie qui devait lui imposer son nom. Ce nom du fondateur, à moins qu'il ne figure dans la liste comme un éponyme, est écrit par l'historien arabe « Guera [2] ». Or, il n'est pas nécessaire de posséder des connaissances approfondies en arabe pour s'apercevoir qu'il s'agit, pour les Djeroua comme pour Djera, de l'ancêtre du même nom, en tenant compte de l'adoucissement de la lettre hébraïque *Gimel en djim* sous l'influence de l'arabe.

Ce *Guera* גרא aurait donc vécu environ deux siècles avant la Cahena, c'est-à-dire vers le cinquième siècle, en pleine domination vandale. L'Aurès s'étant déclaré indépendant en 483, nous pouvons placer vers cette époque la date de l'apparition première en Afrique des Djeroua, peuple dont les origines se perdent parmi les ténèbres qui entourent le problème complet des migrations des Himyarites après la révolte de 115-118. Les Djeroua étaient-ils un peuple d'origine purement juive, ou bien une agglomération de judaïsants, tels ceux que les Pères de l'Église africaine nous signalent maintes fois? Professaient-ils le Judaïsme traditionnel, ou bien un monothéisme primitif, comme il le semblerait, d'après la description que les historiens arabes nous donnent des mœurs de ce peuple semi-nomade, et comme on pourrait le conclure du terme même de Cahena (prêtresse), titre peu juif orthodoxe, à moins de supposer qu'il s'agisse de

1. V. l. III, ch. II.
2. *Ibidem*.

la fille d'une famille de prêtres et non pas d'une prêtresse. Ce problème nous avait préoccupé déjà lors de nos recherches sur les origines des Juifs au Maroc; il s'impose plus impérieusement quand on entreprend l'histoire du Judaïsme et des Juifs en Afrique.

En l'absence de tout renseignement de source juive ou rabbinique, sur l'existence des Juifs berbères en Afrique, on est amené à penser qu'il s'agit là de populations non orthodoxes, dans lesquelles les rabbins refusaient de reconnaître des Juifs au sens talmudique du mot. Et, procédant à une révision des rares textes rabbiniques qui peuvent avoir trait à ce fait méconnu par les historiens juifs, tels que Graetz, Fürst [1], etc., nous nous sommes convaincu qu'en réalité l'existence des populations juives indépendantes et primitives en Afrique ne devait pas être ignorée des auteurs rabbiniques.

Déjà au quatrième siècle, un docteur du Talmud affirme que les dix tribus disparues d'Israël se trouvaient reléguées en Afrique [2]. Or, dans ces textes, il faut comprendre les Juifs indépendants et non soumis à l'autorité de la Synagogue.

Un autre passage émanant de Rab, docteur du troisième siècle, et qui a trait au Judaïsme orthodoxe, par opposition aux éléments dissidents, signale Carthage la romaine comme le foyer de la Synagogue, à *l'exclusion de l'intérieur de l'Afrique orientale* [3]; et les Juifs *hellénisés ou berbères* se seraient trouvés ainsi en dehors de la Synagogue rabbinique. Quant à l'existence des communautés juives sur tous les points de la Méditerranée africaine, elle est signalée par saint Jérôme [4] et confirmée par de nombreuses données épigraphiques et historiques [5].

1. *Geschichte der Karaertums.*
2. *Sanhedrin*, p. 94a.
3. V. plus haut, l. 1.
4. *Epis. ad Dardanum*, 129.
5. Les légendes arabes précitées forment le chaînon entre les données du Talmud et celles des rabbins du moyen âge.

Nous passerons sous silence les renseignements problématiques fournis par Eldad le Danite, le Marco-Polo du neuvième siècle, dont la réhabilitation est encore à faire, et d'autres textes parlant d'un « pays juif » en Afrique[1], pour arriver à l'époque rabbinique qui s'ouvre avec la fondation de la célèbre école de Kaïrouan au dixième siècle. A cette époque, les Caraïtes, ces antagonistes du Talmud, bien qu'ils fussent eux-mêmes un produit négatif du rabbinisme, entrent en scène, comme secte distincte.

L'importance réelle de cette secte, qui dès ses débuts a sa littérature, est telle que jusqu'à nos jours les historiens juifs continuent à prendre souvent pour des Caraïtes tous les groupements proto-israélites.

Ces derniers, en Afrique comme en Asie, dans le bassin de la mer Noire comme au Sahara, n'étaient que des Juifs primitifs n'ayant jamais connu le Talmud et, par conséquent, le Caraïsme, son antithèse.

En réalité, il faut se garder de confondre les Proto-Juifs ou descendants des Juifs, ayant quitté la Palestine avant la rédaction du Talmud, et les Caraïtes dont l'origine est la même que celle de tous les Juifs de la Diaspora. En ce qui concerne l'Afrique, nous possédons des textes rabbiniques qui nous parlent nettement des populations judéo-berbères.

Une lettre attribuée à Maïmonide[2], et en tout cas fort ancienne, nous parle des gens qui habitent Djerba et le Djebel-Nefoussa, tout le pays s'étendant depuis Tunis jusqu'à Alexandrie.

Ces Juifs, bien qu'ils soient très attachés à leur croyance en Dieu, ont les mêmes superstitions et les mêmes pratiques que les Berbères musulmans. Ainsi, ils détournent leurs regards de la femme impure et n'arrêtent leur vue,

1. A. Epstein אלדד הדני ; Neubauer, *Jewish Quarterly Review*, t. I, *Where are the ten tribes ?*
2. Nous la reproduisons dans notre l. III, ch. v.

ni sur sa taille, ni sur ses habits ; ils ne lui adressent point la parole et ils se font scrupule de fouler le sol que son pied a touché. De même, ils ne mangent même pas le quartier de derrière des animaux abattus, etc. Bref, ils ne sont ni Caraïtes, ni Orthodoxes. D'ailleurs, ces usages sont encore en vigueur chez les Juifs du Djebel Iffren, les mêmes chez qui j'ai retrouvé un dialecte archaïque et des inscriptions du dixième au douzième siècle qui témoignent d'un Judaïsme syncrétiste [1].

Abraham Ibn Ezra, dans son commentaire sur l'Exode [2], signale les « hérétiques » d'Ouargla comme faisant un voyage (pèlerinage) et passant la journée de Pâques dans le désert en commémoration de l'Exode.

Abraham Ibn Daoud, dans sa Chronique, semble confirmer l'existence, en Afrique comme en Espagne, d'hérétiques ignorants ayant passé leur vie à côté des Caraïtes.

Enfin, la persistance en Abyssinie des Phalacha, tribu mosaïste primitive adonnée aux arts, tribu guerrière qui continua ses luttes jusqu'en plein seizième siècle, ainsi que vient de le démontrer le savant M. Halévy, n'est-elle pas de nature à faire réfléchir sur l'analogie de cette population des Aurés avec les Djeroua et les autres tribus de l'Afrique. M. Halévy, en effet, a suffisamment fait ressortir que les Phalacha sont demeurés fidèles à l'institution de Nézirim ou Aascètes et aux prescriptions concernant les sacrifices, l'impureté de la femme, etc., prescriptions mosaïques que le Talmud a abolies.

Malheureusement, tout comme les Phalacha de l'époque himyarite, les Berbères de la première époque n'écrivaient pas, ou du moins écrivaient peu ; les documents épigraphiques [3] commencent à peine à venir jeter la lumière sur les ténèbres dans lesquelles sont enveloppées les desti-

1. Chap. XII.
2. V. plus bas, l. III, ch. VII
3. V. notre appendice II.

nées intimes des Berbères, antérieurement à la pénétration de l'Islam. Cependant, à défaut de documents écrits, l'archéologie et l'ethnographie nous autorisent à admettre avec pleine confiance les assertions d'Ibn Khaldoun et confirment même notre thèse sur la préexistence d'un Judaïsme primitif, dont l'organisation et le caractère religieux auraient rappelé ceux de l'Arabie et de l'Éthiopie. A ce sujet, un voyage d'études que j'effectuai en suivant l'itinéraire des tribus juives, tel que le fournit Ibn Khaldoun, m'a donné quelques nouveaux éléments, nous permettant, avec l'admirable découverte de la nécropole juive par le P. Delattre, de nous faire une idée de ce Judaïsme.

En effet, il ressort de la longue discussion qui précède, que le Judaïsme africain, contrairement à l'opinion de certains savants, doit nécessairement porter la trace des Judaïsmes antérieurs à la Synagogue, telle que le Patriarcat et le Gaonat l'avaient consacrée. Sous ce rapport, ce Judaïsme doit forcément avoir des points de contact avec les Judaïsmes de l'Arabie et de l'Éthiopie, ou avec celui de la Phénicie africaine du temps de la Libye antique.

Cette hypothèse d'une origine anté-talmudique des populations judéo-berbères m'avait suggéré l'idée de tourner mes recherches du côté des analogies que ces populations pouvaient présenter avec le Judaïsme. On devait s'attendre à retrouver chez ces autochtones de l'Afrique la trace des cultes qui nous sont connus, soit par les historiens, soit par les découvertes archéologiques des premiers siècles du christianisme. Ce prototype de ce que devait être le Judaïsme africain primitif, que nous avons fixé dans la première partie de notre travail, se présente à nous sous les aspects suivants :

1° La persistance des temples et autels, à l'exclusion des synagogues, tels que nous en rencontrons à Éléphantine au cinquième siècle avant J.-C., tel en Égypte celui des Onias et les sanctuaires trouvés chez les Phalacha de nos jours.

2° Les traditions de certains clans d'Aaronides, tels que ceux de l'Arabie, ou de certains prêtres qui devaient exercer le culte des sacrifices et dont la Synagogue se passe depuis l'abolition des rites des sacrifices.

3° La permanence, du moins pour les premiers siècles de l'établissement de ces Juifs, des nécropoles taillées dans le roc qui forment le type des tombes juives classiques en Palestine et à Cyrène, et qui dénotent une influence anté-rabbinique ou palestinienne directe.

4° Des survivances linguistiques ou rituelles se rattachant, soit à la Palestine, soit au moins à la Cyrénaïque hellénisée.

Les recherches que j'ai faites sur place m'ont donné des résultats assez convaincants, si bien que nous pouvons dorénavant affirmer que, partout où Ibn Khaldoun place les Judéo-Berbères, les traces de leur passage et même des survivances de leur séjour en Afrique se retrouvent avec certitude [1].

A. — *Nécropoles anté-islamiques.*

Je commence par une étude des nécropoles pour deux raisons, d'abord parce que les usages qui concernent les morts, sont ceux qui se perpétuent chez tous les peuples avec le plus de persistance ; ensuite, parce que la grande nécropole de Gamart découverte par le P. Delattre, datant de l'époque romaine, nous fait revenir au type classique des nécropoles juives en Palestine. Ce sont des caveaux creusés dans le roc et dans lesquels on trouve des niches, ou des tombeaux rectangulaires, que le Talmud désigne sous le nom de כוכין « Koukhin ». Au Djebel-

1. J'ai réuni ces documents dans un mémoire intitulé : *Un Voyage d'études juives en Afrique* (*Recueil des Savants étrangers à l'Académie des I. et B.-L.*, à paraître).

Khaoui, M. Delattre a exploré plus de cent caveaux pareils; chacun d'eux est pourvu d'un couloir qui devait servir de lieu de prières et de rendez-vous pour la famille; ce couloir contient quelques bancs, quelquefois même les vestiges d'un puits, dont l'eau était employée pour les ablutions rituelles. C'est le cas des nécropoles de Jérusalem, dont les caveaux de Gamart, ceux de Cyrène et de tant d'autres ne sont que la copie exacte. La disposition des tombes est conforme aux prescriptions de la Loi juive; souvent on y trouve des traces de chandeliers à sept branches et de caractères hébraïques [1].

Avec la pénétration de l'Islam, ce type de tombeau disparaît définitivement, pour céder la place aux tombes simples, creusées dans la terre et posées sur quelques pierres, rappelant les tombeaux des Arabes, avec une particularité cependant : par opposition aux musulmans, qui dirigent la tête des morts vers le Sud-Est, c'est-à-dire vers La Mecque, les Juifs africains sont tournés du côté du Nord-Est, c'est-à-dire vers Jérusalem. Cette particularité nous permet de distinguer les cimetières juifs au moyen âge musulman de ceux de l'antiquité [2].

Les nécropoles juives du type Jérusalem-Gamart, c'est-à-dire antérieures à l'Islam, sont plus nombreuses qu'on ne le croirait.

Dans le Djebel Iffren, dernier refuge des Juifs autochtones du Djebel Nefoussa, on trouve des tombeaux taillés dans le roc avec des niches où sont des ossements; les caveaux se rencontrent précisément dans le voisinage même des cimetières juifs actuels et à proximité de la Synagogue antique, dont il sera question plus loin.

1. M. Babelon (*Carthage*, p. 175-178) donne une description détaillée de cette nécropole. M. le marquis de Vogüé dit, entre autres : Il est certain que la nécropole de Gamart est le cimetière de la colonie juive de Carthage.

2. Cf. sur cette question la *Jewish Encycl.* art. *Catacombs*; Chwolson, *Corp. Inscr. Hebr.*; Delattre, *Gamart*, *passim*.

A Djado, dans le Djebel Nefoussa, j'ai constaté non loin de la Hara ou de la ville juive, actuellement abandonnée, une synagogue souterraine, et, près d'elle, des caveaux à niches mortuaires, dont l'une portait les traces d'un chandelier, mais à cinq branches.

Dans l'Aurès, le territoire occupé autrefois par les Djeroua, qui s'étend du Djebel Mimtasa situé en face des ruines de Bagaïa jusqu'au Djebel Djaafa, j'ai trouvé trois nécropoles du même type. Les coteaux du Djebel Djaafa, possèdent encore de nombreuses ruines romaines, ayant à côté d'elles des nécropoles de caveaux à niches. Dans chacun d'eux, un vestibule avec plusieurs bancs rappelle les tombeaux de famille de Gamart.

A Bagaïa même, j'ai découvert aussi une vaste nécropole analogue. Après avoir visité les deux collines principales, où, à force de persévérance, M. Catalogne, l'administrateur de Khenchella, a réussi à déblayer les assises d'une mosquée du moyen âge, un mur et une nécropole de l'époque romaine et, peut-être, des vestiges de l'époque punique, je m'étais aperçu qu'une troisième colline, peu éloignée des deux autres, constituée par un roc immense, devait faire partie de l'ancienne ville.

On m'a signalé la présence d'une nécropole analogue sur la pente du Djebel Mimtasa, située en face de Bagaïa. Là, se trouvait un cimetière juif à côté de la nécropole creusée dans le roc. Pareil cimetière se trouve dans le Djebel Choumer et sur plusieurs autres points de l'Aurès. Des nécropoles du même type se rencontrent dans la région de Nédromah, centre des établissements du Médiouna. La plus intéressante peut-être est celle de Taza, capitale du Rif. Cette dernière ville, qui domine la région des Rhiata, tribu ayant autrefois professé le Judaïsme, est considérée par les Juifs comme l'une des sept villes les plus antiques de l'Afrique. La communauté juive de l'endroit a des traditions très anciennes, et n'a

jamais été complètement anéantie[1]. Il y a trois ans, la Mehalla du sultan détruisit la ville; la plupart des habitants juifs furent contraints de se réfugier à Mélilla, où j'ai rencontré une centaine de familles originaires de Taza. Le rabbin m'a fait le récit des souffrances que leur infligea la soldatesque.

« Nous regrettons surtout, me dit-il, d'avoir été forcés d'abandonner les tombeaux de nos saints ancêtres. N'est-ce pas dans ces grottes que nous avions l'habitude d'implorer la grâce divine en cas de malheurs publics ? » Les prières faites dans les caveaux souterrains ne rappellent-elles pas les usages des Thérapeutes juifs et des Berbères avant l'Islam ?

Je dois ajouter que le Rif est riche en sanctuaires juifs, qu'il possède une tribu d'Aaronides, ou de Juifs parlant le chleuh et attachés à la glèbe.

On m'assure que des nécropoles souterraines identiques se trouveraient également dans le Sous, notamment à Taroudant[2].

B. — *Sanctuaires*.

Parmi les Synagogues africaines, la tradition attribue une importance particulière à des sanctuaires connus sous le nom de *Ghriba*[3]. Ce terme se traduit par les mots « solitaire, ou miraculeux », dont le premier seulement serait à retenir. On compte en tout six « Ghriba » authentiques en Afrique, et leur origine remonte à des temps reculés. En aucun cas on ne pourrait élever une Ghriba,

1. Au seizième siècle, un chef Judéo-Berbère dominait encore la région (Slousch, *Et. sur l'Hist. des Juifs au Maroc*, p. IV, ch. VII).

2. Les Juifs et les Musulmans de cette région possèdent des traditions bibliques très anciennes (cf. Is. Loeb, *les Daggatoun*). V. notre appendice II.

3. La lettre ק dans le Maghreb oriental se prononce comme un *g* allemand. D'ici les confusions fréquentes entre *kof*, *djim* et *ghaïn*.

l'antiquité seule ayant consacré leur origine. La vénération des Berbères eux-mêmes pour ces sanctuaires montre qu'ils pourraient bien avoir une origine anté-islamique. D'autres preuves plaident en faveur de cette thèse.

La Ghriba du Djebel Iffren est une synagogue souterraine, qui nous ramène au temps où le service religieux se faisait dans les caveaux. Elle est isolée, solitaire, comme l'était le temple à une époque où les lois sur la pureté étaient encore en vigueur. Elle est située en face d'un village qui porte encore le nom de « Cohen », ou village des prêtres, dont il sera question plus loin.

Le régime dont Djerba présente quelques survivances, rappelle singulièrement celui des Thérapeutes. Nous étudierons dans un appendice spécial l'évolution de cette secte juive en Afrique[1]. Nous montrerons avec l'appui autorisé de Harkawy et des auteurs caraïtes du moyen âge qu'à l'époque arabe la secte avait pris le nom de Magharia[2] (ceux des cavernes) pour devenir ensuite Maghrabia (ou Juifs du rite du Maghreb). C'est la même voie qu'avait suivie dans son évolution étymologique le nom de Ghriba. Chez les Phalacha, le mot de Meq'arab signifie Synagogue.

En Tunisie, c'est le Kef, centre du ralliement pour les nomades juifs du Kef et du Derid, qui possède une Griba. Près de cette dernière se trouve un cimetière où les nomades des Douars environnants continuent à apporter leurs morts. Sa Synagogue solitaire et le cimetière existaient, tous deux, avant la fondation de la ville française du Kef. Ils devaient donc grouper les nomades juifs du pays; ce qui nous explique le mot Ghriba « solitaire », qui a fini par prévaloir dans la prononciation des indigènes.

La ville de Bône possède également une Ghriba[2], au

1. *Thérapeutes et Maghrabia.*
2. Il est vrai qu'une tradition locale attribue l'origine de cette synagogue à l'époque de l'expulsion de l'Espagne.

sujet de laquelle on raconte les miracles les plus surprenants. Ici encore on rencontrait des nomades juifs, jusque dans les alentours de la ville.

Dans l'Aurès, c'est Biskra, autre centre de ralliement pour les Bahoutzim ou nomades juifs, qui possèdent la Ghriba. Mais décidément c'est la Ghriba de Djerba, laquelle, par la renommée dont elle jouit parmi les Juifs en Afrique, par le caractère particulier de ses traditions, tient la première place parmi tous les sanctuaires analogues de l'Afrique.

Les habitants des deux villages juifs de l'île de Djerba (la Hara K'bira et la Hara Z'ghira) se considèrent eux-mêmes comme une aristocratie; deux éléments contribuent, d'ailleurs, à la haute opinion que les Juifs de Djerba ont d'eux-mêmes : en premier lieu, vient la présence à Djerba de la fameuse Ghriba, le sanctuaire des Juifs par excellence, et en même temps l'existence d'un célèbre clan des Aaronides, ou des Cohanim.

Si la Hara K'bira est le centre des habitants laïques, c'est-à-dire des Juifs descendants de tribus d'Israël, la Hara Z'ghira, située en face de la Ghriba, a toujours été le siège des Cohanim.

On se croirait transporté au sanctuaire de Jérusalem ou de Léontopolis, sous le régime anté-rabbinique, au temps où le sanctuaire et les Cohanim qui y assuraient le service du culte devaient être isolés du vulgaire. Le nom de Ghriba, « la solitaire », pour la distinguer des synagogues ordinaires, se trouverait ainsi expliqué. La tradition locale confirme d'ailleurs cette hypothèse. Elle rattache les origines des Juifs de Djerba au temps d'Esdras.

D'ailleurs, le nom primitif de la Ghriba ne semble pas encore oublié ; à l'exclusion de tous les autres sanctuaires analogues, la Ghriba a son nom particulier : celui de Deghet דגת.

Ce mot archaïque est employé pour le mot hébraïque

Delet, avec la permutation, très fréquente dans les langues berbères, de la lettre ג en ל.

Après la destruction du temple, raconte la tradition locale, une famille descendant d'Esdras aurait sauvé une des portes du temple de Jérusalem, en allant se fixer à Djerba. Elle y construisit le *Deghet*, ou sanctuaire de la Porte, qui devint plus tard la Ghriba.

Aujourd'hui encore le clan des prêtres s'intitule « Qehal Deghet », la communauté de Deghet.

Un préjugé local veut qu'un Lévite ne puisse jamais fouler le sol sacré de Djerba. On prétend que cette interdiction résulterait d'une malédiction qu'Esdras aurait jetée aux fils de Lévi. Si l'on tenait compte de la persistance d'une pareille tradition chez les Juifs du Yémen, et du fait que l'élément lévitique fait totalement défaut parmi les groupes judéo-africains, on arriverait facilement à en dégager une survivance de judaïsme primitif, la distinction nette entre les Aaronides et les autres fils de Lévi n'étant due qu'à la réforme d'Esdras, ainsi que l'a établi la critique biblique moderne. Les éléments non rabbiniques du Judaïsme continuaient donc à considérer les Lévites comme concurrents des fils d'Aaron.

Le clan des prêtres de Djerba ne fait d'ailleurs pas remonter sa généalogie au delà du dixième siècle. J'ai sous la main une liste généalogique qui contient une ligne de vingt-sept ancêtres [1].

Cependant, le terme « celui qui arrive de captivité », appliqué au dernier de ces noms, témoignerait plutôt de l'arrivée des prêtres à une époque où le Rabbinisme n'était pas encore affermi dans ces parages, c'est-à-dire avant la fondation de l'école de Kaïrouan, foyer du Talmud en Afrique.

Or, d'après un renseignement recueilli par M. Abr.

1. Je l'ai publiée dans mon *Voyage d'Etudes juives en Afrique*.

Cahen, un groupe de guerriers juifs suivis d'un clan d'Aaronides auraient cherché, par suite des guerres soutenues par les tribus judéo-berbères contre Idris Ier, vers la fin du septième siècle, un refuge à Djerba[1].

D'autre part, la persistance dans le rituel religieux et dans les traditions locales d'usages contraires au Talmud est invariablement justifiée par les rabbins de Djerba, par la raison que leur culte est antérieur à la construction du second temple et, par conséquent, au Talmud lui-même[2].

D'ailleurs, l'existence en Afrique des clans des prêtres aaronides, qui devaient embrasser le Judaïsme primitif comme les Cohanim de Jérusalem et des Oniades de l'Égypte, n'est pas un fait aussi isolé qu'on le croirait au premier abord.

C. — *Clans d'Aaronides.*

On sait que les fils d'Aaron, tant que le temple subsista, formèrent une caste ayant le monopole des services du culte. Les rabbins, qui commencèrent par disputer à cette aristocratie héréditaire la priorité, ne devaient en avoir raison que longtemps après la destruction du temple. En Arabie, partout où le service du culte primitif subsistait encore, l'Aaronide venait en tête. Partout où le rabbin pénétrait, c'est la synagogue qui se substituait au temple. En Afrique, où le Judaïsme orthodoxe avait mis beaucoup de temps à pénétrer et où les Juifs primitifs formaient la majorité, les clans des Aaronides pouvaient prédominer. La Ghriba ou le « sanctuaire solitaire », ne serait donc qu'un petit temple, qui avait des Cohanim comme les

1. *Hist. des Juifs de l'Afr. septentrion.*, p. 76.
2. V. notre étude précitée.

temples des Phalacha, et des clans de prêtres comme le prototype du temple d'Onias.

C'est là qu'il faudrait chercher la clef du problème de la Ghriba de Djerba et de ses prêtres. Cependant, ces Cohanim ne sont pas les seuls en Afrique. Ce continent, dont la particularité est de favoriser la division en tribus et en groupements, nous a conservé plusieurs autres cas analogues.

La région de Gabès, et particulièrement le Djerid, se réclame comme la patrie d'un clan de prêtres d'origine zadocite, c'est-à-dire de cette même origine dont fut Onias, le fondateur du temple de Léontopolis. Or, deux faits concordent pour confirmer cette tradition : la région du Djerid compte de nombreux Juifs nomades, ayant exercé leur activité guerrière à l'époque de l'invasion arabe. D'autre part, l'auteur de l'élégie qui raconte la persécution des Almohades, qualifie Gabès de « la noble d'origine [1] ».

Il est vrai que c'est précisément dans le groupe demeuré le plus pur, c'est-à-dire parmi les Juifs du Djebel tripolitain, que l'élément aaronide fait totalement défaut. A Tripoli même les Cohanim sont tous d'immigration étrangère.

Cependant, il ne devait pas en être toujours de même. Dans le Djebel Iffren, et en face de la Ghriba dont les Juifs rapportent l'origine à l'époque de la destruction de Jérusalem, j'ai rencontré tout un village, situé au centre des établissements juifs, qui continue à porter le nom de *Cohen*. Il s'agirait donc d'un ancien établissement des Aaronides comme celui de Djerba, abandonné ensuite par ses habitants.

Je suppose que ce fait a dû se produire vers le dixième siècle, à l'époque où le Rabbinisme commençait à pénétrer

1. המיוחסה Cazès, *Rev. des Et. juives*, t. XX.

en Afrique et à enlever aux Aaronides leur suprématie sur le peuple. Les vestiges de cette lutte entre les rabbins et la caste religieuse se retrouvent un peu partout. A Djerba, le Rabbinisme n'a pas encore réussi à avoir complètement raison de la caste aaronide.

Au Djebel Iffren, d'où, sauf le village de Cohen, toute trace de Cohanim avait disparu, le nom de Cohen a cependant subsisté dans un ancien patois que nous publions ailleurs. Et sait-on ce que signifie dans cette langue ce mot autrefois si vénéré en Israël? Il équivaut au mot « corruption » ou « concussion [1] ».

Quel tableau de décadence l'histoire de ce mot évoquerait-elle, si l'on voulait donner libre cours à l'imagination!

Cependant l'antagonisme entre Cohanim et Israélites connus au temps du Talmud [2] continue, bien que sous une forme moins vive, à se faire jour en plus d'un endroit. Par exemple à Tunis, où il existe une synagogue uniquement réservée aux Cohanim. A Debdou, près de Taza, centre des Rhiata, qui a autrefois professé le Judaïsme et qui possède encore une nécropole du type de Gamart, existe le clan des Aaronides Saqali (Siciliens). Et les Aaronides, fiers de leur sanctuaire, empêchaient les autres Israélites de profaner leur temple par leur présence. Le rabbin marocain Edrehi raconte dans son *Book of miracles*, (p. 193) des détails très curieux sur la vie des Aaronides de Debdou. Le clan comptait au commencement du dix-neuvième siècle environ sept cent familles, toutes d'origine aaronide, contre deux ou trois israélites vulgaires. Les Berbères continuent à les tenir en estime. Ils préfèrent tuer vingt Musulmans que de toucher à un seul Juif. Cet auteur constate la persistance à Debdou du préjugé qui veut qu'un Lévite ne puisse s'établir à côté de ces Aaronides.

1. שוחד.
2. V. Cf. J. Derenbourg, *Essai sur l'Hist. et la géogr. de la Palestine*, ch. XXIII.

Si nous ajoutons à ces exemples celui de la Cahena, — en phénicien « prêtresse » et en hébreu « fille d'un Cohen », — qui dominait précisément la grande nation guerrière de religion juive de Djeroua, nous pourrons peut-être émettre une thèse hardie, mais qui résulte de l'ensemble des faits.

A l'époque de l'invasion arabe, il existait en Afrique, comme à Léontopolis et dans l'Arabie anté-islamique, nombre de sanctuaires juifs entretenus par des clans de prêtres d'origine aaronide qui dominaient les Juifs primitifs et les Berbères eux-mêmes.

Le prototype de ces temples c'est le temple d'Éléphantine, c'est celui d'Onias en Égypte. Ce dernier rejeton d'origine sadocite n'avait-il pas réussi à fonder un temple rival en Égypte, à se mettre à la tête des colonies juives militaires de ce même pays et à se faire investir du titre d'Arabarque, ou prince des nomades du désert et de la mer Rouge ? Rien d'impossible à ce que ses descendants lointains aient hérité du titre de généralissime et de la suprématie sur la région d'Onion [1].

On a vu, en effet, que des colonies militaires analogues ont de tous les temps existé en Libye. Ne serait-il pas logique de supposer qu'après les guerres déchaînées en Afrique par les Juifs maures contre les Romains, les réfugiés juifs de la Cyrénaïque, guidés par les descendants d'Onias et même par d'autres familles de prêtres, auraient pénétré, avec l'aide des Himyarites judaïsés, dans les massifs montagneux de l'Afrique ?

On l'avait supposé, sans avoir pu appuyer d'une façon

1. Cf. le passage précité du tr. *Meguilla*, 10a, concernant le fonctionnement de la maison d'Onias au quatrième siècle ; l'indication d'Ibn Khaldoun que « les Djeroua fournissaient des rois à tous les Berbères » de la deuxième race et des traditions localisées en Afrique, nous permettent de supposer un grand mouvement de Berbères-Himyarites guidés par des princes aaronides de la dynastie d'Onias. Ajoutons que les Aaronides du Djerid prétendent avoir une origine sadocite.

scientifique cette hypothèse originale. Mais la persistance en Afrique de monuments qui se rattachent à des époques anté-islamiques, de nécropoles creusés dans le roc, de sanctuaires ou de ghriba, de fractions de Juifs nomades dont plusieurs groupes rattachent leurs origines à Bagaïa, la capitale de la Kahina, et enfin celle de clans d'Aaronides qui en Afrique ont joué un rôle social important, tout cela ne nous permet-il pas de conclure que, déjà à l'époque anté-islamique, le Judaïsme africain rappelait celui de l'Arabie ?

D. — *Données linguistiques.*

Les traditions locales chez les Juifs de l'Atlas, notamment parmi les derniers groupes du Djebel tripolitain et de l'Atlas marocain (Sous et Taroudant), font remonter l'origine de ces Juifs à une époque antérieure au Christianisme. Les habitants de Djebel Iffren, sur le versant oriental du Djebel Nefoussa, déclarent avoir été établis dans ce pays comme colons agricoles par le général romain d'origine grecque, Phanagore, ce même Phanagore dont le nom figure dans un ancien Midrash, à côté de celui de Titus [1]. Les rabbins de la place prétendent avoir, il y a trente ans, trouvé une pierre tumulaire qui date du premier siècle. Ce qui est certain, c'est qu'il y existait en même temps qu'une ghriba, une nécropole du type Gamart, et qu'on retrouve des traditions sur la prédominance politique et religieuse des Juifs, des mœurs et des usages remontant à un Judaïsme primitif, enfin des témoignages de rabbins du moyen âge sur des pratiques encore observées, enfin un dialecte hébraïque d'une origine très éloignée. Nous avons mis à l'étude un lexique et une gram-

1. *Rabba*, איכה I. Dans ce texte Phanagore figure comme le duc de l'Arabie.

maire de cette langue [1], dont nous avons fait ressortir le caractère hébraïque. Sa prononciation le rapproche plutôt du samaritain; mais certains mots portent les traces d'une évolution spéciale. Plusieurs sont d'origine araméenne, et leur forme rappelle le dialecte palestinien, non le babylonien : il faut écarter toute hypothèse d'influence du côté rabbinique.

Mais la présence d'éléments grecs, alors qu'aucune trace de latin ne s'y trouve, est convaincante pour faire admettre l'origine hellléniste, au moins d'une partie des Juifs de l'intérieur africain. Graetz et Frankel avaient déjà fait la même constatation, en ce qui concerne le dialecte enseigné aux Juifs de Kaïrouan par l'aventurier Eldad le Danite au neuvième siècle [2].

Le mot de « Hara », prononcé par certains Juifs *Hora*, appartient au même vocabulaire; il signifie le « camp retranché», ou « la ville par excellence[3]» ; ce n'est qu'après l'évacuation des Chrétiens, que la Hara devient la « ville juive ».

E. — *Témoignages épigraphiques.*

L'épigraphie juive, n'a pas jusqu'à présent donné en Afrique grand résultat. Certes, il ne faut pas s'attendre à trouver pendant le moyen âge juif un grand nombre de documents épigraphiques ; des recherches en ce sens n'ont pas encore été faites et je suis certain que l'on aurait pu y recueillir des documents suffisants pour reconstituer une partie au moins de l'histoire des Juifs en Afrique. Moi-même, en suivant les indications d'Ibn Khaldoun, j'ai trouvé un certain groupe d'inscriptions d'une époque ancienne et dont l'intérêt n'a pas échappé à M. Ph. Ber-

1. Etude précitée, cf. *Un dialecte hébreu du Sahara.*
2. V. Graetz, *ibid.*, éd. hébr., III, notes.
3. C'est encore le sens de ce terme dans le dialect Maltais.

ger : ces inscriptions, provenant des oasis de la côte tripolitaine et du Nefoussa, nous montrent que partout où la tradition place des Judéo-Berbères, des survivances écrites subsistent encore.

La plus ancienne de ces inscriptions provient de Volubilis (Maroc) et de l'oasis de Zlitin. Dans la région environnante, certains points géographiques, des fleuves et entre autres des mausolées de construction romaine, portent des noms juifs. Des ruines de synagogues antiques s'y retrouvent ; des tribus berbères d'origine juive (les Oarchefana, les Beni-Brahami, les Beni-Ashaq) s'y rencontrent. D'autre part, nous savons que les Nefoussa avaient débordé sur la côte sous la domination byzantine [1]. C'est à cette époque, c'est-à-dire entre le cinquième et le septième siècle, qu'il faut placer la tombe hébraïque du nom d'Abed ou d'Anan, dont l'écriture dénote l'origine antique [2] et les deux inscriptions provenant des ruines de Carthage. En outre, dans la Hara de Zlitin j'ai trouvé des vestiges d'inscriptions en langue grecque. Ces documents appartiennent certainement à une époque antéislamique. Les autres inscriptions que j'ai recueillies sont toutes d'époque islamique ; mais, par leurs origines et leurs dates, elles se divisent en deux groupes : 1° groupe judéo-berbère primitif, remontant aux premiers siècles de l'Islam, à une époque où l'élément juif de l'Atlas n'avait pas encore été entamé par le Judaïsme orthodoxe, dont le siège était à partir du dixième siècle, à Kaïrouan et à Fez ; et 2° le groupe judéo-berbère rabbinique, datant de l'époque où le rabbinisme s'infiltrait dans le Sahara, sans toutefois s'y établir définitivement.

Pour le premier, le monument le plus important au point de vue historique est la pierre tumulaire que j'ai

1. Cf. FOURNEL, *les Berbers*, I, p. 109.
2. Et. précitée, n° 3.

trouvée dans mes fouilles au cimetière de l'ancienne ville juive de Djado ; ce cimetière est situé sur une pente de la colline, où se trouvent encore les ruines de l'ancienne Hara, notamment une synagogue souterraine et des nécropoles. Déjà la partie gauche m'avait fourni des pierres tumulaires hébraïques du onzième et du douzième siècle. Mais la partie droite, incontestablement plus ancienne, comme le fait voir la couche épaisse de terre qui cache les tombeaux, m'a mis en présence d'un type de tombes nouvelles. Celles-ci, bien que creusées dans la terre et non dans le roc, forment un encavement artificiel autrement solide que ne l'est le type ordinaire des tombes juives du moyen âge : il s'agit là d'un système tumulaire transitoire entre les anciennes nécropoles taillées dans le roc et les pauvres fosses des Judéo-Arabes. Dans l'une de ces tombes, j'ai trouvé une pierre avec une inscription en deux langues, qui à elle seule pose un problème : on y voit d'abord deux lignes en arabe coufique, portant les mots suivants : « Ceci est la tombe de Hassana [1]... » Puis quatre gros caractères hébraïques, d'allure archaïque, reproduisent le nom en hébreu, tandis que plusieurs autres lettres minuscules, que je ne suis pas encore parvenu à déchiffrer, semblent indiquer la date.

Les caractères archaïques de l'inscription en marquent l'ancienneté : dans tous les cas, elle doit être de beaucoup antérieure au onzième siècle, date des inscriptions hébraïques qu'on trouve dans l'autre moitié du même cimetière. Les Juifs orthodoxes et mêmes Caraïtes ayant de tout temps répugné à se servir de l'arabe pour les choses du culte, cette pierre ne peut guère provenir que d'un milieu très peu orthodoxe : avant de passer à l'hébreu rabbinique, les Juifs de l'Atlas avaient donc subi, entre le septième et le dixième siècle, une influence arabe, à moins

1. Étude précitée n° 9.

de supposer que l'écriture coufique fut introduite en Afrique par les Himyarites primitifs et que l'inscription en question est antérieure à l'apparition des Arabes. L'onomastique arabe, qui bientôt se propage partout, le démontre suffisamment. C'est à cette catégorie que se rattache l'inscription du Kasr « Beni-Ashaq » (entre Msellata et Girza), portant les noms suivants : « Isaaq ben Maleaq ben Yacoushti ben Isaac[1] ». Cet Isaac, à en croire les traditions juives locales, aurait été le chef de la tribu qui était en possession du Kasr en question. A Reheibat-es-Sabt, ville qui a gardé des traditions juives, on me signala l'existence d'une inscription juive en caractères arabes, où seraient racontés les exploits guerriers d'Aroun ben Aroun, chef juif de Nefoussa. J'ai pu depuis lors explorer l'intérieur de la Cyrénaïque, et les traditions locales m'ont permis d'établir une liste des anciens établissements juifs de cette région. A Aïn Chahat (Cyrène), à Garnis, à Messa, à El-Milouda, partout on rencontre des nécropoles du type de Gamart. A El-Milouda, j'ai découvert une inscription juive archaïque datant d'une époque antéislamique certaine.

Les inscriptions du deuxième groupe sont plus nombreuses ; de plus, elles relèvent de l'épigraphie hébraïque. Les plus anciennes pierres portent presque toutes une légende qui est générale au Sahara : elles datent du onzième au quatorzième siècle. Plusieurs provenant des oasis de la côte (notamment Msellata et Tripoli[2]) sont antérieures à la grande persécution des Almohades, qui avait décimé le Judaïsme au Maghreb ; plusieurs autres lui sont postérieures[3]. Ces inscriptions nous permettent de constater que, contrairement à l'assertion de certains chroniqueurs du moyen âge, les Judéo-Berbères de l'Atlas et

1. Etude précitée, n° 1.
2. N° 4 6.
3. N° 7-8.

des oasis de la côte tripolitaine n'ont jamais été anéantis ; d'ailleurs, les formules que nous rencontrons sur ces pierres sont calquées les unes sur les textes des Caraïtes, les autres sur ceux des Juifs orthodoxes ; elles dénotent chez les Juifs du Sahara, comme M. Israël Lévi à qui j'ai communiqué ces textes, me l'a bien fait remarquer, une tendance religieuse syncrétiste, tendance qui est confirmée par des documents contemporains et par les usages encore en vigueur chez les Judéo-Berbères. Elles corroborent la lettre de Maïmonide, qui déclare que ces Juifs ne sont ni juifs rabbanites, ni juifs caraïtes, mais Juifs berbérisés. Ce sont toujours des Maghrabia, ou Maghrabia qui, même après la pénétration du Rabbinisme dans ces parages, hésitent entre les deux grandes sectes juives ; ils restent surtout fidèles à leurs anciennes traditions de Judéo-Berbères.

Les pierres de Nefoussa, du quatorzième siècle, nous montrent la persistance de cette foi éclectique. Cependant, les pierres de Msellata datant du quinzième siècle et une autre pierre que j'ai recueillie dans l'Iffren nous montrent que, sous la poussée des fugitifs espagnols (parmi lesquels on trouve de grandes autorités rabbiniques, comme Duran, Barfati, etc.[1]), le mouvement de rabbinisation s'accentua. Les « hérétiques » d'Ouargla et des autres ksour rejettent leurs hérésies, alors que les derniers fugitifs du Nefoussa au seizième siècle nous apparaissent encore sur la côte tripolitaine, en état d'hérésie. Dans ce même siècle, Léon l'Africain signale sur l'Atlas marocain des groupes juifs adonnés à l'agriculture et à l'art militaire, qui sont caraïtes ou sectaires[2].

Aujourd'hui encore, les Juifs de l'Iffren observent les lois de la pureté et les autres restrictions contraires au

1 Cf. le *Youhassin* de Zacouto; CAHEN, *Hist. des Juifs de l'Afr. sept.*, *passim*.
2. T. II, p. 144 et t. IV, p. 137.

Rabbinisme[1], tandis que les Bahouzim ou les dernières fractions des Juifs nomades sont aussi ignorants de la Loi, aussi indifférents à la conception religieuse juive que l'étaient leurs ancêtres. C'est même, avec en outre un vague sentiment ethnique, ce culte des ancêtres, dont les tombeaux sont vénérés par les Judéo-Berbères dans l'Aurès, à Nédroma et ailleurs, qui constitue leur seul lien avec le Judaïsme ; aussi, le progrès de l'Islamisation ne s'arrêta jamais parmi ces primitifs jusqu'à la conquête française.

Ce ne sont donc pas de simples hypothèses que nous apportons à la consolidation de notre thèse sur l'existence historique des Judéo-Berbères, mais des documents et des faits, auxquels les auteurs arabes et juifs, l'archéologie et l'épigraphie, la linguistique et l'ethnographie, fournissent chacun une contribution ; de sorte que le problème des Judéo-Berbères, jusqu'ici limité au domaine vague et aventureux du folklore, devient une vérité historique, qui doitprendre sa place désormais dans les Annales du peuple d'Israël.

Ce point une fois acquis, nous ne saurions mieux faire que de puiser aux renseignements que les auteurs arabes nous donnent sur les destinées historiques de cette race. Ces sources sont d'une importance capitale, et des africanistes comme Fournel et Basset[2] ne l'ont point méconnue. Mais, avant de passer à l'époque islamique, essayons de procéder à une reconstitution historique de la destinée des Juifs survivants des guerres contre les Romains.

1. Nous avons consacré un chapitre spécial aux mœurs des Judéo-Berbères du Nefoussa. Le docteur Huguet a consacré une excellente étude aux mœurs « des Juifs du Mezab ».
2. V. surtout son ouvrage : *Nedromah el les Traras.*

LIVRE TROISIÈME

ESSAI SUR L'HISTOIRE DES JUDÉO-BERBÈRES

I

LES ORIGINES DES JUDÉO-BERBÈRES

Des tribus juives, ayant toutes des conceptions communes et des croyances identiques, se rencontrent depuis l'Arabie himyarite jusqu'à l'Océan. Une première fraction s'est établie solidement dans le Semen, en Éthiopie, favorisée par le relief de ces régions accidentées. Un Judaïsme primitif plus ou moins hellénisé avait survécu dans ce pays à toutes les vicissitudes. Mais ses origines se perdent dans le chaos qui nous empêche de discerner nettement les conséquences des guerres de 115-118. Il est certain seulement, que les survivants de cette insurrection furent obligés de prendre le chemin du sud et de passer par la trouée entre le Djebel Demmer en Libye et l'Aurès en Numidie. Ces deux massifs aux portes du désert n'étaient pas encore sous la dépendance romaine.

Déjà la dévastation de la Cyrénaïque par les Romains avaient provoqué un grand mouvement de migration des tribus berbères vers le sud-ouest[1], ainsi que celle des Aourir'i, que Carette considère comme les anciens aborigènes de l'Afrique, dispersés par les Carthaginois après leur émigration de la Libye orientale.

1. Pour la question des migrations des Berbères, j'ai suivi les données d'IBN KHALDOUN, I, 170 et suiv. : CARETTE, *Exploration scientifique et migrations des tribus de l'Algérie* ; MERCIER, *Histoire de l'Afrique sept.*, I, 181 ; cf. FOURNEL, *les Berbers*, I.

Cette présence des Juifs explique seule les soulèvements des Berbères, qui harcelèrent depuis lors les possessions romaines [1]. Le premier souci d'Hadrien, après avoir vaincu les Juifs, fut de charger Martius Turbo d'apaiser les troubles de la Mauritanie. Pausanias et plusieurs autres auteurs mettent les deux faits sur le même plan. En 122, Hadrien combat personnellement les Maures et les persécute violemment. Sous Antonin, de 161 à 103, nouvelle révolte : les Berbères sont refoulés vers l'Atlas. Or, nous avons montré qu'il y avait déjà à cette époque dans l'Atlas des colonies juives. Entre 250 et 292, eurent lieu les grands soulèvements des Qinquegentions, cette fédération qui apparaît comme la première organisation des Berbères. C'est sur elle que M. Cagnat [2] aperçoit les traces d'une influence plutôt chrétienne, alors que l'existence des Juifs dans l'Atlas est établie. Les réfugiés juifs de la Cyrénaïque se groupèrent avec les Libyens himyarites, dont certaines fractions étaient déjà pénétrées d'une influence juive. Ils s'adaptèrent à la vie du désert, s'assimilant les mœurs berbères, et formèrent à leur tour deux grandes tribus, qui devaient exister dès le quatrième siècle et dont le judaïsme ne fait pas de doute. C'étaient notamment les Djeraoua, dans lesquels il est difficile de ne pas voir le mot hébraïque « étranger » ou « exilé », avec le pluriel arabe. Peut-être est-ce la traduction hébraïque du mot Phalacha. En effet, un auteur signale la présence parmi les Berbères, de Juifs qui portaient le nom de Philistins. Aujourd'hui encore les marchands juifs prétendent qu'une des races du Soudan s'appelle Philisi et professe le Judaïsme. Quant aux Aourir'i, forme altérée du nom d'Aferi, devenus plus tard Aouraba, ils se rallièrent aux Nefoussa. Considéré à ce point de vue, le problème des migrations successives qui précédèrent celles

1. Cf. Basnage, VII, p. 185 ; Orasius, VII, 2 ; Pausanius, VIII, 43, 13.
2. *L'Armée romaine d'Afrique*, p. 53 et 58.

des tribus berbères appartenant au Zenata vers l'occident, comme celui des origines mal précisées des Djeraoua et des Nefoussa, s'explique de lui-même[1]. L'établissement des deux dernières tribus dans le Maghreb, avant les Zenata et à la suite des Louata et des Aourir'i, est confirmée par les renseignements peu nombreux que nous possédons sur les mouvements des Berbères.

Dans la marche vers le Sud-ouest, les fractions avancées des Aourir'i et les Nefoussa et les Djeroua s'établirent d'abord dans la Tripolitaine méridionale et s'y maintinrent jusqu'en 280-270, lorsque l'invasion des Zenata les repoussa jusqu'à l'Aurès.

Les fractions d'avant-garde de ce mouvement allèrent échouer aux environs de Tlemcen et d'Agadir, dans la région de Nédromah et jusqu'aux confins de l'Atlas, où une partie d'entre elles put renouer des relations avec ses coreligionnaires de la côte après la conquête romaine.

1. Cf. notre étude *les Hébr.-Phén.*, appendice V, auquel nous empruntons ici quelques passages, sans toutefois nous hasarder à en reprendre ici les conclusions par trop hypothétiques. JACOPO GROBERG, dans son *Geografico statistico dell' impero de Maroco Genevo*, 1834, p. 25 et 88, parle de Judéo-Berbères antérieurs à l'Islam et établis parmi les Amazigh qui s'appellent Philistini ; Movers (II, *ibid.*, II, p. 434), d'après Graberg, affirme que les Juifs qui venaient parmi les Amazig se donnaient le nom de Philisins. Cette précieuse indication est confirmée par le nom de Phalacha que les Juifs d'Abyssinie continuent à porter et par le terme de Philisis que les Juifs des oasis de la Tripolitaine attribuent aux populations judaïsantes qui seraient établies au Soudan central. Pour nous, il s'agirait toujours de la racine himyarite de פלש (d'où procède le nom des Philistins) qui en hébreu se traduit par la racine de גור. Les Djeroua (les *guerra* ou ghériens de l'Arabie anté-islamique) seraient peut-être les descendants ou les congénères africains de ce peuple guerrier et trafiquant de l'Arabie dont il a été question plus haut. En outre, nous admettrions volontiers que les deux autres tribus berbères de religion juive les Mediouna et les Nefoussa eussent été des fractions des anciens Midianites et Nefis-Nefous de la Bible. — M. A. P. Martin, dans son livre sur les *Oasis sahariennes* (p. 34-46) apporte des lumières nouvelles (puisées à des sources indigènes) sur les « migrations juives » qui, par l'Ethiopie se portaient dans les ksour du Sahara à une époque anté-islamique. Cet auteur attribue à l'époque de la Domination Juive une durée de cinq siècles.

En effet, au milieu du troisième siècle, les Romains ne sont pas encore solidement établis dans ces provinces [1], ce qui explique la pénétration tardive du christianisme dans la Mauritanie intérieure et tingitane.

Plus tard, refoulées par le flot toujours montant des Zenata et des Louata qui s'emparent des oasis algériennes et marocaines entre 522 et 565, les tribus juives se dispersent, se fractionnent, et profitant de l'anarchie qui règne dans le pays à partir du quatrième siècle, elles se dégagent de la domination romaine. En tant qu'élément relativement civilisé, elles dominent alors la situation politique jusqu'à la conquête arabe. Mais en revanche, de même que les Kouraïza d'Arabie, les Phalacha d'Éthiopie et les hellénisants de la Crimée, et sous l'influence des Hébréo-Phéniciens qu'elles trouvent un peu partout, ces tribus s'écartent définitivement du Judaïsme traditionnel et orthodoxe, en disparaissant pour longtemps des Annales de l'histoire juive.

N'anticipons pas cependant sur les événements, d'autant plus que nous pouvons citer à l'appui de notre thèse des textes concernant l'intérieur du nord-africain, et remontant directement aux événements de 115-118 [2].

C'est en effet à l'occasion de cette révolte et de son expansion vers l'Occident, que Marcus Turbo commença l'invasion de la Mauritanie et la conquête des Berbères, sans toutefois se hasarder à pénétrer jusqu'à l'intérieur du pays et à rejeter les révoltés jusqu'à l'Atlas.

D'ailleurs, nous avons déjà dit qu'une tradition locale, corroborée par une chronique du moyen âge prétend qu'en moins le Djebel Nefoussa comptait déjà des colonies agri-

1. G. Boissier, *l'Afrique Romaine*, p. 124.

2. Afin de mieux faire ressortir le caractère particulier propre aux Judéo-Berbères, nous sommes forcés de revenir sur les événements qui marquent les origines de la formation de ce judaïsme, si différent de celui que professaient les Juifs du littoral.

coles juives à partir du deuxième siècle[1]. Il en était de même pour ce qui concerne la Syrte et le lac de Triton.

Un passage du Midrash, fort ancien — puisqu'il considère la Berbérie et la Mauritanie comme les extrémités du monde — nous parle de la pénétration des Juifs dans ces pays dans les termes suivants :

« Certains d'entre les Juifs sont exilés jusqu'à la Berbérie ; certains autres jusqu'à la Mauritanie[2]. »

Il paraît cependant que les premières impressions que firent sur les fugitifs les habitants de la Berbérie ne devaient pas être des plus favorables. Un texte talmudique du deuxième siècle considère en effet les Berbères et les Mauritaniens comme les populations les plus barbares ; il leur applique le terme peu flatteur de גוי נבל « peuple immonde » auquel les Juifs étaient livrés[3].

Ce témoignage est d'accord avec les traditions locales, au sujet des vexations imposées aux Juifs par les Berbères et les Maures ; si nous rapprochons ce texte d'autres textes anciens, il est confirmé par une autre passage du Midrash, où l'on se plaint de l'inimitié des Berbères dans les termes suivants : « Les autres (par exemple les Romains) ont des griefs contre le peuple juif ; mais quel tort avons-nous jamais fait aux Berbères et aux Scotts[4] (?) ; pourquoi donc ces derniers persécuteraient-ils Israël[5] ? »

Un érudit hébreu, dont les affirmations ont ici du poids, Marcus Fischer, a consacré une grande partie de sa vie à rechercher, dans les documents anciens, tout ce qui se rapporte aux Israélites implantés dans le nord de l'Afrique depuis la destruction du second temple jusqu'à l'établissement de la domination arabe en Afrique, et il a publié

1. *Voyage d'Etudes juives en Afrique* ; Cf. plus haut l. II.
2. Midrash Rabba, *Cant. des Cant.*, vers. קול דודי.
3. 4. *Jebamot*, f. 63b.
4. Nous lisons ici Gothes.
5. *Midrash Tehilim*, § 109.

le résultat de ses recherches dans un petit volume intitulé תולדות ישורון (imprimé à Cracovie en 1817). L'auteur a soin de nous indiquer, dans sa préface, une fois pour toutes, les sources où il a puisé ; et il donne sur ces populations, sur leurs institutions, leurs mœurs, etc., des renseignements fort curieux et généralement vraisemblables, bien qu'acceptés par lui, pour ainsi dire, en bloc et sans aucun esprit de critique. Un grand nombre des faits cités par cet auteur sont toutefois confirmés par d'autres documents. ce qui en fait présumer l'exactitude.

L'auteur commence par affirmer ce qui a été établi plus haut, à savoir que, lors de la destruction du temple de Jérusalem par Titus (l'an 70 de J.-C.), une très grande quantité de Juifs furent transportés dans la Province Proconsulaire d'Afrique, que les Romains voulaient repeupler[1] et dans la Mauritanie[2]. Un très grand nombre de nouveaux émigrants se sont adonnés à l'agriculture, d'autres à l'élevage du bétail, quelques-uns enfin aux métiers manuels. Mais les uns et les autres conservaient en partie leurs statuts et leurs traditions généalogiques. Leur autonomie se maintint en terre d'exil, et leur organisation en tribus, si conforme au génie sémitique, reçut avec l'émigration une nouvelle consécration. Les membres d'une même tribu étaient-ils tous issus d'une même famille? Cela ne nous paraît pas probable, et il est permis d'en douter. Il semble plus plausible d'admettre que les groupes réunis par les hasards de l'émigration se sont, petit à petit, agglomérés en prenant pour chef le plus puissant et le plus capable d'entre eux, sous le nom d'Ethnarque. Les Romains, qui par suite de la pénétration se trouvèrent en contact avec eux, favorisaient cette constitution, parce qu'elle faci-

1. On remarquera que ce renseignement est confirmé par une ancienne source (Neubaeuer, *Mediavel Jew. Chron.*, pas. cité) et par les traditions locales des Juifs du Djebel Nefoussa).

2. M. Cazès, dans son *Essai sur l'Hist. des Juifs de la Tunisie* (p. 28 et s.), a repris ces renseignements.

litait la perception des impôts. Ils chargeaient habituellement l'Ethnarque de ce soin. Les Romains, en effet, imposaient d'une taxe de deux sicles par an tout individu valide, âgé de seize à soixante ans.

Les nouveaux venus ne furent pas, d'abord reçus par les Juifs établis antérieurement dans le pays sans une certaine méfiance. Tandis que ces derniers avaient leurs temples dans les villes accessibles aux maîtres du pays, dont ils flattaient souvent l'amour propre par des inscriptions grecques ou romaines placées dans les endroits les plus en vue, les premiers, au contraire, étaient à peine tolérés, et obligés de célébrer leurs offices dans les champs, peut-être en secret.

Cependant, les immigrants observaient, comme les anciens Juifs du pays, très scrupuleusement les lois de Moïse. Le repos du Sabbat était absolu, et la viande de porc rigoureusement interdite ; les jours de fête étaient les mêmes ; en un mot, les principes fondamentaux de la croyance juive étaient communs aux uns et aux autres. Mais des différences notables les séparaient. Les uns parlaient la langue du pays, les autres l'hébreu ou un dialecte himyarite ; les uns avaient des sympathies pour les Romains et s'efforçaient de s'attirer leur sympathie ; les autres ne voyaient en eux que les destructeurs de leur nation et de leur temple, et les haïssaient mortellement. La même différence séparait les pratiques des uns et des autres : les Israélites implantés dès longtemps ne connaissaient que les prescriptions sommaires de la Bible, les nouveaux arrivants, sous l'influence du grand mouvement qui avait été imprimé au culte judaïque lors de la fin du second temple, avaient donné à leurs croyances et à leurs pratiques un caractère qui, sans être talmudique, s'en rapprochait considérablement[1].

1. Cf. notre appendice *Thérapeutes et Maghrabia*, et notre étude : *Mœurs et croyances judéo-berbères* (*Voyage d'Etudes juives en Afrique*).

Ainsi, si les nouveaux venus observaient rigoureusement les jours prescrits, ils ne connaissaient pas les seconds jours additionnels [1]. Pendant les jours de fête, les jeunes gens se livraient aux exercices musicaux, et se servaient dans ce but d'instruments à vent, à cordes ou à percussion ; les jeunes filles prêtaient à ces concerts le concours de leur voix.

Ils célébraient la fête de Hanouka (Machabées); mais, comme les Phalacha, ils ne connaissaient pas ou du moins n'observaient pas celle de Pourim (Esther).

Ils célébraient, avec les Phalacha, après la fête des Semaines, un jour de Libations [2]. Ils allaient passer au désert, le premier jour de Pâques, en commémoration de l'Exode [3]. Il est possible que certaines fractions aient fêté avec les Juifs de Chypre [4] et du Kurdistan [5] et les sectaires Maghrabia le samedi du « jour au jour ». Ce serait une survivance des cultes solaires d'origine hébréo-phénicienne.

Ils se mariaient généralement fort jeunes, les hommes à 16 ou 17 ans, les femmes à 13 ou 14. La polygamie n'était pas répandue, et chez eux — ce qui dénote l'influence helléniste — la femme était libre [6].

Comme les Hellénistes, ils observaient rigoureusement les règles de la pureté de la femme. Ils ne mangeaient pas le dernier quartier des animaux. Le chandelier sacré leur servait de symbole. En souvenir du deuil de la destruction du temple, la fiancée, sitôt qu'elle pénétrait dans la maison du mari, jetait un œuf contre le mur pour y laisser une tache. Ils donnaient, contrairement au Talmud, la dîme et laissaient la glane aux pauvres [7]. Comme les thérapeutes, ils

1. יום טוב שני של גליות. C'est le cas des Falacha.
2. Cf. notre étude citée et le docteur Huguet : *les Juifs du Mezab*.
3. Ibn Ezra, *Exode*, III. Des vestiges de cet usage subsistent encore.
4. Benjamin de Tudela, *Itinéraire*.
5. Benjamin II, מסעי ישראל.
6. Cf. notre étude citée plus haut.
7. Les Berbères du Nefoussa aujourd'hui islamisés pratiquent encore plusieurs de ces usages dont l'origine juive est incontestable. Un de ces derniers se rattache directement à la destruction du temple de Jérusalem.

construisaient des synagogues souterraines, les Mequrab, dans des endroits solitaires [1]. Des prêtres aaronides présidaient à l'exercice du culte et vivaient séparés des vulgaires.

Lorsqu'un membre de la tribu venait à mourir, les proches parents prenaient le deuil pendant sept jours, et tous les parents, amis ou connaissances du défunt, marchaient pieds nus pendant trois jours, en signe d'affliction et de deuil. Ils n'ensevelissaient pas isolément chaque mort, mais ils avaient des caveaux de famille, où des compartiments ou niches étaient réservés pour les cercueils de chacun des membres qui la composaient ; des écriteaux en conservaient les noms.

Chaque chef de tribu, ou ethnarque, rendait la justice entre les membres composant la tribu dont il était le chef ; lorsque les membres de plusieurs tribus étaient en cause, les chefs de ces tribus se réunissaient et tranchaient l'affaire en commun.

La justice était rendue en plein air, en présence de tous les notables de la tribu. Le témoignage de tous les hommes ayant atteint leur dix-huitième année était reçu, et tous les témoins, riches ou pauvres, étaient également écoutés. Les femmes n'étaient pas admises en témoignage.

Ces Israélites étaient très sobres. Les rares ivrognes qu'on rencontrait parmi eux, étaient relégués au dernier rang de la société. Un homme trouvé trois fois en état d'ivresse n'était plus admis en témoignage.

Ils étaient fort soigneux de leur personne, s'habillaient plutôt avec luxe : ils aimaient beaucoup à se parer de beaux habits et de bijoux précieux.

On a vu, par tout ce qui précède, que le flot des nouveaux arrivants avait englobé bien vite dans son sein le

1. Les Ghriba des temps modernes. A noter qu'en Arabie même des Juifs puritains habitaient des souterrains où ils passaient leur vie en pleurant Jérusalem (Benjamin de Tudèle, *Itinéraire;* Graetz, *ibid.*, IV, p. 313.)

groupe israélite qui habitait le Maghreb avant la destruction du second temple. Après l'arrivée en Tunisie du groupe de 30.000 prisonniers de guerre de l'an 70, les anciens Hébréo-Phéniciens ou ceux du groupe zabulonite devaient se ressentir de l'influence religieuse que les nouveaux venus devaient exercer sur leurs coreligionnaires établis en Afrique de longue date.

Toutefois, nous avons essayé de montrer que les Cohen jouaient encore un rôle prépondérant, en dépit de l'apparition du Rabbinisme et souvent même à l'exclusion des rabbins.

En dehors du pays romain et chrétien, on rencontrait, des Berbères judaïsants. Sans nous hasarder à en dire davantage, nous pouvons cependant affirmer que ces Berbères pratiquaient un semi-judaïsme. C'est même ce monothéisme primitif qui les prépara à l'Islam. La victoire du Dieu d'Israël prépara celle de ses prêtres. Aussi, n'est-il pas étonnant de voir des familles de Cohen juifs à la tête des Berbères judaïsants; de constater la présence de saints juifs, hommes et femmes — ces dernières inconnues chez les Arabes — comme celle de sanctuaires « Mequreb » consacrés par les Berbères [1]. « Ce qui est certain, dit M. Cazès, c'est que depuis les événements de 115-118, la puissance romaine leur était odieuse. » Ces primitifs haïssaient ce peuple, avec toute l'ardeur que leur donnaient leur foi et e souvenilr de leurs souffrances. Ils voyaient toujours en lui l'ennemi héréditaire, le destructeur du temple et de la nation d'Israël, le maître qui avait asservi Jérusalem et qui avait fait figurer dans les triomphes de ses empereurs, les vases sacrés du temple de Dieu. Aussi prirent-ils part au conseil tenu par Boniface, gouverneur de la province, en l'an 429, et ne furent-ils pas étrangers à la décision prise

1. Tous les sanctuaires juifs de l'Atlas et du désert, ainsi qu'un grand nombre de Marabouts de juifs des deux sexes sont encore vénérés par les Berbères.

de chasser les Romains et d'appeler au secours de la province les vandales d'Espagne, sous la conduite de Genséric. M. Cazes admet le fait de la participation des tribus juives aux guerres du cinquième siècle. Cette opinion est confirmée par le rôle que les Juifs jouent depuis lors en Afrique, et par de nombreuses indications historiques plus ou moins concluantes. La conversion forcée des Juifs de Borion par Bélisaire, la participation de la tribu judéo-himyarite de Mediouna aux guerres contre les Bizantins, le rôle de la Cahena et la résistance opposée à Idris I[er] au Maroc, ce sont des faits qui suffisent pour justifier cette manière de voir.

La période de la domination des Vandales fut celle, où la race berbère prit conscience d'elle-même et réussit à s'avancer jusqu'à la côte. Les tribus des Sinta-Zenata et des Judéo-Himyarites, n'étant plus entravées par les troupes romaines, quittèrent leurs anciens campements pour se répandre vers l'Occident africain.

En Espagne comme en Afrique, les rois vandales favorisèrent le libre exercice du culte juif et s'appuyèrent sur les éléments non chrétiens : de vieilles influences phéniciennes ou proto-hébraïques reparaissent, venant de l'intérieur vers le littoral africain, et un mouvement de judaïsation se propage à travers toute l'Afrique.

Les sources juives d'ailleurs ne semblent pas ignorer le rôle des Vandales et des Berbères comme destructeurs de la puissance romaine. Un texte du Midrash constate non sans une certaine satisfaction patriotique :

« Les Édomites [1] (les Romains) craignent surtout les fils de la Berbérie et de la Germanie.

Quant aux tribus juives ou judaïsantes, elles restèrent comme les Phalacha de nos jours, à l'écart du monde romain où on les tenait pour des Philisis « étrangers, exilés ».

1. Midrash *Genèse*, *Rabba*.

Elles subissaient surtout l'ascendant politique et religieux des nomades venus de l'Érythrée.

Et lorsque plusieurs siècles plus tard, après la conquête arabe, ces populations reprirent contact avec le Judaïsme rabbinique et orthodoxe, il leur arriva ce qui était arrivé aux descendants des hellénisants des côtes de la mer Noire, réfractaires à la discipline du Talmud : elles profitèrent du schisme des Caraïtes, revenus au Mosaïsme pur durant le huitième siècle, pour s'organiser en dehors du Judaïsme talmudique, ou bien préférèrent se fondre parmi leurs voisins berbères devenus musulmans. Et c'est même là la cause principale de la diffusion des prétendus Caraïtes au Maghreb, diffusion dont les historiens juifs[1] nous parlent amplement.

On ne voit pas d'autre solution logique au problème du judaïsme dans les pays slaves et africains, à l'époque des invasions musulmanes. Le même phénomène, qui dans les pays slaves a donné naissance à la formation de l'empire des Khazars, avait en Afrique abouti à celui de la Cahena (et du Soudan). Dans les uns et dans les autres, on se trouve en présence d'une secte mosaïste, c'est-à-dire soustraite à la discipline talmudique et plus politique que religieuse. C'est le grand mérite de Harkavy[2], confirmé par Poznansky, d'avoir établi la filiation directe qui existe entre l'ancienne secte des Thérapeutes, ou Esséniens égyptiens, et les Magharia des origines de l'Islam, qui plus tard devinrent les Maghrabia ou Juifs hérétiques du Maghreb.

Sans insister ici davantage, disons seulement que le Judaïsme, affaibli sur la côte par les succès du Christianisme, gagnait en revanche du terrain parmi les Berbères. Un vague panthéisme rapprochait ceux-ci du monothéisme non moins vague professé par leurs voisins judéo-hellènes[3].

1. Notamment Fürst, *Gesch. des Karäertums.*
2. V. notre append. *Thérapeutes et Maghrabia.*
3. Monceaux, *Hist. Litt. de l'Afr. chrét.*, I, p. 34.

Les effets de la propagande juive furent d'autant plus efficaces, que les doctrines du Judaïsme professé par les Djeraoua étaient des plus élémentaires.

Pour ce qui concerne les tribus libo-phéniciennes[1], qui habitaient le nord de l'Atlas jusqu'à Tlemcen, au milieu d'une population punique très nombreuse, dont la langue avait survécu à la domination romaine et chrétienne, nul doute qu'elles ne parlassent la langue hébréo-phénicienne jusqu'à l'invasion arabe, tandis que les Juifs du littoral parlaient plutôt le latin. C'est là qu'il faudrait chercher la cause de la propagation rapide de la langue arabe parmi les Juifs et les citadins, alors que l'élément arabe ne pénétra dans le Maghreb qu'au onzième siècle[2].

Les populations puniques, refoulées vers l'intérieur et qui disparaissaient encore avant l'invasion musulmane, après avoir renoncé au paganisme, durent se fondre dans les tribus juives et chrétiennes.

Du moins, peut-on voir là une cause de la persistance, parmi les villes maritimes du Maghreb et jusqu'à Tolède, des traditions qui remonteraient aux gens venus avec Salomon[3]. On sait en effet que la légende de Salomon a été connue des Tyriens de l'époque de Josèphe, elle sert de base à la généalogie des dynasties éthiopiennes; elle a été revendiquée par la seule colonie juive, qui ait survécu jusqu'au sixième siècle, celle des Borion dans la Syrte; *elle est dans tous les cas antérieure à l'Islam :* si elle ne précise pas l'origine de tous ces établissements juifs, elle nous permet du moins de faire remonter à la plus haute antiquité leurs fondateurs juifs.

1. Le Maroc demeurait le dernier refuge de la race punique. Jusqu'au sixième siècle, on parlait encore en Mauritanie un idiome phénicien (cf. MOMMSEN, *Hist. rom.*, éd. franç., II, p. 463).

2. FOURNEL, *ouvr. cité*, II. Dans les ksour du Sahara le Judaïsme dominait encore au dixième siècle (MARTIN, *ouvr. cité*, p. 84).

3. GRAETZ, *ibid.*, II, p. 75 et s. Ibn Khordadbeh (ouv. cité, p. 118), connaît déjà ces traditions.

II

LES DJEROUA (V^e-VIIe S.).

Dans notre travail les *Hébréo-Phéniciens* nous avons consacré un appendice à la discussion du problème des origines des Djeroua. Nous avons pu présumer que les Djeroua sont l'avant-garde de la pénétration des Himyarites juifs venus de l'Éthiopie. A partir du cinquième siècle, on les trouve dispersés dans toute l'Afrique; ils sont en outre dominés par une aristocratie sacerdotale et guerrière et forment une agglomération organisée dans l'intérieur africain par des clans de prêtres (les descendants d'Onias ?), et composée d'Hébréo-Phéniciens ou de Judéo-Hellènes.

Leur origine, qu'Ibn Khaldoun nous dit[1] être antérieure à la conquête byzantine, leur religion et leurs coutumes toutes primitives, ne s'expliqueraient pas, si nous ne les faisions remonter à une source hébraïque, non contaminée par la Synagogue orthodoxe. La thèse de M. Monceaux, qui renvoie à l'époque grecque cette pénétration juive chez les Berbères, est donc sujette à caution. Laissons d'ailleurs la parole à Ibn Khaldoun, la seule autorité en la matière[2] :

1. *Hist. des Berbères*, III, p. 192.
2. Cf. plus haut, II, ch. III. Pour l'élucidation de notre problème, ces citations sont d'une importance capitale. Nous préférons donc les reprendre d'emblée.

« La grande nation de religion juive des Djeroua, dit-il, habitait l'Ifrikia et le Maghreb dans une indépendance absolue. Longtemps avant la première apparition de l'Islam en Afrique, les Djeroua se distinguèrent par leur puissance et le nombre de leurs guerriers. Ils montrèrent aux Francs établis dans les villes une soumission apparente, et, pour rester en possession du pays ouvert, ils prêtèrent à ceux-ci l'appui de leurs armes à chaque réquisition ».

Bien que répandue dans le Maghreb, les Djeroua s'affermirent dans l'Aurès et nommèrent un roi, à une date qui englobe à peu près l'époque de la domination vandale (en effet, le même auteur compte huit générations depuis Guera, l'ancêtre éponyme de la Cahena, jusqu'à la fin du septième siècle).

Dans une précédente étude sur le Maroc, j'ai déjà supposé que le nom de Cahena se rattachait à la fille d'un Aaronide[1]. Des recherches sur place m'ont permis d'établir la persistance en Afrique de clans d'Aaronides : comme nous le montre l'exemple de l'Arabie, d'Éléphantine, de l'Onion et en partie aussi celui des Phalacha, furent les Aaronides avant la pénétration du rabbinisme, les chefs religieux du Judaïsme africain. Or, si nous considérons le caractère guerrier des Djeroua, leur supériorité morale et industrielle, nous nous expliquerons ce phénomène par la survivance de la famille, des prêtres de l'Onion; ces derniers, qui étaient en même temps que sacrificateurs chefs militaires, pouvaient continuer leur rôle parmi les Berbères[2]. N'avons-nous pas vu les princes déchus de la maison d'Hérode faire souche en Arménie et en Géorgie[3]?

1. V. p. 314.
2. V. plus haut, l. II, ch. III.
3. Cf. la chronique de Moïse de Khorène (citée par la *Jew. Enc.* art *Caucase* et *Arménie*).

Selon une source talmudique du quatrième siècle, on continuait à cette époque à faire des sacrifices dans la « maison d'Onias », ou plutôt « par des prêtres de la maison d'Onias »[1]. Les Phalacha continuaient à appliquer le règlement des sacrifices jusqu'au dix-neuvième siècle chez les Judéo-Berbères; du moins, la fête de Pâques était célébrée par l'immolation d'un agneau.

Le caractère plus ou moins hellénisé des Djeroua n'est pas encore établi avec certitude[2].

Ibn Khaldoun nous dit que les Djeroua étaient Juifs (dans le sens large du mot) : c'est ce qui ressort de tout ce qui précède et cela se trouve appuyé par plusieurs preuves nouvelles et précises.

Les historiens grecs signalent certains peuples berbères comme priant dans des souterrains, ou près des morts[3] : pareille indication est confirmée par l'existence de nécropoles d'origine juive certaine sur le territoire des Djeroua, et de sanctuaires fort anciens.

D'autre part, une fraction de Djeroua ou des Juifs primitifs guerriers et artisans a survécu au temps, dans la région de l'Aurès. Ce sont les Bahouzim[4] et les tribus juives islamisées, qui sont les descendants directs des anciens Judéo-Berbères.

Ce que nous avons dit des Djeroua peut s'appliquer aussi à Nefoussa. Ibn Khaldoun place, dans cette région, des tribus juives. Une tradition locale rapporte l'origine des Juifs à la captivité de Titus. Les Berbères de cette région confirment cette tradition[5].

Or, cette tribu n'apparaît dans les textes que sous les Vandales : elle occupe la Libye jusqu'au littoral.

1. Tr. *Meguilla*, f. 10 a.
2. Cf. toutefois notre ét. *les Hébr.-Phén.*, append. V.
3. Cf. Fournel, *ibid.*, I, p. 166.
4. La race nomade des Bahouzim est juive d'origine et de religion. Du judaïsme elle n'observe que quelques principes. Cf. notre note I. Suppl.
5. V. plus haut, I. II.

En 483, l'Aurès se déclare indépendant. D'autre part, des tribus juives et judaïsantes remontent jusqu'au littoral.

En effet, en 644, les Chrétiens ne sont plus mentionnés, et ce sont les Nefoussa qui remontent dans les oasis de la côte pour s'opposer aux Arabes[1]. Les influences juives dans les oasis de la Tripolitaine, ainsi que leur caractère politique et syncrétiste, est facile à constater depuis l'époque vandale.

Nous voyons ces influences surgir par la suite un peu partout : entre la deuxième moitié du cinquième siècle et la fin du septième siècle, les Berbères deviennent les maîtres de la plupart des régions de la côte. Ils supplantent les Romains et les Grecs. Seuls les Juifs savent se maintenir dans les Chôra ou « Hara », forts byzantins devenus les villes juives par excellence.

Un peu plus tard, sous la poussée des migrations des Zenata, certaines fractions des tribus juives et chrétiennes dissidentes unies aux Aourir'i se répandent jusqu'au Tell et à l'Atlas. Cependant, la Cyrénaïque, dévastée au début de l'ère chrétienne, se couvre d'importantes colonies juives plus ou moins indépendantes, telle la ville de Borion citée par Procope[2], la El-Yehoudia du moyen âge, etc.

La région des Médiouna, tribu juive fixée aux environs de Tlemcen, s'étend jusqu'à la côte, et un indice précis nous fixe sur l'expansion des autres tribus juives vers le Maghreb-el-Aqça et jusqu'à l'Océan[3]. Dans la première moitié du cinquième siècle, saint Augustin (mort en 431) est allé plusieurs fois dans la ville de Tigidis, dont plusieurs évêques sont de ses amis : or, dans aucun de ses écrits, il ne mentionne un monument se rattachant à la

1. FOURNEL, *ibid.*, I, p. 109.
2. *De Ædificiis*, VI, 2, Cf. plus haut.
3. IBN KHALDOUN, pas. cité ; v. plus loin.

tradition des Canaanéens et des guerres de Josué, tradition que l'évêque d'Hippone, ainsi que saint Jérôme[1], connaît cependant fort bien et qu'il cite dans ses travaux d'exégèse biblique.

D'autre part, à l'époque de la conquête de l'Afrique par les Byzantins, c'est-à-dire vers 535, cette tradition était déjà connue sur la côte et particulièrement à Tigidis. Procope nous raconte, en effet, que les Phéniciens bâtirent un fort à l'endroit où s'était élevée la ville de Tigidis — sans doute pour se défendre contre les Berbères — qu'ils parlaient encore le phénicien et qu'ils avaient érigé près d'une fontaine deux colonnes de pierres blanches, avec cette inscription, en langue phénicienne : « Nous sommes ceux qui ont été chassés de leur pays par Josué le voleur, fils de Noun[2] ».

Cette inscription, dont la teneur est confirmée par ailleurs, presque de la même époque[3], doit se rattacher à l'invasion de la côte par les tribus judéo-berbères de l'intérieur, considérées par les citoyens puniques des villes maritimes comme de simples brigands, dont Josué, le rival de Melqart devint l'incarnation persistante[4]. Pour notre étude, l'inscription de Tigidis présente un intérêt capital : elle coïncide avec l'époque de l'expansion des Berbères de l'Aurès jusqu'à la côte, qu'elle permet de fixer entre 483 et 533. Cette dernière limite étant naturellement trop reculée, l'établissement définitif des tribus juives dans le Maghreb-el-Aqça et jusqu'à l'Océan et celui

1. Cf. *Onomastica Sacra*, par Ed. Zaganti, p. 187.
2. Nous y revenons au risque de nous répéter.
3. Procope, *De bello vandal.*, II, 13, 17 ; cf. Marcus, *Hist. des Vandales*, p. 236.
4. Cf. Graetz, v. I, p. 12.
5. Cf. Basset (*Nedroma et les Traras*). Si d'ailleurs on envisage, suivan notre manière de voir, les migrations du judaïsme en Afrique, cette légende paraît la conséquence logique de l'évolution du culte de Josué à travers les siècles antérieurs de l'Islam. Cf. notre étude : *Melqart et Josué* (*les Hébréo-Phéniciens*, appendice).

de la dynastie de Ghera, l'ancêtre de la Cahena remonterait ainsi à l'époque la plus favorable pour l'expansion d'un élément à moitié berbère, c'est-à-dire à celle de la domination des Vandales.

Avec la pénétration des tribus du midi, qui remontent vers le littoral, le culte de Josué, et probablement aussi les histoires du Poisson miraculeux, s'établissent à Ceuta et dans les environs[1]. Le punique dominait encore dans cette province maritime et la valeur étymologique et mythique du mot *noun*[2], ou « poisson », n'a pas manqué de frapper l'imagination populaire.

Pendant tout le temps que les Vandales se maintinrent dans le pays, les tribus juives vécurent d'abord avec eux, s'établissant dans les villes et fondant les Hâra qui devinrent le centre du commerce et de l'industrie : en dehors de Borion, de Ras-el-Yéhoud, les Ksour el-Jehoud et les Yehoudia ne comptent pas. Ce sont toujours des ruines des monuments vandales ou romains, et comme celles que signale M. Cazès près de Chemtou (p. 41), comme les nécropoles, elles sont antérieures à l'Islam. On en constate un peu partout; de sorte qu'on est tenté de se le demander si entre le cinquième et le septième siècle, le Judaïsme n'était pas tout puissant en Afrique[3].

C'est à partir de cette époque que Benzert (Bizerte) est occupée par les Juifs, et que Carthage elle-même en est

1. Ceuta ou Ceuta סבתא est considérée par les chroniqueurs juifs du moyen âge comme étant construite par Sem, fils de Noé, au même titre que Jaffa et que certaines anciennes cités phéniciennes antérieures au moyen âge chrétien et musulman. Quant au fleuve sabbatique סמבטיון dont nous parle M. Basset, nous aurons l'occasion d'y revenir.

2. Le culte de נון-דגון que nous avons étudié dans notre ouvr. cité se retrouve jusqu'aux ksours du Sahara. Ainsi dans le Touat, groupe d'oasis où le Judaïsme prédominait depuis les premiers siècles du Christianisme, on a trouvé une idole à tête de poisson (M. MARTIN, *ouvr. cité*, p. 34).

3. Pour ce qui concerne les groupes du Sahara la question est élucidée définitivement par M. Martin, *ibid.*, p. 34-41.

peuplée. Le silence des sources rabbiniques, très peu nombreuses d'ailleurs, ne fait qu'accentuer le caractère syncrétiste non orthodoxe de ce Judaïsme. Bône[1] doit sa ghriba à cette époque, bien que cette ville soit, avec Carthage et Cirta, les seules villes où les églises subsistassent encore. Dans le reste de l'Afrique, l'influence chrétienne se réduit à rien. Dans tout le Nefoussa, où les souvenirs juifs dominent, je n'ai trouvé qu'une seule trace du Christianisme.

C'est à cette époque qu'il faudrait placer la nécropole de Gamart, d'origine judéo-berbère.

Le P. Delattre, à qui appartient l'honneur d'avoir le premier découvert le caractère juif de ce cimetière, dit avec cette perspicacité qui ne l'abandonne jamais[2]: « Ce cimetière, on ne peut guère le faire remonter au delà du quatrième ou du cinquième siècle de notre ère. Il est même probable qu'il faut lui assigner une date beaucoup moins reculée. »

Or, le caractère mixte de ce cimetière, où les Juifs et les prétendus Chrétiens reposent ensemble, ne s'explique guère à cette époque. D'autre part, on ne s'explique pas que la communauté de Carthage, si cultivée et si riche, n'ait pas laissé des traces épigraphiques plus marquées. D'ailleurs, les persécutions chrétiennes ont si bien décimé cette communauté, que nulle mention ne nous est parvenue, relative au Judaïsme talmudique, qui pourtant fut si florissant à Carthage[3] avant le quatrième siècle.

D'ailleurs, le cap de Gamart est trop éloigné de Carthage pour qu'on puisse admettre qu'il ait servi de nécropole aux Juifs de cette ville. Il serait donc plus admissible de donner à cette nécropole une origine judéo-berbère. Un groupe de Djeroua aurait occupé ce point qui domine

1. V. notre *Voyage d'ét. juives en Afrique.*
2. DELATTRE, *Gamart*, p. 36-48.
3. V. notre l. I.

Carthage, comme un autre avait occupé Borion, un troisième Bizerte[1], d'autres encore Nedroma[2].

C'est le reflux de l'ancien commerce et de l'industrie hébréo-phénicienne qui, aujourd'hui judaïsé, s'arrête sur les points importants du littoral occupés par les Berbères[3].

La grande ressemblance des tombeaux de Gamart avec ceux de la Palestine se trouve corroborée par la présence de nécropoles pareilles à Cyrène[4]. Là, comme à Gamart, Chrétiens et Juifs reposent ensemble.

Tous ces considérations nous amènent à fixer la date du cimetière entre 500 et 703, date coïncidant avec l'occupation des Arabes.

La poussée des Judéo-Himyarites qui, en Arabie, atteint son apogée vers les débuts du sixième siècle s'accentue vers la même époque dans le Maghreb; mais ici les Arabes lui ont permis de continuer jusqu'au huitième siècle.

Notre hypothèse est confirmée par la découverte de nécropoles analogues sur le territoire même des Djeroua; Bagaïa possède même, à côté d'un cimetière romain, une grande colline pleine de grottes.

Or, en 394, Bagaïa était encore une ville chrétienne, un concile chrétien y eut même lieu. Des inscriptions romaines datant de cette époque y ont été retrouvées[5].

C'est vers le cinquième siècle qu'une famille de prêtres aaronides reprend ascendant sur les Berbères. Les Djeroua, traqués par les Byzantins avec les autres Berbères, prêtent

1. Un Juif commandait Bizerte à l'époque de la conquête arabe (*El-Kaïrouani*, p. 42).
2. Cf. plus haut, l. I, chap. VIII.
3. V. *Jew.-Encyclop.* art. *Catacombs*.
4. La découverte de plusieurs autres nécropoles analogues sur les points qui dominent la route militaire et marchande de la Cyrénaïque sera traité, j'espère, dans une étude spéciale. A Rabat (île de Malte), je viens de faire la constatation du caractère juif de plusieurs catacombes qui se trouvent dans cette ancienne cité phénicienne.
5. FOURNEL, *les Berbers*, I, p. 166.

un concours efficace aux Vandales pendant leur occupation de l'Afrique. Comme on l'a déjà vu plus haut, l'Aurès profitant de l'affaiblissement de ces derniers, se déclare indépendant en 483 : c'est l'époque où un grand mouvement de tribus judéo-berbères remonte vers le nord et y occupe tous les centres importants : les Djeroua eux-mêmes, qui ont une situation privilégiée sur le col berbère, se répandent dans toute l'Ifrikia et le Maghreb. La reprise de l'Afrique par Bélisaire n'a rien changé à la situation des Djeroua : une sage politique d'entente entre ces derniers et les Byzantins, auxquels les Djeroua apportaient souvent leur concours armé [1], ne fit qu'accentuer la prédominance des Judéo-Berbères.

Jamais depuis la chute de Carthage, la prédominance de l'élément hébreu ne fut plus éclatante qu'à cette époque. Jamais les prêtres chrétiens n'ont été plus jaloux d'un Judaïsme triomphant sur la grande majorité de la population rurale de l'Afrique, et ceci à une époque où le Judaïsme officiel avait à peu près disparu du sol africain [2].

1. Ibn Khaldoun, *pas. cité*.
2. Cf. plus haut, l. I, chap. IX.

III

LES TRIBUS DU MAGHREB-EL-AQÇA (*Le Maroc*).

En 535, les Grecs se rendent maîtres de l'Afrique, et leur premier soin fut d'inaugurer une ère de persécution religieuse contre les Juifs et les sectes de tout genre, devenues très nombreuses [1].

Ces rigueurs jointes aux horreurs de la guerre qui laissèrent l'Afrique si ravagée qu'on était surpris, dit Procope, de rencontrer un seul homme sur un long trajet, — tout cela contribua à jeter chez les Berbères des massifs montagneux et de l'Océan [2], de nombreux réfugiés. Peut-être cela provoqua-t-il la formation de nouvelles tribus juives parmi les Berbères ; cependant, comme on l'a vu, il ne faut pas croire, avec certains auteurs, que le Judaïsme disparut, ou presque, de la côte nord-africaine [3].

La lecture des décisions des conciles montre que non seulement le Judaïsme subsistait, mais que les Juifs jouissaient dans le pays d'une influence considérable, qui portait même ombrage aux chefs de l'Église.

Dans la Mauritanie tingitane, où le Judaïsme paraît s'être concentré particulièrement sous la domination vandale et où, même à l'époque de Justinien, il n'y avait que fort peu de Chrétiens, le cinquième et sixième siècle semblent

1. V. plus haut, l. I, ch. IX.
2. Cf. MONCEAUX, *les Colonies juives* dans l'*Afr. Rom.*
3. Cf. LECLERCQ, *l'Afrique chrétienne*, II, p. 228.

avoir singulièrement favorisé le développement du Judaïsme dans ce pays.

Même dans les régions occupées par les Grecs, les persécutions n'avaient jamais troublé, semble-t-il, ce dernier asile des cultes non catholiques. Tout au contraire, la région occupée par le Maroc actuel offrait sous la domination byzantine un refuge assuré aux Juifs expulsés de l'Espagne par le fanatisme des Wisigoths. S'il faut en croire certains auteurs [1], une partie des Juifs africains aurait suivi les Vandales expulsés jusqu'en Espagne [2]. Sous le règne de Theudis, les Juifs de l'Espagne et des provinces de la côte africaine annexées à ce pays, jouissent d'un régime de pleine tolérance [3].

Cependant, en 589, le Maroc reçoit un grand nombre de réfugiés juifs persécutés par le roi des Wisigoths.

Nous donnerons dans le chapitre suivant les détails de la persécution de Sisebote (612-613), lorsque les Juifs espagnols, mis en demeure de se convertir, ou de quitter le pays, passent en partie le détroit et s'établissent en masse au Maroc.

Ces persécutions abolies sous le règne de Swintla (621-631), furent reprises en 636-642, lorsque le roi Chintilla renouvela les édits de Sisébote [4].

Cette dernière période coïncide avec l'époque de l'invasion du Maghreb par les Zenata [5], qui ébranlèrent le Maroc, affaiblirent la domination byzantine dans le pays,

1. Cazès, *ibidem*.
2. Leclercq, *ouvr. cité*, p. 247.
3. Graetz, éd. all., V, p. 72.
4. *Ibidem*.
5. Selon plusieurs savants, les Zenata auraient eux-mêmes professé le Judaïsme et ils ne seraient autres que les Kénites קיני. (Cf. M. L. Massignon, *Le Maroc*, etc., p. 44). Cette hypothèse est appuyée par le fait que les habitants des ksour du Sahara continuaient, même après l'établissement des Zenata dans ces parages, à professer le Judaïsme (Martin, *les Oasis Sahar.*, p. 54).

surtout depuis 619, et le mirent en état d'anarchie [1].

Profitant de ces événements et forcés, sous la poussée des Zenata, de s'avancer vers l'Occident, certaines fractions des Djeroua et des Médiouna, grossies de réfugiés de l'Espagne et probablement aussi des fuyards des autres provinces byzantines de l'Afrique, se fixèrent définitivement dans la Mauritanie tingitane. Ces Juifs devinrent assez nombreux et puissants vers la fin du septième siècle pour ourdir en 693 une insurrection contre les Wisigoths d'Espagne [2].

La mention d'une insurrection des Juifs d'Espagne avec l'aide des Juifs et des Maures de l'Afrique, qui clôt l'histoire des Juifs sous la domination chrétienne, nous ramène à la question des tribus juives du Maghreb à l'époque de l'invasion musulmane.

Le Christianisme avait continué à faire des progrès considérables jusqu'à l'Aurès, où les tribus des Zenata établies sous Dioclétien paraissent avoir professé la religion chrétienne, tandis que la conversion de la confédération des Aouraba eut lieu sous le règne de Dioclétien. Vers 619, le Christianisme gagne du terrain dans le sud de Tlemcen, bien qu'à l'exception de la zone côtière les influences chrétiennes n'aient jamais été sensibles vers l'occident [3].

Grâce aux données d'Ibn Khaldoun, nous pouvons préciser à peu près la répartition des Juifs en Afrique, vers la seconde moitié du septième siècle.

A cette époque, la plupart des tribus de religion juive des Djeroua, des Nefoussa et des Médiouna exceptés, habitaient depuis longtemps, ou tout au moins depuis la domination des Vandales, le *Maghreb-el-Aqça*, notam-

1. Sur les guerres soutenues par les fractions des Zenata arrivées de l'Orient sous Dioclétien, cf. CAGNAT, *ouvr. cité*.
2. Cf. BASSET, *ouvr. cité* dans l'Introduction.
3. Cf. IBN KHALDOUN, *ibidem*, I, 212 ; LECLERCQ, *ouvr. cité*, II, 296.

ment les Behloula [1], les Riâta, les Fazas et les Fendeloua. Le fait que les généalogistes berbères se taisent sur leur origine, nous montre que toutes ces tribus, à l'instar des Djeroua, étaient des réfugiés juifs qui finirent par se former en tribus et par se rapprocher des Berbères, sans toutefois s'écarter complètement du Judaïsme traditionnel. Ces tribus, comme l'indique la localisation des légendes juives et les renseignements des historiens arabes, étaient répandus dans les plaines du Tell et jusqu'au Rif, tandis que les Zenata et les Berghouata occupaient les plateaux du Maroc actuel.

1. Le nom de Behloul fait partie de l'onomastique arabe et fait supposer une origine judéo-himyarite. Il n'en est pas de même pour ce qui concerne les trois autres noms.

IV

JUIFS D'ESPAGNE ET D'ARABIE

L'époque qui précède l'invasion des Arabes est celle où l'expansion berbère atteint son apogée. C'est le point de départ de la fondation des villes berbères, qui supplantent celle des Romains et des Puniques[1].

Désormais, la suzeraineté byzantine sur la province africaine fut purement nominale. Partout où les Berbères remontaient la côte, ils s'installaient en maîtres, partout ils submergaient les colonies européennes et se maintenaient à leur place. Parmi ces Berbères, il y avait des Chrétiens, des Païens: mais le Judaïsme, religion réfractaire à la religion officielle et représentée par les derniers survivants des anciens Hébreux et Phéniciens, tendait à dominer chez les Berbères.

Cette influence juive remonte à 574, date qui correspond à celle du relâchement définitif de l'autorité byzantine.

Ainsi, les historiens nous racontent que, vers cette date de 574, Gasmoul, roi de l'Aurès, s'empara d'une grande partie du Maghreb et que, profitant de la faiblesse de l'empire, il assigna aux tribus berbères nomades du Maghreb[2] des territoires pour y séjourner.

1. Cf. Fournel, *les Berbères*, I ; Mercier, *Hist. de l'Afr. sept.*, I, *passim*.
2. Mercier, *ibid.*, I, p. 176 ; Leclercq, *l'Afr. chrét.*, II, p. 272.

Or, à cette époque, les Zenata n'avaient pas encore quitté leurs campements dans l'Ifrikia pour pénétrer dans le Maghreb ; les tribus que nous avons trouvées fixées dans les provinces marocaines, à l'époque de l'invasion arabe, y séjournaient donc au moins depuis 574.

Les Médiouna [1], par exemple, continuèrent pendant longtemps encore à occuper le Nord-Est de Tlemcen à côté des Beni-Ifren, les fondateurs de cette dernière ville ; tandis que les tribus marocaines des Fazaz [2], des Fendeloua et des Rhiata, formées avant cette date, s'établirent définitivement dans les régions qui portèrent leur nom depuis lors, noms conservés parfois longtemps après la disparition des populations elles-mêmes.

Comme toutes ces places, dans la tradition berbère et juive, se rattachent aux Juifs, comme le souvenir de la Hara subsiste partout, comme d'autre part les dévastations réitérées des régions du littoral avaient fini par décimer, sinon par anéantir les Gréco-Romains, désormais les Berbères se trouvaient en présence de l'élément juif, qui, incorporé à la tribu dominant la montagne, restait maître de la situation.

D'ailleurs, nous allons signaler la présence des derniers Païens et Chrétiens à côté des Juifs, dans ces mêmes régions.

Certaines tribus, telles que les Fendeloua et les Rhiata, refoulées par les Berghouata qui dominaient le pays ouvert à l'époque byzantine et qui, eux aussi, trahissaient une influence juive, se retranchèrent dans les montagnes.

D'autre part, les relations commerciales du Maroc avec

1. Les maures de Midanos ou de Médenas (alias Médeon) sont fréquents chez Procope (*De Bello Vandalico*).

2. Ibn Khaldoun parle des « peuplades » de Fazaz et nullement des tribus, ce qui indiquerait leur caractère sédentaire. Ces populations de même que les Fendeloua (nom composé de Fend ou Fendz et de Loua) sont d'une origine antique certaine. Quant aux Behloula, à en juger d'après leur nom, il faudrait leur attribuer une origine arabe probable.

l'Espagne à cette époque, ainsi que les données archéologiques et historiques précitées, témoignent de la présence des Juifs de la Diaspora, non seulement dans les villes de côte, mais aussi jusqu'à Oualili ou Volubilis[1] et la région du Fès actuel, dans le voisinage même des Fazaz, des Behloula et des Fendelaoua, avec lesquels ils pouvaient entrer en relations et qui ne devaient pas rester à l'écart du Judaïsme traditionnel.

Le nombre de ces Juifs d'origine européenne s'accrut singulièrement depuis 612-613, date où commencent les persécutions religieuses en Espagne.

Il n'est pas sans intérêt de préciser ces événements et de rappeler en quelques mots le caractère de ces persécutions.

Sous le règne du roi wisigoth Sisebote, le clergé espagnol, effrayé des progrès de la propagande religieuse des Juifs dans la Péninsule, décidé à se débarrasser pour toujours de ces rivaux gênants, leur accorda une année seulement pour renoncer à leur religion et se convertir au Christianisme ; ce temps expiré, si les Juifs persévéraient dans leurs croyances, ils devaient être exilés, après avoir reçu cent coups de fouet et leurs biens devaient être confisqués. Quatre-vingt-dix mille Juifs auraient ainsi reçu le baptême ; mais, d'après les décisions mêmes des conciles, les Juifs convertis continuaient à pratiquer secrètement leur religion[2].

Un grand nombre aussi préférèrent s'expatrier, les uns au delà des Pyrénées, les autres de l'autre côté du détroit,

1. V. plus haut, I, ch. VII.
2. GRAETZ, *Hist. juive*, ch. all., V, p. 67-70; MOVERS. *die Phönizier*, II, II, p. 675. Le docteur D. Francisco Fernandez y Gonzalez a réuni dans son livre intitulé *Instituciones juridicas del Pueblo de Israel*, etc. I (Madrid, 1881) tous les documents officiels qui traitent de l'histoire de ces persécutions et de celle de la conquête arabe. Ces témoignages de première source ne laissent plus subsister de doutes à l'égard de l'authenticité des événements en question.

dans le Maghreb-el-Aqça, à côté de leurs nombreux coreligionnaires qui habitaient ce pays.

A partir de cette époque, nous voyons les Juifs espagnols passer le détroit à plusieurs reprises pour chercher un refuge dans la Mauritanie. Protégés par la noblesse, une partie d'entre eux cependant demeuraient en Espagne, comme néo-Chrétiens ; en 642, ils furent même autorisés à retourner au Judaïsme. Mais dix ans plus tard ils furent de nouveau persécutés et expulsés, et durent quitter la Péninsule en 652, pour y revenir en 672.

En 681, eut lieu la dernière grande persécution suscitée par le progrès du judaïsme en Espagne, à en juger d'après les diatribes de l'évêque Julien de Séville. La ténacité en matière religieuse, dont les nouveaux venus avaient fait preuve à travers les multiples persécutions des Wisigoths, contraste singulièrement avec l'attitude de la plupart des tribus berbères judaïsantes, qui ne résistaient pas toujours au choc de l'Islamisme. Elle nous montre combien ces réfugiés espagnols étaient attachés au Judaïsme ; la persécution n'avait fait que stimuler leur zèle. Grâce à eux, le Judaïsme marocain s'est vu régénéré et fanatisé. Le nombre de ses adeptes s'est accru considérablement aussi, puisque le chiffre de quatre-vingt-dix mille conversions, pour la seule année 612, représente la minorité qui accepta de rester en Espagne et de se plier aux exigences des Chrétiens.

Quelles étaient donc la manière de vivre et les conditions sociales et économiques de ces anciens cultivateurs, artisans et marchands, échoués dans un pays aussi sauvage que l'était demeurée la Mauritanie occidentale, continuellement déchiré par des luttes intestines et dévasté par les nomades ? Il faut supposer que les réfugiés espagnols apportèrent avec eux la civilisation et la culture, sinon la langue, du monde latin, et qu'après la disparition de l'élément punique, ce furent eux qui monopolisèrent l'in-

dustrie et le commerce du pays. Établis parmi les Berbères et les Juifs demi-nomades, ils représentèrent à l'instar de leurs descendants, expulsés de l'Espagne mille ans plus tard, la classe moyenne naissante. S'adaptant aux conditions de la vie sociale primitive du pays, ils devaient s'organiser à leur tour en tribus, ou plutôt se mêler aux tribus environnantes, sans cesser pour cela de rester un élément sédentaire, organisé en communauté religieuse et nationale.

Toutefois, ces réfugiés d'un pays civilisé ne paraissent pas s'être adaptés aisément à la vie rude et aventureuse qu'ils avaient à mener ; ils aspiraient constamment à retourner dans leur ancien séjour, et ne visaient à rien moins qu'à briser la puissance de l'Espagne chrétienne.

A ce point de vue, leur audacieux projet de s'emparer, avec l'aide de leurs voisins judéo-himyarites, d'un pays aussi bien organisé politiquement et aussi vaste que l'était l'Espagne, est très significatif.

Une indication d'Ibn Khaldoun[1] nous permet d'entrevoir, bien qu'assez vaguement, la situation de ces Juifs réfugiés auprès de leurs voisins berbères dans l'intérieur du Maroc. Cet auteur raconte qu'en 807 le sol, sur lequel Idris II fonda la ville de Fès, appartenait aux Beni Borghos et aux Beni Khiar. Parmi les Beni Borghos se trouvaient des mages, des Juifs et des Chrétiens... Les deux tribus étaient entre elles en état de guerre incessante. Ce renseignement nous fait comprendre le rôle des Juifs dans les tribus, parce qu'il les montre comme faisant partie d'une tribu berbère et non pas comme formant une tribu distincte ou une communauté civilisée et urbaine. Comme les Juifs du Rif intérieur et de l'extrême-sud marocain de nos jours, il devaient s'adonner déjà à l'industrie, à l'agriculture et au commerce. Quant au nom

1. *Ibid.*, III, p. 546.

des Borghos ou Bourgos, il porte trop l'emprunte espagnole pour qu'on ne soit pas tenté de voir en eux d'anciens habitants de la Péninsule, Juifs, Païens ou Chrétiens sectaires expulsés par le fanatisme des Wisigoths.

Juifs berbères et Juifs palestino-espagnols finirent donc par se rencontrer et par se concerter au Maroc, pour s'emparer de la riche presqu'île.

Cependant, à partir du septième siècle surtout, à ces deux éléments hétérogènes d'origine juive vinrent se joindre, avant l'invasion de l'Islam, quelques fractions des tribus juives arabisées du Yémen ou de l'Éthiopie, qui précédaient ainsi l'apparition des Arabes musulmans.

Le *Kitâb el-Adouani*[1] se fait l'écho des traditions qui ont trait à une émigration des Juifs arabes avant la conquête de l'Afrique par les Musulmans.

En 628, Mohammed s'empara du territoire des Juifs de Khaïbar, dans le Yémen, et somma ses habitants de quitter l'Arabie ; une partie de ces anciens compatriotes du prophète s'en alla en Syrie et dans l'Irak, les autres traversèrent la mer Rouge, d'où, refoulés par le flot toujours croissant des Touaregs et des Lemtouna, ils passèrent vers les oasis du Sahara, où ils laissèrent des traces profondes avant d'échouer définitivement dans le Sud du Maghreb-el-Aqça.

Ibn Khaldoun, de son côté, atteste que les Sanhadja, les Lemtouna et les Touaregs étaient venus de l'Éthiopie, sinon de l'Arabie. Or, la chronique citée nous dit précisément que les gens du Sahara rattachaient leurs origines à Adjadj ben Tiklan, chef des Juifs qui habitaient Khaïbar. Il semble même que ce fut aussi l'origine des Juifs Beni-abd-en-Dar des Ksour du Sahara Occidental, dont la richesse consistait dans les chevaux amenés de l'Arabie.

Des traditions écrites et orales rapportées par M. Mar-

1. Trad. de FÉROUD, p. 167; M. A. CAHEN, *ibid.*, p. 24-26.; v. la note I, supp.

tin, parlent d'une forte immigration qui, dès les débuts du sixième siècle, se dirigea de Khaïbar (en Arabie) vers les Ksour du Sahara.

Les Juifs d'origine arabe peuvent se classer en deux groupes : les uns qui, comme aujourd'hui les Juifs yéménites [1], se tenaient pour les descendants de Siméon, dont il est question plus haut ; les autres qui se rattachaient aux Beni Khaïbar, habitaient le nord de l'Arabie, et formaient une agglomération de tribus dont la religion était empreinte d'un ascétisme accentué [2]. Ils se rapprochaient surtout des Esséneéns et des Thérapeutes. Déjà dans l'Arabie anté-islamique on distinguait les Nadirs ou « Ascètes » des Cahen ou Cohen [3]. Pareille division du clergé en Aaronides existait en Afrique. Elle est contraire à l'esprit rabbinique. Ainsi ces Judéo-Arabes, qui, pourchassés par Mahomet, allèrent s'établir en Syrie, dans l'Irak, y portèrent leur Judaïsme dissident, point de départ de maints mouvements pseudo-messianiques, et des schismes caraïtes. Graetz, qui constate ce fait, ne savait pas encore qu'une forte migration de Beni Khaïbar, refoulée par les musulmans, s'était portée, dès le septième siècle, en Afrique, et que les Judéo-Arabes avaient rencontré en Éthiopie et dans le Sahara des Judéo-Berbères primitifs, auxquels ils donnèrent leurs conceptions religieuses plus élevées, leur langue et leurs mœurs [4]. J'ai pu constater que jusqu'au dix-huitième siècle, il existait entre les Juifs du Sahara et ceux du Yémen des relations directes [5].

M. Le Chatelier [6] arrive aux mêmes conclusions, lorsqu'après avoir constaté une influence juive dans l'Afrique

1. *Ouvr. cité*, p. 46.
2. J. Sapir אבן ספיר.
3. Cf. plus haut.
4. *Hist. juive*, vol. III, éd. hébr., où on trouve des additions très édifiantes de Harkavy.
5. *Voyage d'Et. j. en Afrique : La Poésie des Troglodytes.*
6. *L'Islam dans l'Afrique occidentale*, p. 124 et 174.

occidentale, il en attribue l'origine aux tribus juives et himyarites arrivées de l'Arabie, à une époque reculée, jusqu'au Niger et au littoral de l'Océan. El-Kaïrouani dit que le premier roi qui règna dans les pays des Touaregs, dans le désert, fut le fils de Tiklan Bouloutan.

Ces renseignements sur la première organisation du Sahara par les Juifs sont confirmés par les passages cités d'El-Kaïrouani et du *Kartas*[1].

Nous y reviendrons dans une étude spéciale.

L'introduction de la langue et des mœurs arabes parmi les Juifs du Sahara et de l'Atlas commença ainsi un certain temps avant la conquête du pays par les Musulmans et par l'arrivée des Juifs asiatiques à leur suite ; ces réfugiés de l'Arabie fuyant l'épée du prophète durent apporter avec eux l'esprit d'indépendance en matière politique et religieuse, l'individualisme outré ainsi que la haine de l'Islam.

Il en fut de même des notions que les Juifs arabes avaient conservées au sujet de leur généalogie authentique ou prétendue, qui attribuait l'origine première des Juifs arabes demi-nomades aux douze tribus d'Israël ; nous allons voir, en effet, cette croyance s'accréditer parmi les tribus marocaines.

1. P. 388; v. note I, *suppl.*

V

L'INVASION ARABE. — LA CAHENA

Les luttes entre Arabes et Berbères pour la suprématie dans l'Afrique du Nord occupèrent toute la seconde moitié du septième siècle; elles causèrent la ruine presque totale de la côte barbaresque, depuis la Tripolitaine jusqu'à Tanger.

Les Juifs romains qui avaient survécu se virent dans la nécessité de quitter l'Afrique. En revanche, un grand nombre de Juifs d'origine égyptienne et asiatique, ou yéménite, avaient suivi les armées des conquérants arabes et occupaient successivement les villes désertées par leurs habitants grecs ou romains [1].

La plupart de ces nouveaux venus d'Afrique étaient déjà fortement arabisés et subissaient à la fois l'influence de la culture arabe et la discipline de la Synagogue babylonienne. C'étaient eux qui avaient généralement servi de trait d'union entre les Juifs indigènes et tout le reste de la Diaspora juive, entre les populations de l'Afrique et les conquérants arabes.

Ainsi, dès les débuts de l'apparition de l'Islam en Afrique, le Judaïsme local s'enrichit d'un double courant d'immigration juive : Juifs primitifs d'origine yéménite et

1. Graetz, III. Bargès et Goldberg : Introduction à la *Rissala d'Ibn Koreïch* ; Slousch, *Arch. Maroc.*, t. VI.

Juifs citadins d'Asie, également familiarisés avec la langue et les mœurs arabes.

Pour mieux faire ressortir l'importance de ce fait, il suffit de préciser les dates successives de la conquête de l'Afrique par les Arabes. En 668, Okba ben Nâfe envahit la Tripolitaine. En 669, il s'empare de l'Ifrikia, où, après la défaite des Grecs, les Juifs de la forteresse de Benzert — la Bizerte actuelle — lui opposent une résistance d'ailleurs inutile. Dans cette même année, Okba bâtit la ville de Kaïrouan destinée à supplanter la Carthage des Chrétiens, et il y fait venir mille familles coptes et juives de l'Égypte[1] : deux éléments considérés par le vainqueur comme de précieux facteurs de la pénétration arabe. En effet, Kaïrouan devient peu de temps après la capitale du Judaïsme et de l'orthodoxie juive en Afrique, comme Carthage l'avait été autrefois.

Cependant, les tribus guerrières de l'Aurès, fidèles à leurs engagements avec les Grecs, ou plutôt soucieuses de leur indépendance, s'insurgent et s'emparent, par des victoires retentissantes, de toute l'Ifrikia et même de la nouvelle capitale, Kaïrouan.

En 681, Okba entreprend une nouvelle campagne contre l'Aurès et inflige à Koceïla, roi des populations berbères réunies, une défaite décisive; il passe la montagne aurisienne pour pénétrer dans le Maghreb-el-Aqça.

Après avoir pris les villes fortes de Tahert, de Tlemcen et de Ceuta, il obtient la soumission du comte Julien, le Gouverneur byzantin de Tanger. Il pénètre au cœur de l'Atlas en passant par Oualili, où il défait les tribus berbères, emmène un grand nombre de leurs femmes réputées pour leur beauté et fait des conversions en masse parmi les Berbères de toutes religions. L'Islam

1. De Slane, d'après Ibn Nowaïri (appendice au V. I, *de l'Hist. des Berb.* d'Ibn Khaldoun).

devient un nouvel élément de discorde entre les Berbères enclins aux luttes et aux rivalités intestines. Parmi les convertis, il faut croire qu'il y avait une fraction de Médiouna et une autre des Rhiata, puisque nous trouvons ces derniers parmi les Berbères qui reconnurent ensuite l'autorité d'Idris Ier.

Toutefois, il ne paraît pas que les tribus juives du Maroc aient été sensiblement éprouvées par ce premier choc de l'Islam contre le Maroc.

Cependant, Okba apprend la révolte de l'Aurès et l'organisation militaire de ses populations réunies sous la conduite de Koceïla, qui a abjuré sa nouvelle religion. Il marche contre l'armée berbère, subit une défaite décisive dans la ville de Tahouda, où le conquérant de l'Afrique succombe lui-même (683).

La conséquence de cette victoire fut la deuxième occupation de l'Ifrikia par Koceïla, roi du premier empire berbère, qui fit de Kaïrouan sa capitale et régna sur les Berbères et sur les Grecs, comme l'atteste Nowaïri, « avec équité et justice », jusqu'en 688, ce qui fait croire que les Juifs de la côte n'ont pas eu à se plaindre de son attitude envers eux[1].

En 688, le Khalife envoie son général Zobeïr contre les Berbères, auxquels est infligée une sanglante défaite. Kaïrouan est reprise par les Arabes et Koceïla lui-même périt sur le champ de bataille, tandis que sa tribu, les Aoureba, est presque détruite ; les débris cherchèrent un refuge dans le Maghreb-el-Aqça, sous la poussée des Zenata qui envahissaient l'Aurès.

Toutefois, les Djeroua paraissent avoir peu souffert des conséquences de cette défaite, puisque dans les événements postérieurs on les voit au premier plan. Profitant de l'affaiblissement intérieur de l'autorité du Khalifat,

1. De Slane, *ouvr. cité*, I, append.

les Berbères prennent pour reine une femme, la célèbre Dahïa, ou Damia, la reine des Djeraoua dite Cahena. dont Ibn Khaldoun connaît la généalogie; il la fait remonter jusqu'à l'époque de la domination vandale: Diha ou Dahïa, fille de Tabeta, fils de Nicin, fils de Baoura, fils de Meskeri [1], fils d'Afred, fils d'Ousila, fils de Guera [2].

Comme tous les grands personnages de l'histoire, cette héroïne africaine est entourée d'un cycle héroïque légendaire. Cependant Fournel nous permet de reconstituer l'histoire véridique de cette reine mystérieuse.

« Koceïla eut pour successeur El Cahena, reine de l'Aurès; tous les Roums de l'Ifrikia la redoutaient; tous les Berbères lui obéissaient. Le témoignage unanime des historiens arabes aurait dû tenir en éveil Lebeau contre son étrange appréciation au sujet de cette femme remarquable, dont il met presque en doute l'existence même ». Beladzori, El-Bekri, Ibn-el Athir, Ibn-Adzari, El-Tedjani, El-Kaïra, Moulay Ahmed, etc., des noms géographiques et tout un folklore, la survivance de nomades juifs et enfin tout ce qui précède, suffisent amplement pour confirmer son existence.

Le nom El Cahena est d'origine juive ou phénicienne certaine. En-Nowaïri dit : cette femme prédisait l'avenir, et tout ce qu'elle annonça ne manqua jamais d'arriver. En effet le Cohen hébreu prédisait l'avenir : la Bible, le Coran, Josèphe et l'Arabie pré-islamique en témoignent.

Évidemment la Cahena, comme femme, ne pouvait accomplir le rituel des sacrifices, mais il lui restait toujours la faculté de prédire l'avenir. Procope dit que chez les Berbères la faculté de prophétiser était un privilège

1. מסכר est un nom très fréquent dans l'onomastique punique.

2. Le nom d'Ousila s'explique par l'hébreu עזיאל. Quant à celui de Guera גרא, il faudrait y voir un éponyme.

des femmes[1]. C'est le même rôle que chez les Juifs, remplissant Debora, Hulda, la « Nébia », etc...

« Encore aujourd'hui on trouve en pays berbères des Qoubba consacrées à de saintes femmes, dont les populations honorent et perpétuent ainsi la mémoire, en raison de la bienfaisante influence qu'elles ont exercée, ce qui serait impossible chez les Arabes[2]. Moi-même j'ai trouvé, dans le Nefoussa, une Qoubba consacrée à une certaine Oumm-el-Ghrib, la Mère des Outres, qui est d'origine juive[3]. Dans la Syrte et dans la Gharian, on parle encore d'une reine juive nommée Fanana qui serait l'ancêtre de la tribu des Ourichfana. Nous verrons que chez les Juifs dissidents d'Espagne, d'origine berbère, une femme jouait le rôle d'une sainte ou Maa'lima[4]. Aujourd'hui encore la condition de la femme chez les Judéo-Berbères (qui par parenthèse pratiquent la monogamie), est supérieure à ce qu'elle est chez les Juifs arabes ou espagnols du littoral.

Quant au nom propre de la Cahena, les uns écrivent Dahia (la rusée) ; d'autres Damia (Doumia), d'autres encore Dina ; pour moi, je m'arrête sur la leçon de Dahia, puisqu'on rencontre ailleurs le nom berbère composé de Ifès-Dahia.

La Cahena, dit Fournel[5], commandait dans l'Aurès; sa famille faisait partie des Djeroua, tribu juive qui fournissait des rois et des chefs à tous les Berbères issus d'El-Abter. Son origine juive une fois établie, il n'est pas difficile de voir dans cette Cahena, la descendante d'une de ces familles d'Aaronides qui depuis Onias, comme en Samarie et en Judée, étaient à la fois chefs militaires et religieux des populations juives et autres. Dans la région

1. *De Bello Vandalico*, II, 7. 1.
2. Fournel, *ouvr. cité*, I, p. 127.
3. *Un voyage d'Et. juives en Afrique.*
4. Ibn Daoud, *Chronique*, fin.
5. *Ouv. cité*, I, p. 213 et s. On trouvera chez cet auteur les témoignages des auteurs arabes qui traitent de ces événements.

de Gabès, où les traditions sur la Cahena abondent, une famille aaronide s'attribuait une origine Zadocite directe, d'où l'idée — possible après tout — que ce serait une descendance d'Onias, qui se fût établie dans l'Aurès. Suivant les récits arabes, quand Hassan Ibn-en-No'man eût chassé les Grecs, il séjourna quelque temps à Kaïrouan pour donner du repos à ses troupes. Ayant demandé aux habitants quel chef puissant restait encore en Ifrikia, il lui fut répondu que la Cahena exerçait un pouvoir tel, que, s'il parvenait à vaincre cette femme, il serait maître « absolu de tout le Maghreb ». Il se mit donc en marche vers l'Aurès. A la nouvelle de cette menace, la Cahena descendit de ses montagnes à la tête d'une armée innombrable composée de Berbères et de Grecs, devança le général arabe à Baggaïa, d'où elle expulsa les Roum qui s'y trouvaient encore et détruisit la ville, dans la pensée qu'Hassan songerait peut-être à s'y fortifier[1].

Celui-ci fit halte près d'une petite rivière qu'En-Nowari nomme Ouad-Nini, et la reine s'avança aussitôt pour l'y rejoindre ; mais vu l'heure avancée de la journée, Hassan n'accepta pas la bataille : les deux armées passèrent la nuit en selle. A la pointe du jour, elles se précipitèrent avec furie l'une contre l'autre, la mêlée fut affreuse et les Berbères restèrent vainqueurs. Hassan et ses Musulmans, mis en déroute complète malgré des prodiges de valeur, furent poursuivis l'épée dans les reins jusqu'à ce qu'ils eussent dépassé le territoire de Gabès. D'après El-Bekri, « la rencontre aurait eu lieu sur le territoire de Gabès », et l'avant-garde de l'armée de la Cahena aurait été commandée par un des anciens généraux de Koceïla ; enfin le chef de la cavalerie de Hassan aurait été tué.

Le général arabe s'empressa de transmettre à Damas la

1. Cf. El-Kaïrouani ; Baïan ; Al Bekri, En Nowari, Boldenî, *El Maçalik Rihla*, d'Et Tedjani ; Ibn Khaldoun, *ibid.*, I, 213-4 ; III, p. 193 ; Ez-Zïani, etc.

triste nouvelle de sa défaite, en dépeignant le Maghreb comme une immense fourmilière de combattants sans cesse renaissants; puis il continua sa route vers l'Orient, marchant à petites journées pour laisser aux fuyards le temps de le rejoindre. Il venait d'entrer sur les terres du gouvernement de Barca et d'atteindre un point du littoral de la Grande Syrte, où se trouvait un puits d'eau saumâtre, nommé « Bachada » *abreuvoir*, lorsqu'il reçut la réponse d'Abd-el-Méliq qui lui ordonnait de s'arrêter là, où sa dépêche lui parviendrait et d'attendre.

Il s'arrêta donc et construisit les châteaux connus sous le nom de Ksour-el-Hassan.

La petite rivière qui avait été témoin de la défaite des Arabes, fut appelée la rivière de « la Vierge ».

Quatre-vingts nobles compagnons de Hassan étaient restés entre les mains de la Cahena; elle les renvoya tous, à l'exception de Khalid ibn Yezid El Kaïci. « Je n'ai jamais vu, lui dit-elle un jour, d'homme plus beau et plus brave que toi: je veux t'allaiter (ce qui était le signe de l'adoption), pour que tu deviennes le frère de mes deux fils ». La générosité que manifesta la prophétesse envers ses prisonniers, s'alliait chez elle à des mouvements de sauvagerie. Persuadée que les Arabes convoitaient l'Ifrikia à cause de sa luxuriante végétation et pour s'emparer de ses richesses, elle pensa prévenir à tout jamais leur retour, en disant aux Berbères : « Les étrangers ne désirent de notre pays que les villes, l'or et l'argent qu'ils renferment, tandis qu'à nous, des pâturages, des champs à ensemencer suffisent; si nous détruisons ce qu'ils recherchent, ils ne viendront plus jusqu'à la fin des temps. » Alors s'accomplit par ses ordres une affreuse dévastation.

Les villes furent saccagées, les campagnes et les jardins ravagés, les arbres coupés, les eaux détournées, tout ce qui pouvait inciter les Arabes à une nouvelle invasion disparut.

La Cahena resta ainsi maîtresse du pays berbère.

Les révolutions qui ébranlèrent le Khalifat entre 639 et 700 détournèrent l'attention du khalife Abd-el-Mélik de l'Afrique.

Mais en organisant la dévastation de son empire, la Cahena avait été mal inspirée; car elle irrita les populations, parmi lesquelles étaient des Juifs et des Chrétiens sédentaires; de plus, elle ne conjura pas le fléau qu'elle redoutait.

Ibn Khaldoun cite un auteur d'après lequel elle aurait vécu cent vingt-sept ans et régné soixante-cinq. Mais Fournel est certainement dans le vrai lorsqu'il dit qu'après cinq années de paix, Hassan reçut l'ordre (703-704) de retourner avec des renforts et de l'argent, en Ifrikia. Une trahison de Khaled, le fils adoptif de Cahena, semble avoir déterminé la fin de la campagne. Elle envoya ses deux fils au général arabe, en les lui recommandant, et les fit accompagner par le traître Khaled, à qui précisément elle accordait la liberté.

Avant de partir, ses fils la conjurèrent d'abandonner le pays aux Musulmans et de fuir, puisqu'elle savait sa perte assurée. « La fuite, répondit cette femme héroïque, serait une honte pour mon peuple; celle qui a commandé aux Berbères, aux Arabes et aux Roums doit savoir mourir en reine! » « Le carnage fut tel, dit Nowairi, que tous les Musulmans s'attendaient à être exterminés; mais Dieu étant venu à leur secours, les Berbères furent mis en déroute, après avoir subi des pertes énormes. »

La reine, en fuite, fut tuée dans l'Aurès, près d'un puits que, du temps d'Ibn Khaldoun, on appelait encore Bir-el-Cahena, et la tête de cette femme intrépide fut envoyée à Abd-el-Méliq.

Après cette victoire décisive, Hassan retourna en 704 à Kaïrouan.

L'Ifrikia fut enfin conquise. L'ancienne race sacerdotale de l'Aurès également.

Les Berbères de l'Aurès, dont 100.000 avaient été massacrés, demandèrent l'Aman; presque tous se convertirent à l'Islam, entre autres, les fils de la Cahena qui commandèrent 12.000 Djeroua; ils reçurent la mission de porter, avec l'épée, l'Islam au Maghreb.

Les Juifs et les Chrétiens eurent la vie sauve, mais furent astreints au *Kharadj*, ou impôt légal.

Or, quelle était l'attitude des Juifs palestino-romains établis durant toutes ces révolutions, dans les villes? Il est très difficile de répondre à cette question; la dévastation des villes romaines devait forcément éprouver ces citadins.

Disons seulement que, pour les Juifs orthodoxes, ou même civilisés du littoral, l'apparition des Berbères, en tant qu'alliés de leurs ennemis séculaires, les Byzantins, qui au surplus apportaient avec eux la ruine du pays, ne pouvait être considérée que comme une catastrophe.

Chose curieuse, ceux mêmes qui n'avaient pas cessé d'espérer en la découverte des dix tribus, qui apparaîtraient dans un moment critique pour délivrer Israël, et dont la présence avait été vaguement désignée en Afrique, se refusaient, dès la première apparition réelle de ces tribus guerrières et primitives, à reconnaître des frères lointains dans ces barbares surgis du désert[1].

Tout en eux, le caractère guerrier, la domination d'une prêtresse, la rudesse des mœurs, la haine contre les Arabes, qui pourtant étaient leurs libérateurs à eux, Juifs civilisés, tout devait choquer ces citadins paisibles, adonnés aux pratiques minutieuses du Talmud, tout, jusqu'au culte de Josué qui leur rappelait la race ennemie

1. Le silence des sources juives sur tous ces épisodes ne prouve rien. Les rabbins méconnaissent les tribus juives de l'Arabie, comme ils ignorent les Judaïsmes primitifs de l'Asie centrale. Les auteurs arabes précités sont du moins aussi dignes de confiance que l'est le *Kitab-el-Aghani*, qui sert de source principale pour l'histoire des Juifs de l'Arabie.

des Samaritains ; ceux-ci en effet méconnaissaient aussi les traditions postérieures à Moïse et à Josué, mais ils apportaient avec eux la guerre, la mort et la ruine dans ce pays pacifié tout récemment par les Arabes.

Les Djeroua étaient, pour les Juifs imbus du Talmud du septième siècle, ce qu'étaient pour les rabbins égyptiens du seizième siècle, les premiers Phalacha de l'Abyssinie, venus en Égypte; ils voyaient en eux plus que des sectaires, des demi-païens [1].

L'héroïque Cahena, alliée aux « Philistins », aux Berbères, et « à Edom » [2], la Rome byzantine, avec cet esprit guerrier, farouche, qui n'hésitait pas à dévaster tout un royaume pour la raison d'état, « prêtresse » et reine à la fois, réfractaire aux notions de la pudeur féminine professée par le Talmud, comme l'attestent les historiens arabes, devait être considérée par les Juifs de la côte, si cruellement éprouvés, comme un tyran et un être impie. Et c'est là une des ironies les plus cruelles de l'histoire juive.

Une poésie populaire en judéo-arabe, recueillie par M. Cazès, traite effectivement cette héroïne berbère comme l'un des plus cruels tyrans que le Judaïsme ait jamais connus : elle la compare aux destructeurs de la Judée, aux Chaldéens et à Hadrien [3].

D'ailleurs, nous allons retrouver cet antagonisme entre Juifs berbères et Juifs asiatiques, résultat du choc de deux civilisations professant les mêmes croyances fondamentales, mais diamétralement opposées l'une à l'autre dans leurs applications et dans leurs conceptions sociales, et

1. Cf. r. David Ben Zemera, תשובות, IV.

2. Ibn Daoud (*Chronique*, fin) désigne la Ma'alima du onzième siècle (V. p. 396) de l'épithète la *Maudite*. Le Djebel Nefoussa conserve encore le souvenir d'une sainte femme juive la Oumm-el-Ghrib. Cf. notre *Voyage d'Etudes juives en Afrique*.

3. Cazès, *Essai sur l'Hist. des Juifs de Tunisie*, p. 45-46. Cf. notre étude sur *l'Hist. des Juifs au Maroc*, II, p. 14 (*Arch. Maroc.* t. VI).

nous le verrons prendre corps à partir du neuvième siècle. A une époque où la vie religieuse aura succédé à la vie politique, il se manifestera sous forme de schismes religieux et de réactions contre le Talmud.

Cet antagonisme est peut-être une des raisons pour lesquelles nous ne rencontrons aucune trace de participation des tribus juives du Maroc aux guerres de la Cahena, ces dernières ayant subi l'influence des Juifs civilisés de l'Espagne : au contraire, isolés et libres, profitant sans doute de la domination de l'Afrique par une coreligionnaire bien que lointaine, les Juifs du Maghreb el-Aqça méditent la conquête de la Péninsule.

C'est en effet avec l'aide de leurs coreligionnaires berbères et non pas des Musulmans, comme le croient certains auteurs, que les Juifs de l'Espagne, poussés à bout, projettent vers 694 un soulèvement général des Juifs du pays, pour tenter de le livrer à leurs frères de la Mauritanie tingitane, « où plusieurs tribus professaient le judaïsme et où les Juifs exilés de l'Espagne avaient trouvé un refuge[1] ».

La révolte devait éclater publiquement sur plusieurs points à la fois, *au moment où les Juifs de l'Afrique seraient débarqués sur les côtes de l'Espagne*. Mais avant le moment fixé pour l'exécution de ce projet, le gouvernement fût averti du complot.

Le roi Egica prit aussitôt les mesures commandées par la nécessité; ayant convoqué un concile à Tolède, il dénonça au clergé, qui avait la haute main sur la vie politique, les coupables juifs et l'invita à punir sévèrement cette race maudite. Après avoir entendu les dépositions

1. Cf. DOZY, *Hist. des Musulmans d'Espagne*, t. II, p. 27-28 ; MOULIÉRAS, *ouvr. cité*, II, p. 675 ; MÜLLER, *Der Islam im Morgenlande und Abendlande*, I, p. 424 ; FOURNEL, *ibid.*, I, p. 358 ; *Sacro-sancta Concilia*, éd. de Stud. Philos. Labbæi; *Concilia Tolitana*, XVII, t. VII, col. 1361 ; MARSDEN, *Hist. crit. de Espagna*, II, I, XXV, t. V, p. 217 ; RAMEY, *Hist. d'Esp.*, II, p. 223-224; docteur GONZALEZ, *ouvr. cité*.

de quelques Juifs, d'où il résultait que le complot ne tendait à rien moins qu'à faire de l'Espagne un état juif, les évêques réunis au dix-septième concile de Tolède, condamnèrent tous les Juifs à la perte de leurs biens et de leur liberté : leurs biens étaient confisqués et leurs personnes vendues comme esclaves aux habitants chrétiens [1].

Les conséquences de ces représailles ne se firent pas attendre : afin d'échapper à l'esclavage, ceux des Juifs espagnols qui en avaient les moyens, prirent la fuite en Afrique, où ils attendirent le jour de la revanche.

La nouvelle poussée des Zenata qui, désemparés par la déroute de la Cahena, avaient pris la fuite et envahi l'Aurès, avait porté à son comble l'anarchie où pour longtemps avait été plongé tout le Maghreb [2].

C'est à cette poussée qu'il faut surtout attribuer l'affermissement, dans le Maghreb-el-Aqça, de tribus judéo-berbères. La généalogie de Tarif nous montre une origine yéménite plus ou moins évidente.

El-Kaïrouani, d'accord avec Ibn Khaldoun, raconte que les armées de Mouça, général du Khalife, ayant pénétré dans l'Aurès, y massacrèrent cent mille habitants ; qu'en outre les deux fils de la Cahena, après leur conversion à l'Islam, accompagnèrent les Arabes avec douze mille guerriers Djeroua chacun, dans leurs campagnes au Maroc et en Espagne. Plus tard, la domination des Djeroua fut complètement anéantie dans l'Aurès ; les restes de ce peuple s'incorporèrent dans les autres tribus berbères, et ce n'est qu'au Maroc que nous allons retrouver leurs traces multiples, en tant que fractions distinctes, ou en tant qu'assimilés à la population urbaine des villes du Maghreb-el-Aqça [3].

1. Cf. Ibn Khaldoun, *En Nowaïri* et Mercier, *ib.*, I.
2. Carette, *ibid.*, p. 153, constate que les migrations des Zenata Anchora ont commencé seulement après la défaite de la Cahena.
3. Ibn Khaldoun, II, p. 192; El-Kaïrouani, p. 555.

Toutefois, la conversion à l'Islamisme des chefs et des familles nobles des Djeroua n'entraîna pas la conversion intégrale de cette dernière tribu.

Les Djeroua, dit Ibn Khaldoun, disparurent de l'Aurès; il faut entendre : comme nation distincte, car certaines fractions purent se maintenir jusqu'aux époques modernes sans renoncer à la religion juive. Nous trouvons en effet, dans la « Monographie sur l'Aurès », par le lieutenant-colonel de Lartigue, les données suivantes concernant les guerriers juifs de l'Aurès. En 1637, les Oulad Sidi Yahya étaient encore tributaires des Juifs de Tilatan, que l'auteur considère comme les descendants des Juifs de la Cyrénaïque. Ces Juifs guerriers furent cependant massacrés plus tard par la tribu des Oulad Fedhala. Au seizième siècle une autre tribu juive, connue sous le nom d'Oulad Aziz, était puissante et dominait la vallée de l'Oued Abdi, en soutenant des guerres durables avec leurs voisins musulmans. Plusieurs fractions de cette tribu qui a conservé la notion de son origine ont subsisté jusqu'à nos jours [1].

La conquête définitive de l'Afrique par les Arabes, loin d'affaiblir le Judaïsme, a donc contribué plutôt à attirer dans le pays des Juifs émigrés du Yémen, etc., et à jeter toutes entières dans le Maghreb-el-Aqça des populations juives, refoulées par les Zenata.

Ce seront désormais ces derniers qui pendant longtemps soutiendront les luttes pour l'occupation du Maroc et de l'Espagne par les Arabes.

1. *Monographie sur l'Aurès*, p. 315 et 328. Mes recherches personnelles faites sur place, confirment partiellement les renseignements fournis par cet auteur.

VI

LES JUDÉO-BERBÈRES EN ESPAGNE ET AU MAROC

Dix-sept années s'étaient à peine écoulées depuis l'avortement de leur invasion en Espagne, que les Juifs prirent leur revanche par la conquête de la Péninsule par les Musulmans.

Ces derniers, après avoir affermi leur domination sur le Maroc pacifié, comprirent facilement quel appui les Juifs expulsés de l'Espagne, qui n'attendaient qu'une occasion de retourner dans leur patrie, pourraient prêter à une armée d'envahisseurs [1].

Le général Mouça organisa une armée composée d'Arabes et de Berbères musulmans et juifs, et envoya à titre d'essai le chef berbère Tarif à la tête d'une troupe de quatre cent guerriers, exécuter un premier raid, qui fut couronné de succès à Algésiras. Ce fait ne peut s'expliquer que par la présence de complices juifs dans cette ville. Il est très intéressant de constater que Tarif se considérait lui-même comme d'origine juive, et notamment comme descendant authentique de la tribu de Chimoun (Siméon, avec la lettre ש chin) ben Jacob. Cette indication[2] donnée par El-Bekri est des plus précieuses pour notre étude.

1. Graetz, éd. allem., V, p. 38. Cet auteur parle d'une alliance conclue entre Tarif et les Juifs. Mercier, I, p. 228; El-Bekri, p. 301 ; Fournel, *ibid.*, I.

2. V. plus loin, p. 24.

Le nom d'un autre chef berbère qui avait participé à cette lutte, Kaulan El-Yehoudi, nous est confirmé par une autre source.

Il reste établi que, pendant la conquête de l'Espagne par Tarif, de nombreux Juifs d'origine marocaine et espagnole prenaient part à la guerre et passaient le détroit pour peupler les villes, que les Chrétiens délaissaient et qui souvent étaient livrées par des coreligionnaires survivants de la dernière persécution, la plus cruelle de toutes. Au fur et à mesure que les Musulmans s'emparaient d'une ville espagnole, ils en confiaient la garde à leurs alliés juifs, qui s'y établissaient solidement. Ce fut le cas des capitales comme Cordoue, Tolède, Malaga, Elvira, etc.

A côté des survivants, peu nombreux d'ailleurs, de la dernière persécution d'Egica [1], vinrent s'établir les anciens réfugiés qui avaient résidé longtemps au Maroc et, ce qui est plus important encore, de nombreux guerriers judéo-berbères qui se fixèrent dans la campagne espagnole où ils s'adonnèrent à l'agriculture : aussi trouve-t-on, pendant tout le moyen âge, des agriculteurs et des planteurs juifs en Espagne.

Nous avons vu que douze mille Djeroua suivirent leurs chefs à la conquête du Maroc et de l'Espagne, et que les Berghouata commandés par Tarif avaient subi une influence juive ; leurs voisins, comme les peuplades du Fazaz et les Behloula, durent les suivre dans la conquête de l'Espagne.

Or, dans ce dernier pays plus encore qu'au Maroc, les Juifs, ceux même d'entre eux qui avaient été forcés naguère d'embrasser l'Islamisme, n'avaient plus de raison pour se déclarer Musulmans. Aussitôt fixés dans le pays, ils se fondirent dans le gros de la population juive *et leur nombre s'accrut tout d'un coup d'une manière surprenante.*

1. Cf. FOURNEL, I, p. 160; MÜLLER, *ouvr. cité*, I, p. 424.

M. Mouliéras[1], dans son étude sur le « Maroc inconnu », allègue avec raison qu'après 694 il n'est presque pas resté de Juifs en Espagne, et leur apparition en grand nombre depuis 711 ne peut s'expliquer que par l'affluence d'un grand nombre de Juifs marocains.

Pour juger de l'importance du mouvement juif à travers le détroit et de son caractère berbère, il suffit de constater que sept années seulement après la conquête de l'Espagne par les Arabes, les Juifs purent concevoir le projet d'en chasser eux-mêmes les vainqueurs.

Ce dernier fait mérite que nous nous y arrêtions[2].

L'Espagne conquise fut soumise au même régime fiscal que les autres provinces du Khalifat : les Juifs et les Chrétiens eurent à payer l'impôt spécial, la *Djezia*, ou capitation.

Mais, à peine les Juifs furent-ils établis dans leur nouveau séjour, que les vexations commencèrent pour ces anciens alliés de Mouça. Au lieu d'un seul impôt, les Juifs espagnols durent en payer quatre, en dehors de la Djezia; ils eurent à payer une capitation à Abd-el-Aziz, fils et successeur de Mouça ; une autre, au gouverneur général de l'Afrique, auquel l'Espagne était soumise, en dehors d'un impôt spécial réservé à la caisse du Khalife. Les gouverneurs locaux surtout, notamment Abd-el-Aziz et son successeur Ayyoub, les exploitèrent terriblement. Pressurés et exaspérés, les Juifs espagnols, se souvenant du concours précieux qu'ils avaient prêté à leurs alliés d'hier et maîtres d'aujourd'hui, évoquèrent à nouveau leur rêve séculaire d'une conquête par eux et pour eux de la Péninsule. Et l'insurrection de 718 éclata.

A la tête du mouvement est *un chef berbère de religion juive*, Kaulan El-Yahoudi, autour de qui sont ralliés un

1. *Le Maroc Inconnu*, p. 675.
2. Graetz, V, p. 185-186.

grand nombre de guerriers juifs. Il sut se maintenir pendant quelque temps dans les montagnes de la Castille et de l'Aragon. Mais finalement, battu par les troupes du Khalife, il fut exécuté sur l'ordre du gouvernement et ses partisans dispersés.

Il n'est donc pas étonnant que les nouveaux arrivants vaguement conscients de leur Judaïsme et désespérant de se libérer par les armes, se soient jetés en masse dans le mouvement d'hérésie anti-talmudique suscité en 721 par le faux messie Serenus de Syrie. Ce dernier, qui niait jusqu'aux fondements du judaïsme orthodoxe, avait en effet rallié autour de lui de nombreux Juifs yéménites et berbéro-espagnols, qui abandonnèrent leur pays pour suivre le faux prophète dans la Syrie lointaine [1].

Graetz établit que le mouvement provoqué par Serenus entraînait surtout les Juifs venus du Yémen et réfractaires au Talmud. Or, un autre faux messie, Juda El-Isfahani, avait escompté le concours des mêmes peuples pour briser le joug des Arabes. Un Midrash contemporain nous donne une idée exacte de cet état d'esprit des Juifs, qui croyaient le moment arrivé de combattre les Arabes encore mal affermis. Un des épisodes de ce mouvement semble avoir été le siège de Tyr par les insurgés, avec l'aide des Juifs venus de Chypre et d'Égypte [2]. Les renseignements que nous possédons sur les Judéo-Berbères en Espagne jettent une lumière nouvelle sur ces événements. Les Judéo-Arabes et les Judéo-Berbères qui suivirent les troupes arabes cherchèrent à profiter de l'état trouble des choses pour recouvrer leur indépendance propre.

L'Espagne devait, pendant longtemps encore, faire partie de l'empire du Khalifat, et cette circonstance aida

1. Graetz, pas. cité, d'après les auteurs arabes corroboré par plusieurs textes juifs.

2. Cf. le *Midrash* נסתרות רבי שמעון בן יוחאי.

au rapprochement des Juifs de ce pays avec leur coreligionnaires de l'Orient : elle continua à soumettre les communautés de la Péninsule au régime du Judaïsme orthodoxe, dont elle devint bientôt l'un des foyers les plus ardents.

Par contre, le Maroc détaché de bonne heure de l'empire du Khalifat, ouvert à tous les schismes et à toutes les divisions intérieures, ayant reçu une colonie très peu nombreuse d'Arabes musulmans et de Juifs d'Orient, continuait à rester livré à lui-même et à suivre ses destinées religieuses et politiques propres.

En 717, les Chrétiens du Maghreb-el-Aqça furent persécutés par Khalid [1], le gouverneur du Khalife; cet événement — si on le rapproche de ce que nous avons vu pour l'Espagne — suppose un fâcheux changement dans l'état des Juifs.

En 739, le Maghreb-el-Aqça recouvre son indépendance bien que les gouverneurs du Maghreb continuassent à exercer une autorité nominale sur le pays ouvert. L'armée du Khalife, dirigée en 741 contre les Berbères rebelles, ne réussit qu'à ruiner les centres civilisés du pays qui fut abandonné des nombreuses populations juives et chrétiennes civilisées : celles-ci cherchèrent un refuge dans l'Espagne pacifiée.

Cet état de choses avait duré jusqu'en 789 ; pendant ce temps la rivalité entre les tribus berbères elles-mêmes favorisait l'éclosion des schismes, qui ne contribuaient généralement qu'à disperser les tribus. Toutefois, il semble que, dans le Rif et jusqu'à l'Océan, les Berghouata ralliés autour de Salih ben Tarif, promoteur d'un schisme très hardi, aient eu plein succès ; ils dominèrent probablement la province de Témesna, où nous allons trouver une population essentiellement juive [2].

1. MERCIER, *ibid.*, I, p. 228.
2. IBN KHALDOUN, *ibid.*, II, p. 175; RAUDH EL-KARTAS, p. 171 ; L. MASSIGNON, *le Maroc au seizième siècle.*

Le schisme des Berghouata prouve que le Judaïsme avait laissé en Afrique des racines profondes. Les Berghouta habitaient l'Atlas occidental et les plaines de l'Océan, pays tout à fait punique et hébreu. C'est parmi ces populations qu'un aventurier yéménite avait réussi à susciter un schisme judaïsant. L'exemple n'est pas isolé : tel Abdallah ibn Sabbah, qui avait fondé une secte en Égypte et Salam ibn Abdallah [1] — l'ami de Mahomet — qui se disait descendant direct du patriarche Joseph.

D'ailleurs, plusieurs sectes d'origine juive yéménite se rencontrent pas, soit chez les Juifs, soit chez les populations de l'Afrique et de la Syrie. Celle des Berghouata est cependant la plus intéressante à enregistrer ici. Ce fut en 726 que Salih ben Tarif, le descendant du Siméon ben Yacoub, surnommé Malich en syrien et Roubia en hébreu, donne aux populations du centre marocain un Coran et une Loi qu'il attribue à Moïse en personne. Les auteurs arabes l'appellent « scélérat de race juive », descendant de Chimoun, qui vint de l'Espagne au Maroc. Son petit-fils Younas ben Elias est le véritable fondateur de l'empire [2] des Berghouata. Parmi les préceptes qui caractérisent le culte des Berghouata nous signalerons : la prière faite cinq fois par jour, en balançant la tête à l'instar des Juifs, les rigueurs du Ramadan atténuées ; le paiement de la dîme au clergé ; les coqs ne sont pas sacrifiés ; les sourates du Coran d'Younas portent tous des noms juifs : Adam, Noé, Moïse, Aaron, les douze tribus, les Beni Israël, Iblis, etc. Ce qui caractérise surtout cette secte, c'est que chaque prière, chaque repas même, est précédé de la formule de « Youche ». Or, M. de Motylinski a démontré que des survivances de cette formule se retrouvent chez

1. *Jewish Encyclopedia*, v. ces noms.
2. L'onomastique est hébraïque. El-Bekri, Ibn Khaldoun sont certainement prévenus contre cette secte. Plus impartial est le récit d'Al-Bayani al-Maghreb (tr. Fagnan, p. 325).

tous les schismatiques berbères [1], partout où une influence juive se manifeste !

Les Miknaça, schismatiques refoulés au Sud, fondèrent cependant sur la lisière du désert, la ville et le royaume de Sidjilmâsa, où nous allons trouver deux des plus anciennes communautés juives du Maroc, celle de Sidjilmâsa et celle de Tafélat, dont les traditions remontent à une époque ancienne.

En 761, la dynastie rostemide, s'affermit à Téharet ou Tahort, autre ville qui avait une population juive fort ancienne [2]. En 771, nous voyons une fraction des Médiouna, tribu qui paraît avoir peu résisté à l'Islam, reculer jusqu'au désert et se concentrer dans le Zab, où un certain nombre de ses membres continue à professer le Judaïsme, comme il ressort de données ultérieures. Une autre fraction paraît avoir continué à pratiquer le Judaïsme dans la ville de Médiouna, au nord, conquise par Idris I[er]. Tous les autres débris de ces tribus paraissent avoir cependant embrassé l'Islamisme.

A Tlemcen s'établissent les Beni Iffren, refoulés à leur tour par les Maghraoua. Dans cette dernière ville, nous allons trouver une des communautés les plus florissantes du Maghreb ; et c'est dans ses environs, qu'on place la tradition de Josué [3] et celle de Joab, le général de David ; cette dernière tradition, antérieure à l'invasion des Musulmans, s'était perpétuée depuis les premiers siècles de l'Hégire. Comme les Libo-Puniques étaient considérés Canaanéens, les Berbères devienent des Philistins ; leur héros est Djalout, ou plutôt גלות, nom qui signifie simplement : « exil », expulsion, tandis que le nom ethnique

1. *Revue Afric.*, 1896, II ; Youche ou Youcha est le Dieu ou le saint qui domine les pluies ; il accomplit exactement le rôle de l'ange Sanbat chez les Phalacha.

2. Mercier, *ibid.*, I, p. 250.

3. Basset, *Nedromah* et *les Traras* ; nous avons étudié la légende de Josué dans notre étude *Melqart et Josué*.

des Zenata Amazeg donne le nom ethnique עמלק, Amalek, le prétendu ennemi séculaire d'Israël [1].

En résumé, le premier siècle de l'invasion arabe, sans amener de changements ethniques profonds dans le Maghreb-el-Aqça, eut cependant des conséquences pour l'histoire juive au Maghreb. Les Nefoussa, bien que fortement imprégnés d'une influence arabe, surent conserver leur individualité propre; les tribus du Maghreb central furent presque anéanties ou déplacées, celles du Maghreb-el-Aqça, au contraire, restèrent presque intactes; bien plus, leur population s'augmenta de nombreux réfugiés.

La conquête de l'Espagne fut cause d'une diminution de la population juive du Maroc, diminution qui eut une répercussion sensible sur la population urbaine.

Le fanatisme religieux, inconnu jusqu'alors de ces populations primitives et peu enclines à la métaphysique, vient jeter la division parmi les Berbères, d'où nécessité pour les Juifs, comme pour les Chrétiens et les derniers Païens, de reculer vers le sud, ou d'occuper les montagnes ; nous les trouverons, en effet, retranchés dans des forts et des châteaux, tels les Rhiata du Behloula, des Fazaz et quelques autres.

Les Berbères entre Tripoli et Tanger avaient, en soixante-dix ans, apostasié douze fois [2]. Ceux d'entre eux qui avaient autrefois professé le Judaïsme finirent par former une secte à part. Au Nefoussa, à Djerba, dans les Ksour, dans le Rif et l'Atlas, les Ibadites gardent jalousement leurs coutumes et leurs traditions juives.

L'occupation du pays ouvert ne leur demeura possible, en effet, que dans les régions où l'élément non musulman formait la majorité de la population; tel fut le cas de la

1. Cf. IBN DAOUD ; GRAETZ, VI, p. 89. Pareilles traditions circulent en Afrique et en Espagne pendant tout le moyen âge. Presque toutes sont plus anciennes que la pénétration de l'Islam. Ibn Khordècba, auteur du commencement du neuvième siècle, les connaît déjà.

2. IBN KHALDOUN, *ibid.*, II, p. 175.

plaine de Tamesna et du littoral de l'Océan depuis Salé jusqu'à Azemmour et Asfi.

Plus loin vers le Sud, dans la région des Oulad-en-Noun, dont une partie de la population est d'origine juive, la tradition de Josué paraît s'être conservée jusqu'à nos jours : ce sont les Beni Haïssa. Léon l'Africain y signala des villages entièrement peuplés de Juifs[1]; la ville de Dra'a semble avoir donné ces populations de la région de l'Océan. Or, Dra 'a est considéré comme l'un des foyers du schisme caraïte[2].

Si nous y ajoutons les populations juives et leurs alliés naturels, devenus cependant moins nombreux, les Païens et les Chrétiens résidant dans les villes maritimes, nous avons un tableau approximatif de ce qu'était le Judaïsme marocain vers la fin du huitième siècle au moment où paraît le premier organisateur de l'empire chérifien, l'Imam Idris Ier.

Somme toute, jusqu'en 788, les Juifs ne semblent pas avoir été fort persécutés; ils ont conservé la plupart de leurs positions anciennes et nous ne savons presque rien de leur vie religieuse et intellectuelle, ils sont parmi les heureux qui n'ont pas d'histoire. A une époque où le Judaïsme asiatique commençait à se réveiller et où les mouvements religieux éclataient de toutes parts, les Juifs du Maghreb se tenaient à l'écart, absorbés par leurs intérêts politiques et leurs rivalités locales.

Cet état de choses commença à se modifier lors de l'apparition d'Idris en Mauritanie. Ce dernier, comme descendant d'Ali, avait l'ambition d'opposer un nouvel empire orthodoxe, un Khalifat indépendant et rival, à la dynastie de Bagdad; aussi provoqua-t-il un changement radical dans la situation des Juifs.

Dès son arrivée dans la région de Volubilis, l'ambitieux

1. Chénier, *Hist. de la Maurit.*, I, p. 148.
2. Léon l'Africain, II, p. 144 et IV, p. 137.

Imam se trouva dans un pays où prédominaient des éléments non musulmans, la Mauritanie tingitane. Cependant, sur l'initiative de l'Émir des Aouréba, un certain nombre de tribus berbères réfractaires au Khalifat, ou mécontents de la situation prospère de leurs rivaux non-musulmans, se hâtèrent de reconnaître dans le descendant d'Ali, le seul souverain, l'Imam par excellence. Parmi ces tribus, nous trouvons même une fraction des Rhiata, celle qui habitait la province de Volubilis et qui paraît avoir embrassé l'Islamisme à une époque antérieure. En revanche, toutes les autres tribus juives et non musulmanes, en général, ne voulurent pas se soumettre à la domination d'un maître, qui mettait le fanatisme religieux au service de ses ambitions personnelles : se sentant assez forts et assez nombreux dans le pays, ces éléments hostiles à l'Islam cherchèrent à entraver la réalisation des desseins du prince Alide.

Les récits très brefs et très sommaires que des auteurs musulmans, et en particulier ceux du *Raudh-el-Kartas*, Ibn Khaldoun et El-Bekri [1], nous permettent d'accepter, non sans réserve, il est vrai, l'exposé détaillé et dramatique des guerres entre les Juifs et les troupes d'Idris. Nous trouvons ce récit dans le livre de Marcus Fischer, auteur hébreu dont les affirmations sont souvent sujettes à caution [2].

Ne pouvant apporter une preuve décisive d'authenticité au récit de cet auteur, nous ne reproduirons ici que les témoignages des auteurs arabes les plus autorisés. Voici ce que dit le *Raudh-el-Kartas*, au sujet de cette campagne d'Idris :

« Quand Idris eut établi sa domination dans le Maghreb,

1. IBN KHALDOUN, *ibid.*, II, p. 483 ; EL-BEKRI, p. 268 ; MERCIER, *ibid.*, I, p. 229.
2. ס' תולדות ישרון. V. notre *Etude sur l'Hist. des Juifs du Maroc*, p. 2. Cf. plus haut, III, ch.

il marcha contre les Berbères de ce pays, qui professaient, soit le Magisme, soit le Judaïsme, soit la religion chrétienne. Telles étaient les tribus Fendelaoua de Behloula, de Médiouna, et les peuplades du territoire de Fazaz », qui étaient, comme nous l'avons vu, des Juifs.

La première campagne d'Idris contre les tribus berbères paraît avoir été dirigée contre le territoire voisin de Oualili, celui de Tadla. « Dans cet endroit-là, dit le *Raudh-el-Kartas*, il n'y avait que quelques Musulmans; les Chrétiens et les Juifs y étaient très nombreux. Idris, continue cet auteur, les contraignit tous à embrasser l'Islamisme[1]. »

Les historiens que nous venons de citer sont sobres de détails, quant à cette dernière campagne; cependant, la conversion des païens ayant été plus facile que celle des Juifs, l'Imam n'osa s'attaquer aux Juifs qu'après avoir définitivement affermi son pouvoir, et ce ne fut, en tout cas, que dans la dernière année de son règne.

Ce dernier fait est conforme aux indications du *Raudh-el-Kartas*, qui affirme qu'après ses premières campagnes, Idris retourna à Oualili pour entreprendre de nouvelles expéditions contre les Berbères. Quant à l'attitude des non-Musulmans, elle rappelle beaucoup celle des Juifs indépendants du Yémen contre Mohammed.

« Ces populations non musulmanes, continue le *Raudh-el-Kartas*, étaient retranchées et fortifiées sur les montagnes et dans les châteaux inaccessibles; néanmoins, l'Imam ne cessa de les attaquer et de les combattre jusqu'à ce qu'ils eussent tous, de gré ou de force, embrassé l'Islamisme. Il s'empara de leurs terres et retranchements. Il fit périr la plupart de ceux qui ne voulurent pas se soumettre à l'Islam, et priva les autres de leurs familles et les dépouilla de leurs biens. Il ravagea le pays, détruisit

1. *Raudh-el-Kartas*, trad. fr., p. 16.

les forteresses des Beni Louata, des Médiouna, des Behloula et les citadelles des Rhiata et de Fès. Puis il revint à Oualili, dans cette même année, qui fut la dernière de sa vie. »

La brièveté des sources indiquées, loin de les exclure, confirme plutôt les opinions de Fischer.

Ibn Khaldoun dit en outre, « qu'Idris, dans sa campagne contre les tribus non-musulmanes, s'empara de Témesna, de la ville de Chella, et obligea leurs habitants, dont la majorité étaient des Juifs, des Mages et des Chrétiens, à embrasser l'Islamisme. Après avoir ruiné leurs places fortes, il marcha sur Tlemcen en 789 ».

La soumission des Juifs fort affaiblis du centre et du nord du Maghreb fut ainsi définitive. Mais alors commencèrent, pour ces derniers, de cruelles vexations et les misères auxquelles est fatalement exposée une minorité naguère encore puissante et tout d'un coup réduite à un état de soumission politique et d'infériorité sociale : par exemple, les Juifs agriculteurs furent désormais attachés à la glèbe comme serfs [1].

Cependant, la mort de l'Imam Idris, — empoisonné sur l'ordre du Khalife Haroun Ar-Rachid, dans sa résidence d'Oualili par le médecin juif Souleiman, après un règne de trois ans et demi, ou de cinq ans, selon certains auteurs (793-791), — fut un soulagement pour les populations juives du Maroc : la plus grande partie d'entre elles fut cependant massacrée, ou refoulée sur les confins de l'Afrique. La force séculaire des anciens guerriers de la Cyrénaïque fut ainsi définitivement anéantie.

Après la mort d'Idris Ier, les tribus juives ou judaïsantes disparaissent de la scène politique du Maghreb-el-Aqça, et un judaïsme religieux se constitue, soumis au

1. On trouve encore un grand nombre de ces serfs juifs dans l'Atlas. Ils parlent le Chleuh, langue berbère qui garde de multiples traces de l'un des anciens idiomes phéniciens ou hébreux.

même sort que tout le reste des Juifs établis parmi les Musulmans.

Affaiblis et décimés, les Juifs n'osèrent plus défendre ouvertement leur politique, ni propager le Judaïsme parmi leurs voisins, tous convertis à l'Islam.

Quelques vestiges de la descendance des anciens guerriers de l'Arabie et de la Cyrénaïque se maintinrent, pendant tout le moyen âge, comme guerriers asservis[1] défenseurs de la cause des propriétaires arabes ou berbères. Les autres, se voyant exposés à tous les périls, préférèrent se fixer dans les villes, pour constituer au Maghreb, comme partout ailleurs, la classe moyenne de la population : toute distinction disparut, dans cette situation économique et sociale équivalente, entre Juifs palestino-romains et Berbères.

Dans le Nefoussa, les Juifs peu éprouvés se maintinrent longtemps encore[2]. Un groupe assez important, guidé par un clan de prêtres, s'enfuit à Djerba[3].

D'autres, plus hardis et harcelés constamment par les Musulmans, après s'être maintenus pendant un certain temps dans le Sud, dans les régions du Sous, de l'Ouad-en-Noun et des Ksour du Sahara, ne pouvant plus s'avancer vers l'Occident, préférèrent prendre le chemin du désert, où ils trouvèrent des coreligionnaires de langue arabe, aussi peu orthodoxes, aussi guerriers et réfractaires à l'Islam qu'ils l'étaient eux-mêmes.

L'exemple des Daggatoun[4], tribu d'origine judéo-berbère, qu'on retrouve sur la route de Tombouctou, n'est certainement pas unique. Une fraction de Juifs de Djerba

1. Léon l'Africain (pas. cités).
2. Les Juifs de la Tripolitaine sont les descendants directs des anciens Judéo-Berbères du Nefouça. Il en est de même pour ce qui concerne la plupart des Juifs tunisiens. Cf. la liste des noms d'origine des Juifs de la Tunisie que nous ajoutons dans notre note II, supplément.
3. Cahen et Cazès, ouvr. cités.
4. Cf. Is. Loeb, *les Daggatoun*.

et du Gharian s'attribue la même origine maghrébine. La Tripolitaine surtout est riche en traditions judéo-berbères.

Une fois de plus, le Judaïsme acculé dans le nord africain proprement dit, chassé de la campagne du Tell et du Rif, après avoir pénétré dans le Dra'a et le Sous, put avoir sa revanche dans les Ksour du Sahara et au Soudan, où nous rencontrons pendant quelques siècles, jusqu'à l'Adrar et au delà, des traces d'une influence juive considérable. Dans ces parages, les annales et le folklore tournent autour d'une « Époque Juive », qui aurait duré jusqu'à la fin du premier millénaire de l'ère vulgaire.

Presque toutes les villes et les oasis[1] situées près de l'Océan, jusqu'à Tombouctou, portent des vestiges de cette influence juive; le grand nombre de marabouts juifs et de traditions locales témoignant d'une prédominance juive dans le Sahara devient de plus en plus sensible depuis l'invasion arabe jusqu'à la période qui va du neuvième au onzième siècle, ainsi qu'il sera démontré dans une étude spéciale.

Juifs sédentaires ou Juifs berbères de ces régions éloignées sont d'accord pour affirmer que dans les temps anciens correspondant aux premiers siècles de l'Islam, ils sont venus du nord-ouest, refoulés par les Musulmans triomphants.

Nous pouvons indiquer, en ce qui concerne le Maroc, d'autre part, les points de la frontière méridionale ralliés plus tard à l'empire des Chérifs, où l'élément juif prédominait, ou du moins exerçait une certaine influence pendant les premiers siècles de l'Hégire.

La ville de Eidtenet, dont les habitants furent convertis plus tard à l'islamisme, se considèrent encore aujourd'hui

1. M. MARTIN, *Les Oasis Sahar.*, p. 34 et s. : ch. *l'Evoque juive*. V. notre note 1, supplément.

comme descendants de l'armée de David, ce qui veut dire qu'ils participèrent aux guerres contre les Philistins-Berbères; la ville de Demensera qui conserve des traditions analogues; les villages qui l'entouraient étaient encore, au temps de Léon l'Africain, peuplés par des guerriers juifs du rite caraïte; les villes de Sidjilmâssa, Taroudant, Tafilet, Damnat, Tebelbet et Tematit, où la préhistoire juive a précédé l'histoire musulmane[1].

Les Ksour du Sahara gardent particulièrement le souvenir d'une époque juive[2].

Au désert enfin, et jusqu'à la région du Dra'a près de l'Océan, où les traces d'une vaste colonisation juive sont surtout nombreuses, Juifs et Chellas racontent qu'ils étaient venus ici du Nord de Salé et de Chella; Juifs et Musulmans parlent un dialecte particulièrement empreint de libo-phénicien ou himyarite. Les uns et les autres savent raconter des exploits de Djalout, « l'expulsé » par excellence, battu par les Juifs de David[3].

La ville de Dra'a elle-même fut un des centres du Caraïsme. Or, nous ne cessons de répéter qu'avant la pénétration du mouvement religieux de l'Asie, le Judaïsme marocain n'avait connu ni le Rabbinisme, ni le Caraïsme. Moïse Dra'i, le savant et poète caraïte du onzième ou du douzième siècle, fait en effet remonter la liste de ses ancêtres jusqu'au huitième siècle, c'est-à-dire à une époque où le Caraïsme n'avait pu pénétrer dans le pays.

Le cycle héroïque est définitivement clos pour les Juifs de l'Afrique : le culte de Josué, cette dernière survivance

1. Cf. Léon l'Africain, *ibid*; Loeb-Seror, *les Daggatoun*; Doutté, *Bulletin du Comité de l'Afr. franç.*, 1902 ; Chénier, *ouvr. cité*, I, p. 21.

2. Ce n'est pas le moindre étonnement pour les Français parvenus après tant de siècles jusqu'au fin fond du pays de l'Islam, que d'entendre aujourd'hui les Touatiens en parlant du passé se servir de cette expression : Au temps des Juifs, ou à « l'époque juive » (Martin, *les Oasis Sahar.*, p. 40).

3. Le folklore de Ghadanmes (l'ancienne Cydanmes) est hanté par cette tradition (V. Slousch, *Across Unknown Jewish Africa*, *Jewish World*, 1907).

des anciens cultes hébréo-phéniciens [1], refoulé jusqu'au désert, dont nous le verrons surgir tout d'un coup près d'un siècle plus tard, est devenu, pour les populations converties de l'Islam, une simple superstition se rattachant à un marabout; il recula devant la marche triomphante de l'Islam et du Judaïsme orthodoxe.

Le royaume de Fès, organisé et pacifié, commence à prendre rang au nombre des nations soumises à la civilisation arabe ; ses relations commerciales et intellectuelles avec le monde civilisé nécessitent un élément sédentaire, apte à s'intéresser aux problèmes sociaux et scientifiques.

Des villes se fondent l'une après l'autre, et partout les guerriers juifs d'hier subissent, non sans essayer de réagir, l'influence des coreligionnaires accourus de toutes parts ; ils se groupent pour former la classe moyenne de l'empire [2].

Cette fois encore, l'Asie victorieuse et civilisée apporte la civilisation, l'organisation et la foi basée sur la discipline de la Synagogue aux communautés du Maghreb septentrional, qui perdent de la sorte leur simplicité primitive et leur personnalité distincte, pour se mêler à la masse du Judaïsme.

La fermentation religieuse et ethnique durera certainement pendant quelques générations encore ; combien d'éléments faibles et hésitants se détacheront de la Synagogue, jusqu'au jour où la grande masse aura assimilé la culture palestino-babylonienne, produit compliqué et pesant de longs siècles d'éducation et de discipline religieuses.

Dans la seconde moitié du dixième siècle, le Judaïsme africain forme déjà dans les villes arabes un organisme

1. V. notre ét. *Les Hébréo.-Phén.*, append. I.
2. M. Cahen (*Hist. des Juifs de l'Afr. sept.*); M. Cazès (*Essai sur l'Hist. des Juifs de la Tunisie*) ; Graetz, éd. all., t. V-VI, ont étudié longuement l'histoire des communautés rabbiniques et caraïtes du nord-africain.

ethnique et religieux, peu distinct des groupements juifs des autres pays musulmans. Juifs aborigènes et Juifs immigrés rivaliseront de zèle pour la foi et pour le commerce. Les uns et les autres apporteront leur part à la renaissance des lettres et des sciences au moyen âge.

VII

ÉVOLUTION RELIGIEUSE DES JUDÉO-BERBÈRES

En Afrique comme partout les Juifs subissent l'influence des milieux en même temps que les Berbères s'islamisent et acceptent la foi nouvelle, tout en conservant leur autonomie; les Judéo-Berbères en contact avec le Judaïsme de la Diaspora ne se décident pas à rompre d'un seul coup avec leur ancien éclectisme religieux. On a étudié dans une note spéciale l'évolution des Thérapeutes, qui sous l'influence de l'Islam se transforment en Maghrabia, mais sans subir aucune altération, et on a constaté chez ces sectaires les particularités suivantes : le service du culte ayant lieu dans des souterrains, l'ascétisme, le puritanisme et tout un folklore particulier. Seulement, les Phalacha soustraits à l'influence de la Synagogue orthodoxe et dont le Judaïsme, ainsi que M. Joseph Halévy l'a établi, n'a fait que subir quelques influences yéménites, ont conservé plus pure leur ancienne autonomie helléniste. Il en devait être de même pour toutes ces vagues populations du Sahara, connues sous le nom de Had-Danites, Danites ou Philisi, chez lesquelles on retrouve des usages juifs, à part un dialecte hébraïque qui trahit une influence hébréo-phénicienne et surtout l'ancien caractère guerrier des Hébreux.

Une modification profonde s'était produite à partir du

dixième siècle, du moins dans la situation sociale des Juifs établis dans l'Atlas et dans le Tell. La fondation des écoles rabbiniques de Kaïrouan et de Fès, la pénétration du Judaïsme talmudique jusqu'à Sidjilmassa, dans le Sahara, avait provoqué chez les Juifs africains une renaissance religieuse et littéraire [1]. Le commerce avec leurs coreligionnaires de la Méditerranée et de l'Irak avait fini par inculquer au Judaïsme du littoral une physionomie rabbinique marquée : au neuvième siècle et au commencement du dixième siècle, les Juifs des centres civilisés africains gardent encore une certaine indépendance. Les tendances laïque et rationaliste de Jehuda ben Coreïch de Fès, d'Israéli et de Dounash, de Kaïrouan et de tant d'autres, leur manière de traiter les textes est tellement distincte que plusieurs savants en sont arrivés à douter de leur orthodoxie [2]. Ici, comme dans les pays du bassin de la mer Noire, où un Judaïsme primitif avait subsisté jusqu'au quinzième siècle, certains historiens juifs restent hésitants. En présence des rites ou des croyances dérivant de la règle orthodoxe, on a voulu voir, dans tous les Juifs qui ne répondent pas à l'idée accréditée de ce que doit être le Judaïsme orthodoxe, des Caraïtes ou des Juifs affiliés à la secte anti-rabbinique, fondée par Anan (huitième siècle).

D'ailleurs, les travaux de Harkawy, de Poznansky [3] et nous-même dans notre *Étude sur l'Histoire des Juifs au Maroc*, entre autres, avons déjà démontré tout ce qu'il y a de peu fondé dans cette tendance à ramener au schisme caraïte tout ce qui s'éloigne de la règle du Judaïsme talmudique. En réalité, le Caraïsme n'est qu'une réaction contre le Talmudisme, et il suppose une culture rabbinique antérieure au schisme. Or, il existait en Arabie, dans l'Asie centrale et en Afrique, des Judaïsmes primitifs, dont la formation est

1. V. notre *Etude sur l'Hist. des Juifs au Maroc*, I, p. 3.
2. *Ibidem*.
3. *Ibid.*, I. II et III.

antérieure à la rédaction du Talmud babylonien[1] et qui, par conséquent, n'ont jamais connu ni le Talmud, ni le caraïsme. Nous avons établi que, dans le Maghreb du moins, aucune trace du Caraïsme ne se retrouve qui soit antérieure à la fin du dixième siècle.

En revanche, on peut affirmer désormais avec certitude qu'avec la pénétration des lettrés égyptiens dans le Maghreb, l'ancienne secte de Karai'a et celle de Maghrabia se localisent dans le Maghreb intérieur.

Sous la poussée du Rabbinisme, les Judéo-Berbères finissent par professer un syncrétisme religieux.

En effet, beaucoup d'obscurité et de lacunes prêtant sans cesse à des confusions disparaissent, si nous tenons compte de l'existence antérieure à la pénétration du Talmudisme et du Caraïsme à la fois des populations proto-juives, restées à l'écart des mouvements religieux qui avaient agité le Judaïsme civilisé.

Les populations judéo-berbères dont nous avons étudié l'histoire politique et qui, dans l'esprit des historiens juifs (de ceux même qui se doutent de leur existence), disparaissent tout d'un coup comme par miracle, continuaient en effet à conserver leurs particularités religieuses propres : plus elles étaient demeurées à l'écart des grands centres juifs, plus elles étaient fidèles, sinon à leurs croyances, du moins à leurs coutumes particulières.

D'ailleurs, le facteur intellectuel a joué un rôle fort peu important dans le développement ultérieur de ces Judéo-Berbères, par suite du penchant aux luttes et au particularisme qui distingue les populations autochtones de Belad-es-Siba et de l'Afrique intérieure.

Afin de mieux préciser ce fait historique, nous n'avons d'ailleurs qu'à examiner d'une façon sommaire les données suivantes relatées par les auteurs du moyen âge : com-

1. Déjà Fürst (*Gesch. des Karaerlums*, II, p. 120).

mençons par constater que, dès le septième siècle, nous voyons les Judéo-Berbères alliés aux conquérants de l'Espagne, groupés autour de leur secte, pour reconquérir l'Espagne sur les Musulmans.

Dans ce même siècle, les Juifs « Maghrabia » sont considérés par les Juifs asiatiques comme une population juive hérétique et dissidente [1]. Cet esprit réfractaire à l'orthodoxie se manifeste maintes fois par les controverses religieuses, entre communautés africaines et princes de la Synagogue, à partir du neuvième siècle.

C'est à cette époque que s'étend le schisme de Berghouta et que les Falacha eux-mêmes commencent à jouer un rôle politique.

Ce même siècle a vu une tentative de schisme faite par le fameux Eldad, tentative singulièrement conforme à l'esprit des Juifs autochtones du Maghreb.

Le premier savant du Maghreb, Ibn Koreïch [2] (vers 760), tient peu de compte dans l'exégèse rabbinique des conceptions religieuses et tient d'Eldad. Sa manière de citer le Talmud rappelle même singulièrement celle des Caraïtes. Les Rodanites ou Danites sont des commerçants mystérieux qui parlent l'hébreu et qui possèdent « un pays juif » dans l'intérieur africain. Ils entrent en scène en Espagne et en pays berbère, et c'est à eux qu'on doit l'éclosion d'une littérature dont les fragments attribués à Eldad et à Elhanan le marchand, servent d'exemple. Des inscriptions et des souvenirs d'influence juive se multiplient depuis la Cyrénaïque jusqu'au Soudan ; ils dureront jusqu'au douzième siècle.

En Espagne, nous voyons les parents du lexicographe Ménahem ben Sarouq accusés d'hérésie et d'une hérésie autrement grave que le schisme des Caraïtes, puisque tout

1. *Thérapeutes et Maghrabia.*
2. L'auteur de la *Rissala*, publiée par Bargès et Goldberg.

comme les Berghouata, ses adhérents semblent avoir mangé la chair du porc : ce qui suppose l'existence de sectes extrêmes à cette époque, parmi les Juifs espagnols [1].

Le onzième siècle est capital pour l'histoire religieuse des Juifs africains. A cette époque, le Talmud a pris une grande extension dans toutes les villes importantes, il finit par imposer sa discipline aux grandes masses, demeurées jusqu'alors indifférentes aux questions religieuses.

Or, les premiers renseignements précis qui nous sont parvenus sur l'existence des Caraïtes, au Maroc comme en Espagne, datent du onzième siècle.

Un examen attentif des sources, ainsi que des événements politiques intimement liés avec la première apparition des Caraïtes dans ce pays, nous permettra de déterminer l'origine première, ainsi que le caractère propre des populations juives non orthodoxes, que nous retrouvons au Maroc, comme en Espagne, à partir de cette époque.

Nous avons déjà constaté que la domination musulmane avait marché de pair avec l'expansion de l'autorité rabbinique et que, par conséquent, l'adhésion certaine du Judaïsme africain au rite orthodoxe était devenue fatale. Cependant, en dehors de Sidjilmâssa, la seule cité rabbinique connue dans le sud, il y avait de grandes populations juives parmi les Berbères à peine islamisés eux-mêmes, Juifs qui avaient conservé leurs traditions propres, et dont les conditions politiques et l'état social primitif avaient été réfractaires à l'esprit du Talmud.

L'invasion des Almoravides, venus du désert, avait profondément remué leurs voisins juifs : des populations guerrières juives du Soudan et du Sahara vinrent, à la suite des conquérants, s'établir dans les villes marocaines et espagnoles.

1. Cf. notre étude citée, l. II.

La première mention de l'apparition des sectaires juifs en Espagne correspond, en effet, aux guerres des Almoravides. L'indication du chroniqueur Ibn Daoud[1] est tellement précise qu'elle ne laisse lieu à aucun doute. Cet auteur raconte, en outre, que les sectaires venus en Espagne au onzième siècle y avaient occupé des forteresses.

Or, nous savons, par d'autres sources, que les guerriers juifs avaient été tellement nombreux dans l'armée de Tachfin, au cours de sa campagne contre Alfonso, que ce prince demanda un armistice de trois jours successifs ; le vendredi, afin de donner congé aux soldats musulmans; le samedi, pour permettre aux Juifs de ne pas travailler le jour du Sabbat, et le dimanche pour donner la trêve à ses adversaires chrétiens. Cette indication nous montre que le chiffre de 40.000 guerriers juifs, donné par certains historiens comme ayant participés à cette guerre, n'est pas excessif[2].

Le fait rapporté par Ibn Daoud, que les hérétiques (מינים) occupaient vers la fin du onzième siècle des forteresses en Espagne, peut donc être considéré comme une conséquence directe des victoires des Almoravides; ces derniers, venus du désert, comme les premiers conquérants de l'Espagne, ont pu confier la garde des villes fortifiées à leurs auxiliaires juifs[3]. Ce dernier fait nous explique aussi pourquoi les adversaires des Almoravides et le roi chrétien Alfonso Raimondo, au siècle suivant, avaient à deux reprises permis à leurs hauts fonctionnaires juifs d'humilier et de persécuter les Caraïtes. Il s'agissait pour eux, probablement, de se débarrasser d'un élément guerrier étranger allié aux Almoravides. En effet, la pre-

1. ספר הקבלה, fin.
2. *Raudh-el-Kartas*, p. 213.
3. Les Juifs nomades et fellah de l'Aurès, du Jerid, du Gharian, du Nefoussa et de l'Atlas ont conservé jusqu'à ces derniers temps leurs traditions guerrières.

mière persécution contre les Caraïtes d'Espagne date de 1132 et émane d'un prince adversaire des Almoravides.

Quoi qu'il en soit, pendant longtemps encore, les hérétiques de l'Espagne et du Maroc, manifestèrent peu de goût pour les occupations d'ordre scientifique et intellectuel, ce qui n'était pas le cas des Caraïtes d'Orient; leurs adversaires rabbanites ne leur ménagent pas, à ce propos, leurs critiques et leurs railleries. Le code caraïte et probablement le nom même de cette secte étaient demeurés inconnus de ces guerriers du désert. Mais en présence de la floraison littéraire et religieuse chez les Juifs d'Espagne, ainsi que des rigueurs du rabbinisme qu'ils refusèrent de subir, l'un des leurs, Ibn El-Taras, se rendit à Jérusalem en 1090; il y étudia la loi et fut initié aux principes du culte caraïte sous la direction du savant Josué ibn Faradj. De retour en Espagne, il réussit à imposer le Caraïsme officiel aux sectaires et même à faire de la propagande parmi le reste de la population juive de ce pays[1].

Après la mort d'El-Taras, sa femme, surnommée la *Maallima*, continua son activité religieuse, et ce fut à partir de cette époque que la secte caraïte prit pied dans les deux pays voisins, en se substituant ainsi à toutes les hérésies précédentes. D'ailleurs, pendant le règne d'Ali ben Tachfin, ils semblent même avoir regagné leurs anciens privilèges.

La révolution religieuse accomplie par El-Taras en Espagne, eut une répercussion sur les éléments dissidents des Juifs marocains; dans les villes de Draa' et de Fès, où le nombre des Juifs du désert arrivés à la suite

1. Ibn Daoud. L'expression והטעה רבים מהם ne s'applique guère aux Rabbinites comme l'avait cru Pinsker, לקוטי קדמוניות, mais aux Juifs dissidents qui finissent par embrasser le Caraïsme. Les inscriptions que j'ai découvertes dans le Sahara et qui datent du douzième siècle portent encore les traces du syncrétisme religieux qui caractérise les Juifs primitifs du désert.

des Almoravides devait être particulièrement considérable, des communautés caraïtes se formèrent, qui donnèrent bientôt naissance à toute une école de savants. Il n'est pas certain, d'ailleurs, que ces deux villes n'aient pas eu antérieurement déjà un noyau caraïte.

Quant aux Juifs indigènes des oasis et de l'intérieur, l'ignorance en matière religieuse et scientifique devait les tenir pendant longtemps encore à l'écart des divisions savantes des Juifs des grands centres; même dans les endroits où certaines mœurs et traditions orthodoxes avaient réussi à pénétrer peu à peu, leurs habitants autochtones ne cessèrent pas néanmoins de rester des « Maghrabia », des Juifs berbérisés. Le syncrétisme religieux de ces Juifs est confirmé par les mœurs qui subsistent encore dans le Djebel, par les inscriptions que nous avons rapportées et qui montrent que ces Juifs continuaient à subir à la fois l'influence des rabbins et celle des Caraïtes.

Nous avons déjà eu l'occasion de citer le passage de Maïmonide concernant les Juifs berbères du centre, que ce docteur considère à peine comme des orthodoxes.

Dans le testament adressé à son fils, il est dit entre autres choses[1] :

« Garde-toi surtout de certaines gens qui habitent dans le Maghreb un pays appelé El-Djerba, et qui sont originaires de Berbérie. Ces hommes ont beaucoup de sécheresse et de lourdeur de caractère. »

Il faut retenir ce que nous avons dit à propos des origines marocaines et berbères des habitants juifs de l'île de Djerba, qui n'étaient que des descendants des anciens guerriers juifs du Maroc.

Plus loin, dans cette même lettre, Maïmonide continue : « En général, garde-toi toujours bien des hommes qui

1. אגרות הרמבם Berlin, 1757.

demeurent en Afrique, depuis Tunis jusqu'à Alexandrie, et de ceux qui habitent les montagnes de la Berbérie. Ils sont, selon moi, plus ignorants que le reste des hommes, bien qu'ils soient bien attachés à la croyance de Dieu. Le Ciel m'est témoin que je ne les compare pas aux Caraïtes qui, eux, nient la loi orale. Ils ne manifestent aucune clarté dans leurs études du Tora, de la Bible et du Talmud, bien qu'il y en ait quelques-uns d'entre eux qui soient rabbins-juges (Dayanim). »

Donc, ni Caraïtes, ni Rabbinites orthodoxes, mais tout simplement des Juifs « Maghrébin » ayant leurs croyances, leurs mœurs et leurs personnalités distinctes, propres à eux, et ceci après plusieurs siècles d'influence rabbanite et asiatique. A plus forte raison, ce particularisme des Juifs du Maghreb intérieur devait se manifester pendant les premiers siècles de la domination arabe et de l'organisation première des communautés juives.

C'est ainsi que nous avons relevé un passage d'Ibn Ezra qui nous renseigne sur les Juifs résidant à Ouargla, au douzième siècle[1]. Ces Juifs du désert avaient pratiqué l'usage, localisé chez eux et inconnu aux Caraïtes, de commémorer l'Exode de l'Égypte, par une sortie à la campagne, pendant le premier jour de la fête de Pâques.

Nous devons constater qu'un usage à peu près analogue est pratiqué de nos jours même par les Juifs du Mzab[2]; or, comme nous allons le démontrer, les habitants des oasis d'Ouargla, du Nefoussa et du Mzab ont seuls échappé au massacre des Juifs par les Almohades.

A la fin du quatorzième siècle, le rabbin Simon Duran mentionne encore les hérétiques d'Ouargla comme formant une secte juive à part, tandis que Zacouto nous

1. P. 318.
2. Docteur Huguet, *les Juifs du Mzab*.

raconte qu'ils ont fini au seizième siècle par embrasser le rite orthodoxe [1].

Après la persécution de 1146, rien ne semble avoir subsisté au Maroc de l'indépendance des Juifs autochtones; cependant, quoi qu'en dise le chroniqueur juif Zacouto sur la disparition totale des hérétiques de l'Afrique, nous avons des preuves certaines, que les débris des tribus judéo-berbères avaient en partie survécu au massacre et à la conversion générale de l'Islamisme, dus aux Almohades.

Nous avons déjà mentionné les tribus juives de l'Aurès, qui s'étaient maintenues en état d'indépendance jusqu'au dix-septième siècle.

Une indication de Léon l'Africain nous montre que, même dans l'Atlas, les Juifs, quoique réduits à l'état de servage, avaient su se maintenir jusqu'au dix-septième siècle. Voici en effet les propres termes de cet écrivain : « Dans les montagnes de l'Atlas, il n'y a pas de villages, mais seulement des bourgades et des villages, qui forment la propriété des gentilshommes. Il s'y trouve beaucoup de Juifs qui vont jusqu'à exposer leur personne aux hasardeux combats et à prendre pour eux la querelle de leurs maîtres, qui sont les habitants de cette montagne. Mais ils sont réputés hérétiques par les autres Juifs de l'Afrique, qui les appellent Carraum (Caraïm) [2] ».

Nous avons déjà vu combien le terme « Caraïm » est vague. Ajoutons seulement que ces Caraïm existaient encore dans l'Atlas en 1768.

Mais en dehors des Juifs agriculteurs de l'Atlas et du Ri, qui parlent le chleuh et qui doivent être considérés comme les véritables descendants des anciens Juifs indigènes du nord, en dehors de ces populations encore nom-

1. Cf. le יוחסין de Zacouto, éd. Philipovsky.
2. V. plus haut, p. 218.

breuses, il existe, particulièrement dans les régions de l'Océan et des Ksour, des populations judéo-berbères qui constituent généralement des fractions distinctes des tribus arabes ou berbères, parlant leur langue et combattant dans leurs rangs. Bargès nous fournit des renseignements précieux sur le Judaïsme du Touat et du Soudan au seizième siècle [1]. Une pierre tumulaire publiée par M. Berger [2] confirme cette existence des Judéo-Berbères à Touat. Quoique ayant un cheikh juif spécial, ces fractions se croient obligées de défendre avant tout les intérêts de la tribu à laquelle elles appartiennent.

Malgré l'infiltration lente mais irrésistible des mœurs rabbiniques, à la suite des tournées des « missi » palestiniens et de l'affluence fréquente, après toutes les persécutions, des Juifs des villes, ces populations sont demeurées jusqu'à nos jours aussi ignorantes et indifférentes en matière religieuse, que l'étaient leurs ancêtres au moyen âge. Du Judaïsme, ils ne connaissent généralement que certaines traditions et certaines pratiques ; ils savent, en outre, quelques courtes prières qu'ils récitent de mémoire [3]. Même dans les régions où ces dernières manifestations du Judaïsme sont ignorées, et où certaines circonstances ont amené les tribus juives à embrasser l'Islamisme, elles continuent à conserver des notions exactes sur leur origine juive, et l'exemple des Daggatoun du désert et des Mehagrin du Touat [4], n'est pas unique dans son genre. L'ignorance même et la simplicité des mœurs maintiennent ce souvenir d'une lointaine origine juive chez des populations dont toute la vie sociale, la raison d'être elle-même, sont basées sur les divisions généalo-

1. *La dynastie des Beni Zians*, de Tlemcen, supplém. M. Martin y apporte des contributions importantes (ouvr. cité, *passim*).
2. V. notre *Voyage d'Et. juives en Afr.*, inscrip. n° 3.
3. Le rabbin Netter, *Graetzs Monatschrift*, v. I.
4. Is. Loeb, *les Daggatoun*.

giques et ethniques fort anciennes, ainsi que sur la rivalité entre les tribus et les familles.

Plus d'une fois dans l'histoire médiévale du Maghreb jusqu'aux époques modernes, nous retrouverons l'influence de ces liens étroits entre les tribus ayant une origine juive commune. C'est probablement là qu'il faut chercher la cause principale de la survivance de l'élément juif, malgré les terribles persécutions, et même de l'apparition de temps à autre en Afrique de Juifs influents, surtout aux époques troublées.

VIII

LA DÉCADENCE D'UNE RACE

L'Afrique, de tous temps, avait été inhospitalière aux populations blanches. Le sort réservé aux Judéo-Berbères n'était pas différent des autres : Hébréo-Phéniciens, Israélites, Juifs, Judéo-Hellènes, Judéo-Romains, toutes races qui ont disparu l'une après l'autre. Les Juifs de l'époque des Almoravides devaient payer cher les quelques siècles de prospérité morale et politique. La réaction des Berbères de la montagne contre les gens du désert devait se tourner aussi dans sa fureur d'extermination contre les Juifs : communautés, sectes, écoles politiques et religieuses, tout, jusqu'à l'existence même des communautés, fut balayé par une de ces grandes catastrophes soudaines et imprévues dont l'Afrique semble avoir gardé le secret, et que les annales juives appellent « le glaive d'Ibn Toumert ».

La conquête du Maghreb par les Almohades, les dates et les événements qui s'y rattachent, forment autant de points obscurs [1]. Les historiens arabes qui, en général, ne s'occupent des Juifs qu'en passant, gardent un silence absolu sur l'anéantissement du judaïsme au Maghreb. Les chroniqueurs juifs de l'époque qui relatent ce fait capital

1. Les mouvements des Almohades sont racontés par Ibn Khaldoun (*ibid.*, I, p. 252 et s. II, p. 160 et s.); par le Raudh el Kartas (p. 271 et s.) ; par Mercier, *ouvr. cité*, t. II, p. 75 et s. ; enfin par Fournel, *ibid.*, t. II.

de l'histoire juive, outre la confusion des dates qui règne chez eux, ont une tendance manifeste à exagérer les conséquences de la persécution, probablement pour ne pas dénoncer les survivants, obligés de dissimuler leur fidélité au Judaïsme.

Essayons, par un examen des sources et des textes, de mettre un peu plus de lumière dans l'exposé des événements qui ont caractérisé la victoire des Almohades.

Dans la première moitié du douzième siècle, Abdallah ibn Toumert, élève du fameux El-Ghazali, profitant de l'anarchie qui s'était emparée du Maghreb et de la rivalité entre les Zenata et les Lemtouna, fonda une secte religieuse d'une grande austérité de mœurs, qui prit le nom d'El-Mowahhedîn (Almohades) « les unitaires ». Le fondateur lui-même se faisait passer pour le Mahdi ; la nouvelle secte prit bientôt une extension considérable parmi les populations du Rif, hostiles aux envahisseurs venus du désert. Comme toutes les grandes conquêtes africaines, le soulèvement religieux, suscité par les Almohades, cachait des dessous politiques et des rivalités de races.

Dans cette guerre, le fanatisme religieux des Almohades égala leur cruauté : chaque victoire amena une extermination générale des Almoravides et de leurs protégés les Juifs, de ceux du désert comme de ceux des villes.

En 1132, le général des Almohades Abd El-Moumen, s'empara de la ville de Dra'a, ainsi que de toute la province de Sous. L'élégie écrite par Abraham ben Ezra dit toute l'étendue de la persécution, précise les noms des grandes communautés détruites et l'ordre chronologique de la destruction des communautés éprouvées [1].

A propos de la prise de Dra'a, le poète se lamente ainsi :

1. Poésies d'Ibn Ezra, éditées par D. Cahana, *Ahiassaf*, Varsovie, t. II ; Cf. notre *Etude sur l'Hist. des Juifs au Maroc*, l. IV.

« Je déchire mon manteau (סוס peut faire allusion à toute la province de Sous), au sujet de Dra'a, conquise la première : ce fut un jour de samedi ; hommes et femmes virent leur sang répandu comme de l'eau. »

En 1142 mourut le grand protecteur des Juifs au Maroc comme en Espagne, Ali ben Tachfin ; son fils Tachfin fut proclamé khalife en Espagne, tandis que les insurgés venaient du sud à la conquête du nord.

Dans ces dernières campagnes, l'élément juif indigène très nombreux dans le sud et ayant encore conservé ses traditions guerrières, paraît avoir particulièrement souffert : l'anéantissement des grandes agglomérations fut presque complet.

C'est cette époque qu'il faudrait assigner comme date à la conversion en masse des nombreuses tribus éparses en Afrique qui avaient conservé le souvenir de leurs origines et de leurs coutumes juives.

A défaut de renseignements précis — car les historiens juifs s'occupent fort peu du sort de ces populations non orthodoxes — nous tirerons quelques détails des œuvres des écrivains de l'époque et nous essaierons d'entrevoir les funestes conséquences du drame de l'extermination dans le sud [1].

Les historiens arabes nous racontent que seuls l'Ouargla et le Mzab subsistaient encore après l'invasion de 1142.

Or, Ibn Daoud [2] et Ibn Ezra [3] témoignent de l'existence des Juifs hérétiques et non caraïtes à Ouargla. Quant au Mzab, les usages et les mœurs propres aux Juifs de cet oasis, jusqu'à nos jours, confirment leur origine autochtone

1. On trouve des renseignements sur ces événements chez les auteurs hébreux suivants : Ibn Daoud, *Chronique*, fin ; Zacouto, יוחסין ; J. Hacohen, עמק הבכא, p. 20 ; Verga, שבט יהודה, p. 50 ; Graetz, *ibid.*, éd. all. VI, p. 131 et s.

2. *Ouv.*, *cité*, fin.

3. Commentaire, *Exode*, XII.

et fort ancienne. En dehors de ces centres, de toutes ces populations jadis si nombreuses, des fractions et des débris de tribus seulement survécurent à la terrible catastrophe.

En 1145, le sultan Tachfin succomba dans la défaite de ses troupes près d'Oran. Les derniers Almoravides tinrent encore à Tlemcen. Pendant le siège de cette ville, Abd El-Moumen reçut la soumission des habitants de Sidjilmassa. Ces derniers se ruèrent sur les Juifs, qui furent massacrés ou obligés d'embrasser l'Islamisme.

A propos de la ruine de cette fameuse communauté, Ibn Ezra s'exprime ainsi : « J'appelle le deuil sur la communauté de Sidjilmassa, cité des savants superbes et des sages ; elle vit sa lumière couverte par les ténèbres ; les colonnes du Talmud s'écroulèrent ; l'édifice de la loi fut anéanti, et la Mishna fut foulée au pied. »

En effet, la ruine de Sidjilmassa était pour le Judaïsme la destruction du seul foyer de science juive dans l'extrême-sud marocain.

La ville de Tlemcen fut prise en 1146. Les Juifs de cette ville furent exterminés : « La majesté de la communauté de Tlemcen, dit ce même auteur, s'évanouit et sa gloire disparut définitivement ».

En même temps, la ville de Marrakech fut prise après une résistance acharnée de onze mois. Cette ville, qui avait réuni dans ses murs des réfugiés de toute la province, souffrit particulièrement de la cruauté des conquérants : lorsqu'elle fut prise, cent mille habitants furent massacrés. On n'épargna que les commerçants et les artisans, entre autres, probablement, les Juifs qui embrassèrent l'Islamisme [1].

A ce sujet Ibn Ezra nous dit : « La résidence royale, la noble ville de Marrakech, a vu ses précieux fils trans-

1. Raudh-el-Kartas, *pas. cité*.

percés par l'épée, l'œil cruel de l'ennemi ne les a pas épargnés ».

Fès, l'ancienne capitale, subit le même sort : « Hélas ! dit Ibn Ezra, anéantie aussi la communauté de Fès, le jour où ses fils furent livrés à la perte. »

Ceuta et Méquinez, comme le confirme Ibn Ezra, furent également témoins de la destruction de leurs communautés juives (en 1148).

La conquête du Maroc par les Almohades fut consommée vers 1146 ; mais certains chroniqueurs juifs attribuent au commencement de la persécution, la date de 1142, cette dernière année coïncide avec le mouvement d'envahissement du nord, inauguré alors par Abd El-Moumen.

Les dates chronologiques se précisent ainsi à peu près et malgré l'affirmation de Graetz et de certains autres historiens, l'indication d'Ibn Daoud, que l'année 1142 signala le commencement de la persécution religieuse de la part des Almohades, ne se heurte à aucune contradiction.

L'invasion des provinces de l'intérieur par les Almohades, commencée en 1138 et suivie du « glaive d'Ibn Toumert », devait donc entrer encore, avant la conquête des capitales, dans une nouvelle phase non moins terrible. Après le massacre partiel des Almoravides et des Juifs, sommation de se convertir à l'Islamisme, sous peine de mort, avait été faite à ceux qui restaient.

Ce fait explique seul l'assertion du *Kartas* qui raconte qu'après la conquête de Marrakech les commerçants et les artisans avaient été laissés en vie : ces derniers étaient probablement les Juifs obligés de se convertir à l'Islamisme.

Abd El-Moumen, devenu maître de la situation, reprit l'attitude de Yousouf ben Tachfin à l'égard des Juifs. Il leur rappela, lui aussi, la prétendue promesse de se convertir, faite par leurs ancêtres à Mahomet si, au bout de cinq siècles, leur Messie n'était pas arrivé. Il leur déclara

qu'il ne voulait plus les tolérer dans leur erreur, ni prélever sur les infidèles aucun impôt, que seule la conversion à l'Islamisme pouvait les sauver, et il leur laissa le choix entre ces deux alternatives : l'Islam ou la mort.

La vérité était probablement que les Almohades. qui n'avaient pas voulu laisser subsister les éléments guerriers juifs du sud, essentiellement dévoués aux Almoravides, n'avaient aucune raison d'exterminer totalement les résidents juifs pacifiques dont le rôle comme commerçants et artisans était très important dans les grandes villes du nord ; ils s'étaient contentés de satisfaire leur zèle religieux.

Entre 1146 et 1150, le Maghreb central fut envahi : les villes de la Tunisie furent presque toutes détruites [1] ; aujourd'hui, on considère encore les habitants de Hamama et d'autres centres tunisiens comme les descendants des Juifs convertis. Le Nefoussa ne semble pas avoir souffert beaucoup des effets de cette invasion [2]. Au contraire dans les oasis de la côte, Hama et Gafsa furent ruinées ; Gabès [3] également. En Tripolitaine, Tripoli, Msellata, Zarman, et Dachman [4] subirent un sort cruel : Mesrata vit ses communautés décimées [5] bien que les inscriptions tumu-

1. L'Elégie d'Ibn Ezra contient une addition qui traite de la destruction des communautés du Maghreb Oriental. M. Cazès en a publié une version qui diffère un peu de celle de M. Cahana (*Rev. d. Et. j.*, t. XX).

2. Les incriptions que j'ai rapportées du Nefoussa vont du onzième au quinzième siècle. Elles confirment la persistance de l'élément juif dans le Sahara de même que son caractère peu rabbinique. L'inscription du Touat leur sert de pendant (V. notre *Voyage d'Etudes juives en Afrique* et append. II).

3. גבים המיוחסה allusion probable au clan des Aaronides de la lignée de Zadoc qui séjournaient dans cette ville.

4. J'ai retrouvé les ruines de ces dernières villes dans deux localités situées près d'El-Zaouïa. Elles portent encore le nom de « Tell El-Yehoudia. »

5. L'inscription n° 4 qui provient de Difnia et datée de 1160 nous montrent les fugitifs de Mesrata cherchant un refuge chez les Beni-Abrahama, tribu berbère d'origine juive. Les inscriptions n° 5 et n° 6, qui datent de la fin du douzième siècle, confirment la reconstitution des communautés de l'oasis de Mesrata.

laires nous montrent la communauté reconstituée. Beaucoup de Juifs disparurent, on ne sait où. D'autres, dont probablement un clan de prêtres, se réfugia à Djerba. En effet, la Tripolitaine ne possédera plus d'Aaronides et c'est Djerba qui reste le centre de cette famille [1].

Leur situation, à en croire le poète, ne devait pas être enviable. Toutefois, les témoignages épigraphiques que nous avons cités montrent le sort des Judéo-Berbères comme moins précaire que celui des Judéo-Arabes de la côte : ces derniers, décimés et assimilés par des conversions forcées aux Musulmans, tendent à disparaître des villes maritimes. En effet, ce n'est qu'à l'infiltration des Judéo-Berbères que la plupart des Juifs indigènes, ceux de langue berbère comme ceux de langue arabe, doivent leur origine, en dehors des colonies espagnoles, qui s'établissent sur la côte marocaine et algérienne en 1391 et en 1492.

1. C'est dans cette persécution qu'il faudrait chercher le point de départ de l'histoire des Cohen de Djerba.

IX

CONCLUSION

Dans une étude spéciale consacrée aux Hébréo-Phéniciens, nous avons cherché à établir qu'à côté des Phéniciens de Tyr, un Judaïsme primitif, à peine monothéiste, mais assez nettement conscient de son entité ethnique, avait essaimé dans les régions de la Méditerranée; qu'en Afrique surtout, centre de la colonisation tyrienne, cette influence d'une colonisation hébraïque apparaît avec évidence, et que les traces en sont apparentes jusqu'à nos jours.

C'est l'évolution ultérieure de ces groupements hébreux, constamment grossis et modifiés par l'affluence en Afrique des éléments juifs, que nous venons étudier. Dans la première partie réservée à l'histoire des Juifs du littoral nord-africain, nous avons résumé les données que la littérature juive et l'antiquité classique nous ont laissées; nous avons vu que toutes semblent établir la réalité des migrations juives de la côte vers l'intérieur. On voit comment l'un après l'autre disparaissent les Hébréo-Phéniciens qui partagent le sort des Puniques, les Judéo-Araméens qui sont absorbés par les Judéo-Hellènes, les Judéo-Romains enfin, dont il ne reste pas trace après un de ces cataclysmes dont l'Afrique a gardé le secret, et qui reparaissent sur la scène historique devant les incursions nouvelles des Berbères vers le nord.

On a constaté que, de tout temps, les Juifs figurent à côté des Berbères, tantôt comme leurs maîtres et leurs éducateurs religieux, tantôt comme leurs alliés ou comme leurs vassaux, tantôt même comme leurs serfs et leurs compagnons d'armes. Ces Juifs, que le folklore africain associe aux destinées de la race berbère depuis la plus haute antiquité, se perpétuent jusqu'à nos jours, et ils se retrouvent chez les Fellah de l'Atlas et chez les nomades du désert, chez les troglodytes du Gharian, comme dans les tribus souvent islamisées du Tell et des Ksour du Sahara. Par leurs caractères physiques et moraux, par leurs croyances syncrétistes, qui portent également les traces de tous les judaïsmes primitifs ou dissidents disparus, ils font pendant à la race berbère elle-même, qui elle aussi est le résultat d'un mélange de races conquérantes, sédentaires ou nomades, qui passèrent à plusieurs reprises, des rives de l'Érythrée vers l'occident et le nord-africain.

L'une après l'autre, Carthage et l'Égypte, la Cyrénaïque et la Libye, la Méditerranée romaine et la Syrie judéo-araméenne, l'Arabie et l'Éthiopie himyarites, avaient apporté leurs contributions à la constitution ethnique et religieuse de ce groupe juif. Aussi le Judéo-Berbère tient-il de toutes ces origines à la fois; il est le résultant de multiples croisements entre tous les éléments civilisés ou barbares qui se disputèrent l'Afrique, et le folklore, cette littérature des primitifs, montre dans les derniers groupes de cette race, des survivances de toutes ces civilisations.

Les traditions mythologiques des Hébréo-Phéniciens se retrouvent parmi les Judéo-Berbères, même elles leur sont communes avec les Berbères et, étant donné le caractère anté-islamique de ces survivances, quelle autre preuve saurait mieux confirmer le rôle religieux que les ancêtres de ces Juifs avaient joué chez les Berbères ?

L'organisation des Judéo-Hellènes, leurs professions,

leurs pratiques religieuses particulières, voire leur langue spéciale, continuent à exercer une influence sur l'organisation communale, l'activité industrielle et commerçante de ces Juifs primitifs, chez lesquels on reconnaît les descendants d'une race supérieure.

Aujourd'hui, et surtout depuis que les Juifs exilés de l'Espagne en 1391 et en 1492, sont venus s'établir en masse sur le continent noir, il serait difficile de tracer une ligne de démarcation rigoureuse permettant de distinguer combien d'éléments judéo-berbères subsistent encore dans les cités du littoral. Cependant, dans l'Atlas marocain et algérien et dans les Ksour du Sahara, dans toute la Tripolitaine et à Djerba, l'élément judéo-berbère est resté relativement indemne : à Tunis même, dans cette grande cité pourtant ouverte à toutes les infiltrations du dehors, où existe une communauté judéo-italienne, l'élément judéo-berbère continue à prédominer[1].

Mais c'est dans le Blad-es-Siba, dans les Ksour algériens et tripolitains, demeurés jusqu'ici inaccessibles à l'infiltration européenne, qu'on peut retrouver le Judéo-Berbère dans un état à peu près semblable à celui des Maghrabia tels que nous les représentent les littératures juive et arabe du moyen âge.

La conquête même de l'Afrique par les Arabes n'a pas réussi à enlever à ces groupes leur physionomie antique propre.

Malgré toutes les vicissitudes de l'histoire, malgré les guerres incessantes d'extermination, on rencontre encore sur plusieurs points de l'Afrique, des tribus juives nomades, notamment dans le Djerin, et le Drid tunisien, dans la région accidentée, entre le Kef et Constantine et jusqu'en Kabylie, toutes contrées où se retrouve la tradition des exploits guerriers d'autrefois.

1. Cf. la liste des noms génériques que nous publions dans la note 2, supplément.

Les Juifs des villes traitent de haut les restes de cette race de Bahouzim, dont le folklore semble vivre encore autour de l'Aurès et des Djeroua. A l'exemple des anciens Juifs de l'Arabie, ces primitifs, qui du Judaïsme ne connaissent presque rien, sont tous agriculteurs et orfèvres. Et, on rencontre des tribus entières qui naguère professaient le Judaïsme. Or, cette perpétuation des Juifs nomades en état religieux embryonnaire, n'est-elle pas la preuve la plus certaine de l'authenticité des données que les auteurs arabes nous apportent sur le rôle de ce Judaïsme, pendant la conquête arabe ?

En ce qui concerne le Djebel-Nefoussa, j'ai pu contrôler sur place les affirmations d'Ibn Khaldoun : les documents que j'ai réunis ne laissent aucun doute sur la filiation directe des derniers groupes juifs, qui subsistent encore dans l'Iffren et le Gharian, et des anciens Nefoussa de religion juive[1] : et même c'est le Nefoussa, avec Djerba et l'Atlas marocain, qui est le foyer de la plupart des Juifs des oasis maritimes et de la Tunisie.

A côté de ces derniers, nous trouvons dans les régions montagneuses de l'Atlas, de Nefoussa, du Gharian et du Rif principalement, des paysans juifs[2], qui sont comme autrefois les Juifs d'Iffren, attachés à la glèbe et qui parlent le chleuh, dialecte berbère mélangé d'arabe. Ce sont également des descendants des anciens guerriers, auxquels se sont mêlés, en nombre plus ou moins considérable, des réfugiés venus de la côte byzantine ou espagnole. Avant l'invasion arabe, ces paysans avaient été les propriétaires des terres qu'ils continuent à cultiver. Mais réduits au servage par les Musulmans, ils subsistèrent cependant en partie grâce à l'aide militaire qu'ils avaient apportée à leurs maîtres et grâce à la protection intéres-

1. Cf. *La disparition des Juifs du Nefoussa* (*Voyages d'Etudes juives en Afr.*, notes).
2. Cf. *Le Bulletin annuel de l'Alliance Israélite*, 1903 et 1905.

sée de leurs « syed », ou protecteurs berbères et arabes.

L'état matériel et religieux de ces serfs juifs est déplorable. Au moyen âge, les Juifs orthodoxes les confondaient avec les Caraïtes, ou Juifs sectaires en général, tellement ils connaissaient et pratiquaient peu le Judaïsme orthodoxe.

Ce qui les distingue entre tous, c'est le culte des marabouts, fréquent chez les Juifs marocains et qui domine la vie religieuse des Juifs des régions montagneuses. On peut presque affirmer que, partout où l'on rencontre des Berbères ibadites et des marabouts judéo-musulmans antérieurs à l'islamisme, on trouve aussi les représentants de ces anciennes populations de l'Atlas. Le culte des ancêtres, qui leur est commun avec leurs voisins musulmans, les a préservés pour ainsi dire d'un anéantissement complet.

Les fellah juifs forment ainsi un groupement distinct de ceux qui parlent le chleuh. Les uns et les autres, Judéo-Berbères établis comme agriculteurs ou artisans parmi les tribus et Juifs paysans, Bahouzim ou Bédouins juifs que l'on rencontre un peu partout dans le Sahara, présentent un intérêt ethnographique et social capital.

Leur histoire n'est que la quintessence de l'histoire des Berbères; son étude permet à l'africaniste de se rendre compte de la marche exacte de l'histoire berbère dans son ensemble.

Nous assistons actuellement à un admirable mouvement de rénovation de la science historique africaine. Depuis la seconde moitié du dernier siècle, une pléiade de savants, tant en France qu'en Algérie, fait des efforts inappréciables pour arracher au continent noir les secrets qu'il garde sur son passé. Tour à tour ont été étudiées par une phalange de maîtres éminents, dont les travaux nous ont guidé : l'Afrique libre-phénicienne et punique ; l'Afrique grecque et romaine ; l'Afrique byzantine et vandale ;

l'Afrique berbère et soudanaise, cependant que l'étude de l'Afrique arabe doit son essor à l'école d'Algérie. L'Afrique juive du littoral a elle-même donné lieu à plusieurs monographies. Il restait encore à élucider le problème des origines et des influences juives, qu'on entrevoyait surtout dans les parages soustraits à l'ancienne pénétration gréco-romaine. Amené par le hasard de mes études à m'occuper, en qualité d'hébraïsant, de l'histoire des Juifs au Maroc sous les hospices de la *Mission scientifique du Maroc*, j'aperçus l'importance considérable de ce problème, non seulement pour l'histoire des Juifs, mais aussi pour celle de l'origine des races blanches en Afrique.

C'est en tenant compte des conclusions auxquelles ont abouti les études africaines générales et après avoir fait deux voyages d'études en Afrique, que j'ai groupé tous les témoignages, historiques ou autres, relatifs à notre problème et susceptibles d'établir la coexistence, à côté des Berbères, d'une race judéo-berbère. Or, l'origine de cette dernière se perd dans l'inconnu préhistorique où l'intérieur africain est encore plongé; à défaut de documents écrits, l'explorateur est très souvent réduit à faire appel aux données du folklore, de l'ethnographie et à des conjectures qu'il est parfois difficile de vérifier scientifiquement. Mais j'espère avoir fourni une contribution utile et féconde pour l'histoire des Juifs et du Judaïsme en Afrique, en donnant quelques indications qui permettront d'approfondir l'importance des influences juives, signalées au cours denotre travail.

Ce que nous avons surtout voulu démontrer, c'est la filiation directe, presque trois fois millénaire, qu'on retrouve entre les trois races hébraïques sur le sol africain ; c'est la persistance de ces races venant tant de l'Érythrée que de la Méditerranée; c'est leur rôle civilisateur dans les pays septentrionaux, comme chez les Berbères, que nous prétendons établir. Cananéens,

Hébréo-Phéniciens, Hébreux, Judéo-Araméens, Judéo-Hellènes, Judéo-Romains, Judaïsants, Judéo-Berbères, Judéo-Arabes, telle est la liste généalogique qui a servi de base à notre étude : cette population amalgamée, arrivée à son apogée avec la Cahena, qui résume à elle seule l'épopée de la patrie africaine, est la plus autochtone, la plus africaine de toutes.

L'histoire, trois fois millénaire, de cette race aux destinées étonnantes, mérite d'arrêter notre attention, et M. Fournel, l'éminent historien des Berbères, s'écrie avec juste raison :

« Les Juifs que l'Orient débordait sur l'Occident se retrouvent en Afrique, comme en Espagne avec leur constance que les siècles ne peuvent ébranler, avec leur rôle de victimes dans le grand et sanglant sacrifice qui fut la condition du mélange des peuples, et avec leur espèce de privilège d'intervention prophétique dans ce qui touche au progrès de la race humaine. »

APPENDICE I

THÉRAPEUTES ET MAGHRABIA

Parmi les sectes africaines qui par leur caractère et leur antiquité devaient avoir une influence sur l'évolution du Judaïsme, celle des Thérapeutes est particulièrement intéressante. Non seulement ce groupe, cher à Philon, avait su se maintenir jusqu'à une époque avancée ; mais nous trouvons même fort tard les traces directes de son influence.

Déjà J. Salvador[1], avec l'intuition qui le caractérise, a très bien saisi l'importance que cette secte devait avoir dans l'évolution de la théologie juive et chrétienne.

On a vu que des émigrations hébraïques, y compris celle de Jérémie, se portaient en Égypte. Notre étude sur les Hébréo-Phéniciens a montré le caractère éclectique de la religion chez ces immigrants. Environ deux siècles avant la fondation d'Alexandrie, ces colonies juives offraient leur encens à la divinité qui jouait le rôle capital dans les mystères de l'Égypte, comme dans ceux de la Phénicie et du littoral syrien. Cette divinité, dit Salvador[2], montre déjà l'effet de cet éclectisme religieux basé sur les interprétations mixtes propres aux Évangiles et dont la figure de Jésus est comme un résumé vivant; elle s'appelait la Reine des Cieux. Sous sa forme humaine incarnée, elle

1. *Jésus-Christ et sa doctrine.*
2. *Ouvr. cité*, I , p. 182.

apparaissait alternativement en qualité d'épouse et de mère d'un Dieu, qui, pour ressusciter avec plus d'éclat, tombait victime d'une noire trahison.

C'est à ce groupe hébréo-phénicien que Salvador rattache avec raison les Thérapeutes [1]. Il est vrai qu'à un moment donné on a voulu voir dans le traité (*De Vita contemplativa*), que Philon consacre à cette secte, un roman à thèse, au lieu de la simple description de la vie d'une secte qui a réellement existé. Mais la critique outrée est démentie par les faits, que l'auteur alexandrin rapporte sur eux et par la co-existence des Esséniens et d'autres groupes ascétiques d'origine analogue ; aussi a-t-elle été définitivement détruite par le savant article de M. Poznansky intitulé : « Philon dans l'ancienne histoire judéo-arabe [2] ».

Des groupes d'anciens Nazaréens du Carmel et de Juda, tels les Rechabites demeurés à Jérusalem jusqu'à la prise de la ville par Nabuchodonosor, passèrent au désert [3] : on les retrouvera sous le nom d'Esséens près du Sinaï; de Nadhir ou de Yehoud Khaïbar en Arabie, et sous celui de Thérapeutes en Égypte. Au temps de Philon, ils étaient déjà fort anciens : leur enseignement, qui porte le caractère oriental et dont la méthode seule a été modifiée par le génie grec, remontait à d'antiques auteurs. En outre, leurs interprétations allégoriques des textes reposaient sur la *langue hébraïque*, et non pas sur le grec [4].

1. Le groupe danite qui disparaît de bonne heure de la Palestine aurait-il précédé la colonie venue avec Jérémie ? (Le terme de *Dan* comme divinité semble s'identifier avec le serpent. Esculape-Baal Marpé ou le Dieu guérisseur (cf. MOVERS, *ibid.*, I, I, p. 533).

2. *Revue des Etudes juives*, t. LII.

3. Les Rechabites = בני רכב sont un clan des Qénites, anciens Cadméens puritains. Cf. le rôle joué par les Rechabites dans la Révolution israélite issue du Carmel contre le Baal et Izabel (II, *Rois*, X. 15 et 23). Jérémie (ch. XXXV) nous trace un tableau exact de la vie de ces puritains.

4. אסיי ou Esseneen est (tout comme thérapeute en grec) le רופא hébreu. Il s'agit toujours du guérisseur de l'âme.

Une fraction de ces « Nazir », à l'époque grecque, prit le nom de Thérapeutes ou Guérisseurs, et s'enfonça dans le désert arabique et africain[1].

La crainte des châtiments de Dieu, les malheurs qui avaient frappé la Judée et l'exemple des ascètes de l'Égypte, la mélancolie des lieux, tout concourait à imprimer à leurs âmes une direction nouvelle. Au premier siècle avant J.-C., leurs communautés étaient répandues dans plusieurs provinces de l'Arabie, de l'Égypte et de la Lybie. Elles possédaient un établissement central près du lac Maréotis. La fraternité, l'égalité et la chasteté furent leur règle de conduite. Dans l'étude des livres sacrés, ils apportèrent des explications qui leur étaient propres, et non celles des Hellénistes ; ils s'appuyaient sur les traditions de la Palestine, et les allégories étaient fondées sur le texte hébreu. Ils personnifiaient l'œuvre de Dieu, la création, l'univers dont ils faisaient par la pensée un être animé, un Adam, un seul homme. Leurs demeures s'élevaient sur le penchant des collines. Pendant six jours ils sortaient isolément : le jour du Sabbat, ils se réunissaient en commun. Les femmes participaient aux fêtes. Somme toute, les Thérapeutes étaient arrivés à écarter l'anthropomorphisme, et tout ce qui se rattache à la Divinité, ils l'attribuaient à son intermédiaire, à un ange, le Logos. Un indice d'époque postérieure, nous montre qu'ils tenaient leurs livres sacrés dans les cavernes.

Mais là ne s'arrête pas l'histoire de cette secte : les renseignements que les auteurs caraïtes des premiers siècles de l'Islam nous donnent sur les Juifs dissidents

1. Des légendes fort anciennes attribuent l'établissement de ces Hébreux tant en Arabie qu'en Afrique à l'époque de la destruction de Jérusalem par Nabucodonosor (cf. Movers, *ibid.*, II, III, p. 309 et 305 ; Rapoport, בכורי העתים, 1824, p. 59 ; Otto Weber, *Arabien vor dem Islam*). Les Yehoud Khaibar, les Kouraiza et Nadher du temps de Mahomet sont de cette origine. Ces Hébreux primitifs ne connurent point le Talmud (cf. Graetz, trad. hébr. III, p. 75).

de l'Afrique et de l'Arabie, nous permettent de retrouver ses traces jusqu'au moyen âge. Une filiation directe s'aperçoit entre les anciennes sectes de l'Égypte et certains groupes de Juifs africains, qui perpétuent les rites de cette secte[1].

Sharastâni raconte qu'une secte existait de son temps qui s'appelait Al-Magharia ou al-Maghraba.

Ses fidèles croyaient que Dieu parlait aux prophètes par l'intermédiaire d'un ange qui était leur surveillant. Tout ce qui, dans la Bible, concerne les attributs physiques de Dieu, se rattache à cet ange. On raconte qu'Arius, fondateur de l'Arianisme, avait emprunté certaines idées à cette secte qui lui est antérieure de quatre siècles. Comme Arius mourut en 336, il s'agissait donc d'une secte contemporaine à Philon, comme celle des Thérapeutes ou quelque autre identique, ainsi que conclut non sans raison Harkawy. Le fait que ces sectaires portent le nom de *Magharia*, ou « habitants de cavernes » s'accorde avec la coutume des Thérapeutes habitant le désert de garder leurs livres dans les cavernes.

El Kirkisani place les Magharia entre les Saducéens et les Chrétiens ; l'auteur caroïte a très bien saisi le caractère éclectique de cette secte, qui admettait un intermédiaire entre la Divinité et la nature. C'est toujours le מלאך יהוה « l'intermédiaire » ou le *Logos* qui revient.

A cette secte se rattache la fraction de Al-Kariah. El Kirkisani dit que cette secte aurait reçu ce nom de Johanan ben Careah qui vint avec Jérémie en Égypte[2]. La même explication est fournie par le lexicographe caraïte

1. C'est au savant docteur Harkawy qu'appartient l'honneur d'avoir le premier reconnu dans les Magharia des Thérapeutes. V. (קורות הכתות בישראל supplément au IIIe vol. de l'éd. hébraïque de *l'Hist. juive* de Graetz. M. Poznansky (*passage cité*) accepte cette opinion qui est aussi la nôtre. Jusqu'au douzième siècle les Ascètes juifs de l'Arabie habitaient des cavernes (cf. Graetz, IV, p. 313).

2. *Jérémie*, ch. XLI. Cf. plus haut, ch. I.

David Al-Fasi[1]. On raconte que ces sectaires observaient le samedi et le dimanche, ce qui attesterait une influence solaire[2]. Ils habitaient un endroit au bord du Nil, à vingt milles de Fostât. David ben Merwan, dans son traité *Kitab Al-Zarah*, affirme que le Christianisme avait fait des emprunts à cette secte.

Les Magharia ou « ceux des cavernes » étaient en possession de deux traités, dont l'un est attribué à Jadua et l'autre à Al-Escandron (Philon, selon M. Poznansky). Les Magharia s'adonnaient beaucoup à l'angélologie et interdisaient le rire et l'amusement[3].

Mais avant de poursuivre l'étude de l'évolution ultérieure des Magharia, nous dirons quelques mots des Phalacha, ces derniers survivants du Judaïsme primitif.

Les Phalacha, dont nous avons déjà eu l'occasion de nous occuper, sont les Juifs d'Abyssinie : ils existent encore de nos jours. On a vu que les relations entre la Judée et l'Éthiopie existaient depuis les rois de Jérusalem[4]. Quoi qu'il en soit, il est certain que des Juifs hellénistes d'Alexandrie apportèrent en Abyssinie le culte juif tel qu'ils le pratiquaient chez eux[5].

Les représentants de cette secte admettent la présence d'un ange intermédiaire entre l'Homme et Dieu. Leur synagogue, ils continuent à l'appeler du nom Mequrab, tandis qu'eux-mêmes s'intitulent Qaran. Rappelons, que les chefs des Himyarites ante-islamiques eux-mêmes portaient le

1. Cf. Pinsker, לקוטי קדמוניות, p. 166.
2. Benjamin de Tudèle (douzième siècle) rencontra sur l'île de Chypre des sectaires juifs qui célébraient le samedi depuis samedi matin et jusqu'à dimanche matin. Il en était de même dans l'Asie centrale (cf. la tournée de Petahia du treizième siècle) et probablement aussi dans le Nefoussa (la Libye; v. notre *Voyage d'Et. j.*).
3. Cf. Poznansky, *art. cité* et Friedlander, *Anan et sa secte* (*Rev. des Et. juives*, XLIV, p. 176).
4. Cf. Slousch, *les Hébréo-Phéniciens*, ch. XIII; cf. la lettre des prêtres d'Élépontine.
5. Cf. M. Gaster (*Chronicles of Jehramiel*, introd.).

nom de Meqarib. Il s'agit toujours de la racine קרב qui se retrouve dans celui de קרבן et qui équivaut au mot « Sacrement[1] ».

Or, il se trouve que dans les endroits où l'existence des Juifs avant l'Islam apparaît plus particulièrement nette, il existe une série de synagogues *souterraines* qui portent encore le nom de « Ghriba[2] ».

D'autre part, Makrizi identifie la secte des Magharia avec les Maghrabia, que De Saulcy définit « Magrebins ou Juifs d'Afrique ». On a voulu corriger ce mot en Mag'raba, mais Harkawy cite l'écrivain arabe Al-Birouni[3], qui dans le « Athar al-Bakia » (trad. Sachau, p. 278), mentionne au nom de Abou-Issi el-Louraq une secte juive qui portait le nom de El-Maghriba.

D'autres preuves qu'on trouve dans la partie II de notre étude confirment notre opinion.

Il ressort de cette note, citée au cours de notre étude, qu'il existe une filiation directe entre les Thérapeutes et les Maghrabia, les Magharia du moyen âge; de même que les Phalacha forment la branche méridionale de ce mouvement théologique, les Maghrabia en forment ses dépendances maghrebnes[4]. Les Juifs dissidents de l'Atlas et des Ksour de Sahara, avant de devenir rabbanites sous l'influence de l'école de Kaïrouan, au dixième siècle ou sous la poussée des rabbins espagnols du quinzième siècle, peut-être même sous celle de la propagande caraïte, formaient une secte distincte dans le Judaïsme.

1. Qaraba en Sabéen équivaut à ברך en hébreu. Le chef religieux et temporal des Himyarites s'appelait Mequrab (Otto Weber, *Arabien vor dem Islam*).

2. V. notre ét. précitée. Le ק et le ג se confondent dans la prononciation des Maghrebins.

3. *Chrestomatie arabe*. Cf. Harkawy et Poznansky, *pas. cités*.

4. Jusqu'au nom de Phalacha qui se reconnaît sous la forme de Philistins comme on désignait les Juifs qui résidaient parmi les Berbères (cf. Movers, II, II, p. 434). Philisi est le nom dont les Juifs de la Tripolitaine désignent des tribus judaïques du Soudan.

Mais même après la pénétration du Rabbinisme, les inscriptions tumulaires du Sahara, la persistance des mots grecs, chez les Judéo-Berbères des sanctuaires souterrains, les rigueurs du rituel sur la pureté et le témoignage des auteurs rabbiniques nous montrent qu'il s'agit là d'une tendance plutôt syncrétiste qu'orthodoxe. De même que les Juifs de l'Arabie anté-islamiques, les Judéo-Berbères appartiennent à une antique souche juive, dont les origines seraient du moins antérieures à la formation du Judaïsme talmudique.

APPENDICE II

TÉMOIGNAGES ÉPIGRAPHIQUES

La science épigraphique qui ne cesse d'enrichir tous les autres domaines de l'histoire africaine n'a pas encore donné beaucoup, pour ce qui concerne l'histoire des Juifs. Néanmoins les deux voyages que nous avons effectués à travers le Nord africain, nous prouvent que les documents d'origine juive ne seraient pas aussi rares qu'on le croit.

Nous omettons, dans ce court aperçu, les données d'origine judéo-hellénique et judéo-romaine, que nous avons recueillies dans le texte de cet ouvrage, pour donner ici un résumé succinct des résultats de nos recherches personnelles. Ces recherches portent particulièrement sur des documents confirmant la filiation directe entre les Juifs de l'antiquité et les Judéo-Berbères [1].

I. — *Époque gréco-romaine.*

En dehors des données épigraphiques qui figurent dans le texte, nous attirons l'attention du lecteur sur les faits suivants qui ont trait à l'antiquité anté-islamique.

On a vu quel rôle les colonies militaires juives ont joué

1. Cf. notre mémoire intitulé : *Un Voyage d'études juives en Afrique.*

dans l'histoire de l'Afrique grecque et romaine. Cependant, jusqu'ici, aucune trace archéologique n'en a été constatée dans les parages de la Cyrénaïque.

Or, le voyage que je viens d'accomplir à travers le plateau de la Cyrénaïque n'a pas laissé de me convaincre que le souvenir des Juifs reste toujours vivant dans l'intérieur de ce pays. Ainsi les Bédouins désignent les localités abandonnées de Ein-Shahat, de El Milouda, de Messa, de Garnis, de Midiouna, de Kasr Beni-Qedem, etc., comme ayant servi de forts militaires aux garnisons juives.

En effet, les ruines de ces diverses villes recèlent des traces d'un séjour juif. A Ein Shahat et à Messa j'ai visité plusieurs nécropoles où on trouve des tombes du type de Gamart. Plusieurs d'entre ces dernières me fournirent, en outre, des inscriptions grecques avec la figure du chandelier à sept branches.

De plus, à Milouda j'ai pu lire sur le mur d'une grotte des caractères hébraïques d'un type archaïque spécial qui nous fournissent le nom de שמואל ou de שמעון. Or, deux de ces caractères ont un ressemblance surprenante avec ceux qui figurent sur l'inscription de Djado (voir plus loin).

A Benghazi même, les fouilles que j'ai entreprises au cimetière juif m'ont fourni des fragments de pierres qui portent des caractères vagues rappelant le samaritain.

L'oasis de Zlitin m'a fourni un fragment de pierre écrit en grec et une inscription hébraïque archaïque, où l'on lit soit le nom de ענן soit celui de עבד.

Les ruines de Carthage fournissent de nombreuses traces de documents juifs que le Père Delattre recueille avec ce zèle admirable que les savants lui connaissent [1]. Une de ses découvertes inédites est un fragment d'une liste de nombres, écrite dans un hébreu archaïque. La

1. Cf. Delattre, *Gamart*.

dernière découverte de ce savant est une pierre d'origine juive qui porte en dehors du mot de שלום le dessin des objets suivants qui font partie du culte juif : *a*) le Chandelier sacré; *b*) le Palmier; *c*) la corne שופר; *d*) le cédrat; et *e*) peut-être une myrte.

L'île de Malte qui a toujours été une dépendance du monde sémitique et africain n'a jusqu'ici rien fourni au point de vue de l'archéologie juive. Cependant, au mois de juillet dernier, M. Zammit le savant directeur du Musée, et M. Bellanti, un archéologue zélé, m'ont fait visiter les antiques nécropoles de Rabbat, ancien centre punique. Or, à côté des grottes d'origine païenne, j'ai pu y distinguer des grottes du type de Gamart, d'origine judéo-hellènique ou hébréo-phénicienne certaine. En effet, l'absence de toute figure animale et la présence du Chandelier sacré confirment définitivement l'origine juive de ces nécropoles.

II. — *Epoque berbère.*

Si la Cyrénaïque et le littoral tripolitain nous fournissent des traditions et des inscriptions qui touchent à l'époque berbère, Mesrata et surtout le Djebel Nefoussa, un des foyers du judaïsme selon Ibn Khaldoun, nous apportent des témoignages décisifs sur la persistance dans ces parages de descendants des Judéo-Berbères.

Une pierre tumulaire qui doit être antérieure au onzième siècle porte en caractères couffiques la légende suivante : האדא אלקבר חסנא = Ceci est la tombe de Harsana. Ce dernier nom et plusieurs caractères minuscules sont d'ailleurs reproduits en lettres hébraïques archaïques qui rappellent encore le type de l'écriture juive qu'on retrouve dans la carthage romaine, au Maroc, etc.

C'est à cette même catégorie qu'appartient l'inscription

judéo-berbère de Girza et qui porte la légende suivante :

יצחק בן מלעאק בן יכשת בן יהודי — Issac fils de Maleak, fils de de Yacoushti, fils de Yahoudi.

Ainsi, il y avait un moment en Afrique (et dans l'Irak, comme l'a fort bien montré le savant Moïse Schwab) où sous la poussée de Judéo-hymiarites, l'écriture couffique tendait à supplanter le grec et le latin dans les inscriptions juives.

Seulement, avec la pénétration du judaïsme rabbinique d'origine babylonienne, l'hébreu prend sa revanche sur toutes les autres langues qui jusqu'ici se disputaient le judaïsme. Désormais, toutes les inscriptions tumulaires que nous rencontrons en Afrique, seront écrites invariablement dans la langue hébraïque. A ce titre, nous signalons à l'attention du lecteur la collection d'inscriptions sahariennes que nous avons rapportées de la Tripolitaine. Toutes ces inscriptions datent du onzième au quinzième siècle, elles sont toutes antérieures à l'arrivée des Judéo-Espagnols et procèdent toutes d'un milieu juif autochtone. Or, l'onomastique particulière et le caractère éclectique des formules que nous rencontrons dans ces inscriptions, nous témoignent et ceci d'accord avec les témoignages des rabbins que nous avons cités plus haut, (Maïmonide, Ibn Ezra, Zacouto, etc.), de la persistance de l'élément judéo-berbère en Afrique.

Si la plus ancienne pierre rabbinique trouvée à Tripoli qui date de l'an 963, porte un caractère rabbinique certain, les inscriptions d'origine saharienne ont des légendes imprégnées des judaïsmes non rabbiniques. Ainsi, presque toutes, elles portent la formule empruntée au rituel caraïte :

הרחמן ישים חלקו עם שבע כתות של צדיקים, Puisse le *Miséricordieux mettre sa part (du défunt) à côté des sept catégories des justes.*

Plusieurs pierres ont, en outre, les formules suivantes :

a) עם יושבי חברון (*avec les résidents de Hebron*),[1] c'est-à-dire les patriarches qui sont enterrés à Hébron; *b*) עם יושבי נטעים (*avec les résidents des plantes*), c'est là un texte obscur qui relève de la métaphysique des Thérapeutes et de leurs émules; *c*) רית (initiales de רוח יהוה תנחהו = *que l'esprit de Jehova repose sur lui.* Cependant plusieurs formules rabbiniques qui figurent dans ces mêmes textes témoignent d'une infiltration lente mais sûre des influences rabbiniques.

D'ailleurs la pierre tumulaire, trouvée à Reheïbet,[2] dans nous traduisons ici le texte intégral, nous donnera une idée exacte de l'onomastique et du caractère éclectique qui caractérisent les Judéo-Berbères jusqu'au quatorzième siècle, c'est-à-dire à la veille de l'arrivée des exilés espagnols, dont les rabbins finiront par rabbiniser la plupart des Judéo-Berbères.

Voici la teneur de cette inscription :

« Qu'elle est précieuse, ta grâce, ô Dieu...

Recueilli au paradis *le Rabbin* Rabbi Hebron [3], fils du sieur Marzouk... décédé au mois de Sivan an 5152 (= 1392) du (Caput). Il laissa la vie à tout Israël. Puisse le Miséricordieux mettre sa part avec Moïse et Aaron et les résidents de Hébron et avec les sept catégories de justes du Paradis. Puisse sa mort servir d'expiation pour ses péchés, Amen !... »

Nous avons la conviction que les anciennes nécropoles

1. Comme le savant professeur M. Lods me le fait observer, cette formule se retrouve dans un texte funéraire d'Espagne du dixième siècle. (M. Schwab, *Rapport sur les inscr. hébr.* de l'Espagne, p. 14).

2. Ancien centre d'établissements juifs dans le Nefoussa. La région abonde en cimetières, et en sanctuaires. On y constate la survivance de mœurs et de coutumes d'origine juive.

3. Le nom de Hébron, qui est celui de la ville connue, ne figure nulle part ailleurs dans l'onomastique juive.

et sanctuaires juifs du Nord-africain réservent à l'archéologie des surprises autrement importantes. Il faudrait pour cela que les sociétés savantes entreprennent, avec le concours des savants de nos colonies africaines, des recherches systématiques et suivies.

NOTES

1. — *Les Judéo-Himyarites au Soudan* (1).

1. Le *Kitab el-Adouani* ajoute au renseignement que le lecteur trouvera dans le texte: Les gens du Sahara descendent des Adjoudj ben Tikran le Juif. Ils habitaient jadis Khaïbar. C'est ce que m'a raconté Salem ben Adman. La force des ksour du Sahara consistait dans les chevaux ; ils étaient Juifs des Beni Abd-ed-Dar. Pareille tradition existe à Tougourt (Cazès, *ouvr. cité*, p. 42). El Kaïrouani (p. 174) raconte d'autre part que le premier qui régna dans le pays des Touaregs du désert fut Biouloutan (Tloutan) ben Tiklan (Tikran). Ce dernier doit bien être le père d'Adjoudj. Le *Raudh-el-Kartas* (p. 104-105) raconte, jusque dans les détails, cette fondation du premier empire saharien comme suit:

Le premier qui régna au Désert fut Tloutan ben Tiklan, le Senhadja le Lemtouna. Il gouvernait tout le Sahara et était suzerain de plus de vingt rois du Soudan, qui lui payaient tous tribut. Ses Etats s'étendaient sur un espace de trois mois de marche en long et en large ; et ils étaient peuplés partout. Il pouvait mettre sur pied cent mille cavaliers ; il vivait du temps de l'Imam Abd-er-Rahman, souverain de l'Andalousie et il mourut en 222 (836), âgé de quatre-vingts ans. Son neveu El-Athyr lui succéda... Son fils Temim gouverna jusqu'en 306 et fut renversé par les cheikhs. Finalement ils reconnurent pour souverain un émir, Abou Mohammed ben Tyfal, connu sous le nom de Tarsyna el Lemtouna... Il gouverna les Senhadja pendant trois ans et il fut tué dans une razzia sur les tribus du Soudan à l'endroit nommé Bkara. Ces tribus habitaient les environs de la ville de Teklessyn ; elles étaient arabes et pratiquaient la religion juive.

M. Le Chatelier (2), qui a étudié sur place la question des influences du judaïsme au Sénégal et au Soudan, dit, à propos de ce dernier texte : « Ainsi au commencement du cinquième siècle de l'Hégire, il existait

1. Nous avons l'intention de traiter ce sujet dans une monographie spéciale. En attendant, nous nous contenterons de donner ici un exposé sommaire des données qui s'y rattachent et que nous avons déjà effleurées plus haut (p. 195). Cf. Cazès, *ibid.*, 42 ; pour les autres ksour du Sahara, v. le livre précité de M. Martin. A Tougourt, les *Chroniques* du septième siècle parlent de ces influences juives.

2. *L'Islam dans l'Afr. Occid.*

encore sur les confins du Soudan un groupe de populations originaires d'Arabie et pratiquant le judaïsme, assez nombreux pour tenir tête aux Lemtouna, alors ralliés sous un seul chef. Elle se trouvait en tout cas entre le Niger septentrional et le littoral atlantique, sur la lisière des pays nègres (1). »

Cet auteur suppose que les tribus juives seraient venus de l'Arabie par l'Ethiopie ; il émet l'hypothèse d'une parenté avec les Phalacha. Il dit ailleurs que les Sanhadja du Sud avaient embrassé l'Islam sous Tloutan le Lemtouna mort en 837.

Comme nous l'avons vu, Tiklan (Tikran) fut d'origine juive. Mais des guerres intestines avaient amené une conversion en masse à l'Islam, ce qui fut la cause de guerres religieuses, dont les traces se laissent poursuivre jusqu'au seizième siècle.

2. — *Noms Judéo-Berbères.*

Voici une liste des noms propres d'origine berbère qu'on rencontre chez les Israélites de la Tripolitaine et de la Tunisie.

Arbib, Ankri, Allal, Assous, Bedoussa, Bessis, Fregoui, Gobizon, Cacoub, Didi, Douib, Fillouz, Fitoussi (2), Ghaloula, Gandous, Ghaloula (2), Ghanem, Guetta' (3), Guez, Hôri (4), Jami (2), Jarmon (2), Jouari (2), Jouili (2), Ketorza, Lelluch (5), Mazouz, Melloul, Memmi, Mesreni, Messari (2), Messica, Metoch, Sagroun (2), Chemama, Sberro, Serous, Seroussi (2) (4), Sfez (2), Sinourf, Sethon (2), Sir, Sitrouq (2), Slakhmon, Smaja, Smila, Schoui, Saied, Temsit (2), Nefoussi (2), Attia (3), Tartour, Toubiani (2), Younès, Zagdon, Zagron (2), Zemagi (2), Zerafa, Zert, Zerousi (2), Zetlaoui, Zemour, Dania, Harari, Abizera, Abrahnmi (5), Goziel, Mimoun (5), Lalo, Zano, Meghdis (2), Ouzani, Zagouani, Alouch (5), Zergani, etc. (6).

Presque tous ces noms ethniques indiquent une origine berbère certaine. On y retrouve presque toute la carte géographique des anciens établissements juifs du Djebel Nefoussa. Nous avons établi ailleurs que la disparition des Juifs du Djebel Nefoussa remonte à la première moitié du quinzième siècle. La dernière inscription tumulaire que j'y aie relevée sur place date de 1392. D'autre part, les traditions locales des Juifs de Tripoli et de Djerba attribuent, d'accord avec celles des Berbères eux-mêmes, à leurs ancêtres une origine saharienne certaine (7). Les mœurs et les

1. *L'Islam dans l'Afr. Occid.*, p. 124.
2. Villages berbères de Nefoussa.
3. Originaire du Gharian (la Troglodyte).
4. Famille originaire du Serous, ancien centre juif du Nefoussa. On y trouve des pierres tumulaires du quatorzième siècle dédiées à plusieurs membres de la famille de Hori.
5. Nom d'une tribu nomade de religion juive.
6. M. Cazès, *Essai sur l'hist. des Juifs tunis.*, p. 175, signale plusieurs noms d'origine grecque plus ou moins certaine.
7. Le voyageur Benjamin II, מסעי ישראל et la *Jew. Encyclop.*, art. *Tripoli*, confirment mes renseignements personnels recueillis sur place.

usages particuliers aux Juifs des oasis tripolitaines confirment notre manière de voir. D'ailleurs, le caractère peu orthodoxe des Juifs du Sahara et de la colonie qu'ils établirent au seizième siècle dans la ville de Tripoli est attesté par une source rabbinique très autorisée. Ces Juifs ne doivent leur retour au Judaïsme orthodoxe qu'à la propagande active de R. Siméon Labi, rabbin espagnol du seizième siècle (1).

D'ailleurs, les groupes juifs autochtones du Djebel Ifren et de la région troglodytique du Gharian continuent à observer les usages très peu rabbiniques sur la pureté de la femme et sur les aliments, que leur reprochait déjà la lettre attribuée à Maïmonide (2). Quant aux Bahouzim (3) ou ceux des tribus juives nomades, ils étaient encore dans un état d'ignorance absolue. Ils ne savaient pas lire l'hébreu et professaient un Judaïsme primitif. Leur législateur et héros est Nebi Moussa (Moïse), qu'ils opposent au Nebi Mouhammed (Mahomet) de leurs voisins musulmans. Les groupes nomades du Kef et du Souq el-Ahras rattachent leurs origines au personnage mythique de Baghaï. Or, Baghaïa est le nom de l'ancienne capitale des Djeroua.

Les Berbères islamisés du Djebel Nefoussa continuent à observer des nombreux usages d'origine juive incontestable. Ainsi ils se rattachent tous à une origine palestinienne ; entre autres, la nouvelle mariée laisse, en signe de deuil, un coin non blanchi sur le mur de sa demeure en commémoration de la destruction de Jérusalem (4). Ils vénèrent de marabouts juifs.

1. Cf. Azoulaï, *Dict.* שם הגדולים art. שמעון בן לביא.
2. V. notre l. III.
3. Les rabbins des villes expliquent ce terme par les mots hébreux בא חוץ « ceux qui viennent du dehors (du désert) ».
4. V. notre *Voyage d'El. j. en Afr.*, ch. Mœurs juives chez les Berbères.

TABLE DES MATIÈRES

LES HÉBRÆO-PHÉNICIENS

APPENDICES :

NOTES SUPPLÉMENTAIRES :

JUDÉO-HELLÈNES ET JUDÉO-BERBÈRES

LIVRE I

Judéo-Hellènes et Judéo-Romains.

LIVRE II

Judéo-Himyarites et Judéo-Berbères.

LIVRE III

Essai sur l'Histoire des Judéo-Berbères.

APPENDICES :

NOTES SUPPLÉMENTAIRES :

2276. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie.

Tome VI. In-8 . . . . 10 fr. 50

Étude sur l'histoire des Juifs au Maroc, par N. Slousch (suite). — Les tribus arabes de la vallée du Lekkoûs, par Michaux-Bellaire et Salmon (suite). — L. R. Blanc. El Ma'âni, conte en dialecte marocain. — L. Mercier. Influence du berbère et de l'espagnol sur le dialecte marocain. — La mentalité religieuse dans la région de Rabat et de Salé. — Coufourier. Description géographique du Maroc d'Az-Zyany (traduction). — Salmon. Liste de villes marocaines.

Tome VII. In-8 . . . . 12 fr.

Tétouan, 2e partie. Historique, par A. Joly. — La géographie économique du Maroc, par M. Besnier. — Rabat, par L. Mercier. — L'administration marocaine à Rabat, par L. Mercier. — Deux contes marocains en dialecte de Tanger, par L. R. Blanc. — Le Dhaher des Cibâra, par L. Coufourier. — L'alchimie à Fès, par G. Salmon. — A. L. C. G. Salmon, chef de mission.

Tome VIII. In-8. . . . . 12 fr.

Sur quelques noms de plantes en arabe et en berbère, par G. Salmon. — Les mosquées et la vie religieuse à Rabat, par L. Mercier. — L'industrie à Tétouan, par A. Joly. — Chronique de la vie de Moulay El-Hassan, par L. Coufourier. — Un récit marocain du bombardement de Salé par le contre-amiral Dubourdieu, en 1852, par L. Coufourier. — Tétouan (suite), par A. Joly.

Tomes IX et X. In-8. Chacun . . . . 12 fr.

Kitâb Elistiqṣâ li-Akhbâri Doual Elmâgrib elaqṣâ. Le livre de la recherche approfondie des événements des dynasties de l'extrême Magrib. Œuvre du très docte savant, de l'unique des temps, le seul du siècle, l'océan de science, le chroniqueur, le cheïkh Aḥmed ben Khâlèd Ennâṣiri Esslâoui. 4e partie. Chronique de la dynastie Alaouie du Maroc (1631 à 1894), traduite par Eugène Fumey, premier drogman de la Légation de France au Maroc.

Tome XI. In-8, en 3 fascicules . . . . 12 fr.

1. Les Musulmans d'Algérie au Maroc, par Ed. Michaux-Bellaire. — Une fetoua de Cheikh Sidia, par le même.

2. L'organisation des finances au Maroc, par le même. — Description de Fès, par le même.

3. Internement au Maroc de Si Sliman ben Kaddour et des Oulad Sidi Cheikh R'araba de sa famille en 1876, par le même. — L'industrie à Tétouan (suite), par A. Joly. — Traduction de la fetoua du Faqih Sidi Ali El-Tsouli (suite), par Ed. Michaux-Bellaire. — Khorâfa d'Ali Ch-Châtar, par L. R. Blanc. — Traduction d'une note sur l'alchimie, par Ed. Michaux-Bellaire.

Tomes XII et XIII. 2 volumes in-8. Chacun . . . . 12 fr.

La pierre de touche des Fetwas de Aḥmad Al-Wanscharisi. Choix de consultations juridiques des Faqîhs du Maghreb, traduites ou analysées par Emile Amar.

I. — Statut personnel : La pureté. — La prière. — Les funérailles. — La zakât (aumône légale). — Jeûne et retraite spirituelle. — Pèlerinage. — Egorgement rituel. — Des serments et des vœux. — La guerre sainte. — Tributaires. — Meurtres, coups et blessures. — Crimes et délits. — Hérésies et blasphèmes. — Innovations blâmables (bida'). — Le mariage. — La dissolution du mariage.

II. — Statut réel : Les monnaies. — Des ventes. — Le nantissement — La transaction.

Tome XIV. In-8. . . . . 12 fr.

Hébræo-Phéniciens et Judéo-Berbères. Introduction à l'histoire des Juifs et du Judaïsme en Afrique, par Nahum Slouschz.

Tome XV. Fasc. 1. In-8 . . . . 4 fr.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VIe

ARCHIVES MAROCAINES

Publication de la Mission Scientifique du Maroc

Tome I. In-8, en 3 fascicules . . . . 10 fr. 50

G. Salmon. L'administration marocaine à Tanger. — Le commerce indigène à Tanger. — La Qaçba de Tanger. — Les institutions berbères. — Superstitions populaires dans la région de Tanger. — Les mariages musulmans à Tanger. — Les dolmens d'El-Mriés. — Michaux-Bellaire. Les impôts marocains. — Besnier. Géographie ancienne du Maroc. — Recueil des inscriptions antiques du Maroc. — G. Salmon. Les Chorfa Idrisides de Fès, etc.

Tome II. In-8, en 3 fascicules . . . . 12 fr.

G. Salmon. Essai sur l'histoire politique du Nord marocain. — Confréries et Zaouyas de Tanger. — Marabouts. — Propriété foncière dans le R'arb. — Michaux-Bellaire et Salmon. El Qçar El-Kebir. Une ville de province au Maroc Septentrional (avec une carte et 7 planches). — N. Slousch. La colonie des Maghrabins en Palestine. — G. Salmon. L'opuscule de Chaikh Zemmoury sur les Chorfa et les tribus du Maroc. — A. Joly. L'Ouerd des Ouled Sidi Bounou.

Tome III. In-8, en 3 fascicules . . . . 10 fr. 50

L'art musulman (Bibliographie), par Ronflard, Bouvat et Rioche. — G. Salmon. Les Chorfa Filala et Djilala de Fès. — Ibn Rahmoun. — A. Joly. Le siège de Tétouan par les tribus des Djebala (1903-1904). — Salmon. Contribution à l'étude du droit coutumier du Nord marocain. — De l'association agricole.

Tome IV. In-8 . . . . 12 fr.

Les tribus arabes de la vallée du Lekkous, par Michaux-Bellaire et Salmon. — Tétouan, par A. Joly, Xicluna et L. Mercier (6 planches et 52 illustrations). — Étude sur l'histoire des Juifs au Maroc, par N. Slousch. — Notes et renseignements, par L. Mercier, G. Salmon, L. Bouvat.

Tome V. In-8, en 3 fascicules. . . . . 10 fr. 50

1. Michaux-Bellaire et Salmon. Les tribus arabes de la vallée du Lekkoûs (suite). — G. Salmon. Catalogue des manuscrits d'une Bibliothèque privée de Tanger. — L. Mercier. Notes sur Rabat et Chella. — L. Bouvat. Extraits de la presse musulmane.

2. Tétouan, 2e partie. Historique, par A. Joly, Xicluna et L. Mercier. — Rezzoûk. Notes sur l'organisation politique et administrative du Rif. — René-Leclerc. Les Salines de Tanger. — L. Bouvat. Extraits de la presse musulmane.

3. Tétouan, 2e partie. Historique, par A. Joly, Xicluna, L. Mercier. — Michaux-Bellaire. La science des Rouâya. — Une histoire de rapt.

2276. — Tours, imprimerie E. Arrault et Cie.

Tome VI. In-8 . . . . 10 fr. 50

Étude sur l'histoire des Juifs au Maroc, par N. Slousch (suite). — Les tribus arabes de la vallée du Lekkoûs, par Michaux-Bellaire et Salmon (suite). — L. R. Blanc. El Ma'âni, conte en dialecte marocain. — L. Mercier. Influence du berbère et de l'espagnol sur le dialecte marocain. — La mentalité religieuse dans la région de Rabat et de Salé. — Coufourier. Description géographique du Maroc d'Az-Zyany (traduction). — Salmon. Liste de villes marocaines.

Tome VII. In-8 . . . . 12 fr.

Tétouan, 2e partie. Historique, par A. Joly. — La géographie économique du Maroc, par M. Besnier. — Rabat, par L. Mercier. — L'administration marocaine à Rabat, par L. Mercier. — Deux contes marocains en dialecte de Tanger, par L. R. Blanc. — Le Dhaher des Cibâra, par L. Coufourier. — L'alchimie à Fès, par G. Salmon. — A. L. C. G. Salmon, chef de mission.

Tome VIII. In-8. 12 fr.

Sur quelques noms de plantes en arabe et en berbère, par G. Salmon. — Les mosquées et la vie religieuse à Rabat, par L. Mercier. — L'industrie à Tétouan, par A. Joly. — Chronique de la vie de Moulay El-Hassan, par L. Coufourier. — Un récit marocain du bombardement de Salé par le contre-amiral Dubourdieu, en 1852, par L. Coufourier. — Tétouan (suite), par A. Joly.

Tomes IX et X. In-8. Chacun . . . . 12 fr.

Kitâb Elistiqṣâ li-Akhbâri Doual Elmâgrib elaqṣâ. Le livre de la recherche approfondie des événements des dynasties de l'extrême Magrib. Œuvre du très docte savant, de l'unique des temps, le seul du siècle, l'océan de science, le chroniqueur, le cheïkh Aḥmed ben Khâlêd Ennâṣiri Esslâoui. 4e partie. Chronique de la dynastie Alaouie du Maroc (1631 à 1894), traduite par Eugène Fumey, premier drogman de la Légation de France au Maroc.

Tome XI. In-8, en 3 fascicules . . . . 12 fr.

1. Les Musulmans d'Algérie au Maroc, par Ed. Michaux-Bellaire. — Une fetoua de Cheikh Sidia, par le même.

2. L'organisation des finances au Maroc, par le même. — Description de Fès, par le même.

3. Internement au Maroc de Si Sliman ben Kaddour et des Oulad Sidi Cheikh R'araba de sa famille en 1876, par le même. — L'industrie à Tétouan (suite), par A. Joly. — Traduction de la fetoua du Faqih Sidi Ali El-Tsouli (suite), par Ed. Michaux-Bellaire. — Khorâfa d'Ali Ch-Châtar, par L. R. Blanc. — Traduction d'une note sur l'alchimie, par Ed. Michaux-Bellaire.

Tomes XII et XIII. 2 volumes in-8. Chacun . . . . 12 fr.

La pierre de touche des Fetwas de Aḥmad Al-Wanscharîsî. Choix de consultations juridiques des Faqîhs du Maghreb, traduites ou analysées par Emile Amar.

I. — Statut personnel : La pureté. — La prière. — Les funérailles. — La zakât (aumône légale). — Jeûne et retraite spirituelle. — Pèlerinage. — Égorgement rituel. — Des serments et des vœux. — La guerre sainte. — Tributaires. — Meurtres, coups et blessures. — Crimes et délits. — Hérésies et blasphèmes. — Innovations blâmables (bida'). — Le mariage. — La dissolution du mariage.

II. — Statut réel : Les monnaies. — Des ventes. — Le nantissement — La transaction.

Tome XIV. In-8. 12 fr.

Hébræo-Phéniciens et Judéo-Berbères. Introduction à l'histoire des Juifs et du Judaïsme en Afrique, par Nahum Slouschz.

Tome XV. Fasc. 1. In-8 . . . . 4 fr.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI[e]

ARCHIVES MAROCAINES

Publication de la Mission Scientifique du Maroc

Tome I. In-8, en 3 fascicules . . . . 10 fr. 50

G. Salmon. L'administration marocaine à Tanger. — Le commerce indigène à Tanger. — La Qaçba de Tanger. — Les institutions berbères. — Superstitions populaires dans la région de Tanger. — Les mariages musulmans à Tanger. — Les dolmens d'El-Mriés. — Michaux-Bellaire. Les impôts marocains. — Besnier. Géographie ancienne du Maroc. — Recueil des inscriptions antiques du Maroc. — G. Salmon. Les Chorfa Idrisides de Fès, etc.

Tome II. In-8, en 3 fascicules . . . . 12 fr.

G. Salmon. Essai sur l'histoire politique du Nord marocain. — Confréries et Zaouyas de Tanger. — Marabouts. — Propriété foncière dans le R'arb. — Michaux-Bellaire et Salmon. El Qçar El-Kebir. Une ville de province au Maroc Septentrional (avec une carte et 7 planches). — N. Slousch. La colonie des Maghrabins en Palestine. — G. Salmon. L'opuscule de Chaikh Zemmoury sur les Chorfa et les tribus du Maroc. — A. Joly. L'Ouerd des Ouled Sidi Bounou.

Tome III. In-8, en 3 fascicules . . . . 10 fr. 50

L'art musulman (Bibliographie), par Ronflard, Bouvat et Rioche. — G. Salmon. Les Chorfa Filala et Djilala de Fès. — Ibn Rahmoun. — A. Joly. Le siège de Tétouan par les tribus des Djebala (1903-1904). — Salmon. Contribution à l'étude du droit coutumier du Nord marocain. — De l'association agricole.

Tome IV. In-8 . . . . 12 fr.

Les tribus arabes de la vallée du Lekkoûs, par Michaux-Bellaire et Salmon. — Tétouan, par A. Joly, Xicluna et L. Mercier (6 planches et 62 illustrations). — Étude sur l'histoire des Juifs au Maroc, par N. Slousch. — Notes et renseignements, par L. Mercier, G. Salmon, L. Bouvat.

Tome V. In-8, en 3 fascicules . . . . 10 fr. 50

1. Michaux-Bellaire et Salmon. Les tribus arabes de la vallée du Lekkoûs (suite). — G. Salmon. Catalogue des manuscrits d'une Bibliothèque privée de Tanger. — L. Mercier. Notes sur Rabat et Chella. — L. Bouvat. Extraits de la presse musulmane.

2. Tétouan, 2[e] partie. Historique, par A. Joly, Xicluna et L. Mercier. — Rezzoûk. Notes sur l'organisation politique et administrative du Rif. — René-Leclerc. Les Salines de Tanger. — L. Bouvat. Extraits de la presse musulmane.

3. Tétouan, 2[e] partie. Historique, par A. Joly, Xicluna, L. Mercier. — Michaux-Bellaire. La science des Rouâyâ. — Une histoire de rapt.

2276. — Tours, imprimerie E. Arrault et C[ie].